construite au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, fut établie sur les niveaux augustéens ; c'est de ce monument – une rotonde avec *pronaos*, dont la *cella* ne manque pas de ressembler à bien des égards à celle du temple rond d'Ostie –, qu'il est aujourd'hui possible de se faire une meilleure idée que les restitutions autrefois proposées par R. Lanciani et F. O. Schultze grâce à l'étude détaillée des auteurs (fig. 171 a-b). Notons que les recherches conduites sur le site ont également permis de localiser le mur d'enceinte du sanctuaire en quelques endroits, voire les vestiges éventuels (*carceres* ?) du cirque mentionné dans les comptes rendus et où le *magister* des arvales présidait des courses. Établi sur une déclivité du terrain, l'ensemble se développait sur trois terrasses successives, rappelant en cela la disposition très hiérarchisée des espaces que présentent plusieurs grands sanctuaires de l'époque hellénistique. À l'entablement du temple, les coquilles inversées – « c'est-à-dire rayonnant vers le bas » (p. 399) – qui décorent le bandeau lisse du larmier, évoquent peut-être la voûte céleste et pourraient alors constituer, selon la séduisante proposition de J. Scheid (p. 399-403), « un rébus du nom de la déesse », Dea Dia étant « littéralement "la déesse céleste, la déesse lumineuse" », celle que l'« on honorerait au moment crucial du mûrissement du blé », le culte « attesté par les protocoles arvales consist[ant] effectivement dans l'accompagnement du mûrissement du blé » (p. 402). La publication de ce gros volume était l'occasion rêvée de reprendre le dossier des fameux portraits d'empereurs (Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Lucius Vérus) du British Museum et du Louvre portant la couronne d'épis et le voile (C. Evers, p. 406-440), de revenir sur la belle présentation des fragments des *Commentarii* dans le « Chiostro michelangiolesco » du Musée des Thermes depuis ces dernières années (C. Caruso, p. 441-474) et d'éditer un manuscrit inédit de Chr. Hülsen, consécutif aux fouilles des années 1867-1870, sur le sanctuaire (p. 475-488). Un bref index eût sans doute facilité certaines recherches de détail ; c'est un des seuls regrets que l'on puisse formuler à l'adresse de ce magnifique travail dont il y a lieu de féliciter fouilleurs et auteurs : on n'oubliera pas, en effet, que ces sondages ont été réalisés dans des conditions particulièrement difficiles, le site de ce bois sacré se trouvant aujourd'hui recouvert par tout un quartier d'habitation et coupé en deux par la voie ferrée, au bord de l'autoroute reliant Rome à son aéroport Fiumicino et à Civitavecchia, et les recherches ayant été menées dans les trop rares parcelles encore accessibles, jusque dans les caves des maisons actuelles. Une véritable performance, à saluer aussi, comme il se doit ! Jean Ch. BALTY

Christopher SIWICKI, *Architectural Restoration and Heritage in Imperial Rome*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2020. 1 vol. relié, 17 x 25 cm, 301 p., 65 ill. n./b. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT CULTURE & REPRESENTATION). Prix : 85 £. ISBN 9780198848578.

La pratique de la restauration dans la Rome antique n'est que rarement abordée comme sujet distinct et les différentes études de cas envisagées ne sont pas toujours considérées dans un contexte plus large interrogeant la façon dont les Romains traitaient et percevaient leur patrimoine bâti. Nous ne pouvons donc que saluer la parution de cet ouvrage de Christopher Siwicki, issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université

d'Exeter, qui s'intéresse autant à la théorisation ancienne qu'à la pratique de la restauration. Dans cette étude, qui ne traite pas des aspects techniques de la construction mais plutôt des attitudes sociales envers les bâtiments, l'auteur se concentre sur les édifices publics de Rome, avec un accent particulier sur les six décennies comprises entre 64 et 120 ap. J.-C., une période de transformation urbaine et d'innovations architecturales spectaculaires au sein de l'*Vrbs*. Bien que les chapitres puissent être lus séparément, l'argument central est cumulatif et encourage donc une lecture séquentielle. Dans le chapitre I (« Definitions and Parameters »), l'auteur explore l'idée de restauration architecturale dans le monde romain, passe en revue la littérature existante, précise le concept de patrimoine bâti et vérifie son applicabilité à l'étude de l'Antiquité. C. Siwicki définit ainsi la restauration comme un acte de réparation ou de reconstruction d'un bâtiment préexistant et démontre que l'absence d'une théorie romaine établie ne signifie pas qu'il n'y avait pas de pratiques, de normes et d'approches communes. En effet, les descriptions relatives à la réparation ou à la reconstruction globale d'un bâtiment recourent à un vocabulaire spécifique dans lequel transparaît un certain concept de la restauration. Pour son analyse, l'auteur s'appuie sur le théorème du patrimoine bâti, qu'il comprend comme un ensemble varié d'associations historiques influençant la perception et l'engagement des restaurateurs envers les bâtiments. Sur cette base théorique, C. Siwicki tente légitimement de remettre en question la dénotation conventionnelle qui suppose automatiquement qu'un bâtiment donné agit comme un lieu de mémoire. Le chapitre 2 (« Restoration: Why, Who, How ») s'ouvre sur les raisons fonctionnelles et idéologiques qui conditionnent la reconstruction des structures de la Rome antique. L'auteur démontre que, lorsqu'un monument est endommagé, les Romains le restaurent ou le reconstruisent plutôt que de le laisser délibérément en l'état. En effet, rien n'indique qu'ils considéraient ces vestiges comme pittoresques ou qu'ils les appréciaient en tant qu'objets historiques. Au contraire, les ruines étaient généralement présentées sous un jour négatif. L'état du tissu urbain pouvait d'ailleurs être assimilé à l'état des affaires en général car la majesté et la beauté de la capitale devaient refléter de manière appropriée la magnificence de l'Empire. L'auteur s'intéresse ensuite aux acteurs – mécènes, architectes, autres – intervenant dans le processus décisionnel. Reconnaître que ce n'était pas nécessairement l'empereur qui orientait la conception d'un bâtiment est une question centrale pour interpréter les deux études de cas examinées aux chapitres 3 et 4. Passant en revue les données archéologiques et textuelles concernant le temple d'Hercule sur le *forum Boarium*, le temple de Cérès sur l'Aventin, le Panthéon ou encore le temple de Castor et Pollux sur le Forum, C. Siwicki pose un postulat essentiel qui inspire le reste de l'étude en montrant comment, lorsque l'occasion se présentait, les bâtiments étaient restaurés de manière innovante. Ceux-ci font l'objet d'une mise à jour esthétique et matérielle qui tient compte des goûts contemporains, sans tentative manifeste de préserver ou de reproduire l'apparence originale. L'auteur reconnaît néanmoins qu'il existe parfois une continuité architecturale entre les restaurations successives d'un bâtiment, souvent dans le plan, mais il ne la considère pas comme une tentative délibérée de préserver l'apparence antérieure. Une position qu'il défend dans les chapitres suivants. Dans le chapitre 3 (« The Restoration of the Temple of Jupiter Capitolinus »), l'auteur examine après d'autres les multiples phases de destruction et de reconstruction du temple de Jupiter Capitolin. Il retrace d'abord les transformations subies par le temple entre le VI^e^ siècle av. J.-C. et le I^er^ siècle ap. J.-C.

et porte une attention particulière sur la préservation délibérée de son plan. En raison de la rareté des données archéologiques, C. Siwicki est contraint de s'appuyer principalement sur les sources littéraires. Il compare les prescriptions des haruspices pour la reconstruction de l'époque de Vespasien mentionnée par Tacite (*Hist*. 4.53) à d'autres cas de restauration à caractère religieux, tels qu'ils apparaissent par exemple dans la correspondance entre Pline et Trajan au sujet du temple de Magna Mater à Nicomédie. Contrairement à de nombreux chercheurs, qui leur associent des lectures politico-idéologiques de grande portée, C. Siwicki suggère plutôt d'intégrer ces interprétations dans la sphère de l'esthétique de la réception antique. Selon lui, considérer la préservation d'un plan comme une forme intentionnelle d'engagement avec le passé de Rome est une surinterprétation qui doit plus aux orientations générales de l'érudition récente qu'aux données disponibles. Dans le chapitre 4 (« The *Casa Romuli* Anomaly »), C. Siwicki se penche sur le cas de la *Casa Romuli*, contrexemple le plus évident qui s'oppose à l'hypothèse générale d'une restauration innovante, dès lors que cette cabane a conservé sa forme originelle et le même type de matériaux lors de ses reconstructions successives. Toutefois, dans ce cas également, l'auteur démontre que la continuité architecturale n'était pas motivée par une tentative de préserver l'aspect historique du bâtiment, mais qu'elle était plutôt la conséquence d'autres influences. Il analyse d'abord la situation des deux *Casae Romuli* sur le Capitole et le Palatin, puis relativise la supposée instrumentalisation augustéenne de la cabane et de sa restauration. Il ne voit aucune preuve d'un lien entre le statut de la cabane en tant que monument historique – donnée toutefois incontestable – et la conservation de sa forme architecturale spécifique. C. Siwicki propose une nouvelle interprétation en établissant un parallèle avec le *Pons Sublicius* de Rome, seule autre construction de cette période que l'on sait avoir été délibérément restaurée dans le respect strict et explicite de sa matérialité originelle. Selon la tradition littéraire, le pont fut détruit à plusieurs reprises par les crues du Tibre, mais toujours réparé de la même manière. À l'instar du temple de Jupiter Capitolin, il est rapporté que le processus répondait à une observance religieuse. Les deux chapitres suivants adoptent une approche différente, passant de l'examen de la restauration physique des bâtiments, à l'étude de la manière dont leur restauration a été reçue par ceux qui en ont été les témoins. Le chapitre 5 (« Ancient responses to Restoration ») montre tout d'abord la complexité d'un tel discours et le grand nombre d'acteurs impliqués en évoquant la construction du musée moderne de l'*Ara Pacis*. Suit une lecture attentive des textes anciens pertinents pour la reconstruction du temple de Jupiter Capitolin sous Catulus (Cic. *Verr*. 2.4.69) et Domitien (Mart. 5.10 ; Plut. *Pub*. 15.3-5). Ceux-ci mettent en exergue des opinions divergentes sur la restauration de l'un des bâtiments les plus emblématiques de l'histoire de Rome : d'un côté, certains se félicitaient de la reconstruction innovante et de la nouvelle splendeur de l'édifice, alors que d'autres y étaient opposés. Or, l'auteur démontre de manière convaincante que ces objections aux nouvelles versions du temple concernaient la *luxuria* et ne sont révélatrices ni d'une opposition à la restauration innovante en soi, ni d'une préférence pour les styles architecturaux plus anciens. Par conséquent, ce sont bien sur des bases morales, et non esthétiques ou historiques, que la restauration des temples de Catulus et de Domitien a été critiquée. Le chapitre 6 (« Roman Thoughts on the Rebuilding of Rome ») considère la manière dont les habitants de Rome ont réagi aux destructions et aux reconstructions. Plutôt que de se concentrer sur une structure individuelle, c'est la

ville dans son ensemble qui est au centre du questionnement. C. Siwicki examine en particulier les réponses de Sénèque, Martial et Tacite à la transformation urbaine de Rome à cette époque. En développant les idées avancées dans les chapitres précédents, C. Siwicki constate que la façon dont ces auteurs caractérisent le développement du paysage urbain est révélatrice et influencée par une série d'attitudes connexes à l'égard de l'environnement bâti historique. Il lui semble ainsi que la restauration innovante avait généralement tendance à être accueillie positivement, que la destruction des bâtiments existants pouvait souvent être perçue comme un événement positif, et qu'il n'y avait pas de sentiment de nostalgie pour les structures perdues en tant que reliques architecturales du passé. Dans la conclusion, C. Siwicki résume son enquête. Il souligne que les raisons de la séparation entre l'identité historique des édifices romains et leur existence physique doivent encore être discutées. Toutefois, il suggère dans une ultime discussion, que le manque de prestige généralement accordé aux architectes pourrait être un facteur expliquant le traitement de leurs réalisations. En définitive, tout en proposant d'écarter les hypothèses traditionnelles, Christopher Siwicki présente une recherche à la fois innovante et convaincante, dans laquelle il interprète minutieusement les témoignages archéologiques et textuels choisis. Son étude remarquablement structurée lui permet de clarifier ses hypothèses, d'une part de restauration innovante et d'autre part de séparation catégorique entre la valeur historique et la structure physique des bâtiments romains. En cela, il esquisse une approche cohérente de la restauration des édifices publics de Rome durant les six décennies comprises entre 64 et 120 ap. J.-C., malgré la difficulté du sujet. Car il est en effet difficile d'estimer la portée et l'ampleur des restaurations anciennes effectuées sur des superstructures aujourd'hui disparues ou mal conservées ; nombre de bâtiments ont été modifiés à des dates ultérieures, tandis que d'autres ne sont plus que des noyaux de brique et de béton, dépouillés de leur décor. Ces facteurs combinés entravent singulièrement l'évaluation des changements physiques et visuels apportés à ces structures lors de leur restauration. De ce point de vue, un site comme Pompéi, où les édifices publics mieux conservés étaient en cours de reconstruction lors de l'éruption du Vésuve, constituerait sans doute un meilleur cas d'étude que la ville de Rome. Cependant, ce travail, portant sur l'évaluation des réponses romaines à la restauration plutôt que sur les processus techniques de réparation des bâtiments, ne pouvait être réalisé qu'en confrontant les preuves matérielles et les sources littéraires. À cet égard, les cas d'étude envisagés fournissent des données nouvelles : si, à première vue, ils semblent contredire le postulat de départ, ils donnent finalement du poids à l'approche privilégiée par l'auteur, en éclairant à la fois les intentions supposées de la restauration romaine ainsi que sa réception. L'ouvrage se termine par une bibliographie, un *index locorum* et un index général.

Julien ADAM

Anne BAUD et Gérard CHARPENTIER (Dir.), *Chantiers et matériaux de construction de l'Antiquité à la révolution industrielle en Orient et en Occident. Actes du colloque tenu au château de Guédelon (23-25 septembre 2015)*. Lyon, MOM Éditions, 2020. 1 vol. broché, 21 x 29,6 cm, xv-285 p., nombr. ill. coul. (ARCHÉOLOGIE(S), 3). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35668-068-6.

perception des individus au sein des cités grecques. Elle offre ainsi une excellente base de travail pour de futures recherches sur la peau et les cheveux en Grèce ancienne.

Isabelle ALGRAIN

Florence GHERCHANOC et Stéphanie WYLER (Dir.), *Corps en morceaux. Démembrer et recomposer les corps dans l'Antiquité classique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020. 1 vol. broché, 176 p. (HISTOIRE). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7535-7923-1.

Fruit d'un programme de recherche collective mené de 2014 à 2018 autour du thème « Corps en morceaux dans les mondes anciens » et de deux journées d'étude, le présent ouvrage a pour volonté d'étudier le corps dans l'Antiquité classique et la manière dont les Grecs et les Romains appréhendaient l'intégrité corporelle, dans une perspective à la fois historique et anthropologique. Le but des directrices de la publication n'est pas de se focaliser sur la violence corporelle en soi mais sur le sens des démembrements qui ont pour conséquence de détruire l'unité du corps et, par conséquent, l'identité des individus, que ce soit de manière partielle ou entière, comme c'est le cas de Penthée ou d'Actéon. La première partie envisage le démembrement corporel en tant qu'acte de destruction de l'identité de la personne qui le subit. Les articles de L. Chazalon et F. Frontisi ont pour objet d'une part les modalités de représentations des démembrements – qui sont somme toute assez rares sur les vases grecs, alors que les scènes de bataille sont particulièrement nombreuses sur la céramique des époques archaïque et classique – et d'autre part, la mort d'Actéon. Dans les deux cas, les auteurs mettent en exergue le fait que les démembrements concernent en premier lieu les corps masculins, essentiellement dans un contexte mythologique, et évoquent un lien possible entre l'atteinte au corps et les pratiques du *diasparagmos* dionysiaque, comme c'est clairement le cas pour Penthée. De son côté, É. Rousseau explore la notion de corps/cadavre et le traitement complexe de ce dernier chez les populations gauloises du second Âge du fer où de nombreux sites – à côté de nécropoles plus traditionnelles présentant des inhumations et des crémations – ont livré des squelettes désarticulés, démembrés ou encore décapités : dans les contextes rituels principalement, la tête, objet qui symboliserait la valeur du guerrier qui la détient, constitue une partie importante du corps et fait l'objet d'attentions particulières. La contribution d'Y. Muller envisage les mutilations des extrémités mentionnées dans les sources grecques classiques. Les occurrences de ces mutilations renvoient à une violence et à une forme arbitraire de châtiment et sont principalement associées par les auteurs grecs aux contextes barbares et en particulier aux Perses. La seconde moitié du volume est consacrée aux différentes parties du corps en relation au tout corporel. La conception de l'unité du corps et la cohérence de l'assemblage des parties se pose notamment dans le cadre de la définition de la beauté, ainsi que dans le cadre de la création artistique où l'enlaidissement et la déformation découlent de l'absence ou du surdimensionnement d'un membre. F. Bourbon s'intéresse aux rapports entre le corps vu comme un ensemble (*holon sôma*) et ses parties dans la *Collection hippocratique*, plus particulièrement dans le contexte des traitements gynécologiques. C. Baroin et F. Gherchanoc mettent en évidence dans les textes grecs et romains la manière dont sont dépeintes Hélène et quelques femmes célèbres pour leur beauté, ce qui implique souvent une fragmentation du corps, dont les

parties sont comparées à celles de divinités ou de la statuaire. F. Lissarrague étudie quant à lui les représentations de la panoplie militaire, présentée comme une extension et un double du corps du guerrier, dans la céramique attique. E. Rosso analyse une série d'œuvres néo-attiques de l'époque romaine dont la fabrication et la composition reposent sur des modèles tronqués et des cartons qui permettent la reproduction et la recomposition des corps à l'infini. Si l'épilogue envisage d'autres thématiques de recherche pour aller plus loin, comme par exemple les offrandes anatomiques, on regrettera que d'autres sujets n'aient pas été abordés. Ainsi, les *disability studies* se sont fortement développées ces dernières années et il aurait été intéressant de questionner l'intégration des personnes dont le corps ne présente plus d'intégrité physique au sein du corps social, ou les pratiques médicales liées aux mutilations et amputations. On aurait également souhaité que les illustrations soient plus grandes. Ces remarques n'enlèvent toutefois rien à la grande qualité des contributions. Isabelle ALGRAIN

Cyril COURRIER & Julio Cesar MAGALHÃES DE OLIVEIRA (Eds.), *Ancient History from Below. Subaltern Experiences and Actions in Context*. Londres – New York, Routledge, 2022. 1 vol. relié, XXVIII-292 p., 14 fig. Prix : 120 £. ISBN 978-0-367-42441-1.

Dès 1932, L. Febvre souhaitait écrire une « histoire vue d'en bas et non d'en haut ». Cette vision ne se concrétisera finalement que dans les années 1950-1960 grâce aux travaux des historiens britanniques marxistes et au premier compte rendu sur les nouvelles tendances de ce courant, *History from Below*, publié en 1966 par E.P. Thompson. L'objectif était clair : sortir des perspectives macro-historiques des *Annales* au profit d'une vraie attention aux expériences des classes ouvrières et à leur capacité à agir pour remodeler leurs conditions d'existence. Si l'historiographie s'est depuis montrée particulièrement florissante, l'histoire antique fait figure d'exception, malgré l'apport de l'historiographie marxiste et l'introduction des approches anthropologiques et sociologiques. L'ouvrage présenté souhaite offrir un cadre théorique et méthodologique à l'*Ancient History from Below*. Après la préface de B.D. Shaw qui dresse un premier bilan et expose les enjeux de ce courant historiographique, une introduction claire et complète met en exergue l'objectif du livre. Il s'agit de dépasser la vision des « gens d'en bas » en tant que masse homogène reliée à un « en haut » pour se concentrer sur les différentes formes de subordination, l'expérience de ceux qui la vivaient et l'*agency*, *i.e.* leur capacité à « négocier les termes de leur propre subordination » (p. 15). L'organisation du livre est thématique. La première partie propose un cadre théorique à la définition des groupes subalternes et à la manière de les trouver. K. Vlassopoulos inventorie ainsi les difficultés qu'une telle approche implique et quelques pistes de solution. C. Courrier et N. Tran mettent ensuite en exergue le manque de visibilité des groupes subalternes dans les sources antiques à travers l'épigraphie du sud de la Gaule. Certes, ils produisaient eux-mêmes ces inscriptions mais celles-ci présentent un caractère exceptionnel et sont régies par des normes et des conventions, qui complexifient toute compréhension des relations sociales. La seconde partie s'intéresse aux différentes formes de subalternité dans l'économie. C. Taylor montre, à partir du monde grec, que la pauvreté n'est pas seulement une condition économique, mais constitue aussi une construction sociale qui prend la forme de la société

p. 185-204), on peut regretter que soit passée sous silence celle d'E. Pöhlmann (« The Monody of the Hoopoe in Aristophanes' *Birds* 227-262 », *GRMS* 5 [2017], p. 191-202). La monodie d'Agathon (*Thesmophories*, v. 101-129) est également une critique de la « Nouvelle Musique » : de forme *apolelumenon*, du fait de sa polymétrie, elle est à considérer comme le pastiche d'un hymne religieux, et non comme le fragment d'une tragédie ou un *embolimon*, comme le montre bien l'auteure, qui y voit un « jeu musical très raffiné » (p. 206). Là encore, les notes marginales des manuscrits sont précieuses puisque l'on y apprend qu'à la fin de la monodie « le vieillard pousse un cri ». Enfin, la pièce où la dimension parodique est la mieux mise en valeur est sans doute les *Grenouilles*, notamment dans la joute infernale entre Eschyle et Euripide, qui utilisent chacun deux monodies comme des armes l'un contre l'autre. La première monodie d'Euripide (v. 1264-1777, de forme *apolelumenon*), était accompagnée d'*aulos*, comme l'indique une note marginale. Sa seconde monodie (v. 1284-1295, de forme *mikta kata skhēsin*) est une allusion aux nomes citharodiques dont Eschyle s'inspire, avec le fameux *tophlatothrat*, qui prend part dans la stratégie aristophanienne consistant à employer des onomatopées que l'on retrouve dans d'autres monodies, notamment dans les *Oiseaux* (ainsi le *tiotiotinx* de la Huppe). Ces deux monodies d'Euripide entendent montrer que l'art d'Eschyle est monotone et privé d'originalité, quand celles du second brocardent le style dithyrambique du premier. La première monodie d'Eschyle (v. 1309-1328, de forme *apolelumenon* avec une prédominance de la métrique éolienne), précédée par l'appel à la joueuse de crotales, caricature les mélopées lancinantes d'Euripide, fondées sur des motifs chromatiques, comme le montre notamment le verbe *eieieieieieilissete*, pour lequel l'auteure évoque une possible interférence de la notation musicale dans la tradition manuscrite, pour expliquer que les manuscrits hésitent sur le nombre de fois où la syllabe *ei* était répétée : les copistes auraient voulu évoquer le mélisme virtuose sur la première voyelle, mais la diphtongue n'aurait en réalité pas été répétée. Quoi qu'il en ait été, Aristophane jugeait ce motif si réussi qu'il le reproduit dans la seconde monodie (v. 1331-1363, de forme *apolelumenon*) avec une polymétrie virtuose qui singe une nouvelle fois la mode de la « Nouvelle Musique ». L'ouvrage de L. Di Virgilio s'achève sur un tableau synoptique particulièrement utile, qui reprend l'ensemble des vingt monodies étudiées, avec respectivement le type de monodie (interrompue/ininterrompue), le type de chant (notamment les parodies), la forme, les mètres employés, la longueur (exprimée en nombre de *kōla*), la position dans la comédie, le personnage qui entonne la monodie, le lieu d'exécution et les modalités (notamment si la monodie est accompagnée d'instruments ou de danse), les vers introduisant la monodie et enfin le type d'intervention dramatique qui suit la monodie. En somme, si on lit les analyses de l'auteure en gardant à l'esprit les partis-pris urbinates, on y trouvera un matériau substantiel pour toute étude sensible non seulement aux rythmes de la comédie, mais aussi à ses mélodies.

Sylvain PERROT

Steffi GRUNDMANN, *Haut und Haar. Politische und soziale Bedeutungen des Körpers im klassischen Griechenland*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2019. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, XIV-594 p., 7 fig. (PHILIPPIKA, 133). Prix : 118 €. ISBN 978-3-4471-1285-7.

La recherche autour du corps dans les sociétés grecques et romaines a été particulièrement prolifique ces deux dernières décennies. Issu d'une thèse de doctorat défendue en 2017, ce livre s'insère particulièrement bien dans ce mouvement ; il a pour objet deux parties du corps spécifiques et, selon l'auteure, interdépendantes dans la pensée grecque : la peau et les cheveux, sujets peu étudiés depuis le début du XX^e^ siècle. L'ouvrage est divisé en trois parties. La première explique les orientations théoriques de l'auteure, qui choisit de se concentrer sur les occurrences liées aux cheveux et à la peau dans certains textes classiques (principalement du V^e^ et du début du IV^e^ siècle av. J.-C.), et qui présente un historique de la recherche sur ces thématiques. Le but de l'auteure est de renouveler les approches sur l'étude de la peau et des cheveux, en y incluant notamment les apports de l'histoire des femmes, des études de genre et des théories foucaldiennes. L'analyse conjointe de la peau et des cheveux repose sur le fait que ce sont les principaux vecteurs corporels de l'apparence et qu'ils sont physiologiquement liés dans certaines sources, en particulier dans le corpus hippocratique qui est abondamment analysé. La fin de cette première partie est largement consacrée au concept de « Zwischen_Raum », d'espace entre-deux, que constituent la peau et les cheveux, permettant non seulement de lier l'intérieur du corps avec le monde qui l'entoure mais également de lier ou de séparer socialement les individus par leur apparence. Cette fonction intermédiaire de la peau et des cheveux s'exprime ainsi par une multitude de pratiques et de soins qui leur sont appliqués. Ceux-ci sont décrits dans la deuxième partie de l'ouvrage. On y aborde tour à tour, dans leur dimension genrée et ethnique, le déshabillage et l'habillement, le toucher, le bain et les onguents (y compris le maquillage), la coupe et le coiffage des cheveux, l'épilation, les blessures et l'écorchement, offrant de bons états des connaissances actuelles sur ces différents thèmes et des observations originales. L'auteure montre ainsi, dans une approche intersectionnelle, que les différentes pratiques rendent visibles les hiérarchies à l'œuvre dans la cité : entre les citoyens riches et les pauvres, entre les citoyens et les non-citoyens, entre les hommes et les femmes, entre les classes d'âge, entre les Grecs et les barbares. Dans la troisième partie, l'auteure envisage la question de la couleur de la peau et des cheveux, dont le changement peut indiquer les émotions (rougissement par exemple) ou une maladie. Elle examine ensuite les significations des couleurs de ces deux éléments corporels qui ont une importance relative à la position sociale des individus : les couleurs des cheveux changent au cours de la vie (du blond de la jeunesse au gris de la vieillesse) et sont donc des marqueurs pour différents groupes d'âge ; les couleurs de la peau sont principalement utilisées pour souligner la différence entre les sexes (peau claire des femmes *versus* peau foncée des hommes). Un des points les plus intéressants est la discussion sur les interprétations modernes qui classent souvent les couleurs de peau et de cheveux décrites dans les sources anciennes comme des caractéristiques hiérarchisantes dépendantes de l'origine géographique. Or, ces considérations passent pour les Anciens au second plan par rapport aux questions d'âge et de sexe. L'auteure contredit ainsi, de manière à nos yeux convaincante, la thèse selon laquelle il existait déjà une discrimination raciale fondée sur la couleur de la peau et des cheveux dans l'Antiquité. En résumé, s'appuyant sur les recherches menées récemment sur ces thèmes, l'auteure met l'accent sur l'effet discriminant que peut prendre l'apparence corporelle en termes politiques, sociaux et culturels et sur son influence dans la

perception des individus au sein des cités grecques. Elle offre ainsi une excellente base de travail pour de futures recherches sur la peau et les cheveux en Grèce ancienne.

Isabelle ALGRAIN

Florence GHERCHANOC et Stéphanie WYLER (Dir.), *Corps en morceaux. Démembrer et recomposer les corps dans l'Antiquité classique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020. 1 vol. broché, 176 p. (HISTOIRE). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7535-7923-1.

Fruit d'un programme de recherche collective mené de 2014 à 2018 autour du thème « Corps en morceaux dans les mondes anciens » et de deux journées d'étude, le présent ouvrage a pour volonté d'étudier le corps dans l'Antiquité classique et la manière dont les Grecs et les Romains appréhendaient l'intégrité corporelle, dans une perspective à la fois historique et anthropologique. Le but des directrices de la publication n'est pas de se focaliser sur la violence corporelle en soi mais sur le sens des démembrements qui ont pour conséquence de détruire l'unité du corps et, par conséquent, l'identité des individus, que ce soit de manière partielle ou entière, comme c'est le cas de Penthée ou d'Actéon. La première partie envisage le démembrement corporel en tant qu'acte de destruction de l'identité de la personne qui le subit. Les articles de L. Chazalon et F. Frontisi ont pour objet d'une part les modalités de représentations des démembrements – qui sont somme toute assez rares sur les vases grecs, alors que les scènes de bataille sont particulièrement nombreuses sur la céramique des époques archaïque et classique – et d'autre part, la mort d'Actéon. Dans les deux cas, les auteurs mettent en exergue le fait que les démembrements concernent en premier lieu les corps masculins, essentiellement dans un contexte mythologique, et évoquent un lien possible entre l'atteinte au corps et les pratiques du *diasparagmos* dionysiaque, comme c'est clairement le cas pour Penthée. De son côté, É. Rousseau explore la notion de corps/cadavre et le traitement complexe de ce dernier chez les populations gauloises du second Âge du fer où de nombreux sites – à côté de nécropoles plus traditionnelles présentant des inhumations et des crémations – ont livré des squelettes désarticulés, démembrés ou encore décapités : dans les contextes rituels principalement, la tête, objet qui symboliserait la valeur du guerrier qui la détient, constitue une partie importante du corps et fait l'objet d'attentions particulières. La contribution d'Y. Muller envisage les mutilations des extrémités mentionnées dans les sources grecques classiques. Les occurrences de ces mutilations renvoient à une violence et à une forme arbitraire de châtiment et sont principalement associées par les auteurs grecs aux contextes barbares et en particulier aux Perses. La seconde moitié du volume est consacrée aux différentes parties du corps en relation au tout corporel. La conception de l'unité du corps et la cohérence de l'assemblage des parties se pose notamment dans le cadre de la définition de la beauté, ainsi que dans le cadre de la création artistique où l'enlaidissement et la déformation découlent de l'absence ou du surdimensionnement d'un membre. F. Bourbon s'intéresse aux rapports entre le corps vu comme un ensemble (*holon sôma*) et ses parties dans la *Collection hippocratique*, plus particulièrement dans le contexte des traitements gynécologiques. C. Baroin et F. Gherchanoc mettent en évidence dans les textes grecs et romains la manière dont sont dépeintes Hélène et quelques femmes célèbres pour leur beauté, ce qui implique souvent une fragmentation du corps, dont les

principes d'édition et de traduction, la liste des abréviations et la bibliographie. L'édition, très soignée, reproduit la présentation de l'ouvrage original, dans lequel le texte de Virgile est découpé en brèves sections de 10 à 20 vers environ, chaque fois suivies d'un *argumentum,* d'une *explicatio* et de notes dans lesquels les lemmes sont numérotés (les chiffres qui les précèdent ne renvoient donc pas au vers mais à une numérotation continue à l'intérieur de chaque section). La Cerda commente aussi bien les faits de langue que les *realia* mythologiques et historiques et les qualités littéraires du texte. Le commentaire du jésuite se montre attentif à la *dispositio* de l'œuvre (invocation, proposition, narration, digressions…) et aux figures rhétoriques (*anticipatio, emphasis, periphrasis, antonomasia…*) Il entre régulièrement en dialogue avec les commentateurs précédents, antiques et modernes (en particulier Jules César Scaliger, cité 67 fois), et propose également de nombreux passages parallèles avec d'autres auteurs classiques, grecs et latins, de tous genres et de toutes périodes. Toutes les références (qui concernent plus de 300 auteurs antiques et plus de 150 *recentiores,* et dont la liste complète est donnée aux pages I, 37-40) sont explicitées par l'éditeur au fil du texte dans un *apparatus fontium* (qui constitue à lui seul un immense travail et un des apports majeurs de cet ouvrage), tandis qu'un apparat critique relève les quelques variantes entre les éditions de 1612 et de 1613. – Il est dommage que le beau frontispice de l'édition de 1612 n'ait pas été reproduit, pas plus que la longue lettre de dédicace à Diego de Silva y Mendoza, les poèmes liminaires et la lettre de l'auteur à l'imprimeur : ce paratexte aurait sans doute pu apporter de précieux éléments de contextualisation. On peut également regretter que les passages pourvus de notes par l'éditeur ne soient pas identifiés dans le texte, ce qui rend hasardeux l'usage des deux sections de notes. On déplorera surtout l'absence d'un index final des noms propres et des notions, qui aurait fait de ces volumes un outil de travail beaucoup plus efficace. Ces réserves mises à part, on ne peut que se féliciter de la mise à disposition de cette somme d'érudition jésuite… et espérer que les onze livres suivants trouveront rapidement à leur tour un éditeur.

Aline SMEESTERS

Aude LEHMANN (Dir.), *Diderot et l'Antiquité classique*. Paris, Classiques Garnier, 2018. 1 vol. broché, 388 p. (RENCONTRES, 364. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, 27). Prix : 49 €. ISBN 978-2-406-07325-3.

On le sait, la postérité a entretenu avec Diderot une relation beaucoup plus capricieuse qu'avec ses deux illustres contemporains, Rousseau et Voltaire qui, de leur vivant, pouvaient déjà prétendre au titre de « légende ». La prudence de frère Tonpla l'avait encouragé à garder en portefeuille les œuvres susceptibles de le ramener dans les geôles royales, ou du moins de les confier aux seuls regards complices de ses amis véritables. L'image de l'écrivain, la complexité foisonnante de ses œuvres se sont construites et révélées pendant plus de deux siècles, souvent écornées par la méprise et les malentendus : il a fallu attendre le XX^e^ siècle pour que Denis Diderot rejoigne, symboliquement s'entend, le panthéon littéraire qu'il méritait. En 1884 comme en 1913, les commémorations divisent partisans et détracteurs, avant que la consécration n'advienne en 1984 et, plus proche de nous, en 2013 lorsque s'est tenu à Mulhouse un colloque international intitulé « Diderot et l'Antiquité classique » dédié à « la réception, par le

philosophe des Lumières, des cultures littéraires antiques ». Les différentes contributions ont donné lieu à la rédaction de dix-sept articles, rassemblés par Aude Lehmann. Le sujet n'était pas totalement inédit, le terrain ayant été déjà largement défriché par les travaux de Jean Seznec (*Essais sur Diderot et l'Antiquité*, 1957) et de Raymond Trousson (plusieurs articles publiés entre 1964 et 1985), mais il restait néanmoins beaucoup à faire : la relation de Diderot à l'Antiquité classique est essentielle et se déploie dans les domaines les plus variés, de l'esthétique à l'éthique – indissociables chez l'écrivain –, en passant par la philosophie au sens le plus large du terme. La perspective retenue est intéressante : en quoi la pratique des Anciens – rappelons que Diderot connaissait également le grec, contrairement à la majorité de ses contemporains plus spécifiquement formés à l'apprentissage de la langue latine – a-t-elle influencé la pensée et l'œuvre de l'écrivain jusque dans l'expression la plus hardie de sa modernité. « On perçoit chez le Langrois une perpétuelle tension entre l'Antiquité et la Modernité », souligne fort justement Aude Lehmann dans son Avant-propos (p. 13). Cette tension, mise en exergue par la directrice de l'ouvrage, s'apparente en effet au fonctionnement dialectique de la démarche heuristique de Diderot, résolument fermée à toute forme de manichéisme ou de systématisme. Le volume nous propose donc une mosaïque de points de vue sur les liens étroits (et parfois extrêmement critiques) qu'entretiennent les écrits de Diderot avec les auteurs antiques. Si les différents angles d'approche sont parfaitement légitimes, on n'échappe par ici hélas à l'écueil auquel se heurtent souvent les recueils d'actes de colloque : la partition thématique a certes le mérite de clarifier la présentation, elle n'en demeure pas moins assez artificielle et nuit à la structure d'ensemble. D'autres regroupements étaient possibles et probablement plus heureux. Ainsi, la première contribution, qui échappe singulièrement au classement retenu (*Diderot et l'article « Langres » de l'*Encyclopédie) se voit-elle mise en exergue, alors même qu'elle se fonde sur une hypothèse attributive – Diderot serait l'auteur de cet article consacré à sa ville natale – toujours discutée parmi les spécialistes. Plus regrettable encore, certaines études qui se complètent et se répondent sont arbitrairement réparties dans des ensembles différents alors qu'elles interrogent en réalité la même problématique. L'article de Marie-Anne Zagdoun (*Diderot et l'esthétique d'Aristote*) traite tout autant du théâtre que l'excellente contribution de Marilina Gianico (*« Avons-nous eu plus de délicatesse et plus de génie que les Athéniens ? » L'Antiquité classique, légitimation de la réforme théâtrale*), les études de Marie Saint-Martin (*« La vérité ! La nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctète ! » Diderot et l'Antiquité, l'invention d'une modernité à l'antique*), Sophie Felopoulou (*Le dialogue diderotien avec Aristote et Platon*), ou Gualterio Calboli (*L'essai* Sur Térence *de Diderot et* la Vie de Térence *chez Donat. Étude critique et comparée*), tous rangés dans des parties distinctes sans que le lecteur ne soit jamais invité à les faire dialoguer. L'ouvrage se présente donc en quatre parties thématiques bien séparées : « Diderot critique d'art à l'école des Anciens », « Diderot et les philosophes de l'Antiquité », « Diderot critique littéraire des Anciens » et, enfin, « L'impact des auteurs anciens sur la pensée de Diderot ». Les auteurs, qui sont majoritairement des philologues classiques et des antiquistes, portent un regard souvent éclairant sur les textes qu'ils convoquent mais ils ne semblent pas toujours conscients de la spécificité de l'écriture de Diderot : discontinue, volontairement éclatée et parfois même délibérément paradoxale, ce qui explique son utilisation très particulière – « kaléidoscopique » écrit Dominique

Bocage-Lefèbvre (p. 106) – des sources antiques appelées à alimenter sa réflexion. Plusieurs contributions retiennent particulièrement l'attention. On relira ainsi avec intérêt les pages de Nadège Neumuller (*Diderot et l'histoire plinienne des arts*) et Charles Philippe Assembé Ela (*Un paragone oublié : Diderot-Falconet-Pline*) sur la lecture diderotienne de Pline l'Ancien. L'*histoire naturelle* se révèle en effet une source essentielle pour comprendre les jugements esthétiques portés par l'auteur des *Salons* et les arguments avancés dans le célèbre différend qui l'opposa à son ami Falconet. Dans la deuxième partie, les articles consacrés à Sénèque par Christine Hammann (*Sénèque avocat de Diderot, procureur de Rousseau*), Cécile Merckel *(La figure de Sénèque dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron *de Diderot*) et Valérie Pérez (*Le jeu agonistique de la parole. Diderot et le parler-vrai*) sont particulièrement convaincants. On saluera encore l'originalité de l'analyse proposée par Houda Landolsi, qui brosse un portrait étonnant de Suzanne Simonin en héroïne de tragédie grecque (*Suzanne Simonin, une héroïne de l'Antiquité ?*), comme l'approche méticuleuse et érudite de « l'image de Cicéron dans l'œuvre de Diderot » (Aude Lehmann). Enfin, la dernière étude consacrée à la place de Celse dans l'*Encyclopédie* rappelle pertinemment l'intérêt jamais démenti que Diderot portait à la science médicale. Chose étonnante, aucun des auteurs ne s'est vraiment arrêté sur la question du matérialisme, pourtant essentielle dans l'œuvre du philosophe. Lucrèce est à peine cité, au détour d'une référence ou d'une rapide allusion, alors qu'il était, sans conteste, l'un des poètes les appréciés par Diderot (« Comment un génie aussi beau que Virgile ne connaissait-il pas le prix d'un poème de Lucrèce », écrivait-il en août 1768 dans la *Correspondance littéraire*) et, surtout, un penseur essentiel pour comprendre le cheminement intellectuel qui conduisit l'auteur des *Pensées philosophiques* de 1746 à écrire *Le rêve de d'Alembert*, entrepris à la fin des années 1760. Tout bien considéré, *Diderot et l'Antiquité classique* est un ouvrage d'assez bonne facture, un peu inégal, mais qui a le mérite d'ouvrir, ou plutôt de réorienter, des pistes de lectures pour appréhender l'œuvre protéiforme de l'une des personnalités les plus fascinantes du siècle des Lumières. Valérie ANDRÉ

Jean ROBAEY, *Van de Woestijne traducteur d'Eschyle. Avec un nouveau fragment des « Zeven op Thebe Los »*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2019. 1 vol. broché, 179 p., 4 ill. (LEXIS SUPPL. 72). Prix : 40 €. ISBN 978-90-256-1341-9.

Spécialiste entre autres de Karel van de Woestijne, Jean Robaey s'est investi dans une entreprise de traduction des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle menée par celui-ci. Il semblerait en effet que l'écrivain belge d'expression néerlandaise (1878-1929) se soit intéressé à cette tragédie dès 1895 au cours de ses études secondaires et qu'il ait travaillé à sa translation jusqu'en 1906, date à laquelle il a renoncé à terminer celle-ci. On dispose ainsi de la traduction des vers 1-368 publiée par l'écrivain dans la revue *Vlaanderen* (V, mars 1907, p. 96-107) sous l'intitulé « Aischulos' Zeven op Thebe los (Fragment.) ». En outre, la Letterenhuis d'Anvers possède quatre feuillets manuscrits, demeurés inédits, sous la cote W 803/H (10), dont le contenu ne figure pas dans l'édition des œuvres complètes de l'écrivain. Il s'agit des vers 400-479, sur lesquels s'achève l'étude de Karel van de Woestijne, le dernier vers marquant vraisemblablement la fin de l'entreprise. Jusqu'à présent la traduction des vers 369-399 n'a pas été

Boetto présente les objets issus d'une partie du bassin à flot du port antique d'Antipolis (le site du Pré-aux-Pêcheurs, Antibes, Fr.) parmi lesquels figurent le mobilier associé à l'épave d'un voilier de transport (IIe s.), les éléments d'accastillage et les objets liés à l'entretien du navire (p. 321-340). Puis Marine Sadania propose une belle étude des ancres à jas (pièce perpendiculaire à la verge de l'ancre), ciblée sur le littoral méditerranéen français. Elles font leur apparition au VIIe s. av. J.-C. et perdurent jusqu'au milieu du XXe s. (p. 341-356). L'exposé d'Alex Sabastia fait le point sur l'épave du Ier s. av. J.-C. « Medès 1 » découverte à Porquerolles (Hyères, Var). L'auteur présente les résultats d'une nouvelle campagne d'étude. Il propose entre autres une restitution du système d'évacuation des eaux de sentine (p. 357-368). Par une étude de cas ciblée sur la ville antique d'Aquilée (It.), Caterina Previato et Arturo Zara révèlent de nouveaux indices sur l'utilisation de la pierre, la portée du commerce, les moyens de transport des matériaux lapidaires, les trajets commerciaux et la quantité de pierres utilisée pour le pavage des routes (p. 369-384). Marie-Pierre Jézégou et Hélène Chaussade de leur côté l'art de réparer et d'entretenir les navires méditerranéens, de l'Antiquité au haut Moyen Âge. Les auteurs visent avant tout à mettre en évidence la diversité des réparations et les différents types d'interventions (p. 385-404). Partant d'un inventaire rédigé en 1479, Philippe Rigaud nous fait connaître par cet article la nef de guerre « Sainct Michel » (Port de Bouc, Bouches-du-Rhône). Son exposé est à juste titre un véritable plaidoyer pour une approche interdisciplinaire (p. 405-418). Sabrina Marlier, Sandra Greck et Marine Sadania, enfin, présentent une belle étude en cours sur le mobilier d'accastillage et d'équipement des navires antiques du delta du Rhône à l'époque romaine (p. 419-426). Cet excellent recueil constitue désormais un ouvrage de référence pour toute étude s'intéressant aux modes de transport terrestre, fluvial et/ou maritime, depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge et au-delà. Else HARTOCH

Giancarlo ABBAMONTE, Marc LAUREYS & Lorenzo MILETTI (Eds.), *I paratesti nelle edizioni a stampa dei classici greci e latini (XV-XVIII sec.)*. Pise, ETS, 2020. 1 vol., XI-383 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 81). Prix : 39 €. ISBN 978-8-8467-5972-6.

Édité par Giancarlo Abbamonte, Marc Laureys et Lorenzo Miletti, cet ouvrage collectif propose d'étudier différents paratextes parus dans les éditions des classiques grecs et latins entre les XVe et XVIIe siècles. Répartis en quatre sections, dix-sept articles, majoritairement en italien, mais également en anglais ou en français, composent ce volume ; chacun d'eux est précédé d'un court résumé de son propos et d'une liste de quelques mots-clefs en anglais. De manière générale, si les divisions sectionnelles opérées par les éditeurs peuvent sembler quelque peu artificielles, l'introduction (p. VII-XI) permet notamment de lier entre elles les différentes études et d'en dévoiler les enjeux communs. De façon très claire et concise, elle présente tout d'abord les objectifs de cette entreprise collective ; les éditeurs ont souhaité analyser si le concept de « paratexte », introduit par Gérard Genette dans son livre « Seuils » (1987), pouvait être appliqué aux productions des XVe et XVIIe siècles, élargissant ainsi la recherche sur ce genre de texte à des époques et des types de livres différents. Le corpus choisi, à savoir les éditions des classiques grecs et latins, semble tout à fait pertinent puisque, comme le soulignent les éditeurs, la majeure partie des livres produits au cours de cette période

concernaient directement des œuvres de la littérature grecque et latine (éditions dans leur forme originale, traductions en latin ou en langue vernaculaire). Les pièces paratextuelles pouvaient y prendre divers aspects. Certaines, telles que les dédicaces et les lettres au lecteur, constituaient le lieu privilégié par les humanistes pour expliquer les raisons qui les avaient motivés à (re)proposer une édition d'un auteur antique. Puisque ces éditions étaient utilisées dans la formation scolaire, les textes étaient bien souvent accompagnés de diverses explications et commentaires (*commentarii*, *miscellanea*, *adversaria*, etc.), mais aussi de différents types d'index, qui permettaient de naviguer plus rapidement dans l'ouvrage et de lire l'œuvre autrement. Comme le précisent les éditeurs, le but premier de ces éléments paratextuels était d'accélérer la consultation ; toutefois, au cours du XVI^e^ siècle, les commentaires s'adressaient également aux érudits et intellectuels du temps. La première partie du volume est la plus riche : elle se compose de six articles et porte sur les paratextes des éditions et traductions des classiques grecs. Deux études concernent Alde Manuce ; Claudio Bevegni démontre l'excellente maîtrise du grec du célèbre imprimeur à partir d'extraits de paratextes, tandis que James Hirstein analyse ses contributions et celles de Beatus Rhenanus à l'édition bilingue d'*Héro et Léandre* du poète Musée (1518). Ensuite, Ioannis Deligiannis expose les références aux sources classiques contenues dans les *marginalia* de la traduction latine des *Histoires* d'Hérodote par Mattia Palmieri (Florence, BML, ms. *Acq. e Doni* 130). Angelo Meriani mène quant à lui une réflexion sur la diffusion du *Prooemium in Musicam Plutarchi ad Titum Pyrrhinum* de Carlo Valgulio, qui acquit progressivement le statut d'un traité autonome. Enfin, Maria Stefania Montecalvo s'intéresse aux pièces paratextuelles dans les éditions de Dion Cassius parues durant l'époque moderne et Cristina Pepe se penche sur les formes et les fonctions des paratextes contenus dans l'édition des *Commentarii in tres libros Aristotelis de arte dicendi* (1548) de l'humaniste Piero Vettori. Les articles de la section suivante portent sur les paratextes d'une série d'éditions d'auteurs latins, qui se révèlent tous être des poètes. Les deux premiers articles offrent des études de cas précis : Fabio Stok, ouvrant cette section, propose ainsi une analyse des trois éditions du commentaire virgilien de Giulio Pomponio Leto. Béatrice Charlet-Mesdjian étudie les paratextes de l'édition des trois élégiaques Tibulle, Catulle et Properce parue à Venise en 1491. Les deux derniers articles présentent deux beaux panoramas et examens des paratextes des éditions d'une part des *Fastes* d'Ovide parues entre les XV^e^ et XVII^e^ siècles (Felicia Toscano), d'autre part des *Satires* de Perse parues entre les XV^e^ et XVI^e^ siècles (Federica Rossetti). Dans la troisième section, intitulée *I paratesti e gli studi classici di umanisti italiani ed europei*, Marianne Pade et Jean-Louis Charlet proposent des travaux complémentaires sur Niccolò Perotti. La première prend pour base les paratextes des éditions du *Cornu copiae*, tandis que le second examine la lettre de Perotti à Francesco Guarnieri, où il critique l'ajout de *prooemium* aux éditions d'auteurs classiques. Lorenzo Miletti analyse quant à lui les épîtres de Camillo Leone qui ouvrent les éditions posthumes de deux œuvres de son frère Ambrogio Leone : le dialogue *De nobilitate rerum* et la traduction latine du *De virtutibus* du Pseudo-Aristote. Valéry Berlincourt s'intéresse à différents éléments paratextuels (titres-résumés, *marginalia*, etc.) dans des miscellanées philologiques antérieures à l'année 1600. Cette section s'achève par un article de Marc Laureys où est fournie une étude portant sur la nature, le rôle et l'objectif des paratextes d'Érasme dans ses éditions d'auteurs classiques. La dernière section sort

quelque peu du cadre initialement dessiné, puisqu'elle porte sur deux « *nuovi* » *classici*, à savoir les poètes Jacopo Sannazaro et Garcilaso de la Vega : la première étude, proposée par Marc Deramaix, présente en effet les lettres d'Egidio da Viterbo et de Belisario Acquaviva à Jacopo Sannazaro situées dans l'*editio princeps* du *De partu Virginis* (1526) ; le second article, d'Antonio Gargano, analyse la figure du poète espagnol Garcilaso de la Vega dans les commentaires de ses œuvres de Francisco Sánchez de las Brozas et de Fernando de Herrera. Enfin, le volume se clôture par un index des noms et un des citations des auteurs anciens. Nous pouvons regretter le manque d'une bibliographie générale en fin d'ouvrage, dont l'utilité pratique aurait pu à la fois pallier l'absence de bibliographie récapitulative en fin d'article et parfaire l'unité du volume. Il ne fait toutefois aucun doute que cet ouvrage collectif fournit *in fine* une vue d'ensemble foisonnante en détails sur les paratextes des éditions d'auteurs antiques du XV^e^ au XVII^e^ siècle, qui participent aux connaissances sur la réception de ces auteurs et qui mettent également en lumière de nouvelles facettes de grandes figures humanistes de la période. Cette entreprise démontre pleinement, si cela était encore nécessaire, l'importance cruciale de l'étude des paratextes dans nos disciplines.

Élisabeth AYDIN

Blandine COLOT (Dir.), *La littérarité latine de l'Antiquité à la Renaissance.* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019. 1 vol., 315 p. (INTERFÉRENCES) Prix : 26 €. ISBN 978-2-7235-7816-6.

Voici un volume collectif qui a le mérite de proposer une problématique complexe et stimulante : si nous avons coutume de parler de la « littérature » latine (qu'elle soit antique, médiévale ou néo-latine), sur quoi se fonde la « littérarité » des textes que nous incluons dans ce corpus ? Comme le signale la quatrième de couverture, la question de la littérarité, souvent discutée de nos jours (c'est l'œuvre de Mircea Marghescou qui en fournit ici le principal cadre théorique), n'avait encore été que rarement appliquée au domaine latin. Toujours selon la quatrième de couverture, les contributions rassemblées dans ce volume « mettent au jour un certain nombre de critères en fonction desquels il apparaît qu'un texte est perçu ou défini comme "littéraire" ». Il est dommage que le complément d'agent des verbes « percevoir » ou « définir » ne soit pas précisé, car c'est précisément là, me semble-t-il, que se joue toute l'ambiguïté du projet : les analyses oscillent entre application aux textes anciens de concepts modernes (ceux de Marghescou ou encore de Genette ou Jakobson), remise en question de traditions critiques incluant ou excluant certains textes du champ littéraire, et enfin (le plus souvent) analyse de ces textes selon les catégories de leur propre temps – catégories qui n'incluent pas d'équivalent exact de ce que nous appelons « littérarité » ni même « littérature », mais qui offrent des points d'appui et de comparaison à notre réflexion. Il apparaît ainsi qu'un certain nombre de concepts développés par les anciens eux-mêmes dans le cadre de leur théorie rhétorique et poétique leur permettaient, comme le remarque Renaud Robert dans une note de bas de page éclairante (p. 203), de « mesurer intuitivement l'écart d'un texte par rapport au s*ermo quotidianus* et à son horizon référentiel » – et donc de dessiner implicitement les contours d'une « littérature ». Parmi l'arsenal théorique le plus souvent convoqué, apparaissent l'*ornatus* stylistique et ses

symbol » (p. 77), puisque les femmes portent toujours la fibule sur l'épaule gauche, jamais sur la droite. Cela tient évidemment à la manière de draper le vêtement – et des vêtements différents. Quelque peu étranger au sujet abordé dans le volume, l'examen du monnayage de Palmyre (N. Breintoft Kristensen, p. 119-130) permet de souligner le caractère très local de celui-ci, « a symbol of the city » en ce sens qu'il « reflected in many ways the unique position of Palmyra between Parthia and the Roman East » (p. 129). Un utile index (p. 137-139) clôt le volume. L'illustration, abondante, ne manque pas de qualité, imprimée qu'elle est sur un excellent « acid-free paper ». Deux remarques encore : on s'étonnera de l'énorme fourchette chronologique adoptée p. 67 (« *c*. AD 160-260 ») pour dater l'image d'Esculape sur la mosaïque d'Achille d'une des maisons situées à l'est du temple de Bêl, mosaïque que H. Stern, *Les mosaïques des maisons d'Achille et de Cassiopée à Palmyre*, Paris, 1977, p. 25 situait déjà au troisième quart du III^e^ siècle ; quant à la bibliographie des différents articles, elle aurait dû être regroupée en fin de volume, comme il se fait le plus souvent en ce cas, la plupart des auteurs citant les mêmes ouvrages. Jean Ch. BALTY

Olympia BOBOU, Jesper VERTERGAARD JENSEN, Nathalia BREINTOFT KRISTENSEN, Rubina RAJA & Rikke RANDERIS THOMSEN (Eds.), *Studies on Palmyrene Sculpture. A Translation of Harald Ingholt's* Studier over Palmyrensk Skulptur, *Edited and with Commentary*. Turnhout, Brepols Publishers, 2021. 1 vol., XXIII-562 p., 561 fig. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 1). Prix : 115 €. ISBN 978-2-503-59124-7 et e-ISBN 978-2-503-59532-0.

À près de cent ans de sa publication en danois (1928), voici la traduction anglaise d'un volume qui a fait date et demeure vraiment essentiel pour toute approche du portrait palmyrénien ; elle est due à Heidi Flegal, dont le nom, curieusement, n'apparaît que dans l'avant-propos (p. XIX). Chacun s'était jusqu'ici débrouillé, vaille que vaille, en s'aidant de l'allemand ou du néerlandais – sans oublier pour autant le précieux « résumé » qu'en avait offert M. A. R. Colledge, *The Art of Palmyra*, Londres, 1976, p. 245-264, adaptant déjà et complétant le classement d'Ingholt pour tenir compte de nombreux documents apparus depuis 1928 –, pour retirer de cette étude les éléments dont il avait besoin pour éditer et dater d'autres plaques de fermeture de *loculi* découvertes au cours de fouilles encore plus récentes. Mais une méconnaissance croissante des langues étrangères chez les chercheurs et l'omniprésence de l'anglais dans nos disciplines – fût-ce de la part de ceux qui le maîtrisent mal – a conduit le petit groupe de chercheurs travaillant, autour de R. Raja, au « Palmyra Portrait Project » à proposer, annoter et indexer une traduction de ce qui avait été, en son temps, la thèse de doctorat du savant danois. Le détail de ses analyses n'en sera, désormais, que plus perceptible, la pertinence de ses rapprochements que plus évidente. Une brève introduction de R. Raja (p. 1-27) rappelle les différentes étapes de la redécouverte de Palmyre, souligne l'intérêt de Carl Jacobsen pour les portraits palmyréniens et présente les quatre campagnes de fouilles conduites par Ingholt dans l'oasis (1924, 1925, 1928, 1935-1936), avec quelques photos d'archives où ceux qui eurent la chance de connaître ou de rencontrer le fouilleur – mais il n'en est plus guère aujourd'hui – retrouveront avec émotion sa belle écriture, son visage ouvert, affable et souriant. P. Mortensen (p. 29-31) ajoute

l'un ou l'autre souvenir à ce tableau. Les p. 33-367 reproduisent, *in extenso* et au format de l'original, le texte danois de l'édition de 1928 et, en regard sur la page de droite, la traduction anglaise qui a été voulue très littérale pour garder certaines particularités du danois très daté et « typé » de l'auteur (cf. p. XXI) ; sont également reprises ici les XVI planches originales du volume. Mais l'intérêt de cette édition des *Studier* est, essentiellement, de publier la quasi-totalité des photographies de bustes ayant servi à Ingholt à établir sa typo-chronologie (530 fig. des 545 têtes et bustes étudiés ou simplement cités) ; elles permettent aujourd'hui d'en comprendre la logique, d'en vérifier la cohérence. Les éditeurs ont pourvu le volume de précieux *indices* (p. 507-532), procurant la localisation actuelle de ces œuvres dont plusieurs ont passé successivement par diverses collections (un véritable index des lieux de conservation, complétant et corrigeant celui d'Ingholt, p. 157-159, eût été plus commode, qui eût permis d'accéder directement de ceux-ci aux pages que leur consacre l'auteur) et renvoyant au *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (*CIS*) ou à d'autres publications épigraphiques pour les reliefs pourvus d'inscriptions. Deux appendices (p. 533-556) reviennent sur la circulation de ces différentes pièces ou sur la personnalité de certains collectionneurs ; elles fournissent surtout quelques précisions sur le pedigree des 545 œuvres figurant au catalogue, ainsi qu'une liste des reliefs datés. Essentiel, on le voit, par ces apports nouveaux, ce volume précède de peu la publication du *corpus* des plus de 4000 entrées du « Palmyra Portrait Project », dont on annonce déjà la prochaine sortie de presse. Au plan éditorial, une belle réalisation de Brepols Publishers, à un prix tout à fait raisonnable pour ce qui est ici offert aux chercheurs et aux bibliothèques.

Jean Ch. BALTY

Rubina RAJA, Julia STEDING & Jean-Baptiste YON (Eds.), *Excavating Palmyra. Harald Ingholt's Excavation Diaries. A Transcript, Translation, and Commentary*. Turnhout, Brepols Publishers, 2021. 2 vol., 21,6 x 28 cm, 1846 p., 22 fig. n/b, 1027 fig. coul. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 4.1-2). Prix : 190 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59531-3.

Initiative plutôt rare, voici publiée une édition traduite et commentée de carnets de fouilles. Il s'agit en l'occurrence de documents liés aux travaux de terrain menés par Harald Ingholt en Syrie, durant les années 1924, 1925 et 1928. Ces documents furent déposés à la Ny Carlsberg de Copenhague après le décès du savant danois naturalisé américain, qui émigra aux États-Unis en 1940 et enseigna à la Yale University de 1942 à sa retraite, en 1960. Ces documents, rédigés en danois et en français, déjà digitalisés et jusque-là accessibles en ligne, sont reproduits ici au format original en pages de gauche, retranscrits, commentés et traduits en anglais en regard (pages de droite), dans deux épais volumes, réunissant 1846 pages (et un poids respectable de plus de 8 kilos…). La publication s'ouvre sur une introduction de R. Raja qui traite des travaux de Harald Ingholt à Palmyre et brosse un tableau très général de l'histoire et de la culture matérielle de la cité (p. 22-68). L'intérêt de l'initiative est avant tout épigraphique, avec la retranscription de plusieurs centaines d'inscriptions, essentiellement palmyréniennes, mais également grecques, parmi lesquelles plus de 150 inscriptions et graffites inédits ; malheureusement, seules les transcriptions sont disponibles à ce stade,

et abondant catalogue de 347 éléments (bases, fûts de colonnes, chapiteaux et différentes parties d'entablement, mais aussi acrotères, fragments de statues et reliefs figurés) qui occupe les p. 259-379 et les XXXIX planches de photographies et dessins qui les illustrent tous –, une documentation que l'on ne trouve que trop rarement réunie à ce point et qui rendra bien des services. On regrettera seulement l'absence d'un plan détaillé de la ville moderne qui eût permis, grâce à l'indication du nom des rues, de suivre les nombreuses références données au tissu urbain actuel tout au long du volume. Un dernier détail : le portrait de Drusus l'Ancien (?), mentionné p. 246-247, est un intéressant exemplaire d'effigie de Claude, du « type I » ; mais on avait malheureusement commencé à en retailler toute la partie inférieure. Jean Ch. BALTY

Henri BROISE et John SCHEID, *Un bois sacré du* suburbium *romain. Topographie générale du site* ad Deam Diam. Rome, École française de Rome et Soprintendenza speciale Archeologia Belles Arti Paesaggio di Roma, 2020. 1 vol. relié, 521 p., 411 fig. dont XVIII pl. en fin de volume (RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES A LA MAGLIANA, 3 ; ROMA ANTICA, 8). Prix : 140 €. ISBN 978-2-7283-1476-8.

Ce gros volume fait suite à la publication du *balneum* d'époque sévérienne mis au jour dans le sanctuaire (*AC* 59 [1990], p. 609-610) et à l'édition des *Commentarii fratrum arvalium* (*AC* 69 [2000], p. 443-444) dont on sait l'exceptionnel intérêt pour l'étude des rites accomplis par ce collège à cet endroit. Fruit d'une coopération franco-italienne exemplaire, il constitue la synthèse archéologique attendue de campagnes de fouilles qui se sont étendues sur près de quarante années au total (mais essentiellement de 1975 à 1988, avec des reprises pour divers contrôles en 1997-1998 et de 2012 à 2014). Il comporte successivement, encadrant un dossier très complet dévolu à la description précise de toutes les structures mises au jour et du matériel provenant des différentes unités stratigraphiques repérées dans ces sondages – description accompagnée des plans et coupes habituels et de photographies des trop rares éléments d'architecture retrouvés (H. Broise, avec la collaboration d'A. Bourgeois, Cl. Brenot, E. Rosso, V. Zubboli *et al.*, p. 171-357) –, une histoire du site, depuis son abandon vers le milieu du IV^e^ siècle de notre ère, et des trouvailles faites dans cette « vigna Ceccarelli » depuis 1570 jusqu'aux fouilles qui devaient révéler les premiers éléments de plaques des *Commentarii*, dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle (A. Corsaro, p. 11-169), et une mise en contexte topographique passionnante de ce bois sacré suburbain dont l'intérêt pour l'histoire de la religion romaine ne se limite plus désormais à l'heureuse conservation de plusieurs plaques des *Commentarii* (J. Scheid *et al*., p. 359-498). Les précisions chronologiques recueillies au cours de la fouille invitent, en effet, à revenir sur le caractère même de ce culte de Dea Dia, recréé par Octavien-Auguste, à la fin de l'époque triumvirale, en lien étroit avec la (re)création des limites du territoire de l'*Urbs*, au V^e^ ou VI^e^ mille de la via Campana – qui n'était autre qu'une voie de halage (« via delle buffale ossia del tiro delle barche » du cadastre di XIX^e^ siècle) sur la rive droite du Tibre. Les rares vestiges antérieurs rencontrés dans la fouille sont à mettre au compte de sa proximité avec un sanctuaire plus ancien (III^e^ siècle av. J.-C.) de Fors Fortuna. L'*aedes Deae Diae* de l'époque sévérienne (entre 213 et 224), dont ne subsistent aujourd'hui que les galeries du podium servant de caves à une habitation

construite au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, fut établie sur les niveaux augustéens ; c'est de ce monument – une rotonde avec *pronaos*, dont la *cella* ne manque pas de ressembler à bien des égards à celle du temple rond d'Ostie –, qu'il est aujourd'hui possible de se faire une meilleure idée que les restitutions autrefois proposées par R. Lanciani et F. O. Schultze grâce à l'étude détaillée des auteurs (fig. 171 a-b). Notons que les recherches conduites sur le site ont également permis de localiser le mur d'enceinte du sanctuaire en quelques endroits, voire les vestiges éventuels (*carceres* ?) du cirque mentionné dans les comptes rendus et où le *magister* des arvales présidait des courses. Établi sur une déclivité du terrain, l'ensemble se développait sur trois terrasses successives, rappelant en cela la disposition très hiérarchisée des espaces que présentent plusieurs grands sanctuaires de l'époque hellénistique. À l'entablement du temple, les coquilles inversées – « c'est-à-dire rayonnant vers le bas » (p. 399) – qui décorent le bandeau lisse du larmier, évoquent peut-être la voûte céleste et pourraient alors constituer, selon la séduisante proposition de J. Scheid (p. 399-403), « un rébus du nom de la déesse », Dea Dia étant « littéralement "la déesse céleste, la déesse lumineuse" », celle que l'« on honorerait au moment crucial du mûrissement du blé », le culte « attesté par les protocoles arvales consist[ant] effectivement dans l'accompagnement du mûrissement du blé » (p. 402). La publication de ce gros volume était l'occasion rêvée de reprendre le dossier des fameux portraits d'empereurs (Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Lucius Vérus) du British Museum et du Louvre portant la couronne d'épis et le voile (C. Evers, p. 406-440), de revenir sur la belle présentation des fragments des *Commentarii* dans le « Chiostro michelangiolesco » du Musée des Thermes depuis ces dernières années (C. Caruso, p. 441-474) et d'éditer un manuscrit inédit de Chr. Hülsen, consécutif aux fouilles des années 1867-1870, sur le sanctuaire (p. 475-488). Un bref index eût sans doute facilité certaines recherches de détail ; c'est un des seuls regrets que l'on puisse formuler à l'adresse de ce magnifique travail dont il y a lieu de féliciter fouilleurs et auteurs : on n'oubliera pas, en effet, que ces sondages ont été réalisés dans des conditions particulièrement difficiles, le site de ce bois sacré se trouvant aujourd'hui recouvert par tout un quartier d'habitation et coupé en deux par la voie ferrée, au bord de l'autoroute reliant Rome à son aéroport Fiumicino et à Civitavecchia, et les recherches ayant été menées dans les trop rares parcelles encore accessibles, jusque dans les caves des maisons actuelles. Une véritable performance, à saluer aussi, comme il se doit ! Jean Ch. BALTY

Christopher SIWICKI, *Architectural Restoration and Heritage in Imperial Rome*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2020. 1 vol. relié, 17 x 25 cm, 301 p., 65 ill. n./b. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT CULTURE & REPRESENTATION). Prix : 85 £. ISBN 9780198848578.

La pratique de la restauration dans la Rome antique n'est que rarement abordée comme sujet distinct et les différentes études de cas envisagées ne sont pas toujours considérées dans un contexte plus large interrogeant la façon dont les Romains traitaient et percevaient leur patrimoine bâti. Nous ne pouvons donc que saluer la parution de cet ouvrage de Christopher Siwicki, issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université

l'état de la recherche et ce qu'il y a lieu d'entendre par le mot « propagande », reclasse et analyse les œuvres réunies en cinq périodes : les IIIe et IIe siècles (p. 45-68), le début du Ier siècle (p. 69-92), la lutte pour le pouvoir entre Pompée et César (p. 93-132), les guerres civiles, de la mort de César à l'avènement d'Auguste (p. 133-213), le règne d'Auguste (p. 214-249). On ne s'étonnera pas de l'importance qu'y occupent les guerres civiles, durant lesquelles les différents chefs militaires en présence s'affrontèrent effectivement par tous le moyens possibles et imaginables ; c'est aussi la période la mieux documentée par la numismatique, celle pour laquelle les acquis sont décidément les plus sûrs. Les pages de conclusions (p. 250-329), très développées et agrémentées de nombreux tableaux, cartes et graphiques, tentent de faire le point sur la provenance de ces objets (leur lieu de découverte, mais aussi les collections successives par lesquelles ils sont éventuellement passés), les centres de production et la distribution de ces moyens de propagande (p. 250-297), avant de procéder à quelques statistiques (p. 298-308). Aux yeux de l'historien, ces toutes dernières pages sont assurément les plus délicates, compte tenu des réserves que susciteront certaines identifications de personnages. Sans entrer dans le détail, il est difficile de reconnaître Pompée dans une cornaline de collection privée (fig. 177), le personnage, figuré de face, ayant le nez aquilin et les cheveux retombant sur le front, sans cette *anastolè* si caractéristique des portraits de Pompée ; j'ai également du mal à identifier César dans l'image de cet homme au dos courbé, portant la main à son menton, dont on a conservé plusieurs exemplaires (p. 116-117) ; les deux cornalines de Hanovre (fig. 106-107) ne sauraient représenter le même homme, leur coiffure étant bien différente d'une pierre à l'autre ; la cornaline de Berlin (fig. 229) et le saphir de Baltimore (fig. 230) non plus ; il en va de même pour le rapprochement opéré entre les fig. 315, 316 et 317, une cornaline de Berlin, l'effigie d'un *aureus* de Sextus Pompée et le magnifique portrait de bronze de Saint-Pétersbourg (« all three media seem to present the same head ») qui figurent à mon sens trois personnes différentes. Mais ce gros travail marquera une date dans l'histoire de ce domaine de recherche par l'étendue de l'enquête et la discussion consciencieuse des principaux problèmes d'identification et de datation – quels qu'en soient les résultats. Il se ressent, par certaines longueurs et le rappel continuel, d'un chapitre à l'autre, de la méthode et du plan suivis, d'avoir été, au départ, une thèse de doctorat ; mais c'est un souci de clarté auquel d'aucuns seront sans doute sensibles. Le volume est magnifiquement édité par Archaeopress Publishing Ltd.

Jean Ch. BALTY

DELL'ACQUA, *La decorazione architettonica di Brescia romana. Edifici pubblici e monumenti funerari dall'Età repubblicana alla tarda antichità*. Rome, Edizioni Quasar, 2020. 1 vol. 481 p. dont XXXIX pl. (COSTRUIRE NEL MONDO ANTICO, 2). Prix : 60 €. ISBN 978-88-5491-024-9.

Encore qu'une attention toute particulière y soit portée au décor architectural, cet excellent volume, qui fut une thèse de doctorat soutenue en 2018 à l'Université catholique de Milan en cotutelle avec l'université de Tübingen, offre bien plus au lecteur que ce que son titre laisse entendre ; c'est un panorama très complet des monuments publics et funéraires de l'antique *Brixia* qui est ici présenté et prend en compte les toutes

dernières données de fouilles dans le tissu urbain – dont celles des propres recherches de l'auteur, depuis une dizaine d'années déjà. Brescia est assurément une des villes d'Italie les plus attachées à son patrimoine romain, une de celles où la moindre occasion de préciser tel ou tel point de l'urbanisme antique est immédiatement saisie et exploitée, où ces découvertes sont rapidement publiées et présentées à un large public à l'occasion d'expositions comme celles de 1979 sur *Brescia romana* ou de 2015 sur Brixia *e le genti del Po*. L'ancien couvent de Santa Giulia abrite, par ailleurs, depuis 1998 un remarquable « museo della città », avec de nombreuses mosaïques de *domus* conservées *in situ*, quelques grands bronzes célèbres et de riches collections lapidaires ; le Capitole a été rouvert au public en 2013. Le présent volume s'inscrit dans cette impressionnante dynamique culturelle. Faisant suite à un premier chapitre, très général, plantant le décor de la ville dans son cadre géographique (routes, enceinte urbaine, fleuves et ponts, aqueducs, fontaines et thermes, topographie sacrée, habitat), deux gros chapitres abordent, le premier, les principaux édifices publics mis au jour (l'aire sacrée de l'époque républicaine sur laquelle viendra s'installer le Capitole, le Capitole lui-même, le forum et sa basilique, les vestiges d'un temple sur la colline du Cidneo et d'un autre plus récemment repéré vicolo S. Clemente, la curieuse « aula dei pilastrini » coincée entre le sanctuaire d'époque républicaine et le théâtre, le théâtre lui-même, et l'amphithéâtre qu'un fragment de *balteus* semble bien autoriser à identifier, encore qu'aucune trace n'en ait été retrouvée jusqu'ici dans le parcellaire), le second, les quelques mausolées et enclos funéraires rencontrés dans les nécropoles (un examen très détaillé de plusieurs de leurs éléments architecturaux et décoratifs permet d'en reconstituer les grandes lignes et de les situer dans la production d'ensemble de la Cisalpine ; à la différence d'autres provinces, on soulignera l'absence presque totale d'utilisation du marbre dans ces monuments). D'importantes pages sont consacrées au chantier du forum flavien, dont les travaux se sont très vraisemblablement prolongés jusqu'au début du IIe siècle (on notera que les blocs d'architrave à soffite orné de motifs végétaux, attribués par M. Wegner [1957] au temple, semblent être plutôt ceux des portiques qui flanquaient la *platea*). A. Dell'Acqua replace systématiquement les différents édifices étudiés et les quelques monuments funéraires restitués dans le contexte chronologique le plus large, celui de la province même, certes, mais aussi celui de toute la péninsule, ce qui conduit à envisager influences et transferts éventuels d'ateliers d'autres régions (Italie centrale, p. ex.) ; c'est également un des apports de son livre. Il va même jusqu'à tenter de calculer le coût des matériaux mis en œuvre au forum (p. 104-109) : cela se fait de plus en plus aujourd'hui, mais demeure quand même bien hypothétique – l'auteur en est parfaitement conscient. Un dernier chapitre s'intéresse aux matériaux (pierre locale de Botticino, granit de Troade, marbre de Proconnèse pour quelques chapiteaux, marbres de couleurs pour introduire un certain chromatisme sur les parois et pour les pavements d'*opus sectile*), à leur approvisionnement, aux ateliers, ainsi qu'à la chronologie de certains motifs décoratifs (oves et rais de cœur, perles et pirouettes, denticules). Une importante conclusion (p. 241-258) reprend, période par période, les principaux résultats de cette étude et dresse un tableau très suggestif du développement architectural de la ville, des années 175-150 av. notre ère – qui virent la construction du temple du Cidneo – jusqu'à la deuxième moitié du IIIe siècle, au-delà de laquelle les données se font plus rares. L'ensemble du volume est fondé sur un solide

et abondant catalogue de 347 éléments (bases, fûts de colonnes, chapiteaux et différentes parties d'entablement, mais aussi acrotères, fragments de statues et reliefs figurés) qui occupe les p. 259-379 et les XXXIX planches de photographies et dessins qui les illustrent tous –, une documentation que l'on ne trouve que trop rarement réunie à ce point et qui rendra bien des services. On regrettera seulement l'absence d'un plan détaillé de la ville moderne qui eût permis, grâce à l'indication du nom des rues, de suivre les nombreuses références données au tissu urbain actuel tout au long du volume. Un dernier détail : le portrait de Drusus l'Ancien (?), mentionné p. 246-247, est un intéressant exemplaire d'effigie de Claude, du « type I » ; mais on avait malheureusement commencé à en retailler toute la partie inférieure. Jean Ch. BALTY

Henri BROISE et John SCHEID, *Un bois sacré du* suburbium *romain. Topographie générale du site* ad Deam Diam. Rome, École française de Rome et Soprintendenza speciale Archeologia Belles Arti Paesaggio di Roma, 2020. 1 vol. relié, 521 p., 411 fig. dont XVIII pl. en fin de volume (RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES A LA MAGLIANA, 3 ; ROMA ANTICA, 8). Prix : 140 €. ISBN 978-2-7283-1476-8.

Ce gros volume fait suite à la publication du *balneum* d'époque sévérienne mis au jour dans le sanctuaire (*AC* 59 [1990], p. 609-610) et à l'édition des *Commentarii fratrum arvalium* (*AC* 69 [2000], p. 443-444) dont on sait l'exceptionnel intérêt pour l'étude des rites accomplis par ce collège à cet endroit. Fruit d'une coopération franco-italienne exemplaire, il constitue la synthèse archéologique attendue de campagnes de fouilles qui se sont étendues sur près de quarante années au total (mais essentiellement de 1975 à 1988, avec des reprises pour divers contrôles en 1997-1998 et de 2012 à 2014). Il comporte successivement, encadrant un dossier très complet dévolu à la description précise de toutes les structures mises au jour et du matériel provenant des différentes unités stratigraphiques repérées dans ces sondages – description accompagnée des plans et coupes habituels et de photographies des trop rares éléments d'architecture retrouvés (H. Broise, avec la collaboration d'A. Bourgeois, Cl. Brenot, E. Rosso, V. Zubboli *et al.*, p. 171-357) –, une histoire du site, depuis son abandon vers le milieu du IV^e^ siècle de notre ère, et des trouvailles faites dans cette « vigna Ceccarelli » depuis 1570 jusqu'aux fouilles qui devaient révéler les premiers éléments de plaques des *Commentarii*, dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle (A. Corsaro, p. 11-169), et une mise en contexte topographique passionnante de ce bois sacré suburbain dont l'intérêt pour l'histoire de la religion romaine ne se limite plus désormais à l'heureuse conservation de plusieurs plaques des *Commentarii* (J. Scheid *et al*., p. 359-498). Les précisions chronologiques recueillies au cours de la fouille invitent, en effet, à revenir sur le caractère même de ce culte de Dea Dia, recréé par Octavien-Auguste, à la fin de l'époque triumvirale, en lien étroit avec la (re)création des limites du territoire de l'*Urbs*, au V^e^ ou VI^e^ mille de la via Campana – qui n'était autre qu'une voie de halage (« via delle buffale ossia del tiro delle barche » du cadastre di XIX^e^ siècle) sur la rive droite du Tibre. Les rares vestiges antérieurs rencontrés dans la fouille sont à mettre au compte de sa proximité avec un sanctuaire plus ancien (III^e^ siècle av. J.-C.) de Fors Fortuna. L'*aedes Deae Diae* de l'époque sévérienne (entre 213 et 224), dont ne subsistent aujourd'hui que les galeries du podium servant de caves à une habitation

Klaus FITTSCHEN, *Privatporträts mit Repliken. Zur Sozialgeschichte römischer Bildnisse der mittleren Kaiserzeit*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2021. 1 vol. cartonné XV-259 p., 156 pl. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 41). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7520-0023-8.

On ne dira jamais assez tout ce que les travaux de Klaus Fittschen ont apporté et continuent d'apporter à l'étude du portrait antique – et du portrait romain en particulier –, tant pour ce qui est de la méthodologie d'identification des répliques, d'une implacable rigueur, qu'en ce qui concerne les critères de datation des œuvres ; mais à ces deux aspects fondamentaux s'ajoutent quantité d'aperçus sur des questions de détail souvent négligées par la recherche, comme, p. ex., le « Nachleben » de ces portraits ou l'importante documentation offerte par les gravures anciennes conservant la trace de têtes et bustes aujourd'hui perdus – ce qui témoigne aussi d'une incomparable maîtrise de tout ce qui touche au portrait. Quelque peu retardé par l'achèvement des deux derniers volumes du monumental *Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen und den anderen kommunalen Sammlungen der Stadt Rom*, II et IV (2010 et 2014), réalisé avec P. Zanker et P. Cain, et la publication des sculptures de la collection Wallmoden, aujourd'hui en dépôt à l'Institut d'archéologie de l'université de Göttingen (*Katalog der Skulpturen der Sammling Wallmoden*, éd. Kl. Fittschen et J. Bergemann, Munich, 2015), ce nouveau livre est le résultat d'une enquête entreprise dès 1992 mais que seules ces dernières années ont permis à l'auteur de mener à bien avec la retraite. On y retrouve les mêmes qualités que dans ses précédents travaux, mais aussi toute la richesse de contenu qui les caractérise, ceux-ci se signalant toujours par la quasi-exhaustivité du matériel recueilli et évoqué sur tel ou tel point dans les notes qui accompagnent ses notices de catalogue. Kl. Fittschen semble avoir tout vu et tout enregistré, quelle que soit la question dont il traite, voire le simple détail sur lequel il attire l'attention ; et c'est bien le cas ici, une fois encore. On en jugera par les innombrables parallèles formels, stylistiques ou techniques dont témoigne le millier de portraits évoqués à propos des œuvres réunies dans ce volume et qu'un précieux index (p. 248-259) regroupe par musée et lieu de conservation. Frappé par l'existence de répliques de portraits « privés » – contrairement à ce que l'on a longtemps cru et écrit, les empereurs ne sont pas les seuls dont l'effigie ait été diffusée en plusieurs exemplaires au départ d'un « Urbild » –, Fittschen s'est attaché à dresser le catalogue de toutes celles qui couvrent une période allant du début du II^e^ siècle à la fin de l'époque sévérienne, soit « die Blütezeit der Gattung "Porträt" » (p. XIII ; le phénomène est indiscutablement plus ancien et remonte au moins à l'époque hellénistique, cf. p. 2-3, mais il est aujourd'hui difficile d'en trouver des exemples qui soient vraiment contemporains des personnages représentés – ce qui est ici recherché). Ce magnifique dossier de quelque 132 hommes, femmes et enfants dont les traits nous ont été conservés par deux ou plusieurs répliques est introduit par quelques pages de synthèse mettant le phénomène en perspective historique ; car c'est bien de « Sozialgeschichte » qu'il s'agit. Par portrait « privé », Fittschen entend tout portrait qui n'est pas celui d'un empereur ou d'un membre direct de la *domus Augusta* (entrent en ligne de compte, par exemple, la mère de Trajan ou Matidie la Jeune, la demi-sœur de Sabine) ; et ces portraits appartiennent à toutes les couches de la société, des plus proches du pouvoir aux affranchis (Claudia Semne, Flavia Olympias) et à quelques catégories de condition inférieure

(auriges, par ex.). C'est aussi l'occasion de revenir sur la signification des différentes couronnes, plus fréquemment portées dans les provinces orientales qu'en Occident, et sur celle du *paludamentum* – qui, sans cuirasse, n'autorise pas à identifier un militaire, mais pourrait simplement suggérer la *virtus* du personnage qui en est revêtu. Que certaines de ces œuvres proviennent de régions parfois fort éloignées l'une de l'autre invite à y reconnaître de hauts fonctionnaires de l'Empire, témoignant ainsi de la mobilité de leur *cursus* ; que d'autres aient été mises au jour en un seul et même endroit ne garantit pas, en revanche, qu'elles aient toujours répondu à un véritable programme : l'exemple de M. Ulpius Crotonensis *filius* montre bien qu'il put y avoir, sous l'Empire, plusieurs portraits d'un même personnage dans une tombe. Fittschen accorde toujours la plus grande attention à ces différentes répliques pour garantir, certes, qu'elles procèdent bien d'un même « modèle », mais aussi pour tenter de déterminer si, en dépit d'assez nombreuses variantes dans la manière de rendre tel ou tel détail (n° 16 « type Athènes-Munich, Résidence », par ex.), elles sont l'œuvre d'un même artisan, ou seulement d'un même atelier ; et c'est également là que l'extraordinaire acuité d'observation de l'auteur se manifeste de la façon la plus éclatante. Son souci de l'autopsie des œuvres étudiées et celui d'en procurer la meilleure couverture photographique possible dans son livre l'ont d'ailleurs conduit à intercaler sans numéro, dans le catalogue, quelques portraits dont il ne pouvait être entièrement assuré de l'antiquité (c'est, entre autres, parce que certains types ont été particulièrement appréciés depuis leur redécouverte et qu'il en existe des répliques modernes, souvent de qualité, dont des prises de vues médiocres ne permettent pas de juger). On le voit aisément : c'est un ouvrage essentiel – et qui touche à la plupart des problèmes que pose le portrait romain – que ce gros volume, que l'Institut archéologique allemand et le Reichert Verlag n'ont pas hésité à publier au format 24 x 34 cm, qui autorise la juxtaposition de neuf photographies de bonnes dimensions sur une même page (soit dix-huit figures sur deux pages face à face) et favorise toutes les confrontations possibles d'une œuvre à l'autre. Qu'ils en soient vivement remerciés ! Il ne saurait être question de commenter les différentes entrées de ce catalogue. Je me limiterai à proposer une minime addition et à formuler une brève remarque. Au nombre des répliques modernes du fameux Polydeukion (p. 128 n^{os} B m 1-2), il y a lieu d'ajouter un exemplaire de la collection Baldassini-Castelli à Pesaro : M. E. Micheli *et al*., *La raccolta di antichità Baldassini-Castelli. Itinerario tra Roma, Terni e Pesaro*, Pise, 2007, p. 226-227 n° 40, fig. ; cf. *RA* [2009], p. 406). Quant au site de Chiragan, systématiquement approvisionné en bustes de la plupart des empereurs du II^{e} et de la première moitié du III^{e} siècle sortant d'ateliers de l'*Vrbs*, pourquoi lui conserver l'appellation de « villa » et penser que les deux portraits qui y ont été mis au jour et sont des répliques d'effigies connues par ailleurs en Italie soient celles du propriétaire (« der Besitzer », p. 67 ; « der Eigentümer », p. 80), d'un membre de sa famille (« Männer [der] Familie der Villenbesitzer », p. 6) ou d'un de ses amis (« ein Freund der Eigentümerfamilie », p. 80), alors qu'ils pourraient plus facilement être ceux de ces hauts fonctionnaires qui régissaient un domaine impérial après avoir fait – ou avant de faire – carrière ailleurs ? Kl. Fittschen connaît ma position à cet égard et ne m'en voudra pas, j'en suis persuadé, de la réaffirmer ici. Jean Ch. BALTY

résidentielles à caractère luxueux. Marzuolo constitue ainsi un cas de centre rural qui doit pousser à reconsidérer les processus de densification de l'habitat. Les auteures présentent ici des réflexions innovantes en se focalisant sur trois éléments constituants que sont l'investissement, l'artisanat et l'habitat. Marzuolo, au milieu d'un territoire à l'habitat éclaté, montre ainsi des signes d'investissement extérieur, avec un artisanat versatile au service de l'agriculture, avec le passage saisonnier ou permanent de communautés d'artisans. Edoardo Vanni propose quant à lui un tour d'horizon conséquent des cultes et lieux de cultes du sud de la Toscane afin de comprendre leur rôle en tant qu'acteurs dans les stratégies économiques qui modifient le paysage et l'environnement. Après une introduction théorique à la fonction et à la distribution des lieux de culte, il entreprend d'établir le lien entre déités et l'emplacement du culte dans le paysage, et son lien au monde agro-sylvo-pastoral. L'auteur tente ainsi de combiner différents modèles relatifs au sanctuaires dits de frontière, en étudiant différents cas de sanctuaires dans cette partie de l'Étrurie. Edoardo Vanni présente ainsi plusieurs occurrences d'un culte à Diane et Artémis qui semblent liées à la présence de marais, sources, rivières ou encore lagune. Elles feraient ici office de déesses de la limite entre l'environnement naturel et l'environnement humain. Le culte de Silvanus, divinité protectrice des champs et des bois maîtrisés par l'homme, est également répandu dans cette partie de la Toscane aux époques étrusque et républicaine, mais semble attaché à des lieux naturels plutôt qu'à des structures bâties. Ces sanctuaires seraient toujours situés en des lieux de convergence, au point de rencontre de différents territoires, rythmés par des activités agro-sylvo-pastorales importantes. Hercule, encore, communément associé aux transhumances et à la production de sel qui y est liée, est fréquemment retrouvé dans la région. Ainsi, il est nécessaire selon l'auteur de revisiter la signification des sanctuaires extra-urbains, dans le contexte des environnements productifs qui y sont liés, en leur qualité de marqueurs entre des paysages différents. Giovanna Bianchi offre finalement un aperçu de la situation à l'époque médiévale, en s'inscrivant dans le nEU-Med project, initié en 2015. Elle s'intéresse ici aux logiques de peuplement du territoire qui s'étend de Piombino-Follonica à Sienne, avec une approche pluridisciplinaire. Elle étudie ainsi diverses ressources produites dans la région, comme le sel, les métaux, la poterie ou encore l'agriculture et l'exploitation du bois. L'auteure remet en question le modèle qui identifie une rupture avec l'environnement de l'époque classique au VII^e^ siècle, ainsi qu'une disparition des sites de plaine au profit des sites de hauteur. Les dernières recherches démontrent en effet la vitalité de certains centres de plaine, ainsi que le rôle prédominant des aristocraties dans leur gestion, mus par un intérêt certain pour les ressources naturelles qui les entourent. Cette dernière communication clôt un ouvrage cohérent, qui propose, outre une actualité des fouilles archéologiques bienvenue, un bilan ainsi que des pistes pour le futur de la recherche en Étrurie romaine.

Alexandre WIMLOT

Pavel GOŁYŹNIAK, *Engraved Gems and Propaganda in the Roman Republic and under Augustus*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2020. 1 vol. cartonné V-606 p., 1015 fig., 52 cartes, 29 diagrammes (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 65). Prix : 90 €. ISBN 978-1-78969-539-7.

Dans son grand œuvre en deux volumes, *Die Porträtgemmen der römischen Republik*, publié à Mayence en 1972 et 1974, Marie-Louise Vollenweider avait déjà regroupé nombre d'intailles que son extraordinaire connaissance des richesses souvent encore peu publiées des collections des grands musées lui avait permis de découvrir, de photographier et d'étudier, en les confrontant avec les émissions monétaires et en soulignant l'importance qu'elles purent avoir dans la propagande des principales personnalités politiques des deux derniers siècles de la République. Identifications et datations ont parfois été discutées, voire contestées ; mais l'intérêt du sujet au plan historique était désormais démontré, qui n'avait cependant plus conduit personne à le reprendre, depuis lors, dans son ensemble en dépit de significatives avancées sur quelques questions problématiques. Aussi l'entreprise de P. Gołyźniak doit-elle être signalée comme il se doit, quelles que soient les réserves que l'on apportera peut-être, sur certains points, à ce travail infiniment méritoire, comme on n'avait pas manqué de le faire d'ailleurs pour celui de M.-L. Vollenweider : peut-on raisonnablement dater à moins d'un quart de siècle, par la technique ou par le style, des objets de si petite taille, dont tant de détails ne sont perceptibles qu'au binoculaire ? et, n'était dans quelques cas où l'apport de la numismatique s'avère décisif, peut-on vraiment identifier les principales personnalités politiques du IIe et de la première moitié du Ier siècle av. J.-C. quand on se souvient qu'on écrivait encore, il n'y a guère, que le premier portrait assuré d'un de ces *imperatores* était celui de Pompée ? Après A. Furtwängler, M.-L. Vollenweider a, certes, donné de bonnes raisons de penser que l'effigie gravée sur un anneau d'or de Naples puisse figurer Scipion l'Africain, mais qu'en est-il de Marius, voire de Sylla, en dépit des tentatives nombreuses d'en retrouver l'image en ronde bosse ? Dans cette lutte sans merci que se livraient *optimates* et *populares*, comment reconnaître, en l'absence de parallèles monétaires assurés par l'inscription du nom d'un des membres des différentes *gentes* en présence, tel ou tel animal, objet ou signe qui renverrait à l'une ou l'autre de leurs gloires familiales et confirmerait, de la sorte, la véritable signification des intailles portées par leurs partisans ? P. Gołyźniak est parfaitement conscient de ces différentes difficultés ; et ce n'est qu'après avoir systématiquement exposé et discuté les prises de position de ses prédécesseurs, qu'il se risque à formuler une datation, une identification, un avis, toujours extrêmement prudents et très circonstanciés. Sensible à toute éventuelle surinterprétation de ces intailles – surtout en matière de propagande, nombre de motifs et de symboles n'ayant d'autre signification que d'apporter « good luck and prosperity to their owners » (p. 110) –, il reconnaît aussi, en matière de datation, que toute « precision is often impossible » (*ibid*.). Il n'empêche, plusieurs de ses conclusions semblent s'imposer, tant en ce qui concerne l'activité de certains graveurs (Dioscurides, p. ex., travaille plutôt pour Auguste que pour César) que pour ce qui est de l'utilisation de tel ou tel type de pierres gravées (les « State cameos » n'apparaissent qu'avec Auguste ; c'est à ce moment aussi que symboles et commémorations d'événements marquants se multiplient). La documentation brassée et réunie dans ce volume est impressionnante : plus de 2950 gemmes et camées, dont P. Gołyźniak offre un solide catalogue (p. 330-445), admirablement illustré par un millier de figures – dont quelques-unes des monnaies de comparaison – ; la numérotation des œuvres n'est malheureusement pas continue et procède période par période afin de suivre l'ordre chronologique choisi pour le texte, ce qui complique inutilement la consultation. Le corps du livre (p. 1-329), après une longue introduction (p. 1-44) sur

l'état de la recherche et ce qu'il y a lieu d'entendre par le mot « propagande », reclasse et analyse les œuvres réunies en cinq périodes : les IIIe et IIe siècles (p. 45-68), le début du Ier siècle (p. 69-92), la lutte pour le pouvoir entre Pompée et César (p. 93-132), les guerres civiles, de la mort de César à l'avènement d'Auguste (p. 133-213), le règne d'Auguste (p. 214-249). On ne s'étonnera pas de l'importance qu'y occupent les guerres civiles, durant lesquelles les différents chefs militaires en présence s'affrontèrent effectivement par tous le moyens possibles et imaginables ; c'est aussi la période la mieux documentée par la numismatique, celle pour laquelle les acquis sont décidément les plus sûrs. Les pages de conclusions (p. 250-329), très développées et agrémentées de nombreux tableaux, cartes et graphiques, tentent de faire le point sur la provenance de ces objets (leur lieu de découverte, mais aussi les collections successives par lesquelles ils sont éventuellement passés), les centres de production et la distribution de ces moyens de propagande (p. 250-297), avant de procéder à quelques statistiques (p. 298-308). Aux yeux de l'historien, ces toutes dernières pages sont assurément les plus délicates, compte tenu des réserves que susciteront certaines identifications de personnages. Sans entrer dans le détail, il est difficile de reconnaître Pompée dans une cornaline de collection privée (fig. 177), le personnage, figuré de face, ayant le nez aquilin et les cheveux retombant sur le front, sans cette *anastolè* si caractéristique des portraits de Pompée ; j'ai également du mal à identifier César dans l'image de cet homme au dos courbé, portant la main à son menton, dont on a conservé plusieurs exemplaires (p. 116-117) ; les deux cornalines de Hanovre (fig. 106-107) ne sauraient représenter le même homme, leur coiffure étant bien différente d'une pierre à l'autre ; la cornaline de Berlin (fig. 229) et le saphir de Baltimore (fig. 230) non plus ; il en va de même pour le rapprochement opéré entre les fig. 315, 316 et 317, une cornaline de Berlin, l'effigie d'un *aureus* de Sextus Pompée et le magnifique portrait de bronze de Saint-Pétersbourg (« all three media seem to present the same head ») qui figurent à mon sens trois personnes différentes. Mais ce gros travail marquera une date dans l'histoire de ce domaine de recherche par l'étendue de l'enquête et la discussion consciencieuse des principaux problèmes d'identification et de datation – quels qu'en soient les résultats. Il se ressent, par certaines longueurs et le rappel continuel, d'un chapitre à l'autre, de la méthode et du plan suivis, d'avoir été, au départ, une thèse de doctorat ; mais c'est un souci de clarté auquel d'aucuns seront sans doute sensibles. Le volume est magnifiquement édité par Archaeopress Publishing Ltd.

Jean Ch. BALTY

DELL'ACQUA, *La decorazione architettonica di Brescia romana. Edifici pubblici e monumenti funerari dall'Età repubblicana alla tarda antichità*. Rome, Edizioni Quasar, 2020. 1 vol. 481 p. dont XXXIX pl. (COSTRUIRE NEL MONDO ANTICO, 2). Prix : 60 €. ISBN 978-88-5491-024-9.

Encore qu'une attention toute particulière y soit portée au décor architectural, cet excellent volume, qui fut une thèse de doctorat soutenue en 2018 à l'Université catholique de Milan en cotutelle avec l'université de Tübingen, offre bien plus au lecteur que ce que son titre laisse entendre ; c'est un panorama très complet des monuments publics et funéraires de l'antique *Brixia* qui est ici présenté et prend en compte les toutes

la qualité des œuvres, la signification nouvelle qu'elles acquièrent dans de nouveaux contextes spatiaux, pour de nouveaux groupes sociaux, voire par leur transfert dans de nouveaux matériaux. Cette « re-sémantisation » (Chr. Hallett), qui peut aller jusqu'à gommer entièrement la signification première de l'œuvre, conduit à s'intéresser, dès lors, au schéma et non à l'éventuel original de tel ou tel type statuaire, en s'affranchissant ainsi de toute relation avec la terminologie d'une « Kopienkritik » si souvent rejetée par certains depuis quelques années, quand bien même l'apport de Lippold (*Kopien und Umbildungen griechischer Statuen*, 1923) n'est pas remis en cause – si ce n'est la prééminence qu'il accordait à l'original grec. Cet élargissement de la perspective à des statues qui ne comptent pas au nombre des *opera nobilia*, permet de prendre en compte l'influence exercée par de tout autres œuvres, en fait par n'importe quelle création artistique, dont les variantes sont désormais envisagées dans tous les contextes où elles apparaissent et pour tous les publics auxquels elles sont destinées. C'est à élucider les dynamiques de transformation dans les provinces que concourent les communications qui furent présentées à Tübingen et qui mettent notamment l'accent sur les contacts ayant pu exister entre certaines provinces, sur l'existence possible de cahiers de modèles (« Musterzeichnungen ») dans certains cas, sur d'éventuels déplacements d'ateliers, mais aussi sur la présence simultanée d'œuvres importées et de réalisations locales dans un même ensemble, ou la persistance d'un certain « connoisseurship » responsable de la commande de copies précises dans quelques centres urbains ; plus difficile est parfois la mise en perspective historique de tendances générales, d'une province à l'autre, dans l'ensemble de l'Empire, encore que ce soit précisément avec le Principat que s'affirme la monopolisation de certains types statuaires par le pouvoir pour la représentation des membres de la *domus Augusta*. Tout ceci modifie considérablement l'image que l'on se faisait encore, il y a quelques années, du « Bilderwelt » de Rome et de ses provinces. Voilà qui est à mettre au crédit de ceux qui se sont attelés à cette tâche avec un enthousiasme indiscutablement communicatif, mais aussi de l'éditeur qui a su réserver aux actes de cet important colloque une présentation en tous points parfaite.

Jean Ch. BALTY

Frederik Christian GROSSER, *Darstellungen von Wagenlenkern in der römischen Kaiserzeit und frühen Spätantike*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2021. 1 vol. cartonné 330 p., 45 pl. Prix : 98 €. ISBN 978-3-95490-521-8.

Voilà longtemps que l'on attendait une étude détaillée des innombrables représentations d'auriges du monde romain. C'est aujourd'hui chose faite – et bien faite. Sur la base d'un abondant catalogue de documents (p. 179-321), cette thèse, soutenue en janvier 2018 à Fribourg en Brisgau, s'articule sur deux niveaux : d'une part, une analyse systématique de chaque catégorie d'objets portant une image d'aurige vainqueur ou de course de chars (p. 27-145) ; d'autre part, une brève synthèse (p. 147-158) mettant en évidence l'association de ces figures avec des thèmes comme ceux de *Victoria* ou de *Felicitas* (d'où la valeur de talisman de ces scènes sur les gemmes) ainsi que les rapports qu'elles entretiennent avec les représentations d'autres *spectacula* (essentiellement les jeux de gladiateurs). Avec l'adoption de la vue frontale de l'aurige vainqueur à partir du milieu du III^e^ siècle, se manifeste, par ailleurs, une indiscutable « Angleichung »

avec l'iconographie de l'empereur victorieux ; F. C. Grosser ne manque pas non plus d'y insister. Dans l'analyse des documents, mosaïques et peintures sont successivement envisagées dans le cadre de la maison – on retiendra leur mise en évidence dans certaines pièces de représentation, où elles témoignent du luxe et du rang social du propriétaire –, puis de la tombe – où l'image du *naufragium* invite à souligner leur connotation de *cursus vitae*, mais où la figure de l'aurige vainqueur n'aurait rien à voir avec une victoire sur la mort, comme le suggérait naguère Fr. Cumont. Rares sont les mosaïques et peintures provenant des provinces orientales, ce qui ne saurait s'expliquer par l'absence de cirques – à proprement parler – dans cette partie de l'Empire (p. 45), celle-ci connaissant parfaitement les hippodromes, les factions et jusqu'aux *tabellae defixionum* visant des auriges (à Apamée ou à Tyr, notamment). Verres, terres cuites, monnaies, gemmes, lampes, portraits en ronde bosse et statuettes, contorniates et jetons sont ensuite passés en revue, systématiquement analysés et commentés à leur tour. Deux pics de représentations retiennent l'attention : le premier, au II^e^ siècle ; le second (sur les mosaïques, les contorniates et la sigillée d'Afrique du Nord), de la deuxième moitié du IV^e^ au milieu du V^e^ siècle. Dans toute cette abondance de documents, c'est exclusivement l'image de l'aurige, reconnaissable à son corselet de cuir (*fasciae*), à son fouet, à son casque ou à sa présence sur un char, qui retient l'auteur ; *apparitores*, *hortatores*, *sparsores* et autres membres du personnel des écuries et des factions ne sont pas pris en compte. On ne s'étonnera donc pas de ne pas trouver dans le catalogue la fameuse statue de Carthage que J.-P. Thuillier a correctement identifiée, en effet, depuis 1999, comme celle d'un *sparsor* ; mais il eût assurément fallu retenir les figures d'auriges de plusieurs tablettes d'envoûtement, parfaitement reconnaissables à leur casque et à leur corselet, d'autant qu'un recours à ces pratiques magiques pour empêcher tel ou tel cocher de gagner était extrêmement fréquent dans l'Empire. Deux importants médaillons à fond d'or, publiés par R. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro trovati nei cimiteri dei cristiani primitivi di Roma raccolti e spiegati*, Rome, 1858, p. 66-67 n^os^ 2 et 4, pl. XXXIV, eussent avantageusement complété aussi le catalogue des verres de la p. 224 et introduit un schéma de représentation différent de celui des exemplaires de New York (Gl 1) et de Toledo (Gl 3). La thèse de M. Darder Lissón, De nominibus equorum circensium. Pars Occidentis, Barcelone, 1996, que l'on eût attendue dans la bibliographie de plusieurs entrées du catalogue, tenait justement compte des *defixiones* et de ces deux médaillons. Quelques noms propres sont malencontreusement estropiés : Adouellent, pour Audollent (n. 502 et p. 161) ; Cherel, pour Cherchel (p. 37), Périgeux, pour Périgueux (p. 41). On lira aussi R. Bianchi Bandinelli, non R. B. Bandinelli. Mais ce ne sont là que vétilles en regard de la somme qui nous est offerte. Elle se signale à l'attention par la clarté de sa présentation et de l'analyse, mais aussi le soin apporté à l'établissement d'un impressionnant catalogue de documents couvrant tous les domaines du monde figuré de l'époque impériale, ainsi que par la qualité de l'illustration et de sa mise en page. Un volume de la plus grande utilité sur un thème majeur.

Jean Ch. BALTY

confirme à suffisance la portée programmatique de ces œuvres érigées dans l'espace public. S'intéresser aux particularités régionales, voire locales, de ces portraits permet d'aborder d'autres aspects encore et d'envisager la manière dont différents groupes sociaux adoptèrent certaines formes de portrait, qu'il s'agisse de la réception même de celui-ci dans les provinces du Proche-Orient antique (où l'on n'ira cependant pas jusqu'à considérer que la couronne d'un portrait palmyrénien de Copenhague, Glypt. Ny Carlsberg 1121, ait quelque rapport que ce soit avec la *corona civica* et à reconnaître un citoyen romain dans le personnage représenté), de la diffusion de « Caesargesichter » dans les provinces hispaniques, de l'*obesus Etruscus* de plusieurs couvercles de sarcophages témoignant de la *tryphè* d'une classe aristocratique manifestant son identité et sa différence face à la *gravitas* du portrait de la Rome tardo-républicaine, de ce qu'on a pu considérer comme l'« illyrische Tracht » de statues et bustes d'Apollonie et d'autres sites de l'Albanie actuelle, ou de la manière dont quelques stèles de Lugo (Galice) combinent mode de représentation romain et tradition, voire de la figuration du défunt au banquet sur une stèle très fragmentaire de Sant Martí Sarroca (Barcelone), où il n'avait pas été reconnu jusqu'ici ; dans certaines villes (Luni, Aquilée), c'est la constitution de véritables galeries de portraits en un endroit bien déterminé qui témoignage de choix locaux. L'histoire des collections et l'histoire de la « Bildnisforschung » ne sont pas négligées non plus par les participants à ce volume : c'est l'occasion d'essayer de préciser le pedigree du Ménandre de Gerzensee, aujourd'hui en dépôt à l'université de Zurich, de découvrir l'origine (des dessins de bustes de l'ancienne collection Maffei par Jacopo Strada) des étonnantes représentations d'empereurs romains d'un plafond peint du château de Bautzen (Saxe), de se pencher à nouveau sur la cohérence et l'identification de la série de portraits d'Auguste du « type B » d'O. Brendel. L'aide apportée par certaines techniques nouvelles (scan 3D) ne manquera pas non plus d'intéresser les chercheurs d'aujourd'hui à la suite des premiers résultats obtenus à l'université de Göttingen. On voit bien tout ce qu'offre ce précieux recueil ; depuis une cinquantaine d'années, que de champs nouveaux et d'avancées passionnantes dans l'étude de ces portraits ! Jean Ch. BALTY

Maura K. HEYN & Rubina RAJA (Eds.), *Individualizing the Dead. Attributes in Palmyrene Funerary Sculpture*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, XV-139 p. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 3). Prix : 65 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59126-1.

Les sept articles de ce volume, précédés par une introduction des deux organisatrices et éditrices qui en offrent déjà un bref résumé (p. 5-8), résultent de communications présentées à un atelier (« workshop ») tenu à Aarhus en 2018 pour se pencher sur certains des attributs permettant d'individualiser – en tout cas de caractériser – les défunts dans la sculpture funéraire palmyrénienne. À défaut d'inscription faisant allusion à la fonction ou au métier – on n'attend d'ailleurs pas ce genre de précision à l'intérieur de ces vastes hypogées et tours funéraires, où chacun ne fournit que sa filiation à l'intérieur de la famille, J.-B. Yon l'a fort opportunément rappelé (p. 131-135) –, c'est bien grâce aux attributs dont leur image est accompagnée que se distinguent les unes des autres les différentes catégories de la population de l'oasis et que

certains personnages sont plus particulièrement mis en évidence. Mais faut-il toujours voir là un signe de leur « elite status » (p. 7, 25, voire 77 « extreme wealth and status ») ? L'accès à l'importante base de données du « Palmyra Portrait Project » constituée à Aarhus permet aujourd'hui aux chercheurs de tabler sur un *corpus* quasiment complet d'environ 4000 œuvres (chiffre qui varie parfois d'un auteur à l'autre : 3700 p. 13 ; « about four thousand » p. 42 ; 4020 portraits répartis sur 3029 monuments, p. 75 ; mais « more than 2700 objects » p. 33, qui n'est apparemment pas une faute de frappe, puisque les l43 exemplaires étudiés ne représentent que 5,6 % de l'ensemble, calculés sur ce total et non sur 3700). De là, de continuels pourcentages dont l'utilisation systématique ne révolutionne cependant pas l'impression générale que l'on s'était faite jusqu'ici de ces monuments. Que le manteau à franges de quelques portraits masculins renvoie au domaine militaire et au monde hellénistico-romain (Fr. Albertson, p. 13-30) n'étonne pas, la signification de ce type de vêtement ayant déjà été mise en évidence par J. Marcadé (« De cape et d'épée », *Ktèma* 25 [2000], p. 46-54) et, plus récemment encore que les auteurs ici cités, par M. Cadario (in Eikones, *Portraits en contexte*, édition numérique, 2016, p. 295-315) ; pour les femmes, il est, en effet, plus particulièrement porté par de jeunes femmes, qui se distinguent également par leur coiffure (le « Tower Type hairstyle »). Mais je vois mal que l'on en puisse déduire quoi que ce soit en matière de « gender », les franges ne suffisant pas à comparer deux types de manteau fondamentalement différents de forme et d'usage. S'intéresser aux plantes et aux fruits, palmes, feuilles et branches d'olivier et de laurier, pommes de pin, souvent bien difficiles à identifier avec précision sur ces monuments funéraires (O. Bobou, p. 31-49), tout en méconnaissant Fr. Cumont, *La stèle du danseur d'Antibes et son décor végétal. Étude sur le symbolisme funéraire des plantes*, Paris, 1942 et les importants articles du *ThesCRA* VIII, Los Angeles, 2012, p. 385-468, ne pouvait mener bien loin (le fruit tenu en main sur un relief de Copenhague fig. 3.18 n'est pas une pomme, mais une grenade). Les clés accrochées à certaines broches ou tenues en main méritaient, certes, d'entrer également en ligne de compte dans ce volume : elles caractérisent apparemment une partie des portraits féminins les plus anciens (« in the period AD 50-150 ») et tendent à disparaître lorsque les colliers remplacent ces broches. Ne verra-t-on, dès lors, dans cet attribut, qu'un « stylistic choice » ? Leur signification même n'en est pas pour autant clarifiée : « The keys may have had several functions or symbolic meanings » (p. 60). *Skyphoi* et coupes / phiales tenus au banquet (M. K. Heyn, p. 63-73) semblent avoir été utilisés indifféremment, mais apparaissent exclusivement dans la main des hommes et de leurs serviteurs masculins ; l'auteure y reconnaît donc « clearly a gendered attribute » (p. 7). En allait-il différemment dans le reste du monde antique ? Un simple élargissement de la recherche eût apporté un précieux éclairage, que donnent à cet important sujet les thèses de J.-M. Dentzer, *Le motif du banquet couché dans le Proche-Orient et le monde grec du VII^e^ au IV^e^ siècle av. J.-C.*, Rome, 1982, et de J. Fabricius, *Die hellenistischen Totenmahlreliefs. Grabrepräsentation und Wertvorstellungen in ostgriechischen Städten*, Munich, 1999. Dans la représentation des prêtres, R. Raja (p. 75-117, dont 32 pages de catalogue reprenant, pour plus de 45 portraits, les mêmes fiches et la même bibliographie que celles de son article du colloque de 2018 : *Women, Children and the Family in Palmyra* ; cf. *AC* 89 [2020], p. 325-326) s'intéresse ici à la fibule ronde qui maintient le manteau sur l'épaule droite ; ce serait à nouveau « a gender-distinctive

symbol » (p. 77), puisque les femmes portent toujours la fibule sur l'épaule gauche, jamais sur la droite. Cela tient évidemment à la manière de draper le vêtement – et des vêtements différents. Quelque peu étranger au sujet abordé dans le volume, l'examen du monnayage de Palmyre (N. Breintoft Kristensen, p. 119-130) permet de souligner le caractère très local de celui-ci, « a symbol of the city » en ce sens qu'il « reflected in many ways the unique position of Palmyra between Parthia and the Roman East » (p. 129). Un utile index (p. 137-139) clôt le volume. L'illustration, abondante, ne manque pas de qualité, imprimée qu'elle est sur un excellent « acid-free paper ». Deux remarques encore : on s'étonnera de l'énorme fourchette chronologique adoptée p. 67 (« *c*. AD 160-260 ») pour dater l'image d'Esculape sur la mosaïque d'Achille d'une des maisons situées à l'est du temple de Bêl, mosaïque que H. Stern, *Les mosaïques des maisons d'Achille et de Cassiopée à Palmyre*, Paris, 1977, p. 25 situait déjà au troisième quart du III^e^ siècle ; quant à la bibliographie des différents articles, elle aurait dû être regroupée en fin de volume, comme il se fait le plus souvent en ce cas, la plupart des auteurs citant les mêmes ouvrages. Jean Ch. BALTY

Olympia BOBOU, Jesper VERTERGAARD JENSEN, Nathalia BREINTOFT KRISTENSEN, Rubina RAJA & Rikke RANDERIS THOMSEN (Eds.), *Studies on Palmyrene Sculpture. A Translation of Harald Ingholt's* Studier over Palmyrensk Skulptur, *Edited and with Commentary*. Turnhout, Brepols Publishers, 2021. 1 vol., XXIII-562 p., 561 fig. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 1). Prix : 115 €. ISBN 978-2-503-59124-7 et e-ISBN 978-2-503-59532-0.

À près de cent ans de sa publication en danois (1928), voici la traduction anglaise d'un volume qui a fait date et demeure vraiment essentiel pour toute approche du portrait palmyrénien ; elle est due à Heidi Flegal, dont le nom, curieusement, n'apparaît que dans l'avant-propos (p. XIX). Chacun s'était jusqu'ici débrouillé, vaille que vaille, en s'aidant de l'allemand ou du néerlandais – sans oublier pour autant le précieux « résumé » qu'en avait offert M. A. R. Colledge, *The Art of Palmyra*, Londres, 1976, p. 245-264, adaptant déjà et complétant le classement d'Ingholt pour tenir compte de nombreux documents apparus depuis 1928 –, pour retirer de cette étude les éléments dont il avait besoin pour éditer et dater d'autres plaques de fermeture de *loculi* découvertes au cours de fouilles encore plus récentes. Mais une méconnaissance croissante des langues étrangères chez les chercheurs et l'omniprésence de l'anglais dans nos disciplines – fût-ce de la part de ceux qui le maîtrisent mal – a conduit le petit groupe de chercheurs travaillant, autour de R. Raja, au « Palmyra Portrait Project » à proposer, annoter et indexer une traduction de ce qui avait été, en son temps, la thèse de doctorat du savant danois. Le détail de ses analyses n'en sera, désormais, que plus perceptible, la pertinence de ses rapprochements que plus évidente. Une brève introduction de R. Raja (p. 1-27) rappelle les différentes étapes de la redécouverte de Palmyre, souligne l'intérêt de Carl Jacobsen pour les portraits palmyréniens et présente les quatre campagnes de fouilles conduites par Ingholt dans l'oasis (1924, 1925, 1928, 1935-1936), avec quelques photos d'archives où ceux qui eurent la chance de connaître ou de rencontrer le fouilleur – mais il n'en est plus guère aujourd'hui – retrouveront avec émotion sa belle écriture, son visage ouvert, affable et souriant. P. Mortensen (p. 29-31) ajoute

Jörn LANG & Carmen MARCKS-JACOBS (Eds.), *Arbeit am Bildnis. Porträts als Zugang zu antiken Gesellschaften. Festschrift für Dietrich Boschung*. Ratisbonne, Schnell & Steiner, 2021. 1 vol. broché, 415 p., nombr illustr. n./b. et couleurs. Prix : 60 €. ISBN 978-3-7954-3557-8.

Dans toute la production scientifique de D. Boschung, c'est son apport à l'étude du portrait antique – ses deux volumes de la série « Das römische Herrscherbild » sur Auguste et Caligula, son habilitation sur les groupes statuaires julio-claudiens, ses notices de plusieurs volumes des *Monumenta artis Romanae* sur les collections anglaises de sculpture antique et, plus récemment, l'édition ou la co-édition de précieux colloques du collège *Morphomata* – qu'ont privilégié les responsables de ce beau volume d'hommage, dès lors très unitaire. On ne peut que se réjouir de disposer d'un ensemble aussi ciblé, en regard de tant de volumes de « Mélanges » qui font presque figure de fourre-tout. Sous le titre particulièrement explicite *Arbeit am Bildnis*, les quelque 28 contributions de ce recueil abordent les principales facettes de la recherche sur le portrait antique que présente, d'entrée de jeu, l'un des éditeurs, après l'habituelle bibliographie des travaux du collègue honoré. La publication d'inédits est assurément un des premiers aspects de cette recherche, qui nous vaut ici deux nouveaux témoignages (dont un fragment de statuette d'*Aizanoi*/Tralles) de la faveur dont jouit Euripide, deux portraits masculins des musées d'Athènes et de Madrid, l'identification d'une nouvelle effigie de pharaon ptolémaïque (une tête de diorite de Munich où l'on reconnaissait jusqu'ici un prêtre) et la présentation d'une acquisition récente (Marcellus ?) du Römisch-Germanisches Museum de Cologne dont la découpe du cou demeure pour le moins singulière. Replacer le portrait antique dans son contexte public ou privé conduit, ensuite, à revenir sur la statue assise de Claude de Torreparedones, dont la tête a été retaillée dans une effigie de Caligula, à reprendre la question de l'emplacement et de la signification des portraits en hermès de quelques maisons pompéiennes, à préciser l'endroit de découverte du fameux Thémistocle d'Ostie, qui orna de toute évidence la petite niche d'une maison de l'Antiquité tardive, et d'un sarcophage de Méléagre réutilisé dans le décor d'une fontaine de la grande ville portuaire, sans oublier pour autant le témoignage des inscriptions de ces sénateurs et chevaliers dont la promotion devait tout au rapport personnel qui les liait à l'empereur et dont les statues, aujourd'hui perdues, ornèrent les *celeberrimi loci* des villes romaines. Comparer le développement architectural de Cordoue et de Cologne au I^er^ siècle de notre ère amène à présenter une nouvelle effigie de Claude retaillée dans un Caligula (Cordoue) et à rompre une lance en faveur de l'identification comme Domitien d'un portrait retaillé de Néron où l'on a longtemps vu Agrippa (Cologne). Un troisième volet concerne le message émanant de ces œuvres, celui des images du *Dêmos* dans le monde grec (y compris celle que figure peut-être le fameux « philosophe de Delphes ») ou de la statue de Démosthène (« der Ratgeber » de la démocratie athénienne), si différente de celle d'Eschine, celui aussi de ces portraits de quelques Séleucides (Séleucus II, Antiochus Hiérax, Achaios) ou de plusieurs jeunes hommes de la fin de l'époque républicaine ou de la dynastie julio-claudienne portant la barbe ; le témoignage d'Asconius, réexaminé ici, rappelant que M. Claudius Marcellus, *cos* III en 152, avait fait ériger une statue de son grand-père, de son père et de lui-même avec l'inscription *III MARCELLI NOVIES COS* parce qu'ils cumulaient à eux trois neuf consulats

confirme à suffisance la portée programmatique de ces œuvres érigées dans l'espace public. S'intéresser aux particularités régionales, voire locales, de ces portraits permet d'aborder d'autres aspects encore et d'envisager la manière dont différents groupes sociaux adoptèrent certaines formes de portrait, qu'il s'agisse de la réception même de celui-ci dans les provinces du Proche-Orient antique (où l'on n'ira cependant pas jusqu'à considérer que la couronne d'un portrait palmyrénien de Copenhague, Glypt. Ny Carlsberg 1121, ait quelque rapport que ce soit avec la *corona civica* et à reconnaître un citoyen romain dans le personnage représenté), de la diffusion de « Caesargesichter » dans les provinces hispaniques, de l'*obesus Etruscus* de plusieurs couvercles de sarcophages témoignant de la *tryphè* d'une classe aristocratique manifestant son identité et sa différence face à la *gravitas* du portrait de la Rome tardo-républicaine, de ce qu'on a pu considérer comme l'« illyrische Tracht » de statues et bustes d'Apollonie et d'autres sites de l'Albanie actuelle, ou de la manière dont quelques stèles de Lugo (Galice) combinent mode de représentation romain et tradition, voire de la figuration du défunt au banquet sur une stèle très fragmentaire de Sant Martí Sarroca (Barcelone), où il n'avait pas été reconnu jusqu'ici ; dans certaines villes (Luni, Aquilée), c'est la constitution de véritables galeries de portraits en un endroit bien déterminé qui témoignage de choix locaux. L'histoire des collections et l'histoire de la « Bildnisforschung » ne sont pas négligées non plus par les participants à ce volume : c'est l'occasion d'essayer de préciser le pedigree du Ménandre de Gerzensee, aujourd'hui en dépôt à l'université de Zurich, de découvrir l'origine (des dessins de bustes de l'ancienne collection Maffei par Jacopo Strada) des étonnantes représentations d'empereurs romains d'un plafond peint du château de Bautzen (Saxe), de se pencher à nouveau sur la cohérence et l'identification de la série de portraits d'Auguste du « type B » d'O. Brendel. L'aide apportée par certaines techniques nouvelles (scan 3D) ne manquera pas non plus d'intéresser les chercheurs d'aujourd'hui à la suite des premiers résultats obtenus à l'université de Göttingen. On voit bien tout ce qu'offre ce précieux recueil ; depuis une cinquantaine d'années, que de champs nouveaux et d'avancées passionnantes dans l'étude de ces portraits ! Jean Ch. BALTY

Maura K. HEYN & Rubina RAJA (Eds.), *Individualizing the Dead. Attributes in Palmyrene Funerary Sculpture*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, XV-139 p. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 3). Prix : 65 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59126-1.

Les sept articles de ce volume, précédés par une introduction des deux organisatrices et éditrices qui en offrent déjà un bref résumé (p. 5-8), résultent de communications présentées à un atelier (« workshop ») tenu à Aarhus en 2018 pour se pencher sur certains des attributs permettant d'individualiser – en tout cas de caractériser – les défunts dans la sculpture funéraire palmyrénienne. À défaut d'inscription faisant allusion à la fonction ou au métier – on n'attend d'ailleurs pas ce genre de précision à l'intérieur de ces vastes hypogées et tours funéraires, où chacun ne fournit que sa filiation à l'intérieur de la famille, J.-B. Yon l'a fort opportunément rappelé (p. 131-135) –, c'est bien grâce aux attributs dont leur image est accompagnée que se distinguent les unes des autres les différentes catégories de la population de l'oasis et que

Johannes LIPPS, Martin DORKA MORENO & Jochen GRIESBACH (Eds.), *Appropriation Processes of Statue Schemata in the Roman Provinces / Aneignungsprozesse antiker Statuenschemata in den römischen Provinzen*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2021. 1 vol. cartonné, IX-356 p., nombr. ill. n/b et coul. (MATERIAL APPROPRIATION PROCESSES IN ANTIQUITY, I). Prix : 119 €. ISBN 978-3-95490-449-5.

Comment les sculpteurs et les ateliers de Rome et des différentes provinces de l'Empire se sont-ils appropriés les schémas de la grande statuaire classique ? Ce beau thème, qui eût pu être celui d'un des « Kolloquien über Probleme des provinzialrömischen Kunstschaffens » l'a été d'une réunion très réussie, tenue à Tübingen en novembre 2018 à l'initiative des trois éditeurs du présent volume qui paraît dans une nouvelle collection, MAPA (Material Appropriation Processes in Antiquity), destinée à s'intéresser aux processus de transferts culturels et d'appropriation dans le domaine des artefacts, de l'art et de l'architecture. La réunion ne pouvait que débuter par un rappel de l'arrivée, dans l'*Vrbs*, de milliers d'œuvres d'art (statues, statuettes, peintures) provenant du butin ramené de Sicile, de Grèce et d'Asie Mineure par les *viri triumphales* dès les dernières années du IIIe siècle av. J.-C. et qui devait si profondément modifier le paysage artistique de la ville et le rapport à l'art de toute une classe sociale (A. Lo Monaco). Cisalpine, péninsule Ibérique, Rhénanie, régions danubiennes, Illyrie, Grèce, Asie Mineure, Syrie, Arabie, Afrique du Nord sont successivement envisagées à partir de la réception et de l'adaptation de modèles de la statuaire honorifique « stadtrömisch » en Italie du Nord (M. Cadario), de la diffusion, des deux côtés de l'Adriatique, des protomés de Méduse ou des masques de Jupiter Ammon mis en œuvre au Forum d'Auguste (V. Goldbeck), de celle de figures de genre hellénistiques, tels le pêcheur, la femme ivre ou le berger, en Bétique (J. Lehmann et H. von Hesberg), de la présence d'*opera nobilia* et de leur influence sur la statuaire locale à Trèves et dans ses alentours (M. Dorka Moreno), des variantes du Jupiter Capitolin rencontrées au Pfaffenberg près de *Carnuntum* (G. Kremer), des statues et reliefs figurant les dieux du panthéon gréco-romain à Apollonie d'Illyrie (J. Griesbach), d'une variante de l'Apollon Patrôos au musée de Kilkis (E. Papagianni), des répliques et variantes de l'Hercule Farnèse, de l'Hermès Richelieu, de certains types de statues cuirassées et des figures féminines de l'Aphrodite « Louvre – Naples », de la Némésis de Rhamnonte ou de la fameuse « Aspasie » dans la Grèce d'époque romaine (P. Karanastasi), des types choisis pour figurer Aphrodite à Aphrodisias (J. Lenaghan), des statues du *Paneion* de Césarée de Philippes, du nymphée d'Apamée ainsi que des représentations d'Athéna Allat, des Victoires du Hauran et des *Tychai* de villes du Proche-Orient (K. Töpfer), du relais offert par Djerasch-*Gerasa* – où vient d'être découvert, de 2016 à 2018, dans le *frigidarium* des thermes de l'Est, un important groupe de statues de divinités et de Muses – dans la diffusion des images de dieux gréco-romains en Arabie (Th. M. Weber-Karyotakis), de la réception de quelques types statuaires féminins à Leptis Magna (L. Buccino) ou du paysage artistique offert par Césarée de Maurétanie / Cherchel depuis l'époque hellénistique jusqu'en pleine période impériale (M. Kovacs). Études de cas et synthèses régionales s'inscrivent dans une perspective nouvelle visant à envisager, selon les organisateurs du colloque (p. 1-19), une phénoménologie de la production statuaire des provinces romaines : ce n'est plus le seul rapport original / copie qui est ici pris en compte mais, indépendamment de tout jugement de valeur sur

la qualité des œuvres, la signification nouvelle qu'elles acquièrent dans de nouveaux contextes spatiaux, pour de nouveaux groupes sociaux, voire par leur transfert dans de nouveaux matériaux. Cette « re-sémantisation » (Chr. Hallett), qui peut aller jusqu'à gommer entièrement la signification première de l'œuvre, conduit à s'intéresser, dès lors, au schéma et non à l'éventuel original de tel ou tel type statuaire, en s'affranchissant ainsi de toute relation avec la terminologie d'une « Kopienkritik » si souvent rejetée par certains depuis quelques années, quand bien même l'apport de Lippold (*Kopien und Umbildungen griechischer Statuen*, 1923) n'est pas remis en cause – si ce n'est la prééminence qu'il accordait à l'original grec. Cet élargissement de la perspective à des statues qui ne comptent pas au nombre des *opera nobilia*, permet de prendre en compte l'influence exercée par de tout autres œuvres, en fait par n'importe quelle création artistique, dont les variantes sont désormais envisagées dans tous les contextes où elles apparaissent et pour tous les publics auxquels elles sont destinées. C'est à élucider les dynamiques de transformation dans les provinces que concourent les communications qui furent présentées à Tübingen et qui mettent notamment l'accent sur les contacts ayant pu exister entre certaines provinces, sur l'existence possible de cahiers de modèles (« Musterzeichnungen ») dans certains cas, sur d'éventuels déplacements d'ateliers, mais aussi sur la présence simultanée d'œuvres importées et de réalisations locales dans un même ensemble, ou la persistance d'un certain « connoisseurship » responsable de la commande de copies précises dans quelques centres urbains ; plus difficile est parfois la mise en perspective historique de tendances générales, d'une province à l'autre, dans l'ensemble de l'Empire, encore que ce soit précisément avec le Principat que s'affirme la monopolisation de certains types statuaires par le pouvoir pour la représentation des membres de la *domus Augusta*. Tout ceci modifie considérablement l'image que l'on se faisait encore, il y a quelques années, du « Bilderwelt » de Rome et de ses provinces. Voilà qui est à mettre au crédit de ceux qui se sont attelés à cette tâche avec un enthousiasme indiscutablement communicatif, mais aussi de l'éditeur qui a su réserver aux actes de cet important colloque une présentation en tous points parfaite.

Jean Ch. BALTY

Frederik Christian GROSSER, *Darstellungen von Wagenlenkern in der römischen Kaiserzeit und frühen Spätantike*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2021. 1 vol. cartonné 330 p., 45 pl. Prix : 98 €. ISBN 978-3-95490-521-8.

Voilà longtemps que l'on attendait une étude détaillée des innombrables représentations d'auriges du monde romain. C'est aujourd'hui chose faite – et bien faite. Sur la base d'un abondant catalogue de documents (p. 179-321), cette thèse, soutenue en janvier 2018 à Fribourg en Brisgau, s'articule sur deux niveaux : d'une part, une analyse systématique de chaque catégorie d'objets portant une image d'aurige vainqueur ou de course de chars (p. 27-145) ; d'autre part, une brève synthèse (p. 147-158) mettant en évidence l'association de ces figures avec des thèmes comme ceux de *Victoria* ou de *Felicitas* (d'où la valeur de talisman de ces scènes sur les gemmes) ainsi que les rapports qu'elles entretiennent avec les représentations d'autres *spectacula* (essentiellement les jeux de gladiateurs). Avec l'adoption de la vue frontale de l'aurige vainqueur à partir du milieu du III^e^ siècle, se manifeste, par ailleurs, une indiscutable « Angleichung »

maritimes. On dénombre aussi par dizaines les épaves de blocs monumentaux et les comptabilités épigraphiques nous ont fait reconsidérer dans un sens positif les capacités du voiturage lourd. Le propos ici, très ambitieux, est d'analyser le rapport entre le matériau, dans sa définition la plus matérielle au plan de l'identification, de la forme, du module, et du poids, et le programme architectural et architectonique voire urbanistique qui en est la destination. Au cœur de cette longue recherche, Natalia Toma met en évidence le concept de « Bauunternehmen » qui structure la production de masse de modules préformés et souligne le rôle central de l'architecture à colonnes, fûts et surtout monolithes, où l'on retrouve les questions souvent débattues du degré de préparation, en carrière, de la pièce, brute, semi-finie ou finie, aussi celle non moins complexe du marché et du regroupement des blocs, ou encore celle de l'incidence de la commande sur la mise en chantier du travail des carriers. Le catalogue descriptif des marbres utilisés dans le monde impérial romain – plus d'une vingtaine – rendra les plus grands services, d'autant que l'auteure ne se contente pas de renvoyer aux identités isotopiques, mais recourt aussi à la pétrologie traditionnelle sur lames minces ou surfaces polies, avec d'excellentes photographies. Chaque notice est complète, avec artefact identifié et bibliographie afférente, accompagnée des dénominations courantes et d'une description architectonique. Le catalogue des épaves avec chargements de marbre est tout aussi précieux et apporte des éléments intéressants à la connaissance des circuits maritimes méditerranéens. À l'autre bout de la chaîne, la grande architecture à colonnes fait l'objet, par quelques exemples choisis, d'une approche originale, site par site et monument par monument, où l'on comprend la richesse de la démarche, qui allie le choix du matériau, ses calibres, la proximité des carrières, le potentiel de transport, la structure entrepreneuriale, la destination monumentale et le programme édilitaire : sont analysés, en Tripolitaine, Leptis Magna et Sabratha ; en Bétique, Italica, Corduba et Hispalis ; en Mésie inférieure, Tomis et Odessos ; en Carie et en Ionie méridionale, Éphèse, Nysa et Labraunda. Ce sont de nouvelles pistes que trace l'auteure, qui prolongent les travaux de Ward-Perkins, Clay, Fant, Kozelj, Pensabene et bien d'autres et qui alimenteront les recherches, nombreuses, actuellement en cours, sur la place centrale du marbre dans l'architecture à colonnades de l'époque romaine.

Georges RAEPSAET

Arne REINHARDT, *Reproduktion und Bild. Zur Wiederholung und Vervielfältigung von Reliefs in römischer Zeit*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2019. 1 vol. cartonné, 160 p., 2 pl. couleurs, 48 pl. n/b (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, 41). Prix : 110 €. ISBN 978-3-95490-440-2.

Soutenue à Berlin en 2015, réduite et retravaillée sur certains points depuis lors, cette thèse s'intéresse au problème de la production en série de certaines œuvres de la sculpture antique (reliefs, vases, autels, candélabres, etc.) et tout particulièrement aux différents niveaux de production (« Produktionsebene » et de réception (« Rezeptionsebene ») souvent négligés jusqu'ici dans nos études en faveur de questions d'histoire de l'art (degré d'exactitude des copies par rapport à l'original) ou d'histoire des techniques. Un premier aperçu (p. 28-53) sur les moulages en plâtre de certaines parties de vases métalliques à décor en relief permet de caractériser ce qui ressortit au

« transfert » de figures ou de motifs destinés à être réintégrés dans une composition différente plutôt qu'à une véritable copie – comme le sont les moulages d'*opera nobilia* du type de ceux mis au jour à Baïes – ; on pense au procédé du « copier / coller » devenu si fréquent grâce à l'informatique. Un sarcophage du Musée des Thermes figurant des prisonniers présentés à un chef victorieux réutilise, dans cet esprit, un même groupement de personnages présent sur un bol d'argent de Munich et un moulage d'Alexandrie. Trois études de cas sont alors choisies pour préciser les caractéristiques et les perspectives de la « Serienfertigung ». La première (p. 67-94) reprend la question des reliefs du Pirée, publiés par Th. Stefanidou-Tiveriou (1979) et sur lesquels V. M. Strocka est, à son tour, revenu à plusieurs reprises depuis 1967 ; les quelques différences de détail observées dans la finition même, voire dans la présence ou l'absence de l'un ou l'autre motif (fond architectural, mèche de cheveux ou pelte de l'Amazone) ont généralement été mises au compte du travail de plusieurs sculpteurs au sein de l'atelier ; A. Reinhardt n'exclut cependant pas qu'elles aient pu être intentionnelles et témoigner, dès lors, d'une réelle *aemulatio* par rapport au « modèle ». C'est également l'occasion d'insister sur la date de ces œuvres et sur le contexte culturel qui les a vus naître, celui de la Seconde Sophistique. Dans le cas des amphores et *turibula* / *thymiateria* de marbre dédiés par un certain Chio dans le sanctuaire de Diane à Nemi, offrande luxueuse et coûteuse qui constitue le deuxième groupe pris en compte ici (p. 95-111), les différences viseraient plutôt à créer un effet de communication visuelle. L'exemple choisi demeure cependant bien isolé et l'interprétation donnée risque d'être quelque peu subjective ; peut-on généraliser à partir de là et envisager vraiment, dans ce cas, cet autre genre de « Rezeptionsebene » ? On ne manquera pas de se le demander. Les variations observées d'un vase à l'autre ne pourraient-elles tout autant résulter des possibilités alors offertes par le marché à ce riche donateur ? L'angle de vue s'élargit encore avec la troisième étude de cas, qui concerne le jeu subtil observé dans l'utilisation de certains motifs récurrents, mais très légèrement modifiés de l'un à l'autre, sur les bases de candélabres, les autels et les margelles de puits (p. 113-128) dont certains sont, de surcroît, destinés à être utilisés comme pendants. Ce « Spiel mit der Varianz » pour de purs motifs esthétiques évoque le lien qu'établissent la littérature et la rhétorique antiques, vers le même moment, entre *variatio* et *voluptas* (cf. Varron, *de lingua latina*, 9, 33, 46 : *delectari varietate*), mais il conduit aussi à toucher et émouvoir le « viewer » en aiguisant sa sensibilité à percevoir et apprécier ces différences, fussent-elles minimes, qui témoignent en même temps du talent mis par le sculpteur à les intégrer dans l'œuvre. Production en série et finition parfaite – qui est bien celle de toutes les séries examinées – ne sont pas non plus contradictoires ; c'est un autre acquis de ce travail tout en nuances, dont on ne regrettera que la langue souvent inutilement compliquée pour traduire les différents concepts utilisés et la très fréquente utilisation de mots composés, parfois même constitués d'éléments placés entre parenthèses pour en limiter ou nuancer le sens. Le millier de notes, souvent très développées, qui sous-tend ces cent cinquante pages se ressent encore de ce que ce volume fut d'abord une thèse. L'illustration est d'excellente qualité ; la présentation du volume, exemplaire.

Jean Ch. BALTY

dans cet édifice unique et actuellement exposés au musée archéologique d'Igoumenitsa, plusieurs nouvelles sépultures de moindre importance ont été fouillées. Le monument funéraire était vraisemblablement destiné à une riche famille locale dont la résidence reste à découvrir. La seconde moitié de l'ouvrage réunit plusieurs contributions portant sur la villa romaine d'Agios Donatos, située à l'intérieur d'une fortification hellénistique, et dont la chronologie est débattue par B. Forsén et M. Suha (p. 299-316). E.-M. Viitanen présente les résultats obtenus sur cette villa en 2009 et propose d'en dater la construction du début du Ier siècle avant J.-C., ce qui en fait l'une des plus anciennes villas romaines découvertes en Grèce, les parallèles connus étant généralement datés du Ier ou du IIe s. ap. J.-C. (p. 243-273). Par analogie avec des villas situées en Italie, E.-M. Viitanen considère que les propriétaires appartiennent à la première vague d'installation romaine dans la région. Cette hypothèse paraît confirmée par l'étude des fragments de fresques présentée par A. Freccero (p. 274-291) qui en rapproche la décoration picturale d'édifices pompéiens (par ex. la « Maison de Cérès »). Le matériel céramique est présenté par P. Reynolds et J. Ikäheimo (p. 317-386) à côté d'autres mobiliers (bijoux, ustensiles médicaux ou de toilette, outils d'écriture, objets liés au métier à tisser, clous et autres objets métalliques) décrits par B. Forsén (p. 387-407). La contribution de B. Forsén, K. Korhonen et P. Reynolds, présentant les estampes de briques, indique une proportion élevée de briques comprenant la marque COS, laquelle se réfère probablement aux Cossinii, famille comptant selon Varon et Cicéron parmi les premiers propriétaires terriens installés en Épire et à qui il serait dès lors tentant d'attribuer la construction de la villa. Les deux dernières contributions sont dédiées à l'étude anthropologique des restes humains découverts dans les nécropoles d'Hagios Donatos (M. Nikasen, p. 429-440) et de Gouriza (P. Tritsaroli, p. 441-480) et datant respectivement de l'époque médiévale tardive et de l'époque ottomane. Ce dernier article, particulièrement intéressant, identifie au sein de ce cimetière où se côtoient populations chrétiennes et musulmanes, des traits génétiques communs tels que la thalassémie et l'ostéoarthrite ; selon l'auteure, cette conclusion indique que les diversités religieuses sont apparues progressivement au sein d'une population d'origine commune, ce qui explique d'ailleurs le partage d'un lieu d'inhumation commun. Comme on le voit, ce quatrième volume de la *Thesprotia Expedition*, bien que centré sur l'époque romaine, aborde une multitude de contextes distribués sur une large chronologie ; il constitue ainsi un utile jalon dans la connaissance renouvelée de la Thesprotie.

Maria NOUSSIS

Alice WALDNER, *Die Chronologie der Kuretenstraße. Archäologische Evidenzen zur Baugeschichte des unteren Embolos in Ephesos von der lysimachischen Neugründung bis in die byzantinische Zeit*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2020. 1 vol. cartonné, 403 p., 87 pl. n/b et coul. (FORSCHUNGEN IN EPHESOS, XI/4). Prix : 179 €. ISBN 978-3-7001-8341-9.

Établir la chronologie de cet axe majeur qui relie, en diagonale par rapport au quadrillage de la ville hellénistico-romaine, le quartier de l'agora inférieure (« Tetragonos Agora ») à celui du « Staatsmarkt » ou agora supérieure, c'est en même temps préciser l'évolution urbanistique de tout ce secteur central en revenant sur la date de

plusieurs des monuments qui bordent la rue. L'excellent volume que vient de publier l'Académie autrichienne des sciences comptera donc désormais au nombre de ceux qui marquent une date essentielle dans l'histoire de ces fouilles d'Éphèse dont on vient de fêter en 2020 le 125e anniversaire ; on le doit à la rigueur de méthode et à l'esprit de synthèse d'A. Waldner, qui a su dépasser l'analyse ponctuelle d'un abondant matériel céramique et proposer, au terme d'un réexamen des données de plusieurs monuments isolés, une vision d'ensemble de cette « rue des Courètes » – successivement voie processionnelle, rue à portiques et quartier artisanal – qu'arpentent aujourd'hui quotidiennement, en période estivale, des milliers de touristes, le plus souvent insensibles aux mille ans d'histoire de cette artère. Les premiers dégagements remontent à R. Heberdey (1904-1905) ; repris et développés par Fr. Miltner (1954-1958) avec des moyens considérables, ils furent complétés, depuis lors, notamment par H. Thür, à l'occasion de travaux ponctuels sur certaines des constructions bordant la partie inférieure de la voie. Matériel archéologique conservé dans les dépôts, photos de fouille, plans, coupes et relevés stratigraphiques exécutés par les différents membres de la mission au cours des années ont été systématiquement repris, confrontés et mis en perspective ; quelques sondages ont été ouverts également, ici ou là, au cours des campagnes de 2005 à 2008, pour compléter cette documentation et préciser certains aspects d'une stratigraphie souvent complexe. Établie dans l'ensellement existant entre le Panayirdağ et le Bülbüldağ, peu après la refondation de la ville sous le nom d'*Arsinoeia* en 294, la rue des Courètes était initialement délimitée sur son côté nord par un simple mur et n'était flanquée de monuments qu'au sud : une fontaine hellénistique, tout d'abord, dont la présente étude remonte à la fin du IIIe / début du IIe siècle la date que H. Thür fixait au Ier siècle av. J.-C., un « *herôon* » qui a pu passer pour celui d'Androklos, le fondateur mythique de la ville, mais qui n'est pas antérieur au milieu du Ier siècle av. J.-C., un octogone du dernier quart du siècle, qui fut le monument funéraire d'une jeune femme où l'on a généralement reconnu Arsinoé IV, assassinée en 41 avant J.-C. à Éphèse, et une construction hexagonale grosso modo contemporaine de l'octogone, ultérieurement transformée en un nymphée qu'ornaient trois des plaques du fameux « Partherdenkmal ». Au nord, le portique qui précéda la « Kuretenhalle » ne date que de la deuxième moitié du Ve siècle, la « Kuretenhalle » elle-même du début du VIe siècle. Plusieurs niveaux d'empierrement et de circulation de la rue ont été mis en évidence, par ailleurs, dans un sondage de W. Pietsch réalisé en 1996 (coupe stratigraphiques fig. 44) ; ils rappellent ceux qui avaient été rencontrés sur la grande rue d'Antioche, dans un contexte géographique assez semblable, au pied du Silpius (cf. J. Lassus, *Les portiques d'Antioche*, Antioch-on-the-Orontes, V, Princeton, 1972, p. 97-98, plan LV). Ces empierrements précèdent un dallage de plaques de marbre, daté du règne de Domitien par une inscription (IvE 3008) ; mais cette vaste opération d'embellissement de la voie semble avoir été conduite par phases successives dans cette partie de la ville, la « Marmorstrasse », sur laquelle débouche la rue des Courètes, remontant elle-même au règne de Néron. Un précieux catalogue de plus de 1500 tessons de céramique et de verre (p. 195-368), complété par une liste des monnaies mises au jour, établie par St. Karwiese (p. 369-375), et par des tableaux de concordance entre les différents « Fundkomplexe » de toute cette zone de la ville (p. 376-385), précède la bibliographie (p. 386-401). L'illustration, de grande qualité, est très complète : l'ensemble du matériel catalogué est dessiné et/ou photographié – une documentation

que ne manqueront pas d'exploiter, à titre de comparaison, bien des archéologues fouillant dans ces provinces orientales du monde romain. Jean Ch. BALTY

Antoine HERMARY, Martin SCHMID, avec une contribution de Jean-Claude BESSAC, *Amathonte VII, Le temple de l'Aphrodite chypriote*. Athènes, École française d'Athènes, 2020 (2021). 1 vol. broché, 29,7 x 21 cm, 354 p., 426 fig. n/b et couleur, 2 planches en couleurs, 1 plan hors texte (ÉTUDES CHYPRIOTES, 21). Prix : 60 €. ISBN 978-2-86958-463-1.

L'acropole d'Amathonte doit sa notoriété aux vases de calcaire monumentaux d'époque chypro-archaïque qui y furent découverts au début des années 1860 et à l'entrée au Louvre du plus complet d'entre eux, en 1866, à la suite de la mission de M. de Vogüé. Entre 1976 et l'an 2000, l'École française d'Athènes y a mené une vingtaine de campagnes, travaux dont rendent compte plusieurs rapports préliminaires parus dans le *BCH*. Dès le milieu du VIII^e^ s. av. J.-C., l'acropole a abrité un important sanctuaire consacré à la « Grande Déesse », assurément Aphrodite *Kypria* à partir de la fin du IV^e^ s. av. J.-C. (dédicaces d'Androklès, le dernier roi d'Amathonte), mais ses aménagements successifs ont été occultés par la construction au tournant des VI^e^-VII^e^ s. d'une église et d'une cour à portiques dotée de citernes. L'étude des rares vestiges enfouis ayant survécu à cette réaffectation du sanctuaire païen (grotte, *bothros*), ainsi que celle du mobilier conservé et des matériaux remployés dans le complexe paléochrétien a néanmoins permis d'en restituer l'histoire durant plus d'un millénaire. Un premier ouvrage publié en 2006 par Sabine Fourrier et Antoine Hermary, *Amathonte VI. Le sanctuaire d'Aphrodite, des origines au début de l'époque impériale*, en présentait les principaux témoignages archéologiques antérieurs au tournant de l'ère (*AC* 82 [2013], p. 641-642). Ce nouveau volume est consacré à un temple romain construit dans ce sanctuaire dans le dernier quart du I^er^ s. et entièrement démantelé à l'époque byzantine. L'ouvrage, solidement charpenté, est organisé en quatre chapitres clairement délimités : après l'historique des fouilles et des études et la présentation de la chronologie du temple par A. Hermary (p. 13-28), M. Schmid assure la plus grosse partie du volume avec une étude architecturale exemplaire du bâtiment, comprenant une description des vestiges conservés *in situ* et en remploi, des propositions de restitution d'une grande clarté, une étude des tracés régulateurs et de la métrologie de l'édifice (p. 29-214) ; suivent une étude technique de la production et de la mise en œuvre des blocs par J.-C. Bessac (p. 215-267) et un chapitre analytique, comparatif et conclusif comprenant en particulier une étude approfondie des chapiteaux locaux « nabatéens » du temple par A. Hermary (p. 269-301). Les questions architecturales dominent, servies par d'excellents relevés et une présentation élégante des états restitués. Le bâtiment prostyle tétrastyle de c. 32 m sur 15,12 m reposait sur une crépis à trois degrés ; il était accessible par un escalier axial de la largeur de l'entraxe central du portique de façade, construit en débord de plus de 2 m devant elle. La construction en calcaire local recourait à un ordre associant des chapiteaux chypriotes de type nabatéen à un entablement de tradition ionique (en élévation externe comme interne, avec frises à trois fasces, étrangement de hauteur décroissante du bas vers le haut). Pour la restitution volumétrique, la présence d'un opisthodome peu profond (2,38 m) et celle

to which the founder of the dynasty was Caranus ("Κάρανος, ο γενάρχης της Μακεδονικής βασιλικής δυναστείας. Η νομισματική μαρτυρία", *Archaiologike Ephemeris* 158 [2019] p. 195-212). The understandable choice to refrain from considering in detail the problem of ancient Macedonian identity may also explain the rather cursory treatment of Macedonian language. For this topic the reader is redirected to the entries *Calendar, Makedonian*; *Inscriptions*; and *Names, Makedonian and Argead*. Although language should by no means be considered as an "objective criterion" for the definition of ethnic identities, this aspect of Macedonian culture deserved a lengthier discussion in its own right. A reference to M. Hatzopoulos' latest overview of research on the subject might have also been helpful ("Recent Research in the Ancient Macedonia Dialect: Consolidation and New Perspectives", in G.K. Giannakis *et al.* [eds.], *Studies in Ancient Greek Dialects*, Berlin, 2017, p. 299-328). These remarks notwithstanding, there is no doubt that the *Lexicon* will be invaluable to anyone interested in Temenid Macedonia. Thanks to its authoritative and lucid essays, students and scholars alike will be able to broaden and deepen their knowledge over a wide range of topics, not all of which have found their way into traditional handbooks. Vivi SARIPANIDI

Vincent AZOULAY et Paulin ISMARD, *Athènes 403, une histoire chorale*. Paris, Flammarion, 2020. 1 vol. broché, 15 x 24 cm, 454 p. (AU FIL DE L'HISTOIRE). Prix : 25 €. ISBN 978-2-0813-3472-4.

Cet ouvrage, écrit par deux historiens de la Grèce antique, porte sur une période troublée de l'histoire d'Athènes, au terme de la guerre du Péloponnèse et de la défaite calamiteuse d'Athènes face à Sparte. Ce ne fut pas la seule conséquence de ce long affrontement – il dura 27 ans (431-404) – entre les deux puissantes cités : par deux fois, la démocratie athénienne cessa d'exister, en 411 par l'instauration d'un Conseil des Quatre-Cents, aboli en 410 à la faveur du retour à un régime démocratique, et surtout, après la capitulation d'Athènes en 404, par l'arrivée au pouvoir de trente hommes, appelés « les Trente ». Le régime qu'ils mirent en place fut bref – un an et demi au maximum – et prit fin grâce à la victoire des démocrates athéniens sur les Trente, mais il fut caractérisé par une violence telle que la terreur domina et resta liée à leur souvenir dans la littérature et l'imaginaire grecs. La période 404/403 est abordée, après une substantielle introduction (p. 9-38), en dix chapitres (p. 39-304), dont la conclusion permet d'en entrevoir quelques lignes de force (p. 305-338). Des repères chronologiques bienvenus (p. 341-341), des notes très abondantes (p. 343-436), l'index des noms (p. 437-444), la table des figures (p. 445-446), les remerciements (p. 447-448) et la table des matières (p. 449-451) terminent le livre. Le sous-titre *Une histoire chorale* indique le fil directeur de l'ouvrage. Constatant que le chœur, dans la comédie et la tragédie attiques, est une référence permanente qui permet de penser la cité comme un ensemble de chœurs, V. Azoulay et P. Ismard étudient les répercussions des terribles années 404 et 403 sur plusieurs protagonistes et sur leur entourage (leurs chœurs). Cette perspective leur évite de rédiger une histoire des "grands hommes" : si certaines figures sont historiques (Critias, l'un des Trente et oncle de Platon, le stratège Thrasybule ayant chassé les Trente et rétabli la démocratie, Archinos, le démocrate « modéré », Socrate

prônant la neutralité politique pour le philosophe), d'autres le sont moins, comme Euthéros et Gérys. Le premier, Athénien ruiné par la guerre, doit se résoudre à travailler pour autrui, perspective qui lui répugne comme contraire à sa qualité de citoyen, le second est sans doute un ancien esclave ayant combattu un moment aux côtés des démocrates et récompensé par un statut de métèque isotèle (c'est-à-dire payant les mêmes impôts que les citoyens et non plus l'impôt propre aux métèques). Les femmes ne sont pas absentes de ce panorama, comme Lysimaché, qui exerça pendant 64 ans la prestigieuse charge de prêtresse d'Athéna Polias, et qui, selon toute vraisemblance, serait le modèle de la Lysistrata d'Aristophane, ou comme Hégéso, célèbre par un riche relief funéraire la représentant, mais dont, comme beaucoup de femmes, le seul mérite fut de consolider des liens entre deux familles par son mariage. Personnes illustres ou inconnues évoluaient au sein de plusieurs groupes ; leurs positions idéologiques n'étaient pas figées, mais résultaient souvent de l'adaptation au contexte politique, sans qu'il faille pour autant parler, toujours, à leur sujet d'opportunisme. Pour comprendre cette période, le recours aux sources littéraires est indispensable, mais elles doivent être sollicitées avec circonspection : certains auteurs contemporains cherchaient à faire oublier leur participation au régime des Trente (ou, à tout le moins, leur attentisme), alors que d'autres se glorifiaient de leur résistance. Il est également très probable que, chez les écrivains postérieurs, leur propre sensibilité politique les guidait dans leur appréciation des événements. Il ressort de l'examen de tous ces textes une impression d'opacité, laquelle ne permet guère une vue d'ensemble sur cette période et ses différents acteurs. La meilleure preuve en est fournie au long chapitre 10 consacré à *Lysias, l'homme pluriel* (p. 265-304) : logographe célèbre, pour lequel Denys d'Halicarnasse et le Pseudo-Plutarque ont écrit une *Vie*, il ne manque pourtant pas de zones d'ombre. Le personnage apparaît très complexe et, paradoxalement, plus intéressant à analyser. Spécialistes de l'Athènes classique et bons connaisseurs de la littérature grecque, V. Azoulay et P. Ismard projettent sur l'année 403 un regard critique ; ils interrogent plus qu'ils ne concluent. Ils ont le mérite de restituer leur épaisseur aux protagonistes et à leurs chœurs, en les débarrassant des stéréotypes établis par les écrivains antiques grecs et romains (Cicéron). Monique BILE

Stefano G. CANEVA (Ed.), *The Materiality of Hellenistic Ruler Cults*. Liège, 2020. 1 vol. broché, 299 p. (KERNOS SUPPLÉMENT, 36). Prix : 30 € (+ taxes). ISBN 978-2-87562-242-6.

Ambitieux était le projet de cet ouvrage : il s'agissait, ni plus ni moins, de s'appuyer sur une méthodologie interdisciplinaire (textes littéraires, numismatique, papyrologie, épigraphie, archéologie) pour offrir l'examen le plus concret qu'il était possible des rituels du culte des souverains dans le monde hellénistique. Si l'introduction de Stefano G. Caneva va jusqu'à ouvrir le propos à toutes les catégories de dirigeants (*rulers*), c'est bien sûr la figure royale qui se trouve la plus représentée dans ce volume. Fruit d'une rencontre organisée à Liège en 2018 dans le cadre du projet *Practicalities in Hellenistic Ruler Cults* (Padoue-Liège, 2015-2020), cet ouvrage réunit huit contributions, dont trois issues de la plume du directeur de la publication, outre l'introduction

Antoni A. OSTRASZ (†), with contributions by Ina KEHRBERG-OSTRASZ, *The Hippodrome of Gerasa. A Provincial Roman Circus*. Oxford, Archaeopress, 2020. 1 vol. broché, 480 p., 261 fig. dont 77 pl. coul. Prix : 65 £. ISBN 978-1-78491-813-2.

La publication du travail réalisé par l'architecte Antoni Ostrasz (1939-1996) sur l'hippodrome de Jérash (Jordanie) était très attendue du fait de l'étendue des travaux entrepris et de l'intérêt des résultats obtenus, tant sur l'édifice de spectacle datant de l'époque romaine, que sur sa réutilisation aux périodes byzantine et omeyyade. De nombreuses données en avaient déjà été présentées dans divers articles, à la fois sur l'architecture et sur le matériel, mais des pans entiers du dossier restaient à publier. La publication finale de travaux archéologiques d'une telle ampleur est une tâche longue et difficile et il faut donc saluer la ténacité d'Ina Kehrberg-Ostrasz qui est parvenue, au terme d'un long processus, à publier les travaux de son mari, à titre posthume. L'hippodrome de l'antique Gerasa est le plus petit cirque connu de l'empire romain (262 m N/S). Cet édifice monumental a été construit entre la seconde moitié du II^e^ siècle et 212 ; il est composé d'une arène, enceinte d'un bâtiment ovoïdal principalement composé de gradins qui reposent sur cent dix pièces. Le petit côté sud de l'édifice comprend dix stalles de départ (*carceres*) ; il est marqué par deux tours dans ses angles sud-est. Sa petite taille et la persévérance d'Antoni Ostraz ont permis de le fouiller presque entièrement durant une bonne dizaine d'années (1985-1996) et d'en débuter la restauration. Il semble que l'hippodrome n'ait été utilisé comme édifice de spectacle que durant deux siècles. En effet, la faiblesse de ses fondations entraîne la détérioration d'une partie de sa structure, probablement au début du IV^e^ s., et sa fonction évolue. Durant l'époque romaine tardive et la période byzantine, l'édifice est transformé en un quartier industriel ; il abrite essentiellement des ateliers de potiers, installés dans des pièces situées sous les gradins tandis que d'autres pièces sont occupées par de l'habitat. Un séisme aurait mis fin à ces activités en 659-660, avec la destruction de l'ensemble du bâtiment, à l'exception de la partie sud-est et de l'extrémité sud, détruites par le tremblement de terre de 749. L'apport le plus important de cet ouvrage est le manuscrit d'Antoni Ostrasz (p. 3-126) laissé inachevé suite à son décès inopiné à Jérash en octobre 1996. Son autre intérêt majeur est la publication de rapports inédits (p. 160-211). Deux tiers de l'ouvrage consistent par ailleurs en la reproduction, en annexes, d'articles déjà publiés (Compendium A et Compendium B, p. 129-480). S'il est pratique de voir réunie en un seul volume toute la documentation publiée, il aurait sans doute suffi de rendre accessible cette documentation en ligne (sur des plateformes dédiées à la diffusion d'articles scientifiques ou à l'archivage de documentations archéologiques). On regrettera ainsi que la longue phase de réoccupation de l'édifice ne soit évoquée que sous la forme d'articles, certes nombreux, mais déjà publiés, figurant dans le compendium B relatif au mobilier archéologique (p. 307-480). Il aurait pourtant été très intéressant de prendre connaissance de l'interprétation actualisée d'Ina Kehrberg-Ostrasz sur l'histoire de l'édifice, à la fin de la période romaine et aux périodes byzantines et omeyyades, lorsque l'hippodrome n'était plus utilisé comme cirque mais comme bâtiment industriel ; la documentation accumulée par les archéologues est très riche et l'attention qu'ils ont portée à cette période est en réalité plutôt rare pour les édifices de spectacle romains monumentaux. Le manuscrit (p. 3-126) est composé d'une courte introduction présentant l'objectif de l'ouvrage (p. 3-6) et de cinq

chapitres (curieusement numérotés I, II, III, VI et VII). Le chapitre I (p. 7-14) porte sur l'histoire des travaux entrepris par différents programmes sur l'hippodrome. Le chapitre II (p. 15-60) est une description architecturale précise mais parfois inachevée, de l'édifice. La stratigraphie est également mentionnée (subdivision en trois couches), mais beaucoup plus succinctement. Le chapitre III (p. 61-100) est sans doute le plus abouti avec l'analyse précise de chaque partie de l'hippodrome. Citons quelques exemples intéressants : l'auteur produit une analyse précise et efficace des défauts de construction de l'hippodrome ayant entraîné la destruction rapide de sa partie sud-ouest. Il tente aussi une étude chiffrée des coûts humains et matériels du chantier de l'hippodrome. Sa base de comparaison est la production contemporaine à Jérash, ce qui est intéressant bien que les données puissent être biaisées par la perte de connaissances des techniques traditionnelles du fait de l'outillage moderne et de la mécanisation des pratiques. Les résultats des fouilles précédentes – menées par l'Université de Yale et l'ASOR (1931-1933) puis par les Antiquités de la Jordanie et la Mission polonaise (1982-1983) – sont également soumis à un examen minutieux qui conduit l'auteur à réinterpréter de nombreuses hypothèses erronées. Le court chapitre VI (p. 101-106) dont le titre laisse penser qu'il traitera de l'histoire du bâtiment est une démonstration portant sur la datation de l'édifice comme hippodrome. Il est divisé en trois parties inégales : la période de construction, la période d'usage primaire et la période de réoccupation, réduite à deux paragraphes seulement. Pour les deux premières périodes, la démonstration s'appuie sur le matériel numismatique, céramique et épigraphique. Le chapitre VII (p. 107-122) est très intéressant : il ne s'agit pas réellement d'une comparaison entre l'hippodrome de Jérash et les autres cirques connus comme le laisse entendre le titre du chapitre, mais plutôt d'une analyse du fonctionnement des hippodromes romains connus dans lequel l'hippodrome de Jérash n'est que très peu évoqué. L'analyse renouvelle ainsi en partie l'ouvrage fondateur de John H. Humphrey, *Roman Circuses. Arenas for Chariot Racing* (1986), qui présentait un corpus large suivant une division régionale. A. Ostrasz organise au contraire sa réflexion de manière thématique, en étudiant l'impact des impératifs fonctionnels sur l'architecture. Il s'interroge sur la standardisation du sport lui-même et du modèle architectural qui en découle, analysant aussi bien l'emplacement des hippodromes que leur orientation ou la forme des *carceres*. L'auteur met en évidence une grande diversité, à l'exception de l'alignement de la barrière centrale et l'emplacement des *carceres*, allant à l'encontre de la standardisation avancée par J. Humphrey. Le manuscrit s'achève par une courte bibliographie (p. 123-126). Le manuscrit datant de 1996 et n'ayant pas été actualisé, la bibliographie n'est pas à jour. On peut d'ailleurs regretter que des hypothèses différentes sur l'histoire de l'édifice et postérieures à 1996 ne soient pas discutées, comme celles de la transformation du cirque en amphithéâtre (J. Seigne, « Deux "Mass Burials" du VII^e^ siècle p.c. ou la dernière vie de l'hippodrome de Gerasa, Jérash, Jordanie », in D. Castex & I. Cartron (dir.), *Épidémies et crises de mortalité du passé*, Bordeaux, 2007, p. 23-37) ou de la réoccupation par des teinturiers plutôt que par des tanneurs des chambres nord-est et nord-ouest à la période omeyyade (F. Bessard, J. Bonnéric & O. Callot, « Latest field study of Jarash's antique Hippodrome: the Byzantino-Umayyads Dyeing Workshops (workshops E1-E7 and W2-W18) », *ADAJ* 56 [2012], p. 341-350 ; F. Bessard & J. Bonnéric, « Jarash et l'essor de l'économie urbaine au début de l'Islam (Considérations à partir de l'exemple des ateliers de teinturiers byzantino-umayyades

de l'hippodrome) », *SHAJ* 11 [2013], p. 305-318.). Faisant suite au manuscrit, une section de rapports non publiés (p. 160-211) fournit des informations particulièrement intéressantes sur la restauration, aspect qui n'est pas traité dans le manuscrit qui précède. Ina Kehrberg-Ostrasz a fait le choix de ne pas modifier le texte du manuscrit de son mari, l'objectif étant de montrer ainsi les méthodes de recherche et les intentions de l'auteur (p. 30, n. 20). Les commentaires de la céramologue, qui parfois corrigent ou complètent le texte, figurent en notes de bas de page. Il nous semble qu'il aurait été plus fluide d'amender directement le texte. Cela aurait permis d'insérer les références aux articles des auteurs auxquels Ina Kehrberg-Ostrasz fait référence en notes dans le texte, d'autant plus qu'ils permettent d'approfondir certains points de manière très utile. Les remarques que l'architecte avait portées en marge de son manuscrit ne sont également pas intégrées au texte mais mentionnées en notes. Ne pas figer le manuscrit aurait pu donner l'occasion à Ina Kehrberg-Ostrasz de compléter le texte quand cela était possible, notamment pour certains passages descriptifs laissés sous la forme de notes. Les nombreuses figures mentionnées dans le texte sans apparaître dans la publication auraient ainsi pu être finalisées et intégrées à l'ouvrage, appuyant ainsi la démonstration de l'auteur. Par ailleurs, deux reproches doivent être adressés à la maison d'édition : la mauvaise qualité générale de l'impression et ses trop nombreuses figures floues et plus encore les lacunes de la relecture qui a laissé un trop grand nombre de coquilles. En dépit de ses limites, cet ouvrage reste fondamental en ce qu'il constitue la publication finale de plusieurs années de fouille et de restauration menées sur ce bâtiment, mais également en ce qu'il fait progresser la compréhension du fonctionnement des cirques et hippodromes romains et fournit des informations précieuses sur l'histoire de Gerasa. Aboutir à une publication archéologique finale est déjà un défi, mais publier un travail posthume est encore plus ardu et cela implique probablement de la souplesse et une grande capacité d'adaptation. On remerciera donc Ina Kehrberg-Ostrasz d'avoir mené à bien ce travail impressionnant. Julie BONNÉRIC

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *Metal Finds and Coins. Final Publications from the Danish-German Jerash Northwest Quarter Project II*. Turnhout, Brepols, 2020. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XI-179 p., 47 fig. n./b., 19 fig. coul. (JERASH PAPERS, 7). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58887-2.

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *Glass, Lamps and Jerash Bowls. Final Publications from the Danish-German Jerash Northwest Quarter Project III*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XII-248 p., 102 fig. n./b., 77 fig. coul. (JERASH PAPERS, 8). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58937-4.

Avec ces deux volumes, la mission dano-allemande de Jerash présente le mobilier archéologique céramique et métallique exhumé entre 2011 et 2016 dans le quartier nord-ouest de Jerash (*Gerasa* de la Décapole, Jordanie). On s'en souviendra, les vestiges de ce quartier périphérique datent essentiellement de l'Antiquité tardive, les états antérieurs étant peu nombreux dans ce qui constitue à l'époque classique un espace guère occupé, sinon par deux réservoirs distribuant l'eau urbaine depuis cette partie élevée du site (voir *AC* 88 [2019], p. 458-459 ; *AC* 90 [2021], p. 398-400). Dès lors que

La définition passe-partout de l'*optio* dans l'armée romaine est simple : adjoint d'un centurion. Ce sous-officier, si ce terme moderne est correct, est assez bien représenté dans la documentation épigraphique, au même titre que les *beneficiarii*. Ces derniers, qui occupent aussi une place importante dans la « Rangordnung » chère à Domaszewski, ont fait déjà l'objet d'études spécifiques (Ott et Nelis-Clément) ; aussi la polyvalence des *optiones* mérite qu'on lui consacre une monographie pour en détailler les spécialités. Le premier sujet abordé, après des considérations historiographiques et méthodologiques, est précisément celui de la place du poste dans la hiérarchie militaire. L'auteur décrit d'abord de manière générale les différents grades inférieurs au centurionat, *immunes* et *principales* aux côtés des *milites gregarii*, ainsi que leur solde et leurs critères d'avancement, montrant dans cet état de la question que plus d'une difficulté ou d'un problème demeurent. On retiendra que tous les *optiones* n'appartiennent pas au même échelon de la hiérarchie. Si l'*optio centuriae* appartient aux *principales*, ceux qui exécutent des fonctions de type administratif comme *optio fabricae* ou *optio carceris*, relèvent des *immunes*. L'auteur envisage ensuite avec davantage de précision la situation des différentes catégories d'*optiones* : ceux de la garnison de Rome, selon les trois troupes (prétoriennes, urbaines et de vigiles), puis ceux des légions (avec des spécificités supplémentaires : *optio centuriae*, *optio spei (ordinis)* en situation intermédiaire immédiatement avant le grade de centurion espéré, *optiones* dans la cavalerie et d'administration. Le regard se déplace ensuite vers les troupes auxiliaires, les flottes, et les *singulares* (*Augusti* et *legati*). Après avoir détaillé ces différents grades et postes du point de vue de leur affectation, P. Probst s'attache à décrire les activités de ces sous-officiers, d'abord de ceux qui ont une occupation proprement militaire, notamment dans les vexillations et la cavalerie. Mais il s'attarde sur la particulière variété des tâches administratives que peuvent assumer les *optiones*. Parmi celles-ci on retiendra, parmi d'autres, celles qui concernent l'hôpital militaire, les ateliers (*fabricae*), la prison, les bains, le champ de manœuvre (*campus*) ou les archives (*acta*). Un *optio* particulier s'occupait des *castra peregrina* de Rome. Plus surprenant, le poste d'*optio plumbariorum.* La diversité est remarquable et montre un grand souci d'efficacité de l'armée en attribuant des fonctions techniques spécifiques à des soldats spécialement prévus à cet effet. Certains *optiones* étaient également utilisés dans des domaines connexes, comme les *collegia*, voire même non précisément militaires, comme un atelier monétaire ou le service des messagers impériaux (*tabellariorum*). Une brève synthèse rappelle les principaux acquis de la recherche et rappelle que celle-ci ne peut progresser que dans le contexte large de la hiérarchie militaire, même si les buts poursuivis sont restreints. Bibliographie et index clôturent un volume intéressant qui expose clairement les tenants et aboutissants d'un poste militaire fréquemment cité et qui rendra les meilleurs services aux historiens de l'armée mais aussi aux épigraphistes à la recherche d'un commentaire précis.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Stéphane BENOIST, Alban GAUTIER, Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE et Rémy POIGNAULT (Dir.), *Mémoires de Trajan, mémoires d'Hadrien*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2020. 1 vol. broché, 530 p. (HISTOIRE ET CIVILISATIONS). Prix : 34,00 €. ISBN 978-2-7574-3024-8.

Manes Margaritae volitant per auras. La frase sintetizza lo spunto, e in qualche modo, la ragione d'essere stessa di questo corposo volume che, in maniera esplicita, si confrota, mediante un approccio marcatamente pluridisciplinare, con il più celebre romanzo di Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951): un successo planetario, da allora entrato nella formazione culturale ed umana di molte generazioni di lettori. *Mémoires de Trajan, mémoires d'Hadrien* nasce, come spesso accade, da una ricorrenza: nel 2017 si è celebrato il 19° centenario della morte di Traiano a Selinunte di Cilicia e la successiva ascensione al soglio imperiale del figlio adottivo, Adriano. Il taglio dell'opera si fonda sulle ricezione, lettura e riappropriazione della storia e del 'mito' di queste due figure: una dinamica interpretativa che è al centro dei contributi presentati. Una storia postuma e diacronica dei due imperatori è già stata trattata in diversi studi, ma qui la cifra diventa 'enciclopedica' giacché tesa ad una sintesi puntuale sulle nostre conoscenze e conseguenti interpretazioni. Approccio, metodi e obiettivi sono compiutamente esplicitati nell'*Introduction. Mémoires de Trajan, mémoires d'Hadrien, des portraits en miroir* di A. Gautier, Ch. Hoët-van Cauwenberghe ove si delinea anche il *target* del pubblico dell'opera che, contrariamente a quanto di possa pensare dal titolo, raccoglie non solo storici ed archeologi dell'Antichità o studiosi di letteratura, ma anche epistemologi, medievisti, esperti di storia delle religioni, del gusto e della cultura, senza omettere scrittori, fumettisti financo i creatori di *fonts* digitali. Uno *zibaldone – absit iniuria verbis* – che è tale per la quantità e varietà di dati raccolti, ma che, ad una più attenta e paziente lettura, si qualifica come una messe straordinaria e sufficientemente organizzata di informazioni, formulazioni critiche, aneddoti e metodi. Un volume la cui presenza certamente non sfigura tra le sintesi degli ultimi lustri sul tema della ricezione dell'Antichità romana. Le difficoltà d'analisi di volumi come quello qui presentato – composto da 25 contributi, introduzione e conclusioni comprese – è non tanto in rapporto alla massa critica dei dati raccolti, quanto piuttosto alla diversità degli approcci metodologici che spaziano tra archeologia, storia, filologia, esegesi di *fontes ac testimonia*, iconografia, letturatura, etc. In simili prodotti editoriali, nello specifico Atti di più giornate di studio, infatti, il lettore difficilmente ricerca una comprensione olistica dell'opera, quanto punta la sua attenzione a contributi specifici in rapporto alla propria curiosità o a suoi fini di studio. Questa difficoltà nella consultazione e nella vera e propria gestione delle copiose informazioni veicolate è nel volume attenuata dall'intelligente *Conclusion : « Les visages de l'histoire, monumenta, memoriae et historia(e)* » di *S. Benoist, seguita da sempre utili apparati critici quali gli Indices locorum, nominum, geographiae, rerum* e la *Table des illustrations*. A tal riguardo, se proprio vogliamo trovare una pecca, essa tocca l'apparato iconografico che illustra i testi: nel complesso, infatti, l'opera non dispone di immagini all'altezza né della qualità dei contributi, né della loro comunicazione visiva, talora non accessoria. Ma questa è l'evidente conseguenza di una scelta editoriale attenta ai costi di stampa, i quali altrimenti sarebbero stati ben più esclusivi! Abbiamo definito 'intelligenti' le conclusioni al volume giacché esse offrono al lettore una preziosa chiave d'utilizzo tematico dei suoi contenuti, rendendo anche il nostro lavoro più agevole. Infatti, di qui possiamo argomentare come le *personae* di Traiano ed Adriano, analizzate dalle fonti antiche fino a giugnere alla loro ricezione contemporanea, attraversino i secoli con una variazione d'apprezzamento (etico, giuridico, religioso etc.) che va ben al di là dell'etichetta con cui l'*Historia Augusta* ripartisce i sovrani: *boni et mali principes*. I

contibuti di N. Lapini, *Auguste/Tibère et Trajan/Hadrien : la difficulté d'être le successeur de l'*optimus princeps ; Ch. Ansel, *L'Arc de Trajan à Bénévent : la conquête de la Mésopotamie vue par Hadrien* ; Fr. Lecocq, *Deux faces du phénix impérial : Trajan et Hadrien sur les* aurei *de 117/118 ap. J.-C.* trattano per l'appunto di questioni storiografiche, archeologiche e numismatiche incrociando fonti contemporanee e successive alle due personalità imperiali, confrontandole tra loro in rapporto a sovrani precedenti e successivi e così ponendo le basi stesse dell'ermeneutica del volume. Un esercizio particolarmente interessante ed utile soprattutto per alcuni aspetti innovativi nell'esegesi dei rilievi beneventani nelle pagine di Ch. Ansel. Anche l'analisi di M. Kantiréa, *De Trajan Zeus Philios au Panthéon d'Hadrien : enjeux politico-religieux et mémoires des Grecs et des chrétiens*, contribuisce, in un'ottica 'insolita' ed intrigante, a interpretare la politica ed il culto imperiale della prima metà del II secolo d.C. anche come slancio alla composizione di tensioni sociali alimentate dai Cristiani: in tal senso l'epiclesi *philios*, riferita a Zeus, farebbe riferimento ad un dio della concordia, agognata condizione di pacificazione religiosa e sociale. Successivamente la letteratura cristiana tardoantica ed altomedievale si riappropriarono della figura di Traiano, trasformandone la percezione ed il ruolo fino a farne un vero e proprio modello di virtù, così come si legge in Eutropio (*Breviarium*, 8.5.3): '*felicior Augusto, melior Traiano*'. La tradizione cristiana, infatti, arriva a plasmare la storia di un sovrano pagano, persecutore dei Cristiani, in un Santo e questo anche attraverso una lettura reinterpretata di Plinio il Giovane. Le pagine a firma di P. Maymó i Capdevila, J.A. Jiménez Sánchez*, L'origine d'une légende grégorienne : la rédemption de Trajan* ; A. Gautier, *Trajan et Hadrien dans les îles Britanniques aux premiers siècles médiévaux* ; A. Descorps-Declère, *De l'Enfer au Paradis : itinéraire médiéval de la postérité de l'empereur Trajan (IX^e^-XII^e^ siècle)* mostrano come, secondo la leggenda, papa Gregorio Magno riuscisse, commosso, a pregare tanto intensamente per l'imperatore da fargli ottenere la Salvezza e ciò grazie ad un atto di giustizia che Traiano in vita aveva esercitato a favore di una vedova (narrato da Dante in Pg. X,77-93 tra gli esempi di umiltà della Cornice I). Per Adriano, la questione è più complessa, giocando la tradizione delle fonti senatorie certamente non a lui favorevoli ed una condotta sia pubblica che privata degna di *reprimenda* secondo la morale cristiana. Stempera questo assunto l'analisi di S. Destephen, *Hadrien voyageur à travers les siècles*, ove il processo di costruzione letteraria dell'immagine di Adriano, perse le fonti a lui conteporanee, mette in evidenza anche il lato positivo della sua personalità: un sovrano viaggiatore, attento al ruolo delle province in seno all'Impero. Il racconto e la sua ricezione in età medievale sono oggetto di ricerca anche da parte di Fr. Laurent, *Trajan et Hadrien dans les versions en vers de la Vie de Saint Eustache*, dove l'analisi agiografica approfondisce le figure dei due imperatori e ne ricerca nella tradizione storiografica antica l'antinomico trattamento. Secondo É. Marcq, *Représentations en contraste des empereurs Trajan et Hadrien dans la peinture à l'huile (XV^e^-XIX^e^ siècle)*, anche nella storia dell'arte moderna sarebbe ravvisabile una riappropriazione contrapposta dei due imperatori: a fronte di una posizione defilata e negativa di Adriano, Traiano apparirebbe come personaggio centrale e positivo. Tali visioni antagoniste sarebbero la conseguenza del portato e dell'interpretazione delle fonti antiche e non solo. Ogni categorizzazione troppo stretta, è smentita, tuttavia, da É. Wolff, *L'image de Trajan dans l'Antiquité tardive et jusqu'au début du VIII^e^ siècle*, che, affrontando una ricerca storiografica su larga scala

– l'*Historia Augusta*, Claudiano, Venanzio Fortunato, Cassiodoro, Orosio etc. – ricostruisce una dualità interpretativa anche in seno al solo Traiano, maggioritariamente *optimus princeps* (soprattutto in età teodosiana), da un lato, persecutore, dall'altro. La trasformazione nei secoli del destino e dell'interpretazione della personalità imperiale, giunge fino all'età moderna, come ci ricorda il contributo di C. Landrea, *L'aristocratie et l'historiographie sénatoriale, actrices de la mémoire de Trajan et d'Hadrien. Réceptions modernes et contemporaines*, specificamente mirato al XVIII et XIX secolo. Non senza interesse è anche il contributo di Ch. Batsch, *Les « amphores hadriennes ». Mémoires juives des empereurs Trajan et Hadrien*, che ripercorre la storia ebraica sulla base del Talmud, testo in cui non si fa distizione tra la figura di Traiano e quella del suo successore, preferendo all'approccio storico-evenemenziale, quello della memoria di una lunga persecuzione (la repressione alle rivolte giudee del 114 e del 132) che terminò solo con il regno di Antonino Pio. Anche L. Capponi, *Trajan dans les Acta Alexandrinorum : un portrait contradictoire ?*, ci fornisce un'interessante immagine, proprio perché negativa, della percezione 'egiziana' di Traiano, cui si contrappone un giudizio assai più mitigato in merito ad Adriano la cui memoria sembra abbia subito più alterne vicende tra oblio e rielaborazione. Non da meno è anche il punto di vista originale di Giovanni Malalas, tra V e VI secolo, su Traiano ed Adriano. Come sostenuto in A. Galimberti, M. Rizzi, *Trajan et Hadrien dans la Chronographie de Jean Malalas*, la fonte è di primaria importanza poiché essa riporta una tradizione a tratti diversa, giacché orientale, su una fase storica che ebbe notevole impatto politico, culturale e militare nel contesto siro-partico. Dal melodramma ai manga giapponesi, i primi quarant'anni del II secolo sono considerati, a torto o a ragione, così come l'età augustea, una *acmé* della civiltà romana: così in R. Poignault, *L'empereur Hadrien à l'opéra*, dove, trattando dell'*Adriano in Siria* di Metastasio, la figura del sovrano non ha nulla dell'immagine a noi tramandata dalla storiografia, piuttosto esprime i caratteri ed i temi della lirica del XVIII secolo. La perfezione culturale del tempo si manifesta anche nell'assunzione a modello tipografico moderno della capitale quadrata esemplificata nell'iscrizione della Colonna Traiana: un testo la cui monumentalità si fonda su precise correzioni ottiche la cui natura travalica l'aspetto formale per assumere valore artistico, così come bene illustra Ch. Hugot, *Trajan : un empereur de caractère(s)*. Diversamente O. Devillers, *L'image d'Hadrien dans le manga Thermae Romae*, propone un'immagine di Adriano influenzata ampiamente dall'analisi psicologica positiva che emerge dal romanzo della Yourcenar, ponendo in essere un'improbabile ma innovativa analogia tra Roma ed il Giappone, materializzandola nell'edificio termale: un mondo, quello dei bagni, che accomuna le due civiltà in un'ideale aspirazione alla pace. La politica edilizia e la comunicazione visiva dei due *principes*, a Roma come nelle province, illustra precise concezioni del potere che da essi emanano. A questo ambito e soggetto si riferiscono i contributi di *M. Villetard, Les Auditoria d'Hadrien dans la topographie urbaine des forums impériaux*, che tratta, cercando qualche spunto innovativo, delle recenti scoperte presso Piazza Venezia a Roma, e quelli di M. Galinier, *Monuments de Trajan et Hadrien : Fortunes et aléas*, solido testo storico-archeologico che illustra la diversa ricezione nei secoli della Colonna Traiana e del Pantheon adrianeo. In ogni caso, l'*interpretatio christiana* dei due sovrani è già evidente all'inizio del IV secolo, allorquando Costantino assume modi espressivi dei suoi illustri predecessori, citandoli, integrandoli ma anche reinterpretandoli, come si evince

chiaramente dall'arco omonimo. Se questa è la tesi di C. Blonce, *Liberator Vrbis et Fundator Quietis : Constantin nouveau Trajan et nouvel Hadrien ?*, J.-M. Doyen, *SPQR OPTIMO PRINCIPI : Trajan et Hadrien comme modèles iconographiques de Gallien (260-268 ap. J.-C.)*, racconta in maniera dettagliata come le fonti epigrafiche e letterarie mostrino quanto l'imperatore Galliano, nella sua rinascenza artistico-culturale, s'ispiri ai due illustri modelli: Traiano per la comunicazione numismatica (*in primis* testuale), Adriano per quella iconografica. Infine, i *manes* di Madame Cleenewerck de Crayencour sono esplicitamente evocati nel piacevole contributo dello scrittore A. Terneuil, *« L'art magique capable d'évoquer un visage perdu ». Mémoire des portraits de Trajan et d'Hadrien rêvés par Marguerite Yourcenar*. Attraverso lettere, commenti dell'autrice è possibile ricostruire la natura stessa dell'azione creatrice del romanzo *Mémoires d'Hadrien*, ove la ritrattistica antica costituisce l'humus, l'ispirazione letteraria. Marco CAVALIERI

Anthony GIAMBRONE (Ed.), *Rethinking the Jewish War. Archaeology, Society, Traditions.* Leuven, Peeters, 2021. 1 vol., VI-350 p. (ÉTUDES BIBLIQUES, 84). Prix : 85 €. ISBN 978-90-429-4301-8.

À l'occasion de la parution de la somme de Steve Mason, *A History of the Jewish War, A.D. 66-74*, Cambridge, 2016, l'École Biblique et Archéologique de Jérusalem a eu l'idée de réunir quelques savants non pour prendre position face aux thèses, souvent novatrices et parfois contestées, de l'auteur, mais pour alimenter le débat en apportant soit des éléments nouveaux, soit des analyses révisées de certains aspects. Cela donne un volume quelque peu décousu, malgré l'effort d'Anthony Giambrone pour nouer ensemble les fils dans une longue introduction (p. 1-31), mais dont chaque communication apporte un point de vue intéressant et original. Puisque cette révolte d'une partie des Judéens (on désigne ainsi l'ensemble des habitants de la Judée romaine, à cette époque district de la province de Syrie) contre Rome plus d'un siècle après le siège de Jérusalem par Pompée – que l'on peut considérer comme la date d'entrée de la province sous l'autorité de Rome – porte traditionnellement le nom de « guerre juive », il n'était pas inutile de poser la question : est-ce une vraie guerre, une grande guerre, ou seulement une petite guerre, une guérilla ? Yann Le Bohec (p. 35-60) répond sans hésiter et avec d'excellents arguments : il s'agit bien d'une vraie guerre, mobilisant autant d'effectifs que la prise de la Bretagne sous Claude ou de la tentative d'Auguste contre la Germanie. Certes, elle ne peut se conclure avec l'octroi du titre de *Iudaicus* au vainqueur puisqu'il s'agit d'une rébellion provinciale, mais l'ampleur des effectifs suffit à justifier sa conclusion. Avec deux caractéristiques que souligne Le Bohec : d'une part, cette « grande guerre » fait la part belle à la poliorcétique alors que toute bataille rangée en est exclue (il y a en revanche une foule d'actes relevant de la « petite guerre »), d'autre part elle se double d'une guerre civile entre Judéens, entre ceux qui refusent de rompre avec Rome et les autres, et, entre diverses factions chez ces derniers. C'est ce que confirme Émile Puech (p. 63-71) en publiant des graffitis en hébreu où un assiégé se lamente sur les destructions opérées par une faction. Par ailleurs, Dominique-Marie Cabaret (p. 72-80) propose un nouveau tracé du deuxième mur au Nord-Est, plus conforme à la fois aux descriptions de Josèphe, et aux découvertes archéologiques dans

l'attente de la publication du sanctuaire du Grognon à Namur et d'autres découvertes qui viendront compléter notre vision de la religion de la cité des Tongres, riche désormais de quelques vingt-cinq sanctuaires répartis sur l'ensemble de son territoire.

Nicolas PARIDAENS

Andrea BINSFELD, Anja KLÖCKNER, Gabrielle KREMER, Marcus REUTER & Markus SCHOLZ (Eds.), *Stadt-Land-Fluss. Grabdenkmäler der Treverer in lokaler und überregionaler Perspektive*. Akten der Internationalen Konferenz vom 25.-27. Oktober 2018 in Neumagen und Trier. Trèves – Wiesbaden, Rheinisches Landesmuseum – Reichert Verlag, 2020. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 280 p., nombr. ill. n./b. et coul. (TRIERER ZEITSCHRIFT, 37). Prix : 68 €. ISBN 978-3-7520-0013-9.

Hormis les monuments de Neumagen, les collections que recèle le territoire trévire, bien que rendues célèbres par leur grande qualité artistique – comme celle du musée archéologique d'Arlon –, n'avaient pu bénéficier jusqu'ici d'une étude approfondie. C'est chose faite, avec la coordination de deux projets de recherches initiés en 2016, l'un portant sur la ville de Trèves et ses environs, notamment la partie orientale de la cité, l'autre sur l'architecture funéraire dans sa partie occidentale. Ils inaugurent la première section de l'ouvrage, avec une série de contributions plus spécifiques sur la région, dont les particularismes ressortent au regard des études récentes exposées dans la seconde section. Celles-ci révèlent toute la richesse des collections, souvent anciennes et parfois même inédites, découvertes dans d'autres cités de Gaule Belgique et de Germanie Supérieure et examinées ici à l'échelle d'une ville ou d'un territoire. Le dernier volet est quant à lui dévolu à la présentation de plus courtes contributions sur des questions techniques (la réalité virtuelle et la reconstitution des monuments), thématiques (l'iconographie de l'embellissement sur les monuments funéraires des îles britanniques romaines) ou sur des ensembles uniques ou des fragments funéraires (la scène associant Neptune et la nymphe Amymoné découverte à Arlon). L'analyse approfondie de blocs souvent épars aboutit à l'élaboration d'une restitution architecturale argumentée des édifices funéraires. Les technologies numériques (photographies et scan/modèle 3D) sont mises à profit pour la relecture de certaines découvertes anciennes, à l'image du travail remarquable de C. Ruppert sur le monument à l'amazone d'Arlon. Le monument funéraire, comme le démontre bien M. Langner en introduction, constitue une déclaration du commanditaire à la postérité qui va bien au-delà de la volonté d'exprimer son degré de romanisation ; il s'agit avant tout d'une forme d'autoreprésentation, dans laquelle il souligne son statut, rappelle les multiples fonctions qu'il a exercées dans la société et donne à voir une image de lui-même soigneusement réfléchie. Son discours narratif ne peut être saisi que si l'on dispose d'une vue d'ensemble du monument (sa forme architecturale) et si possible de son contexte environnemental. Seule une telle démarche permet en effet *in fine* de renouveler l'approche socio-historique à l'échelle régionale, en particulier pour les monuments élevés au I^er^ siècle ap. J.-C., au regard du concept très discuté de « romanisation ». L'étude de J. Krier à propos de l'adoption des modèles méditerranéens par l'élite trévire durant cette période et celle de M. Scholz sur la place accordée par les élites administratives des cités aux inscriptions dans les monuments funéraires illustrent des

tendances tout à fait originales dans le domaine commémoratif. Le savoir-faire des sculpteurs transparaît, notamment dans l'élaboration, selon M. Stark, d'une stratégie narrative destinée à guider le regard du spectateur. Les compétences de ces artisans sont également abordées dans les études de la seconde partie de l'ouvrage, avec un focus tout particulièrement intéressant sur le rôle du peintre et sur les multiples fonctions de la polychromie complémentaire au travail de la pierre pour rendre ces « images vivantes », selon les termes de N. Delferrière. L'environnement constitue enfin une donnée très importante, notamment en milieu urbain, où les monuments s'insèrent, dans le cadre d'une « voie des tombeaux » ou *Gräberstaße* comme à Strasbourg, au milieu d'autres édifices à la morphologie souvent très proche. Bref, cet ouvrage, au contenu riche des situations géographiquement très variées qu'il interroge, ouvre des perspectives novatrices sur ce sujet exploré depuis quelques décennies déjà dans le nord-ouest de l'Empire, notamment en région rhénane. Catherine COQUELET

Marlene KAISER, avec une contribution de Manfred KUNTER, *Katalog der römischen Gräber des 1. Jahrhunderts aus Trier.* Wiesbaden, Reichert Verlag, 2020. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm. 168 p., 193 pl., 3 cartes, 1 encart. (TRIERER ZIETSCHRIFT, 36) Prix : 78 €. ISBN 978-3-7520-0008-5.

Cet ouvrage marque la finalisation des recherches, essentiellement historiographiques et documentaires, menées par Marlene Kaiser de 1995 à 1999 sur les nécropoles de Trèves datant de l'époque augustéenne à l'époque de Trajan. Intégré dans un vaste programme d'études sur la romanisation, le travail consistait à dresser un catalogue raisonné de toutes les tombes allant de la fondation de la ville jusqu'à la fin Ier siècle, dans le but de déceler les signes d'évolutions culturelles liées à l'influence de Rome. Le projet de publication a été repris en 2017 par l'équipe de rédaction du Musée rhénan de Trèves, avec la collaboration de l'auteure. La première partie introductive de l'ouvrage donne un aperçu condensé de la situation géologique et topographique d'*Augusta Treverorum* et de ses deux grandes nécropoles nord et sud. Suit un large historique des recherches et des découvertes réalisées, principalement depuis la fin du XIXe siècle. La critique des sources a permis de dresser un inventaire fiable de 45 tombes, remontant au Ier siècle, pour le cimetière nord et de 419 tombes pour la nécropole sud. La seconde partie de l'ouvrage reprend intégralement l'article publié en 2000 dans les actes du colloque de clôture du programme consacré à la romanisation : M. Kaiser, « Elemente der Romanisierung im Grabbrauch des 1 Jahrhunderts n. Chr. in der *Augusta Treverorum* », in A. Haffner & S. v. Schnurbein, *Kelten, Germanen, Römer im Mittelgebirgsraum zwischen Luxemburg und Thüringen*, Bonn, p. 21-33. Le dossier est complété par une analyse anthropologique des ossements humains incinérés provenant de la zone funéraire nord, contribution inédite de Manfred Kunter. Comme annoncé dans le titre, le catalogue des tombes du Ier siècle occupe l'essentiel de la publication. L'inventaire, clôturé en 1999, regroupe les 464 tombes attribuées aux deux cimetières, avec en supplément, sous les numéros N 1 à N 24, des tombes répertoriées comme « douteuses », car non cohérentes. Le catalogue systématique et très rigoureux, fruit d'un travail collectif, est accompagné d'une illustration de très haute qualité.

Fabienne VILVORDER

parties sont comparées à celles de divinités ou de la statuaire. F. Lissarrague étudie quant à lui les représentations de la panoplie militaire, présentée comme une extension et un double du corps du guerrier, dans la céramique attique. E. Rosso analyse une série d'œuvres néo-attiques de l'époque romaine dont la fabrication et la composition reposent sur des modèles tronqués et des cartons qui permettent la reproduction et la recomposition des corps à l'infini. Si l'épilogue envisage d'autres thématiques de recherche pour aller plus loin, comme par exemple les offrandes anatomiques, on regrettera que d'autres sujets n'aient pas été abordés. Ainsi, les *disability studies* se sont fortement développées ces dernières années et il aurait été intéressant de questionner l'intégration des personnes dont le corps ne présente plus d'intégrité physique au sein du corps social, ou les pratiques médicales liées aux mutilations et amputations. On aurait également souhaité que les illustrations soient plus grandes. Ces remarques n'enlèvent toutefois rien à la grande qualité des contributions. Isabelle ALGRAIN

Cyril COURRIER & Julio Cesar MAGALHÃES DE OLIVEIRA (Eds.), *Ancient History from Below. Subaltern Experiences and Actions in Context*. Londres – New York, Routledge, 2022. 1 vol. relié, XXVIII-292 p., 14 fig. Prix : 120 £. ISBN 978-0-367-42441-1.

Dès 1932, L. Febvre souhaitait écrire une « histoire vue d'en bas et non d'en haut ». Cette vision ne se concrétisera finalement que dans les années 1950-1960 grâce aux travaux des historiens britanniques marxistes et au premier compte rendu sur les nouvelles tendances de ce courant, *History from Below*, publié en 1966 par E.P. Thompson. L'objectif était clair : sortir des perspectives macro-historiques des *Annales* au profit d'une vraie attention aux expériences des classes ouvrières et à leur capacité à agir pour remodeler leurs conditions d'existence. Si l'historiographie s'est depuis montrée particulièrement florissante, l'histoire antique fait figure d'exception, malgré l'apport de l'historiographie marxiste et l'introduction des approches anthropologiques et sociologiques. L'ouvrage présenté souhaite offrir un cadre théorique et méthodologique à l'*Ancient History from Below*. Après la préface de B.D. Shaw qui dresse un premier bilan et expose les enjeux de ce courant historiographique, une introduction claire et complète met en exergue l'objectif du livre. Il s'agit de dépasser la vision des « gens d'en bas » en tant que masse homogène reliée à un « en haut » pour se concentrer sur les différentes formes de subordination, l'expérience de ceux qui la vivaient et l'*agency*, *i.e.* leur capacité à « négocier les termes de leur propre subordination » (p. 15). L'organisation du livre est thématique. La première partie propose un cadre théorique à la définition des groupes subalternes et à la manière de les trouver. K. Vlassopoulos inventorie ainsi les difficultés qu'une telle approche implique et quelques pistes de solution. C. Courrier et N. Tran mettent ensuite en exergue le manque de visibilité des groupes subalternes dans les sources antiques à travers l'épigraphie du sud de la Gaule. Certes, ils produisaient eux-mêmes ces inscriptions mais celles-ci présentent un caractère exceptionnel et sont régies par des normes et des conventions, qui complexifient toute compréhension des relations sociales. La seconde partie s'intéresse aux différentes formes de subalternité dans l'économie. C. Taylor montre, à partir du monde grec, que la pauvreté n'est pas seulement une condition économique, mais constitue aussi une construction sociale qui prend la forme de la société

dans laquelle elle se trouve. À travers l'exemple de la servitude pour dette, qui structure les relations sociales et économiques, elle expose l'importance d'envisager la subalternité dans toutes ses composantes (légale, économique et sociale), en plus des possibilités des gens qui la vivaient de la compenser. C. Rosillo-López présente une manière d'étudier ceux qu'elle appelle les « presque invisibles », c'est-à-dire les dépourvus et les sans-abris dans le monde romain. Il s'agit ici de déconstruire les stéréotypes des satires de Martial et de Juvénal. Ses recherches poussent à aborder le marché de la location dans son ensemble, en étudiant aussi ceux qui en avaient été expulsés. K. Bowes démontre l'importance des traités agronomiques pour saisir l'agriculture romaine *from below*. Ils ne peuvent plus être considérés comme des écrits de l'élite pour l'élite. En réalité, l'archéologie montre que les grands et les petits propriétaires partageaient de nombreuses pratiques. L'ouvrage sort ensuite des préoccupations purement matérielles pour se pencher sur le genre et l'ethnicité. G. Zuchtriegel s'intéresse aux colonies grecques de Sicile où, dès le VI^e^ siècle, certains groupes, tels que les femmes, les étrangers et les travailleurs subalternes, avaient peu ou pas de visibilité dans la représentation officielle masculine et urbaine de la *polis* et ce, à partir de facteurs reliant le statut social, la culture, l'espace et l'ethnicité. À partir des *graffiti* pompéiens de la région du *lupanar* (VII 12, 18-20), à un jet de pierre du *forum*, R. S. Garraffoni montre une réelle diversité sociale et ethnique dans ce quartier. La sexualité, comprise ici en tant que « dimension interconnectée des systèmes social et culturel » (p. 184), offre une perspective aussi bien sur les membres de l'élite que sur le langage, les expériences et la conception du monde des « gens d'en bas ». La dernière partie s'ancre dans le domaine politique pour étudier l'*agency* des subalternes et leurs actions collectives. F. A. Morales ouvre la voie en insistant sur l'importance jouée par les métèques et les esclaves dans la vie politique athénienne, malgré le processus d'exclusion induit par la structure de la *polis*. A. Gottesman démontre la frilosité des sources littéraires grecques à présenter la vie politique athénienne en termes de *stasis*, à travers l'exemple de la révolte de 508/507 avant J.-C. Ses recherches soulignent la nécessité de comprendre dans un premier temps comment les sources ont transmis un événement avant de l'analyser en détail. À partir des exemples de contre-conspirations et de rébellions contenus dans l'œuvre de Tite-Live, F. D. Joly étudie la capacité des esclaves à profiter des structures mises en place par les politiques de répression et les guerres pour améliorer leur condition. Dans le seul chapitre du volume consacré à l'Antiquité tardive, J. C. Magalhães de Oliveira analyse les foules, qui ne peuvent plus se concevoir comme un agrégat éphémère de personnes entièrement contrôlées par des leaders politiques ou religieux, mais comme le résultat d'un partage de valeurs, d'une culture, d'expériences et de liens sociaux entre des individus. Si les éditeurs regrettent dès les remerciements les manquements de l'ouvrage, tels que l'absence de chapitre sur l'histoire religieuse, et insistent dans l'introduction sur leur non-prétention à l'exhaustivité, l'ouvrage reste néanmoins bien fourni et d'une cohérence appréciable. Malgré la diversité des contextes abordés (de la Sicile à la Syrie, de l'époque archaïque à l'Antiquité tardive), tous les auteurs sont confrontés aux mêmes questionnements qui sous-tendent le livre : qui sont ces « gens d'en bas » ? Comment saisir leurs expériences de subordination et leur capacité à les améliorer ? L'ouvrage nous rappelle que notre conception de la subalternité, voire de l'histoire en général, reflète souvent nos préoccupations contemporaines. Dans un contexte d'après-guerre, le souvenir de la lutte contre

le fascisme et le stalinisme étant encore frais, les historiens britanniques marxistes étudiaient les expériences et l'*agency* des classes ouvrières. De la même manière, on ne sera pas étonné de trouver ici des articles sur la sexualité, l'ethnicité ou encore les mouvements de protestation, à une époque où ces enjeux sociétaux noircissent les pages des journaux et des réseaux sociaux. L'épilogue de P. P. A. Funari souligne ce jeu constant entre passé, présent et futur. Au final, le livre *Ancient History from Below* aura dépassé son objectif méthodologique et exploratoire ; il ouvre le champ des possibles de cette perspective historiographique et nous montre que l'approche dichotomique des sociétés antiques doit disparaître au profit d'une organisation plus fine et dynamique.

Damien DELVIGNE

Brigitte LE GUEN (Dir.), Maria Cecilia D'ERCOLE et Julien ZURBACH, *Naissance de la Grèce. De Minos à Solon, 3200 à 510 avant notre ère*. Paris, Belin, 2019. 1 vol. relié, 688 p. (MONDES ANCIENS, 6). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7011-6492-2.

Ce manuel, dirigé par Brigitte Le Guen, professeur émérite d'histoire grecque à l'université Paris 8, couvre une période considérable : des « Deux mille cinq cents ans d'histoire » annoncés en titre du prologue, ce sont en réalité pas moins de 2690 ans qui sont traités, une période délimitée par deux personnages, l'un légendaire, Minos, l'autre historique, Solon. La période minoenne est replacée dans le contexte plus large du premier âge du Bronze, d'où la date de 3200 annoncée en titre, tandis que la borne chronologique de 510 av. J.-C. correspond à la fin du régime tyrannique à Athènes, à la veille de l'avènement de la démocratie. D'évidence, ce manuel d'histoire se veut résolument neuf. Associer l'âge du Bronze à l'avènement du régime démocratique constitue une première dans un manuel. Ce pari audacieux permet d'engager des réflexions en termes de continuités et de ruptures sur le long terme, des palais aux cités. Pour répondre à ce défi braudélien, la première partie de l'ouvrage – de l'introduction au chapitre VI (p. 17-271) – a été confiée à Julien Zurbach, mycénologue et spécialiste d'histoire économique et sociale, la seconde – du chapitre VII à l'épilogue (p. 272-636) – à Maria Cecilia D'Ercole, spécialiste de l'histoire des échanges économiques et culturels dans la Méditerranée antique. Ces chapitres sont suivis d'un « Atelier de l'historien » (p. 637-660) et de diverses annexes (glossaire, repères chronologiques), d'une bibliographie générale par chapitre et de deux index. En prologue (p. 5-16), B. Le Guen rappelle que, dans l'Antiquité, la « Grèce » en tant que pays ou État n'existe pas ; en revanche, il existe des « mondes grecs », là où les dialectes grecs sont attestés. Aux côtés de sources textuelles fragmentaires, l'archéologie est « un livre d'images sans légende » ; la nomenclature, et à travers elle l'interprétation donnée par les archéologues, est parfois lourde de sens ; sans compter que les mots de l'historien sont indissociables du contexte social, culturel et historique dans lequel il vit, faits de présupposés et constituant un horizon intellectuel donné. Il faut ainsi abandonner la notion de « miracle grec » : les relations culturelles n'étant plus abordées à sens unique. On sait ainsi désormais que les Grecs ont beaucoup reçu d'autres populations, à l'instar du modèle de la cité-État qui existait déjà dans d'autres lieux et en d'autres temps, avant son adoption en Grèce ancienne. Dans l'introduction (p. 17-27), J. Zurbach aborde les paysages et la géographie du monde égéen. « Autant qu'un monde de la mer », ce

dynamique ambivalente entre réalité et symbolique, objet et sujet, transporté et transporteur, au riche pouvoir d'évocation. Tous les passages les plus explicites de la littérature latine font l'objet d'une exégèse approfondie, une anthologie précieuse, avec citation des passages traduits et commentés avec précision, fondée sur une connaissance avérée des contextes tant factuels que culturels. C'est vraiment une nouvelle manière de lire les textes et de donner en l'occurrence aux mots une autre dimension. Les historiens et les archéologues auraient tort de bouder ce type d'approche que l'on retrouve aussi dans un ouvrage étonnant sur les moissons dans la littérature latine, sous la plume de Brent Shaw (Toronto, 2013). La valeur historique du témoignage dépend aussi de son décryptage sémantique. La poétique des *Géorgiques* peut être abordée aussi comme une didactique de la vie agricole. Les approches se complètent et s'enrichissent l'une de l'autre. Georges RAEPSAET

Rolande-Michelle BÉNIN, *Saint Grégoire de Nazianze. Œuvres poétiques.* Tome II. *Poèmes épistolaires. I, 2, 1-8.* Texte établi et traduit par R.-M.B. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol., LVI-227 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 559). Prix : 60 €. ISBN 978-2-251-00642-0.

Le deuxième tome de la poésie de Grégoire de Nazianze dans la collection Budé a paru 17 ans après le premier volume, édité par Jean Bernardi, André Tuilier et Guillaume Bady. Ce nouveau recueil se base pour le fondement philologique (description des manuscrits, analyse de la transmission et *stemma codicum*), sur son prédécesseur. Madame Bénin édite et traduit, pour la première fois en langue française, la section II, 2 (les *Poemata quae spectant ad alios*) de la classification traditionnelle qui remonte à l'édition des Bénédictins de Saint-Maur, reprise dans la *Patrologie grecque,* volume 37. Il s'agit de huit poèmes de forme, longueur et thématique variées. Ils comptent 2025 vers en total, et peuvent être considérés comme des épîtres versifiées ou des poèmes épistolaires, un genre plus populaire dans l'Antiquité, dans la littérature latine que dans la littérature grecque : l'œuvre de Grégoire y est unique. Les poèmes offrent une immersion dans les coulisses de la vie privée et publique de la haute société des provinces orientales de l'Empire romain au IV^e^ siècle. Dans les poèmes, écrits entre 372 et 385 environ, Grégoire s'adresse aux gouverneurs Hellénios (poème 1), Julianos (2) et Némésios (7) et à des amis et des parents en Cappadoce ou à Constantinople : Vitalianos, un ami proche qui était un riche propriétaire terrien (3) ; son neveu par alliance Nicobule (4) et le fils homonyme de ce dernier (5) ; Olympias, la fille d'un haut dignitaire cappadocien qui deviendrait la fameuse diaconesse de l'Église de Constantinople (6) ; et Séleucos, neveu d'Olympias et étudiant à Constantinople (8). Les occasions des interventions épistolaires sont très diverses, et on peut se demander si (toutes) les lettres ont vraiment été envoyées aux destinataires. En plus, dans plusieurs cas (3, 4, 5), Grégoire écrit sous le nom de quelqu'un d'autre, et l'authenticité du dernier poème est incertaine : il est attribué à Amphiloque d'Iconium dans la tradition manuscrite, ainsi que par l'éditeur précédent, E. Oberg (Berlin 1969). Quelle que soit la véracité historique des poèmes en tant que lettres, il est fascinant de lire ces compositions virtuoses en distiques élégiaques (1-2), hexamètres dactyliques (3-7) ou iambes (8) classicisants, qui étaient, en réalité ou en apparence, destinées à

solliciter une exemption d'impôts pour des moines (1-2), à apaiser un conflit familial (3), à convaincre un père de financer les études universitaires de son fils (4-5, un diptyque qui rappelle une disputation sophistique), à faire fonction de cadeau de noce (6), à convertir un intellectuel païen (7) ou à donner des conseils sur la vie d'étudiant dans la grande ville (8). On est donc reconnaissant à Mme Bénin d'avoir mis ce recueil à la disposition de la communauté académique francophone et mondiale. – Dans l'Introduction du volume, elle situe Grégoire dans la littérature de l'Antiquité tardive grecque – où il occupe une place cruciale, incarnant l'appropriation par les poètes chrétiens des traditions littéraires grecques. Puis, elle donne un aperçu du genre littéraire de l'épître en vers, présente le style et la langue de Grégoire en soulignant l'inspiration homérique, et expose les principes de l'édition. Elle signale d'avance que son édition n'apporte que peu de modifications au texte des Bénédictins. Chaque poème est précédé d'une notice dans laquelle l'auteur esquisse la situation et les circonstances historiques, donne des informations sur le destinataire et, le cas échéant, le « scripteur (ou locuteur) supposé », et propose un résumé analytique du poème. Les traductions fiables et élégantes suivent la structure versifiée des textes, et sont pourvues de notes en bas de page avec, entre autres, des références bibliographiques ainsi que des identifications des très nombreuses allusions à la littérature classique et biblique. Signalons une identification discutable : les vers 54-57 du troisième poème résument l'histoire d'Agavé et de Penthée (connue par *Les Bacchantes*), non celle de Procné. – L'ensemble des explications, interprétations et traductions offertes par Mme Bénin aidera grandement à la propagation de ce corpus intéressant mais peu accessible et parfois difficile. Le texte grec, par contre, souffre d'un nombre trop élevé de fautes d'inattention. L'usage des signes de ponctuation, des lettres capitales et, moins souvent, des accents grecs est négligent ou même simplement faux. Parfois, il ne s'agit que de la disposition typographique (utilisation inconséquente de majuscules au début des vers ; accentuation inhabituelle et partielle des en-têtes, p. ex. ΝΙΚΟΒΟΥΛΟΥ ΠΡ ῾ΟΣ Τ ῾ΟΝ Υ ῾ΙΟΝ) ; mais des dizaines de fois, la ponctuation ou l'accentuation font obstacle à la compréhension du texte (tandis que la traduction est presque toujours exacte). Je donne une liste incomplète ; sauf autre indication, il faut remplacer un point par une virgule, un point-virgule ou un point d'interrogation ou vice-versa, ou ajouter un signe de ponctuation : 1, v. 123, 183 (῾Ην > ῾Ην comme dans la *PG* ; le *TLG* l'a fautivement encodé comme ῾Ην), 186 ; 2, v. 26, 27 ; 3, v. 7, 25, 26, 30, 97, 110, 212, 214, 234, 238, 245, 255, 338 (ὸς > δὸς, à la ligne) ; 4, v. 98 (ὑπὲρ > ὕπερ), 100, 113 (ᾗ > ἥ ; d'ailleurs, je choisirais la leçon πείθομεν au début de ce vers), 117 (δὲ : plutôt δὴ), 124 (κλήΐσσαν > κλήϊσσαν, aussi dans l'apparat), 129, 154 (῾Άλλο > ῾Άλλοι), 196 ; 5, v. 3 (οἶον > οἷον), 11 (Πατρὸς > πατρὸς), 24, 34, 76 ; 6, v. 1 (τὸ δέ : plutôt τόδε), 8, 40. Dans la majorité de ces cas, le texte de la *Patrologie grecque*, repris (parfois avec des erreurs) dans le *TLG*, offre une meilleure ponctuation, tout comme les éditions modernes des poèmes 4-5 (M.G. Moroni, Pisa, 2006), 6 (L. Bacci, Pisa, 1996) et 8 (E. Oberg, Berlin, 1969). Il sera clair que le texte grec et sa mise en pages sont à réviser attentivement lors d'un nouveau tirage de ce volume, tellement précieux dans le fond. Kristoffel DEMOEN

position), l'origine du motif de la tauroctonie (*e.g.* D. Boschung) ou d'une manière générale l'iconographie de la geste de Mithra, de sa pétrogénèse à son banquet avec le dieu soleil (J. Alvar et L. Bricault, ainsi que de nombreuses notices). D'autres encore s'emploient à décrypter les grandes étapes du récit mithriaque ou à s'interroger sur l'appartenance sociale des adeptes du culte, par exemple par une étude statistique des attestations épigraphiques (M. Clauss). Une belle part est également accordée aux espaces, avec de nombreuses présentations de sites (*Poetovio*, Hawarté, Gaule, Péninsule ibérique, Germanie et Rhétie), à leurs décors et au mobilier, à la sculpture en particulier, avec quelques dossiers spectaculaires (le relief tauroctonique du Capitole, la statuaire du mithréum de Sidon…) et d'autres moins célèbres (*e.g.* les autels d'Inversek…). Trois regrets cependant : que les dimensions d'objets illustrant les contributions hors catalogue ne soient pas indiquées ; que les résumés, titres et intertitres sacrifient à une inutile surenchère de qualificatifs accrocheurs (« mystérieux », « fascinant », « énigmatique »…) ; qu'une caution soit apportée par l'inscription dans ce catalogue à un certain nombre d'objets récemment apparus sur le marché des antiquités et entrés depuis en collections muséales ; une explicitation de l'origine de ces objets, par-delà la référence à un catalogue de vente, aurait peut-être permis de lever une éventuelle ambiguïté. Mais ceci ne nuit nullement à l'intérêt et au plaisir que l'on tirera de la lecture de cet excellent état de la question, par ailleurs remarquablement illustré. Abondante bibliographie, index. Laurent THOLBECQ

Laurent BRICAULT et Richard VEYMIERS (Dir.), *Bibliotheca Isiaca IV*. Bordeaux, Ausonius Édition, 2020. 1 vol. broché, 420 p., nombr. ill. (BIBLIOTHECA ISIACA, IV). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-341-0.

Quatrième volume de la collection *Bibliotheca Isiaca*, cet ouvrage répertorie, dans la lignée des trois tomes précédents, les nouvelles recherches et publications ayant pour thème la diffusion des cultes isiaques dans le monde gréco-romain. Ce vaste domaine d'étude, développé au XX^e^ siècle sous l'impulsion de chercheurs comme Jean Leclant et Maarten J. Vermaseren, vise à approcher les relations culturelles et cultuelles entre l'Égypte et le reste de la Méditerranée. La série renouvelle ici sa présentation, ce quatrième volume s'articulant autour de quatre rubriques : la première est consacrée à l'étude de l'*Iseum* d'Italica, en Espagne ; la deuxième, intitulée *Varia*, remplace l'ancienne rubrique *Nova Isiaca* et rassemble plusieurs études d'objets inédits provenant de l'ensemble du monde romain ; la troisième section, intitulée *Thesaurus iconographicus cultuum isiacorum*, publie deux dossiers documentaires ainsi que deux suppléments d'articles publiés antérieurement, consacrés aux luminaires et aux gemmes ; enfin, la quatrième rubrique est consacrée au *Recueil des Inscriptions concernant les Cultes Isiaques* (RICIS), qui continue d'être alimenté et amendé par Laurent Bricault, dans cet ouvrage comme sur le site internet (http://ricis.humanum.fr/index.html). La première section, consacrée à l'*Iseum* d'Italica, comprend cinq articles, allant du général au particulier. Le premier article, de Giuseppina Capriotti Vittozzi, aborde de manière assez large les liens entre l'Égypte et Rome, en se centrant sur les prérogatives des divinités isiaques. Le second article, de Jaime Alvar et Valentino Gasparini, s'attache à dépeindre de manière très complète l'arrivée des cultes

isiaques dans la péninsule italique tandis que le troisième article d'Álvaro Jiménez Sancho se centre sur l'*Iseum* d'Italica. Daté du règne d'Hadrien, le temple s'avère être d'une importance égale à l'*Iseum* de Baelo Claudia. Antón Alvar Nuño poursuit l'étude avec un article décrivant très brièvement quelques fragments statuaires trouvés dans l'enceinte du temple d'Italica. Enfin, Elena Muñiz Grijalvo conclut la section en s'interrogeant, sur base des vestiges de l'*Iseum*, sur la place d'Isis dans le panthéon d'Italica. La déesse, souvent associée à Junon dans les inscriptions locales, apparaît être liée au culte impérial et jouer un rôle dans la définition de l'identité romaine. La deuxième section comprend une série de douze articles en français et en anglais. Le premier constitue la dernière étude isiaque de Michel Malaise, à la mémoire duquel le volume est dédié. L'auteur y étudie un disque inscrit en grauwacke, daté du II^e^ s. ap. J.-C., provenant probablement d'Égypte et figurant Sérapis. L'auteur identifie l'objet comme étant un ornement de tête pour une statue du taureau Apis, hypothèse plausible et séduisante. Jan-Mathieu Carbon, Signe Isager et Poul Pedersen, présentent ensuite un récipient en pierre servant de trésor, trouvé à Halicarnasse et proposent, sur base de ce dernier, plusieurs hypothèses sur la possible localisation d'un sanctuaire isiaque et le rôle de la ville dans la diffusion de ces cultes. Lindsey A. Mazurek poursuit avec l'étude d'une statuette figurant Isis, découverte à Amphipolis et qui, si sa datation est correcte, constitue à ce jour la plus ancienne image isiaque de la cité. L'étude suivante, proposée par Lenče Jovanova, porte sur les lampes votives à motifs isiaques provenant de la ville de Scupi, en Macédoine, qui n'avait, jusqu'alors, révélé que très peu de témoignages isiaques. La contribution suivante, de George Cupcea, Dan-Augustin Deac et Constantin Inel est relativement courte et traite du culte de Sérapis dans le camp romain d'Apulum, en Dacie, attesté par la présence de deux inscriptions épigraphiques. Dan-Augustin Deac poursuit la rubrique avec l'étude d'un moule en terre cuite figurant Sérapis, trouvé à quelques kilomètres d'Apulum, sur le site de Micasasa. L'objet avait été publié de manière succincte ou erronée par le passé et l'auteur en offre donc une nouvelle étude complète, permettant également d'aborder les liens entre les deux sites. Les deux contributions suivantes, sont signées par le même auteur, Ioan Piso, qui s'intéresse, dans un premier article, à la pratique des cultes isiaques au sein du *Serapeum* de Sarmizegetusa. L'auteur se base sur une grande inscription fragmentaire commençant par les mots *si defit aurum* qu'il associe au livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée. Bien que, comme le souligne l'auteur, il convient de rester prudent vis-à-vis du texte d'Apulée et du caractère fragmentaire de l'inscription, les rapprochements entre le texte et l'inscription sont éclairants. Le second article d'Ioan Piso propose une nouvelle étude d'une inscription ornant la façade de l'*Iseum* de Savaria. Sur base de la taille de l'inscription, l'auteur propose ensuite une nouvelle hypothèse de restitution du temple. Annalisa Giovannini poursuit la rubrique en proposant une étude des diverses sources d'archives mentionnant ou illustrant les objets isiaques de tout type provenant d'Aquilée. Une attention particulière est portée sur la riche collection de la famille Cassis Faraone, propriétaire du terrain sur lequel se trouvait peut-être un sanctuaire isiaque. Toujours dans le domaine des collections italiennes, Nicolas Amoroso présente les petits bronzes isiaques conservés dans la collection Pullini du Musée des Antiquités de Turin. Ces pièces, en partie inédites, sont mises en rapport avec différents parallèles iconographiques et présentent aussi bien des types connus comme l'Isis au gouvernail que d'autres moins attestés, tel le curieux petit

Harpocrate assis. L'article suivant, écrit par Ludivine Beaurin s'intéresse à la question de l'usage de l'eau du Nil dans les cérémonies isiaques, en se basant sur le contexte domestique de Pompéi. La pratique y serait attestée par l'usage d'amphores portant l'inscription « don de Sérapis » en grec. L'article est une véritable enquête policière, méthodique et argumentée, qui mobilise de nombreuses sources d'information et propose une origine crétoise et un usage vinicole à ces amphores. La rubrique *Varia* se conclut avec Gisèle Clerc qui traite d'une thématique peu abordée, celle de l'étude d'objets isiaques trouvés en contexte funéraire mérovingien. L'article propose un large tour d'horizon des objets qui ont pu avoir une valeur amulétique, emprunter l'iconographie isiaque ou encore être importés d'Égypte dans tous les domaines de la vie à cette époque. La troisième section, intitulée *Thesaurus iconographicus cultuum isiacorum* comprend quatre contributions, dont les deux premières sont des répertoires ayant pour vocation de servir de corpus de base à l'étude des objets répertoriés. La première contribution, de Jean-Louis Podvin, répertorie les représentations isiaques sur la sigillée, thème encore mal étudié. L'article est agrémenté d'un catalogue fourni, comportant de nombreuses photographies mais aussi plusieurs dessins dont l'auteur lui-même regrette le manque de précision. L'article suivant, de Kata Endreffy, répertorie les patères en pierre à motifs isiaques, en reprenant une centaine de pièces, pour la plupart inédites. Les deux articles de Richard Veymiers et Jean-Louis Podvin sont, quant à eux, des suppléments à de précédents articles, l'un portant sur les gemmes et bijoux figurant Sérapis, l'autre sur les luminaires isiaques, publiés dans les volumes antérieurs de la série. Enfin, Laurent Bricault propose un supplément au RICIS reprenant les inscriptions pour lesquelles de nouvelles lectures sont proposées. L'article clôture ainsi ce volume varié et richement illustré qui ne manquera pas d'intéresser les chercheurs spécialisés dans les cultes isiaques en Méditerranée. Clara DE PUTTER

Emilian TELEAGA (Ed.), *Funeralkultur der Thraker und Skythen des 7. bis 5. Jahrhunderts v. Chr. an der unteren Donau*. Rahden/Westf., Marie Leidorf, 2020. 1 vol., 21.5 x 30 cm, 382 p., ill. n./b. & coul. (STUDIEN ZUR EISENZEITLICHEN ARCHÄOLOGIE THRAKIENS, 5). Prix : 59,80 €. ISBN 978-3-86757-885-1.

The papers included in this volume were presented at an international conference that was organized, in 2017, by A. Müller-Karpe and E. Teleaga at Philipps-Universität in Marburg. Marking the culmination of a research project on *Late Hallstatt Burials and Funerary Practices in the Lower Danube Region*, which was directed by Teleaga, the conference was combined with the celebration of the 90th anniversary of the Prehistoric Seminar of Philipps-Universität, one of the oldest in this field in Europe. Two short introductions by Müller-Karpe (director of the Marburg Seminar) and Teleaga, respectively, are followed by 17 papers that provide a great wealth of information on funerary evidence from the period between the 7th and the 5th c. BCE, covering a very broad region that extends, in modern terms, between Ukraine and Hungary. Discussing the finds from various sites in southwest Ukraine, the first two papers exemplify a shift of archaeological interest in the region from spectacular grave goods – which remained the main desideratum until the mid-20th c. – to funerary structures, their form, the

Michael BAUMANN, *Die Bestattung einer wohlhabenden Frau aus Augusta Raurica. Interdisziplinäre Auswertung eines Bleisargs aus dem Nordwestgräberfeld*. Augst, Augusta Raurica, 2021. 1 vol. relié, 184 p. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 54). Prix : 40 CHF. ISBN 978-3-7151-0054-8.

Une fouille de sauvetage opérée en 2016 à Augusta Raurica (Suisse) a conduit à la découverte d'un cercueil en plomb, dans la nécropole romaine située au nord-ouest de la ville, le long de la voie la reliant à Bâle (Basiliastrasse). Ce type de sépulture, exceptionnel à cette période, a permis une bonne conservation de son contenu, ce qui en fait un cas d'étude particulièrement utile à la compréhension de la nécropole. L'ouvrage présente les résultats d'une étude interdisciplinaire très complète menée autour de cette découverte par pas moins de vingt-quatre chercheurs. Le cercueil a été prélevé en bloc et étudié en laboratoire ; toutes les étapes et réflexions concernant l'ouverture du cercueil sont décrites et les spécialistes de la conservation, de la restauration et de l'étude des mobiliers ont veillé à ce que l'étude se déroule dans des conditions optimales. Le cercueil est similaire à d'autres exemples connus du Bas-Empire en Suisse, mais possède un assemblage particulier : ses parois latérales se chevauchent et sont attachées par des clous de fer, tandis que le cercueil a visiblement été allongé pour convenir à la personne inhumée. Il présente de nombreux défauts de coulée et des réparations. Ces observations suggèrent une fabrication précipitée par un artisan non-spécialiste lors du décès de l'individu ou une importance relative accordée à celui-ci puisque le cercueil était par ailleurs recouvert d'un coffrage en sapin blanc ou en épicéa, aujourd'hui disparu, qui expliquerait un travail moins soigné puisque non-visible. Les analyses isotopiques indiquent une provenance du plomb de l'Eifel. Le contenu du cercueil était notamment composé d'une couche de chaux disposée en dessous de l'individu, servant à absorber les fluides, à diminuer les odeurs et à limiter la prolifération de parasites. Des copeaux de bois ont également été découverts ; ils proviennent soit d'une utilisation comme fond servant de lit de mort soit du rembourrage d'un coussin, qui expliquerait l'inclinaison du crâne. Les restes humains ont fait l'objet d'une étude exhaustive. L'examen anthropologique a notamment permis de déterminer que l'individu inhumé était une femme de 44 à 50 ans mesurant 1,57 m et n'ayant pas eu d'activité physique traumatisante. Des hypoplasies légères de l'émail dentaire révèlent des situations de stress vécues pendant l'enfance et une particularité observée sur le sternum combinée à une asymétrie du sacrum pourrait indiquer une légère scoliose. Son état de santé était relativement bon mais elle souffrait de carences vitaminiques régulières et d'importants soucis dentaires (tartre, caries, abcès) dont les infections importantes non-soignées pourraient être à l'origine de son décès. Des réactions périostées pourraient confirmer cette hypothèse mais une seule est indiquée sur un fémur, les tibias qui sont généralement les plus touchés, étant mal conservés. Ce qui ne permet pas de déterminer la cause de la mort avec certitude. L'analyse génétique du tartre révèle un régime composé d'aliments contenant de l'amidon, éventuellement accompagné de miel, alimentation plutôt liée à cette époque aux classes supérieures et augmentant le risque de caries. L'étude isotopique du carbone et de l'azote a permis de déterminer que la femme avait un régime composé de céréales, de poisson d'eau douce ainsi que de viande et lait d'animaux herbivores. Les isotopes de strontium et d'oxygène démontrent une origine locale. Les observations histo-taphonomiques ont révélé une importante prolifération

bactérienne caractéristique des inhumations, aucun type d'embaumement n'ayant été appliqué au corps. Des œufs de parasites (ascaris et trichures) ont été observés et, combinés à d'autres études menées sur le site, révèlent une mauvaise gestion des matières fécales au sein d'Augusta Raurica vers la fin du IIIe ou au début du IVe siècle ap. J.-C. Le cercueil de plomb a permis la conservation de tissus, dont un grand nombre de fragments ont été bien étudiés et documentés. Leur étude a permis une reconstitution de la tenue portée par la femme inhumée, révélatrice d'un statut social élevé. Elle portait différentes tuniques en lin et en chanvre, une cape en peau de mouton, et était également enveloppée dans un textile. Certains de ces tissus ont été réalisés selon des techniques exogènes et ont été colorés à l'aide de *Carthamus tinctorius*, ce qui oriente leur origine vers le sud des Alpes. La présence de quelques restes d'invertébrés au sein du cercueil révèle une fermeture rapide de celui-ci. Le corps de la défunte n'aurait pas été exposé puisque les espèces qui s'y trouvaient vivent principalement sous terre et sont de petite taille, il est donc avancé qu'ils auraient introduit le cercueil une fois le bois décomposé et le métal percé. L'étude palynologique du sédiment a révélé des traces de bouquets ou d'extraits de fleurs dont la floraison a lieu au début de l'automne. La femme inhumée est par conséquent vraisemblablement décédée en septembre ou en octobre. Des graines et fruits carbonisés également attestés dans la tombe pourraient trouver une origine externe et y seraient entrés dans un second temps étant donné que le cercueil n'était plus étanche et que des cas similaires à Augusta Raurica ont été examinés et constituent un déplacement secondaire. Concernant le matériel retrouvé au sein du cercueil, une aiguille en os située à hauteur de la tête constituait certainement un élément de la coiffure. Des trois balsamaires en verre accompagnant la défunte, deux sont assez communs et le troisième se distingue par sa forme rare et sa qualité. Il a d'ailleurs été perforé et brisé lors d'un probable rituel de libation funéraire. Les analyses bio-chimiques révèlent des substances pouvant être associées à des produits médicinaux, cosmétiques et savonneux. Les datations attribuées au matériel, couplées à une analyse ^{14}C des ossements, permettent de situer le décès entre 300 et 330, contemporaine donc des autres tombes à inhumation identifiées dans cette nécropole. Tous ces indices soigneusement étudiés ont permis de retracer une partie du vécu de la défunte, sans doute issue d'une classe sociale privilégiée, durant une période troublée de l'histoire d'Augusta Raurica, mais également la part des gestes et rituels associés à son inhumation. Ce volume qui fait la part belle à de nombreuses études transdisciplinaires démontre tout l'intérêt d'une telle collaboration pour la compréhension des pratiques funéraires romaines et de l'histoire d'Augusta Raurica à l'époque tardo-antique.

Lucas DERWAEL

Charlotte CARRATO et Franca CIBECCHINI (Dir.), *Nouvelles recherches sur les dolia. L'exemple de la Méditerranée nord-occidentale à l'époque romaine (Ier siècle av. J.-C. – IIIe s. ap. J.-C.). Actes de la table ronde tenue à Aspiran les 26 et 27 septembre 2013.* Montpellier, Éditions de l'Association de la Revue Archéologique de Narbonnaise, 2020. 1 vol. broché, 22,5 x 28 cm, 282 p. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNAISE, SUPPLÉMENT 50). Prix : 30 €. ISBN 979-10-92655-13-1.

Simon KRAMIS, *Tote in der Stadt: anthropologische Untersuchungen von menschlichen Überresten aus dem Siedlungsareal der römischen Koloniestadt Augusta Raurica*. Augst, Augusta Raurica, 2020. 1 vol. relié, 387 p. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 53). Prix : 90 CHF. ISBN 978-3-7151-0053-1.

Les nécropoles romaines sont de mieux en mieux étudiées et comprises, mais qu'en est-il des restes humains retrouvés en contexte d'habitat ? Ceux-ci, plus rares, paraissent souvent anecdotiques et les raisons qui expliquent leur présence en dehors des espaces funéraires prescrits échappent le plus souvent. C'est dans ce contexte que Simon Kramis étudie à grande échelle les ossements humains retrouvés hors nécropoles, dans l'agglomération d'*Augusta Raurica* (Suisse). L'ouvrage porte sur les restes mis au jour avant 2011 dans divers contextes archéologiques tels que des puits, fossés et remblais, ainsi que dans certains bâtiments (sanctuaires, habitations ou encore amphithéâtre de la ville). Cette étude est composée de trois pôles principaux : elle démarre par un examen de la taphonomie et de l'état de conservation des ossements et est suivie par leur étude anthropologique dont le but est de caractériser la population (âge, sexe, stature, état sanitaire). Les résultats sont ensuite associés au contexte archéologique comparé à d'autres sites dans le but de reconstituer les raisons à l'origine de ces enfouissements. L'ouvrage se conclut par la présentation sous forme de synthèse (avec traduction en anglais) des résultats de l'étude anthropologique, confrontés aux données historiques, en sorte de proposer une explication circonstanciée aux phénomènes observés. L'examen taphonomique des os a révélé un bon état de conservation général lié au sol peu acide, ce qui a notamment permis une bonne représentation de périnatals. La faiblesse des dégradations liées aux animaux, insectes et végétaux signifie que la majorité des défunts ont sans doute été enterrés peu après leur décès. Néanmoins, il semble que certains individus retrouvés dans la ville haute ont été exposés. L'étude anthropologique utilise différentes méthodes de détermination de l'âge, du sexe et de la stature, ce qui rend les résultats d'autant plus fiables. Elle a permis d'observer la présence de quatre-vingts adultes et d'une quarantaine de fœtus et nouveau-nés dont la mort est à majorité naturelle pour les enfants. De leur côté, les adultes présentent régulièrement des traumatismes, guéris ou ayant entraîné le décès. Les individus masculins d'âge adulte sont surreprésentés et sont pour la plupart assez grands et robustes. Ce qui ne représente pas une structure normale de population selon l'auteur et suggérerait que seule une sélection des habitants était concernée par cette inhumation intra-muros. Les interprétations proposées distinguent les périnatals des adultes car ils sont généralement enterrés à proximité ou à l'intérieur de bâtiments et semblent avoir reçu un traitement funéraire soigné (structure dédiée, mobilier, traces de rituels). Ils sont donc interprétés comme des sépultures. Des tombes appartenant à de très jeunes enfants sont elles aussi attestées au sein des nécropoles d'*Augusta Raurica* mais ceux-ci sont légèrement plus âgés ; il est donc supposé que l'enfant, avant d'atteindre un certain âge, le passage d'un rituel ou un changement physique comme l'apparition des dents, serait plutôt inhumé au sein de l'habitat. Ce qui serait révélateur d'une coutume mais qui sous-tend également de possibles considérations morales ou religieuses. L'analyse anthropologique de ces ossements montre que la plupart des individus sont décédés d'infections ; aucun traumatisme lié à l'accouchement ou à une quelconque violence n'a été constaté ; ils ne sont donc pas attribuables à des infanticides bien que certaines violences ne soient pas

observables sur les os. La littérature évoque que ces actes sont souvent liés à de graves malformations de l'enfant mais rien de tel n'a été observé sur le matériel étudié ici. Certains nouveau-nés ont néanmoins fait l'objet d'un traitement nettement plus sommaire ou ont été abandonnés tels des déchets. Il pourrait s'agir d'une preuve d'infanticide de nouveau-nés non désirés mais aussi d'une pratique liée à une classe sociale différente, plus marginale. Contrairement aux périnatals, les adultes ne semblent pas être déposés au sein de la cité pendant toute sa période d'occupation mais, pour la plupart, seulement à partir du III^e^ siècle ap. J.-C. Ils se distinguent également par un traitement funéraire dépourvu de mobilier et des soins que l'on retrouve pourtant dans les tombes des nécropoles. Dans la majorité des cas, les corps des nouveau-nés et des adultes partagent cependant le fait d'avoir été déposés individuellement. L'auteur propose une riche série d'hypothèses concernant les causes possibles expliquant la présence atypique de restes humains au sein de la cité. Ainsi, les os incomplets ou isolés pourraient être liés à des perturbations de sépultures plus anciennes, le site ayant été occupé à l'Âge du Fer. Mais presque aucune sépulture de cette période n'a été mise au jour jusqu'à présent. À l'inverse, des sépultures romaines ont été perturbées ou pillées à des époques ultérieures ; c'est notamment le cas de la zone de *Castrum Rauracense*. La possibilité de sépultures postérieures à la période romaine et placées dans des bâtiments romains abandonnés est également envisagée. Les corps complets, qui sont les plus nombreux, sont confrontés à de nombreuses interprétations dont certaines liées à une mort violente. En effet, les études précédentes avaient tendance à associer ces ossements à des épisodes de conflits violents dont les victimes auraient été jetées en catastrophe dans des creusements préexistants comme des puits ou des fossés. L'un des principaux arguments avancés est que des traumatismes *peri mortem* ont été observés sur les os de certains de ces adultes. Cependant, à travers une étude expérimentale effectuée à l'aide de différents outils sur un fémur fraîchement fouillé, l'auteur a montré que nombre de ces traces ont en réalité été causées par la fouille (Kramis 2013). Si la donnée est établie dans certains cas, l'étude récente tend à nuancer cette interprétation. D'autres scénarios violents sont abordés pour justifier un traitement différent du corps du défunt tels que le sacrifice humain, le suicide et la condamnation à mort. Aucune trace de ces événements n'a été observée lors de l'étude anthropologique mais ils ne sont pas pour autant exclus car certaines de ces pratiques ne sont pas toujours visibles sur le squelette. D'autres raisons, appartenant plutôt au domaine social sont également discutées comme des statuts particuliers tels que les sans-abris. Les catastrophes naturelles comme des épidémies, tremblements de terre, inondations, incendies ou encore les jeux du cirque sont également écartés par l'auteur, qui réévalue ici des interprétations anciennes à la lumière des nouvelles données archéologiques et anthropologiques. Cet ouvrage apporte donc de nouvelles connaissances et pistes concernant le contexte assez complexe des ossements humains retrouvés dans la zone d'habitat d'*Augusta Raurica*. Les ossements de périnatals constituent un ensemble cohérent ayant perduré pendant une longue période et sont distingués des adultes, issus de contextes plus hétérogènes et soulevant encore de nombreuses questions. Voici donc une étude qui semble être un bon point de départ pour la compréhension des idées et pratiques qui sous-tendent un tel phénomène. Signalons également la présence d'un catalogue très complet de l'étude des ossements clôturant l'ouvrage (p. 221-387). Lucas DERWAEL

(X 4, 1-2) décrit la petite cité de Panopée en Phocide pour passer en revue la perception des marqueurs urbains chez Pausanias et tenter de mettre en évidence les références matérielles mais aussi culturelles qui orientent la vision et la description des villes chez le Périégète. Beaucoup de ces études proposent un corpus de sources associées au sujet traité (surtout pour les analyses lexicales) et traduites en français. C'est là une heureuse initiative, qui rendra de précieux services mais qui souligne aussi la variété des documents convoqués et met en œuvre de manière particulièrement efficace l'approche méthodologique retenue par les organisateurs, à savoir l'analyse des mots. Et, au-delà des mots, la prise en compte des contextes culturels, socio-politiques, archéologiques qui les déterminent. Comprendre comment on dit la ville, c'est assurément comprendre « les modalités d'expression du fait urbain, de ses réalités et de ses représentations réalistes ou fictives » (p. 15). C'est aussi percevoir les mentalités, les jugements moraux, esthétiques, voire religieux. La tâche était ambitieuse. La lecture de ce volume est enrichissante et inspirante, ouvrant plus d'une piste nouvelle dans un passionnant champ de recherche qui n'est pas près de s'épuiser. Didier VIVIERS

Koen DE TEMMERMAN (Ed.), *The Oxford Handbook of Ancient Biography*. Oxford, Oxford University Press, 2020. 1 vol., XXVI-766 p. Prix : 110 £. ISBN 978-0-19870-301-3.

Suivant la définition large proposée par T. Hägg dans *The Art of Biography in Antiquity* (Cambridge, 2012), K. De Temmerman propose un *Oxford Handbook* stimulant et ambitieux dédié à la biographie antique. La taille du volume (800 pages) ne doit pas étonner, car l'objectif poursuivi n'est pas uniquement de traiter des ouvrages gréco-romains, mais aussi des différents aspects qu'a pu prendre la dimension biographique dans l'Antiquité, dans la droite ligne de la proposition de S. Swain dans son introduction à *Biography and Biographic in the Literature of the Roman Empire*, (Oxford, 1997, co-édité avec M. J. Edwards). Ainsi, après une introduction extrêmement claire et pertinente sur les difficultés liées à la définition de ce qu'est une biographie (p. 3-18), le volume commence par aborder des questions génériques (p. 19-83), avant de consacrer seize chapitres, d'environ une quinzaine de pages chacun, à l'étude d'œuvres particulières, des « préliminaires » grecs du V^e^ siècle avant notre ère à la *Vie d'Hilarion* de Jérôme (p. 87-308) ; ils sont suivis d'analyses plus précises sur certains types de dédicataires (hommes d'États, philosophes, martyrs...) (p. 311-398). Cette première moitié de l'ouvrage est complète au point d'aborder même la question des biographes juifs antiques, ainsi que le *Roman d'Alexandre*, et de laisser une large place au genre (auto)biographique chrétien (sept chapitres sur vingt-neuf), souvent abordé séparément. Le résultat est un panorama vaste et très intéressant des différentes formes qu'a pu prendre ce type d'écriture en Grèce et à Rome, à l'exception étonnante de l'*Histoire Auguste*, qui n'est abordée qu'incidemment, alors que K. De Temmerman reconnaît dans son introduction qu'elle fait l'objet, ces dernières années, d'un intérêt renouvelé. Son projet, financé pendant cinq ans par le Conseil européen de la recherche, dépasse cependant aussi les simples limites de la biographie gréco-romaine, ce qui explique son ampleur. Sa seconde moitié aborde en effet, à part égale, des sujets liés aux récits de vies pris dans un sens très large, y compris au-delà de ce que l'on entend

traditionnellement par « Antiquité ». Ainsi, la partie IV, intitulée *Cultures*, traite des biographies chrétiennes dans les langues autres que le latin ou le grec ancien (syriaque, copte, arménien, arabe) (p. 401-459), tandis que la partie V, *Media*, s'intéresse aux supports non-textuels (tombes égyptiennes, épigraphie, statuaire, arcs de triomphe) (p. 463-527). Ces contributions-là s'affranchissent donc en apparence du thème du volume (ce qui donne parfois lieu, dans la cinquième partie, à des contorsions définitionnelles) et certains ou certaines reprocheront peut-être à l'éditeur leur inclusion dans un volume déjà conséquent. Elles apportent toutefois un contre-point appréciable d'une part aux contributions sur les textes chrétiens, d'autre part au contexte historique de production des œuvres « classiques », dont il est clair dès le début qu'elles n'apparaissent pas dans un monde où seuls des textes littéraires relatent la vie d'individus. Une dernière partie, désormais assez classique dans les ouvrages publiés par des éditeurs anglophones et qui, peut-être, aurait pu être omise, porte sur la réception du genre biographique antique, de la période byzantine au XX^e^ siècle (p. 531-598). Suivent une bibliographie bien évidemment très fournie et à jour et deux index, l'un recensant les passages cités, l'autre, plus généralement, les œuvres, les auteurs et les thèmes abordés. Dans leur ensemble, les contributions, toutes rédigées en anglais par des experts et expertes de tous pays, sont de haut niveau, claires et stimulantes, et peuvent intéresser, suivant l'objectif de l'éditeur du volume, aussi bien les étudiants ou étudiantes que les spécialistes en littérature antique. Il s'agit donc d'un ouvrage tout à fait réussi et les critiques qu'on peut lui adresser relèvent des difficultés inévitables liées à l'articulation entre elles de quarante-deux contributions. Ainsi, la distinction entre les parties II (*Reading biographies*), III (*Tracing biographies*) et IV (*Cultures*) n'est pas toujours très nette et une division chronologique plus assumée aurait sans doute mieux mis en valeur les thèmes communs entre les différents chapitres portant sur la même époque et/ou les mêmes thématiques, d'autant que la partie II est notablement plus longue que les autres. On peut aussi se demander si la partie IV ne pourrait pas être traitée avec les contributions sur la biographie chrétienne ou bien si, étant donné ses bornes chronologiques, elle ne relèverait pas plutôt du volet *Réception*. Plus ennuyeux, malgré les explications très justes de l'éditeur sur l'impasse où l'on se trouve rapidement lorsqu'on confronte une quelconque définition théorique de ce qu'est une biographie avec la réalité de la production littéraire, antique comme moderne, on peut regretter que la façon dont les Anciens désignaient leur production ne soit pas toujours assez prise en compte : ce n'est pas parce qu'une œuvre présente une forte dimension biographique que son auteur l'a conçue comme relevant de ce genre (quel que soit ce qu'il entendait par là) et il est tout aussi intéressant de constater un écart entre notre conception et celle(s) de l'Antiquité, comme en témoigne parfaitement le chapitre sur les œuvres de Xénophon. Ces remarques signalent cependant davantage la richesse des réflexions suscitées par la lecture de l'ouvrage que de véritables points négatifs et il est certain que celui-ci constitue d'ores et déjà une œuvre de référence pour quiconque veut acquérir une connaissance étendue des modes d'écriture et des problématiques liés au genre biographique antique.

Pauline DUCHÊNE

n'est pas un magicien mais un jongleur ; un *salinator* n'est pas un « salt seller » mais un saunier ; c'est le *salarius* qui vend le sel ; les différences entre *nauta* et *navicularius* sont imprécises, etc. Il y a des lacunes : par exemple *mango* (*CIL* XIII 8348 ; *ILS* 4851), de même que *pellio* (*CIL* XII 4500) ou *gypsarius* (*CIL* XII 4479). Si on passe au catalogue, tel qu'il est publié, il n'est pas vraiment satisfaisant. La conception du tableau, qui se contente de la province sans lieu précis et qui ne tient pas compte des métiers exercés hors de sa cité, doit être revue. Ensuite le dépouillement des occurrences est incomplet. Pour la *Belgica*, on ne compterait que 32 attestations de métier dans la province. Même en ne tenant pas compte des inscriptions de Zélande que l'auteur place toujours erronément en Germanie inférieure (ce qui a un impact sur la perception des provinces), ni des fonctions qui pourraient être publiques, ni des cachets d'oculiste, on arrive à près de 50 occurrences. Dans l'ensemble, on constate des coquilles (*siccarius* pour *saccarius CIL* XIII 3700), des métiers mal notés (dans un latin approximatif : *faber tignariorum* ou *faber navalium CIL* XII 728, 730), ou mal compris (*CIL* XII 3336 concerne des mines de fer : *ferrariarum* ; *CIL* XII 4494 ; *AE* 1913, 137) mais aussi des incohérences puisque des prêtrises (sans doute non repérées) sont intégrées au corpus (par ex. *AE* 1946, 153 en Narbonnaise) ou des professions militaires (navarque *classis Germanica* [sic] *CIL* XII 2412). Pourquoi retenir parfois un *dispensator* ou un *tabularius* et ailleurs le refuser (même s'il ne s'agit pas d'un affranchi impérial) ? Les noms des détenteurs de métier ne sont pas toujours correctement notés. Presque toutes les inscriptions sont datées I-III AD, même lorsqu'une précision est possible. Le projet est intéressant, il demande cependant plus de rigueur.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

José Luis MELENA JIMÉNEZ with the collaboration of Richard J. FIRTH, *The Pylos tablets. Third edition in Transliteration*. Vitoria-Gasteiz, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco – Euskal Herriko Unibertsitateko Argitalpen Zerbitzua, 2021. 1 vol. broché, 20 x 27 cm, LXXVI-386 p., ill. (ANEJOS DE VELEIA. SERIES MAIOR 14). Prix : 28 €. ISBN 978-84-1319-319-9.

José L. Melena et Richard J. Firth sont infatigables. Après leur admirable édition translittérée des tablettes en linéaire B de Cnossos parue en 2019 (voir *L'Antiquité Classique* 89 [2020], p. 235-236), ils nous offrent déjà en 2021 son correspondant pour Pylos (Messénie) – ci-dessous, *PT III*. Il s'agit du corpus le plus étendu d'inscriptions mycéniennes après celui de Cnossos – quelque 900 textes datés des environs de 1190 av. J.-C. J. L. Melena était spécialement bien placé pour cette nouvelle édition : depuis plus de trente ans, il travaille activement sur les originaux des tablettes pyliennes et y a réalisé à lui seul plus de 600 raccords de fragments. Richard Firth livre le lieu précis de trouvaille de chaque document, fournissant ainsi des données importantes pour éclairer leur contexte. Un autre élément crucial est l'identification des mains de scribes. C'est E.L. Bennett, Jr. qui y a procédé pour la première fois en 1956, quatre ans seulement après le déchiffrement, faisant sensation lors du premier Colloque international d'Études mycéniennes à Gif-sur-Yvette. Les mains de scribes n'ont pas arrêté d'être scrutées depuis et *PT III* en livre le dernier état. Une autre aide-externe à l'interprétation est fournie par les empreintes papillaires sur argile identifiées grâce au travail

de détective d'une équipe suédoise en 1985 (liste : p. XXXVIII). La longue introduction (p. XVII-LXXVI) fait l'histoire des tablettes – depuis la découverte initiale par Carl Blegen en 1939 jusqu'aux fouilles ultérieures. L'édition proprement dite est vraiment excellente et occupe l'essentiel du volume (p. 1-249). Elle est translittérée, c'est-à-dire qu'elle reproduit les graphèmes phonétiques ou idéographiques du linéaire B en caractères latins. Viennent ensuite (p. 251-386) un ensemble de sections (concordance numérique des tablettes, mains de scribes, classification des séries, reconstruction des documents – près de 100 pages à elle seule –, plans des lieux de trouvaille et tableaux des signes). Le tableau des syllabogrammes permet d'identifier facilement : 1) les 64 signes déjà employés en linéaire A, la principale source du linéaire B ; 2) les 19 créations du linéaire B ; 3) les quatre syllabogrammes non attestés à Pylos. *PT III* est d'une qualité exemplaire. Avec son extrême minutie, ses nouvelles lectures et classifications de tablettes, il devient l'ultime référence comme édition translittérée pylienne. Il fournit de plus des commentaires détaillés sur l'état du texte et son traitement par les scribes, ce qui est très précieux pour l'interprétation. Il donne aussi nombre de détails éclairants sur, par exemple, la confection des tablettes, éventuellement renforcées par une armature végétale, leur séchage, leur rangement, leur cuisson accidentelle avec parfois des traces de la catastrophe finale, les corrections des scribes, leurs instruments, etc. Le lecteur peut ainsi partager la familiarité des auteurs avec le monde de ces hauts fonctionnaires mycéniens. Tout ceci fait que les éditeurs de *PT III* ont droit à notre admiration reconnaissante. L'ouvrage est dédié à la mémoire d'E.L. Bennett, Jr. (1918-2011). À juste titre : Bennett a été, dès 1951 – un an avant le déchiffrement –, le premier éditeur des tablettes de Pylos et est légitimement considéré comme le père de l'épigraphie mycénienne. Quelques suggestions : inclure plusieurs sigles avec leur signification, comme ceux qui spécifient la rotation horizontale d'une tablette, ou bien le symbole de la « vérification » scribale, × (« check-mark ») ; p. xxxv, évoquer le travail capital de Bennett sur les mains de scribes ; p. LXIX, signaler que la série Ta enregistre aussi du mobilier ; p. 51, corriger « Napoleon » en « Napoleon-hat ». Yves DUHOUX

Klaas BENTEIN, *Verbal Periphrasis in Ancient Greek. Have- and Be- Constructions*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., XVI-392 p. 6 fig. n/b. Prix : 102 £. ISBN 978-0-19-874709-3.

Issu d'une thèse de doctorat défendue à l'Université de Gand en 2012, cet ouvrage constitue une étude à large échelle des périphrases verbales avec εἰμί et ἔχω + participe, fondée sur un corpus exhaustif provenant du *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne et de la *Duke Databank of Documentary Papyri*. L'étendue de cette base documentaire (qui va de la période archaïque jusqu'au proto-byzantin) enrichit le dossier scientifique d'une foule de nouveaux exemples ; mais l'importance du livre de Kl. Bentein est surtout d'ordre qualitatif et tient à l'analyse fine des occurrences et de leurs contextes, ainsi qu'à la prise en compte des genres littéraires et des registres de la langue dans l'étude diachronique ; en effet, la dimension sociale s'est avérée très précieuse pour comprendre l'émergence et la diffusion des périphrases verbales à travers le temps. – L'assise théorique, développée dans deux chapitres liminaires, est excellente. L'auteur y présente avec clarté et pertinence l'état de la recherche actuelle sur les

celles – hors sujet – des figures 6 et 22, et sans index, ce livre perd de l'utilité. Néanmoins, il reste plaisant à lire. Sa variété, sa dispersion même, qu'on peut voir comme un souci d'ouverture, attireront plus le curieux que le savant.

Pierre-Louis GATIER

Anne CAHEN-DELHAYE (Dir.), *Le Château Renaud à Virton. Une fortification du Bas-Empire romain.* Namur, Agence wallonne du Patrimoine, 2021. 1 vol. broché, 650 p. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE, 41). Prix : 40 €. ISBN 978-2-39038-100-6.

Publié par l'Agence wallonne du Patrimoine, ce volume est consacré à une fortification du Bas-Empire, érigée sur la colline du « Château Renaud », non loin de Virton, en Lorraine belge. Cette monographie longtemps attendue, résulte de fouilles entreprises en 1962 par J. Mertens, reprises entre 1977 et 1979 par le Service national des Fouilles, et poursuivies ensuite par le Service d'Archéologie de la Région wallonne, en 1989 et 1990, sous l'impulsion de G. Lambert. Cette fortification est située en Belgique Seconde, en un emplacement stratégique, à proximité du *vicus* de Virton-Saint-Mard, dans la cité des Trévires, de voies reliant Reims à Trèves, et du territoire des Médiomatriques, en Belgique Première. Elle occupe un promontoire naturel, isolé sur tous ses flancs par des pentes abruptes, ses remparts (muraille et palissades) étant établis sur une partie du sommet arasé et ceinturant une superficie de 2 ha. Dans les années 1977-1979, une zone d'habitation y a été partiellement fouillée, de même qu'un segment de la muraille, après quoi deux puits furent explorés en 1989-1990. On regrettera d'emblée que la publication suive la chronologie des fouilles, ce qui engendre des répétitions dans l'étude du mobilier et provoque globalement un manque de cohérence dans l'interprétation, à l'échelle du site (*e.g.* les restes fauniques auraient gagnés à être présentés de façon commune). En réalité, l'étude des puits et de leur matériel occupe la majeure partie de l'ouvrage. – Après une présentation du site, des vestiges et de l'historique des fouilles par C. Massart et A. Cahen-Delhaye, la publication du mobilier de la fouille des remparts et de la zone d'habitat débute par un catalogue des monnaies, jadis établi par J. Lallemand et étudié ici par J. van Heesch. Une centaine de monnaies proviennent de dépôts intentionnels, dans des trous de poteaux et des tranchées de fondation, une pratique attestée depuis l'Âge du fer. La circulation monétaire locale débute au IV^e^ siècle, avec plusieurs pics entre 330 et 341, 348 et 364 et surtout entre 388 et 408 ap. J.-C., lesquels correspondent à des périodes d'occupation également attestées sur d'autres sites de hauteur régionaux. L'étude du mobilier céramique (R. Brulet) répartit le matériel en fonction des groupes de pâtes, et présente un catalogue systématique suivi d'une étude typologique. Celle-ci témoigne d'une occupation importante du site durant l'Antiquité tardive, du IV^e^ au début du V^e^ siècle, ce qui est d'autant plus utile que le mobilier céramique de cette période reste mal connu, en dépit des récentes publications de mobilier provenant de Virton et d'Arlon par F. Hannut et D. Henrotay. Quelques fragments de verrerie (vaisselle, parure, perles et verre à vitre) sont présentés par C. Massart, de même que le matériel métallique, composé de fibules, parures, vaisselle, pièces de harnachement, armes et outils divers, ainsi que de quelques fragments de figurines, statues et appliques en alliage cuivreux. Les fragments d'architecture sont étudiés par A. Cahen-Delhaye ; il s'agit essentiellement de blocs provenant

de monuments funéraires remployés dans la muraille du Bas-Empire, qui présentent quelques décors figurés ou architecturaux. Ils pouvaient être particulièrement imposants en territoire trévire comme le montrent les blocs retrouvés dans les murailles d'Arlon et de Montauban, et diverses études en cours. On regrettera cependant qu'ils soient aussi médiocrement illustrés. Ajoutons qu'aucune inscription n'a été mise au jour. Les restes fauniques issus des fouilles de la muraille et des zones d'habitat ont été étudiés par A. Gautier, beaucoup plus brièvement que les restes fauniques issus des puits, analysés par M. Court-Picon *et al*. La présentation quantitative des espèces, principalement domestiques, montre que, tout comme dans les sites trévires de Virton et de Viville, le bœuf puis le porc étaient majoritairement consommés. La question des restes chevalins reste posée : ils sont ici considérés comme non consommés, tandis que dans les puits voisins, M. Court-Picon propose d'y voir un geste rituel, et que dans le *vicus* d'Arlon, F. Pigière (2009) identifiait là une tradition alimentaire trévire. Sans surprise, le site naturellement fortifié est occupé du Néolithique à l'Âge du fer. Les états pré- et protohistoriques du site sont présentés par D. Cahen, A. Cahen-Delhaye et C. Massart. Différents creusements identifiés en fouille ainsi que de la céramique et des silex éparpillés témoignent de l'occupation néolithique. Une vingtaine de fragments de céramique signalent une occupation datant du second Âge du Fer, bien qu'aucune structure n'ait été décelée. La suite de la monographie est consacrée à la fouille et au matériel issu de deux puits, dont les 30 et 33 mètres de profondeur, rarement rencontrée, ont nécessité un impressionnant travail de creusement et de cuvelage maçonné en moellons réguliers. Le remplissage de chacun de ces puits se compose de différentes couches d'effondrement, de comblement volontaire, de dépotoirs et d'un dépôt métallique. La bonne conservation du matériel, sa variété (céramique, verre, métal, bois), son abondance et sa qualité sont notables ; des monnaies datent leur abandon des dernières décennies du IV^e^ siècle. Le matériel métallique – près de 30 kg dans chaque puits – est principalement composé d'outillage et de contrepoids, mais aussi de parures, de vaisselle en cuivre et en étain, d'armement, ainsi que d'éléments de charronnerie. De remarquables artefacts en bois ont été préservés au fond du puits 1, dont un surprenant siège pliant (*sella castrensis*) en bois tourné, typologiquement lié au milieu militaire. D'autres objets en bois sont présentés, comme un pied de lit en bois de buis tourné et plusieurs douves de seaux, avec leurs cerclages et anses métalliques ; cet assemblage de bois trouve des parallèles trévires en cours d'étude dans deux puits du *vicus* d'Arlon et dans un bassin de la villa de Mageroy. Divers fragments de chaussures en cuir sont également à mentionner au fond du puits 2 ; ce puits présente, entre 16 et 22 m de profondeur, une couche formant un bouchon de pierres, composée de fragments d'autels et d'une statue de Mercure en calcaire délibérément brisée ; l'hypothèse de la présence d'un sanctuaire sur le site est avancée par F. Hannut et P. Mignot. Le matériel métallique, concentré à plus de 22 m de profondeur, pourrait constituer un dépôt intentionnel, ce dont témoigneraient les catégories d'objets retrouvés : des séries d'armement, d'outillage, de vaisselle, de parures, des chaînes de seaux, ainsi qu'un moyen bronze de Cupidon de 48 cm et 4,5 kg, exposé au Musée gaumais de Virton. La notion de cache d'objets métalliques est développée par les auteurs sur la base de l'assemblage de ce second puits. On soulignera l'intérêt du chapitre très complet portant sur les analyses biologiques réalisées sur le matériel issu des deux puits (M. Court-Picon *et al*.). Sont étudiés en détail les ossements humains et les restes fauniques

témoins de pratiques alimentaires et rituelles. Les restes carpologiques sont étudiés par S. Preiss. Suit une analyse palynologique par M. Court-Picon, richement développée dans plusieurs pages de tableaux et de résultats répartis par couche et par puits, et la présentation d'une grande variété de taxons. Ces études interdisciplinaires révèlent une exploitation variée des terres autour des puits : un paysage ouvert, comportant vergers, prairies, cultures de céréales et pâtures, en lisière de la forêt qui recouvre aujourd'hui intégralement le site, analyses qui sont de grand intérêt pour l'environnement de toute la région au Bas-Empire. Les interprétations générales topographiques et chronologiques du site de hauteur sont proposées par R. Brulet : la muraille, la palissade et les portes d'accès en font un site fortement défendu et militarisé. La fouille du plateau, non extensive, n'a permis de trouver que quelques trous de poteaux associés à de l'habitat. Le mobilier varié permet d'envisager la nature et les périodes d'occupations du site de hauteur, occasionnellement occupé comme lieu d'habitat en cas de troubles comprenant un possible sanctuaire au sein d'une petite agglomération civile. Plusieurs exemples trévires laissent en effet penser que les fortifications de hauteur étaient souvent dotées d'espaces civiques et religieux (cf. J. Metzler *et al.*, *L'espace public du Titelberg*, 2016, *AC* 89 [2020], p. 337-339). Parmi les 64 sites de hauteur identifiés en territoire trévire, il s'agit de loin du mieux étudié, avec le « Cheslain » d'Ortho publié par J. Mertens et H. Remy en 1971. L'intérêt de cette publication réside avant tout dans la qualité des catalogues et de l'étude du matériel richement illustrés, comparables pour la région à la publication du Titelberg. Fortement lié aux troubles et à l'insécurité croissante de la région durant les IV^e^ et V^e^ siècles, le site du « Château Renaud » constitue désormais un ensemble archéologique de référence pour le Bas-Empire romain en Belgique.

Maxime DUVAL

Michel KASPRZYK et Martial MONTEIL (Dir.), *Agglomérations,* vici *et* castra *du Nord de la Gaule entre Antiquité tardive et début du haut Moyen Âge*. Paris, CNRS Éditions, 2018. 1 vol. broché, 308 p., ill. n./b. et coul. (GALLIA, 74.1). Prix : 59 €. ISBN 978-2-271-11768-7.

Plus de vingt ans après le congrès de Bliesbruck traitant des agglomérations secondaires, la quatrième rencontre de l'ATEG a voulu dresser un nouveau bilan, grâce aux récentes données issues de multiples programmes collectifs de recherche. Ce volume, paru en 2018 et toujours d'actualité, esquisse les profonds changements que subissent les occupations à la fin de l'Antiquité tardive et l'émergence d'une transformation des territoires et réseaux. Introduit par un article des éditeurs reprenant les principales thématiques du colloque, cinq approches de synthèse couvrent les régions situées au nord de la Loire. Ceci est complété par des données récentes de la Belgique Première et Seconde ainsi que de la Germanie Première. Onze études de cas servent à préciser ou relativiser les différents constats. La plupart des occupations présentent un rétrécissement de leur superficie et l'installation de fortifications, mais à des rythmes variés. En Lyonnaise, le phénomène apparaît dès la deuxième moitié du II^e^ s. En revanche, la Gaule Belgique II et la Germanie Seconde sont quant à elles touchées à partir de la seconde moitié du IIIe s. (cf. la désertion massive de Bois-l'Abbé, E. Mantel & S. Dubois). L'article de R. Clotuche *et al.* montre que Famars subit un démantèlement

concernent celles-ci et forment une bonne partie de la matière sont incontestables. Et celles qui sont consacrées aux dattes, coton et salaisons, aussi à deux produits de luxe, le poivre et les perles, et à la mouture ne sont pas moins riches et convaincantes. François Sigaut aurait aimé la démarche et en aurait apprécié, je pense, les résultats.

Georges RAEPSAET

François LEROUXEL et Julien ZURBACH (Dir.), *Le changement dans les économies antiques.* Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 395 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 140). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-3465.

Dès les premières pages de l'introduction de Fr. Lerouxel et J. Zurbach, on comprend que le présent ouvrage se pose clairement en contrepoint de la *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007), jugée trop centrée sur le monde gréco-romain et faisant la part trop belle à la notion de « croissance » telle que définie par D. North, fondée sur des données quantitatives à la validité contestable. Les auteurs de ce volume préfèrent dès lors mettre en avant la notion de « changement », estimant, en effet, que les économies antiques ont connu des changements fondamentaux dont la notion de croissance, à elle seule, ne permet pas de rendre compte, et dont la périodisation et les aires géographiques concernées (d'où le fait de parler d'économies au pluriel) ne correspondent pas à celles définies par l'histoire politique ou culturelle. Cet ouvrage est le fruit du travail d'un groupe de réflexion qui s'est focalisé sur les produits alimentaires comme objet historique afin de permettre une réelle confrontation des sources (qui ne se limitent pas aux sources textuelles et archéologiques traditionnelles, mais incluent des données accumulées par la technologie, les études environnementales et toutes les autres disciplines dites « nouvelles ») et des problématiques. Il se compose de neuf longues contributions réparties en quatre chapitres. – Le premier est consacré aux céréales (on trouvera d'ailleurs un lexique commode des termes relatifs aux céréales aux p. 135-136). Il s'ouvre par la contribution de D. Agut, C. Bouchaud, F. Lerouxel et C. Newton traitant du remplacement de l'amidonnier par le blé dur en Égypte durant la seconde moitié du I^er^ millénaire, que l'on mettait traditionnellement en relation avec la conquête macédonienne. Les auteurs concluent cependant que ce sont essentiellement les avantages agro-techniques du blé dur par rapport à l'amidonnier (réduction du temps de travail pour obtenir les grains nettoyés, diminution du volume de stockage) qui expliquent cette transition, notamment dans le cadre de l'approvisionnement d'Alexandrie. P. Ouzoulias consacre ensuite une étude aux techniques de production et de préparation des céréales vêtues dans l'Antiquité, y compris les machines destinées au pilage, jusqu'aux différentes formes sous lesquelles elles étaient consommées. La dernière partie de sa contribution se focalise sur les dénominations de l'épeautre et ses attestations littéraires. C'est également à la culture de cette céréale sur la longue durée (depuis l'Âge du bronze jusqu'au V^e^ s. ap. J.-C.), en France, qu'est dédiée l'étude de V. Zech-Matterne. Elle conclut que cette céréale se répandit progressivement en France depuis les Alpes, trouvant, durant le second Âge du fer et l'époque romaine, ses aires de prédilection en Suisse, Allemagne de l'Ouest, dans le Nord de la France, en Belgique, aux Pays-Bas et dans le sud de la Grande Bretagne, pour régresser ensuite et ne plus subsister que dans quelques aires restreintes,

soumises à des climats ou des sols plus contraignants. – Le deuxième chapitre est consacré aux dattes, coton et salaisons. La première contribution est celle de L. Graslin, qui estime que l'extension des palmeraies en Babylonie au VI^e^ s. av. J.-C. est liée à des travaux royaux portant sur les canaux qui rendirent possible la conversion de nouvelles terres en palmeraies. Il s'agit d'un changement ponctuel, dépendant des opportunités, sans réorganisation générale de l'économie agricole, dont seules les familles de notables semblent d'ailleurs avoir tiré parti. Quant à C. Bouchaud et G. Tallet, elles traitent de l'intégration du coton au sein des économies agraires antiques des régions africaines et arabiques autour de la mer Rouge entre les I^er^ et VII^e^ s. Les cotons y étaient cultivés sous la forme d'arbres, nécessitant ainsi moins d'eau, et ont bénéficié de techniques d'irrigation bien maîtrisées au sein des oasis et des systèmes de culture nilotique, ainsi que d'une main-d'œuvre disponible en abondance les mois d'été. Le développement de ce produit à haute valeur ajoutée entre les II^e^ et IV^e^ s. serait à mettre en lien avec les opportunités nées de la conquête romaine, en intégrant ces régions dans des réseaux de diffusion plus amples. La dernière contribution de ce chapitre, que l'on doit à E. Botte, retrace l'évolution de l'économie des conserves de poissons (salaisons et sauces), depuis l'époque archaïque jusqu'au Bas-Empire. – Le troisième chapitre est consacré aux produits de luxe venus d'Inde, à commencer par le poivre noir sous la plume de F. De Romanis, P. Schneider, J. Trinquier. Arrivé avec la dernière vague de la *luxuria* dans la seconde moitié du II^e^ s. av. J.-C., les quantités considérables dans lesquelles ce poivre sera acheminé vont toutefois entraîner sa banalisation, au point qu'il se substituera, dans le courant du I^er^ s. av. J.-C., au poivre « long », et se retrouvera dans les régions les plus éloignées des provinces occidentales. Le cas des perles de la mer Érythrée traité par P. Schneider offre un contrepoint intéressant : alors que le poivre devient un produit de consommation massive, perdant ainsi son statut de « produit de luxe », la perle a pu, elle, devenir la plus accessible de toutes les « gemmes » venues d'Érythrée sans pour autant se dévaloriser en termes de prestige, ce qui en fait un excellent marqueur de l'évolution d'une fraction de la société (les femmes des classes « moyennes », essentiellement). – Le dernier chapitre est constitué d'une seule contribution consacrée à l'évolution des moulins par O. Buchsenschutz, C. Chaigneau, S. Lepareux-Couturier. Il s'agit de la présentation de plusieurs résultats obtenus (moulins va-et-vient du Néolithique à l'Âge du fer en France ; passage des meules va-et-vient aux meules rotatives en Gaule, notamment) par le Projet collectif de recherche « Évolution typologique et technique des meules du Néolithique au Moyen Âge », qui tente d'appréhender la diffusion des nouvelles techniques et les relations entre les lieux de production et les lieux d'utilisation des moulins. – J. Bourdieu et L. Graslin tirent les conclusions de ce volume, en revenant notamment sur les problèmes posés par l'exploitation des sources antiques. Ils estiment fondamentalement que l'accumulation des différents cas traités ici offre un véritable dispositif expérimental permettant de penser le changement dans ses multiples variations, notion en tout cas plus opératoire, selon eux, que celle de « croissance ». Quoi qu'il en soit, ce livre pose des questions de méthode qui soumettent à l'épreuve celles proposées par les économistes. Certains diront même qu'il ne traite pas véritablement d'économie au sens où on la définit habituellement. Certes, il se focalise sur des « changements », mais ces derniers comportent toujours une dimension économique dans des secteurs qui se révèlent, par ailleurs, d'une importance vitale dans le fonctionnement des sociétés antiques. Ce

volume ravira en tout cas ceux qui se sentent mal à l'aise avec l'orientation « quantitative » que prennent depuis plusieurs décennies les études d'histoire économique de l'Antiquité ; à tout le moins doit-on lui reconnaître le mérite de poser d'une manière nouvelle la question du rapport entre économie et histoire. Christophe FLAMENT

Jérôme FRANCE, *Tribut. Une histoire fiscale de la conquête romaine*. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol. broché, 532 p., 9 fig. Prix : 25,50 €. ISBN 978-2-251-45178-7.

À Franz Cumont, Mikhaïl I. Rostovtzeff écrivit en 1937 cette phrase que l'on trouve parfois en exergue d'ouvrages de synthèse : « Mais à quoi servent toutes nos recherches particulières, si elles ne doivent pas conduire à une synthèse ? » (G. Bongard-Levine *et al.*, *Mongolus Syrio salutem optimam dat*, 2007). Après le recueil d'articles choisis qu'il a publié en 2017 sous le titre *Finances publiques, intérêts privés dans le monde romain* et qu'il qualifiait alors de « demi-livre » (*AC* 88 [2019], p. 350-351), Jérôme France offre désormais une sorte de mise en réseau de tous ses travaux en proposant à son lecteur les éléments de jonction qui manquaient alors. D'une plume libre, à laquelle on ne reprochera cependant ni sa rigueur, ni son élégance, il fournit durant son parcours un ensemble de phrases qui ne manqueront pas de devenir des citations. Quelques-unes pourront donner une idée de la manière avec laquelle il s'attaque à des idées reçues : contre l'idée d'un militarisme pathologique des Romains, il montre que « Rome n'était pas la seule puissance carnivore dans un monde de végans » (p. 175). À propos des très rares révoltes ayant tenté de secouer le joug romain et qui ont fini dans le sang : « la paix romaine, en effet, n'allait pas jusqu'à la liberté de quitter l'empire : le Brexit n'était pas une option » (p. 400). Ou encore, à la fin de l'ouvrage, et en réponse à une certaine historiographie capable de comparer les Romains à Hitler : « l'impérialisme romain pouvait être brutal et cupide, il ne manifestait guère d'état d'âme, mais il avait au moins quelque chose à offrir » (p. 405). Mais c'est assez sur la forme. Le projet lui-même s'avère des plus originaux, car l'auteur n'hésite pas à affirmer qu'il n'existe pas encore de synthèse sur la fiscalité romaine et que ce livre ne comblera pas cette lacune (p. 20). Plus qu'une « histoire de la fiscalité », c'est en fait une « histoire fiscale de la conquête romaine » qu'a produite ici Jérôme France. La fiscalité, qu'il ne définit pas comme un ensemble de prélèvements mais comme « l'ensemble des lois et des moyens relatifs à la détermination, à l'établissement et la perception des impôts » (p. 19), lui paraît offrir « un excellent panorama pour scruter la formation d'un empire » (p. 19), pour pénétrer la nature et le principe du modèle impérial romain. L'énigme est ancienne mais la réponse est nouvelle : pour l'auteur, la longévité de l'empire romain « ne peut s'expliquer elle-même que par la réussite d'une formule durable de gouvernement » (p. 18-19), et c'est cette formule qui constitue l'objet de l'investigation. L'impôt ne serait pas payé s'il était seulement imposé, il faut obtenir l'adhésion des payeurs ; le problème n'est pas tant de savoir « comment » fonctionne le système, mais « pourquoi » (p. 23). Pas plus qu'une histoire de la fiscalité, on ne trouvera de considérations économiques développées. C'est dans une perspective résolument politique que cette nouvelle forme d'histoire romaine est construite. Elle permet, au prisme des moyens à disposition de l'État pour financer la conquête et les grandes politiques de l'époque républicaine, de retrouver l'essentiel des événements importants qui en composent la

patron bienveillant, protecteur et garant de la paix. Dès lors, comme l'auteur le souligne bien dans la conclusion (p. 389-405), même s'il y a un racket, les contribuables trouvent un ensemble d'intérêts à se soumettre, et même si l'ensemble est peu rationnel et peu résilient face aux crises, il est construit sur une « pyramide de compromis » qui permet d'obtenir l'adhésion des communautés provinciales. Au cours de ce parcours, on signalera un certain nombre de documents utiles, en particulier une carte des ressources fiscales de l'empire au IIe siècle av. J.-C. (p. 211) et divers tableaux des recettes et des dépenses publiques d'après des estimations modernes. L'ouvrage s'achève sur l'ensemble des notes (p. 407-448), une chronologie (p. 449-452), une bibliographie riche des ouvrages essentiels (p. 453-495) et des *indices* (p. 501-530). À l'issue de cette lecture, on ne peut qu'espérer que cette « histoire fiscale » saura introduire un peu plus de fiscalité dans l'étude de l'histoire romaine et, peut-être, susciter l'analyse comparable d'autres sociétés antiques. Il devient clair, s'il en était besoin, que la fiscalité est un ressort indispensable de l'étude du politique. Michaël GIRARDIN

Ian WORTHINGTON, *Athens After Empire. A History from Alexander the Great to the Emperor Hadrian*. Oxford, Oxford University Press, 2021. 1 vol. relié, 23,5 x 15,6 cm, X-402 p. Prix : 30,99 £. ISBN 978-0-190-63-3981.

C'est une somme de plus de quatre cents pages que I. Worthington, éminent spécialiste de la Grèce hellénistique et de la rhétorique, nous offre sur l'histoire athénienne postérieure à l'époque classique. Il s'agit là d'une période généralement reléguée dans l'ombre des « grands » siècles de Périclès et de Démosthène, mais à laquelle l'auteur entend bien redonner ici ses lettres de noblesse. L'histoire d'Athènes à cette époque est en effet riche et variée, et son influence dans les domaines de la politique et des arts fut grande, à la fois dans le monde grec et dans le monde romain. La résilience des Athéniens, qui se traduit notamment par la volonté de saisir toutes les opportunités de recouvrer leur indépendance, constitue également l'un des fils conducteurs de ce travail. Sa principale originalité est toutefois de traiter d'un seul tenant les périodes hellénistique (que l'on fait se terminer le plus souvent vers 30 av. J.-C.) et romaine, jusque 132 ap. J.-C., date de la construction de la fameuse arche d'Hadrien qui marque, selon l'auteur, une appropriation plus grande de la cité par le pouvoir romain. C'est donc de l'histoire d'Athènes durant une « longue période hellénistique » que l'on propose de traiter ici. Toujours selon l'auteur, cette nouvelle synthèse était d'autant plus nécessaire qu'il convenait de tirer parti des progrès récents réalisés dans le domaine de l'épigraphie, notamment la révision de la datation de plusieurs documents clefs. Il faut bien reconnaître que, dans l'ensemble, le livre fait la part belle à l'histoire politique et militaire de cette longue période, où l'auteur tente habilement de situer Athènes sur l'échiquier des grandes puissances. Les limites de la plupart des chapitres épousent de ce fait les grandes phases de l'histoire événementielle, chapitres que l'on propose de décrire ici très succinctement, en tentant d'en préciser quelques-uns des principaux enjeux. Ainsi le chap. 1 est-il consacré au début de la domination macédonienne (où il est question des réformes financières de Lycurgue, des difficultés engendrées par l'approvisionnement en céréales, ou encore de la guerre lamiaque), le chap. 2 au gouvernement de Démétrios de Phalère (dont on tente de cerner la nature et discute des lois

promulguées par ce dernier), le chap. 4 à celui de Démétrios Poliorcète (notamment les honneurs démesurés dont il a bénéficié, mais on propose également une mise au point sur la chronologie et le calendrier, précisions bien utiles pour traiter ensuite de la tyrannie de Lacharès), le chap. 5 à la guerre chrémonidienne (mais où il est également question des difficultés d'approvisionnement en céréales et des invasions galates), le chap. 6 des événements qui suivent jusqu'à l'« indépendance » de 229 av. J.-C. (et l'adoption par Athènes d'une politique de neutralité), les chap. 7 et 8 des relations entre Athènes et Rome ainsi que des guerres de Macédoine (où l'auteur réfute notamment l'affirmation de Polybe selon laquelle Athènes aurait été à l'origine de l'intervention de Rome durant la deuxième guerre de Macédoine, discute de l'existence d'un *foedus* formel entre Athènes et Rome, et de la récupération de Délos), le chap. 10 se termine avec le sac de Sylla (dont on dresse le bilan sur le plan matériel, et où on s'intéresse au statut d'Athènes après 86, qui demeure, selon l'auteur, une ville libre), le chap. 11 nous mène jusqu'à l'avènement d'Auguste (où il est question des constructions financées par Pompée, César, ou encore Appius Claudius Pulcher), le chap. 12 traite de l'Athènes augustéenne (où l'on se focalise sur les relations, parfois tendues, entre le *princeps* et la cité), le chap. 13 nous mène, enfin et très rapidement, du règne de Tibère à celui d'Hadrien (en tentant de démêler les relations que les trois dynasties qui se sont succédé ont entretenues avec Athènes). Bien que la trame de ce livre soit événementielle, l'auteur n'en distille pas moins, au fil des chapitres, des éléments d'histoire institutionnelle (en étant notamment attentif à l'institution de l'éphébie), économique, religieuse, culturelle et intellectuelle (en insistant sur le fait que les écoles de philosophie et de rhétorique athéniennes furent assidument fréquentées par les Macédoniens et les Romains, plus particulièrement leurs dirigeants, tout au long de la période envisagée). Par ailleurs, le fil de la narration est à plusieurs reprises interrompu par des chapitres thématiques. Ainsi le chap. 3 est-il consacré à une mise au point relative aux institutions, où il est surtout question des organes de la démocratie et de leurs évolutions, ainsi que de l'éphébie. Le chap. 9 est consacré à la vie religieuse et sociale, où il est question de l'évolution du nombre des citoyens, de l'attitude des souverains vis-à-vis du peuple (notamment concernant l'approvisionnement en blé), du fossé qui se creuse progressivement entre les riches et les pauvres, de la place des femmes (plus importante dans les sphères religieuse, économique et intellectuelle), de l'instauration du culte impérial et de celui des divinités « orientales » (Isis, Sarapis). Le chap. 14 s'intéresse, quant à lui, aux réalisations architecturales entreprises durant l'époque impériale, comme l'agora romaine sous Auguste, le temple d'Auguste et de Rome, l'Odéon d'Agrippa, le monument de Philopappos, avant de terminer par les réalisations du règne d'Hadrien, comme l'achèvement du temple de Zeus Olympien, la bibliothèque, ou encore la célèbre arche. C'est sur ce monument que se focalise le dernier chapitre, où l'auteur tente de montrer en quoi il marque une étape importante, en le mettant notamment en lien avec les réformes financières d'Hadrien et, surtout, la création de la ligue du Panhellénion qui allait redonner à Athènes la première place, sur le plan culturel en tout cas, en Grèce et, plus largement dans le monde romain. En définitive, ce livre s'adresse aussi bien aux néophytes de par la vision très large qu'il offre de l'histoire athénienne et de ses différents aspects durant la période envisagée, mais aussi aux spécialistes des différents

domaines, grâce aux mises au point qui y sont proposées sur plusieurs dossiers débattus, ainsi que par l'immense bibliographie – plus de 35 pages ! – rassemblée et décortiquée au sein de ce volume. Christophe FLAMENT

Guy BRADLEY, *Early Rome to 290 BC. The Beginnings of the City and the Rise of the Republic*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2020. 1 vol. broché, 23,4 x 15,6 cm, 432 p. (THE EDINBURGH HISTORY OF ANCIENT ROME). Prix : 29,99 £. ISBN 978-0-748-62110-1.

C'était une gageure que de se lancer dans la rédaction d'une nouvelle histoire de la Rome des origines, particulièrement en langue anglaise, dans laquelle il existe déjà plusieurs ouvrages qui ont fait date et sont devenus des références en la matière, comme celui de Tim Cornell, *The beginnings of Rome* (1995) ou de Gary Forsythe, *A critical history of Early Rome* (2005). Nonobstant, Guy Bradley a relevé le défi de manière fort intéressante et est parvenu à produire un ouvrage qui laisse transparaître une originalité certaine. Si le plan en dix chapitres suit une progression attendue et relativement traditionnelle (considérations méthodologiques et heuristiques [chap. 1], récapitulation de nos connaissances – essentiellement archéologiques – sur l'Italie ancienne depuis l'âge du Bronze jusqu'à l'époque historique [chap. 2], discussion sur les mythes et les légendes en lien avec la fondation de Rome [chap. 3], un chapitre consacré à la royauté [chap. 4], prolongé par deux chapitres thématiques sur les problématiques traditionnelles du développement urbanistique [chap. 5] et des structures économiques et sociales [chap. 6] de la Rome archaïque, et enfin quatre chapitres dédiés à la Haute République suivant une progression chronologique [chap. 7-10]), il a le mérite de permettre au lecteur de visualiser clairement l'évolution des recherches sur la Rome archaïque depuis les deux dernières décennies. C'est là l'un des intérêts majeurs de cet ouvrage : mettre à jour de manière synthétique et systématique l'ensemble des (nombreux !) problèmes posés par la Rome des origines et des débuts de la République et affermir les bases à partir desquelles de nouvelles perspectives pourront être développées (ce que l'auteur a d'ailleurs commencé à faire lui-même, bien que l'essentiel de ses intuitions novatrices personnelles aient déjà été publiées antérieurement dans de précédents ouvrages ou articles). L'un des éléments les plus appréciables de l'ouvrage est l'exposé systématique des différentes tendances historiographiques et des nombreuses hypothèses émises par les Modernes à propos de chaque dossier abordé. Dans un domaine aussi polémique que les origines et les premiers temps de Rome, où il y a pour ainsi dire autant d'hypothèses divergentes que de chercheurs, un tel travail de synthèse et de clarification est plus que bienvenu et ne manquera pas de séduire les lecteurs qui s'intéressent de près à ces nombreuses questions. Sur le fond, on appréciera également l'utilisation croisée des sources littéraires et archéologiques, de même que la connaissance fine et détaillée par l'auteur du matériel aussi bien textuel que matériel, fruit d'une longue étude, dont la présentation dans cet ouvrage épargnera aux futurs chercheurs de nombreuses heures de collecte et de mise en perspective. La partie la plus originale de l'ouvrage concerne sans nul doute la structure sociale de la Rome archaïque et son évolution – c'est aussi en ce domaine que les recherches récentes ont été les plus intenses et ont fait le plus bouger les lignes de ce que l'on croyait acquis.

admise jusqu'ici. Parmi les vases publiés, il faut également mentionner la présence du canthare ZP1699, déjà étudié par N. Coldstream, qui y voit un des exemples les plus anciens de la production béotienne reflétant une influence de l'atelier du Dipylon et du Peintre de Hirschfeld sur le décor figuré. Cette pièce exceptionnelle atteste ainsi des échanges artisanaux continus entre l'Attique et la Béotie dès le VIII^e^ siècle. L'ensemble du volume est complété d'une documentation graphique et photographique de grande qualité.

Athéna TSINGARIDA

Giovanni COLONNA, *Il santuario di Portonaccio a Veio, II. Gli scavi di Maria Santangelo (1944-1952)* con contributi di L. AMBROSINI. Roma, G. Bretschneider, 2020. 1 vol. broché, 24 x 34 cm, XVI-65 p., 5 fig., 60 pl. (MONUMENTI ANTICHI DELL'ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI, SERIE MISCELLANEA, 25). Prix : 109,00 €. ISBN 978-88-7689-325-4.

Venant à la suite de G. Q. Giglioli, E. Stefani et M. Pallottino, Maria Santangelo a dirigé onze campagnes de fouille sur le site du fameux sanctuaire étrusque de Portonaccio à Véies, entre 1944 et 1952. Avec des moyens financiers conséquents pour l'époque, elle poursuit d'abord, du côté nord, l'exploration du secteur de la citerne romaine et de la voie dallée, dont elle fait démonter d'amples sections. Ensuite, dans l'enceinte même du *temenos*, elle fouille près du grand autel oriental, puis, progressant vers l'ouest, elle découvre la citerne archaïque qu'elle vide complètement en même temps que la carrière qui éventra à l'époque romaine le centre de l'*area sacra*. Pour la première fois, les fouilles sont systématiquement approfondies jusqu'au sol vierge. Dans l'abondant matériel recueilli tous secteurs confondus figurent de nombreux éléments du célèbre groupe de statues acrotériales qui ornait le temple du début du V^e^ siècle av. J.-C., beaucoup de petits fragments certes mais aussi le torse acéphale de l'Hercule ainsi qu'un bras et un morceau du drapé de l'Apollon. S'y ajoutent des antéfixes, des éléments de corniche, sans parler d'une abondante céramique dont une petite olpè avec l'inscription *Menerva*. En retraçant ici l'histoire de ces campagnes véiennes sur un sanctuaire qu'il connaît admirablement pour l'avoir tout particulièrement étudié depuis les années 1980 et encore fouillé en 2006, G. Colonna élucide – au plein sens du terme – la séquence sans aucun doute la plus mal connue des fouilles de Portonaccio. M. Santangelo, personnalité forte mais solitaire, disparue en 1978, n'a en effet rien publié de ses fouilles, ce qui n'est, il faut le reconnaître, pas un cas isolé. Mais, surtout, elle n'a laissé que des rapports extrêmement laconiques de ses opérations et découvertes sur le terrain, avec le facteur aggravant d'un désintérêt total pour la stratigraphie, pour l'inventaire du matériel mis au jour et pour toute forme de documentation graphique ou photographique. S'agissant de la sixième campagne (1947), les Archives Santangelo ne contiennent même pas un de ces petits cahiers manuscrits (*taccuini*) ou une *relazione* dactylographiée dont on dispose heureusement pour les autres années. On mesure ainsi tout à fois l'utilité et l'extrême difficulté de l'admirable travail accompli par G. Colonna. Le livre s'ouvre sur une brève biographie de M. Santangelo, suivie de l'historique de ses campagnes, de l'inventaire des maigres sources disponibles à leur sujet, et d'un rappel des découvertes de 1943, précédant donc immédiatement l'intervention de M. Santangelo. Le savant italien expose ensuite, campagne par campagne,

et, si possible, jour après jour, le déroulement de la fouille, en citant et commentant au fur et à mesure les écrits de Maria Santangelo. Il en propose, pourrait-on dire, une forme de lecture critique et exégétique, à la lumière de rares archives photographiques, des données issues des fouilles antérieures ainsi que du matériel conservé au Musée national étrusque de la Villa Giulia (Rome). Le tout, complété par des références à une ample bibliographie intégrant les travaux les plus récents, aboutit à identifier et localiser maintes trouvailles demeurées jusqu'alors décontextualisées. Pas moins de 60 planches photographiques en grand format et de belle qualité – mais toutes en noir et blanc – permettent de visualiser et les lieux et les pièces exhumées. Dans ce travail de bénédictin, mené avec une précision d'orfèvre, nous n'avons relevé que quelques erreurs de pure forme, comme ces renvois à la fig. 3 à corriger en fig. 2a, ces références à un puits F qui semble en réalité le puits E du plan de Stefani (fig. 1) ou encore cette photo du grand autel vu « depuis le sud » alors qu'il l'est depuis le nord (pl. XIII, b). En refermant l'ouvrage, on se dit que l'on aurait aussi pu procéder autrement, c'est-à-dire en publiant d'un côté, et intégralement, les maigres textes de la fouilleuse et en livrant d'un autre côté le commentaire, ce qui aurait permis au lecteur de naviguer en toute indépendance dans chacun des deux volets. Par ailleurs, et c'est ici un vrai regret, il manque un plan topographique répondant aux standards actuels et qui aurait servi de référence pour situer tous les vestiges mentionnés au fil des pages. Pour le lecteur qui connaît forcément moins bien que G. Colonna le site de Portonaccio, il n'est pas toujours aisé de se retrouver au milieu des plans ici reproduits (fig. 1 à 5 et pl. X), qui datent des années 1940 aux années 1990, sans aucun repère ou avec des repères différents (le A de la fig. 1 est le B de la fig. 3) et sans qu'aucun ne présente de cotes altimétriques, parfois même pas d'échelle. Rien n'empêchait non plus de fournir en introduction un plan des phases du sanctuaire puisqu'elles sont aujourd'hui bien connues, de même qu'une carte de localisation des espaces fouillés par M. Santangelo, dans la logique même de la réécriture d'une chronique archéologique. Ces quelques considérations, sans ôter le moindre mérite à l'œuvre savante de G. Colonna, soulignent au contraire tout l'intérêt et la curiosité que suscite la lecture de ces campagnes véiennes, entamées alors que les canons tonnaient encore plus au nord, dans la vallée de l'Arno. Mais il va de soi qu'une telle publication s'adresse à un public très averti. En conclusion du livre (p. 51-53), L. Ambrosini, auteur de précieux index (p. 57-61), brosse une lumineuse synthèse des fouilles de M. Santangelo et de leur apport. Avec la publication de ce volume, la série dédiée au sanctuaire de Portonaccio, sous la direction une fois encore de G. Colonna, s'enrichit d'un troisième titre, entre celui, premier de la série, consacré aux fouilles de M. Pallottino (2002) et celui, troisième dans l'ordre de numérotation, sur la citerne archaïque et son dépôt d'époque hellénistique (2012).

Paul FONTAINE

Alessandro SEBASTIANI & Carolina MEGALE (Eds.), *Archaeological Landscapes of Roman Etruria. Research and Field Papers*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. relié, 296 p., 95 fig. n./b. et 21 fig. coul. (ARCHAEOLOGICAL & HISTORICAL LANDSCAPES OF MEDITERRANEAN CENTRAL ITALY, MEDITO 1) Prix : 115 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59139-1.

Vlastimil DRBAL, *Pilgerfahrt im spätantiken Nahen Osten (3./4.-8. Jahrhundert). Paganes, christliches, jüdisches und islamisches Pilgerwesen. Fragen der Kontinuitäten.* Mainz, Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, 2018. 1 vol. relié, 247 p. (BYZANZ ZWISCHEN ORIENT UND OKZIDENT 7). Prix : 43 €. ISBN 978-3-88467-295-2.

Le thème du pèlerinage tient désormais une place considérable dans les études sur l'Antiquité et plus particulièrement sur l'Antiquité tardive. Le livre d'E.D. Hunt, *Holy Land Pilgrimage in the Later Roman Empire, AD 312-460*, Oxford, Clarendon Press, 1982, et la thèse de P. Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient*, Paris, Cerf, 1985, avaient lancé le mouvement ininterrompu que les travaux archéologiques ont continué à alimenter. Qu'on songe, parmi les découvertes récentes, à l'octogone du Kathisma ou à des bâtiments du complexe de la Néa à Jérusalem. De même, dernièrement, d'autres ouvrages sur les pèlerinages, parus dans la même collection BOO à Mainz (vol. 8 et 19), à la suite de celui de V. Drbal, confirment la poursuite de cet engouement et la richesse de ce thème. Pour prévenir le sentiment de saturation qui pourrait naître de cette abondance et pour éviter de répéter les travaux fondamentaux concernant le pèlerinage chrétien dans la Palestine protobyzantine, V. Drbal adopte un parti pris original. Il cherche à réunir plusieurs traditions religieuses – paganisme, judaïsme, christianisme et islam – dans un espace géographique qui comprend le Proche-Orient et l'Égypte et sur un espace de temps défini comme l'Antiquité tardive, qui pour lui s'étend du III^{e}/IV^{e} s. ap. J.-C. jusqu'au VIII^{e} s. En réalité, ces limites sont largement débordées au fil des pages, puisqu'il est question des pèlerinages à Mari au II^{e} millénaire av. J.-C., de certaines nouvelles localisations de lieux saints dans les écrits des voyageurs occidentaux pendant et après les Croisades, ou encore des pèlerinages dans la péninsule Arabique antéislamique. Et de fait, une bonne partie de ce qui concerne le paganisme et le judaïsme déborde le cadre chronologique fixé par l'auteur dans son introduction. Il ne pouvait en être autrement. Pourtant, malgré ces incursions à l'extérieur du périmètre annoncé, l'essentiel de l'ouvrage se concentre d'abord sur Jérusalem et la Palestine protobyzantine, du fait de l'abondance de la documentation liée au pèlerinage chrétien et en dépit de la volonté répétée de V. Drbal de tenir la balance égale entre les quatre religions. On retrouve ainsi la centralité de la création de la notion chrétienne de Terre Sainte, tandis que les grands sanctuaires dédiés à des moines ou des martyrs et situés hors du circuit palestinien, par exemple ceux d'Antioche ou de l'Égypte chrétienne, n'occupent qu'une place marginale dans l'ouvrage. Mais, pour rester en Terre Sainte, l'est du Jourdain – avec notamment le Mémorial de Moïse au Mont Nébo dans la province d'Arabie ou le monastère de Lot au sud de la mer Morte – semble inconnu de l'auteur. V. Drbal expose en introduction son sujet, bien conscient des difficultés que suscite la définition même de pèlerinage et des pièges qu'elle pose ; il ne les évitera pas tous par la suite en s'efforçant de réunir vaille que vaille une documentation suffisante pour traiter des pèlerinages païens, juifs et musulmans. Cette recherche d'équilibre quantitatif le pousse très loin dans le temps et l'espace, à la quête des pèlerins païens, juifs et musulmans, tout en détournant son regard de lieux de pèlerinage chrétiens importants qui ne feraient que l'encombrer. Les différents chapitres se suivent d'abord dans l'ordre chronologico-culturel, en présentant le pèlerinage païen, puis le juif, le chrétien (en 12 pages !) et le musulman. Ensuite, un avant-dernier chapitre sur

les lieux de pèlerinage pluri-religieux du Proche-Orient se limite en réalité à un petit nombre de sites de Palestine, les sanctuaires de Mambré – qui retient particulièrement l'attention de l'auteur, en 12 pages – d'Hébron, de Gilgal-Galgala, de la tombe de David sur le Mont Sion, de la tombe des Trois Saints sur le Mont des Oliviers, de l'église du Kathisma, avant de passer à l'usage des ampoules de pèlerinage et à la vénération de Pierre l'Ibère par les juifs et samaritains. Le dernier chapitre qui concerne les pèlerinages aux cultes de guérison, *Heilkulten*, « entre le paganisme et le christianisme », a l'allure d'une annexe ou d'une session de rattrapage qui traite seulement de deux sites en Palestine, Ein Tzur au nord de Césarée Maritime et Hammat Gader, et de deux autres en Égypte, Ménouthis et Deir el-Bahari, qui témoigneraient d'une fréquentation par des pèlerins païens ou par des chrétiens. Sans surprise, l'auteur conclut ensuite en soulignant la présence des différents pèlerinages dans le Proche-Orient tardo-antique et en affirmant la continuité qui les reliait, ses points de départ. Dans tout l'ouvrage, qui s'intéresse à un sujet assez classique d'histoire comparée des religions, la mise en rapport des quatre traditions religieuses se mêle à la recherche des points de contact entre leurs fidèles, sans que le pèlerinage se distingue suffisamment des autres manifestations de la vie religieuse, au point que tout site cultuel de Palestine finit par être considéré comme un site de pèlerinage. Il aurait été indispensable de replacer dans le temps des phénomènes qui ne sont pas tous contemporains, comme l'illustrent les pèlerinages des intellectuels païens de l'Antiquité tardive rendus célèbres par les travaux de Michel Tardieu, dont il n'est malheureusement pas question, bien différents des rassemblements liés aux panégyries de l'époque impériale. Il aurait fallu s'interroger sur le rapport, à Résapha notamment, entre le partage ou la mise en commun d'un lieu de dévotion et son appropriation. Face à la difficulté de cerner son sujet, l'auteur est tenté par une succession d'études de cas, souvent intéressantes, comme celle, détaillée, qui concerne Mambré, avec en particulier, p. 169, un étonnant médaillon conservé à Toronto, représentant d'un côté une déesse aux allures de *Venus lugens* et de l'autre, trois anges attablés. D'autres études de cas paraissent moins utiles et de seconde main, comme les considérations sur l'église de Sanaa (Yémen) devenue une mosquée, voire inexactes comme les pages sur le Massif Calcaire de Syrie du Nord, région où il n'est pas possible de reconnaître des lieux de pèlerinage païen, sauf à étendre considérablement la notion de pèlerinage. On peut aussi se montrer sceptique face aux transcriptions imaginatives de graffites grecs du Mont Sion faites jadis par le R.P. E. Testa, p. 178-179. L'ouvrage, assez densément rempli, est agréable à manier, avec une reliure et du papier de qualité. Ses cinquante-quatre figures, des photos, fac-similés d'inscriptions et plans, sont nettes et lisibles, mais pas toujours informatives (fig. 50, par exemple). On note le soin apporté à l'orthographe et aux règles typographiques étrangères, en particulier françaises, qualité exceptionnelle de nos jours. Les coquilles sont rares, mais relevons, entre autres, Arnoud-Béhar pour Arnould-Béhar, Bernard pour Bernand, Caillot pour Caillet et Le Bulluec pour Le Boulluec. La bibliographie abondante des p. 203-246, est très éclectique, tant le sujet se prête à l'extension dans toutes les directions. Mêlant les travaux savants et les écrits de vulgarisation, les généralités parfois lointaines et les études de détail, elle reflète le caractère hétérogène de l'ouvrage. Pour traiter des inscriptions, il aurait fallu utiliser les corpus épigraphiques, comme le *CIIP* et les *IGLS*, ainsi que les outils de la discipline (*BE*, *AE* et *SEG*). Sans cartes, hormis

celles – hors sujet – des figures 6 et 22, et sans index, ce livre perd de l'utilité. Néanmoins, il reste plaisant à lire. Sa variété, sa dispersion même, qu'on peut voir comme un souci d'ouverture, attireront plus le curieux que le savant.

Pierre-Louis GATIER

Anne CAHEN-DELHAYE (Dir.), *Le Château Renaud à Virton. Une fortification du Bas-Empire romain.* Namur, Agence wallonne du Patrimoine, 2021. 1 vol. broché, 650 p. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE, 41). Prix : 40 €. ISBN 978-2-39038-100-6.

Publié par l'Agence wallonne du Patrimoine, ce volume est consacré à une fortification du Bas-Empire, érigée sur la colline du « Château Renaud », non loin de Virton, en Lorraine belge. Cette monographie longtemps attendue, résulte de fouilles entreprises en 1962 par J. Mertens, reprises entre 1977 et 1979 par le Service national des Fouilles, et poursuivies ensuite par le Service d'Archéologie de la Région wallonne, en 1989 et 1990, sous l'impulsion de G. Lambert. Cette fortification est située en Belgique Seconde, en un emplacement stratégique, à proximité du *vicus* de Virton-Saint-Mard, dans la cité des Trévires, de voies reliant Reims à Trèves, et du territoire des Médiomatriques, en Belgique Première. Elle occupe un promontoire naturel, isolé sur tous ses flancs par des pentes abruptes, ses remparts (muraille et palissades) étant établis sur une partie du sommet arasé et ceinturant une superficie de 2 ha. Dans les années 1977-1979, une zone d'habitation y a été partiellement fouillée, de même qu'un segment de la muraille, après quoi deux puits furent explorés en 1989-1990. On regrettera d'emblée que la publication suive la chronologie des fouilles, ce qui engendre des répétitions dans l'étude du mobilier et provoque globalement un manque de cohérence dans l'interprétation, à l'échelle du site (*e.g.* les restes fauniques auraient gagnés à être présentés de façon commune). En réalité, l'étude des puits et de leur matériel occupe la majeure partie de l'ouvrage. – Après une présentation du site, des vestiges et de l'historique des fouilles par C. Massart et A. Cahen-Delhaye, la publication du mobilier de la fouille des remparts et de la zone d'habitat débute par un catalogue des monnaies, jadis établi par J. Lallemand et étudié ici par J. van Heesch. Une centaine de monnaies proviennent de dépôts intentionnels, dans des trous de poteaux et des tranchées de fondation, une pratique attestée depuis l'Âge du fer. La circulation monétaire locale débute au IV^e^ siècle, avec plusieurs pics entre 330 et 341, 348 et 364 et surtout entre 388 et 408 ap. J.-C., lesquels correspondent à des périodes d'occupation également attestées sur d'autres sites de hauteur régionaux. L'étude du mobilier céramique (R. Brulet) répartit le matériel en fonction des groupes de pâtes, et présente un catalogue systématique suivi d'une étude typologique. Celle-ci témoigne d'une occupation importante du site durant l'Antiquité tardive, du IV^e^ au début du V^e^ siècle, ce qui est d'autant plus utile que le mobilier céramique de cette période reste mal connu, en dépit des récentes publications de mobilier provenant de Virton et d'Arlon par F. Hannut et D. Henrotay. Quelques fragments de verrerie (vaisselle, parure, perles et verre à vitre) sont présentés par C. Massart, de même que le matériel métallique, composé de fibules, parures, vaisselle, pièces de harnachement, armes et outils divers, ainsi que de quelques fragments de figurines, statues et appliques en alliage cuivreux. Les fragments d'architecture sont étudiés par A. Cahen-Delhaye ; il s'agit essentiellement de blocs provenant

les estampages, non localisés, paraissant égarés. J.-B. Yon, qui a produit un important travail sur l'ensemble des inscriptions retranscrites dans ces carnets, en propose translittération, traduction et commentaires en anglais. Leur présence justifie donc les importantes listes de concordance présentées en fin du volume II. Le second intérêt de la publication réside dans les compléments apportés à la documentation des tombes dégagées à l'époque, et dans la contextualisation de la sculpture funéraire découverte à cette occasion. Sont ainsi portés à la connaissance du public les contextes de découverte de quelques artefacts conservés à la Ny Carlsberg, parmi lesquels plusieurs inédits. On pense par ex. aux stucs (fig. 5.3. et mise en contexte p. 58) pour lesquels de nouveaux parallèles palmyréniens ont été récemment publiés par divers savants dans le volume édité par Jacqueline Dentzer-Feydy *et al*., *Stucs d'Orient, traditions orientales et cultures hellénisées*, Beyrouth, 2019 (*AC* 89 [2020], p. 364). Entre ces carnets de fouille commentés s'insèrent des illustrations (photographies anciennes et coupures de presse provenant d'archives personnelles et familiales) réunies par thème : vie quotidienne, photos de fouille, tombes et sculptures, visites de sites régionaux… L'occasion de croiser ici et là quelques personnalités (*e.g.* Maurice Dunand, Robert Amy) qui firent l'archéologie syrienne de l'époque (I, p. 489-450). Les éditeurs hésitent parfois à identifier le lieu de certaines prises de vue, signalé comme « unknown location » ; il me semble permis de reconnaître dans la fig. 8.9 (II, p. 1764) la cour du Palais Azem de Damas, siège de l'Institut français, de 1922 à l'indépendance du pays en 1946. Plusieurs index, y compris pour les inscriptions inédites. Laurent THOLBECQ

Annie SARTRE-FAURIAT, *Aventuriers, voyageurs et savants. À la découverte archéologique de la Syrie XVII^e^-XXI^e^ siècle*. Paris, CNRS Éditions, 2021. 1 vol. broché, 14,1 x 22,1 cm, 303 p. 24 fig. n./b., 9 fig. coul. et 4 cartes. Prix : 24 €. ISBN 978-2-271-13708-1.

Annie Sartre-Fauriat présente un texte constitué d'une introduction, d'un préambule et trois parties, d'une conclusion, d'une bibliographie, d'un index des lieux, d'un index des personnes, et d'une liste des abréviations. Le texte décrit les itinéraires parcourus par les explorateurs en Syrie depuis le IV^e^ siècle, s'il est avéré que ces circuits ont inclus des sites archéologiques. Il se poursuit jusqu'en 2011 avec les missions scientifiques archéologiques ayant exercé dans le pays. Pour aborder les parcours des premiers, l'autrice se fonde principalement sur les récits de ces voyageurs ou d'auteurs ayant écrit sur leurs excursions ; pour les secondes, elle utilise quelques synthèses publiées par les archéologues. L'autrice privilégie son terrain de recherche favori, détaillant plus particulièrement les explorations de Palmyre et de la région du Hauran en y insistant sur les relevés et lectures des inscriptions épigraphiques antiques. Avant que les explorations ne soient réellement motivées par l'attrait pour les sites archéologiques, les intentions des voyageurs n'avaient pas grand-chose à voir avec le goût des ruines, car les visites de sites étaient annexes sur des trajets dont les motivations premières étaient religieuses, commerciales voire, parfois, scientifiques mais sans lien avec l'histoire (naturalistes, ethnologiques). Ces passages, plus que de réelles visites et n'apportant pas d'élément notable à l'histoire des sites archéologiques, font l'objet du préambule qui traverse les époques, du IV^e^ au XVII^e^ siècle. À partir de ce siècle, les périples sont au

moins en partie motivés par l'exploration des vestiges antiques pour des « antiquaires-aventuriers » dont les pas sont retracés dans la première partie du volume. De fait, les voyageurs qui ont manifesté un intérêt certain pour l'histoire et les monuments qu'elle leur a laissé voir, ont souvent décrit (Halifax, De Bruÿn/Le Brun, Pococke, Burckhardt, etc.) et parfois dessiné (Hofstede Van Essen, Cassas, Bankes, etc.) les monuments visités, et ont publié ces données ou les ont transmises à d'autres voyageurs qui les ont utilisées et commentées. Leur contribution à la connaissance des sites est parfois fondamentale, en particulier lorsque des monuments ont depuis disparu (par ex. les temples et tombeaux de la vallée du Barada, par Pococke). De ce point de vue, quelques informations sont fournies, en particulier pour Palmyre et pour le Hauran, mais on aurait aimé pouvoir comprendre dans quel état se trouvaient d'autres sites et ce qui a pu exister que nous ne voyons plus, ou l'inverse. Par exemple, certaines précisions éveillent la curiosité, comme lorsque Burckhardt associe Qalʿat al Mudiq à Apamée sur l'Oronte, mais on ignore à quel point les ruines de la cité antique pouvaient alors être visibles. La deuxième partie aborde les recherches ciblées sur les sites archéologiques, que ce soit du fait de « savants », d'un diplomate en poste dans la région, ou de premières explorations officielles lancées par l'Occident. On suit notamment les expéditions de G. Bell. Ce préambule et ces première et deuxième parties, soit 163 pages, pourraient presque se lire comme un roman d'aventures tant les péripéties qu'ont connues les voyageurs sont nombreuses, parfois au risque de leur vie. On relève en particulier les difficultés d'entreprendre de tels voyages à toutes époques : matérielles pour se fournir en moyens de transport, financières pour se doter d'escortes, mais aussi sécuritaires du fait des pillages auxquels les explorateurs étaient soumis, notamment lors des parcours vers Palmyre et dans le Hauran. L'obstination des voyageurs à se rendre dans ces zones réputées dangereuses est notable. Les réactions des populations visitées sont parfois mentionnées. L'exercice cependant impose de nombreuses répétitions de listes de noms de villages et sites traversés par les voyageurs, ainsi que de descriptions des mêmes monuments par les uns et les autres. L'autrice souligne le manque d'originalité de certains de ces parcours ; peut-être auraient-ils pu être synthétisés dans un tableau croisant les noms des sites et ceux des voyageurs. Certaines anecdotes, comme l'étonnement suscité chez les visiteurs par les plafonds de pierre des maisons de Syrie du Sud, l'assimilation pour certains habitants des Anglais et des Japonais à des Druzes, ou encore la croyance que la lecture des inscriptions antiques puisse donner accès à des trésors, sont reprises plusieurs fois, accentuant un effet de déjà-vu. Enfin, les références à la brutalité des « Arabes nomades » sont à ce point récurrentes qu'on peine à s'y soustraire. Dans la troisième partie (84 pages), l'autrice nous mène auprès des missions archéologiques officielles des XX^e^ et XXI^e^ siècles et fournit des résumés historiques généraux pour quelques grands sites de la Syrie (pour la plupart, ceux qui étaient déjà classés au patrimoine mondial ou sur le point de l'être avant la guerre en 2011). L'association dans un même ouvrage de découvertes aléatoires menées sans réelle motivation scientifique dans les premières parties avec, dans cette dernière partie, des recherches conduites de manière systématique et selon des méthodes scientifiques, surprend. Si les premières ont en partie ouvert la voie aux secondes en révélant la richesse archéologique de la Syrie, les démarches et les résultats restent très dissemblables et ceux des missions officielles auraient peut-être mérité un exposé plus approfondi. Il aurait aussi été intéressant d'opérer une distinction entre les motivations d'Occidentaux

mus par des intérêts divers venus découvrir un pays, et des missions régulières voulues par la Syrie elle-même. Finalement, les destructions survenues depuis 2011, si elles méritent d'être mentionnées, ne relèvent pas du mouvement de découverte archéologique de la Syrie, et ne répondent que partiellement à la démarche inverse, alors que c'est peut-être sous cette seule forme qu'elles auraient été le mieux intégrées à l'ouvrage. Dans la conclusion, l'autrice précise avoir souhaité répondre aux « attentes du grand public », mais on se serait attendu à être informé de cet aspect, fondamental pour la compréhension de la démarche adoptée, dès l'introduction. Par ailleurs, il semble qu'une démarcation systématique des citations des anciens explorateurs aurait aidé à les distinguer de remarques personnelles que l'autrice a intégrées à son texte. En ce qui concerne le site de Doura-Europos, on peut indiquer que le palais édifié au-dessus de la paroi sud du ravin intérieur (îlot C9), était communément dénommé « redoute » par la première mission française de 1922, puis « palais du stratège » par la mission franco-syrienne de 1985, mais il s'agit du même monument ; le prénom (Asʿad) et le nom (Al Mahmoud) de l'ancien co-directeur syrien sont inversés par rapport à la norme adoptée dans le texte pour les autres noms de personnes. Quant au tell de Qalʿat al Mudiq, la citadelle d'Apamée, sur lequel posent des fortifications hellénistiques puis médiévales, celui-ci est entièrement de l'âge du Bronze. On regrette enfin que les auteurs des illustrations ne soient pas toujours nommés : on ignore à qui attribuer sept des illustrations, pas plus que les cartes placées en début de livre. L'illustration n° 30, qui présente une magnifique vue aérienne du site de Doura-Europos, n'appartient pas à la mission archéologique et il s'agit d'une œuvre du photographe professionnel Georg Gerster. Cet ouvrage constitue cependant un document intéressant, surtout pour les premières parties, qui nous montrent la farouche volonté qu'il aura fallu aux découvreurs pour mener à bien à la fois leurs voyages et leurs descriptions des vestiges archéologiques. On ne peut que saluer le travail de l'autrice qui a repris l'ensemble de cette littérature ancienne dans une compilation qui éclairera utilement les étudiants et les chercheurs souhaitant se plonger dans les œuvres de ces anciens voyageurs, et leur permettra de savoir, selon la région qu'ils étudient, vers quels textes se tourner en priorité.

Mathilde GELIN

Christos STAVRAKOS (Ed.), *Epirus Revisited. New Perceptions of its History and Material Culture*. Brepols, Turnhout, 2020. 1 vol. broché, 15,6 x 23,4 cm, 246 p., 94 fig. (BYZANTIOS. STUDIES IN BYZANTINE HISTORY AND CIVILIZATION, 16). Prix : 65 €. ISBN 978-2-503-59261-9.

Ce nouveau volume relatif à l'histoire et l'archéologie de l'Épire rassemble les contributions présentées lors de la table ronde thématique tenue au 23e Congrès International d'Études Byzantines à Belgrade, en 2016. L'objectif était d'appréhender cette région aujourd'hui divisée entre l'Albanie et la Grèce comme un espace historique et culturel homogène en l'envisageant sous une chronologie large qui mette l'accent sur la continuité entre les périodes byzantine et ottomane. Dans la première contribution, B. Oswald s'intéresse à l'organisation politique du Despotat d'Épire (p. 13-36). Il démontre que, durant cette période où se nouent des relations complexes, l'Épire constitue un « laboratoire politique » dont les innovations influenceront l'ensemble de

prônant la neutralité politique pour le philosophe), d'autres le sont moins, comme Euthéros et Gérys. Le premier, Athénien ruiné par la guerre, doit se résoudre à travailler pour autrui, perspective qui lui répugne comme contraire à sa qualité de citoyen, le second est sans doute un ancien esclave ayant combattu un moment aux côtés des démocrates et récompensé par un statut de métèque isotèle (c'est-à-dire payant les mêmes impôts que les citoyens et non plus l'impôt propre aux métèques). Les femmes ne sont pas absentes de ce panorama, comme Lysimaché, qui exerça pendant 64 ans la prestigieuse charge de prêtresse d'Athéna Polias, et qui, selon toute vraisemblance, serait le modèle de la Lysistrata d'Aristophane, ou comme Hégéso, célèbre par un riche relief funéraire la représentant, mais dont, comme beaucoup de femmes, le seul mérite fut de consolider des liens entre deux familles par son mariage. Personnes illustres ou inconnues évoluaient au sein de plusieurs groupes ; leurs positions idéologiques n'étaient pas figées, mais résultaient souvent de l'adaptation au contexte politique, sans qu'il faille pour autant parler, toujours, à leur sujet d'opportunisme. Pour comprendre cette période, le recours aux sources littéraires est indispensable, mais elles doivent être sollicitées avec circonspection : certains auteurs contemporains cherchaient à faire oublier leur participation au régime des Trente (ou, à tout le moins, leur attentisme), alors que d'autres se glorifiaient de leur résistance. Il est également très probable que, chez les écrivains postérieurs, leur propre sensibilité politique les guidait dans leur appréciation des événements. Il ressort de l'examen de tous ces textes une impression d'opacité, laquelle ne permet guère une vue d'ensemble sur cette période et ses différents acteurs. La meilleure preuve en est fournie au long chapitre 10 consacré à *Lysias, l'homme pluriel* (p. 265-304) : logographe célèbre, pour lequel Denys d'Halicarnasse et le Pseudo-Plutarque ont écrit une *Vie*, il ne manque pourtant pas de zones d'ombre. Le personnage apparaît très complexe et, paradoxalement, plus intéressant à analyser. Spécialistes de l'Athènes classique et bons connaisseurs de la littérature grecque, V. Azoulay et P. Ismard projettent sur l'année 403 un regard critique ; ils interrogent plus qu'ils ne concluent. Ils ont le mérite de restituer leur épaisseur aux protagonistes et à leurs chœurs, en les débarrassant des stéréotypes établis par les écrivains antiques grecs et romains (Cicéron). Monique BILE

Stefano G. CANEVA (Ed.), *The Materiality of Hellenistic Ruler Cults*. Liège, 2020. 1 vol. broché, 299 p. (KERNOS SUPPLÉMENT, 36). Prix : 30 € (+ taxes). ISBN 978-2-87562-242-6.

Ambitieux était le projet de cet ouvrage : il s'agissait, ni plus ni moins, de s'appuyer sur une méthodologie interdisciplinaire (textes littéraires, numismatique, papyrologie, épigraphie, archéologie) pour offrir l'examen le plus concret qu'il était possible des rituels du culte des souverains dans le monde hellénistique. Si l'introduction de Stefano G. Caneva va jusqu'à ouvrir le propos à toutes les catégories de dirigeants (*rulers*), c'est bien sûr la figure royale qui se trouve la plus représentée dans ce volume. Fruit d'une rencontre organisée à Liège en 2018 dans le cadre du projet *Practicalities in Hellenistic Ruler Cults* (Padoue-Liège, 2015-2020), cet ouvrage réunit huit contributions, dont trois issues de la plume du directeur de la publication, outre l'introduction

et la conclusion également rédigées par ses soins. Suivent une présentation des contributeurs, les résumés, une bibliographie (p. 249-281) et les indices (p. 283-299). L'objectif est-il atteint ? Il est difficile de répondre à cette question sans paraître affadir le bel ouvrage ici produit. Certes, les contributions sont globalement excellentes et le souci constant de développer les problèmes méthodologiques fait de ce volume un modèle du genre. Tout à la fois particulièrement techniques et en même temps éclairantes, elles permettent, chacune, de progresser vers une connaissance plus concrète des acteurs, des pratiques, des temps, des lieux, des paroles, des gestes impliqués dans ces rituels, ainsi, souvent, que de l'esprit qui dirige ces pratiques. D'un autre côté, les sources sont si complexes, si discontinues, si fragmentaires, et le contexte spatio-temporel si considérable, que l'enquête ne peut être bien sûr tenue pour achevée par ce seul volume. Le questionnement des auteurs est riche et l'on ne peut que guetter avec la plus vive attention les autres volumes annoncés. Surtout, l'effort pour couvrir plusieurs sociétés hellénistiques (essentiellement les Lagides, en raison de la profusion documentaire, mais également les Attalides et, de manière tout de même notable, les Séleucides et les Hécatomnides) conduit à un panorama riche, au détriment peut-être d'un véritable croisement pluridisciplinaire sur une société spécifique. Dans son introduction (p. 9-18), Stefano G. Caneva présente le projet, fait le point de l'historiographie notamment la plus récente, présente le questionnement et fournit quelques éléments préalables, par exemple une définition anthropologique du rituel comme « the performance of a formalized sequence of actions bearing a symbolic meaning for a person or group » (p. 13). Il ouvre la partie I (« media, supports, and circulation ») par une première contribution poursuivant en quelque sorte la réflexion sur « L'importance de la matérialité. Le rôle des petits autels, plaques et bases inscrits dans la compréhension des cultes pour les souverains » (p. 21-64). Avec une méthodologie remarquable, l'auteur montre que même des dédicaces très brèves et très stéréotypées peuvent fournir des informations riches, si l'on s'intéresse à leur support, à leur graphie, à leur contexte archéologique. Olga Palagia se demande comment distinguer une statue de culte d'un portrait honorifique chez les Ptolémées et les Attalides (p. 65-81). Signalons que l'usage du marbre plutôt que du bronze lui paraît être un élément révélateur en ce sens (p. 68 et 73). Elle remarque qu'à partir du règne d'Attale III, la cité de Pergame devient active dans le culte royal afin d'accentuer son pouvoir de négociation avec la monarchie. On reste en Égypte avec la contribution de Stefan Pfeiffer qui s'intéresse à la question du culte du souverain dans les temples égyptiens (p. 83-102). Dans le contexte indigène, le pharaon est vu comme le seul acteur des rites et le seul fondateur de temples ; les prêtres sont perçus comme ses substituts. La formule *hyper* + génitif n'impliquerait pourtant pas qu'une donation serait réalisée « à sa place », mais, comme dans le contexte grec, « pour son salut ». Cette formule joue sans doute sur l'ambiguïté pour permettre aux acteurs de démontrer leur évergétisme en même temps que leur loyauté à l'égard du roi. La deuxième partie (« Ritual space and practice ») réunit également trois contributions. Rolf Strootman et Christina G. Williamson s'intéressent à l'architecture et à l'urbanisme du royaume hécatomnide, afin de montrer que la dynastie a cherché à inscrire son autorité dans l'espace (p. 105-124). Le lien avec le culte royal semble un peu lointain ici, mais les auteurs signalent essentiellement que Labraunda était tout à la fois un important sanctuaire consacré à Zeus et probablement un palais royal, la dynastie s'associant de la sorte à Zeus. Mario C.D. Paganini présente les

motivations des gymnases et associations pour participer au culte des souverains dans l'Égypte lagide (p. 125-145). Il montre que ces rituels, qu'ils soient pratiqués en contexte grec ou en contexte égyptien, semblent inspirés par les cérémonies officielles ; il défend l'idée qu'ils servaient pour ces individus à paraître respectables dans la société et que le culte s'est ainsi volontairement diffusé dans la vie des communautés non-civiques. Enfin, Stefano G. Caneva présente le cas particulier des honneurs décernés à Attale III par la cité de Pergame, conservés par l'inscription *IvP* I, 246 (p. 147-164). En résonance particulière avec la communication d'O. Palagia, ce texte ajouté pour la publication montre que les Pergaméniens « augmentent la mise dans les négociations avec leur roi, en demandant une relance de l'évergétisme de la part du souverain » (p. 161). Deux chapitres composent la troisième partie (« Agency, administration, funding »). Le premier, réalisé par Catharine C. Lorber, explore le mode de financement du culte du souverain en se demandant « Who pays the bill? » (p. 167-193). Dans les territoires « étrangers » (l'auteur mentionne les possessions égéennes, l'Asie et Cyrène), les Ptolémées semblent avoir fourni des subsides pour leur propre culte, afin de pousser les sujets à la participation par une forme de pression institutionnelle. L'historienne relève diverses mentions de « couronnes » en partant du principe que cette forme de prélèvement fiscal servait à financer l'offrande aux rois de véritables couronnes lors de cérémonies festives. Ces « couronnes » pèseraient surtout sur les clérouques en raison de leur lien particulier avec le roi. Elle relève enfin des offrandes volontaires et des versements évergétiques destinés à couvrir les besoins des rituels. Enfin, Stefano G. Caneva et Luca Lorenzon s'intéressent aux hymnes chantés dans les fêtes civiques en l'honneur des chefs (p. 195-226). En insistant particulièrement sur la construction du lien entre la dynastie séleucide et Apollon, ils proposent que les cités aient puisé dans leurs propres patrimoines culturels et cultuels pour offrir aux souverains des honneurs qui pouvaient parfois, mais pas toujours, entrer en synergie avec l'autoreprésentation royale. De la sorte, les communautés civiques seraient partiellement à l'origine des mythologies royales. Comme le souligne Stefano G. Caneva dans son « afterword » (p. 227-239), l'une des grandes lignes de force de l'ouvrage, c'est la démonstration du rôle de la négociation entre le roi et la communauté locale dans l'établissement et le maintien du culte du souverain. La relation hiérarchique entre honorant, honoré et divinité, n'est donc pas figée, d'autant que le culte des souverains paraît s'être essentiellement accommodé aux cultes traditionnels et, ainsi, à des contextes variables. Il conclut sur la permanence à l'époque romaine du culte du souverain introduit par la formule *hyper* + génitif et plaide pour l'examen d'un « long Hellenistic Age ».

Michaël GIRARDIN

Véronique CHANKOWSKI, *Parasites du Dieu. Comptables, financiers et commerçants dans la Délos hellénistique.* Athènes, École Française d'Athènes, 2019. 1 vol. broché, 22,5 x 30 cm, 454 p., 21 fig., nombr. tableaux (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 384). Prix : 65 €. ISBN 978-2-86958-316-0.

On doit à Véronique Chankowski de nombreux travaux relatifs à la comptabilité du sanctuaire délien et, plus largement, à l'économie délienne. Le présent ouvrage en constitue le prolongement, l'approfondissement et la synthèse. Après les analyses de la

volume ravira en tout cas ceux qui se sentent mal à l'aise avec l'orientation « quantitative » que prennent depuis plusieurs décennies les études d'histoire économique de l'Antiquité ; à tout le moins doit-on lui reconnaître le mérite de poser d'une manière nouvelle la question du rapport entre économie et histoire. Christophe FLAMENT

Jérôme FRANCE, *Tribut. Une histoire fiscale de la conquête romaine*. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol. broché, 532 p., 9 fig. Prix : 25,50 €. ISBN 978-2-251-45178-7.

À Franz Cumont, Mikhaïl I. Rostovtzeff écrivit en 1937 cette phrase que l'on trouve parfois en exergue d'ouvrages de synthèse : « Mais à quoi servent toutes nos recherches particulières, si elles ne doivent pas conduire à une synthèse ? » (G. Bongard-Levine *et al.*, *Mongolus Syrio salutem optimam dat*, 2007). Après le recueil d'articles choisis qu'il a publié en 2017 sous le titre *Finances publiques, intérêts privés dans le monde romain* et qu'il qualifiait alors de « demi-livre » (*AC* 88 [2019], p. 350-351), Jérôme France offre désormais une sorte de mise en réseau de tous ses travaux en proposant à son lecteur les éléments de jonction qui manquaient alors. D'une plume libre, à laquelle on ne reprochera cependant ni sa rigueur, ni son élégance, il fournit durant son parcours un ensemble de phrases qui ne manqueront pas de devenir des citations. Quelques-unes pourront donner une idée de la manière avec laquelle il s'attaque à des idées reçues : contre l'idée d'un militarisme pathologique des Romains, il montre que « Rome n'était pas la seule puissance carnivore dans un monde de végans » (p. 175). À propos des très rares révoltes ayant tenté de secouer le joug romain et qui ont fini dans le sang : « la paix romaine, en effet, n'allait pas jusqu'à la liberté de quitter l'empire : le Brexit n'était pas une option » (p. 400). Ou encore, à la fin de l'ouvrage, et en réponse à une certaine historiographie capable de comparer les Romains à Hitler : « l'impérialisme romain pouvait être brutal et cupide, il ne manifestait guère d'état d'âme, mais il avait au moins quelque chose à offrir » (p. 405). Mais c'est assez sur la forme. Le projet lui-même s'avère des plus originaux, car l'auteur n'hésite pas à affirmer qu'il n'existe pas encore de synthèse sur la fiscalité romaine et que ce livre ne comblera pas cette lacune (p. 20). Plus qu'une « histoire de la fiscalité », c'est en fait une « histoire fiscale de la conquête romaine » qu'a produite ici Jérôme France. La fiscalité, qu'il ne définit pas comme un ensemble de prélèvements mais comme « l'ensemble des lois et des moyens relatifs à la détermination, à l'établissement et la perception des impôts » (p. 19), lui paraît offrir « un excellent panorama pour scruter la formation d'un empire » (p. 19), pour pénétrer la nature et le principe du modèle impérial romain. L'énigme est ancienne mais la réponse est nouvelle : pour l'auteur, la longévité de l'empire romain « ne peut s'expliquer elle-même que par la réussite d'une formule durable de gouvernement » (p. 18-19), et c'est cette formule qui constitue l'objet de l'investigation. L'impôt ne serait pas payé s'il était seulement imposé, il faut obtenir l'adhésion des payeurs ; le problème n'est pas tant de savoir « comment » fonctionne le système, mais « pourquoi » (p. 23). Pas plus qu'une histoire de la fiscalité, on ne trouvera de considérations économiques développées. C'est dans une perspective résolument politique que cette nouvelle forme d'histoire romaine est construite. Elle permet, au prisme des moyens à disposition de l'État pour financer la conquête et les grandes politiques de l'époque républicaine, de retrouver l'essentiel des événements importants qui en composent la

trame événementielle. Le pari le plus complexe à tenir était peut-être d'opter pour un fil chronologique, qui remonte à la première expression d'un projet de fiscalité en 424 av. J.-C., jusqu'à la « grande transformation » augustéenne. En montrant que la fiscalité n'est pas un ensemble de prélèvements fixes, rigides et intangibles, qui constitueraient la matière d'un utile (mais inintéressant ?) chapitre thématique, mais à la fois un moteur et un moyen de l'histoire politique, Jérôme France propose une histoire vivante des idées, débats et conflits qui agitent la cité romaine et son empire autour de la nature du régime. Tout commence avec la cité censitaire (p. 33-46), qu'il propose de considérer comme une « cité contributive » plutôt que, suivant le modèle grec, une « cité domaniale ». En effet, les dépenses publiques sont si importantes qu'elles ne peuvent être couvertes que par des prélèvements établis sur la fortune privée. C'est ainsi qu'est né le tribut sur les citoyens (p. 47-81), qui était déjà le produit d'un consensus entre les ordres composant la cité. Une marge de transaction existait alors pour le peuple, du fait que le prélèvement nécessitait le soutien de toutes les classes censitaires. Le pouvoir qu'exerçait la plèbe sur le vote de l'impôt fut particulièrement ressenti durant les guerres puniques, lorsque les besoins se firent d'autant plus considérables que la foule des mobilisés n'était plus alors en mesure de produire les ressources nécessaires. Le Sénat se retrouvait contraint à ménager le peuple contributeur et à trouver des ressources nouvelles par l'exploitation des vaincus. L'Italie d'abord fut mise à contribution (p. 83-100), selon une « combinaison originale de violence et d'intégration » (p. 83). Il était plus facile de mobiliser des auxiliaires pour de longues durées aux frais des alliés, car ceux-ci n'avaient pas alors de poids dans la discussion, que de faire reposer le poids de la guerre sur la plèbe romaine. Mais la guerre sociale fut une leçon : Rome apprend que la domination n'est pas durable si elle ne s'appuie que sur la force. En Sicile, les Romains expérimentèrent de nouveaux cadres de domination en entrant « dans les pantoufles de Hiéron » (p. 107-121). Ils découvrirent un système fiscal déjà bien élaboré, s'appuyant sur la cité comme principale unité, et il n'est pas anodin de signaler que ce système devait, plus tard, constituer le cœur de la structure impériale (p. 120-121). Le droit de la guerre et le contexte troublé ont fait qu'en Espagne, Rome n'a pourtant pas choisi de reprendre les systèmes fiscaux antérieurs en 197 av. J.-C. (p. 123-148). À l'issue d'une discussion des travaux de Toni Ñaco del Hoyo (en particulier son Vectigal incertum. *Economia di guerra y fiscalidad republicana en el Occidente romano*, Oxford, 2003), Jérôme France adopte les conclusions de François Cadiou, Hibera in terra miles. *Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie*, Madrid, 2008, et maintient que la fiscalité romaine en Espagne n'était pas une fruste économie de guerre composée de prélèvements informels et irréguliers afin de payer les troupes, mais un système réglé constitué d'un impôt fixe et régulier, ainsi que d'un système de prélèvements sur la production. Il démontre, au passage, que l'argent du butin et celui de la solde n'étaient pas fongibles, et qu'il était fondamental, pour des raisons politiques, que le salaire vînt de Rome ; cela parce qu'il n'était pas seulement une paie, mais une forme de reconnaissance du statut et de l'engagement du citoyen mobilisé. Le paiement de la solde sur le butin était alors une exception. En Orient, les Romains utilisèrent le tribut comme un moyen d'expression de leur souveraineté (p. 149-163), exemptant les cités grecques afin d'affirmer, ce faisant, une « attache tributaire dormante », et soumettant les vaincus à de lourdes indemnités dont l'objectif n'était pas seulement la richesse, mais la recognition durable de l'autorité romaine. Ce

parcours amène à une coda sur l'impérialisme (p. 165-191). Balayant l'idée d'un bellicisme particulier des Romains, de l'influence des « groupes de pression » (notamment les publicains) sur la politique sénatoriale, du souci que les sénateurs auraient eu de l'intérêt des marchands, il soutient que l'impérialisme eut essentiellement des causes politiques et que l'économie fut conséquence et non motivation des conquêtes. Cet impérialisme « pouvait ouvrir à la prédation, mais il n'était pas intrinsèquement prédateur » (p. 188). Et s'il n'hésite pas à qualifier l'exploitation provinciale de « hold-up de grand style » (p. 165), il montre aussi les efforts de contrôle, de modération, et l'attention portée par la République aux intérêts des provinciaux. Mais l'empire conduisit peu à peu à une crise de la « cité contributive » (p. 203-250), ce modèle initial dans lequel les mobilisables entretenaient les mobilisés. Dans ce chapitre, Jérôme France reprend à son compte les travaux de James Tan, *Power and Public Finance at Rome*, New York, 2017, en montrant que la suspension du tribut, entre 167 et 36 av. J.-C., si elle a fait de la plèbe romaine un peuple de rentiers, de privilégiés, lui a aussi retiré toute possibilité d'exprimer son opinion sur la politique extérieure par le moyen du consentement à l'impôt. Les finances publiques devinrent le domaine de l'aristocratie, laquelle n'avait plus désormais de compte à rendre à un peuple qui ne contribuait plus, et qui favorisait la pauvreté de l'État afin de garantir la puissance de l'oligarchie. Malgré les efforts de certains réformateurs, tels les Gracques, le peuple ne parvint pas à reprendre le contrôle des revenus publics qui, en théorie, lui appartenaient. Mais il ne s'agit pas de caricaturer la toute-puissance, non plus que la cupidité de ces oligarques. Au chapitre suivant (p. 251-306), Jérôme France montre que les magistrats et les publicains, s'ils étaient puissants et si les affaires de corruption et de concussion n'étaient pas rares, furent cependant surveillés, contrôlés, punis en cas de faute, le souci majeur restant toujours de conserver la paix et la participation des alliés. Cette période est également décisive en ce qu'elle peut être résumée comme « un siècle de réformes » qui préparait la voie à l'empire augustéen (p. 313-335). « L'impôt est une matière hautement inflammable » (p. 321) : avec la fin des grandes indemnités de guerre dans la deuxième moitié du II^e^ siècle et devant l'impossibilité de rétablir le tribut sur les citoyens, tout le défi était d'accroître le produit net de l'impôt – ce qui revient à l'État – sans alourdir le produit brut – ce que paient les contribuables –, en limitant les coulages : une série de lois *de repetundis* (contre la corruption) et plusieurs expérimentations de prélèvement sans intermédiaire publicain (Sylla, Pompée, César en Asie) donnèrent la direction. On regrettera que l'exemple du tribut césarien en Judée soit absent à la p. 335, car il pourrait éventuellement remettre en cause l'exception de l'Asie et de ses « circonstances locales particulières » dans ce processus (Flavius Josèphe, *AJ*, XIV, 190-210). Finalement, héritier de cette histoire séculaire, Octave-Auguste s'avère assez subtil pour transformer, non pas tant le système, que l'esprit du système fiscal romain (p. 337-388). Reprenant de Cicéron et développant comme un leitmotiv l'idée que l'impôt est la contrepartie de la paix, inversant le vocabulaire en renommant « tribut » – dont la connotation est alors civique – la fiscalité provinciale, formalisant le droit éminent de l'État romain sur la terre provinciale, s'appuyant sur les cadres civiques et donnant aux élites provinciales, sur lesquelles repose en définitive le système, le privilège de la citoyenneté qui les associe donc aux rentiers de l'empire, Auguste revient à l'idéal originel. Il assimile à une cité l'ensemble du monde habité, faisant de chaque communauté locale un membre du corps civique et de l'empereur, le

patron bienveillant, protecteur et garant de la paix. Dès lors, comme l'auteur le souligne bien dans la conclusion (p. 389-405), même s'il y a un racket, les contribuables trouvent un ensemble d'intérêts à se soumettre, et même si l'ensemble est peu rationnel et peu résilient face aux crises, il est construit sur une « pyramide de compromis » qui permet d'obtenir l'adhésion des communautés provinciales. Au cours de ce parcours, on signalera un certain nombre de documents utiles, en particulier une carte des ressources fiscales de l'empire au IIe siècle av. J.-C. (p. 211) et divers tableaux des recettes et des dépenses publiques d'après des estimations modernes. L'ouvrage s'achève sur l'ensemble des notes (p. 407-448), une chronologie (p. 449-452), une bibliographie riche des ouvrages essentiels (p. 453-495) et des *indices* (p. 501-530). À l'issue de cette lecture, on ne peut qu'espérer que cette « histoire fiscale » saura introduire un peu plus de fiscalité dans l'étude de l'histoire romaine et, peut-être, susciter l'analyse comparable d'autres sociétés antiques. Il devient clair, s'il en était besoin, que la fiscalité est un ressort indispensable de l'étude du politique. Michaël GIRARDIN

Ian WORTHINGTON, *Athens After Empire. A History from Alexander the Great to the Emperor Hadrian*. Oxford, Oxford University Press, 2021. 1 vol. relié, 23,5 x 15,6 cm, X-402 p. Prix : 30,99 £. ISBN 978-0-190-63-3981.

C'est une somme de plus de quatre cents pages que I. Worthington, éminent spécialiste de la Grèce hellénistique et de la rhétorique, nous offre sur l'histoire athénienne postérieure à l'époque classique. Il s'agit là d'une période généralement reléguée dans l'ombre des « grands » siècles de Périclès et de Démosthène, mais à laquelle l'auteur entend bien redonner ici ses lettres de noblesse. L'histoire d'Athènes à cette époque est en effet riche et variée, et son influence dans les domaines de la politique et des arts fut grande, à la fois dans le monde grec et dans le monde romain. La résilience des Athéniens, qui se traduit notamment par la volonté de saisir toutes les opportunités de recouvrer leur indépendance, constitue également l'un des fils conducteurs de ce travail. Sa principale originalité est toutefois de traiter d'un seul tenant les périodes hellénistique (que l'on fait se terminer le plus souvent vers 30 av. J.-C.) et romaine, jusque 132 ap. J.-C., date de la construction de la fameuse arche d'Hadrien qui marque, selon l'auteur, une appropriation plus grande de la cité par le pouvoir romain. C'est donc de l'histoire d'Athènes durant une « longue période hellénistique » que l'on propose de traiter ici. Toujours selon l'auteur, cette nouvelle synthèse était d'autant plus nécessaire qu'il convenait de tirer parti des progrès récents réalisés dans le domaine de l'épigraphie, notamment la révision de la datation de plusieurs documents clefs. Il faut bien reconnaître que, dans l'ensemble, le livre fait la part belle à l'histoire politique et militaire de cette longue période, où l'auteur tente habilement de situer Athènes sur l'échiquier des grandes puissances. Les limites de la plupart des chapitres épousent de ce fait les grandes phases de l'histoire événementielle, chapitres que l'on propose de décrire ici très succinctement, en tentant d'en préciser quelques-uns des principaux enjeux. Ainsi le chap. 1 est-il consacré au début de la domination macédonienne (où il est question des réformes financières de Lycurgue, des difficultés engendrées par l'approvisionnement en céréales, ou encore de la guerre lamiaque), le chap. 2 au gouvernement de Démétrios de Phalère (dont on tente de cerner la nature et discute des lois

D. Billoin ; C. Cribbelier). Leur installation est sans doute liée à la disparition du pouvoir romain. L'habitat au sein des agglomérations reste difficile à caractériser pour les Ve-VIe s. en raison de constructions en terre et en bois (Bliesbruck, S. Antonelli & J.-P. Petit ; Chilleurs-aux-Bois, L. Fournier & T. Guillemard). Pour certaines villes, leur étendue est connue grâce à la seule présence de nécropoles tardo-antiques et mérovingiennes (Melun, C. Besson, D. Laneluc & O. Puaux). Il faut souligner la persistance de la plupart des chefs-lieux sous une forme ou une autre, avec toutefois un déclassement et donc une promotion de certains centres par transfert ou résultants du découpage ou amputation de territoires, particulièrement à proximité des frontières. Des exceptions subsistent bien évidemment, pensons à Tongres complètement abandonnée au Ve s. (R. Brulet) pour laisser place à Maastricht, puis Liège. La plupart des sièges de pouvoir survivent cependant à côté de nouvelles occupations, mais le maillage urbain est éclairci par une désertification de sites secondaires. Les cartes de la Lyonnaise Troisième (M. Monteil) ou du Centre-Est (P. Nouvel & S. Venault, Fig. 2, p. 69) illustrent bien ce constat et suggèrent une baisse de la densité de population. Les processus d'abandon et de maintien trouvent leurs explications dans des raisons bien diverses, renvoyant une fois de plus une image complexe : présence de routes stratégiques, bassins économiques, nécessité de garder des centres de proximité, etc. Il s'agit bien de « dynamiques », car cette période jugée désorganisée peut être considérée comme un moment de restructuration du territoire, avec la création de fortifications de hauteur, d'agglomérations à l'origine de certains bourgs médiévaux, mais aussi avec l'implantation de monastères et de protovillages ou habitats ruraux, potentiellement par des apports migratoires (R. Brulet pour les Bataves et Tongres). Là où pour la plupart des régions la désertification ou le rétrécissement est palpable, la vallée de la Meuse ou la Lyonnaise I font exception. Les quatre portus Maastricht, Huy, Namur et Dinant feront partie d'un maillage innovant de réseaux hydrographiques (R. Brulet), connaissant un essor particulier bien au-delà du IVe s. Ce réseau possède d'ailleurs son pendant dans le mouvement des centres vers les fleuves, parfois seulement de quelques kilomètres, pensons à *Briga* déplacé à Eu (E. Mantel & S. Dubois) ou Valenciennes qui remplacera Famars (R. Clotuche *et al.*). Nous pouvons conclure que la diversité des articles, synthèses régionales accompagnées de cartes et de tableaux utiles associées à des études de cas richement illustrées, constitue la force de ce volume de la collection Gallia, qui demeure, avec la récente publication de Didier Bayard & Jean-Pascal Fourdrin (Ed.), *Villes et fortifications de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Villeneuve-d'Ascq, 2019 (cf. *AC* 90, 2021, p. 369-371), une lecture obligatoire pour quiconque s'intéresse au sujet des transformations de l'Antiquité tardive.

Sonja WILLEMS

Stéphanie RAUX (Dir.), *Les modes de transport dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Mobiliers d'équipement et d'entretien des véhicules terrestres, fluviaux et maritimes. Actes des Rencontres internationales Instrumentum. Arles (FR, Bouches-du-Rhône). Les 14-16 juin 2017, Musée départemental Arles antique.* Drémil-Lafage, Éditions Mergoil, 2021. 1 vol. broché, 29,8 x 20,9 cm, 426 p., ill. coul. (MONOGRAPHIES INSTRUMENTUM, 70). Prix : 65 €. ISBN 978-2-35518-112-2.

Ce titre réunit, sous la direction de Stéphanie Raux, les actes d'un colloque tenu à Arles en 2017, consacré aux modes de transport de l'Antiquité au Moyen Âge et aux mobiliers d'équipement et d'entretien des véhicules terrestres, fluviaux et maritimes. L'ouvrage s'ouvre par une brève préface qui relie le présent au passé en soulignant l'éternelle quête créatrice de l'homme pour se déplacer le mieux et le plus rapidement possible (Claude Sintes). Puis vient l'introduction, rédigée par le comité scientifique, qui expose et motive le sujet de travail et qui fait le point sur l'état actuel de la recherche jusqu'en 2020. Le corps de l'ouvrage est divisé en deux parties : la première, regroupant 14 contributions, correspond au premier volet du colloque, dédié au transport terrestre, et plus précisément aux véhicules roulants à traction animale et aux montures ; la seconde, constituée de 10 articles, correspond au deuxième volet du colloque, consacré au transport fluvial et maritime, notamment aux bateaux de navigation intérieure et navires de mer. Ces deux séries d'articles, en italien, français et anglais, richement illustrés, apportent des contributions très utiles et importantes aux études du transport depuis l'Antiquité (V^e^ s. av. J.-C.) jusqu'au Moyen Âge, avec quelques références aux Temps modernes et à l'Époque contemporaine. Les exposés sont systématiquement précédés d'un résumé qui offre aux lecteurs une bonne idée du sujet traité, suivi de mots-clés (français/anglais, parfois italien). La bibliographie suit immédiatement chaque article. On découvre par conséquent dans ces contributions non seulement un résumé des travaux les plus récents publiés sur la question, mais en outre le résultat des recherches personnelles des auteurs. En explorant cet ouvrage, on est immédiatement convaincu de ses remarquables qualités. Dans la première section, qui traite le transport terrestre, Marisa Corrente, Rosanna Ciriello et Antonio Bruscella se concentrent sur la Daunie (sud-est de l'Italie) aux V^e^-IV^e^ siècles av. J.-C. Les auteurs (ré)examinent le mobilier funéraire publié et inédit, notamment les chars à deux roues, afin de comprendre leur valeur symbolique et effective (p. 19-32). Michel Molin illustre l'abondance ainsi que la diversité des types de véhicules roulants dans l'ensemble de l'Empire romain tout en s'appuyant, avec un regard critique, sur différents types de sources comme le mobilier archéologique, les témoignages écrits et les documents figurés. Ensuite, l'auteur traite systématiquement différents aspects techniques comme la roue, l'avant-train tournant, la suspension des caisses et le freinage à l'époque romaine, tout en n'hésitant pas à faire des comparaisons avec des véhicules plus actuels, allant jusqu'au XX^e^ siècle. Les questions techniques et historiques sont exposées avec clarté (p. 33-50). Ensuite, Sophie Krausz et Gérard Coulon, avec la participation de Sophie Lacan, étudient minutieusement les éléments d'un véhicule gallo-romain à quatre roues provenant d'un comblement d'un puits à Chateaumeillant (Cher, Fr.). Il semble que le véhicule ait été démonté avant d'être déposé dans ce puits vers le milieu du III^e^ s. ap. J.-C. (p. 51-62). Puis vient l'étude ciblée sur l'attelage à brancards et à petit joug dans l'Antiquité. Georges Raepsaet, un spécialiste fort apprécié dans le domaine de l'étude de la traction animale, revalorise avec Annick Lepot l'attelage à un, aux brancards et jouguet ou au jouguet et traits, dans une analyse minutieuse. Cette synthèse met bien en valeur la mise au point de ce type d'attelage destiné à une tête dans les Gaules au I^er^ s. av. J.-C., utilisé en traction pour le voiturage léger ou en traction-propulsion aux traits lorsqu'il est associé à la moissonneuse gallo-romaine : une découverte qui s'inscrit dans la liste des innovations techniques de cette époque (p. 63-76).

Anne-Laure Brives analyse avec soin le mobilier métallique très nombreux lié au harnachement et à l'attelage (comme les hipposandales, les mors, un pendant de harnais, crochets de joug, de possibles barres de renfort ou soutien de caisse de char, etc.) issu du site 22 rue Lecointre à Reims (Marne, Fr.). Ces éléments ont un lien direct avec, d'une part, l'implantation d'une carrière d'extraction de craie au IIIe s. ap. J.-C. et, d'autre part, la proximité de la voie romaine et la nécessité d'utiliser la force animale pour évacuer les blocs. L'article offre en outre une vision éclairante sur les hipposandales et leur utilisation (p. 77-88). Luc Leconte traite ensuite successivement le mobilier métallique lié à l'attelage et à un ou plusieurs véhicules mis au jour lors de la fouille d'une *domus* à la Place Lucien Auvert à Melun (Seine-et-Marne, Fr.) (p. 89-100). Dans un article bien structuré, Bérangère Fort et Marie-Agnès Widehen analysent un corpus de 45 pièces de véhicule, 69 éléments liés à l'attelage et 68 ferrures animales (dont des bousandales) de l'Antiquité pour le transport entre les capitales de cité : Besançon et Langres, et le port fluvial de Chalon-sur-Saône (p. 101-156). Vient ensuite l'exposé de Marie-Hélène Corbiau sur une charrette en bois à traction animale du XIe-XIIIe siècle, découverte dans la tourbe en bordure d'une route médiévale dans les Hautes Fagnes en Belgique et bien conservée (p. 157-164). Floriana Bardoneschi examine des véhicules tractés par des chevaux en milieu agricole entre Meuse et Loire du XIIe au XVIe siècle et souligne la place importante des véhicules dans l'économie domestique (p. 165-180). Dans une contribution très captivante, Cristina Corsi aborde ensuite avec enthousiasme la question des stations routières en Gaule en analysant des assemblages de marqueurs significatifs (p. 181-194). Laure de Chavagnac s'est intéressée aux garnitures de harnais dans les collections du Forum antique de Bavay – Musée archéologique du Département du Nord. Il s'agit d'une étude d'un lot de 160 objets dont la plupart sont datés de la deuxième moitié du IIe au IVe siècle. L'analyse chrono-typologique du corpus est suivie d'une synthèse et d'un catalogue. Isabella Marchetta nous livre une étude précieuse du phénomène des inhumations simultanées de l'homme et de son cheval dans les nécropoles de Vicenne et Morrrione en région de Campochiaro (Molise, It.) ; elle met l'accent sur l'équipement et l'équitation et souligne l'analogie avec la culture mongole au VIe- VIIe s. (p. 235-244). Vient ensuite l'exposé d'Anika Duvauchelle et Michaël Brunet, partant de la découverte de nombreuses pièces de harnais à traction à plaquettes au site suisse du Rondet. Ils (ré)examinent et recensent les attaches, crochets et plaquettes dans l'Empire romain (p. 245-264). La première partie de ce volume se termine par la recherche bien intéressante d'Olivier Thuaudet concernant la signification des éléments décoratifs (parfois apotropaïques ?) qui ornaient les équidés et souvent leurs cavaliers, aux XIIIe-XIVe s. dans le sud-est de la France (p. 265-282). La deuxième section de cet ouvrage qui traite le transport fluvial et maritime s'ouvre avec l'étude ciblée de Marc Guyon sur les anciennes réparations d'un chaland « LSG 4 » gallo-romain découvert à Lyon ; elle peut être considérée comme un appel direct aux archéologues à accorder suffisamment d'attention aux réparations anciennes (p. 285-290). Sabrina Marlier et Jacques Rossiaud proposent un éclairant exposé sur la traction et la direction des chalands et des barques fluviales sur le Rhône, de l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge (p. 291-302). Suit la riche étude de François Blondel et Éric Yény portant sur une quinzaine de pirogues monoxyles, découvertes dans le département de l'Allier (Fr.), de l'Antiquité au XVe s. mais majoritairement datées entre le Xe et le XIIe s. (p. 303-320). La contribution suivante, de Stéphanie Raux, Isabelle Daveau et Giulia

Boetto présente les objets issus d'une partie du bassin à flot du port antique d'Antipolis (le site du Pré-aux-Pêcheurs, Antibes, Fr.) parmi lesquels figurent le mobilier associé à l'épave d'un voilier de transport (IIe s.), les éléments d'accastillage et les objets liés à l'entretien du navire (p. 321-340). Puis Marine Sadania propose une belle étude des ancres à jas (pièce perpendiculaire à la verge de l'ancre), ciblée sur le littoral méditerranéen français. Elles font leur apparition au VIIe s. av. J.-C. et perdurent jusqu'au milieu du XXe s. (p. 341-356). L'exposé d'Alex Sabastia fait le point sur l'épave du Ier s. av. J.-C. « Medès 1 » découverte à Porquerolles (Hyères, Var). L'auteur présente les résultats d'une nouvelle campagne d'étude. Il propose entre autres une restitution du système d'évacuation des eaux de sentine (p. 357-368). Par une étude de cas ciblée sur la ville antique d'Aquilée (It.), Caterina Previato et Arturo Zara révèlent de nouveaux indices sur l'utilisation de la pierre, la portée du commerce, les moyens de transport des matériaux lapidaires, les trajets commerciaux et la quantité de pierres utilisée pour le pavage des routes (p. 369-384). Marie-Pierre Jézégou et Hélène Chaussade de leur côté l'art de réparer et d'entretenir les navires méditerranéens, de l'Antiquité au haut Moyen Âge. Les auteurs visent avant tout à mettre en évidence la diversité des réparations et les différents types d'interventions (p. 385-404). Partant d'un inventaire rédigé en 1479, Philippe Rigaud nous fait connaître par cet article la nef de guerre « Sainct Michel » (Port de Bouc, Bouches-du-Rhône). Son exposé est à juste titre un véritable plaidoyer pour une approche interdisciplinaire (p. 405-418). Sabrina Marlier, Sandra Greck et Marine Sadania, enfin, présentent une belle étude en cours sur le mobilier d'accastillage et d'équipement des navires antiques du delta du Rhône à l'époque romaine (p. 419-426). Cet excellent recueil constitue désormais un ouvrage de référence pour toute étude s'intéressant aux modes de transport terrestre, fluvial et/ou maritime, depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge et au-delà. Else HARTOCH

Giancarlo ABBAMONTE, Marc LAUREYS & Lorenzo MILETTI (Eds.), *I paratesti nelle edizioni a stampa dei classici greci e latini (XV-XVIII sec.)*. Pise, ETS, 2020. 1 vol., XI-383 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 81). Prix : 39 €. ISBN 978-8-8467-5972-6.

Édité par Giancarlo Abbamonte, Marc Laureys et Lorenzo Miletti, cet ouvrage collectif propose d'étudier différents paratextes parus dans les éditions des classiques grecs et latins entre les XVe et XVIIe siècles. Répartis en quatre sections, dix-sept articles, majoritairement en italien, mais également en anglais ou en français, composent ce volume ; chacun d'eux est précédé d'un court résumé de son propos et d'une liste de quelques mots-clefs en anglais. De manière générale, si les divisions sectionnelles opérées par les éditeurs peuvent sembler quelque peu artificielles, l'introduction (p. VII-XI) permet notamment de lier entre elles les différentes études et d'en dévoiler les enjeux communs. De façon très claire et concise, elle présente tout d'abord les objectifs de cette entreprise collective ; les éditeurs ont souhaité analyser si le concept de « paratexte », introduit par Gérard Genette dans son livre « Seuils » (1987), pouvait être appliqué aux productions des XVe et XVIIe siècles, élargissant ainsi la recherche sur ce genre de texte à des époques et des types de livres différents. Le corpus choisi, à savoir les éditions des classiques grecs et latins, semble tout à fait pertinent puisque, comme le soulignent les éditeurs, la majeure partie des livres produits au cours de cette période

de détective d'une équipe suédoise en 1985 (liste : p. XXXVIII). La longue introduction (p. XVII-LXXVI) fait l'histoire des tablettes – depuis la découverte initiale par Carl Blegen en 1939 jusqu'aux fouilles ultérieures. L'édition proprement dite est vraiment excellente et occupe l'essentiel du volume (p. 1-249). Elle est translittérée, c'est-à-dire qu'elle reproduit les graphèmes phonétiques ou idéographiques du linéaire B en caractères latins. Viennent ensuite (p. 251-386) un ensemble de sections (concordance numérique des tablettes, mains de scribes, classification des séries, reconstruction des documents – près de 100 pages à elle seule –, plans des lieux de trouvaille et tableaux des signes). Le tableau des syllabogrammes permet d'identifier facilement : 1) les 64 signes déjà employés en linéaire A, la principale source du linéaire B ; 2) les 19 créations du linéaire B ; 3) les quatre syllabogrammes non attestés à Pylos. *PT III* est d'une qualité exemplaire. Avec son extrême minutie, ses nouvelles lectures et classifications de tablettes, il devient l'ultime référence comme édition translittérée pylienne. Il fournit de plus des commentaires détaillés sur l'état du texte et son traitement par les scribes, ce qui est très précieux pour l'interprétation. Il donne aussi nombre de détails éclairants sur, par exemple, la confection des tablettes, éventuellement renforcées par une armature végétale, leur séchage, leur rangement, leur cuisson accidentelle avec parfois des traces de la catastrophe finale, les corrections des scribes, leurs instruments, etc. Le lecteur peut ainsi partager la familiarité des auteurs avec le monde de ces hauts fonctionnaires mycéniens. Tout ceci fait que les éditeurs de *PT III* ont droit à notre admiration reconnaissante. L'ouvrage est dédié à la mémoire d'E.L. Bennett, Jr. (1918-2011). À juste titre : Bennett a été, dès 1951 – un an avant le déchiffrement –, le premier éditeur des tablettes de Pylos et est légitimement considéré comme le père de l'épigraphie mycénienne. Quelques suggestions : inclure plusieurs sigles avec leur signification, comme ceux qui spécifient la rotation horizontale d'une tablette, ou bien le symbole de la « vérification » scribale, × (« check-mark ») ; p. xxxv, évoquer le travail capital de Bennett sur les mains de scribes ; p. LXIX, signaler que la série Ta enregistre aussi du mobilier ; p. 51, corriger « Napoleon » en « Napoleon-hat ». Yves DUHOUX

Klaas BENTEIN, *Verbal Periphrasis in Ancient Greek. Have- and Be- Constructions*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., XVI-392 p. 6 fig. n/b. Prix : 102 £. ISBN 978-0-19-874709-3.

Issu d'une thèse de doctorat défendue à l'Université de Gand en 2012, cet ouvrage constitue une étude à large échelle des périphrases verbales avec εἰμί et ἔχω + participe, fondée sur un corpus exhaustif provenant du *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne et de la *Duke Databank of Documentary Papyri*. L'étendue de cette base documentaire (qui va de la période archaïque jusqu'au proto-byzantin) enrichit le dossier scientifique d'une foule de nouveaux exemples ; mais l'importance du livre de Kl. Bentein est surtout d'ordre qualitatif et tient à l'analyse fine des occurrences et de leurs contextes, ainsi qu'à la prise en compte des genres littéraires et des registres de la langue dans l'étude diachronique ; en effet, la dimension sociale s'est avérée très précieuse pour comprendre l'émergence et la diffusion des périphrases verbales à travers le temps. – L'assise théorique, développée dans deux chapitres liminaires, est excellente. L'auteur y présente avec clarté et pertinence l'état de la recherche actuelle sur les

principes et les méthodes qui ont présidé à sa recherche typologique : l'aspect du verbe, la définition des structures périphrastiques et le phénomène de la grammaticalisation dans l'évolution de la langue (avec notamment les « voies de la grammaticalisation », dont relèvent la « dérive aoristique » et la « dérive imperfective »). Une attention particulière est accordée au rapport entre périphrase verbale et périphrase adjectivale, qui ne s'opposent pas strictement de façon binaire, mais forment un *continuum* (échelle de transitivité, d'après R. Pustet), aux deux extrémités duquel se trouvent les réalisations prototypiques du verbe et de l'adjectif. – Parmi les différentes constructions étudiées dans l'ouvrage se dégagent trois types majeurs, qui appartiennent à deux catégories aspectuelles : a) le *parfait* périphrastique (avec εἰμί + participe parfait, type βεβοηθηκώς εἰμί, « je suis venu en aide » [cf. Thuc., 3, 97, 3] et le fameux σχῆμα Σοφόκλειον, constitué de ἔχω + participe aoriste, type θαυμάσας ἔχω, « je me suis étonné » [Soph., *Oed. Col.* 1140 ; cf. par ailleurs Plt., *Phèdre* 257 c 1, « je me sens plein d'admiration », trad. L. Robin]) ; – b) l'*imperfectif* périphrastique (εἰμί + participe présent, du type δρῶν ἦν, « il faisait » [Soph., *Ajax*, 1324] ou encore ἦσαν προσδοκῶντες, « ils attendaient » [Luc 8, 40]). Pour ce qui est du développement historique de ces tournures, l'auteur montre de façon convaincante que les constructions avec l'auxiliaire εἰμί suivent les voies universelles de la grammaticalisation, soit l'évolution RÉSULTATIF > ANTÉRIEUR pour le parfait et l'évolution STATIF > PROGRESSIF pour l'imperfectif. – Le livre se termine par une conclusion très précise, une liste des sources utilisées, un glossaire des termes et des concepts, une bibliographie abondante, ainsi que plusieurs *indices* (*locorum*, *nominum*, *rerum*). – Il ne fait pas de doute que le travail de Kl. Bentein marque une avancée décisive dans la recherche sur l'aspect grec en général et sur les périphrases verbales en particulier ; à ce titre, sa valeur est dûment reconnue dans la dissertation récente de L. Sturm (*Die Verbalperiphrase im Altgriechischen. Synchronie und Diachronie*, Hamburg, Kovač, 2019), qui de son côté élargit l'enquête aux expressions avec l'auxiliaire γίγνομαι d'une part, et avec les verbes de position ἕστηκα, κεῖμαι et ἧμαι, κάθημαι, etc., d'autre part.

Lambert ISEBAERT

Gréta KÁDAS, *Léxico de los fragmentos papiráceos de novela griega (LPNG)*. Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 2021. 1 vol. 17 x 24 cm, 282 p. (DICCIONARIO GRIEGO-ESPAÑOL. ANEJO, 8). Prix : 23 €. ISBN 978-8-4001-0872-4.

S'il est un domaine de la littérature grecque qui a bénéficié des apports de la papyrologie, c'est bien le roman grec. Il n'est donc pas sans intérêt qu'un supplément du *Diccionario griego-español* (*DGE*), dirigé par le Professeur Rodríguez Adrados, soit consacré au lexique des fragments papyrologiques identifiés comme appartenant à des romans grecs. Ce fut l'objet de la thèse doctorale de Gréta Kádas. Les enjeux ne sont pas seulement lexicographiques. L'étude des mots et des contextes débouche sur des questions plus générales de type littéraire et exégétique, dont l'étude peut contribuer à une meilleure compréhension de la définition du genre littéraire du roman grec en général. Le lexique reprend la totalité des mots grecs attestés dans les papyrus concernés. Ces mots, traduits en espagnol et en anglais, sont accompagnés d'indications

buch der Lateinischen Literatur der Antike. La cinquième section contient le commentaire de ces fragments en regroupant les informations par rubriques, selon la matière disponible : le nom, le lieu de naissance, la vie, le caractère, la mort... La sixième partie fournit la bibliographie. On n'y trouve pas l'ouvrage de L. Holtz, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'*Ars Donati *et sa diffusion (IV^e^-IX^e^ siècle) et édition critique*, Paris, 1981 [2010]. On peut regretter qu'un instrument de travail de cette qualité, qui rendra de grands services aux spécialistes de la littérature latine, ne soit pas doté d'index. Bruno ROCHETTE

Jacqueline CHAMPEAUX, *Arnobe : le combat* Contre les païens*. Religion, mythologie et polémique au III^e^ siècle ap. J.-C.* Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 438 p., 8 ill. en couleur. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 23). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56953-6.

Pour l'étude du *Contre Les Païens* d'Arnobe, une œuvre d'une importance capitale pour la compréhension de la littérature apologétique chrétienne, il n'y a pas de meilleur *vade-mecum* que ce volume – tout comme il n'y avait pas de meilleur cicérone ces dernières années que la très regrettée Jacqueline Champeaux. De son premier volume sur la déesse *Fortuna* (1982) à son travail d'édition d'Arnobe, publié à titre posthume dans la CUF (2021), l'autrice était un modèle de la manière dont la maîtrise d'un vaste domaine de connaissances et de documentation pouvait être mise au service de lectures novatrices de textes anciens à la frontière de l'étude littéraire et religieuse. Nommée professeur à l'Université de Paris Sorbonne en 1999, elle était non seulement une érudite et éditrice prolifique de textes anciens, mais aussi une entrepreneuse de savoirs par sa direction de la *Revue des Études Latines*. Dans cet ouvrage, l'autrice produit ce qui s'apparente à une encyclopédie du monde du savoir, du culte et de l'apologétique à la fin du III^e^ et au début du IV^e^ siècle de notre ère, en s'appuyant principalement sur un commentaire et une paraphrase de l'œuvre d'Arnobe. Les index aideront les lecteurs et lectrices à trouver les nombreux objets, cultes et divinités étudiés par l'autrice. L'argument central de l'ouvrage est que nous devrions prendre Arnobe au sérieux en tant qu'écrivain (cet ouvrage aurait pu également s'intituler *Structure et rhétorique dans le* Contre les païens *d'Arnobe*), et, deuxièmement, en tant que semi-théologien – ou, du moins, en tant que représentant de certaines habitudes de pensée qui, si elles n'étaient pas nécessairement répandues de cette manière parmi les autres ex-païens mécontents de l'époque d'Arnobe (pour son paganisme d'antan, voir p. 373-374), faisaient alors partie de l'horizon du possible. Toutefois, pour percevoir le style et la pensée distinctifs qui sous-tendent cette œuvre, il faut un effort et un entraînement particulier. L'œuvre d'Arnobe est longue, son style est effusif et parfois rébarbatif, son éventail de références est remarquablement large, et son utilisation (ou mauvaise utilisation) des sources antérieures (en particulier Clément) fait l'objet d'un débat scientifique important ; par conséquent, il n'est pas toujours facile, à la lecture de l'œuvre d'Arnobe, de comprendre ce qui est le plus novateur dans son texte, de saisir ce qui, à un moment donné, a suscité son ire, et de décrypter les enjeux des attaques souvent tendancieuses des apologistes. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un guide, capable d'éclairer ce qu'Arnobe doit à Virgile et à Varron, ce qu'il doit (le cas échéant) à

Cornelius Labeo et à Clément, et, surtout, ce qu'Arnobe a pu vouloir dire lorsqu'il s'est référé à des cultes spécifiques. En joignant les synthèses de l'œuvre d'Arnobe en italien (Fabio MORA, *Arnobio e i culti di mistero. Analisi storico-religiosa del V libro dell 'Adversus Nationes'*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1994) et en anglais (Michael B. SIMMONS, *Arnobius of Sicca. Religious Conflict and Competition in the Age of Diocletian*, Oxford, Clarendon Press, 1995), Jacqueline Champeaux fournit dans ce volume tout cela et plus encore, et de manière à faire de cet ouvrage une contribution utile à l'étude de la religion romaine en général, mais aussi une mine d'interventions passionnantes sur diverses questions de recherche qui seront utiles aux chercheurs sur l'Antiquité et l'Antiquité tardive. L'une des questions les plus importantes que Jacqueline Champeaux cherche à résoudre est celle de l'originalité d'Arnobe. En plus de reprendre certains de ses arguments antérieurs en faveur de l'élimination de Cornelius Labeo comme source intermédiaire nécessaire (p. 194), Jacqueline Champeaux nous montre à maintes reprises les endroits où Arnobe développe des récits que l'on peut trouver dans le grec de Clément, mais qui, dans cette expansion, font quelque chose de très nouveau. Parfois, cela permet à Arnobe de faire une incursion dans les modes de pensée et de vie grecs (p. 108), parfois cela lui permet d'être beaucoup plus explicite que ses sources, avec son penchant pour l'excès rhétorique et les éléments de son style qu'il tire de la littérature de l'invective, ce qui lui permet d'avoir toute latitude d'imagination dans la description des vices païens et des incohérences morales. Souvent, note-t-elle, Arnobe établit des liens entre deux ou plusieurs histoires ou éléments d'histoire qui étaient séparés dans ses sources ; là où certains chercheurs ont vu dans ces décisions une confusion, Jacqueline Champeaux y voit une stratégie, celle de la réduction des arguments de ses adversaires « au plus trivial et au plus obscène » (p. 124). Même lorsqu'Arnobe suit Clément plus ou moins à la lettre, il y a généralement un changement, non pas par un quelconque lapsus, mais avec un but, même si ce but reste implicite, comme lorsqu'Arnobe cite une ligne de Clément pour ensuite ignorer la mention des démons par le Grec (p. 159) : pour des raisons pleinement explorées plus loin dans cet ouvrage (p. 357-366), Arnobe, de façon surprenante pour un penseur du III^e^ siècle de notre ère, mais pleinement cohérente avec sa vision du monde telle que décrite par Jacqueline Champeaux, s'intéresse très peu aux démons. Un cas encore plus extrême se présente dans le récit qu'Arnobe fait de l'histoire d'Attis, où Clément rougit de fouler le sol : trop discret pour traiter, ou peut-être même pour imaginer, certaines scènes, Arnobe les attaque, encore et encore, « sans pudeur » (p. 228) ; comme l'écrit encore Jacqueline Champeaux, à propos du pouvoir d'invention de l'apologiste, « Arnobe a de l'imagination, l'élève peut dépasser le maître » (p. 228). C'est dans de telles démonstrations que la critique des sources rencontre la critique littéraire et l'histoire des religions, et montre combien ces recherches doivent être interconnectées. D'autres critiques de cet ouvrage se sont focalisées sur ses interventions dans l'étude de la religion et sur des points particuliers du culte, mais ce que des moments comme celui-ci montrent, c'est que, pour Jacqueline Champeaux, Arnobe doit être lu autant comme un rhéteur, comme un artiste littéraire baroque, que comme un théologien, un penseur ou même un critique du culte. Les développements de Jacqueline Champeaux sur la texture littéraire de la rhétorique d'Arnobe sont, à cet égard, passionnants. Ainsi, elle montre que la présentation par Arnobe de la querelle des cinq Minerves est une sorte d'œuvre théâtrale, jusqu'aux décors, aux divisions de

la scène, et même au placement des orateurs sur notre scène mentale, illustré par un schéma utile. Personne ne lira Arnobe de la même façon après avoir lu cette démonstration magistrale (p. 207-211), et après avoir réfléchi aux implications de sa mise en scène et de ses sources possibles chez Apulée, l'ensemble de cette analyse constituant un modèle pour la recherche des structures profondes, non seulement chez Arnobe, mais aussi chez d'autres apologistes extravagants de l'époque, pour lesquels, pour citer le *Hamlet* de William Shakespeare, « Though this be madness, yet there is method in 't ». L'œuvre d'Arnobe ne montre peut-être pas qu'il est un homme ouvert au dialogue – certainement pas lorsqu'il s'agit d'un dialogue cicéronien, comme le *De natura deorum*, qui se termine sur une note aporétique concernant la nature du divin (p. 378). Mais ce qui est fascinant dans l'œuvre d'Arnobe, c'est la manière dont on le voit clore l'un après l'autre les différents champs de dialogues de l'Antiquité, les différents points d'indétermination, les espaces de multiplicité que les antiquaires et les poètes avaient depuis longtemps ouverts et questionnés : dans ce seul livre, on voit se créer, pour reprendre le titre d'un riche ouvrage collectif dirigé par Simon Goldhill, *The End of Dialogue in Antiquity* (Cambridge, Cambridge University Press, 2009). Et pourtant, plus que cela, on peut voir que le dialogue n'est pas tout à fait terminé, du moins pas le dialogue avec lui-même : en plus de montrer qu'Arnobe retravaille ses diverses sources chrétiennes et païennes à des fins nouvelles, elle suggère également qu'Arnobe a tenté de retravailler ses propres écrits, notamment à travers ces parties du septième livre qui, dans l'esprit de Jacqueline Champeaux, représentent des fragments inachevés qui reviennent sur un thème qu'Arnobe avait déjà traité auparavant : l'embarras d'un dieu comme Jupiter qui répand la peste parmi des Romains innocents pour un crime dont ils ne sont pas responsables (p. 324 ; cf. p. 51-60). Nous nous demandons ce qu'Arnobe aurait pu dire à un interlocuteur païen qui aurait souligné la souffrance de personnes apparemment innocentes dans la Bible. Un tel dialogue aurait-il même été possible ? Comme le montre Jacqueline Champeaux, la réversibilité de certaines attaques d'Arnobe ne lui échappait pas, et il s'efforçait à l'occasion de les réfuter (p. 154 ; cf. Index Général *s.v.* Christ) ; d'autre part, comme elle le note, « Arnobe n'est pas grand théologien. Il est plus à l'aise sur le terrain de la polémique que sur celui de la réflexion ». Elle conclut : « Mais c'est un rhéteur qui, dans le débat, sait faire illusion » (p. 155). Et c'est ce pouvoir de tisser des illusions qui transparaît surtout dans le traitement d'Arnobe par cet ouvrage. En ce sens, le travail de Jacqueline Champeaux continuera d'être indispensable pour saisir une période cruciale dans le développement culturel, religieux et fondamentalement littéraire du christianisme en Occident.

Aaron J. KACHUCK

Franziska C. EICKHOFF, *Muße und Poetik in der römischen Briefliteratur*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2021. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XII-354 p. (OTIUM. STUDIEN ZUR THEORIE UND KULTURGESCHICHTE DER MUßE, 15). Prix : 79 €. ISBN 978-3-16-159958-3.

Cet ouvrage, issu d'une dissertation doctorale de Freiburg/Brisgau (2017), veut illustrer le lien entre lettre, poétique et loisir à travers l'étude de trois ensembles épistolaires romains : Cicéron (950 lettres, écrites entre 68 et 43 av. J.-C. et divisées en quatre *corpora)*, Sénèque le Philosophe (124 *Epistulae ad Lucilium* réparties en 20 livres,

de discours selon le public, le lieu et le défunt lui-même. B. Gladhill reste dans le domaine féminin, mais pose la femme comme oratrice. En prenant comme exemple le comportement de Fulvia à la suite du meurtre de son époux Clodius, il met en évidence les conventions rhétoriques propre au genre et l'importance de l'*actio* dans les discours. J. Hallett clôt la dernière section en mettant en évidence les talents oratoires de Cornelia, mère des Gracques. Bien qu'il n'y ait aucune trace de discours, Cornelius Nepos la présente comme un lien important entre les prouesses de son père (Scipion l'Africain) et de ses fils. Un obstacle majeur dans l'étude de fragments est celui de la méthodologie, question très présente dans l'esprit des éditeurs : l'introduction y est en grande partie dédiée, de façon synthétique et claire. On retrouve également cette clarté dans l'organisation du livre, partagé en deux sections elles-mêmes subdivisées thématiquement et/ou chronologiquement, facilitant grandement l'accessibilité pour le lecteur. Ce sont ce souci méthodologique et la variété des sujets qui font la qualité de l'ouvrage. Constance MEYERS

Katherine WASDIN, *Eros at Dusk: Ancient Wedding and Love Poetry*. New York, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, XI-285 p. Prix : 61 £ / 85 $. ISBN 978-0-1-9086909-0.

Cet ouvrage stimulant vise à rendre compte des interactions entre les genres de la poésie nuptiale et érotique « de Sappho à Claudien » (ndla : toutes les citations sont traduites de l'anglais par l'auteur du compte rendu). Là où de nombreuses études antérieures identifiaient un poème comme appartenant à l'un ou l'autre de ces genres, cet ouvrage montre comment les poètes pouvaient infuser un genre dans l'autre afin de réaliser « l'érotisation du mariage et la nuptialisation de l'amour » (p. 3). L'éventail des références est large, et les lecteurs et lectrices apprécieront les nouvelles interprétations, entre autres, de Sappho, Anacréon, Euripide, Callimaque, Théocrite, Bion, Catulle, Horace, Properce, Ovide, Stace et Claudien, cette liste ne représentant qu'une petite partie des textes analysés. L'excellent *index locorum* présente une liste impressionnante de passages traités en profondeur (lettres en gras) et mentionnés (une distinction très utile). La méthode de Katherine Wasdin consiste à identifier les éléments propres à la poésie matrimoniale et à la poésie érotique, puis à montrer comment ces éléments s'insèrent dans le contexte de leurs homologues de manière à créer une tension productive au sein du poème entre le vocabulaire qui lui est ostensiblement propre, et ces éléments insérés. Alors que le premier chapitre est centré sur un auteur en particulier (Catulle), les suivants sont thématiques, traitant de Hesperus/Phosphorus (chap. 2), des métaphores végétales (chap. 3), des modèles héroïques de l'amour et du mariage (chap. 4), des modèles divins de l'amour et du mariage (chap. 5), et du rôle de la violence persuasive dans la représentation de la cour et du mariage (chap. 6), ce dernier chapitre se terminant par la lecture de plusieurs poèmes de Claudien. Chaque chapitre thématique analyse différents auteurs grecs et latins et couvre un large éventail chronologique. Un exemple type de sa méthode est offert dans la discussion des diverses allusions de Catulle – surtout dans les poèmes 61 et 68 – au fait d'« amener la mariée au domicile conjugal » (*domum deductio*) dans sa description de la maison (*domus*) où il a rencontré sa maîtresse (*domina*) ; en s'appuyant sur ce vocabulaire, Catulle, à la

différence des élégies érotiques ultérieures, fait de la *domina* non pas une amante mais la maîtresse de maison, ou, comme Katherine Wasdin le dit merveilleusement, « une fausse femme au foyer érotisée » (p. 42). Catulle et sa bien-aimée jouent en quelque sorte au papa et à la maman, pour mieux vivre leur coexistence imaginaire, donnant à leur plaisir éphémère le soupçon de la durée d'un vrai mariage, la stabilité du mariage étant un aphrodisiaque pour les célibataires, et la brièveté de l'adultère un philtre d'amour pour les mariés. Naviguer dans un corpus aussi vaste nécessite des choix, et cet ouvrage délimite son champ d'action en s'identifiant fondamentalement comme une étude d'un genre présupposé – ou, plus précisément, de deux genres présupposés liés entre eux et formant ce que nous pourrions décrire comme un super-genre théorisé – plutôt que, disons, une étude des *topoi* ou de la contextualisation historique. Ce n'est pas que Katherine Wasdin néglige les *topoi* ou l'histoire, mais plutôt qu'elle ne les étudie pas à travers différents genres littéraires, à la manière d'un Ernst Robert Curtis ; or, ils servent ici principalement d'auxiliaires à l'analyse des œuvres décrites ou supposées s'inscrire dans le(s) genre(s) lié(s) des histoires d'amour et de la poésie nuptiale. Cela signifie, par exemple, que les poèmes que le Claudien écrit pour ou à propos du mariage d'un empereur sont soumis à l'analyse, mais que le *De Raptu Proserpinae* du même poète, qui traite de nombreux thèmes, gestes et mots dont cet ouvrage abonde (désir, enlèvement, mariage) est exclu, sauf pour servir de glose à la discussion des poèmes de mariage (p. 220, n. 100). Certains regretteront ce choix, mais seulement parce qu'ils auraient beaucoup appris de l'application du modèle de cet ouvrage à des œuvres telles que *De Raptu Prosperinae*, à l'utilisation par Claudien des genres (et *topoi*) de l'amour et du mariage dans d'autres poèmes. On aurait bien aimé voir comment ses arguments ici peuvent dialoguer avec les travaux récents sur le mélange des genres chez Claudien, par exemple, ceux de Kevin Tsai, Stephen Hinds, Marco Formisano, Sigrid Schottenius Cullhed ou Ruth Parkes, et avec lesquels Katherine Wasdin s'est engagée dans un article précédent (*Honorius Triumphant: Poetry and Politics in Claudian's Wedding Poems*, dans *Classical Philology* 109/1 [2014], p. 48-65) – mais qui laisse également le *De Raptu Prosperinae* inexploré. Cette même logique amène Katherine Wasdin à discuter la huitième *Bucolique* de Virgile et ses chansons d'amour trompeuses, mais à exclure de son analyse l'amour de Didon et d'Énée – peut-être la scène d'amour (et de (non-)mariage) la plus célèbre de la littérature latine d'Auguste à Augustin. Bien que cet épisode puisse être considéré comme appartenant à « la poésie pour les mariages et la poésie associée aux affaires d'amour » (p. 25), il se trouve, comme le *De Raptu Proserpinae* de Claudien, dans une épopée, plutôt que dans un poème d'amour ou un poème occasionnel lié à la cérémonie du mariage. Mais surtout maintenant que les lecteurs et lectrices peuvent s'inspirer de l'utile résumé de Katherine Wasdin sur les rites de mariage grecs et romains (*Courtship and Ritual*, dans *Bloomsbury Cultural History of Marriage*, Vol. 1 : Antiquity, éd. Karen Hersch, p. 23-36), on espère vivement que Katherine Wasdin ou toute personne ayant étudié de près ses travaux pourra à l'avenir appliquer son modèle à la vieille question du mariage d'Énée et de Didon : chacune des deux parties s'appuie-t-elle de différentes manières sur ce que Katherine Wasdin met en évidence comme étant ces traditions génériques divergentes, mais liées, de l'amour et du mariage ? Comment leurs points de vue divergents s'accordent-ils avec la présentation que fait Virgile de leur romance et de leur (non-)mariage ? Dans cet ordre d'idées, il sera essentiel de s'intéresser davantage

à la manière dont les rituels de l'amour et du mariage s'inscrivent dans les genres poétiques et les structurent. En ce qui concerne l'autre exclusion majeure, l'histoire, cet ouvrage, tout comme de nombreuses études génériques et intertextuelles, ne présente pas une histoire littéraire. Cela a l'effet salutaire de permettre à cet ouvrage de placer Sappho, Catulle et Claudien dans de riches conversations les uns avec les autres. En même temps, cette focalisation empêche de voir certains développements historiques majeurs. Ainsi, cet ouvrage mentionne que l'*Amatorius* de Plutarque réimagine le sexe comme une affaire exclusivement conjugale, mais comment, le cas échéant, ce changement est-il enregistré dans la poésie ? Comment la poésie peut-elle contribuer aux débats sur l'*Amatorius* qui font rage depuis que Michel Foucault a placé ce texte au centre de la révolution sexuelle de son époque (*Subjectivité et vérité*, Paris, 2014, p. 177-204 ; cf. *Le Souci de soi*, Paris, 1984, p. 224-242) ? Et si l'*Amatorius* de Plutarque peut servir de baromètre des normes culturelles de la période entre Sappho et Claudien, qu'en est-il de cet autre développement historique (bien plus important) qu'est le christianisme ? Bien que nous entendions dire que la poésie de Claudien montre comment la représentation d'Hésperus/Phosphorus dans la poésie nuptiale « s'est poursuivie à l'ère chrétienne, même après que la procession elle-même ait cessé de faire partie du rituel du mariage » (p. 72), les lecteurs et lectrices seront sans doute impatients de réfléchir, à l'avenir, à la manière dont de tels *topoi* sont modifiés, selon les mots de John Keats, « lorsque sous des arbres agréables / Pan n'est plus recherché ». Et qu'en est-il des poèmes, poètes, et poétiques chrétiens (et juifs !) ? Il y a une mention bibliographique du *Cantique des Cantiques* (une comparaison que Richard Hunter établit entre l'œuvre biblique et les exemples classiques), mais qu'en est-il du *Cantique des Cantiques* d'Origène ? Ou, pour rester dans le domaine de la poésie, qu'en est-il de la relecture du *topos* amatoire (et conjugal) classique des roses – si bien décrit, parmi d'autres fleurs, par Katherine Wasdin (p. 82-93) – dans le *De Raptu Proserpinae* (voir Jean-Louis Charlet, *L'Etna, la rose et le sang : critique textuelle et symbolisme dans le* De raptu proserpinae *de Claudien*, dans *Invigilata Lucernis* 9 [1987], p. 25-44), dans les allégories du rosaire du gnostique *Sur les origines du monde*, dans le *Cupido Cruciatus* d'Ausone, dans l'insaisissable *De Rosis Nascentibus*, ou, juste après l'époque de Claudien, dans le *Carmen Paschale* de Sedulius, qui lit Ève comme des épines et Marie comme la rose émergente dans la longue romance historique (et productive, et reproductive) de l'humanité ? Ainsi, la discussion de l'écho (possible) d'Agathias à la *Coma* de Callimaque est également utile, mais n'est pas réinscrit dans un contexte culturel plus large – on pense ici par exemple aux travaux d'Anthony Kaldellis sur la relation d'Agathias avec les cultures littéraires et religieuses païennes et chrétiennes. Tout cela pour dire que l'ouvrage de Katherine Wasdin est une excellente contribution à l'étude de la littérature romaine, car il démontre de manière nuancée que l'étude d'un genre implique toujours l'étude de la structure des genres, et que les œuvres littéraires dépassent souvent les limites des définitions génériques. Je suis certain qu'il donnera lieu à de nombreuses études futures sur la façon dont la littérature, les rituels et rites de la vie dans l'Antiquité, à diverses époques et en divers lieux, peuvent, et doivent, être lus ensemble de manière productive.

Aaron J. KACHUCK

Hélène CASANOVA-ROBIN et Gilles SAURON (Dir.) avec la collaboration de Marianne MOSER, *Ovide, le transitoire et l'éphémère. Une exception à l'âge augustéen ?* Paris, Sorbonne Université Presses, 2019. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, ill. couleur, 360 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 28 €. ISBN 979-10-231-0629-9.

À l'heure où la littérature constituait l'un des principaux instruments de la propagande augustéenne, la poésie d'Ovide, que bien des philologues ont jugée subversive, a pu poser question. Il faut dire que le destin d'Ovide, exilé à Tomes à cause d'un *carmen* et d'une *error* dont on ne sait que trop peu, a de quoi intriguer. Car alors que Virgile dépeint la gloire éternelle d'Auguste comme le point d'aboutissement de l'histoire romaine et un nouvel âge d'or, survenu au terme d'une suite de prodiges présageant de la *pax romana*, le poète de Sulmone représente à travers ses œuvres un monde en constante mutation, en proie au désordre et au changement. Le choix même de la thématique des métamorphoses, par le traitement original qu'il en fait, marque sa subversivité, et l'idée pythagoricienne selon laquelle « tout se transforme » ne fait pas bon ménage avec les codes en vigueur lorsqu'il s'agit d'exalter le mythe augustéen de l'*urbs aeterna* ; en effet, en figurant un monde instable dans lequel rien n'est permanent, Ovide pourrait laisser entendre que le règne du Princeps n'est également que transitoire et que Rome elle-même n'est pas éternelle. La problématique du temps chez Ovide apparaît ainsi primordiale pour comprendre la position du poète vis-à-vis de la politique augustéenne. Elle fut abordée les 27 et 28 mars 2017 lors d'un colloque intitulé *Le transitoire et l'éphémère : un hapax à l'ère augustéenne ?* dont les actes ont été rassemblés dans ce volume. L'intérêt de cette étude est qu'elle croise les points de vue de plusieurs spécialistes, examinant au travers du prisme de la temporalité différents passages du corpus ovidien. Les *Métamorphoses* et les *Fastes* constituent les principaux objets de cette analyse, mais certains extraits des *Tristes*, des *Pontiques*, des *Amours* et de l'*Art d'aimer* sont aussi étudiés, et un chapitre entier est consacré au *Contre Ibis*. Outre la littérature ancienne, plusieurs auteurs abordent par ailleurs le sujet sous sa dimension iconographique, en établissant des parallèles entre certains thèmes ovidiens et leurs représentations, de sorte que l'archéologie apparaît intimement liée à l'étude des textes. Les chapitres concernés sont enrichis de photographies en couleur, qui permettent de mieux comprendre l'articulation entre sculpture, architecture et poésie dans le discours d'Auguste et ses successeurs. La contribution d'E. Rosso (*Auguste, les saisons et les heures. Figures du temps chez Ovide dans l'art augustéen*) par exemple, montre bien le contraste entre la représentation du mythe de Phaéton dans les *Métamorphoses* et sa représentation dans l'iconographie visant à célébrer l'empereur. De même, F. Ghedini et G. Salvo (*Ovide et les mythes romains*) livrent une réflexion captivante sur la figure de la Sibylle, ridiculisée par Ovide, qui met l'accent sur ses amours avec Apollon et sa beauté fanée, là où les partisans du Princeps représentent sa descente aux Enfers aux côtés d'Énée. L'hypothèse de départ selon laquelle Ovide représenterait un monde en mouvement permanent est toutefois nuancée par A. Videau (*Entre mythe et histoire, religion et laïcisation ? Les Métamorphoses*), qui identifie le *deus* primordial qui met fin au Chaos dans la cosmogonie des *Métamorphoses* à Octave. Quant aux *discordia* qui suivent de près la cosmogonie, et que M. Moser (*Entre instabilité et continuité : la cosmogonie des Métamorphoses ou le laboratoire de la poétique ovidienne*) considérait comme une manifestation parmi

La démarche est technique, mais elle se suit avec facilité et elle permet de parvenir à une étude ordonnée entre le très grand nombre d'applications référentielles et la vision quelque peu réductrice de la signification du mot autour de certaines traductions, *forme*, *beauté*, *espèce*, *figure*, *configuration*. Toute cette analyse permet de revenir à l'étymologie et à l'évolution sémantique du mot. La solution admise par le *DELL* est de voir en *forma* un emprunt au grec μορφά, et après les difficultés phonétiques (vol. 1, p. 76-79), Danièle Conso peut désormais mettre en évidence les difficultés sémantiques : les sens de « moule », « modèle », « règle », qui sont anciens et bien attestés, ne sont pas des sens de μορφά. Ce à quoi conduit l'étude des sens, c'est à poser un sens premier « maintien, stabilisation, solidification », lequel autorise pleinement une étymologie de *forma* par la racine indo-européenne ***d*^{h}*er* « maintenir » avec le suffixe de nom d'action ***-ma***. Celle-ci donne encore en latin *firmus*, probablement *fere* et *ferme* « constamment », « de façon incessante » puis « en général » ou « à peu près », « presque », mais aussi *ferumen* « soudure », « colle », « ciment », *fretus* « sûr de soi ». Il existe une différence majeure entre le sens étymologique « solidification » et les emplois attestés chez Plaute « traits caractéristiques », « aspect physique », « avantages physiques », « pouvoir de séduction ». L'usage plautinien ne donne pas le point de départ d'une histoire sémantique, mais l'aboutissement d'une histoire déjà longue (p. 802), ce qui, plus généralement, est un point de méthode important. Ce décalage tient à ce que le théâtre parle des hommes et de leurs sentiments alors que des emplois plus techniques n'ont guère leur place. De là une approche diachronique différente de la synchronie qui a prévalu jusqu'alors. Les sens directement issus du sens étymologique de « solidification » sont d'abord ceux de « moule » puis « forme » et « instrument qui sert à donner une forme ». Le nom d'action peut désigner le résultat de l'action, d'où « forme reçue » et par extension « forme naturelle ». Une autre extension fait passer de « forme » à « traits caractéristiques », « aspect physique » : l'importance de ce thème dans les éloges et un rapprochement avec le grec μορφά ont infléchi le sémantisme vers « beauté ». Il faut revenir au sens plus ancien d'« instrument qui sert à donner une forme » pour rendre compte de « modèle » au moyen d'une métaphore semblable à celle du moule qui impose une forme à la matière, puis à « modèle » se rattachent « règle », « norme », « statut ». Le sens de « règle » est à son tour à l'origine des sens de « sentence », « constitution impériale » et de « statut, condition ». Ainsi se trouve non plus seulement organisée, mais expliquée la riche polysémie qui était devenue opaque pour le locuteur. L'ensemble monumental des deux volumes de près de 1500 pages permet de comprendre en profondeur le fonctionnement d'un polysème et son développement sémantique, il éclaire bien des éléments de la civilisation et de la culture latines, il donne à réfléchir sur les méthodes de la lexicologie et de la sémantique du latin. Une œuvre qui fera date. Jean-François THOMAS

Tosca A. C. LYNCH & Eleonora ROCCONI (Eds.), *A Companion to Ancient Greek and Roman Music*. Hoboken, Wiley-Blackwell, 2020. 1 vol. relié, XVII-522 p., ill. (BLACKWELL COMPANIONS TO THE ANCIENT WORLD). Prix : 210 $. ISBN 978-1-119-27547-3.

Consacré à l'art d'Euterpe dans l'Antiquité gréco-romaine, ce nouveau *Companion* propose une synthèse relativement exhaustive sur la musique antique. De la mythologie à la politique, en passant par la philosophie, la médecine, la religion, ou encore l'éducation, ses cinq parties explorent le paysage musical des Anciens à travers des thématiques variées. Les sources musicales tant littéraires qu'archéologiques, papyrologiques et iconographiques y sont mobilisées. Après une brève introduction sur la notion grecque de *mousikê* (p. 1-10), par E. Rocconi et T. A. C. Lynch, co-éditrices de l'ouvrage, la première partie, « Paradigmes mythologiques » (p. 11-86), est consacrée aux grandes figures mythologiques en lien avec la musique. P. Muray (1) s'intéresse à la fonction métapoétique des Muses, traditionnellement associées à l'inspiration artistique, aux notions d'harmonie et de mémoire. Les chapitres 2 et 3 présentent successivement Apollon, dieu par excellence de l'harmonie musicale (I. Rutherford, 2), et Dionysos, personnalité musicale plus ambiguë, corrélée à la musique orgiastique (G. Ieranò, 3). Divinité musicale plus marginale, symbolisant une certaine proximité avec les sons du monde naturel, Pan fait l'objet de la contribution de P. LeVen (4). D'Orphée à Marsyas, en passant par Arion, Amphion, Musée, Linus, et d'autres, S. Sarti (5) étudie ensuite les héros musicaux et la notion d'*hybris* dans les mythes musicaux, dont certains sont aussi au cœur de l'étude de L. Galasso (6), dédié spécifiquement aux mythes musicaux des *Métamorphoses* d'Ovide (Syrinx, Apollon, Pan, Polyphème, Marsyas). La seconde partie, « Contextes et pratiques » (p. 87-242), quitte la sphère mythologique pour aborder des aspects plus concrets de la vie musicale. S'inscrivant dans le domaine de l'archéologie de la performance, la contribution de S. Perrot (7) vise à reconstruire les modalités pratiques des performances musicales antiques, envisagées sur le plan tant contextuel (privé, rituel, politique, strictement musical), que topographique (espaces musicaux privés ou publics). M. Ch. Martinelli (8) dresse ensuite un panorama succinct de la transmission des œuvres musicales grecques, évoquant les traditions papyrologique, épigraphique et manuscrite. Une attention particulière est portée aux pratiques papyrologiques de l'écriture musicale. Le chapitre de Sh. D. Bundrick (9) précise l'apport des sources iconographiques à l'archéomusicologie, tout en soulignant la difficulté de leur exégèse. Dans les deux contributions suivantes, M. Ercoles (10) et T. J. Moore (11) explorent les rapports entre musique et théâtre, en s'intéressant au « récitatif chanté » (*parakatalogê*) du théâtre grec, pratique intermédiaire entre le chant et la récitation, et aux variations métriques du théâtre romain, créatrices d'effets musicaux. Discipline indissociable de la musique, la danse fait l'objet des chapitres 12 et 13. N. A. Weiss (12) approfondit l'étude de la *choreia* grecque et insiste sur l'éminente fonction civique de cette notion, qui regroupe différents types d'exécutions chorales, mêlant chant, danse et accompagnement instrumental. Si la danse s'est peu acclimatée à Rome, où elle était jugée contraire au *decorum*, Z. Alonso Fernández (13) montre que la pantomime, particulièrement florissante au début du Principat, a pu lui concéder des lettres de noblesse. Tout aussi prégnant dans la vie musicale antique, l'esprit agonistique fait l'objet du chapitre de T. Power (14), relatif aux compétitions musicales (*agônes* grecs et *ludi scaenici* romains), jalonnant la carrière des virtuoses antiques. À sa suite, K. Melidis (15) examine deux exercices vocaux antiques et les corrèle à la stricte hygiène de vie des chanteurs professionnels, soucieux de préserver leur voix. Après une brève présentation des chordophones antiques, Chr. Terzes (16) tire parti d'une étude

archéomusicologique, réalisée à partir d'une réplique moderne du *plagiaulos* de Koilê (Athènes, IIe s.), pour étudier les propriétés acoustiques de l'instrument antique. Concluant cette section, J. C. Franklin (17) élargit le spectre d'approche de l'historiographie musicale grecque à plusieurs traditions musicales orientales (Mésopotamie, Chypre, Levant, Anatolie) et à leurs potentielles influences sur la musique grecque. La partie III, « Conceptualiser la musique : théorie et pensée musicales » (p. 243-378), s'articule en deux axes. Plus techniques, les quatre premiers chapitres (18-21), où se côtoient les contributions de spécialistes de longue date des études musicales antiques, concernent la théorie musicale, tandis que les suivants (22-26) conceptualisent la musique dans cinq grands domaines de la pensée des Anciens : l'éducation, l'esthétique, l'éthique, la médecine et la rhétorique. Co-auteur, avec feu M. L. West, des *Documents of Ancient Greek Music* (Oxford, 2001), E. Pöhlmann (18) offre une présentation synthétique de l'acoustique et de la science harmonique grecques, tandis qu'A. Barker (19), auteur des deux volumes des *Greek Musical Writings* (Cambridge, 1984 et 1989), signe le chapitre dédié aux fondements du système musical grec, où il confronte les deux principales conceptions harmoniques grecques, mathématique (pythagoricienne) et empirique (aristoxénienne). On signalera toutefois que, dans le schéma de la p. 258, la première occurrence du mot *fifth* (quinte) doit être remplacée par *fourth* (quarte). Le chapitre sur le rythme, de T. A. C. Lynch (20), se concentre en particulier sur les *Éléments rythmiques* d'Aristoxène. Celui sur la notation musicale est l'œuvre de St. Hagel (21), qui évoque aussi la problématique de la transcription moderne des œuvres musicales grecques. Les chapitres suivants abordent successivement divers sujets : l'éducation musicale antique, y compris celle des futurs musiciens professionnels (M. Raffa, 22), les mécanismes sous-tendant la conceptualisation d'une expérience musicale et les pouvoirs psychagogiques de la mimétique (E. Rocconi, 23), les pouvoirs émotionnels conférés par les Anciens à la musique et leurs implications éthiques (Fr. Pelosi, 24), la notion aristotélicienne de *katharsis* et l'usage thérapeutique de la musique (A. Provenza, 25), ou encore, les rapports entre musique et art oratoire chez les Latins (V. Schulz, 26). Explorant des champs d'investigation récents, la partie IV, « Musique et société : identités musicales, idéologie et politique » (p. 379-446), aborde la musique antique sous un angle davantage socio-politique, ethnique ou culturel. M. Griffith (27) pose la question de l'homogénéité de la culture musicale grecque et s'interroge diachroniquement sur l'influence des particularités musicales régionales ou ethniques sur l'identité culturelle des peuples grecs. S'aventurant brièvement dans les études de genre, la contribution de M. De Simone (28) étudie la place des femmes grecques et romaines dans la vie musicale antique. A. D'Angour (29) consacre ensuite quelques réflexions à la « Musique Nouvelle » : prônant notamment plus de liberté mélodique et rythmique, ses partisans furent souvent confrontés à une faction musicale plus conservatrice. Les deux derniers chapitres étudient les rapports entre musique et politique dans les spectacles de l'Athènes démocratique (E. Csapo – P. Wilson, 30) et de la Rome impériale, augustéenne et julio-claudienne (P. Dessì, 31). La cinquième et dernière partie, « Redécouvrir la musique antique : l'héritage culturel de la *mousikê* » (p. 447-488), est consacrée à la réception de la musique gréco-romaine au Moyen Âge et aux Temps modernes. C. Panti (32) s'intéresse au rôle du *De institutione Musica* de Boèce (VIe s.) comme vecteur de la théorie musicale grecque au Moyen Âge, tandis que D. Restani (33) souligne le rôle des humanistes italiens dans la

redécouverte de la musique et du théâtre antiques à la Renaissance. D. Castaldo (34) clôt cette partie en montrant comment les vestiges d'instruments de musique et les iconographies de scènes musicales mises au jour à Pompéi dès le XVIII[e] siècle, ont révolutionné l'organologie antique. En appendice (p. 489-496), des diagrammes réalisés par T. A. C. Lynch, reconstituent l'accord des *auloi* et des lyres grecques, d'après les *harmoniai* décrites par Aristide Quintilien et Claude Ptolémée. L'ouvrage est complété d'un index général (p. 497-522) très détaillé, reprenant les noms propres (auteurs, lieux, personnages), ainsi que les concepts musicaux techniques et des notions plus générales. Sans que cela n'ôte quoi que ce soit aux indéniables qualités de ce *Companion*, on peut toutefois s'étonner qu'aucun chapitre ne mentionne l'apport des papyrus documentaires en lien avec la vie musicale antique, en particulier les nombreux contrats d'engagements d'artistes de l'époque romaine, ou les contrats d'apprentissage de musiciens, qui pourraient compléter l'échantillon des sources musicales (cf. à ce propos, entre autres, les travaux d'A. Bélis, de D. Delattre ou de F. Perpillou-Thomas). À la p. 299, la lecture du schéma serait également plus aisée si une reproduction des tables d'Alypios était fournie au lecteur, de même que quelques instruments d'analyse des tropes grecs, tels que ceux fournis, par exemple, en annexe de l'ouvrage de Ch. Chailley, *La musique grecque antique* (Paris, 1979), qui pourrait compléter la bibliographie. Au fil d'une approche pluridisciplinaire, que l'on peut qualifier de polyphonique sur le plan méthodologique, ce *Companion* permet d'accéder à une somme détaillée sur la musique gréco-romaine, réunie pour la première fois en un seul volume. Des racines proche-orientales de la musique grecque, jusqu'à son héritage dans la culture moderne, le large spectre des thématiques abordées, incluant les avancées les plus récentes des études musicales antiques, ne manquera pas d'intéresser un lectorat varié de philologues, d'archéologues, d'historiens, d'historiens de la musique ou même de musiciens curieux des sources de leur art. Mathilde KAISIN

Conrad STEINMANN, *Nachklänge. Instrumente der griechischen Klassik und ihre Musik. Materialien und Zeugnisse von Homer bis heute*. Bâle, Schwabe, 2021. 1 vol. relié, 16,1 x 22,6 cm, 485 p. Prix : 58 CHF. ISBN 978-3-7965-4265-7.

Conrad Steinmann est actif depuis plusieurs décennies dans le domaine de la reconstitution de la musique antique, à la tête de son ensemble Melpomen avec lequel il se produit régulièrement et a enregistré plusieurs disques, le dernier en 2020 sous le titre *Choros* (musique de scène pour l'*Œdipe Roi* de Sophocle). S'il a proposé quelques interprétations des mélodies conservées, il se consacre principalement à la création de musiques sur des textes antiques avec des répliques d'instruments. Cet ouvrage se présente comme le bilan de ce travail dont on peine à cerner l'ambitus chronologique : si la période classique semble être le cœur de l'ouvrage (quoiqu'elle ne soit jamais vraiment définie), l'auteur parle régulièrement des périodes plus anciennes, car il a également fabriqué des répliques d'instruments orientaux et égyptiens. La première partie présente un rapide panorama de la transmission de la musique antique et de la recherche menée sur le sujet. Après quelques éléments donnés sur les sources grecques, vient un tour d'horizon de la réception de la musique antique en Occident depuis le Moyen Âge, qui prend la forme d'une vaste galerie d'auteurs ayant travaillé sur le sujet,

le fascisme et le stalinisme étant encore frais, les historiens britanniques marxistes étudiaient les expériences et l'*agency* des classes ouvrières. De la même manière, on ne sera pas étonné de trouver ici des articles sur la sexualité, l'ethnicité ou encore les mouvements de protestation, à une époque où ces enjeux sociétaux noircissent les pages des journaux et des réseaux sociaux. L'épilogue de P. P. A. Funari souligne ce jeu constant entre passé, présent et futur. Au final, le livre *Ancient History from Below* aura dépassé son objectif méthodologique et exploratoire ; il ouvre le champ des possibles de cette perspective historiographique et nous montre que l'approche dichotomique des sociétés antiques doit disparaître au profit d'une organisation plus fine et dynamique.

Damien DELVIGNE

Brigitte LE GUEN (Dir.), Maria Cecilia D'ERCOLE et Julien ZURBACH, *Naissance de la Grèce. De Minos à Solon, 3200 à 510 avant notre ère*. Paris, Belin, 2019. 1 vol. relié, 688 p. (MONDES ANCIENS, 6). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7011-6492-2.

Ce manuel, dirigé par Brigitte Le Guen, professeur émérite d'histoire grecque à l'université Paris 8, couvre une période considérable : des « Deux mille cinq cents ans d'histoire » annoncés en titre du prologue, ce sont en réalité pas moins de 2690 ans qui sont traités, une période délimitée par deux personnages, l'un légendaire, Minos, l'autre historique, Solon. La période minoenne est replacée dans le contexte plus large du premier âge du Bronze, d'où la date de 3200 annoncée en titre, tandis que la borne chronologique de 510 av. J.-C. correspond à la fin du régime tyrannique à Athènes, à la veille de l'avènement de la démocratie. D'évidence, ce manuel d'histoire se veut résolument neuf. Associer l'âge du Bronze à l'avènement du régime démocratique constitue une première dans un manuel. Ce pari audacieux permet d'engager des réflexions en termes de continuités et de ruptures sur le long terme, des palais aux cités. Pour répondre à ce défi braudélien, la première partie de l'ouvrage – de l'introduction au chapitre VI (p. 17-271) – a été confiée à Julien Zurbach, mycénologue et spécialiste d'histoire économique et sociale, la seconde – du chapitre VII à l'épilogue (p. 272-636) – à Maria Cecilia D'Ercole, spécialiste de l'histoire des échanges économiques et culturels dans la Méditerranée antique. Ces chapitres sont suivis d'un « Atelier de l'historien » (p. 637-660) et de diverses annexes (glossaire, repères chronologiques), d'une bibliographie générale par chapitre et de deux index. En prologue (p. 5-16), B. Le Guen rappelle que, dans l'Antiquité, la « Grèce » en tant que pays ou État n'existe pas ; en revanche, il existe des « mondes grecs », là où les dialectes grecs sont attestés. Aux côtés de sources textuelles fragmentaires, l'archéologie est « un livre d'images sans légende » ; la nomenclature, et à travers elle l'interprétation donnée par les archéologues, est parfois lourde de sens ; sans compter que les mots de l'historien sont indissociables du contexte social, culturel et historique dans lequel il vit, faits de présupposés et constituant un horizon intellectuel donné. Il faut ainsi abandonner la notion de « miracle grec » : les relations culturelles n'étant plus abordées à sens unique. On sait ainsi désormais que les Grecs ont beaucoup reçu d'autres populations, à l'instar du modèle de la cité-État qui existait déjà dans d'autres lieux et en d'autres temps, avant son adoption en Grèce ancienne. Dans l'introduction (p. 17-27), J. Zurbach aborde les paysages et la géographie du monde égéen. « Autant qu'un monde de la mer », ce

« monde de la montagne » morcelé et parfois cloisonné, constitua un terreau propice à l'apparition des cités, sans toutefois jamais empêcher les circulations en tous sens. Le chapitre I traite du premier âge du Bronze (3200-2200), dans lequel quatre aires culturelles coexistent : la culture minoenne (Crète et Cythère), la culture cycladique (Cyclades), la culture helladique (Péloponnèse et Grèce centrale) et la « culture maritime de Troie », qui s'étend sur une bonne partie de l'Asie Mineure nord-occidentale. L'auteur souligne que ces aires culturelles sont fondées sur des ensembles matériels, mais ne correspondent pas nécessairement à des peuples ou à des ethnies. Les chapitres I à IV sont consacrés aux civilisations palatiales minoenne et mycénienne, ainsi qu'aux échanges, emprunts et influences culturelles entre ces deux cultures, en particulier la délicate question des écritures (p. 125, 130, 138-143). La Crète des premiers palais (2200-1700) témoigne d'un développement inégalé. Si les premiers palais font leur apparition vers 1900, de façon concomitante à une nette croissance démographique, les sanctuaires de sommet, ainsi que quelques témoignages anecdotiques d'écriture, semblent légèrement antérieurs. Dans ces palais, du reste, la singulière absence de représentation de souverains interroge (p. 82-86). Quoi qu'il en soit, l'expansion mycénienne aboutit vers 1450 à la conquête de Cnossos, centre de la culture minoenne et l'une des plus grandes villes de la Méditerranée d'alors (*c*. 25.000-30.000 habitants). C'est le début de la Crète mycénienne (p. 125-128, 134). Les royaumes mycéniens (l'auteur montre qu'ils sont pleinement des États) vont dominer le monde égéen pendant plus de deux siècles, aux XIV^e^ et XIII^e^ s. J. Zurbach nuance fortement la théorie de la *redistribution*, héritée de K. Polanyi, en s'appuyant sur les textes qui montrent que l'administration palatiale était plus intéressée à prélever les richesses qu'à les redistribuer (p. 161). Dans le contexte d'une série de destructions de grande ampleur dans l'ensemble de la Méditerranée orientale, vers 1190 les palais mycéniens sont détruits et, fait plus inédit, jamais reconstruits (chapitre V). Les différentes hypothèses, parfois combinatoires, pour tenter d'expliquer à la fois les acteurs et les raisons de l'effondrement du système palatial sont abordées de façon claire et mettent au centre du débat la question du dialecte dorien. Pour autant, la chute des palais, et son corollaire la perte de l'écriture, ne marque pas la fin de la culture mycénienne, qui survit pendant près d'un siècle (période « post-palatiale »). La réelle césure s'effectue vers 1050, qui à la fois marque le début de l'âge du Fer et ouvre la période appelée « âges obscurs » (*Dark Ages*) qui s'étend jusqu'au IX^e^ s. inclus (chapitre VI). Les funérailles du chef de Lefkandi (Eubée) prouvent s'il en était besoin que ces sociétés n'en étaient pas moins hiérarchisées. L'auteur consacre une sous-partie à la théorie des « maisons de chefs », résidences qui n'ont pas une typologie commune d'un bout à l'autre de l'Égée, et qui seraient progressivement devenues des centres cultuels pour les communautés ; ainsi, pour l'auteur, l'architecture des « maisons de chefs » n'annoncerait pas les premières constructions politiques, mais les premiers temples des cités (p. 262). Les modalités de l'autorité de ces chefs, qu'ils soient des *basileis* ou des *big men* au pouvoir plus précaire (p. 257-258), amène l'auteur à traiter le thème de la royauté (p. 261-262). M. C. D'Ercole entame la période historique (chapitre VII) avec le VIII^e^ s., phase de renouveau, qui, conjuguée à une croissance démographique décisive, voit la « redécouverte » de l'écriture, allant de pair avec la création d'une culture urbaine (p. 306). Le lieu de rassemblement, qui n'est plus la cour du palais, ni la « maison de chef » des « âges obscurs », est désormais l'agora. Deux modèles s'opposent : celui de la cité-État,

la fameuse *polis*, et celui de l'*ethnos*, privilégié dans les régions montagneuses continentales. Au sujet de l'écriture et du grec ancien (la variété des dialectes archaïques est illustrée par une carte, p. 308-309), les témoignages artefactuels montrent que le recours à l'écrit s'est certainement développé en lien avec la pratique aristocratique du *symposion*, le plus souvent dans des contextes de fréquentation mixte, plutôt qu'en rapport avec des nécessités liées au commerce (p. 312). L'auteure suggère que dans ces situations de confrontation culturelle l'écriture aurait pu être un vecteur d'affirmation identitaire, qu'elle soit sociale ou culturelle. Le chapitre s'achève sur l'art de la période géométrique. L'histoire de l'art occupe naturellement une place de choix dans ce livre, abondamment illustré, qu'il s'agisse d'architecture sacrée, de sculpture, de styles céramiques, etc. Au sujet de l'inspiration égyptienne dans l'art de la sculpture monumentale en ronde-bosse, apparue en Grèce vers 640-630, de façon intéressante, M. C. D'Ercole, au lieu de s'en tenir à l'évocation convenue mais abstraite d'*influences égyptiennes*, la relie à des faits historiques précis (notamment p. 390-391). En revanche, seules quelques lignes sont consacrées à la période « orientalisante » (p. 383), une terminologie qui aurait sans doute appelé à plus de contextualisation, de même pour les quelques lignes sur l'art dit « dédalique » (p. 391), dont l'historiographie a depuis montré les limites. Plus loin, lorsqu'il est question de l'acropole d'Athènes et de ses monuments (p. 499-500), on relève une petite lacune bibliographique : B. Holtzmann, *L'Acropole d'Athènes : monuments, cultes et histoire du sanctuaire d'Athéna Polias*, Paris, 2003. – Dans l'ensemble, cet ouvrage est extrêmement complet grâce à une articulation avec des chapitres thématiques, abordant des thèmes aussi variés que complémentaires allant de la poésie épique (chapitre VIII), à la polémologie (chapitre IX), en passant par la question de la pluralité des *nomima* et des institutions qui régissaient les cités (chapitre X). Outre le monde colonial, du Pont-Euxin à la Grande Grèce (chapitre XIII), la Grèce du Nord (l'Épire et la Macédoine) n'est pas laissée de côté (chapitre XI), de même que les régions voisines, tels la Thrace et le Proche-Orient, envisagées en termes de contacts et d'échanges (chapitre XII). Au sujet des colonies grecques (chapitre XIII), et malgré la déconstruction de ces dernières décennies, M. C. D'Ercole, spécialiste de ces questions, précise que pour l'Antiquité l'emploi du mot « colonisation » reste adapté, mais privilégie cependant la formule d'« essaimage colonial » (p. 457-458). Comme chacun le sait, paradoxalement, c'est en Occident, et dès le VIII^e^ s., que prirent forme dans ces cités nouvelles le développement de l'espace urbain avec une plus grande liberté (et rapidité) qu'en Grèce continentale pour des raisons évidentes d'absence de contraintes liées à l'existant. La réflexion sur ces nouveaux espaces civiques et religieux (chapitre XIV) est prolongée par celle du rapport entre cités et campagnes (chapitre XV). Aux formes politiques de la cité d'Athènes, laboratoire privilégié qui résume à lui seul la plupart des régimes politiques expérimentés dans l'ensemble du monde grec, tiraillé entre tyrannie et médiation (chapitre XVII), répond un chapitre (XVI) consacré à la voie spartiate, traitée de façon holistique (institutions, société, économie, rites et fêtes religieuses) ; dans la bibliographie afférente, on note cependant l'absence de l'ouvrage d'Ed. Lévy, *Sparte : histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine*, Paris, 2003. Le dernier chapitre (XVIII) s'attache à définir les lieux, acteurs et procédures des échanges matériels (commerce) et immatériels (savoirs) au VI^e^ s. Avant de définir ce qu'est un *emporion*, l'auteure revient sur l'évolution du terme *emporos* qui finit progressivement

par désigner ce « métier sans nom » qu'est le commerce (formule empruntée à É. Benveniste, lequel hélas n'apparaît pas en bibliographie). – Dans l'« Atelier de l'historien » (p. 637-660), plus que des fiches thématiques, l'on découvre sept remarquables articles d'une grande érudition qui approfondissent certains sujets, ou font le point, en synthétisant l'état de la recherche (ex. « Qu'est-ce qu'un palais ? », p. 652-653) ; seul petit regret : que ces fiches ne soient pas annoncées en amont, autrement dit qu'elles ne soient pas associées par un système de renvois aux chapitres, mais ceci est certainement imputable au format de la collection. – Résumer dans le format court qu'est le nôtre un ouvrage aussi riche et aussi dense s'avère un exercice ardu, pour ne pas dire impossible. Tentons toutefois d'en dégager les grandes lignes. L'ouvrage est remarquable par sa méthodologie. Ses auteurs n'hésitent pas par ex. à contextualiser ou à problématiser des appellations telles qu'« âge du Bronze » et « âge du Fer » (p. 250-253), catégorisations certes commodes mais qui appellent plus d'une nuance. Comme nous l'avons vu, les chapitres ne se cantonnent pas à un déroulé chronologique de la période étudiée ; nombre d'entre eux sont thématiques. De plus, dans le courant de ces chapitres, des encarts forts à propos viennent préciser, sous forme de focus, certains des points ou notions abordés (ex. « la céramique du Minoen Récent I », p. 73 ou « la cuisine minoenne », p. 89). En outre, ce manuel foisonne de thèmes passionnants, ainsi la question débattue de la date de l'éruption de Santorin, la « Pompéi égéenne » (p. 107-109), qui oscille entre *c*. 1628 et *c*. 1520 (p. 106-107, 648). Souvent, même, les thèmes abordés sont inédits dans ce genre d'ouvrage, telle la mise au point fort utile sur le décompte des années et sur la mesure du temps en Grèce ancienne (p. 645-649), ou encore la réflexion sur les outils mis à disposition de l'archéologue, en l'occurrence sur les prospections (p. 524, 526-527). Enfin, il faut souligner également l'abondance et la qualité de la documentation iconographique associée, qui vient illustrer et enrichir le propos. Pour conclure, il s'agit d'un ouvrage à bien des égards complet et novateur, dont tout à la fois l'approche et la vision renouvelées, sur la longue durée, fournissent une excellente synthèse de questions souvent complexes. Il est à parier que ce manuel sera fort apprécié aussi bien des étudiants et du grand public que des enseignants.

Jeremy LAMAZE

Miltiades B. HATZOPOULOS, *Ancient Macedonia*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter, 2020. 1 vol. broché, XIII-241 p., 4 ill. coul. (TRENDS IN CLASSICS – KEY PERSPECTIVES ON CLASSICAL RESEARCH, 1). Prix : 24,95 €. ISBN 978-3-11-071864-5.

Following other major Editors in the Humanities, De Gruyter launches a new series intended to provide overviews of research on different subjects of ancient history while addressing scholars, students and a wider circle of readers. Its first volume is devoted to Macedonia, one of the most important and widely discussed political phenomena of Antiquity. Miltiades B. Hatzopoulos, leading expert on the subject, reviews critically main trends and key themes of research of the recent decades on "a selected number of topics especially prominent" (p. v) in regard to the topic. These well-chosen themes cover the subjects of topography, ethnography, and politics. The focus is centered on Archaic, Classical, and Hellenistic Macedonia (from the 7th century BC to the battle of Pydna in 168 BC). The introductory first chapter explains why it is a special challenge

l'honneur les images et les représentations de la Rome antique. Ajoutons que le volume répond pleinement à l'ambition qu'il s'est fixé en exposant une variété de points de vue et de méthodes qui sauront guider les futures recherches du domaine.

Caroline SUPPLY

Katerina IERODIAKONOU (Dir.), avec la collaboration de Pascale DERRON, *Psychologie de la couleur dans le monde gréco-romain : huit exposés suivis de discussions et d'un épilogue*. Vandœuvres, Fondation Hardt, 2020. 1 vol. relié, 404 p. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 66). Prix : 55 CHF / 65 €. ISBN 978-2-60000-766-5.

Comme le rappelle l'éditrice dans son introduction, la question des couleurs et de leur perception dans l'Antiquité renvoie à un débat ancien dans les études classiques, qui commença par une théorie relative à la vision défective des Anciens, dont Goethe fut l'introducteur et le Britannique W. E. Gladstone le principal promoteur. La lecture des grands « classiques », à commencer par Homère, avait laissé penser que nos ancêtres grecs ou romains ne voyaient pas toutes les couleurs telles qu'elles apparaissent aux modernes que nous sommes. Cette conception invalidante et condescendante a été abandonnée avec le développement de l'anthropologie et de l'ethnologie, qui ont largement montré que la perception comme la définition des couleurs, et plus globalement les processus sensitifs, n'échappent pas aux déterminants culturels, qui peuvent eux-mêmes être étroitement liés à l'environnement naturel propre à chaque communauté humaine. Adeline Grand-Clément, l'une des contributrices de ce volume, spécialiste des couleurs dans le monde grec, a d'ailleurs récemment co-dirigé un riche volume proposant un état des lieux de la question en prenant pour objet d'étude l'arc-en-ciel (A. Dubois, J.-B. Eczet, A. Grand-Clément et Ch. Ribeyrol, *Arcs-en-ciel et couleurs*, Bibliothèque de l'Anthropologie, Paris, CNRS éditions, 2018). En outre, et c'est l'un des enjeux développés dans le présent collectif, la transmission de faits culturels ou sociaux par le biais de la littérature ou de l'art fait nécessairement subir une distorsion à la réalité, en déployant ou privilégiant des réseaux symboliques et des procédés rhétoriques soumis à leurs propres règles. Comme Aristote le démontre explicitement dans sa *Poétique*, la *mimèsis* ne repose pas nécessairement sur un principe d'adéquation avec le réel. À cette difficulté inhérente à toute approche historique ou socio-culturelle prenant appui sur les œuvres, qu'elles soient le fait de l'écriture ou des arts figuratifs, s'ajoute un obstacle majeur pour les époques qui nous occupent : une part considérable des productions de la peinture et de la sculpture a irrémédiablement disparu et rien ne garantit que les sources écrites, qui en sont souvent nos seuls témoins, permettent d'appréhender la diversité des pratiques en la matière, même si les découvertes archéologiques viennent ponctuellement offrir de nouveaux éclairages (voir notamment les contributions de Philippe Jockey et Agnès Rouveret dans ce volume). Quelques travaux déterminants, sur lesquels les différents auteurs reviennent, ont pu contribuer à préciser le paysage chromatique des Anciens, ainsi la monographie désormais classique de Jacques André (*Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, 1949) ou l'ensemble d'études édité plus récemment par Laurence Villard (*Couleurs et visions dans l'Antiquité classique*, Rouen, 2002). Ce tome LXVI des Entretiens de la Fondation Hardt poursuit la démarche en se concentrant sur

l'implication de la vision des couleurs sur les émotions, les actions et les modes de cognition. C'est en ce sens qu'il faut entendre le terme « psychologie » choisi par l'éditrice. Le recours à la psychologie pouvait en effet surprendre voire susciter d'emblée les plus fortes réserves. Il ne manque pas de travaux cherchant à établir la psychologie des Anciens ou de tel auteur en particulier. Or, comme l'affirme justement Adeline Grand-Clément à titre de prévention méthodologique (p. 228 du présent volume) : « Assurément, l'helléniste ne peut mener ses recherches à la manière des psychologues, car il ne mobilise pas le même type de sources qu'eux. Tant dans le domaine de la couleur que dans celui des émotions, l'historien des périodes anciennes n'accède pas aux perceptions directes des individus mais seulement à des *constructions* médiatisées par des documents (écrits ou figurés) et conditionnées par leurs modalités d'élaboration ». Nous l'avons dit, le passage par les productions de l'art ou de la littérature ne vaut pas connaissance directe de ceux qui en furent les contemporains. Les méthodes de la psychologie sont d'une autre nature et il paraît absolument vain de chercher à « psychologiser » des populations, des hommes et des femmes disparus depuis des siècles voire des millénaires. Limitons-nous en l'occurrence aux méthodes des sciences historiques et de l'anthropologie, qui offrent un champ suffisamment vaste et complexe. Il reste certes à interroger sérieusement la possibilité d'une rencontre entre la psychologie et le registre de l'histoire – on pense évidemment à Freud dont la psychanalyse puise dans les mythes antiques et n'hésite pas à prendre pour « patients » de grandes figures du passé – mais c'est une question que nous n'aborderons pas ici. Considérons que les contributions réunies dans ce volume renvoient à la psychologie au sens étymologique, c'est-à-dire aux relations entre couleurs et psychè humaine, de la manière la plus générale qui soit, bien que l'épilogue qui vient très heureusement clore cet ensemble ouvre quelques perspectives précieuses sur la recherche contemporaine relevant du champ de la psychologie. Maria Michela Sassi (« The indiscreet charm of brightness : from early Greek thought to Plato », p. 5-41) revient sur l'ambivalence de la première tradition philosophique, où les couleurs sont tantôt appréhendées comme révélatrices de la beauté des choses (valeur positive) tantôt sous l'angle de leur caractère trompeur (valeur négative). Elle met ainsi en avant l'existence d'une zone d'obscurité faisant intervenir un double dualisme, surface/intériorité d'une part, clair/sombre d'autre part. Si la luminosité ou la brillance des couleurs peuvent être une voie d'accès à la Beauté intelligible chez Platon (le motif de l'observation des astres en est un exemple), le pouvoir trompeur de la peinture (motif posé par Gorgias et la sophistique) est également dénoncé dans son lien avec la séduction et le plaisir. L'opposition de l'ombre à la lumière, centrale dans la pensée platonicienne, peut renvoyer à la technique picturale de la *skiagraphia*. Cependant comme cela est rappelé dans la discussion qui s'ensuit, les modèles picturaux que Platon et ses contemporains pouvaient avoir sous les yeux étant perdus, il reste assez difficile de proposer une interprétation définitive des textes. Elena Cagnoli Fiecconi (« Aristotle on the affective powers of colour and pictures », p. 43-80) étudie, à partir de la lecture du corpus aristotélicien, le pouvoir des couleurs à faire surgir des souvenirs, des images ou des pensées. Elle revient sur les réflexions du Stagirite au sujet de la pratique mimétique, qui serait le propre de l'Homme et le distinguerait de l'Animal, et sur la production d'images capables de nous affecter par la médiation de la tromperie, de l'association ou de l'interprétation. La question désormais classique de la *phantasia* est reprise à

cette occasion. On regrettera l'usage par trop systématique de termes grecs translittérés, alors que cet ouvrage s'adresse à un lectorat spécialisé. Il peut induire des erreurs, ainsi l'adjectif χαροπός désignant un regard brillant devenu *charypos* (p. 64). La coquille n'est guère dramatique mais l'emploi du grec aurait permis de l'éviter. Katerina Ierodiakonou (« Theophrastus on non-human animals that change colour », p. 81-119) traite le cas particulier des animaux capables de changer de couleur, auxquels les écrits de Théophraste consacrent quelques développements. Elle cite et commente également l'explication par Aristote (*Part. an.*) du caractère « craintif » du caméléon, lié au défaut de chaleur naturelle et la faible quantité de sang. L'enjeu de ces observations renvoie à la question des émotions et des capacités cognitives des animaux (le poulpe par exemple). L'existence d'un traité (perdu) de Théophraste sur l'intelligence et les mœurs des animaux est rappelée. Est aussi mentionné le texte de Plutarque, *Sur l'intelligence des animaux*, réponse aux stoïciens dotant les animaux de *logos*. L'étiologie aristotélicienne met cependant en avant la qualité du sang des animaux comme déterminant leur comportement, ainsi que le rôle du *pneuma*. La notion de sympathie, qui parcourt en filigrane cette analyse, n'est introduite qu'à l'occasion d'une note alors qu'elle aurait pu donner lieu à des rappels et analyses plus déterminants. De même, l'observation de la couleur de peau et de ses variations était à mettre en relation avec la physiognomonie et la théorie des humeurs. La section 14 des *Problèmes* d'Aristote, reposant sur les acquis de la science physiognomonique comme sur ceux de la théorie des climats, aurait été fort éclairante pour l'argumentaire. Philippe Jockey (« Couleurs et émotions chez Pausanias », p. 121-173) reprend l'argument portant sur l'apparent chromatomutisme de Pausanias dans ses descriptions de complexes architecturaux et d'œuvres d'art. Le périégète étant l'un des témoins littéraires majeurs du paysage architectural et artistique de ses contemporains, son texte a souvent été utilisé pour caractériser ce dernier comme parcimonieux dans le recours aux couleurs. Or l'analyse montre que le bichromatisme (Noir/Blanc) qui organise nombre des descriptions de Pausanias est d'abord au service du sens du mythos. La couleur remplit une fonction « thaumatique » et le principe de l'écart chromatique par rapport à une norme paraît déterminant. Il faut donc considérer que de telles descriptions ne présentent jamais un caractère neutre et purement descriptif. Agnès Rouveret (« Les couleurs dans les *Imagines* de Philostrate l'Ancien ont-elles une valeur cognitive ? », p. 175-225) poursuit en quelque sorte la réflexion précédente en détaillant, de manière extrêmement minutieuse, la construction sophistique d'une rhétorique picturale dans les descriptions de tableaux par Philostrate. Ici encore, la démonstration suivie invite à ne pas trop prendre au pied de la lettre de telles *ekphraseis* et à ne pas y chercher les témoins scrupuleux d'œuvres véritables, même si le souci du détail peut renvoyer à des procédés picturaux bien réels, dont Agnès Rouveret donne quelques exemples, empruntés notamment aux tombeaux macédoniens, dont la découverte a fortement contribué à une réévaluation des connaissances sur la technique picturale en monde grec. Adeline Grand-Clément (« *What color is the sacred ?* Couleurs et émotions dans les rituels grecs, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique », p. 227-269) cherche à répondre à la question suivante : les Grecs considéraient-il les couleurs comme des substances efficaces, capables d'*agir* sur les émotions ? Prenant en considération l'importance du recours aux émotions et aux sens dans les rituels, elle prend pour exemples quelques cas particuliers pour lesquels nous disposons de descriptions faisant intervenir des notations de couleur. La triade

symbolique blanc-noir-rouge, que l'anthropologie avait déjà mise en avant, paraît de fait dominer cette atmosphère cultuelle. Il est rappelé également que le blanc n'est pas considéré par les Anciens comme absence de couleur mais qu'il est au contraire fortement valorisé pour les différentes qualités de son éclat, sa brillance, sa luminosité, au point de faire office de « sur-couleur ». Pour revenir à la triade, je noterai que si le noir est associé par sa couleur à la bile noire, comme l'indique Adeline Grand-Clément, il faut aussi insister sur l'association du rouge avec le sang. Ainsi je ne suis pas certain qu'il faille, comme cela est proposé, relier la couleur noire à la colère mais plutôt à un sentiment négatif. La colère, en tant que passion exubérante et violente, renvoie quant à elle aux caractères sanguins des théories physiognomoniques, comme le *De ira* de Sénèque, qui s'inscrit dans la longue lignée des traités philosophiques sur les passions, vient le rappeler de manière explicite. David B. Wharton (« Prestige, color, and color language in imperial Rome », p. 271-308) analyse avec justesse la dimension pratique et matérielle qu'il ne faut pas perdre de vue dans la valeur symbolique attachée aux couleurs. En effet, lorsqu'elles ne sont pas naturelles mais associées à des productions humaines (textiles, objets précieux ou décoratifs, etc.) les couleurs reposent sur des procédés de teinture plus ou moins complexes recourant à une matière première plus ou moins rare et recherchée. Les conditions même d'obtention de ces couleurs artificielles peuvent expliquer la hiérarchie des valeurs socio-culturelles qui leur est attachée. Ces éléments d'analyse précisément documentés nous rappellent que derrière tout système de valeur, même symbolique, se cache aussi un environnement matériel que l'historien se doit de restituer. Denise Reitzenstein (« Showing one's true colors in Roman history », p. 309-345) étudie les altérations de la couleur du visage ou du corps comme signes révélateurs, à travers quelques témoignages historiques. Il existe de bonnes et de mauvaises couleurs ou complexions du corps. J'ajouterai pour justifier ce développement que, de manière générale, la littérature antique regorge de considérations morales attachées à l'apparence et aux caractéristiques physiques. Le genre romain de la satire, les épigrammes en firent un usage immodéré. L'analyse s'arrête aussi sur les complexions ethniques liées à l'environnement et mentionne l'importance du corpus médical sans pour autant avoir la possibilité d'approfondir ce champ. L'influence de la physiognomonie est aussi notée (p. 329), considération reprise dans la discussion par Maria Michela Sassi. L'épilogue confié à Christine Mohr, avec la contribution de Domicele Jonauskaite (« From then to now-Frow now to then: contemporrary research in psychology might inform research on affective colour meaning in ancient Greek and Roman writings », p. 347-370) offre un aperçu du cadre théorique issu de la psychologie contemporaine qui peut infirmer ou confirmer les lectures philologiques, archéologiques et historiques. Il est notamment rappelé qu'il convient d'établir une distinction rigoureuse entre émotion et affect, la première étant définie comme la réponse physiologique à un stimulus et comme une réaction comportementale. La plupart des analyses précédentes semblent relever davantage de l'étude des affects. Est également posée dans la discussion la notion d'humeur (*Mood*). Les travaux portant sur différentes populations tendent à démontrer que les couleurs sombres sont ramenées à la négativité tandis que leurs opposées sont porteuses de positivité. En l'état actuel des études, cette hypothèse tend vers l'universalité. Il faut cependant toujours rétablir la juste proportion entre cette part d'universel anthropologique et la culture propre à chaque société. Il est enfin indiqué qu'il n'y a pas encore de

démonstration de l'impact de l'exposition aux couleurs sur l'état affectif. J'ai noté la nécessité de s'appuyer davantage sur la lecture du corpus médical et de la tradition physiognomonique pour approfondir et asseoir les hypothèses relatives à ce qui serait une « psychologie » des couleurs. Ces référentiels théoriques sont évoqués à plusieurs reprises (voir en particulier Maria Michela Sassi, p. 8), mais abordés de manière assez marginale. Je tiens à dire que cette observation ne constitue nullement une critique venant affaiblir l'intérêt des contributions ici réunies mais l'expression d'un simple *desideratum* appelant à poursuivre la réflexion collective. Je n'ignore pas non plus que, sur tout sujet, chacun tend à ouvrir les perspectives qui lui sont les plus familières. Ces Entretiens de la Fondation Hardt, à l'image des discussions traditionnellement retranscrites après chaque présentation, remplissent bien le rôle qui a toujours été le leur, opérer un état des lieux tout en ouvrant de nouvelles pistes de recherche.

Frédéric LE BLAY

Jared HUDSON, *The Rhetoric of Roman Transportation. Vehicles in Latin Literature.* Cambridge, Cambridge University Press, 2021. 1 vol. relié, 16 x 23,5 cm, XVI-353 p. Prix : 75 £. ISBN 978-1-108-48176-2.

Plaustrum, currus, essedum, carpentum, lectica. *A priori*, la seule énumération de ces termes renverrait à l'archéologie et à l'histoire des transports, à la technologie du charroi et à l'histoire économique. On pense au *plostrum* de Caton, aux chars de l'hippodrome, aux véhicules du *Cursus publicus*, aux voyages des impératrices, aux capacités de charge de l'Édit du Maximum, ou aux embouteillages aux Portes de Rome. On évoque les travaux de Piggott, de Tarr, de White, de Vigneron ou de Crouwel. On raisonne en termes de culture matérielle, entre tombes à char de Pannonie et typologie des attelages. Et quand on cherche les occurrences de véhicules et voiturages dans la littérature, c'est généralement pour illustrer une réalité contingente ou en comprendre les usages et fonctionnements dans la vie quotidienne. On ne fait pas autre chose quand on aborde l'iconographie, sauf cas particuliers, tels le char du triomphe en tant que symbolique du pouvoir ou le char du passage funéraire, le *Jenseitsfahrt* des sarcophages. Pourtant, depuis quelques années, d'autres décodages et lectures ont enrichi les approches historicistes, « rein antiquarisch », où il est question désormais d'héroïsation, de voyage des âmes et de perspectives eschatologiques, de *Dasein*, de *Selbstdarstellung*, de « donner à voir » de la réussite économique et du statut social. Ici, dans cet essai dense et inspiré, l'auteur aborde la thématique de la voiture en tant que topos littéraire. Il s'agit de rhétorique de l'image littéraire, où le *plaustrum*, le *currus*, l'*essedum*, le *carpentum* ou la *lectica* sont approchés dans leur dimension poétique, symbolique, allégorique, ou morale. La contingence matérielle de l'objet ou de sa mise en scène y disparaissent au profit de la transposition littéraire et de la symbolique de l'image : « Rather than using bits of text as a way of cobbling together a story of "how it actually was" to travel trough the Roman worls by cart of carriage,or focusing on how Latin poets use vehicule or road imagery to trace the development of one strand of metapoetics, this book takes as its subject the rhetoric of Roman transportation ». Sans contester l'usage de l'objet comme « real tool of utility », il peut aussi s'ouvrir à de « more abstract and exalted concepts ». La voiture est dès lors chargée d'une

This recent volume of Plutarch's *Moralia* containing the *Quaestiones naturales* with edition of the Greek text, philological study, and French translation by F. Pontani; and introduction and notes by M. Meeusen represents a nice completion of the latter's monograph on the same work (M. Meeusen 2016, *Plutarch's Science of Natural Problems: A Study with Commentary on* Quaestiones Naturales, Leuven, review in *BMCR* [2018].01.42). In fact, the greatly developed *apparatus* of notes of this volume (including 48 pages of longer, complementary notes against 33 pages of Greek text) virtually consists of a French translation of the notes in the second half of the 2016 volume. These very helpful comments on the intricacies of Plutarch's reasoning, on his references and on the prehistory of the treated topics are so detailed that they read as a running commentary, now much more handily paired with the Greek text and a modern-language translation thereof. Some of the comments have clearly benefited from the new establishment of the text by Pontani, but most of the interpretive work had already been done. In his introduction, Meeusen summarizes his views concerning the textual genre, derived from the Aristotelian tradition of problems, and Plutarch's approach, discussing the points of contact with the treatment of similar topics in the *Table talks.* Meeusen aptly defends the thesis that, far from displaying an incomplete writing phase or being the work of a young scholar, the accounts of the *causae* of alleged natural phenomena in the *Quaestiones naturales* provide their characteristically non-dogmatic, non-definite hypotheses owing to Plutarch's Platonic aporetic stance. Hence the importance of comparing this text with other specimens of Plutarch's *œuvre* in which he is more explicit about the direction of his natural inquiries, for example proposing a final step in the argument in which a divine, non-physical entity emerges. No explanation of the workings of ancient physics or of Plutarch's proposals is given in the introduction beyond what is necessary to understand the genre and the general method. Consultation of the 2016 monograph is thus invaluable to those wishing to delve deeper into these topics. Otherwise, Pontani's study is the first complete study of the manuscript tradition of the treatise, which even takes the apographs into consideration. It does then amply supersede the previous editions of F. H. Sandbach 1965 (and L. Pearson, *Plutarch's Moralia*, XI, Cambridge Mass.-London), and of L. Senzasono 2006 (*Plutarco. Cause dei fenomeni naturali*, Naples). As part of the preliminary material, Pontani includes a lucid and well-informed essay describing the branches of the manuscript tradition and his reasons for establishing them, including lists of variant readings. Cristian TOLSA

Antoine PIETROBELLI, *Galien. Commentaire au régime des maladies aiguës d'Hippocrate*. Tome IX, 1re partie. Texte établi et traduit par A.P. Paris, Les Belles Lettres, 2019. 1 vol. broché, CCCXIV-366 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 545). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00628-4.

Antoine Pietrobelli nous offre la première traduction dans une langue moderne d'un écrit comptant parmi les plus importants de Galien quant à l'influence qu'il exerça dans la tradition médicale. Le traité d'Hippocrate qui donne lieu à commentaire par son héritier déclaré reçut très tôt un titre concurrent sous lequel il est régulièrement cité, *Sur la ptisane (Περὶ πτισάνης)*. Galien dut rédiger cette lecture commentée entre 179 et

182. Sur ce point relatif à la datation, les éléments contextuels tant internes qu'externes analysés par l'éditeur semblent concluants. Une fois n'est pas coutume dans ce genre d'exercice, je n'hésiterai pas à employer la première personne pour dire que je suis admiratif face à ce travail magistral qui dépasse de très loin l'entreprise d'édition et de traduction. Cette livraison confirme l'orientation prise par la Collection des Universités de France consistant à s'enrichir d'ouvrages de référence qui tiennent autant lieu de source que de véritable monographie. Les données descriptives suffiront à rendre compte de la richesse de ce volume : après une introduction synthétique (p. VI-XVII), Pietrobelli propose une notice fournie de presque 300 pages (p. XIX-CCCVII), organisée en sept parties (I. Place du commentaire dans le corpus galénique ; II. Un commentaire hippocratique ; III. Ptisane et maladies aiguës ; IV. Un discours de la méthode ; V. La tradition manuscrite directe ; VI. La tradition indirecte ; VII. Les éditions imprimées). Le texte et sa traduction occupent 94 pages. Les notes complémentaires, qui complètent la notice et constituent le véritable commentaire philologique qui manqua longtemps à la collection, s'étalent sur une centaine de pages (95-196). Le tout est couronné par une bibliographie exhaustive (p. 197-262). L'*Index nominum* et l'*Index rerum* (une page chacun) apparaissent bien modestes en comparaison mais il n'en fallait pas plus. L'introduction générale met en avant la dimension apologétique du texte de Galien : il s'agit de défendre l'autorité du maître et les vertus de la ptisane (préparation à base d'orge) contre ses contemporains (méthodiques notamment) qui soutiennent les vertus du *chondros* de blé contre cette dernière. Pietrobelli pose que le commentateur rétablit ainsi un « alicament » ancien, dont il va introduire durablement le culte. Sa grande fortune dans la tradition arabe est particulièrement notée. Nous avons donc affaire à un document important pour l'histoire du galénisme. Les développements consacrés au genre du commentaire et à la méthode suivie par l'auteur apportent les éclairages érudits qui feront de ce volume un document de référence pour la compréhension du corpus galénique mais également au-delà. Ils nous plongent au cœur des enjeux présidant à l'écriture érudite et au partage du savoir au sein des milieux cultivés de Rome que fréquentait le médecin originaire de Pergame. Les commentaires à Hippocrate furent d'abord rédigés à titre d'exercice personnel, de notes de travail en quelque sorte (*hypomnèmata*), avant d'évoluer progressivement en projet de publication destinée au public. Ce travail de rédaction occupa plusieurs années, avec reprises régulières ; il est paradigmatique de la démarche de Galien, qui ne cesse d'élaborer son œuvre et de la reprendre. Cependant les commentaires en auraient été la base : « Tout se passe comme si ces commentaires mot-à-mot avaient été en quelque sorte les déclencheurs de sa production livresque » (p. XXVIII). « La rédaction des commentaires fut pour Galien un moyen d'accéder au statut d'auteur et de se constituer en tant qu'autorité. Il explique bien que les commandes de commentaires hippocratiques ont modifié les conditions de sa production, initialement destinée à une circulation restreinte et privée, puis conçue pour une diffusion publique. Les commentaires hippocratiques ont été pour Galien le moyen d'associer indéfectiblement son nom au prestige du Père de la médecine, de s'ériger en garant de l'authenticité du texte et des doctrines d'Hippocrate et de s'imposer comme son seul digne continuateur » (p. XCVII). Pietrobelli rappelle que le commentaire des autorités est d'abord un exercice d'école, obéissant à des règles établies et que Galien pouvait s'appuyer sur des modèles connus. Un développement important (p. XXVII-XLVII) se penche sur la pratique de l'écriture dans le cadre de

l'*amicitia* romaine. Les premiers « essais » du célèbre médecin furent adressés à un lectorat non professionnel, rassemblant *philiatroi* et *pepaideumenoi* des cercles mondains de la capitale de l'Empire. Ce contexte peut expliquer le ton pédagogique et répétitif qu'adoptent ces commentaires, qui relèvent du genre isagogique destiné aux débutants. Ce n'est que progressivement que l'œuvre de Galien s'orienta vers les spécialistes de la pratique, même si le médecin devenu professeur resta attaché à la plus large diffusion de ses écrits. Ces considérations, documentées avec la plus grande précision, viendront compléter les travaux qui ont contribué à dresser le tableau de ce monde lettré du Haut Empire – mentionnons notamment les études de Christian Jacob. C'est pourquoi il faut absolument recommander ces éléments introductifs à tout lecteur intéressé par le cadre culturel des contemporains de Galien et les pratiques savantes. Les aspects formels et méthodologiques propres à l'argumentation galénique sont eux-mêmes contextualisés avec le plus grand soin et l'on peut de la même manière en recommander la lecture indépendamment de tout intérêt pour l'histoire de la médecine ancienne. Ils s'avèrent précieux pour l'histoire de la philosophie notamment. Pietrobelli rappelle en effet que Galien était perçu comme un philosophe par ses contemporains et que la partie perdue de son œuvre comportait des écrits proprement philosophiques, dont des commentaires des grands auteurs. En faisant d'Hippocrate le précurseur de Platon et Aristote sur le plan de la méthode argumentative et logique, le médecin-philosophe se livre à une « contre-histoire de la philosophie » (p. CLXXVII). Réintroduire un penseur comme Galien au cœur des études sur la philosophie ancienne, plus que cela n'est actuellement le cas, paraît plus que nécessaire pour rétablir un paysage intellectuel dont la diversité est assez généralement occultée par une historiographie balisée par les fondateurs d'école et leurs continuateurs. Les analyses de Pietrobelli contribuent à cette réévaluation historiographique. De la même manière, la figure du philologue que fut Galien est mise en avant. Dans ses écrits, le médecin s'appuie sur une connaissance fine et étendue de la langue grecque et de ses usages, en particulier lorsqu'il polémique avec ses adversaires. Il s'érige en éditeur critique du texte hippocratique, faisant montre selon Pietrobelli d'une pratique rigoureuse et originale puisqu'il semble travailler à partir de plusieurs copies du texte, dont il mentionne et critique les variantes. Ce contexte pose de multiples questions quant à la bibliothèque de Galien ou les ouvrages en circulation de son temps, auxquelles la lecture du commentaire ne permet de répondre. Le commentateur revient également sur la question de l'authenticité, fort débattue avant lui déjà. Cette dimension philologique de l'entreprise galénique avait déjà été mise en avant mais chaque nouvelle édition de son œuvre, lorsqu'elle est menée avec la même acribie, vient enrichir par des exemples extrêmement concrets la connaissance de ce que pouvait être l'activité philologique d'un érudit. John Wilkins, dans son édition récente du traité *Sur les facultés des aliments* dans la même collection (t. V, 2013) avait lui aussi insisté sur cette dimension, sans pour autant lui réserver un traitement aussi précis que celui que nous voyons à l'œuvre dans le présent volume. À titre d'exemple, la longue note complémentaire réservée au titre du traité (Quel titre éditer ?) est un exemple de méthode : à travers le questionnement de l'éditeur moderne, elle interroge également la posture de Galien à l'égard des titres connus du traité hippocratique et de la dénomination de ses propres écrits. Enfin, il est important de reconnaître le travail éditorial réalisé. Pietrobelli est un éditeur au sens exact et fort du terme : le texte qu'il livre se base sur la collation

personnelle de l'ensemble des manuscrits grecs conservés et sur une réévaluation de leur classement stemmatique. Elle inclut également le témoignage de l'ensemble de la tradition indirecte, arabe notamment. Elle dépasse donc largement l'édition établie par Helmreich en 1914 (*Corpus Medicorum Graecorum* V 9, 1), qui faisait autorité jusqu'à présent. Dans quelques comptes rendus récents, j'ai eu l'occasion de m'exprimer sur la pertinence de l'entreprise d'« édition », lorsque celle-ci n'apportait rien de significatif aux éditions antérieures, en tant qu'elle ne reposait pas sur une réévaluation de la tradition fondée sur de nouveaux témoins. Je n'ai pas hésité à mettre en question l'utilité de la démarche, appelant à une attention plus soutenue portée à la traduction ou au commentaire, lorsqu'éditer, au sens fort, n'apparaît pas comme une nécessité. Éditer est certes le grand œuvre par lequel on reconnaît l'authentique philologue mais empiler les éditions, qui ne consistent parfois qu'en corrections marginales et formelles d'autres éditions fort rigoureuses en elles-mêmes, ne saurait être l'horizon des études classiques, au risque de la stérilité. Il est évident que cette prévention ne vaut pas pour le présent volume, destiné à faire autorité, conformément à l'ambition qui avait été affichée par Jacques Jouanna en relançant l'édition du corpus galénique dans la Collection des Universités de France. Frédéric LE BLAY

Liliane LOPEZ-RABATEL, Virginie MATHÉ et Jean-Charles MORETTI (Dir.), *Dire la ville en grec aux époques antique et byzantine.* Actes du colloque de Créteil, 10-11 juin 2016. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2020. 1 vol. broché, 21,5 x 29,5 cm, 348 p., 20 ill. (LITTÉRATURE & LINGUISTIQUE, 1). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35668-064-8.

Les actes de ce colloque tenu à Créteil, en 2016, rassemblent dix-huit contributions réparties en quatre thématiques générales : la première (« Des hommes et des villes ») touche à la perception que les Grecs eurent de leurs villes et de celles des autres ; la deuxième (« Composantes et composition de l'espace urbain ») se concentre sur les édifices et sur les formes urbaines ; la troisième (« Nommer et classer les villes ») aborde la question des typologies urbaines et de leur rapport au vocabulaire ; quant à la quatrième (« Des villes dans un empire »), elle examine, à travers les œuvres de Dion de Pruse, d'Aelius Aristides ou de Pausanias, les conceptions politiques et culturelles que véhiculent les discours sur les villes. Ainsi, dans la première section, davantage lexicale, C. Bearzot (p. 21-29) détaille le vocabulaire qui décrit l'amour que l'on porte à sa cité, d'Eschyle à Pollux de Naucratis. Th. Grandjean (p. 31-44), à travers une étude du *Banquet des Sophistes* d'Athénée, aborde la question des petites et des grandes cités et la signification sociologique et politique que recouvre la tension qui les oppose. St. De Vido (p. 45-55) se concentre sur Hérodote et plus particulièrement sur la distance qui sépare les *poleis* des cités-palais du monde oriental. Il s'agit également des villes des « Autres » dans l'article de Fl. Frisone et M. Lombardo (p. 57-74), qui traite de la manière dont Hécatée de Milet, Hérodote ou Thucydide ont sélectionné les établissements de peuples non grecs auxquels ils ont appliqué l'appellation de πόλεις. Si chez Hécatée cette qualification se fait en référence à la nature de l'établissement, comme « centre urbain », l'usage hérodotéen est lié aux origines orientales (historiques ou mythiques) de ces établissements. Chez Thucydide, on notera que les éléments

par désigner ce « métier sans nom » qu'est le commerce (formule empruntée à É. Benveniste, lequel hélas n'apparaît pas en bibliographie). – Dans l'« Atelier de l'historien » (p. 637-660), plus que des fiches thématiques, l'on découvre sept remarquables articles d'une grande érudition qui approfondissent certains sujets, ou font le point, en synthétisant l'état de la recherche (ex. « Qu'est-ce qu'un palais ? », p. 652-653) ; seul petit regret : que ces fiches ne soient pas annoncées en amont, autrement dit qu'elles ne soient pas associées par un système de renvois aux chapitres, mais ceci est certainement imputable au format de la collection. – Résumer dans le format court qu'est le nôtre un ouvrage aussi riche et aussi dense s'avère un exercice ardu, pour ne pas dire impossible. Tentons toutefois d'en dégager les grandes lignes. L'ouvrage est remarquable par sa méthodologie. Ses auteurs n'hésitent pas par ex. à contextualiser ou à problématiser des appellations telles qu'« âge du Bronze » et « âge du Fer » (p. 250-253), catégorisations certes commodes mais qui appellent plus d'une nuance. Comme nous l'avons vu, les chapitres ne se cantonnent pas à un déroulé chronologique de la période étudiée ; nombre d'entre eux sont thématiques. De plus, dans le courant de ces chapitres, des encarts forts à propos viennent préciser, sous forme de focus, certains des points ou notions abordés (ex. « la céramique du Minoen Récent I », p. 73 ou « la cuisine minoenne », p. 89). En outre, ce manuel foisonne de thèmes passionnants, ainsi la question débattue de la date de l'éruption de Santorin, la « Pompéi égéenne » (p. 107-109), qui oscille entre *c*. 1628 et *c*. 1520 (p. 106-107, 648). Souvent, même, les thèmes abordés sont inédits dans ce genre d'ouvrage, telle la mise au point fort utile sur le décompte des années et sur la mesure du temps en Grèce ancienne (p. 645-649), ou encore la réflexion sur les outils mis à disposition de l'archéologue, en l'occurrence sur les prospections (p. 524, 526-527). Enfin, il faut souligner également l'abondance et la qualité de la documentation iconographique associée, qui vient illustrer et enrichir le propos. Pour conclure, il s'agit d'un ouvrage à bien des égards complet et novateur, dont tout à la fois l'approche et la vision renouvelées, sur la longue durée, fournissent une excellente synthèse de questions souvent complexes. Il est à parier que ce manuel sera fort apprécié aussi bien des étudiants et du grand public que des enseignants.

Jeremy LAMAZE

Miltiades B. HATZOPOULOS, *Ancient Macedonia*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter, 2020. 1 vol. broché, XIII-241 p., 4 ill. coul. (TRENDS IN CLASSICS – KEY PERSPECTIVES ON CLASSICAL RESEARCH, 1). Prix : 24,95 €. ISBN 978-3-11-071864-5.

Following other major Editors in the Humanities, De Gruyter launches a new series intended to provide overviews of research on different subjects of ancient history while addressing scholars, students and a wider circle of readers. Its first volume is devoted to Macedonia, one of the most important and widely discussed political phenomena of Antiquity. Miltiades B. Hatzopoulos, leading expert on the subject, reviews critically main trends and key themes of research of the recent decades on "a selected number of topics especially prominent" (p. v) in regard to the topic. These well-chosen themes cover the subjects of topography, ethnography, and politics. The focus is centered on Archaic, Classical, and Hellenistic Macedonia (from the 7th century BC to the battle of Pydna in 168 BC). The introductory first chapter explains why it is a special challenge

as well as particularly worthwhile to deal with ancient Macedonia (p. 1-3): Hatzopoulos points out the specific characteristics of Macedonia regarding culture, military, and politics, convincingly stressing its idiosyncratic nature. The second chapter is a review of scholarly perspectives on the geographical definition of Macedonia (p. 4-48). Tracing the historical development of Macedonia's borders from Archaic to Hellenistic times, Hatzopoulos plausibly emphasizes the view that these borders were defined by political circumstances: "Macedonia […] is nothing more than the country conquered and populated by the *Makedones*" (p. 11). In addition, he points at the important distinction between Macedonia (consisting of Upper Macedonia and Lower Macedonia) and the realm of the respective Temenid ruler (p. 48). Chapter three provides an overview of the controversy about the identity, ethnicity, and language of the population of Macedonia (p. 49-124). Taking traces of Macedonian self-presentation, Macedonian cults and beliefs, customs, institutions, and political structures as indications, Hatzopoulos concludes that most Macedonian citizens were children of Macedonian citizens, behaved like citizens of Greek *poleis*, and spoke a north-western Greek dialect with specific peculiarities. While being influenced by their neighbors such as Illyrians and Thracians, the Macedonians shared a lot of cultural points of reference (such as cults and beliefs) with Greece. As for the heavily debated question of the nature of Temenid rule, Hatzopoulos reasonably argues that it may lie in the eye of the beholder: "Perhaps, after all it was all a question of perception. To an external observer such as Demosthenes, the Macedonian king was an absolute ruler […] but to a Macedonian […] Macedonian kingship resembled rather Aristotle's kingship of the heroic age" (p. 116). The fourth chapter treats research on Temenid rulers with a clear focus on Philip II (p. 125-169). Points for discussion are Philip's marriage policy, the background of his assassination in 336 BC, the controversy about the ownership of tomb II at Vergina, as well as Philip's impact and legacy. By marking Philip out, Hatzopoulos underlines the ruler's importance for the rise of Macedonia and distinguishes his reign as a watershed regarding Temenid history. The fifth chapter turns to the end of the Antigonid rule and deconstructs critically Polybios' biased statement (36.17.12-13) that Perseus and the Macedonians were defeated by the Romans because heaven-sent madness made them rise against Rome (p. 170-176). It is a clear reminder that former beliefs in Polybios' alleged objectivity belong to the attic. The sixth chapter summarizes the results of the previous chapters stressing the main problems and providing the author's own opinion (p. 177-178). The volume includes an international bibliography (p. 179-204), a helpfully detailed general index (p. 205-238) and four beautiful color images (p. 239-241) showing a useful map of Macedonia, the famous curse tablet from Pella, the hunt fresco of Vergina and a reconstruction of the latter. This is an excellent book providing readers of different degrees of knowledge with overviews of major themes and scholarly opinions regarding Temenid and Antigonid Macedonia. One particular advantage of the volume is the fact that recent archaeological results, published so far only in Greek, are summarized in chapter two, being thus made available to a wider audience. In addition, a special "highlight" are the testimonies cited in order to provide insight in the Macedonian perception of themselves and others (p. 121-124). In sum, displaying his intense life-long expertise, M.B. Hatzopoulos provides multiple details that are of great interest to scholars and

simultaneously he invites students and wider circles of readers to take a chance on the fascinating subject of ancient Macedonia. Sabine MÜLLER

Waldemar HECKEL, Johannes HEINRICHS, Sabine MÜLLER & Frances POWNALL (Eds.), *Lexicon of Argead Makedonia*. Berlin, Frank & Timme, 2020. 1 vol. relié, 538 p. Prix : 128 €. ISBN 978-3-732-90-4051.

Fruit of the joint initiative of four prominent historians of ancient Macedonia, the *Lexicon* is devoted to the history of the Macedonian kingdom under its first dynasty, the Argeads or, as these rulers most probably called themselves, the Temenids. The 280 entries of the volume are signed by a cohort of specialists that counts, aside from the four editors, 40 other scholars from various European, North American and Australian institutions. Entries have the form of short essays, whose length never exceeds five pages (in 33 cases, the reader is directly referenced to other entries), and they fall under the following thematic categories: ancient written and material sources, historical individuals and peoples, specific historical events, geographic terms, political, military, economic, religious and other cultural practices and institutions. Two entries are dedicated to the fascinating subjects of the reception of Alexander III in medieval literature and western art, respectively. Well-conceived and very broad, the scope of the volume warrants some comments with regard to two particular aspects. The first concerns the predominance of topics that are related to the political and military history of the kingdom, bringing to the fore high-rank individuals and groups, mostly kings and generals. Entries on other facets of history have a much more discrete presence and they, too, remain focused on the upper echelons of the Macedonian society (e.g. *Hunt*; *Marriage*; *Sexuality*; *Women, Argead royal*). The second aspect pertains to the chronological coverage of the volume. According to the editors (p. 8), this begins with the foundation of the kingdom, around the mid-7th c. BC, and ends with the death of Alexander IV in c. 310 BC. Nevertheless, information provided on the period prior to the late 6th c. BC and the beginning of the Persian dominion in the northern Aegean is meager. Far from attesting any sort of negligence on behalf of the editors, both the aforementioned phenomena are deeply rooted in a long-standing historiographical tradition that still prevails not only in studies of ancient Macedonia but more broadly in the field of Classics. Prioritizing ancient texts over other historical sources, studies produced within this tradition mirror the scope of the texts on which they rely. Thus, in the case of Temenid Macedonia, topics such as the history of the non-elite population or the period before the late 6th c. BC, which are little documented by literary sources, are automatically considered as inaccessible for research. In the same vein, all rulers of Lower Macedonia before Amyntas I – and not just the ones who appear in the foundation myths – are readily (but questionably) placed in the mythical sphere (p. 80, 100, 245). In the context of the same scholarly tradition, archaeological finds, with the exceptions of inscriptions and coins, are rarely seen as anything more than props that can enliven written narratives. Accordingly, while the authors of the *Lexicon* make abundant use of epigraphic and numismatic sources, references to other forms of material culture are marginal and essentially limited to aspects of monumental art from the late Classical period. The only graves mentioned in the entry on *Burial*, for instance,

selon trois angles, celui du concept (l'espace géométrique), celui de l'expérience (l'espace pratique) et celui des représentations (métaphorique). Cependant, les *Métamorphoses* d'Ovide n'avaient pas encore fait l'objet d'une étude exhaustive de ce point de vue, les historiens et latinistes n'ayant analysé que des épisodes précis, tel ou tel lieu particulier ou encore un seul type d'espace (géométrique, métaphorique ou pratique). S. Bach s'est ainsi proposé de combler cette lacune par cet ouvrage structuré en trois chapitres. Elle analyse l'espace dans les *Métamorphoses* selon ces trois angles et veut démontrer que l'espace joue un rôle déterminant dans la structuration de l'œuvre toute entière et que l'avancée dans la narration découle de sa mise en place. – Dans le premier chapitre, intitulé « La mise en espace du récit », l'auteure analyse l'espace géométrique dans les *Métamorphoses* en suivant une logique chronologique, du chaos en passant par la cosmogonie et les différents âges. Le proème, le mythe cosmogonique et le mythe des âges donnent une image évolutive de l'espace, depuis le chaos jusqu'à l'harmonie du *mundus*. À ce sujet, Ovide a emprunté à diverses philosophies et décrit un univers constitué de quatre sous-espaces, à savoir le ciel, la terre entourée de l'océan et les enfers. Cette division en quatre sous-espaces, selon le poète, n'a pas existé de toute éternité : ceux-ci sont nés de la séparation et de la répartition des éléments. Ils contiennent la matérialité du monde et ont la propriété physique d'imposer des frontières aux corps et aux *animalia* qu'ils accueillent : toute transgression pourrait potentiellement mettre à mal le fragile équilibre et entraîner un retour au chaos initial. S. Bach, dans ce premier chapitre, propose une topographie de l'œuvre au sens étymologique, une théorie du lieu ou des positions spatiales présentes dans les *Métamorphoses*, sans chercher une correspondance systématique entre les lieux évoqués et les réalèmes. Elle s'intéresse donc ici davantage à la force poétique de l'évocation des lieux cités. Dans le dernier (et passionnant) point de ce premier chapitre, « Du temps à l'espace. L'œuvre comme un cycle », l'auteure analyse l'espace du texte et met en avant le fait que la structure des *Métamorphoses* ressemble non pas à une ligne comme Ovide l'annonçait dans le proème, mais davantage à une spirale : le quinzième livre est une sorte d'écho inversé du premier où une forme de semblant d'âge d'or réapparaît avec l'avènement d'Auguste. – Le deuxième chapitre, « La dynamique des espaces », concerne la manière dont les êtres s'approprient les espaces qu'ils habitent ou traversent. Toute transgression pouvant mettre en danger l'ordre du *mundus*, l'analyse des interactions entre les espaces et les êtres animés (notamment les mortels et les dieux) implique une vision non plus géométrique ou mathématique de l'espace comme c'était le cas dans le premier chapitre, mais bien anthropologique et théologique. S. Bach a ainsi mis en avant que, si le monde grec constitue le cœur géographique des débuts de la narration, l'espace italien prend de plus en plus de place au fil de l'œuvre et le centre culture migre ainsi progressivement (mais pas sans de nombreux détours en tous sens) vers l'*Vrbs*. Pourtant, cette dernière ne fait pas l'objet de descriptions détaillées, mais l'auteure démontre ici qu'Ovide a utilisé plusieurs manières détournées pour y parvenir et, ce, dès les premiers livres de son œuvre (notamment en insérant des références culturelles proprement romaines et de la même époque que celle du poète ou encore via les récits étiologiques qui connectent le passé et le présent). Cependant, le déplacement de l'œuvre vers Rome n'est pas que métaphorique : il est également effectué de manière concrète par certains personnages, comme Médée, Esculape ou encore Junon lorsqu'elle souhaite rendre visite à Sémélé. S. Bach distingue d'ailleurs

les voyages horizontaux (ceux des héros et mortels, qui n'ont pas la capacité de changer d'espace et restent donc en général au sein de l'espace terrestre) des voyages verticaux (effectués par les divinités). Cependant, 78 % des voyages horizontaux n'ont aucun lien avec les terres italiennes et constituent d'ailleurs 44 % de l'ensemble des voyages présents dans l'œuvre : Ovide brouille en quelque sorte les pistes et veut montrer la grandeur de l'espace terrestre qu'il décrit, tout en faisant perdre de vue au lecteur l'axe Est-Ouest, qui a pour destination finale la Rome augustéenne. Ce n'est qu'à partir du treizième livre que l'avancée vers Rome se fait plus rapide. Les livres centraux, selon S. Bach, ne semblent avoir pour fonction principale que de retarder le récit avant que ne reprenne le trajet vers Rome. – Dans le troisième et dernier chapitre, « Espace et pouvoir », l'auteure examine la tension entre les forces de chaos et les forces d'harmonie : Ovide laisse transparaître à de nombreux endroits la crainte d'un retour au chaos initial, d'autant plus lorsqu'il s'agit des déplacements désordonnés des personnages à travers les différents espaces et les conflits qu'il en résulte. La remise en cause de l'opposition spatiale entre les dieux du ciel et les hommes de la terre se double d'une remise en cause ontologique. En effet, les déplacements des *animalia* invitent à redéfinir constamment les espaces. De plus, certains êtres se situent à la frontière entre le mortel et le divin (les magiciennes, par exemple) : S. Bach démontre habilement que les espaces deviennent ainsi des seuils où se joue l'identité des êtres dans une ontologie en mouvement qui lie le changement d'espace au changement de nature. De même, ces mouvements constants ont deux types de résultats possibles : soit une simple rencontre, soit un conflit. Ils font ainsi osciller l'œuvre entre deux extrêmes (la *discors concordia*), à savoir celui du danger d'un retour au chaos initial et celui de l'harmonie de l'âge d'or perdu, qui ne sera finalement atteint qu'à l'arrivée d'Auguste au pouvoir. – Écrit dans un style concis et efficace où aucun mot n'est superflu, cet ouvrage est doté de trois index : un des notions, un autre des noms propres et un dernier pour les lieux cités. Des cartes sont également présentes au fil du texte, en particulier dans le deuxième chapitre où l'auteure analyse les différents types de voyages effectués par les personnages. Il s'agit sans aucun doute d'un ouvrage incontournable pour mieux comprendre la structure de cette œuvre compliquée que sont les *Métamorphoses* d'Ovide. La brillante démonstration de S. Bach sur le rôle que jouent les espaces sur la composition du texte est plus que convaincante.

Héloïse MALISSE

John JACOBS, *An Introduction to Silius Italicus and the* Punica. London – New York – Oxford – New Delhi – Sydney, Bloomsbury Academic, 2020. 1 vol. relié, 23,5 x 15,5 cm, 261 p., 6 fig. n./b. (CLASSICAL STUDIES & ARCHAEOLOGY). Prix : 85 £. ISBN 978-1-3500-7104-9.

La modestie apparente du titre de cet ouvrage ne rend compte que très imparfaitement de son contenu, qui se situe à la fois en deçà et au-delà d'une simple « introduction » à l'œuvre de Silius Italicus. En deçà, parce qu'il ne répond que pour une part seulement à ce que l'on entend généralement par « introduction » ; c'est-à-dire, un aperçu synthétique et à peu près exhaustif (mais pas forcément très approfondi) de l'ensemble des problématiques d'une œuvre, relativement neutre, ou du moins prudent sur le plan interprétatif, et assorti d'une bibliographie bien actualisée. Certains de ces

activités intellectuelles et littéraires avec l'*otium*. Pline considère que l'endroit approprié pour ses *studia*, qui comportent la mise au point et la publication de discours et de travaux littéraires ainsi que l'écriture de lettres, est son domaine de campagne et, en particulier, sa villa, décrite dans la lettre 2, 17. Chez Pline comme chez Cicéron, mais contrairement à Sénèque, l'*otium* est associé à un endroit concret. Un autre critère central pour ses activités de loisir est l'autodétermination, car il choisit lui-même à quelles activités il consacre son temps libre et son loisir, contrairement à ce qui se passe dans le domaine professionnel, où les obligations sont imposées. Une des manifestations de ce nouveau mode de vie élitiste est précisément l'écriture de lettres. Pline compte la capacité d'écrire des lettres parmi les caractéristiques de sa classe sociale. Cette thèse est renforcée par la fonction des correspondants, qui assurent la légitimité du mode de vie aristocratique tel qu'il est présenté. Contrairement à Sénèque, Pline n'adresse pas ses lettres à une seule personne, mais à un ensemble de contemporains qui se consacrent aux mêmes activités que lui. Ils s'occupent de littérature, de façon active ou passive, et demandent à Pline d'écrire des lettres plus longues sur des thèmes précis, comme l'éruption du Vésuve. De cette façon, Pline produit l'image d'être un membre de tout un groupe d'aristocrates qui ont les mêmes intérêts que lui et cultivent un mode de vie semblable au sien. Contrairement aux lettres de Cicéron et de Sénèque, les missives de Pline ont clairement un caractère dialogué plus faible. En conclusion, les ressemblances structurelles entre la lettre et l'*otium* se retrouvent dans les trois *corpora* épistolaires étudiés, mais avec des différences. Les *Epistulae* de Cicéron entretiennent un lien étroit avec la conversation personnelle, qu'elles remplacent, et montrent que la lettre peut assumer différentes formes d'échange. Le dialogue entre deux amis peut être une activité de loisir, qui peut très bien se concrétiser dans une conversation épistolaire. Chez Sénèque et Pline, les propriétés de la lettre sont intégrées dans un programme littéraire d'ensemble. De cette façon, la lettre présente non seulement une manière de vivre déterminée dans la sphère référentielle, mais devient aussi un canal à travers lequel les activités centrales de celui qui écrit la lettre sont présentées de façon pratique. En d'autres termes, la proximité de la lettre avec l'*otium* est présente de deux façons : une lettre peut informer un ami ou d'autres correspondants d'activités et d'expériences de loisir, mais elle peut aussi être utilisée comme moyen pour réaliser des activités de loisir comme des exercices philosophiques ou des pratiques littéraires. La présence de mots grecs dans la correspondance de Cicéron est évoquée p. 89, n. 10 [voir O. Elder & A. Mullen, *The Language of Roman Letters. Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto*, Cambridge, 2019, p. 111-174]. Cet aspect fort intéressant, dont parle Iulius Victor (27 : *Graece aliquid addere litteris suaue est*…), ne semble toutefois pas avoir été exploité (pour Pline le Jeune, voir Elder & Mullen, *op. cit.*, p. 71-74). Bibliographie et index. Bruno ROCHETTE

Yelena BARAZ, *Reading Roman Pride.* Oxford – New York, Oxford University Press, 2020. 1 vol., 325 p. (EMOTIONS OF THE PAST). Prix : 47,99 £. ISBN 978-0-19753-159-4.

Alors que l'orgueil est mentionné dans tous les textes latins antiques, ce sentiment n'avait pas encore fait l'objet d'une étude exhaustive car, selon Yelena Baraz, comme pour beaucoup d'autres émotions, les lecteurs contemporains partent du principe que

l'orgueil pour les Anciens avait la même signification que celle qu'il a aujourd'hui. Ainsi, selon l'acceptation actuelle du terme, l'orgueil peut avoir deux portées qui sont proches mais qui diffèrent selon le regard que la société porte sur la personne qui expérimente ce sentiment : ce regard peut être positif, lorsque l'on entend par orgueil « un sentiment noble inspiré par une juste confiance, l'estime légitime de soi ou des autres » mais il peut être négatif quand la personne qui ressent cette émotion le fait à tort, c'est-à-dire lorsqu'elle éprouve un amour excessif d'elle-même et qu'elle se juge *de facto* supérieure aux autres. Pourtant, quand on parcourt la littérature romaine antique, on peut assez vite se rendre compte que l'acception positive de l'orgueil ne semblait pas exister pour les Anciens : ceux-ci n'y voyaient qu'un état d'esprit profondément négatif et décrié, dont l'illustration la plus célèbre réside dans la personnalité du second Tarquin, dit « le Superbe ». En ce sens, l'orgueil n'est en principe pas un sentiment que l'on s'auto-attribuait dans la Rome antique : souvent, il s'agissait en effet d'un jugement porté par quelqu'un d'autre. Comme le souligne l'auteure, c'est bien normal puisqu'aucun Romain, ni aucune Romaine, ne se décrira comme orgueilleux ou orgueilleuse : il s'agirait en effet là d'un aveu de culpabilité, une façon de reconnaître qu'il ou elle n'est pas à la place qu'il ou elle devrait occuper dans la société. Dans cette monographie, Y. Baraz a décidé de brasser l'ensemble de la littérature latine répertoriée dans le *Thesaurus Linguae Latinae* – exception faite des traités philosophiques, ayant par ailleurs déjà fait l'objet d'une analyse poussée, et des textes chrétiens. La méthode que l'auteure a employée est inspirée de celle de Robert A. Kaster : outre une étude étymologique des termes latins désignant l'orgueil (*superbia*, *fastus*, *arrogantia* et *insolentia*), Y. Baraz s'est intéressée aux scénarios et récits (« scripts and narratives ») dans lesquels l'orgueil est mis en scène : elle analyse ainsi les types de situation où ce sentiment peut s'exprimer, ce qui le déclenche, quels sont les types de réaction qu'il engendre, s'il y a des différences selon les positions et statuts des personnes impliquées, mais également la manière dont l'orgueil est perçu selon qu'il soit attribué à des êtres humains ou à d'autres entités non animées, tels que des endroits ou des institutions. Sous la République, selon l'auteure, la compréhension de l'orgueil à la romaine est directement liée à la manière dont l'élite romaine a articulé son système politique profondément anti-monarchique. Ainsi, durant cette période, l'accusation d'orgueil est une sorte d'arme qu'utilisaient les aristocrates entre eux pour limiter tous les écarts vers lesquels certains individus pouvaient tendre, que ce soit d'un point de vue politique, social, familial et même amoureux (pensons à l'accusation d'orgueil que les élégiaques portaient contre leurs bien-aimées ou bien-aimés qui refusaient de leur accorder leurs faveurs). Sous l'Empire, cette vision négative de l'orgueil perdure très largement et reste ainsi une sorte de gourdin dont les auteurs menaçaient les mauvais empereurs en reprenant d'ailleurs les mêmes structures langagières et conceptuelles que celles utilisées durant la période républicaine à l'encontre des tribuns trop ambitieux. Cependant, et c'est sans doute par cet aspect que l'ouvrage d'Y. Baraz brille le plus, l'auteure a réussi à démontrer avec beaucoup de finesse qu'une autre (timide mais néanmoins présente) acceptation de l'orgueil a fait son apparition avec le changement de régime politique : avec Virgile comme précurseur, suivi d'Horace et Properce, l'orgueil peut être compris comme un sentiment neutre, voire même positif dans de rares cas. Comme pour l'orgueil perçu négativement, l'orgueil positif n'est jamais « auto-attribué » (« self-attributed »), mais attribué à quelqu'un d'autre, à une muse ou à un pays.

Néanmoins, comme Y. Baraz le souligne à plusieurs reprises, ces cas restent isolés et les auteurs chez qui l'on peut retrouver cette vision continuent, eux aussi, à utiliser le terme *superbia* pour désigner tout état d'esprit trahissant une fierté excessive et, par-là, condamnable. Pour l'auteure, la façon dont les Romains font usage des termes latins se rattachant au champ sémantique de l'orgueil est caractéristique de leur fonctionnement politique et culturel, ce qui explique qu'il ait pu y avoir une timide tentative de vouloir rendre ce sentiment neutre, voire positif. – L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, intitulée « Scripts and Words », l'auteure combine une analyse des scénarios où apparaît l'orgueil à une approche lexicale pour avoir une compréhension générale de ce sentiment. Le premier chapitre est ainsi consacré à une analyse terminologique, le deuxième à la manière dont naît l'orgueil, de ses effets et de ses conséquences sur la personne qui expérimente cette émotion, mais également sur les personnes qui l'entourent. Dans le troisième chapitre, l'auteure reprend une approche lexicale en étudiant les utilisations du terme *superbia* et de ses dérivés sous la République. Dans la deuxième partie intitulée « Scripts », Y. Baraz s'attèle à analyser deux cas inextricablement liés à l'orgueil, à savoir la royauté et la cité de Capoue (quatrième et cinquième chapitres). La troisième partie, aussi brillante que passionnante, traite du changement sémantique du terme *superbia* et de ses dérivés qui fait son apparition sous Auguste. L'auteur argue que *superbia* est le seul terme latin désignant l'orgueil qui pouvait avoir une connotation positive, de par son préfixe positif, *super*. Dans le sixième chapitre consacré à l'analyse du « pride unsettled » dans l'*Énéide*, l'auteure met en avant le fait que Virgile oppose systématiquement deux types d'orgueil, négatif et positif, qu'il attribue aussi bien aux vainqueurs qu'aux vaincus, invitant ainsi le lecteur à prendre parti, sous-entendant ainsi qu'il existe bien une forme d'orgueil positif. Le septième chapitre est consacré aux transformations sémantiques de l'orgueil dans la poésie augustéenne (Horace, Properce et Ovide, principalement) : si l'orgueil négatif est toujours largement présent chez ces auteurs, ils se permettent dans quelques rares passages d'évoquer une forme de fierté positive, et ce, grâce à Virgile. Y. Baraz y met notamment en avant le fait que les cas où l'orgueil est perçu positivement sont souvent rattachés à un vocabulaire relevant du triomphe militaire. Dans le huitième et dernier chapitre, l'auteure examine les cas de « positive pride » dans la littérature post-augustéenne (majoritairement flavienne). Là encore, elle souligne que cette présence est mineure, intermittente et fragmentée. En guise de conclusion, Y. Baraz analyse la manière dont Sénèque le Philosophe a fait de l'orgueil une vertu stoïcienne. Elle termine son ouvrage par l'étude d'un texte chrétien, à savoir une lettre de Paulin de Nole où il est question d'une image paradoxale de l'orgueil « saint » (« holy ») et où l'humilité devient une vertu, prouvant ainsi que le concept de l'orgueil va être appelé à évoluer à nouveau, des suites du changement de religion. – L'ouvrage est doté de trois index : un premier relevant les passages des textes anciens cités, un deuxième des termes latins et grecs utilisés dans l'ouvrage et enfin un index plus général. Y. Baraz fait preuve d'une analyse extrêmement fine des extraits qu'elle a choisis, qu'elle présente en latin et qu'elle a assortis d'une traduction anglaise personnelle. Si quelques petits défauts formels peuvent être soulignés (notamment les nombreuses répétitions de la thèse défendue et du plan adopté au début et à la fin de chaque partie et de chaque chapitre), l'ouvrage n'en reste pas moins passionnant : Y. Baraz a permis d'ajouter une pierre à l'édifice des études consacrées aux émotions

des Anciens, tout en prouvant que l'enjeu n'était pas seulement de mieux comprendre leurs schémas psychologiques, mais également les imbrications de ce sentiment dans la vie politique romaine. Héloïse MALISSE

Hedvig VON EHRENHEIM & Marina PRUSAC-LINDHAGEN (Eds.), *Reading Roman emotions. Visual and Textual Interpretations*. Stockholm, Svenska Institutet i Rom, 2020. 1 vol., VII-193 p. (SKRIFTER UTGIVNA AV SVENSKA INSTITUTET I ROM 4, 64). Prix : 88 $. ISBN 978-9-170-42186-0.

Ces dernières années ont vu paraître de nombreux ouvrages sur l'histoire des émotions : citons à titre d'exemple *The history of emotions* de R. Boddice (Manchester, Manchester University Press) ou encore *What is the history of emotions?* De B. H. Rosenwein et R. Cristiani (Cambridge, Polity), tous deux publiés en 2018. Depuis 2020, *Reading Roman emotions* complète et enrichit la bibliothèque de ce domaine de recherche en pleine expansion. Fruit d'un workshop à l'Institut suédois de Rome en avril 2014, le volume rassemble des contributions variées, centrées sur la lecture des émotions dans les cultures visuelle et littéraire de la Rome antique. L'introduction souligne les enjeux d'une étude contextuelle et nuancée des émotions dans l'art et le matériel archéologique que l'Antiquité romaine nous a laissés, et insiste sur la nécessité de faire dialoguer sources littéraires et matérielles. Une fois établies les lignes directrices de l'ouvrage, qui ambitionne avant tout d'offrir une « collection d'exemples qui démontrent une variété d'approches à l'étude des émotions romaines » (« a collection of examples that demonstrate a variety of approaches to the study of Roman émotions », p. 16), s'ensuit un premier chapitre contextualisant. S. Matt y propose un aperçu de grands débats qui ont animé – ou animent encore – l'étude des émotions du passé ; elle présente ainsi les questions théoriques et méthodologiques au cœur de la vaste discipline qu'est l'histoire des émotions. C'est dans ce sillage que les chapitres suivants développent l'histoire des émotions à Rome selon différents angles. La représentation des émotions, à travers l'analyse de textes dramatiques et oratoires romains, constitue l'objet d'étude du deuxième chapitre. Les émotions étaient bien souvent au centre de l'action dramatique ou du discours oratoire. Sur la base de leurs descriptions et commentaires, G. Manuwald analyse la manière dont les émotions étaient identifiées, reconnues et perçues à Rome, et pose des questions fondamentales comme celle de l'authenticité de l'émotion représentée. Dans le troisième chapitre, J. Rasmus Brandt invite le lecteur à étudier les émotions du passé en explorant des tombes étrusques aux fresques variées. Les scènes représentées reflètent les rites funéraires de cette civilisation. Elles dépeignent plus précisément un moment de suspension, situé « après la mort du défunt, mais avant son enterrement » (« between the phase of separation (the moment of death) and the phase of reintegration (after the interment of the deceased) », p. 42), évoquant ou suscitant des émotions allant de la douleur à la joie, en passant par la crainte ou encore l'amusement : la « phase liminale » du rite funéraire, pour reprendre les termes empruntés par J. Rasmus Brandt à A. van Gennep. L'humour et son rôle au sein des hautes sphères de la société romaine sont étudiés par H. von Ehrenheim dans le chapitre suivant. Tout en s'appuyant sur des sources littéraires antiques offrant une idée de la conception de l'humour à cette époque,

décors d'abaque…) et de mise en œuvre de chantier (*e.g.* marques et inscriptions lapidaires…) sont traités dans deux chapitres indépendants qui précèdent la conclusion générale de l'étude (p. 239-240). Celle-ci surprend quelque peu en ce qu'elle livre des informations non discutées par ailleurs, en particulier à propos de l'origine des marbres : « Le marbre le plus courant est le marbre du Proconnèse, mais nous retrouvons aussi des marbres d'Afyon et d'une multitude d'autres sites d'Asie Mineure et de Grèce ». Si elles devaient être confirmées, ces données corroboreraient les analyses isotopiques menées par Z. Pearl sur des marbres de Palestine et présentées par Moshe L. Fischer dans *Marble Studies: Roman Palestine and the Marble Trade*, Constance, 1998 (non cité). Le chapiteau corinthien et le chapiteau lisse semblent devenir une signature de romanité généralisée dans les temples ruraux du Liban à l'exception de quelques exemples ioniques présents dans le nord du pays et dans l'Hermon, autrement dit dans des territoires non côtiers peu touchés par l'influence de Beyrouth et d'Héliopolis-Baalbek. On le voit, la documentation est utile et l'effort doit être salué, bien que plusieurs questions restent à traiter ; on se demandera ainsi dans quelle mesure certains sous-types de chapiteaux de marbre s'expliquent par l'état semi-fini dans lequel ces chapiteaux ont pu avoir été exportés et leur possible finition en œuvre, éventualité qui n'est pas abordée comme telle. On regrettera aussi quelques lacunes tant sur la forme (une expression parfois confuse, des coquilles) que le contenu, en particulier un manque de renouvellement dans l'appareil comparatif, souvent emprunté aux prédécesseurs ou limité à quelques synthèses anciennes – *quid* de Damas, des sanctuaires isolés de Syrie ou des fouilles récentes en Décapole ? –, un manque de systématisme aussi dans cette recherche, et de rigueur dans les renvois bibliographiques ; le lecteur en quête de la datation retenue par l'auteur pour un ensemble libanais (par ex. à Beyrouth ou singulièrement à Tyr, point de départ de l'étude), ou des comparaisons utilisées pour établir la chronologie d'un type ne peut que regretter l'absence d'index qui entrave gravement l'utilisation du volume. Nonobstant, cette étude constitue un jalon utile qu'il s'agira désormais d'exploiter.

Laurent THOLBECQ

Arleta KOWALEWSKA. *Bathhouses in Iudaea/Syria-Palaestina and Provincia Arabia from Herod the Great to the Umayyads.* Oxford, Oxbow books, 2021. 1 vol. broché, XVIII-141 p., nombr. ill. Prix : 40 £. ISBN 978-1-78925-657-4.

This monograph is the result of the author's PhD dissertation and focusses on the archaeological remains of Roman baths in the area of modern Israel-Palestine, southern Syria and Jordan. With the exception of thermal baths, all types of bathhouses are included (public, private, military and religious contexts) and the chronological framework encompasses the earliest phases of the Roman occupation (mid first century BC) until the early Islamic period (mid eight century AD). The book consists of an introduction (p. XVI-XVIII), four chapters including the conclusions (p. 1-129), a bibliography (p. 130-139) and a glossary (p. 140-141). An open access online database of the catalogued baths (https://ochre.lib.uchicago.edu/BATHS/) offers an interactive map of the research area and provides additional information, plans and photographs. The first chapter (p. 1-13) gives a very concise overview about the importance of baths and

bathing in the Roman world, and in the Roman East in particular. Kowalewska heavily relies on general works on Roman baths but excludes important non-English literature. This part of the book surely would have benefitted from including the results of both seminal works, such as René Ginouvès' *Balaneutikè* (1962), and more recent studies, such as Nathalie de Haan's *Römische Privatbäder* (2010) or Michel Blonski's *Se nettoyer à Rome* (2014). More specialized articles and book chapters covering specific elements of the baths (architecture, technology, social relevance, etc.) would have painted a more complex and complete picture of this Empire-wide phenomenon, avoiding misleading generalisations (*e.g.* that even the simplest public bath was luxurious, p. 6). The second chapter (p. 14-68) presents the catalogued baths and should be approached as a supplement to the online database, according to the author (p. 14). The baths are grouped into six geographical subareas: the Mediterranean coast, Galilee, the Decapolis, *Provincia Arabia* and the Nabatean kingdom, Judea and Samaria, the Negev and Wadi Araba. For each subregion, the archaeological sites, some containing more than one bath, are arranged alphabetically according to the modern toponyms. Only the well-known ancient cities (*e.g. Caesarea Maritima*, *Philadelphia*) can be found under their Latin name. For each bathhouse, a short description of the current state of preservation and of the most remarkable characteristics is given. The bath-houses that have been visited by the author are illustrated with photographs. It should be noted, however, that Kowalewska includes all structures in which a hypocaust has been found. The interpretation as a bathhouse for some of these buildings thus remains hypothetical. Furthermore, it is not clear whether the proposed periodisation for each entry follows the primary publications, or whether these have been converted to the author's periodisations as presented in the introduction (p. XVI-XVIII). Different scholars often tend to use different chronological boundaries for historical periods. In the third chapter (p. 69-115), the author analyses the baths that have been sufficiently preserved and researched. While discussing the chronology (3.1), the author chose not to distinguish between the different types of baths (public, private, military, religious), which may have shown some interesting shifts. The part on the setting and the users (3.2) would have benefitted from a comparison with information given by the written sources (or at least from the research results of modern scholars), even if the author stated that this was not the main focus of this study. The analysis of the layouts and dimensions (3.3) relies on good standardised plans, redrawn by the author following the same orientation and same scale. When possible, the different phases of the building could have been added for additional clarity and for a correct comparison between contemporaneous baths. The subchapter devoted to the different elements of the baths (3.4), is very descriptive, with few attempts at analysis or interpretation. Kowalewska confines herself to very general observations, without citing examples from the catalogue. For example, while discussing the mosaics (p. 108), it would have been interesting to mention dimensions, which patterns were frequently used, how patterns might have differed in time, in which contexts (public or private) or which rooms these were found, etc. The part on building materials and techniques (3.5) is quite elaborate but would have benefitted from the studies by Degbomont (*Le chauffage par hypocaustes*, 1984), Adam (*La construction romaine*, 1984) or Lehar (*Die römische Hypokaustheizung*, 2012) to explain certain anomalies in hypocaust design. Recent studies into alternative forms of fuel such as dried cow dung or animal bone in the

research area may also have been worth mentioning (various contributions in Boussac, Denoix, Fournet and Redon, *25 siècles de bain collectif en Orien*t, 2014). The last subchapter on portable finds, inscriptions and reuse (3.6) is very concise and again limited to some general remarks. The final fourth chapter, the conclusions (p. 116-129), contains the actual discussion concerning the characteristics of the baths in the research area. The first subchapter on the history of the bathhouses (4.1) follows the lines set out by Thibaud Fournet in a 2012 book chapter, as indicated by Kowalewska herself (note 1 on p. 128). The following part focusses on regional diversity within the research area (4.2), with specific attention to building materials and bathhouse size. The recent studies by Denis Genequand on the Umayyad hammams have unfortunately not been taken into account. The third subchapter (4.3) on the context of the Roman Empire gives an interesting yet short insight into how the research area was embedded in the wider bathing habits of the East. However, some conclusions need more contextualisation. The presence of a *sudatorium* is not a prerequisite for military baths, as has been shown for neighbouring Egypt by Berangère Redon, but is a feature mainly found in the Roman North. Furthermore, the *palaestra* cannot be considered an essential function of the bathhouses, as many 'neighbourhood' baths throughout the Empire did not have an exercise yard. The scarcity of *palaestra* in the research area is certainly not exceptional. The last part, "The region and its peoples – contribution of bathhouses" (4.4) returns to the impact of bathing on the people of the Roman Empire, sometimes in rather unnuanced statements ('*everybody attended a bathhouse daily or at least experienced it at some point in his or her life'*, p. 127). The plea for more research into the transition from Roman to Islamic baths, loses some of its power when both seminal and recent studies on the topic are notably absent (*e.g*. Grotzfeld, *Das Bad im arabisch-islamischen Mittelalter,* 1970; de Miranda*, L'Hammam nell'Islam Occidentale*, 2010; Pagani and D'Amora*, Dalle terme al hammam*, 2011; publications by Ignacio Arce and contributions in the *Balnéorient* conference proceedings). Overall, this book gives a good update of the archaeological evidence of Roman bathhouses in modern Israel-Palestine, Jordan and southern Syria, complementing earlier studies by David Small (in *BASOR* 266 [1987]), Stefanie Hoss (*Baths and bathing: the culture of bathing and the baths and thermae in Palestine from the Hasmoneans to the Moslem conquest*, 2005), Thibaud Fournet (« Thermes impériaux et monumentaux de Syrie du Sud et du Proche-Orient », in *L'eau en Méditerranée*, 2012) and Sadi Maréchal (*Public baths and bathing habits in Late Antiquity*, 2020). The online database certainly is an added value to the work. The author's choice to focus solely on archaeological evidence is somewhat unfortunate for a region so frequently mentioned in the written sources. Even if other scholars have already studied these, it would have been wishful to include their results in this study, especially in chapters discussing bath users and the larger cultural context of bathing in the East. Furthermore, the discussion of the catalogue remains somewhat descriptive, often without referring to specific buildings. The inclusion of important non-English publications would certainly have helped the author in her interpretations. This study thus presents a good introduction to the baths of the region for a wider audience but falls a bit short for a specialist audience. Sadi MARÉCHAL

conformes à ce qui est observé de façon plus générale dans l'architecture publique nord-africaine. Le chapitre 9, enfin, étudie le lien entre fontaines monumentales et religion. Surprenant de prime abord, eu égard au fait que le dossier traitant du lien entre nymphées primitifs et fontaines urbaines semblait clôt, ce chapitre démontre que le débat sur la possible « religiosité » des fontaines est loin d'être résolu. L'auteur y propose également une reprise innovante du dossier des *septizonia*, envisagés comme des monuments en lien avec la légitimation des Sévères dans un cadre planétaire, mais qui pouvaient prendre d'autres formes que celle d'un nymphée. On notera, pour terminer, l'importance du catalogue de fontaines et de documents épigraphiques en fin d'ouvrage qui viennent compléter l'intérêt indéniable de ce nouveau jalon dans l'étude technique et contextuelle des fontaines romaines. Julian RICHARD

Gilbert WIPLINGER (Ed.), *De Aquaeductu Vrbis Romae. Sextus Iulius Frontinus and the Water of Rome.* Proceedings of the International Frontinus Congress on the History of Water Management and Hydraulic Engineering in the Mediterranean Region, Rome November 10-18, 2018. Leuven, Peeters, 2020. 1 vol. broché, XXXIII-403 p. (BABESCH SUPPLEMENT 40 / FRONTINUS-SUPPLEMENT 6). Prix : 110 €. ISBN 978-90-429-4311-7.

This edited volume brings together 33 original contributions presented during the international congress of the Frontinus Gesellschaft on Roman water management, held in Rome between 10 and 18 November 2018. The papers are further arranged in eight sections according to their subject. All contributions are written in English, with the exception of three papers in German (see below). The geographical focus of the volume lies on Rome, Italy and the Eastern Mediterranean, while the chronological scope encompasses the entire Roman period, in particular the High Empire. After a preface by Hans Mehlhorn, president of the Frontinus Society (p. XI), and a eulogy for the late lamented dr. Gunhild Jenewein (p. XII-XVII), the congress organiser and editor of this volume, Gilbert Wiplinger, gives a short introduction to the book (p. XIX-XXXIII), mentioning difficulties and personal observations, as well as a brief day-by-day account of the congress (in German). He also expresses the distinct wish to approach the topic of water from an artistic perspective in the conference's inaugural speech. The first section in this volume is therefore entitled "Different approach to water", and starts with a text by author of fiction Anthony Jennings (p. 3-11). Central to the article and to the narrative of the author's upcoming novel, is the murder of Domitian and the role of Frontinus in this period of political unrest. The next contribution, by the editor Gilbert Wiplinger, zooms in on the work of Dutch photographer Kim Zwarts, who displayed photos of Rome's aqueducts in the building of the Maastricht Water Company (p. 13-16). In the last contribution of this section, Paul Gwynne investigates the competition between wealthy members of the clergy in 16th-century Rome through their villas, gardens and especially the fountains herein (p. 17-26). Poets were hired to sing praise of these fountains, which often drew inspiration from classical mythology. The second section is dedicated to the presentation of the Frontinus-award to dr. Hubertus Manderscheid. After a laudation by Gemma Jansen (p. 29-36), reminding us of Manderscheid's invaluable contribution to the study of Roman water engineering and Roman baths and ending with a list of publications, the awardee himself takes the floor

(p. 37-50). In his meticulous style, the German scholar present his work on the Serapeum-Canopus complex in Hadrian's villa in Tivoli, focussing on the role and the importance of water (in German). The following section, 'the aqueducts of Rome', brings together four studies on the Eternal City's water supply, commencing with a general overview by Jens Köhler (p. 53-63), who also pays particular attention to the (possible) *Aqua Alexandrina*. The article by Luca Messina and other members of the 'Sotteranei di Roma' society presents the results of a cartographic and on-site survey of the courses of the *Aqua Anio Vetus*, the *Aqua Marcia*, the *Aqua Claudia* and the *Aqua Anio Novus* around the Colle Papese, reassessing the seminal work by Thomas Ashby (p. 65-74). Maria Grazia Cinti turns to the poorly known *Aqua Alsietina*, notorious in Antiquity for its poor quality (p. 75-83). This first presentation of the author's on-going PhD research investigates how the taunted aqueduct may have fed Augustus' *naumachia*, but also gardens and private houses. To conclude this section, Edoardo Gautier di Confiengo and Elettra Santucci tackle the known and hypothetical course of *Aqua Claudia* and *Aqua Anio novus* (p. 85-100), expanding their discourse to the possible location, layout, and function of *castella*. Leaving the Urbs, the next section focusses on 'Aqueducts and Water supply in Roman provinces', although one can remark that geographical extent of this part is regrettably limited to Italy and the East. Richard Olsson gives a short reflection on Pompeii's water towers (p. 103-107), while Dino Alberto Rapisarda reports on the three aqueducts and cisterns of ancient *Tauromenio* (Taormina, Sicily) on the basis of antiquarian sources, previously unpublished studies and new survey work (p. 109-124). Katja Marasović and Jure Margeta inform us on the technology, course and modern reconstructions of the aqueduct supplying Diocletian's palace in Split (Croatia) (p. 125-135). Moving eastwards, Vedat Keleş and Michael D. Yilmaz (p. 137-148) give a detailed report of the aqueduct bridge and a settling tank in Parion (Turkey), Paul Kessener and Gilbert Wiplinger (p. 149-159) substantiate the existence of an inverted siphon system in the water supply of Byzantine Selçuk near ancient Ephesus (Turkey) and Dennis Murphy and Birol Can (p. 161-173) discuss the architecture and technology of the water supply and storage in Syedra (Turkey). Two articles take us to the Middle East: David Donald Boyer (p. 175-186) presents some results of the Jarash Water Project, mapping the natural sources around ancient Gerasa (Jordan) and investigating the intramural water supply and storage, while Tsvika Tsuk and others (p. 187-197) report on the water supply and storage of Sepphoris (Israel), presenting evidence for a possible *castellum*. Paolo Zanovello (p. 199-207) moves the focus more west again, to North Africa, where he examines the water supply in the pre-dessert areas along the *limes africanus* in modern Algeria and Tunisia. From water supply and storage, the book then moves on to the use of water in the following two sections. The section on 'Roman latrines and baths' starts with a preview by 'toilet specialist' Gemma Jansen of her upcoming book about latrines in Rome (p. 211-219). She observes no special differences in the toilets of the capital compared to those in other parts of the Empire. Marina Piranomonte and her colleagues report for the first time on the latrines in the Baths of Caracalla in Rome (p. 221-228), discovered during recent excavations in the eastern semicircular exedra of the perimeter wall. This lavishly decorated public toilet could seat 80 to 100 persons and possible had a pendant in the western exedra. Giullia Giovanetti present the results of her PhD thesis on the privately owned late antique baths of Ostia and Rome, focusing

in this article on their water supply and water use (p. 229-245). Giorgio Crimi and Silvia Orlandini discuss the 4th-and 5th-century epigraphy pertaining to public baths in Rome, enabling them to tentatively reconstruct some fragmentary inscriptions that may refer to the Baths of Caracalla (p. 247-253). To conclude this section, Vedat Keleş and Alper Yilmaz (p. 255-264) report on the water management of the two baths in ancient Parion (Turkey). The presence of a warm water pool in the *frigidarium* of the 'Roman Bath' is certainly exceptional, but not unique (as the authors claim), as such a pool has also been discovered in the 'Thermes des Mois' in Thaenae (Tunisia). The other section on water use is entirely dedicated to the study of 'Fountains – *Nymphaea*'. Julian Richard discusses several types of water effects found in nymphaea, based on archaeological evidence from the eastern Mediterranean (p. 267-276). Joseph Patrich and Shlomit Wekser-Bdolah present the excavations of a remarkable double *triclinium* with fountain in Jerusalem, dating from the Herodian period (p. 277-285). Hilke Thür and Ingrid Adenstedt revisit the terrace houses of Ephesus (Turkey), paying close attention to the water luxuries in the public parts of the house (p. 287-299, in German). These water features did not only serve a decorative function, they also had a cooling effect when temperatures rose. To conclude this section, Inge Uytterhoeven examines multi-sensory experiences and in particular the role of water in upper class houses in the imperial and late antique East, focusing the discussion on baths and especially dining practices (p. 301-317). The penultimate section assembles three contributions on 'Hydraulic engineering'. Paul Kessener proposes a new way to interpret the 'aqueduct gauging' mentioned by Frontinus (p. 321-332). Due to the inadequate way in which time was measured in Antiquity and the ensuing difficulties in calculating water velocity, Kessener envisages a quantitative measuring system of the water in the aqueducts using perforated screens or weirs along the trajectory than could then be compared. Charles R. Ortloff investigates the hydraulic engineering practice behind the aqueduct and *castellum* of ancient *Nemausus* (Nîmes, France), calculating how the output flow rate of the *castellum* would best approach the input flow rate of the aqueduct, with the slope ranges of the exiting pipelines as critical parameters to ensure the maximum and most stable flow delivery (p. 333-347). In the last paper of this section, Jan Pieter Lubbers raises serious doubts about the use of the *chorobates* in planning the course of an aqueduct (p. 349-359). He proposes that ancient builders used the landscape instead, presenting the evidence of the *Aqua Anio Vetus* and *Aqua Trajana* in Rome. The last 'Varia' section of this book assembles three articles with a subject that did not fall under any of the abovementioned sections. Yasmina Benferhat (p. 363-371, in German) goes through the passages about channels, aqueducts and baths in the works of Tacitus and Pliny the Younger, underlining how hydraulic engineering and water management were intricately linked with power, especially in the figure of the emperor. Mark A. Locicero investigates the down drains, drainage systems and sewers in Ostia (p. 373-385), pointing to possible new lines of research. As a last contribution, Constantin Canavas (p. 387-394) goes beyond the main chronological framework of this book, discussing the literary topos of hydraulic machines in medieval Arabic texts by al-Dimashqi (13th century), al-Jazari (13th century) and the Banu Musa brothers (9th century). Rather than truthful descriptions of working machines, these descriptions are literary exercises to describe artificial marvels. – This book gives a good overview of current water-related research pertaining to the (central and eastern part of the) Roman Empire and

does so in a well-structured and neatly presented fashion. The inclusion of different research disciplines (history, archaeology, arts, literature studies, engineering) fits perfectly with the transdisciplinary approach proposed by the organizer of this conference. It is also remarkable and highly laudable that these conference proceedings were published soon after the conference took place, ensuring the contributions are still relevant and up-to-date. A minor effect of such a swift publication is perhaps that the quality of some of the figures is not optimal and a number of typos have slipped through the net. As can be expected with conference proceedings, bringing together both experienced researchers and scholars at the start of their academic career, the quality of the different contributions also varies, both content-wise and on a linguistic level. The decision to chose English as main language for the contributions certainly adds to the unity of the book, but some texts may have benefitted from a more thorough revision. It is also regrettable that so few contributions focussing on the western half of the Empire are included (perhaps a reflection of the organizing committee's professional network?). A concise summary or a concluding article, capturing some of the conference's most valuable findings, stressing recurring themes and indicating future lines of research, would also have been welcomed. Nevertheless, the book is a valuable addition to the growing number of water-related studies, presenting several important findings that otherwise may have remained hidden in national journals or bulletins. If anything, this book again stresses how important and ubiquitous water was in Antiquity, not only as prerequisite for life, but also as a source of pride, wealth, power and danger.

Sadi MARÉCHAL

Natalia TOMA, *Marmor, Masse, Monumente. Vorfertigung, Standardisierung und Massenproduktion marmorner Bauteile in der römischen Kaiserzeit*. Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2020. 1 vol. Broché, 22 x 30 cm, XVI-485 p., 79 pl. (PHILIPPIKA, 121). Prix : 148 €. ISBN 978-3-447-11009-9.

Natalia Toma cite en exergue à son propos la citation célèbre de Suétone dans la *Vie d'Auguste* : « Auguste l'embellit (s.e. Rome) à tel point qu'il put se vanter à bon droit de la laisser en marbre, après l'avoir reçue en briques » (Suétone, *Auguste*, 28). L'auteure explicite son projet, dans le sous-titre de sa *Dissertation* défendue à Kiel en 2015 : « Marmor und die Monumentalisierung der urbanen Landschaft römischer Städte. Der Handel mit vorgefertigen Marmorbauteilen und seine Auswirkungen auf des römische Bauwesen und das Erscheinungsbild römischer Städte in der Kaiserzeit (1.-3. Jh. n. Chr.) ». Depuis les travaux pionniers de J.B. Ward-Perkins dans la fin des années cinquante, l'intérêt pour les carrières antiques et leurs produits, en particulier le marbre, n'a cessé de croître, de la technologie d'extraction aux modèles architecturaux, ce qui implique une compréhension des modes de production, de la chaîne opératoire, des transports, mais aussi de la structure économique, du cadre architectural et urbanistique, et des commanditaires des programmes édilitaires dans lesquels s'intègrent ces blocs de marbre « préfabriqués » issus de tout l'Empire romain. Pour l'Antiquité dans son ensemble, les progrès récents ont été considérables en matière de définition des matériaux, grâce aux analyses pétrologiques et aux identifications isotopiques, aussi dans la connaissance des techniques des carriers ou de celles des transports terrestres et

Annelies LANNOY, Corinne BONNET et Dany PRAET (Dir.), *« Mon cher Mithra… ». La correspondance entre Franz Cumont et Alfred Loisy. Édition, introduction et notes.* Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2019. 2 vol., LX-448 p. + VI-647 p., 7 illustrations (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 55). Prix : 120 €. ISBN 97-2-877-54374-3.

"Mon cher Mithra…" is the edited corpus of the entire extant correspondence between the classical archaeologist Franz Cumont and the French theologian, Alfred Loisy published here for the first time from the archives of the Bibliothèque Nationale de France. Split into two volumes, the first features an introduction and full transcripts of the 409 letters exchanged between the pair in the years 1908 to 1940. The second volume contains a full and forensic commentary on the key themes and references within each letter. While a specialist in theology, classics or ancient history will find great interest in the revolutionary science of the history of religions they discuss, a historian will garner much from this unique window into the context of crisis that afflicts the pair during the first half of the twentieth century. 2022 marks the seventy-fifth anniversary of Franz Cumont's passing (1868-1947). In recent times, there has been a celebration of the Belgian classicist's legacy set to coincide with this anniversary. "Mon Cher Mithra…" caps ten years which began with Corinne Bonnet's contribution to G. Bongard-Levine, C. Bonnet, Y. Litvinenko, and A. Marcone's *Mongolus Syrio salutem optimam dat* : La Correspondance entre Mikhaïl Rostovtzeff et Franz Cumont, Paris, 2009 and ends with a return to the fountain of Cumont's correspondence. Next year will see the arrival of *Scripta Maiora* XI, the republication of Cumont's monograph Fouilles de Doura-Europos (1926) in the Bibliotheca Cumontiana series, following on from D. Praet, T. Kaizer and A. Lannoy's Doura-Europos/Franz Cumont, (Scripta Minora VII), Rome, 2020 (see review in AC 90 [2021], p. 377-378). This collaborative project has unlocked the otherwise intimidating scale of these materials and made them available with an extensive commentary taking them to an audience beyond the archives of the BNF. Cumont is known to have penned over a thousand articles and publications during his sixty-year career. Unsurprisingly, he was an inveterate letter writer, too. These hefty volumes (they weigh over a kilo) feature 409 letters exchanged between the historian of ancient religions with Alfred Loisy (1857-1940), the French modernist theologian whose Les Évangiles Synoptiques (1908) precipitated his excommunication. Considering the range of monographs on Cumont of late and the expertise of the editorial team, the spotlight of the introduction falls predominantly on the more senior figure of Loisy. Their correspondence spans four extraordinary and often trying decades for the pair from 1908 to 1940. Astonishingly, they represent just a little over 3% of Cumont's correspondence which amounts to 12,000 letters in total. It has taken the skills of the archivist and the researcher for the authors to unravel the secrets of the letters buried under the sheer weight of this enormous archive. The mysteries of Cumont's archive are slowly but surely being opened up to a wider audience by their concerted efforts. Accessibility is one of the keynotes to the publication project. The first volume contains a thorough and exemplary introduction exploring the pair's biographies, personal relationship and history of their scholarship, alongside the historical and academic context to their writings across many different themes. They also direct readers towards and quote at

length from relevant letters to help illustrate these key themes from their discussions on the science of religions to the historical context in which they write. The rest of the volume is taken up by the transcripts of the full corpus of letters each displayed with an attempt to reflect their epistolary origin (dates, addresses, grammatical or typographical errors, emphases etc.) They provide a clean and highly efficient interface to what would only be overwhelmed by scans of the extant letters. The only criticism could be that the presentation is a little unimaginative – although highly practical when consulting select letters – it becomes a little relentless if reading cover to cover. There are scant images and the appearance of the text lacks the colour and personality that define the writings themselves. Perhaps portraits of the pair in the introduction would not have gone amiss, while the front-page alludes to the visual possibilities presented by supplementary imagery from the archives. It would also be beneficial to include select photographs or scans of the letters (featured on the covers) in their original condition to showcase the type of resource studied and provide a glimpse of the authors' own hands to offer more of a personal touch to compliment the main content. The second, larger volume offers a truly monumental commentary on the letters which reflects the assets of each of the editorial team at the pinnacle of their analytical and interpretative abilities. As the end of the introduction modestly states: « L'analyse que nous en proposons dans les commentaires accompagnant les éditions n'a pas la prétention d'épuiser l'immense potentiel intellectuel que recèlent des échanges touchant à tout un éventail de questions. Du moins nous a-t-il semblé important de mettre ce remarquable corpus épistolaire à disposition de toute la communauté scientifique qui pourra ainsi s'en emparer et le faire fructifier ». The comprehensive commentary achieves a great deal more and will, like its subjects, stand the test of time. The work will prove the definitive resource for centuries to come for any scholar consulting the texts for personal research. The two volumes provide an excellent entry point for a reader looking to dive deeper into the pair's "République des lettres" and delve beneath the surface of their published works. While a theologian or ancient historian will gain great insight into their privately conveyed perspectives on religious cults and the interconnection between Christianity and paganism in late antiquity, a historian will greatly appreciate the access into two totemic twentieth-century figures' responses to so tumultuous a period. The letters grant us prime access to witness events through their eyes as Europe pivots between two catastrophic wars and the seismic societal, economic and academic transformations of the early twentieth century. The First World War offers the best overview of the pair's correspondence and its direct relation to contemporary events. Their correspondence bookends the war. Cumont writes to Loisy in late July 1914 as relations between Serbia and Austria disintegrate following the assassination of Archduke Franz Ferdinand: « Ces jours-ci, nous avons vécu dans une attente anxieuse : il est effroyable de penser que la sauvagerie austro-serbe pourrait entraîner toute l'Europe dans une tourmente où risquerait de sombrer sa civilisation » (letter 108). The ominous atmosphere of doom inherent to Cumont's writing is only lifted some three years later when Loisy speculates that « peut-être nous entrions dans le dernier acte (de la guerre) » (letter 155), before writing somewhat more jovially of President Woodrow Wilson's visit to Paris: « Voilà Wilson parti. Cet homme est admirable. Il parle comme un pape. Je lui demande pardon de la comparaison. Je veux dire qu'il parle comme le pape devrait parler, s'il savait son métier » (letter 157). If Wilson

is likened to the Pope in Loisy's alternative pantheon of religious figures, then Cumont had long since become the pagan deity, Mithras. As can be expected, their correspondence hinges on the science and history of religions that so preoccupied the pair. The volumes' title originates from three of Loisy's letters in which Cumont is addressed in the persona of his subject and muse, Mithras. The affectionate pseudonym begins as early as the fourth letter exchanged between the two, « C'est vous qui êtes Mithra », before the familiar 'mon cher Mithra' is preferred: « J'aurais aussi, mon cher Mithra, bien des questions à vous poser sur l'histoire de votre divinité… » (letter 37). Loisy then launches into an investigation of the relationship between myths and rites within the cult of Mithras as the two debate their respective research into the religions of the eastern Roman world. For any reader less well versed in the technicalities of their discussion, the commentary offers four supplementary pages of analysis. The editors contextualise the discussion in the works and examples the pair discuss while also updating the analysis with modern references and bibliography to direct further independent research. As Loisy consults 'son cher Mithra', so too can a reader today when using Lanoy, Bonnet and Praet's splendid compendium which represents both a comprehensive resource and an excellent launchpad for future research.

Rory J. MCINNES-GIBBONS

Laurent BRICAULT, Richard VEYMIERS et Nicolas AMOROSO (Dir.), *Le mystère Mithra, plongée au cœur d'un culte romain.* Morlanwelz, Musée Royal de Mariemont, 2021. 1 vol. relié, 573 p. Prix : 40 €. ISBN 978-2-930469-85-0.

Le Musée royal de Mariemont (Morlanwelz, Belgique) nous a livré par le passé des catalogues d'exposition appelés à faire date, qu'il s'agisse par ex. d'A. Barbet & A. Verbanck-Piérard (Eds.), *La villa romaine de Boscoreale et ses fresques, 2013* (AC 84 [2015], p. 561-563) ou d'A. Verbanck-Piérard, V. Boudon-Millot & D. Gourevitch (Eds.), *Au temps de Galien. Un médecin grec dans l'Empire romain*, 2018 (*AC* 88 [2019], p. 306-308). Dans le cadre d'une exposition consacrée au culte mithriaque, la nouvelle direction du Musée nous propose un catalogue relié réunissant une quarantaine de contributions co-écrites par 75 chercheurs internationaux. Le canevas en est simple : six parties distinctes alternent de brèves contributions – les auteurs paraissent avoir été contraints – et le catalogue des objets présentés. Ces parties permettent de brosser un tableau général des questions posées : histoire de la découverte du culte (I), exploration du récit mythologique et de ses représentations (II), espaces de culte (III), communautés de dévots (IV), « Itinérances d'un culte » (V) et enfin, culte de Mithra et christianisme (VI). Un état de la question très complet qui témoigne de ce que le volume et la qualité des sources archéologiques disponibles supplantent désormais largement les sources écrites et iconographiques… Plusieurs volets sont ainsi abordés : l'historiographie et la réception du culte de la Renaissance au XX^e^ siècle (*e.g.* R. Gordon), la caractérisation du culte et sa situation dans le polythéisme romain (*e.g.* C. Bonnet), l'évolution de sa perception comme « religion orientale » et culte à « mystères » (déconstruit ici par N. Belayche) ou le focus, imprimé par l'archéologie, sur le repas ritualisé des *cultores* (*e.g.* A. B. Griffith). Il s'agit aussi d'explorer l'origine du culte (sans trancher la question, les auteurs n'adoptant pas toujours la même

domaines, grâce aux mises au point qui y sont proposées sur plusieurs dossiers débattus, ainsi que par l'immense bibliographie – plus de 35 pages ! – rassemblée et décortiquée au sein de ce volume. Christophe FLAMENT

Guy BRADLEY, *Early Rome to 290 BC. The Beginnings of the City and the Rise of the Republic*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2020. 1 vol. broché, 23,4 x 15,6 cm, 432 p. (THE EDINBURGH HISTORY OF ANCIENT ROME). Prix : 29,99 £. ISBN 978-0-748-62110-1.

C'était une gageure que de se lancer dans la rédaction d'une nouvelle histoire de la Rome des origines, particulièrement en langue anglaise, dans laquelle il existe déjà plusieurs ouvrages qui ont fait date et sont devenus des références en la matière, comme celui de Tim Cornell, *The beginnings of Rome* (1995) ou de Gary Forsythe, *A critical history of Early Rome* (2005). Nonobstant, Guy Bradley a relevé le défi de manière fort intéressante et est parvenu à produire un ouvrage qui laisse transparaître une originalité certaine. Si le plan en dix chapitres suit une progression attendue et relativement traditionnelle (considérations méthodologiques et heuristiques [chap. 1], récapitulation de nos connaissances – essentiellement archéologiques – sur l'Italie ancienne depuis l'âge du Bronze jusqu'à l'époque historique [chap. 2], discussion sur les mythes et les légendes en lien avec la fondation de Rome [chap. 3], un chapitre consacré à la royauté [chap. 4], prolongé par deux chapitres thématiques sur les problématiques traditionnelles du développement urbanistique [chap. 5] et des structures économiques et sociales [chap. 6] de la Rome archaïque, et enfin quatre chapitres dédiés à la Haute République suivant une progression chronologique [chap. 7-10]), il a le mérite de permettre au lecteur de visualiser clairement l'évolution des recherches sur la Rome archaïque depuis les deux dernières décennies. C'est là l'un des intérêts majeurs de cet ouvrage : mettre à jour de manière synthétique et systématique l'ensemble des (nombreux !) problèmes posés par la Rome des origines et des débuts de la République et affermir les bases à partir desquelles de nouvelles perspectives pourront être développées (ce que l'auteur a d'ailleurs commencé à faire lui-même, bien que l'essentiel de ses intuitions novatrices personnelles aient déjà été publiées antérieurement dans de précédents ouvrages ou articles). L'un des éléments les plus appréciables de l'ouvrage est l'exposé systématique des différentes tendances historiographiques et des nombreuses hypothèses émises par les Modernes à propos de chaque dossier abordé. Dans un domaine aussi polémique que les origines et les premiers temps de Rome, où il y a pour ainsi dire autant d'hypothèses divergentes que de chercheurs, un tel travail de synthèse et de clarification est plus que bienvenu et ne manquera pas de séduire les lecteurs qui s'intéressent de près à ces nombreuses questions. Sur le fond, on appréciera également l'utilisation croisée des sources littéraires et archéologiques, de même que la connaissance fine et détaillée par l'auteur du matériel aussi bien textuel que matériel, fruit d'une longue étude, dont la présentation dans cet ouvrage épargnera aux futurs chercheurs de nombreuses heures de collecte et de mise en perspective. La partie la plus originale de l'ouvrage concerne sans nul doute la structure sociale de la Rome archaïque et son évolution – c'est aussi en ce domaine que les recherches récentes ont été les plus intenses et ont fait le plus bouger les lignes de ce que l'on croyait acquis.

On pointera en particulier l'interprétation de ce que l'on connaît sous le nom de « sécessions » de la plèbe et qu'il faudrait, pour bien les comprendre, remettre dans le contexte de la grande mobilité des individus et des clans à l'époque archaïque. Un exemple parmi d'autres qui amène à revoir la conception traditionnelle de la société patricio-plébéienne pour accorder une plus grande place aux *gentes* et aux clans (mais quelle place exactement ?) et à nuancer le romano-centrisme affiché par les sources littéraires qu'on a souvent suivies trop fidèlement. À cet égard, tout en restant relativement prudent et modéré, l'auteur n'en conclut pas moins, au terme d'un ouvrage riche en informations, mais aussi stimulant en termes de réflexion, que « the development of Rome should be seen within the context of the wider Italian and Mediterranean environment. This has been obscured by our sources, who emphasise the internal struggles and self-determination of the Roman community » (p. 360). Une conclusion à laquelle nous ne pouvons que souscrire. Nicolas L.J. MEUNIER

Edwin Arthur JUDGE, *The Failure of Augustus. Essays on the Interpretation of a Paradox*. Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2019. 1 vol., XII-393 p. Prix : 64,99 £. ISBN 978-1-5275-2592-4.

E.A. Judge, professeur émérite en histoire ancienne à l'Université de Macquarie (Sydney), publie à l'issue de sa carrière académique un recueil de 26 contributions. Datant entre 1996 et 2016 et revues pour la présente édition, ces contributions sont un mélange de communications orales, réalisées aussi bien pour les élèves de l'école secondaire que dans un contexte académique, et d'articles ayant déjà fait l'objet d'une publication. Elles s'articulent autour de la carrière d'Auguste, comme l'annonce l'auteur dans la préface. E.A. Judge reprend un dossier classique pour les spécialistes de la Rome antique, celui de la nature du règne d'Auguste. Sous un titre délibérément provocateur, l'auteur prend le contre-pied des études qui mettent en valeur les réussites et les réalisations d'Auguste, et propose de s'arrêter sur un aspect très peu envisagé, celui de ses échecs. Sa thèse, très succincte, est la suivante : « Augustus did not intend to become "the Founder of the Roman Empire" » (p. XII). Selon l'auteur, il n'est pas envisageable de considérer l'œuvre politique d'Auguste sous le prisme des innovations, car ce qui caractérise son règne, c'est précisément l'inverse (« caution and compromise », Postscript, p. 325). L'image du *Princeps* comme fondateur d'un nouvel ordre et à l'origine d'une nouvelle forme de gouvernement a principalement été forgée par l'historiographie moderne, bien que l'historiographie antique ait pris sa part dans cette entreprise. Cependant, et c'est ce que défend l'auteur, cette image ne correspond pas à la réalité. Au contraire, la marque de fabrique de l'héritier de César est l'affirmation, à travers ses actes et la position qu'il occupe, de la continuité avec les figures républicaines et du respect de la tradition. La thèse de l'auteur se décline en fait en plusieurs arguments, explicités au fil de différents articles, certains étant parfois redondants. Mon objectif principal ici est de proposer aux lectrices et lecteurs de remettre en ordre ces arguments, qui constituent le cœur des réflexions d'E.A. Judge. Je remercie Aaron J. Kachuck pour ses suggestions. (1) L'auteur commence par rappeler qu'Auguste n'est pas à l'origine d'un changement de constitution, précisément car il n'existe pas de constitution romaine (le modèle de *Staatsrecht* de Mommsen, que la

métrique soit totalement laissée de côté (hormis quelques noms de vers) alors qu'elle était si centrale dans la poésie antique. Un dernier point nous semble à la fois un défaut et une qualité, en fonction du lecteur : au total, un grand nombre de pages sont consacrées à l'ensemble de l'œuvre d'Horace et non aux seules *Odes*, alors que le titre est *Horace's Odes*. Bien que pour les passionnés de lettres classiques, l'ouvrage paraisse dès lors fort général, le néophyte y trouvera les explications suffisantes pour pouvoir se plonger une première fois dans l'œuvre géniale du poète latin. De plus, la clarté, la concision, l'originalité et le ton tout à fait dépourvu d'un jargon compliqué rendent ce livre agréable au lecteur. L'objectif fixé dans la préface est atteint.

Doriane MOENAERT

Christa GRAY, Andrea BALBO, Richard M.A. MARSHALL & Catherine E.W. STEEL (Eds.), *Reading Republican Oratory. Reconstructions, Contexts, Reception*. New York, Oxford University Press, 2018. 1 vol. broché, XIV-366 p. Prix : 94 £. ISBN 978-0-19-878820-1.

Le présent volume, qui s'inscrit dans le projet FRRO (*The Fragments of Republican Roman Oratory*), a pour but d'élargir les connaissances de la rhétorique républicaine par des auteurs autres que Cicéron. En effet, ce sont les textes de ce dernier qui ont déterminé, par leur nombre important et leur excellente conservation, notre conception de l'art oratoire républicain. Il s'agit ici de se concentrer sur les fragments d'orateurs divers, qu'il s'agisse d'avocats, de politiciens, voire de leurs épouses, sans perdre de vue que ces fragments nous sont parvenus souvent indirectement, parfois via Cicéron lui-même. Pour ce faire, l'ouvrage divise ses dix-huit contributions en deux grandes parties thématiques : la première s'intéresse à la question de la réception et de la transmission, tandis que la deuxième concerne la reconstruction, la contextualisation et l'interprétation des discours non-cicéroniens. La première partie est elle-même divisée en deux sections dédiées respectivement à la période républicaine et à la période impériale. Alexandra Eckert revient sur la question de l'art oratoire grec et le rapport ambigu des Romains comme Caton l'Ancien, L. Crassus et Marc-Antoine. Cet article est l'occasion d'observer comment la rhétorique romaine a été influencée par la grecque tout en affichant une volonté de détachement, voire de rejet de cette dernière. I. Goh prend comme source les satires de Lucilius (à partir du procès intenté à Mucius Scaevola Augur dans le livre II des *Satires*) et explore ce que l'auteur considère comme des styles oratoires appropriés et non appropriés, malgré une prudence nécessaire compte tenu du genre satirique et de la versification. Elena Torregaray Pagola choisit un discours tiré de l'*Amphiphtryon* de Plaute (prononcé par l'esclave Sosia, v. 186-218) comme point de départ à l'analyse du discours dans un contexte diplomatique afin d'approfondir les connaissances que nous en avons au sujet de la forme et du ton donnés à ce genre de discours. Enfin, A. Casamento extrapole, à partir du *Brutus* de Cicéron, les comportements d'orateurs, en particulier Publius Sulpicius Rufus et Aurelius Cotta. Malgré les difficultés d'interprétations dues à la position très affirmée de Cicéron, A. Casamento choisit de se concentrer sur les aspects qui ne sont précisément pas soulignés par l'auteur. Après avoir investigué les conceptions contemporaines de la rhétorique républicaine, la section dédiée à l'empire propose un point de vue

rétrospectif par des auteurs postérieurs. Ainsi, A. Raschieri choisit d'analyser les citations de l'époque républicaine trouvées dans *l'Institution oratoire* de Quintilien. Il apparaît que ce dernier a une connaissance très solide des discours qu'il sélectionne pour constituer des modèles de rhétorique. D'autres auteurs impériaux ne sont pas aussi admiratifs de l'éloquence républicaine, à l'image de Valère Maxime dont traite S.J. Lawrence. Bien qu'il serve de source à de nombreux fragments d'orateurs, la sélection opérée par Valère Maxime – il faut en être conscient – a pour but d'appuyer son idée que l'éloquence mène au développement de la tyrannie et à la disparition des libertés. La contribution de Chr. Burden-Strevens montre au contraire l'utilité que peut avoir l'historien Dion Cassius pour la reconstruction de la rhétorique républicaine : si les discours ne sont pas transcrits mot-à-mot et qu'ils sont parfois attribués au mauvais orateur, il n'en reste pas moins que le contenu et les procédés rhétoriques sont très fidèles. Dans le dernier article de cette première partie, J. Dugan analyse un fragment de Gaius Titius présenté chez Macrobe et l'exploitation plus générale de fragments oratoires dans les textes. La deuxième partie du livre revient à la période républicaine dans une optique de reconstruction. A. Cavarzere présente une étude de Gaius Titius, connu par Macrobe et par un extrait du Brutus de Cicéron. Il offre une fourchette chronologique ainsi qu'une estimation de son importance en tant que poète et orateur. Ces deux articles traitent différemment et de façon intéressante un sujet commun. Se détachant de ce qui est présenté dans l'introduction de l'ouvrage, A. Corbeill avance une définition différente du fragment et propose une reconstruction du discours de Clodius sur les haruspices à partir de la réponse de Cicéron à Clodius dans le *De haruspicum responsis*. Si le procédé puise en partie dans l'imagination de l'auteur, il n'en reste pas moins intéressant. Corbeill s'attèle ensuite à l'analyse du style et du langage de Clodius à partir des fragments trouvés chez Cicéron. K. Morrell aborde le *De prouinciis consularibus* de Cicéron et tente d'identifier les adversaires anonymes auxquels il s'adresse. Cette attaque aurait lieu après un débat sur les lois de Clodius, dont les répercussions sur Cicéron et la société romaine sont également discutées. La deuxième section de ce chapitre traite des discours formels et informels. J. Hilder étudie le thème de la *pronuntiatio* abordé dans le *Rhetorica ad Herennium* (I^er^ s. av. J.-C.) : tel que présenté par l'auteur, il semble être proche des pratiques du II^e^ siècle av. J.-C. Andrea Balbo offre un aperçu du traitement de l'*actio* chez différents orateurs à partir de divers fragments. Il aborde les aspects plus théoriques de l'expression corporelle dans les discours ainsi que les conseils donnés par Cicéron et Quintilien sur le sujet. Le dernier article de cette section soulève la question des limites de la définition de la rhétorique. C. Rosillo-López traite les conversations et discours informels qui occupaient une place centrale dans la vie politique romaine et évalue l'importance de la rhétorique dans ce genre de situations, le tout à partir des citations en discours directs ou indirects trouvés chez Cicéron, chez Quintilien ou encore Macrobe. La dernière section de l'ouvrage concerne les témoignages dont nous disposons sur la rhétorique dans d'autres situations de communication. Dans le premier chapitre, H. Beck aborde l'aspect de l'art oratoire dans les rites funéraires romains et plus particulièrement lors de la *laudatio funebris* et de ses éléments émotionnels et sensoriels : disposition de la scène, tout ce qui relève de l'audition ou encore de l'olfactif. C. Pepe s'intéresse elle aussi à la *laudatio funebris*, mais en se focalisant sur les éloges prononcés en l'honneur de femmes. Cet article est notamment l'occasion d'évoquer les variations dans ce type

de discours selon le public, le lieu et le défunt lui-même. B. Gladhill reste dans le domaine féminin, mais pose la femme comme oratrice. En prenant comme exemple le comportement de Fulvia à la suite du meurtre de son époux Clodius, il met en évidence les conventions rhétoriques propre au genre et l'importance de l'*actio* dans les discours. J. Hallett clôt la dernière section en mettant en évidence les talents oratoires de Cornelia, mère des Gracques. Bien qu'il n'y ait aucune trace de discours, Cornelius Nepos la présente comme un lien important entre les prouesses de son père (Scipion l'Africain) et de ses fils. Un obstacle majeur dans l'étude de fragments est celui de la méthodologie, question très présente dans l'esprit des éditeurs : l'introduction y est en grande partie dédiée, de façon synthétique et claire. On retrouve également cette clarté dans l'organisation du livre, partagé en deux sections elles-mêmes subdivisées thématiquement et/ou chronologiquement, facilitant grandement l'accessibilité pour le lecteur. Ce sont ce souci méthodologique et la variété des sujets qui font la qualité de l'ouvrage. Constance MEYERS

Katherine WASDIN, *Eros at Dusk: Ancient Wedding and Love Poetry*. New York, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, XI-285 p. Prix : 61 £ / 85 $. ISBN 978-0-1-9086909-0.

Cet ouvrage stimulant vise à rendre compte des interactions entre les genres de la poésie nuptiale et érotique « de Sappho à Claudien » (ndla : toutes les citations sont traduites de l'anglais par l'auteur du compte rendu). Là où de nombreuses études antérieures identifiaient un poème comme appartenant à l'un ou l'autre de ces genres, cet ouvrage montre comment les poètes pouvaient infuser un genre dans l'autre afin de réaliser « l'érotisation du mariage et la nuptialisation de l'amour » (p. 3). L'éventail des références est large, et les lecteurs et lectrices apprécieront les nouvelles interprétations, entre autres, de Sappho, Anacréon, Euripide, Callimaque, Théocrite, Bion, Catulle, Horace, Properce, Ovide, Stace et Claudien, cette liste ne représentant qu'une petite partie des textes analysés. L'excellent *index locorum* présente une liste impressionnante de passages traités en profondeur (lettres en gras) et mentionnés (une distinction très utile). La méthode de Katherine Wasdin consiste à identifier les éléments propres à la poésie matrimoniale et à la poésie érotique, puis à montrer comment ces éléments s'insèrent dans le contexte de leurs homologues de manière à créer une tension productive au sein du poème entre le vocabulaire qui lui est ostensiblement propre, et ces éléments insérés. Alors que le premier chapitre est centré sur un auteur en particulier (Catulle), les suivants sont thématiques, traitant de Hesperus/Phosphorus (chap. 2), des métaphores végétales (chap. 3), des modèles héroïques de l'amour et du mariage (chap. 4), des modèles divins de l'amour et du mariage (chap. 5), et du rôle de la violence persuasive dans la représentation de la cour et du mariage (chap. 6), ce dernier chapitre se terminant par la lecture de plusieurs poèmes de Claudien. Chaque chapitre thématique analyse différents auteurs grecs et latins et couvre un large éventail chronologique. Un exemple type de sa méthode est offert dans la discussion des diverses allusions de Catulle – surtout dans les poèmes 61 et 68 – au fait d'« amener la mariée au domicile conjugal » (*domum deductio*) dans sa description de la maison (*domus*) où il a rencontré sa maîtresse (*domina*) ; en s'appuyant sur ce vocabulaire, Catulle, à la

une préposition) est le premier, pas le second. Le § 36 contient une phrase qui a donné du fil à retordre aux éditeurs : *dissimile Plautus et Plautius et commune ut huius Plauti et Marci*. Comme l'indique la note 5 (p. 47), c'est l'addition finale du génitif *Marci* qui est inattendue. Pour comprendre ce génitif, il faudrait ajouter <*et Marcus et Marcius*>, comme l'a proposé Groth (ajout repris par Kent). La présence de *huius* peut s'expliquer comme un mot-repère (*ut* signifie « par exemple », non « comme ») pour identifier *Plauti et Marci* comme des génitifs singuliers. C'est un usage répandu chez les grammairiens latins (voir Varron, § 66 et 70). L'usage pédagogique romain déclinait les paradigmes nominaux en les faisant précéder des différentes formes de *hic*. Au § 57, l'éditeur adopte une correction de Dahlmann *cantator* <*non dicitur*>. On peut toutefois se demander si la proposition de Popma (1601), mentionnée dans l'apparat critique, n'est pas préférable : *cantando* <*non*>. Au § 79, la première phrase est très curieuse. L'éditeur conserve, avec Dahlmann, le texte de F *in mediis non sunt*, alors que beaucoup d'éditeurs ont corrigé le texte, comme le montre l'apparat critique. Même s'il est sage de conserver, autant que possible, le texte transmis, une correction semble ici inévitable (on attendrait plutôt *in medio* [*TLL*, VIII, 587.80-588.14]), car le *in his* qui suit pose problème : *in* <*quibusdam*> *media* (compte tenu de la phrase suivante *item minima in quibusdam non sunt*) ou *in* <*aliis*> *media*. La traduction d'un texte technique n'est pas simple. Varron n'est ni agréable ni aisé à traduire. Il faut être littéral avec le risque d'être aussi sec que le texte source. Pour les exemples, il est nécessaire de reproduire les mots latins et de mettre la traduction entre parenthèses. Dans la phrase introductive, les traducteurs font de *oratio* un synonyme de *lingua*. Varron trace ici le plan de son ouvrage de sorte qu'*oratio* se rapporte plutôt à son exposé (traduction : « mon exposé »). Le commentaire occupe les pages 31 à 73. Il peut être assez succinct, conformément aux normes de la CUF, car nous disposons du commentaire savant de Hellfried Dahlmann (Berlin, 1940 [2003³]). L'édition est complétée par un *index auctorum*, un *index Graecus* et un *index exemplorum*. Il eût peut-être été utile d'avoir un index des mots techniques.

Bruno ROCHETTE

Richard TARRANT, *Horace's* Odes. Oxford, Oxford University Press, 2020. 1 vol., XXII-239 p. (OXFORD APPROACHES TO CLASSICAL LITERATURE). Prix : 99 $. ISBN 978-0-1-9515675-1.

L'objectif de la collection *Oxford Approaches to Classical Literature* est expliqué dans l'avant-propos : il s'agit d'abord et avant tout d'offrir quelque chose de lisible, de ne pas perdre le lecteur avec des détails, tout en offrant plus de précisions qu'une encyclopédie. Les ouvrages de la collection se concentrent soit sur une œuvre, soit sur un ensemble d'œuvres et chaque volume a son identité propre en fonction du rédacteur. Nous pouvons déjà saluer la réalisation du but visé dans cet ouvrage sur Horace. Quant aux objectifs que se fixe Richard Tarrant dans sa préface, il s'agit avant tout de montrer aux lecteurs qui ne lisent pas le latin les mécanismes d'un poème, malgré le fait que la poésie d'Horace soit très dense. Lui-même n'est pas un grand spécialiste d'Horace, comme il l'avoue, mais il ne prétend pas s'adresser aux spécialistes. Il a plutôt l'intention d'écrire aux amateurs de poésie qui rencontrent Horace pour la première fois. Toutefois, il espère que ses interprétations pourront aussi intéresser les classiques et les

lecteurs qui connaissent déjà le grand poète épicurien. Même s'il tente de *donner à voir* cette poésie, et plus précisément les *Odes*, son choix de poèmes et de sujets est subjectif, conformément aux objectifs qu'il s'est fixés. Étant donné qu'il s'adresse au « grand public », son but n'est pas de faire une revue critique des commentaires antérieurs, même s'il ne se privera pas de les citer si nécessaire. On peut en effet remarquer qu'il ne mentionne pas souvent les autres ouvrages de la littérature secondaire. De même, il insiste sur le fait que les notes de bas de page ne doivent pas être essentielles à la lecture ; là aussi, on peut saluer le respect de la ligne éditoriale de la collection. Le livre est divisé en douze chapitres qui abordent d'une part le poète et son œuvre en général, d'autre part certains thèmes spécifiques aux trois premiers tomes des *Odes*. À la fin du livre, le lecteur peut trouver des conseils pour plus de lectures, une bibliographie des ouvrages cités et deux index : un index général et un index des passages cités d'auteurs de l'Antiquité et du Moyen Âge ; outil plutôt pratique pour les étudiants qui chercheraient une ode en particulier. Dans la suite de ce compte rendu, nous exposerons les choix faits par l'auteur et sa progression. Pour bien ouvrir la porte à la découverte d'Horace et de son œuvre, R. Tarrant commence (dans l'introduction) par présenter l'objet d'étude : les *Odes* et leur auteur. Il en situe la date, en résume le contenu et ajoute une note sur leur impact. Il insère, comme pointe d'originalité, une description physique du « pourceau d'Épicure ». Ce n'est que plus tard, dans le chapitre 1, qu'il explique la vie d'Horace, les grandes lignes bien connues des classiques, avec chaque fois, si possible, des citations du poète à l'appui. L'originalité de ces liminaires permet à chacun, néophyte ou non, de s'y plonger. Dès l'introduction, R. Tarrant présente ses grandes lignes d'interprétation sur Horace : cet écrivain antique observe la condition humaine, sans illusions, et avec un profond sens de l'ironie. L'auteur ajoute que, vu sa notoriété, Horace n'a pas été suffisamment mis en question. Le commentateur veut montrer les effets et les dynamiques que l'écrivain utilise pour faire tomber les lecteurs sous son charme. C'est ainsi qu'il donne une description de « son Horace » (p. XXII), qu'il espère être une bonne comparaison pour les lecteurs qui ont déjà leur Horace, et une bonne introduction pour ceux qui découvrent le poète. Si le lecteur est séduit par ce portrait, il sera peut-être déçu de n'en voir que peu de rappels au cours du livre. Dans le second chapitre, R. Tarrant pose le décor de fond des *Odes*, c'est-à-dire qu'il parle des œuvres qui les ont précédées : les *Sermones* (*Satires*) et les *Iambi* (*Épodes*), ainsi que du bagage littéraire. Il attire notre attention sur l'originalité florissante des poètes et auteurs contemporains à Horace (p. 6-9). R. Tarrant explique ce qu'est une satire, comment ce genre a commencé à Rome et quel est le style de rédaction (p. 14). Les *Épodes*, qui ont leur racine dans la poésie grecque archaïque, sont vues comme une sorte de transition entre les *Satires* et les *Odes*. C'est d'ailleurs en utilisant les arguments de ses sources grecques, dont Callimaque, qu'Horace évite de trop impliquer sa littérature dans la période politique troublée de son temps. En effet, Callimaque et ses successeurs revendiquaient une poésie brève, et ainsi le fait Horace. C'est après cette vaste introduction, qui n'est certes pas inutile au lecteur néophyte, que R. Tarrant se concentre vraiment sur les *Odes*, au chapitre 3. Après avoir donné une définition d'une ode (p. 25) chez les Grecs et chez les Latins, il en donne aussi quelques caractéristiques essentielles (p. 29). En passant, il n'a pas oublié de nous rappeler le but personnel d'Horace avec ces poèmes : entrer dans le canon des lyriques, et être considéré comme le premier Romain à y entrer (p. 28). Il conclut ce chapitre par une belle tournure de

pensée : dans la poésie lyrique, le poète peut faire appel aux Muses comme dans l'épopée, mais il ne doit pas pour autant sacrifier sa propre personnalité, et c'est ça qui fait tout le sel d'une ode. Le chapitre 4 est consacré à l'étude du groupe que forment les livres I-III des *Odes*. Le commentateur explique les diverses théories quant aux dates de publication des poèmes (p. 35-36), puis se penche sur la structure du recueil (p. 37-39). Il propose d'en examiner la progression autour de trois thèmes : a) la réalisation des ambitions poétiques d'Horace (p. 42) ; b) la guerre civile et ses conséquences (p. 43) ; c) la relation du poète avec Mécène et avec Auguste (p. 44-45). Pour certaines questions plus débattues, R. Tarrant avoue par quelques lignes hésitantes qu'il en ignore la réponse. Il insiste cependant sur le fait que chaque ode forme aussi un tout en soi avec sa propre individualité (p. 41). Ces quelques pages sur la structure globale des œuvres d'Horace sont très bien présentées et forment une bonne introduction pour les simples amateurs et un rappel clair pour les autres. D'un point de vue formel, on peut regretter que pour son deuxième point (p. 43), certains numéros de pages sont manquants dans les renvois. L'objectif annoncé des quatre chapitres suivants est d'approfondir le contenu de la collection en détails, via la lecture attentive de quelques poèmes représentatifs (chap. 5) et l'exploration de certains thèmes récurrents (chap. 6-8). En effet, il n'est pas possible de tout analyser, et l'auteur souhaite montrer certaines techniques et thèmes caractéristiques de la poésie horatienne, et suggérer des stratégies de lecture qui peuvent être appliquées plus largement. Cet objectif pragmatique nous semble avoir été bien mis en application dans les chapitres qui suivent. Le chapitre 5 commente ainsi trois odes. Le premier poème envisagé (p. 48-52) est la très connue *Ode* I, 11 (*carpe diem*). Selon R. Tarrant, ce poème est un poème de séduction, car la jeune femme à qui il est adressé a cherché à savoir le sort *mihi, tibi*, c'est-à-dire qu'elle veut savoir si sa relation avec Horace a de l'avenir. Les lecteurs familiers d'Horace seront probablement surpris par cette nouvelle hypothèse, par ailleurs argumentée de plusieurs détails innovants, qui s'écarte radicalement des conclusions convaincantes auxquelles avaient abouti les décennies de recherche précédentes. Rejeter ces conclusions nous paraît regrettable ; prétendre qu'Horace, qui choisit chaque mot de sa poésie, aurait pris le nom Leuconoé pour la métrique et non pour son sens (p. 50) est à nos yeux un camouflet fait à l'artiste. Réduire un chef-d'œuvre de poésie philosophique à une ode amoureuse nous semble pour le moins désappointant. Ensuite, le commentateur analyse l'*Ode* II, 7 (p. 53-57), qui sert de prétexte à Horace pour évoquer discrètement sa participation à la guerre civile. C'est l'occasion pour le commentateur de montrer la structure d'un poème, analyse qui peut se révéler très utile pour étudier la poésie antique. La fin du chapitre 5 (p. 58-65) est consacrée à l'*Ode* II, 13. L'auteur s'interroge sur le sérieux que peut contenir cette ode apparemment humoristique. En fait, Horace renverse la description traditionnelle des Enfers pour introduire Sappho et Alcée, deux de ses prédécesseurs grecs et modèles ; le poète peut ainsi montrer son admiration. C'est peut-être également une opportunité pour vanter discrètement sa poésie, et cela nous ramène aux objectifs d'Horace identifiés *supra*. Trois chapitres consacrés aux études thématiques. Le sixième chapitre étudie quant à lui le thème de l'amitié et des conseils aux amis. Les commentaires portent sur la structure des poèmes, sur les différentes thématiques et la manière de les traiter. Sur les huit poèmes choisis, trois sont adressés à Mécène dont un célèbre leur amitié via un discours sur le vin (I, 20 ; p. 81). R. Tarrant montre également comment Horace, malgré les invitations de Mécène,

refuse de chanter les victoires d'Auguste, thème que le commentateur semble affectionner tout particulièrement. Dans son analyse de l'*Ode* III, 29 (p. 86-89), il suggère que le vin pourrait être une image de la poésie d'Horace ; c'est une idée à creuser. R. Tarrant réussit à entrer suffisamment dans les détails, tout en s'en tenant aux grands axes qu'il a décidés. L'auteur consacre le huitième chapitre de son livre (p. 117) aux poèmes à sujet politique (guerres civiles, état actuel de la société, Auguste et Rome en général) qui représentent, en quantité, un cinquième des trois premiers livres. Pour les lecteurs qui ne sont pas habitués à la littérature antique, l'auteur explique clairement et synthétiquement la tension de l'époque concernée, et pourquoi les poètes de naguère louaient la politique en place, même si cela nous paraît étrange aujourd'hui (p. 118-119). Dans les *Épodes*, Horace avait déjà abordé les désastres des guerres civiques, et ce sujet revient dans les *Odes*, doublé de l'espoir qu'Auguste puisse laver Rome de ses fautes. L'auteur commente notamment le célèbre poème sur la mort de Cléopâtre (I, 37 ; p. 121-122). Il présente ensuite d'autres œuvres qui s'attèlent à dénoncer la luxure et l'excès de la société (p. 126-132). Enfin, R. Tarrant montre encore une fois la difficulté qu'éprouve Horace à se comporter à l'égard d'Auguste et de sa famille et à se positionner vis-à-vis de cette domination (p. 134-140). Dans le septième chapitre, qui est à nos yeux de loin le meilleur, R. Tarrant se propose d'étudier les poèmes d'amour, qui ont été mal jugés par la critique avant lui, à cause de la comparaison d'Horace avec ses contemporains. Or, l'auteur veut montrer deux choses : premièrement qu'Horace n'a justement pas voulu écrire des poèmes d'amour à la manière de ses contemporains, deuxièmement que, si on fait fi des attentes, ces poèmes sont en fait très beaux (p. 91). Nous saluons ces considérations, aptes à rendre quelque louange méritée au poète. Dès lors, quelle est la relation d'Horace à l'amour ? Il est difficile de savoir ce qu'il en était réellement, et ce qu'on peut en dire n'est que l'image qu'Horace veut donner (p. 92-93). C'est dans les *Odes* que le poète se présente comme ayant le plus de relations, et cela fait probablement partie de son identité de poète lyrique. Ses prédécesseurs grecs ont adopté différentes postures face à l'amour, ce qui laisse à Horace la possibilité de choisir celle qui lui correspond : pas trop extrême dans ses sentiments, il profite des plaisirs temporaires. Il se détache clairement de ses contemporains, puisqu'il ne s'agit pas dans son cas d'une relation unique empreinte de beaucoup de désespoir. D'ailleurs, par l'étude du poème I, 5, l'auteur montre comment Horace plaisante sur les conventions de l'élégie d'amour et se présente comme un « anti-élégiaque » (p. 97-98). Lui, poète mature, a su échapper aux orages amoureux. Horace ose même se présenter comme le donneur de conseils à un élégiaque. Une autre technique pour se singulariser consiste à mentionner plusieurs personnes dans un même poème (*Ode* I, 33, p. 99). R. Tarrant montre brillamment par plusieurs autres exemples comment Horace se distancie du style en vogue à son époque, et même comment il ironise à ce propos (p. 100-111). L'exposition des mécanismes qu'utilise Horace pour arriver à son but est plus clairement expliquée dans ce chapitre-ci que dans les autres. Après ces différents points de vue permettant d'embrasser d'un coup d'œil le recueil des *Odes* I-III, l'auteur consacre trois chapitres aux autres cycles de poèmes – les épîtres (chap. 9), le *Carmen saeculare* et le quatrième livre des *Odes* (chap. 10), les lettres sur la littérature (chap. 11) – et enfin un dernier chapitre à la réception des *Odes* (chap. 12). Dans le chapitre 9, R. Tarrant présente rapidement les *Épîtres*. Dans ces 30 lettres en hexamètres adressées à différentes personnes, Horace se justifie notamment du style

qu'il a choisi. Loin de lui le théâtre et l'épopée, et c'est ainsi que naît sous sa plume ce nouveau genre que sont les lettres versifiées (p. 141-142). Ce recueil, écrit après les premières odes, ne montre pas tout à fait le même Horace que dans ses poèmes lyriques : il ne parle plus tellement d'amour ni de boisson, mais met l'accent sur les thèmes philosophiques et sociaux (p. 144). Les deux derniers poèmes abordent un thème déjà évoqué : la réalisation d'Horace en tant que poète. L'auteur constate une tension entre le souhait déclaré de vivre oublié de tous à la manière d'Épicure et celui d'être lu. R. Tarrant, quant à lui, n'a pas perdu de vue ses principales perspectives. Le chapitre 10 aborde d'une part la relation d'Horace avec la religion publique via le *Carmen saeculare*, et d'autre part l'évolution du poète entre le premier recueil d'odes et le livre IV. L'auteur réfute premièrement les théories antérieures sur les raisons qu'avait le poète d'écrire son quatrième tome (p. 154) et envisage ensuite divers points pour appréhender la nouvelle position d'Horace. Les thèmes étudiés sont l'amour (p. 158-164), les saisons (p. 164-170) et Auguste (p. 171-174). Cela permet notamment de montrer la variation sur un même thème et l'évolution d'Horace, mais aussi de réhabiliter ce quatrième livre ainsi que les poèmes sur l'empereur, souvent jugés maladroits. Une dernière œuvre n'a pas encore été abordée : les épîtres littéraires, dernières productions d'Horace. Ces épîtres sont au nombre de trois, de longs poèmes en hexamètres sur la théorie et la critique littéraire. R. Tarrant présente brièvement les trois œuvres (p. 183-184). Selon lui, même s'ils ne font pas directement allusion aux odes, ces commentaires généraux sont aussi une auto-critique d'Horace sur sa poésie (p. 185). Il admet qu'à son opinion, ce n'est pas la meilleure production du poète (p. 189). Enfin, le dernier chapitre étudie la réception des odes, depuis Properce jusqu'à Seammus Heaney. Évidemment, il s'agit d'un projet d'une trop grande envergure pour ce petit livre, alors l'auteur se concentre sur les œuvres littéraires écrites en anglais après la Renaissance (p. 190). Il justifie l'intérêt de la démarche en disant que notre image d'Horace est forcément influencée par les siècles de reprises. L'influence d'Horace se perçoit déjà chez quelques auteurs de l'Antiquité, et R. Tarrant cite notamment Properce, Ovide, Sénèque, Martial, Prudence et Quintilien, qui dit que la lyrique latine est morte avec Horace (p. 191-193). L'auteur fait quelques remarques sur la présence du poète au Moyen Âge (p. 195-197) avant de parler du XV^e^ siècle et de l'incroyable succès de l'ode I, 5 (p. 198-199). Enfin, il mentionne plusieurs auteurs anglophones qui ont repris, traduit ou se sont inspirés des *Odes* (p. 200-215), pages qui ont moins d'intérêt pour le lecteur non anglophone. De manière générale, les références du livre sont largement destinées à un public anglophone. Il conclut son ouvrage en rappelant ce topos : la capacité qu'ont les odes d'Horace de nous parler de nous, et ce jusqu'à aujourd'hui. En conclusion, Richard Tarrant peut se targuer à juste titre de donner un bel aperçu d'Horace aux amateurs de poésie qui ne le connaissaient pas encore. Plusieurs passages, comme l'introduction plutôt originale et certaines analyses de poèmes, ne manqueront pas d'être utiles également à des passionnés de lettres classiques. Cependant, on ne saurait en faire un outil pour les spécialistes ; à notre sens l'un des gros défauts à ce titre est de ne jamais présenter le texte latin, mais seulement des traductions anglaises. Même pour un latiniste encore peu aguerri, il aurait été utile de pouvoir faire ses armes en jetant un coup d'œil sur le texte latin. Cette version originale aurait également pu fournir un bon support à certains commentaires sur la structure du poème. En outre, bien qu'il s'agisse d'un point assez technique, il est regrettable que la

métrique soit totalement laissée de côté (hormis quelques noms de vers) alors qu'elle était si centrale dans la poésie antique. Un dernier point nous semble à la fois un défaut et une qualité, en fonction du lecteur : au total, un grand nombre de pages sont consacrées à l'ensemble de l'œuvre d'Horace et non aux seules *Odes*, alors que le titre est *Horace's Odes*. Bien que pour les passionnés de lettres classiques, l'ouvrage paraisse dès lors fort général, le néophyte y trouvera les explications suffisantes pour pouvoir se plonger une première fois dans l'œuvre géniale du poète latin. De plus, la clarté, la concision, l'originalité et le ton tout à fait dépourvu d'un jargon compliqué rendent ce livre agréable au lecteur. L'objectif fixé dans la préface est atteint.

Doriane MOENAERT

Christa GRAY, Andrea BALBO, Richard M.A. MARSHALL & Catherine E.W. STEEL (Eds.), *Reading Republican Oratory. Reconstructions, Contexts, Reception*. New York, Oxford University Press, 2018. 1 vol. broché, XIV-366 p. Prix : 94 £. ISBN 978-0-19-878820-1.

Le présent volume, qui s'inscrit dans le projet FRRO (*The Fragments of Republican Roman Oratory*), a pour but d'élargir les connaissances de la rhétorique républicaine par des auteurs autres que Cicéron. En effet, ce sont les textes de ce dernier qui ont déterminé, par leur nombre important et leur excellente conservation, notre conception de l'art oratoire républicain. Il s'agit ici de se concentrer sur les fragments d'orateurs divers, qu'il s'agisse d'avocats, de politiciens, voire de leurs épouses, sans perdre de vue que ces fragments nous sont parvenus souvent indirectement, parfois via Cicéron lui-même. Pour ce faire, l'ouvrage divise ses dix-huit contributions en deux grandes parties thématiques : la première s'intéresse à la question de la réception et de la transmission, tandis que la deuxième concerne la reconstruction, la contextualisation et l'interprétation des discours non-cicéroniens. La première partie est elle-même divisée en deux sections dédiées respectivement à la période républicaine et à la période impériale. Alexandra Eckert revient sur la question de l'art oratoire grec et le rapport ambigu des Romains comme Caton l'Ancien, L. Crassus et Marc-Antoine. Cet article est l'occasion d'observer comment la rhétorique romaine a été influencée par la grecque tout en affichant une volonté de détachement, voire de rejet de cette dernière. I. Goh prend comme source les satires de Lucilius (à partir du procès intenté à Mucius Scaevola Augur dans le livre II des *Satires*) et explore ce que l'auteur considère comme des styles oratoires appropriés et non appropriés, malgré une prudence nécessaire compte tenu du genre satirique et de la versification. Elena Torregaray Pagola choisit un discours tiré de l'*Amphiphtryon* de Plaute (prononcé par l'esclave Sosia, v. 186-218) comme point de départ à l'analyse du discours dans un contexte diplomatique afin d'approfondir les connaissances que nous en avons au sujet de la forme et du ton donnés à ce genre de discours. Enfin, A. Casamento extrapole, à partir du *Brutus* de Cicéron, les comportements d'orateurs, en particulier Publius Sulpicius Rufus et Aurelius Cotta. Malgré les difficultés d'interprétations dues à la position très affirmée de Cicéron, A. Casamento choisit de se concentrer sur les aspects qui ne sont précisément pas soulignés par l'auteur. Après avoir investigué les conceptions contemporaines de la rhétorique républicaine, la section dédiée à l'empire propose un point de vue

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

Jacqueline DE ROMILLY, *Hector*. Paris, Tallandier, 2019. 1 vol., 298 p. (TEXTO). Prix : 10 €. ISBN 979-10-210-3738-0.

On ne peut que se réjouir de voir reproduite dans une collection destinée à un vaste public l'étude consacrée à Hector par Jacqueline de Romilly (de Fallois 1997). L'illustre académicienne a tenu à mettre en évidence l'art d'Homère, qui a fixé quasi définitivement les traits essentiels de l'image d'un héros épique et illustré des thèmes toujours évocateurs pour des lecteurs d'aujourd'hui. Elle traite de son personnage en quatre parties. Il s'agit d'abord de rappeler l'environnement familial et civique dans lequel se meut Hector : c'est un jeune prince, fils aîné de Priam et exerçant à ce titre le commandement militaire à Troie ; c'est aussi un homme parmi les siens, caractérisé par ce que Jacqueline de Romilly appelle la « douceur », c'est-à-dire une bienveillance amène et spontanée. La deuxième partie est consacrée à Hector combattant, pourvu de qualités mais aussi de défauts. Certes, il se bat pour défendre sa patrie, certes sa vaillance au combat est abondamment soulignée, ainsi que son intelligence et sa ruse ; néanmoins il peut éprouver de la peur et se révéler imprudent. En outre, ses rapports avec les dieux sont ambivalents : si Zeus a manifestement un faible pour lui, il ne le favorise pas nécessairement dans ses joutes et ne prend pas son parti face à des dieux vindicatifs. La troisième partie porte sur la mort d'Hector, annoncée dès le début de l'épopée ; elle lui est ensuite prédite par Patrocle mourant, puis évoquée par Zeus ; elle est enfin réalisée lors de son duel avec Achille. La quatrième partie s'attarde sur les outrages infligés par Achille à la dépouille d'Hector, moins pour mettre en valeur le premier que pour susciter l'émotion et la sympathie à l'égard du second. Grâce à l'intervention de Zeus, Achille décide de mettre fin à l'avilissement du corps de son ennemi et Priam accepte de courir le risque d'une rencontre. La scène émouvante de la réconciliation permet ainsi à l'épopée de s'achever sur la victoire des valeurs d'humanité, de tolérance et d'ouverture aux autres. Par ce livre, Jacqueline de Romilly démontre une fois de plus sa familiarité avec le texte d'Homère, dont elle souligne avec finesse et précision toutes les subtilités. Visant un large spectre de lecteurs et lectrices, elle a renoncé à mentionner une ample bibliographie et à discuter de problèmes plus techniques, tels que la « question homérique ». En revanche, elle n'a pas craint de s'exprimer plus librement dans des passages utilisant une typographie particulière. Elle y manifeste son souci d'illustrer par sa lecture de l'*Iliade* ce qui constitue la conviction de toute une vie, à savoir l'universalité du message transmis par l'héritage de la Grèce. Indépendamment du fait que s'est développée simultanément une approche anthropologique insistant sur l'altérité de celui-ci, cette universalité gagnerait à être démontrée aujourd'hui par des exemples choisis également en dehors de l'orbe occidental. Il est vrai que les problèmes suscités par un multiculturalisme exacerbé n'avaient pas cours

au moment de la rédaction du livre. Peut-être faudrait-t-il envisager à l'avenir, pour ces publications qui font revivre des spécialistes majeurs du domaine antique, d'y insérer une introduction expliquant le contexte de leurs rédactions. Il s'agit ici de prouver qu'Homère séduit également, par des médias anciens et nouveaux, un public non occidental, ce que ne renierait assurément pas Jacqueline de Romilly.

Monique MUND-DOPCHIE

Étienne NODET, avec la collaboration d'Anca DAN, Marie-Christine MARCELLESI, Édith PARMENTIER, Laurianne SÈVE et François VILLENEUVE, *Flavius Josèphe. Les Antiquités juives. Livres XII-XIV*. Texte établi, traduit et commenté par E.N., A.D., M.-Ch.M., E.P., L.S. et F.V. Paris, Les Éditions du Cerf, 2021. 1 vol. broché, 12,5 x 19,5 cm, LVII-281 p. en partie doubles (ŒUVRES DE FLAVIUS JOSÈPHE ET ÉTUDES). Prix : 45 €. ISBN 978-2-204-14139-0.

Les trois livres que Flavius Josèphe consacre aux trois siècles (323-37 av. notre ère) qui séparent la mort d'Alexandre le Grand de celle d'Antigone Mattathias, l'ultime rejeton des Hasmonéens, donnent une image particulièrement complexe et parfois décevante d'une période où les Judéens connurent des événements marquants de leur histoire. La conquête d'Alexandre les plaça sous la coupe d'un pouvoir grec, mais surtout les intégra à une aire culturelle qu'ils connaissaient, et qui désormais recouvrait l'ensemble de Proche-Orient. Phénomène majeur ne serait-ce que par sa durée, puisqu'il ne fut pas modifié avant la conquête musulmane un millénaire plus tard, mais aussi par les conséquences qu'il eut sur la société et la pensée du judaïsme ancien. D'autre part, à la suite de la « révolte des Maccabées » (la première d'une série de trois qui entraîna la catastrophe que l'on sait), les Judéens parvinrent à créer un nouvel État indépendant dans les années 150, pour la première fois depuis 587. Certes, il ne dura qu'un siècle à peine – car le royaume d'Hérode qui le remplaça ne peut guère passer pour son continuateur –, mais il constitua le dernier exemple d'un État juif, État original où le souverain était à la fois grand prêtre et chef politique et militaire de la nation. Après sa disparition, il fallut attendre 1948 pour qu'un État juif existât à nouveau sur la planète. L'édition et traduction de l'œuvre s'inscrit dans la ligne des cinq volumes déjà parus et dont Étienne Nodet était pratiquement seul maître d'œuvre. Pour ce sixième volume, entouré d'une équipe, il reste largement responsable de l'établissement du texte final et de la traduction. Autant le dire d'emblée, cette édition et traduction combleront les plus exigeants. On ne peut certes vérifier le texte qu'à la lueur des variantes indiquées en note, mais les choix faits paraissent le plus souvent justifiés. Pour la traduction, elle suit avec fidélité le texte grec sans pour autant faire preuve de lourdeur, et elle témoigne d'une belle élégance d'écriture qui rend la lecture extrêmement agréable. On peut discuter quelques choix comme de traduire *autokratores* par « les empereurs » (XIV, 186) ou *poleis* par « villes » alors que ce que Pompée enlève aux juifs, ce sont précisément les cités grecques de la région (p. 201) mais cela reste très marginal. Ce qui fait en outre le prix d'une telle édition, c'est évidemment l'abondance et la qualité des notes. À n'en pas douter, l'équipe réunie par François Villeneuve a servi pleinement en ce domaine, ainsi que les nombreux participants au séminaire qui s'est réuni sept années durant et auxquels le maître d'œuvre à l'initiative de ce volume

Bocage-Lefèbvre (p. 106) – des sources antiques appelées à alimenter sa réflexion. Plusieurs contributions retiennent particulièrement l'attention. On relira ainsi avec intérêt les pages de Nadège Neumuller (*Diderot et l'histoire plinienne des arts*) et Charles Philippe Assembé Ela (*Un paragone oublié : Diderot-Falconet-Pline*) sur la lecture diderotienne de Pline l'Ancien. L'*histoire naturelle* se révèle en effet une source essentielle pour comprendre les jugements esthétiques portés par l'auteur des *Salons* et les arguments avancés dans le célèbre différend qui l'opposa à son ami Falconet. Dans la deuxième partie, les articles consacrés à Sénèque par Christine Hammann (*Sénèque avocat de Diderot, procureur de Rousseau*), Cécile Merckel *(La figure de Sénèque dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron *de Diderot*) et Valérie Pérez (*Le jeu agonistique de la parole. Diderot et le parler-vrai*) sont particulièrement convaincants. On saluera encore l'originalité de l'analyse proposée par Houda Landolsi, qui brosse un portrait étonnant de Suzanne Simonin en héroïne de tragédie grecque (*Suzanne Simonin, une héroïne de l'Antiquité ?*), comme l'approche méticuleuse et érudite de « l'image de Cicéron dans l'œuvre de Diderot » (Aude Lehmann). Enfin, la dernière étude consacrée à la place de Celse dans l'*Encyclopédie* rappelle pertinemment l'intérêt jamais démenti que Diderot portait à la science médicale. Chose étonnante, aucun des auteurs ne s'est vraiment arrêté sur la question du matérialisme, pourtant essentielle dans l'œuvre du philosophe. Lucrèce est à peine cité, au détour d'une référence ou d'une rapide allusion, alors qu'il était, sans conteste, l'un des poètes les appréciés par Diderot (« Comment un génie aussi beau que Virgile ne connaissait-il pas le prix d'un poème de Lucrèce », écrivait-il en août 1768 dans la *Correspondance littéraire*) et, surtout, un penseur essentiel pour comprendre le cheminement intellectuel qui conduisit l'auteur des *Pensées philosophiques* de 1746 à écrire *Le rêve de d'Alembert*, entrepris à la fin des années 1760. Tout bien considéré, *Diderot et l'Antiquité classique* est un ouvrage d'assez bonne facture, un peu inégal, mais qui a le mérite d'ouvrir, ou plutôt de réorienter, des pistes de lectures pour appréhender l'œuvre protéiforme de l'une des personnalités les plus fascinantes du siècle des Lumières. Valérie ANDRÉ

Jean ROBAEY, *Van de Woestijne traducteur d'Eschyle. Avec un nouveau fragment des « Zeven op Thebe Los »*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2019. 1 vol. broché, 179 p., 4 ill. (LEXIS SUPPL. 72). Prix : 40 €. ISBN 978-90-256-1341-9.

Spécialiste entre autres de Karel van de Woestijne, Jean Robaey s'est investi dans une entreprise de traduction des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle menée par celui-ci. Il semblerait en effet que l'écrivain belge d'expression néerlandaise (1878-1929) se soit intéressé à cette tragédie dès 1895 au cours de ses études secondaires et qu'il ait travaillé à sa translation jusqu'en 1906, date à laquelle il a renoncé à terminer celle-ci. On dispose ainsi de la traduction des vers 1-368 publiée par l'écrivain dans la revue *Vlaanderen* (V, mars 1907, p. 96-107) sous l'intitulé « Aischulos' Zeven op Thebe los (Fragment.) ». En outre, la Letterenhuis d'Anvers possède quatre feuillets manuscrits, demeurés inédits, sous la cote W 803/H (10), dont le contenu ne figure pas dans l'édition des œuvres complètes de l'écrivain. Il s'agit des vers 400-479, sur lesquels s'achève l'étude de Karel van de Woestijne, le dernier vers marquant vraisemblablement la fin de l'entreprise. Jusqu'à présent la traduction des vers 369-399 n'a pas été

retrouvée. L'échantillon ainsi constitué – près de la moitié de la tragédie – a été analysé par Jean Robaey principalement sous l'angle philologique. Il s'agissait d'abord de repérer les instruments à la disposition de l'écrivain-traducteur. L'enquête montre que, parmi beaucoup d'ouvrages à sa disposition – notamment dans les bibliothèques de Gand –, Karel van de Woestijne s'est surtout servi des textes grecs édités par Jean-François Boissonade (1825 ou 1842) et par Henri Weil (1884). Il a également tiré profit de la traduction juxtalinéaire en français d'Auguste Materne, d'après l'édition de Boissonade, (1842 ou 1860). En outre, il a utilisé le lexique eschyléen d'August Wellauer (1830) et deux dictionnaires grec-français inspirés par le dictionnaire de l'humaniste Henri Estienne, ceux de Joseph Planche (1817) et de Charles Alexandre (1860). Une fois résolue la question des sources et des outils, Jean Robaey a procédé à une analyse minutieuse et documentée de la traduction néerlandaise. Il fournit pour chaque ensemble de vers recouvrant une phrase complète (terminée par un point) : (1) les textes grecs édités par Boissonade et par Weil ; (2) la traduction de Karel van de Woestijne ; (3) sa propre traduction française, qui se veut « extrêmement littérale et grossière, tendant uniquement à permettre à qui n'entend pas le néerlandais de pouvoir suivre la traduction de Karel van de Woestijne » (p. 17, n.1) ; (4) un commentaire érudit. Celui-ci constitue l'essentiel du livre. L'auteur y discute des variantes attestées dans les éditions grecques et du choix des mots néerlandais en confrontant ceux-ci aux éditions, traductions, dictionnaires et lexiques, qu'il s'agisse d'évaluer la précision et la fidélité de la traduction ou ses qualités stylistiques. Il constate du reste une évolution entre la traduction imprimée, plus soignée, et celle des quatre feuillets, qui semblent constituer un premier jet. C'est pourquoi il est en mesure d'affirmer dans la conclusion de son livre que nous avons affaire à une traduction véritablement littéraire, harmonieuse phoniquement et en même temps soucieuse de rendre compréhensible le texte eschyléen (quitte à affaiblir le sens de quelques métaphores). Il démontre de la sorte que Karel van de Woestijne a une bonne connaissance de la langue grecque, dont il se soucie de transposer la relative liberté syntaxique dans une langue germanique, qui lui est apparentée sur ce point ; c'est ce qui permet à sa traduction de rendre compte dans une certaine mesure de l'agencement des phrases et de l'ordre des mots dans la tragédie d'Eschyle. On comprend dès lors pourquoi le livre de Jean Robaey a été accueilli parmi les suppléments de la revue *Lexis*, tant il est proche des travaux de Vittorio Citti et de ses élèves. À l'instar de ceux-ci, il offre aux spécialistes d'Eschyle ainsi qu'aux historiens de la philologie un socle solide sur lequel d'autres recherches pourront s'appuyer.

Monique MUND-DOPCHIE

produits de l'intérieur. En outre, plus de deux cents pages, un livre en soi, sont consacrées aux « entrepôts urbains et périurbains dans les provinces gauloises ». Un recueil documentaire ici encore très complet, précis, avec des notices bien informées, plans et bibliographie, qui rendra les plus grands services dans une matière encore largement à exploiter. Georges RAEPSAET

Björn FORSÉN (Ed.), *Thesprotia Expedition IV. Region Transformed by Empire.* Helsinki, Foundation of the Finnish Institute at Athens, 2019. 1 vol. broché, III-482 p. (PAPERS AND MONOGRAPHS OF THE FINNISH INSTITUTE AT ATHENS, 24). Prix : 35 €. ISBN 978-952-68500-4-7.

Voici publié le quatrième volume des travaux menés à partir de 2004 en Thesprotie (Épire) par l'Institut finlandais d'Athènes, en collaboration avec le service archéologique local. L'approche radicalement multidisciplinaire de ce projet allie les prospections et les fouilles à l'analyse des sources historiques, en les enrichissant par des données de géoarchéologie, de géophysique, d'anthropologie physique ou encore de palynologie. Le premier volume de la *Thesprotia Expedition* (2009) définissait le cadre historique (*AC* 80 [2011], 577-578). Le deuxième volume (2012) présentait un catalogue des sites les mieux étudiés, depuis le paléolithique jusqu'à la période ottomane, tandis que le troisième (2016) se concentrait sur le phénomène général d'urbanisation observé au IV^e^ siècle av. J.-C. Ce quatrième volume intéressera particulièrement les archéologues puisque sont présentés ici les résultats de fouilles réalisées sur plusieurs sites d'époque hellénistique et romaine, illustrant en particulier, comme l'explique B. Forsén dans l'introduction (p. 1-48), l'impact de l'arrivée de Rome sur le développement de la région. M. Suha établit une typologie des fortifications de la fin de la période classique et du début de la période hellénistique (p. 49-102) en comparant de nombreux remparts situés en Thesprotie et plus généralement en Épire, dans les régions d'Ioannina (Kastritsa et Dodone) et de Preveza (Kassope et Kastri Rizovouniou). T. Turmo présente le site rural de Gouriza, situé dans la vallée du fleuve Kokytos, à proximité de la ville antique d'Elea (p. 102-169). L'importance de cette agglomération, qui se manifeste par la taille étonnante de son four de poterie et de son pressoir à huile et à vin, va à l'encontre de l'idée d'un abandon progressif des campagnes d'Elea, en conséquence de son urbanisation croissante. T. Talvio présente une brève notice numismatique, comprenant 27 monnaies de fouille et datant de l'époque hellénistique au II^e^ siècle ap. J.-C. O. Palli expose les fouilles du cimetière romain de Mazarakia, découvert en 2008, lors des travaux préventifs liés à la construction de l'Egnatia Odos ; une trentaine de sépultures, à la fois des crémations et des inhumations, y ont été mises au jour. Les témoignages épigraphiques en latin et en grec indiquent une composition culturelle complexe où se mêlent Grecs, Romains ainsi que des membres d'une élite locale ayant acquis la citoyenneté romaine. Ce bilinguisme s'observe aussi dans les fragments d'inscriptions remployés dans l'église de la Panagia Lampovithra à Photikê, publiés par K. Korhonen et B. Forsén (p. 223-242). A. Betsiou présente pour sa part le résultat de fouilles entreprises en 2012 et 2013 par l'éphorie de Thesprotie sur le mausolée romain de Zavali, près du port d'Igoumenitsa, lesquelles complètent les premiers travaux de I. Vokotopoulou (1975). Outre les sarcophages exceptionnels découverts

dans cet édifice unique et actuellement exposés au musée archéologique d'Igoumenitsa, plusieurs nouvelles sépultures de moindre importance ont été fouillées. Le monument funéraire était vraisemblablement destiné à une riche famille locale dont la résidence reste à découvrir. La seconde moitié de l'ouvrage réunit plusieurs contributions portant sur la villa romaine d'Agios Donatos, située à l'intérieur d'une fortification hellénistique, et dont la chronologie est débattue par B. Forsén et M. Suha (p. 299-316). E.-M. Viitanen présente les résultats obtenus sur cette villa en 2009 et propose d'en dater la construction du début du Ier siècle avant J.-C., ce qui en fait l'une des plus anciennes villas romaines découvertes en Grèce, les parallèles connus étant généralement datés du Ier ou du IIe s. ap. J.-C. (p. 243-273). Par analogie avec des villas situées en Italie, E.-M. Viitanen considère que les propriétaires appartiennent à la première vague d'installation romaine dans la région. Cette hypothèse paraît confirmée par l'étude des fragments de fresques présentée par A. Freccero (p. 274-291) qui en rapproche la décoration picturale d'édifices pompéiens (par ex. la « Maison de Cérès »). Le matériel céramique est présenté par P. Reynolds et J. Ikäheimo (p. 317-386) à côté d'autres mobiliers (bijoux, ustensiles médicaux ou de toilette, outils d'écriture, objets liés au métier à tisser, clous et autres objets métalliques) décrits par B. Forsén (p. 387-407). La contribution de B. Forsén, K. Korhonen et P. Reynolds, présentant les estampes de briques, indique une proportion élevée de briques comprenant la marque COS, laquelle se réfère probablement aux Cossinii, famille comptant selon Varon et Cicéron parmi les premiers propriétaires terriens installés en Épire et à qui il serait dès lors tentant d'attribuer la construction de la villa. Les deux dernières contributions sont dédiées à l'étude anthropologique des restes humains découverts dans les nécropoles d'Hagios Donatos (M. Nikasen, p. 429-440) et de Gouriza (P. Tritsaroli, p. 441-480) et datant respectivement de l'époque médiévale tardive et de l'époque ottomane. Ce dernier article, particulièrement intéressant, identifie au sein de ce cimetière où se côtoient populations chrétiennes et musulmanes, des traits génétiques communs tels que la thalassémie et l'ostéoarthrite ; selon l'auteure, cette conclusion indique que les diversités religieuses sont apparues progressivement au sein d'une population d'origine commune, ce qui explique d'ailleurs le partage d'un lieu d'inhumation commun. Comme on le voit, ce quatrième volume de la *Thesprotia Expedition*, bien que centré sur l'époque romaine, aborde une multitude de contextes distribués sur une large chronologie ; il constitue ainsi un utile jalon dans la connaissance renouvelée de la Thesprotie.

Maria NOUSSIS

Alice WALDNER, *Die Chronologie der Kuretenstraße. Archäologische Evidenzen zur Baugeschichte des unteren Embolos in Ephesos von der lysimachischen Neugründung bis in die byzantinische Zeit*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2020. 1 vol. cartonné, 403 p., 87 pl. n/b et coul. (FORSCHUNGEN IN EPHESOS, XI/4). Prix : 179 €. ISBN 978-3-7001-8341-9.

Établir la chronologie de cet axe majeur qui relie, en diagonale par rapport au quadrillage de la ville hellénistico-romaine, le quartier de l'agora inférieure (« Tetragonos Agora ») à celui du « Staatsmarkt » ou agora supérieure, c'est en même temps préciser l'évolution urbanistique de tout ce secteur central en revenant sur la date de

mus par des intérêts divers venus découvrir un pays, et des missions régulières voulues par la Syrie elle-même. Finalement, les destructions survenues depuis 2011, si elles méritent d'être mentionnées, ne relèvent pas du mouvement de découverte archéologique de la Syrie, et ne répondent que partiellement à la démarche inverse, alors que c'est peut-être sous cette seule forme qu'elles auraient été le mieux intégrées à l'ouvrage. Dans la conclusion, l'autrice précise avoir souhaité répondre aux « attentes du grand public », mais on se serait attendu à être informé de cet aspect, fondamental pour la compréhension de la démarche adoptée, dès l'introduction. Par ailleurs, il semble qu'une démarcation systématique des citations des anciens explorateurs aurait aidé à les distinguer de remarques personnelles que l'autrice a intégrées à son texte. En ce qui concerne le site de Doura-Europos, on peut indiquer que le palais édifié au-dessus de la paroi sud du ravin intérieur (îlot C9), était communément dénommé « redoute » par la première mission française de 1922, puis « palais du stratège » par la mission franco-syrienne de 1985, mais il s'agit du même monument ; le prénom (Asʿad) et le nom (Al Mahmoud) de l'ancien co-directeur syrien sont inversés par rapport à la norme adoptée dans le texte pour les autres noms de personnes. Quant au tell de Qalʿat al Mudiq, la citadelle d'Apamée, sur lequel posent des fortifications hellénistiques puis médiévales, celui-ci est entièrement de l'âge du Bronze. On regrette enfin que les auteurs des illustrations ne soient pas toujours nommés : on ignore à qui attribuer sept des illustrations, pas plus que les cartes placées en début de livre. L'illustration n° 30, qui présente une magnifique vue aérienne du site de Doura-Europos, n'appartient pas à la mission archéologique et il s'agit d'une œuvre du photographe professionnel Georg Gerster. Cet ouvrage constitue cependant un document intéressant, surtout pour les premières parties, qui nous montrent la farouche volonté qu'il aura fallu aux découvreurs pour mener à bien à la fois leurs voyages et leurs descriptions des vestiges archéologiques. On ne peut que saluer le travail de l'autrice qui a repris l'ensemble de cette littérature ancienne dans une compilation qui éclairera utilement les étudiants et les chercheurs souhaitant se plonger dans les œuvres de ces anciens voyageurs, et leur permettra de savoir, selon la région qu'ils étudient, vers quels textes se tourner en priorité.

Mathilde GELIN

Christos STAVRAKOS (Ed.), *Epirus Revisited. New Perceptions of its History and Material Culture*. Brepols, Turnhout, 2020. 1 vol. broché, 15,6 x 23,4 cm, 246 p., 94 fig. (BYZANTIOS. STUDIES IN BYZANTINE HISTORY AND CIVILIZATION, 16). Prix : 65 €. ISBN 978-2-503-59261-9.

Ce nouveau volume relatif à l'histoire et l'archéologie de l'Épire rassemble les contributions présentées lors de la table ronde thématique tenue au 23e Congrès International d'Études Byzantines à Belgrade, en 2016. L'objectif était d'appréhender cette région aujourd'hui divisée entre l'Albanie et la Grèce comme un espace historique et culturel homogène en l'envisageant sous une chronologie large qui mette l'accent sur la continuité entre les périodes byzantine et ottomane. Dans la première contribution, B. Oswald s'intéresse à l'organisation politique du Despotat d'Épire (p. 13-36). Il démontre que, durant cette période où se nouent des relations complexes, l'Épire constitue un « laboratoire politique » dont les innovations influenceront l'ensemble de

l'Empire byzantin. Ch. Stavrakos approfondit le rôle de premier plan de la famille des Spatoï au travers d'inscriptions inédites du XVII^e siècle (p. 37-58). K. Chamilaki (p. 59-76) et I. Chouliaras (p. 77-92) proposent, quant à eux, deux publications portant sur les fouilles du site protobyzantin de Drymos, réalisées dans le cadre des travaux de construction de l'Ionia Odos. K. Chamilaki présente l'imposant complexe thermal dont elle retrace l'évolution entre le IV^e et le VII^e siècle. I. Chouliaras avance l'hypothèse d'un lien entre l'édifice religieux et un palais épiscopal à travers l'analyse des pavements en mosaïques de deux pièces annexes au baptistère de la basilique, complétant ainsi la première publication de ce pavement exceptionnel (I. Chouliaras, « Αποκάλυψη ψηφιδωτού δαπέδου σε ανασκαφή παλαιοχριστιανικής βασιλικής στον Δρυμό Βόνιτσας », in *Το Αρχαιολογικό Έργο της Εφορείας Βυζαντινών Αρχαιοτήτων στην Αιτωλοακαρνανία και την Λευκάδα*, 2014, p. 197-212). La contribution de B. Forsén et B. Shkodra porte sur la topographie de la région d'Épire nouvelle qui entoure Dyrrachium (p. 93-114). Des recherches récentes y sont exposées, notamment les prospections menées dans la plaine du Kavaja ainsi qu'à Qerret et sur la colline de Golem. G. Fingarova met en exergue les particularités architecturales de l'église de la Vierge à Apollonia, en lien avec les particularités politiques et culturelles de cette région dans le courant du XII^e siècle (p. 115-138). L. Riccardi revient sur la décoration de l'église de la Parigoritissa, monument emblématique d'Arta (p. 139-184). Soulignons l'intérêt particulier de l'étude des vestiges des mosaïques qui, en raison de leur aspect lacunaire, n'avaient jusqu'à présent pas fait l'objet d'une analyse approfondie. Le riche décor architectural est réexaminé également du point de vue chronologique et des influences exercées par ces œuvres uniques. Nous regretterons néanmoins l'absence de renvoi à C. Vanderheyde, *La sculpture architecturale byzantine dans le thème de Nicopolis du x^e au début du XIII^e siècle (Épire, Étolie-Acarnanie et sud de l'Albanie)*, Athènes, 2005, qui constitue une référence pour la sculpture architecturale épirote, plus récente que celles, abondamment citées par l'auteur, d'Orlandos (1963) et de Theis (1991). K. Kontopanagou se consacre aux iconographes actifs aux XVII^e et XVIII^e siècles, dont les noms nous sont parvenus grâce aux inscriptions retrouvées dans les églises dans les villages des Zagoria et dans la région d'Arta (p. 185-202). Des illustrations des inscriptions et des monuments mentionnés auraient été les bienvenues pour compléter cette recherche particulièrement intéressante. Le volume se termine par deux contributions d'E. Sygkellou (p. 203-224) et de D. Georgakopoulos (p. 225-240), respectivement présentés à la 10^e rencontre des Byzantinistes grecs (Université d'Ioannina, 27-30 novembre 2019) et au 12^e congrès de l'Association Internationale d'études du Sud-est Européen (Bucarest, 2-7 septembre 2019). Le premier concerne les descriptions des visiteurs sur les côtes du Golfe Ambracique du XVII^e au XIX^e siècle. Le second se concentre sur les familles serbes et albanaises sur base de la Chronique de Ioannina, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. Bien que la lecture soit quelque peu entravée par le non-respect de la chronologie et l'absence d'illustrations pour certains articles, l'ouvrage apporte un nouvel éclairage sur plusieurs phases complexes de l'histoire de cette province longtemps restée dans l'ombre. La multitude et la variété des sujets abordés sont de bon augure pour les recherches à venir sur cette région.

Maria NOUSSIS

comparaison des principales fonctions des récipients, par horizon chronologique, entre habitat urbain et rural par cité. C'est au niveau des *pagi* qu'est ensuite abordée l'évolution des faciès typologiques de la céramique commune produite au sein d'ateliers régionaux. Le but de cet exercice est de définir une identité culturelle, objectif toujours délicat à appréhender. Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, l'analyse globale du commerce de la céramique, particulièrement la terre sigillée, la *terra nigra* et la céramique commune sombre, présente une vision plus large de l'économie des marchés régionaux. Ce travail de synthèse largement documenté, couvrant cinq siècles de consommation de récipients en céramique dans cinq micros-régions situées entre les capitales de cités Reims et Amiens, a le grand mérite d'avoir été publié et permet, pour le futur, des critiques constructives. Fabienne VILVORDER

Catherine COQUELET (Dir.), *Jupille-sur-Meuse. Le sanctuaire de l'agglomération gallo-romaine*. Namur, Agence wallonne du Patrimoine, 2021. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 240 p., 83 fig. couleur & 32 tabl. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE, 43). Prix : 21 €. ISBN 978-2-39038-108-2.

Rares sont les sanctuaires gallo-romains qui bénéficient de données épigraphiques et iconographiques permettant d'identifier leur culte principal. C'est ce qu'a bien compris Catherine Coquelet en s'attelant avec courage à l'étude d'une fouille menée entre 2003 et 2005 dont elle n'était pas l'auteure – et l'on sait combien l'exercice est difficile et périlleux... Mais coutumière des strates archéologiques de Jupille-sur-Meuse (Province de Liège, Belgique) et bénéficiant de l'appui de quinze spécialistes de renom, elle a pu mener à terme et dans des délais raisonnables cette monographie qui constitue non seulement un rapport d'opération préventive mais aussi la première synthèse consacrée à cette agglomération de la cité des Tongres, jusqu'ici largement méconnue. L'ouvrage met en lumière un développement progressif à partir du I^er^ s. de notre ère à un point particulièrement propice au franchissement de la Meuse de la chaussée reliant le chef-lieu, Tongres, aux terroirs de la rive droite mosane (Pays de Herve, Condroz, vallées de l'Ourthe et de la Vesdre). Une précieuse synthèse des fouilles anciennes et des opérations préventives récentes livre une image d'une agglomération de 20 ha, à la topographie originale, située en bordure de plaine alluviale et dont l'occupation ne s'étale guère au-delà du III^e^ s. ap. J.-C. La parcelle fouillée, malgré une surface restreinte de 8,5 ares, a permis de bien cerner un sanctuaire « de taille modeste », dont les différentes composantes ont été regroupées en cinq phases chronologiques, au dynamisme d'enchaînement surprenant. Un premier état marqué par quelques structures sporadiques et du mobilier « religieux » (ex-voto et monnaies) nous informe qu'un sanctuaire en aire ouverte est fréquenté dès l'époque flavienne. Au début du II^e^ s. (état 2), deux petites chapelles en bois et une vaste aire sacrée empierrée sont installées en bordure d'une rue créée concomitamment. L'état 3 correspond à un réaménagement complet du site illustré par un vaste empierrement de 200 m^2 délimité par un mur d'enceinte et un probable temple oblitéré par les phases suivantes. À la même époque, une zone de crémation se développe, de manière curieuse, à l'extérieur du téménos. Au cours du II^e^ siècle, le site est à nouveau restructuré (état 4) avec la construction de deux édifices

maçonnés : un temple carré à *cella* et galerie périphérique de 13 m de côté et un bâtiment rectangulaire de 13,50 x 7,50 m disposé en vis-à-vis du temple, perpendiculairement à l'axe de la rue voisine. Quelques dépôts votifs en fosse découverts entre les deux bâtiments illustrent les activités rituelles de cette période. Le bâtiment rectangulaire, muni d'une niche, est interprété comme une salle de banquet ou un espace polyvalent lié à l'accueil des dévots. On sera surpris que l'auteur n'ait pas pris en comparaison la *culina* du sanctuaire de Blicquy, aux plan et dimensions parfaitement identiques, faisant écho à une salle de banquet et dont la fonction est, là, assurément attestée par une série de facteurs, notamment la présence d'un cellier et de multiples foyers culinaires (N. Paridaens *et al*., « Manger dans les sanctuaires : la cuisine de Blicquy – "Ville d'Anderlecht" » dans S. Lepetz & W. Van Andringa (dir.) *Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine. Rituels et pratiques alimentaires*, Montagnac [Archéologie des Plantes et des Animaux 2], 2008, p. 207-214). Dès lors, c'est également comme foyers qu'il faudrait, selon nous, interpréter les petites structures internes du bâtiment de Jupille, composées de dalles de terre cuite. Toujours au cours du II^e^ siècle, le site est à nouveau remodelé (état 5) : le bâtiment rectangulaire est arasé, l'aire sacrée est étendue à ce secteur et un mur d'enceinte muni d'un portique entoure désormais le site religieux. Le temple est monumentalisé avec l'ajout de deux petits locaux flanquant l'entrée et orné d'un programme décoratif en calcaire blanc partiellement restituable grâce aux fragments découverts dans les niveaux de destruction. Un autel central est aménagé sur l'esplanade ainsi que, à l'entrée du temple, le bassin de purification en calcaire portant l'inscription qui fait la renommée du site. Le sanctuaire est démantelé dans la première moitié du III^e^ siècle bien qu'une fréquentation limitée soit encore marquée par quelques monnaies jusqu'au début du IV^e^ siècle. Dans la seconde partie du livre prennent part les études de mobilier, soignées et exhaustives. Les 387 fragments sculptés, méticuleusement analysés, permettent de restituer un décor en pierre de Chémery (calcaire mosan), essentiellement rythmé par des colonnes toscanes. Une autre série de fragments, par chance non récupérés lors du démantèlement du temple, témoigne d'une colonne à Jupiter élevée sur le sanctuaire, dont ne subsiste que l'image partielle d'un Apollon solaire ornant à l'origine l'une des faces de la base du pilier. Étudiée par M.-Th. Raepsaet-Charlier, la dédicace (*AE* 2006, 842) gravée sur le bassin lustral atteste que le sanctuaire était consacré à Apollon, honoré sous une forme locale, Smerturix. Cette découverte offre aussi l'opportunité de faire le point sur la place du culte à Apollon dans la cité des Tongres, où il est particulièrement honoré proportionnellement au reste de la province de Germanie inférieure, au point d'envisager qu'il fasse partie du panthéon officiel de la *civitas* (à ce sujet, voir M.-Th. Raepsaet-Charlier, « Apollon à Taviers, en cité des Tongres et en Germanie inférieure », dans F. Vilvorder & L. Verslype (dir.), *Taviers gallo-romain. L'agglomération et la fortification*, Namur, 2019, p. 87-97). Les autres catégories de mobilier reflètent des pratiques rituelles désormais bien connues dans les Provinces nord occidentales de l'Empire, centrées sur le don, l'offrande et le banquet, avec, semble-t-il, une nette préférence pour la consommation du bœuf de la part des dévots jupillois. On ne peut que se féliciter de bénéficier d'une nouvelle monographie exhaustive d'un sanctuaire d'agglomération, dont les vestiges n'ont pas eu à souffrir de destructions médiévales et modernes. Le dossier de Jupille, riche en données archéologiques, épigraphiques, architectoniques et iconographiques, a été exploité brillamment et de façon exhaustive. Il fera date, dans

l'attente de la publication du sanctuaire du Grognon à Namur et d'autres découvertes qui viendront compléter notre vision de la religion de la cité des Tongres, riche désormais de quelques vingt-cinq sanctuaires répartis sur l'ensemble de son territoire.

Nicolas PARIDAENS

Andrea BINSFELD, Anja KLÖCKNER, Gabrielle KREMER, Marcus REUTER & Markus SCHOLZ (Eds.), *Stadt-Land-Fluss. Grabdenkmäler der Treverer in lokaler und überregionaler Perspektive*. Akten der Internationalen Konferenz vom 25.-27. Oktober 2018 in Neumagen und Trier. Trèves – Wiesbaden, Rheinisches Landesmuseum – Reichert Verlag, 2020. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 280 p., nombr. ill. n./b. et coul. (TRIERER ZEITSCHRIFT, 37). Prix : 68 €. ISBN 978-3-7520-0013-9.

Hormis les monuments de Neumagen, les collections que recèle le territoire trévire, bien que rendues célèbres par leur grande qualité artistique – comme celle du musée archéologique d'Arlon –, n'avaient pu bénéficier jusqu'ici d'une étude approfondie. C'est chose faite, avec la coordination de deux projets de recherches initiés en 2016, l'un portant sur la ville de Trèves et ses environs, notamment la partie orientale de la cité, l'autre sur l'architecture funéraire dans sa partie occidentale. Ils inaugurent la première section de l'ouvrage, avec une série de contributions plus spécifiques sur la région, dont les particularismes ressortent au regard des études récentes exposées dans la seconde section. Celles-ci révèlent toute la richesse des collections, souvent anciennes et parfois même inédites, découvertes dans d'autres cités de Gaule Belgique et de Germanie Supérieure et examinées ici à l'échelle d'une ville ou d'un territoire. Le dernier volet est quant à lui dévolu à la présentation de plus courtes contributions sur des questions techniques (la réalité virtuelle et la reconstitution des monuments), thématiques (l'iconographie de l'embellissement sur les monuments funéraires des îles britanniques romaines) ou sur des ensembles uniques ou des fragments funéraires (la scène associant Neptune et la nymphe Amymoné découverte à Arlon). L'analyse approfondie de blocs souvent épars aboutit à l'élaboration d'une restitution architecturale argumentée des édifices funéraires. Les technologies numériques (photographies et scan/modèle 3D) sont mises à profit pour la relecture de certaines découvertes anciennes, à l'image du travail remarquable de C. Ruppert sur le monument à l'amazone d'Arlon. Le monument funéraire, comme le démontre bien M. Langner en introduction, constitue une déclaration du commanditaire à la postérité qui va bien au-delà de la volonté d'exprimer son degré de romanisation ; il s'agit avant tout d'une forme d'autoreprésentation, dans laquelle il souligne son statut, rappelle les multiples fonctions qu'il a exercées dans la société et donne à voir une image de lui-même soigneusement réfléchie. Son discours narratif ne peut être saisi que si l'on dispose d'une vue d'ensemble du monument (sa forme architecturale) et si possible de son contexte environnemental. Seule une telle démarche permet en effet *in fine* de renouveler l'approche socio-historique à l'échelle régionale, en particulier pour les monuments élevés au I^er^ siècle ap. J.-C., au regard du concept très discuté de « romanisation ». L'étude de J. Krier à propos de l'adoption des modèles méditerranéens par l'élite trévire durant cette période et celle de M. Scholz sur la place accordée par les élites administratives des cités aux inscriptions dans les monuments funéraires illustrent des

ensemble, où se manifestent des partis-pris et des choix qui demeurent méthodologiquement contestables. Toutefois, les développements philologiques et archéologiques sont insuffisants : les erreurs trop nombreuses en grec, les incohérences chronologiques et le survol des contextes archéologiques montrent que le travail de l'auteur repose bien plus sur des intuitions venues de l'expérimentation (qui ont leur intérêt spécifique, mais nécessairement limité) que sur une analyse fine et renouvelée des sources antiques.

Sylvain PERROT

Loredana DI VIRGILIO, *Le monodie di Aristofane. Metro musica drammaturgia*. Pise – Rome, Fabrizio Serra, 2021. 1 vol. broché, 17,5 x 25 cm, 376 p. (QUADERNI DELLA RIVISTA DI CULTURA CLASSICA E MEDIOEVALE). Prix : 96 €. ISBN 978-88-3315-301-8.

L'enjeu majeur de l'ouvrage de L. Di Virgilio est de présenter au lecteur le *conspectus metrorum* d'un corpus constitué par ce que les modernes appellent « monodies » dans les comédies d'Aristophane, c'est-à-dire les parties chantées qui sont interprétées non par le chœur, mais par un seul personnage. Les textes sont présentés dans l'ordre de composition des pièces, avec un commentaire linéaire qui ne néglige aucun aspect de la *performance*. Seules sept comédies d'Aristophane contiennent des monodies : on en compte une dans les *Acharniens* et une dans les *Nuées*, deux dans les *Guêpes*, six dans les *Oiseaux*, deux dans *Lysistrata*, quatre dans les *Thesmophories* et quatre dans les *Grenouilles*. Il ressort immédiatement de ce décompte une grande hétérogénéité d'une pièce à l'autre, ce qui rendait nécessaire de revenir sur la définition de monodie, exercice auquel L. Di Virgilio a eu raison de se prêter dans les deux premières parties de son introduction, consacrées respectivement à la définition de *monōidia* dans les sources techniques antiques et son attestation dans le théâtre du V^e^ siècle. Ces passages, qui ne sauraient être définis par une rythmique particulière, ont essentiellement pour point commun un « mode performatif » (p. 23), sans restriction de genre. Dans les textes techniques, ce type de chant est d'abord compris dans la locution *ta apo tēs skēnēs*, utilisée par Aristote (*Poétique*, 1452b), le terme de *monōidia* apparaissant plus tard sous le calame d'Hesykhios, de Photios ou encore dans la *Souda*. Ces différentes sources réservent l'usage de ces expressions à la tragédie et soulignent le lien étroit qu'il y a entre ces chants et le thrène, le chant de déploration par excellence. On en déduit que ces passages devaient avoir une dimension pathétique bien marquée. Cela ne signifie pas pour autant que les termes *monōidia/ monōideō* n'aient pas été utilisés plus tôt, car on les trouve déjà dans les comédies de Kratinos et d'Aristophane, dans des contextes de parodie de la tragédie, notamment d'Euripide. Dans la troisième partie de l'introduction, L. Di Virgilio revient sur l'usage du terme de « monodie » par les modernes, dans une démarche plus historiographique. La quatrième partie est dévolue aux enjeux musicaux et dramaturgiques de ces monodies, donnant quelques pistes pour mieux comprendre l'esthétique d'Aristophane. En suivant le vocabulaire employé par le métricien antique Hephestion, on relève que treize monodies ont une forme *apolelumenon* (polymétrie), cinq *ex homoiōn* (répétition des mêmes mètres), une *kata skhēsin* (strophe-antistrophe) et une *mikta kata skhēsin* (type ABB'A'C). La plupart du temps, ces monodies sont isolées du dialogue scénique, mais on note également six cas de monodies interrompues par des interventions de

personnages. Reposant en partie sur des pastiches de poètes, les modèles de genre poétique sont variés : nome citharodique, *anabolē* du dithyrambe, hymne phallique, *kōmos*, etc. La cinquième partie est une synthèse de la tradition manuscrite de chacune des comédies étudiées dans le volume. Le plus ancien manuscrit (*Ravennas* 429, X^e^ siècle) constitue la référence principale pour la colométrie. Il faut souligner ici que l'ouvrage de L. Di Virgilio s'inscrit dans la continuité des travaux de B. Gentili et L. Lomiento (*Metrica e ritmica. Storia delle forme poetiche nella Grecia antica*, Milan, 2003). En effet, l'auteure présente les vers en suivant la colométrie donnée par les manuscrits, qui correspond davantage à la manière dont les Alexandrins comprenaient la rythmique des œuvres poétiques plus anciennes. On peut émettre des réserves sur la pertinence des analyses métriques qui en découlent, mais l'auteure en donne une présentation précise, s'appuyant également sur les différentes scholies métriques, notamment celles de Demetrios Triklinios. Il n'est pas certain que la division adoptée par les Alexandrins et les commentateurs tardo-antiques ou byzantins reflètent la manière de composer d'Aristophane – L. Parker disait que disposer la poésie d'Aristophane en vers nous contraint à des choix que l'auteur lui-même n'avait peut-être même pas envisagés [*The songs of Aristophanes*, 1997, p. 375] –, mais les analyses proposées par L. Di Virgilio, qui ont le mérite de la cohérence, remportent souvent l'adhésion. Afin de mettre en évidence l'intérêt de la démarche de L. Di Virgilio, on peut prendre quelques exemples significatifs, tirés des trois pièces où l'on compte le plus grand nombre de monodies, ce qui laisse à penser que la musique y jouait un rôle important. L'auteure procède toujours de la même manière : elle commence par situer l'extrait dans la pièce avec un bref résumé, donne le texte grec accompagné d'un apparat critique (non exhaustif, mais on y trouve les éléments essentiels pour les questions métriques), puis le schéma rythmique avec l'identification des mètres et des *kōla* (les abréviations sont données en introduction) et enfin un commentaire détaillé. Les *Oiseaux* arrivent en tête de ce classement, avec six monodies : deux de la Huppe, une du parricide, deux du poète de dithyrambes Kinesias et une du sycophante. B. Zimmermann avait déjà relevé que les *Oiseaux* constituent sa pièce la plus musicale (« La critica musicale negli *Uccelli* di Aristofane », *AOFL* VII 2 [2012], p. 193), à en juger par l'exceptionnelle variété de formes dans les différents chants (monodique, chorale, amébée, jusqu'au grand concert final). Les deux monodies de la Huppe sont les seules du corpus à être interprétées hors scène, le personnage étant caché au public. La première monodie (v. 209-222), l'appel à la Rossignole, appartient à la forme *ex homoiōn* (en anapestes suivis). Ce passage, clairement identifié dans les manuscrits comme ayant une certaine autonomie (Triklinios en qualifie le début de *eisthesis* et la fin de *ekthesis*), a probablement été interprété *a capella*, puisque selon les notes marginales des manuscrits (*parepigraphai*), l'*aulos* ne retentit qu'à la fin, symbolisant la réponse de la Rossignole, ce qui n'est pas sans faire écho à la place que cet oiseau occupe dans le paysage sonore des Grecs : non seulement son chant est par essence celui de la plainte tragique (parodiée par Aristophane), mais les scholies indiquent que les *auloi* pouvaient être appelés « rossignols de lotos » (du nom du bois dont ils peuvent être faits) ou que leurs anches pouvaient être qualifiées de « rossignols ». Si L. Di Virgilio rappelle à juste titre l'interprétation d'A. Barker sur les rapports entre le rossignol et la « Nouvelle Musique » (« Transforming the Nightingale. Aspects of Athenian Musical Discourse in the Late Fifth Century », dans P. Murray et P. Wilson (Éds.), *Music and the Muses*, 2004,

p. 185-204), on peut regretter que soit passée sous silence celle d'E. Pöhlmann (« The Monody of the Hoopoe in Aristophanes' *Birds* 227-262 », *GRMS* 5 [2017], p. 191-202). La monodie d'Agathon (*Thesmophories*, v. 101-129) est également une critique de la « Nouvelle Musique » : de forme *apolelumenon*, du fait de sa polymétrie, elle est à considérer comme le pastiche d'un hymne religieux, et non comme le fragment d'une tragédie ou un *embolimon*, comme le montre bien l'auteure, qui y voit un « jeu musical très raffiné » (p. 206). Là encore, les notes marginales des manuscrits sont précieuses puisque l'on y apprend qu'à la fin de la monodie « le vieillard pousse un cri ». Enfin, la pièce où la dimension parodique est la mieux mise en valeur est sans doute les *Grenouilles*, notamment dans la joute infernale entre Eschyle et Euripide, qui utilisent chacun deux monodies comme des armes l'un contre l'autre. La première monodie d'Euripide (v. 1264-1777, de forme *apolelumenon*), était accompagnée d'*aulos*, comme l'indique une note marginale. Sa seconde monodie (v. 1284-1295, de forme *mikta kata skhēsin*) est une allusion aux nomes citharodiques dont Eschyle s'inspire, avec le fameux *tophlatothrat*, qui prend part dans la stratégie aristophanienne consistant à employer des onomatopées que l'on retrouve dans d'autres monodies, notamment dans les *Oiseaux* (ainsi le *tiotiotinx* de la Huppe). Ces deux monodies d'Euripide entendent montrer que l'art d'Eschyle est monotone et privé d'originalité, quand celles du second brocardent le style dithyrambique du premier. La première monodie d'Eschyle (v. 1309-1328, de forme *apolelumenon* avec une prédominance de la métrique éolienne), précédée par l'appel à la joueuse de crotales, caricature les mélopées lancinantes d'Euripide, fondées sur des motifs chromatiques, comme le montre notamment le verbe *eieieieieieilissete*, pour lequel l'auteure évoque une possible interférence de la notation musicale dans la tradition manuscrite, pour expliquer que les manuscrits hésitent sur le nombre de fois où la syllabe *ei* était répétée : les copistes auraient voulu évoquer le mélisme virtuose sur la première voyelle, mais la diphtongue n'aurait en réalité pas été répétée. Quoi qu'il en ait été, Aristophane jugeait ce motif si réussi qu'il le reproduit dans la seconde monodie (v. 1331-1363, de forme *apolelumenon*) avec une polymétrie virtuose qui singe une nouvelle fois la mode de la « Nouvelle Musique ». L'ouvrage de L. Di Virgilio s'achève sur un tableau synoptique particulièrement utile, qui reprend l'ensemble des vingt monodies étudiées, avec respectivement le type de monodie (interrompue/ininterrompue), le type de chant (notamment les parodies), la forme, les mètres employés, la longueur (exprimée en nombre de *kōla*), la position dans la comédie, le personnage qui entonne la monodie, le lieu d'exécution et les modalités (notamment si la monodie est accompagnée d'instruments ou de danse), les vers introduisant la monodie et enfin le type d'intervention dramatique qui suit la monodie. En somme, si on lit les analyses de l'auteure en gardant à l'esprit les partis-pris urbinates, on y trouvera un matériau substantiel pour toute étude sensible non seulement aux rythmes de la comédie, mais aussi à ses mélodies.

Sylvain PERROT

Steffi GRUNDMANN, *Haut und Haar. Politische und soziale Bedeutungen des Körpers im klassischen Griechenland*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2019. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, XIV-594 p., 7 fig. (PHILIPPIKA, 133). Prix : 118 €. ISBN 978-3-4471-1285-7.

redécouverte de la musique et du théâtre antiques à la Renaissance. D. Castaldo (34) clôt cette partie en montrant comment les vestiges d'instruments de musique et les iconographies de scènes musicales mises au jour à Pompéi dès le XVIII[e] siècle, ont révolutionné l'organologie antique. En appendice (p. 489-496), des diagrammes réalisés par T. A. C. Lynch, reconstituent l'accord des *auloi* et des lyres grecques, d'après les *harmoniai* décrites par Aristide Quintilien et Claude Ptolémée. L'ouvrage est complété d'un index général (p. 497-522) très détaillé, reprenant les noms propres (auteurs, lieux, personnages), ainsi que les concepts musicaux techniques et des notions plus générales. Sans que cela n'ôte quoi que ce soit aux indéniables qualités de ce *Companion*, on peut toutefois s'étonner qu'aucun chapitre ne mentionne l'apport des papyrus documentaires en lien avec la vie musicale antique, en particulier les nombreux contrats d'engagements d'artistes de l'époque romaine, ou les contrats d'apprentissage de musiciens, qui pourraient compléter l'échantillon des sources musicales (cf. à ce propos, entre autres, les travaux d'A. Bélis, de D. Delattre ou de F. Perpillou-Thomas). À la p. 299, la lecture du schéma serait également plus aisée si une reproduction des tables d'Alypios était fournie au lecteur, de même que quelques instruments d'analyse des tropes grecs, tels que ceux fournis, par exemple, en annexe de l'ouvrage de Ch. Chailley, *La musique grecque antique* (Paris, 1979), qui pourrait compléter la bibliographie. Au fil d'une approche pluridisciplinaire, que l'on peut qualifier de polyphonique sur le plan méthodologique, ce *Companion* permet d'accéder à une somme détaillée sur la musique gréco-romaine, réunie pour la première fois en un seul volume. Des racines proche-orientales de la musique grecque, jusqu'à son héritage dans la culture moderne, le large spectre des thématiques abordées, incluant les avancées les plus récentes des études musicales antiques, ne manquera pas d'intéresser un lectorat varié de philologues, d'archéologues, d'historiens, d'historiens de la musique ou même de musiciens curieux des sources de leur art. Mathilde KAISIN

Conrad STEINMANN, *Nachklänge. Instrumente der griechischen Klassik und ihre Musik. Materialien und Zeugnisse von Homer bis heute*. Bâle, Schwabe, 2021. 1 vol. relié, 16,1 x 22,6 cm, 485 p. Prix : 58 CHF. ISBN 978-3-7965-4265-7.

Conrad Steinmann est actif depuis plusieurs décennies dans le domaine de la reconstitution de la musique antique, à la tête de son ensemble Melpomen avec lequel il se produit régulièrement et a enregistré plusieurs disques, le dernier en 2020 sous le titre *Choros* (musique de scène pour l'*Œdipe Roi* de Sophocle). S'il a proposé quelques interprétations des mélodies conservées, il se consacre principalement à la création de musiques sur des textes antiques avec des répliques d'instruments. Cet ouvrage se présente comme le bilan de ce travail dont on peine à cerner l'ambitus chronologique : si la période classique semble être le cœur de l'ouvrage (quoiqu'elle ne soit jamais vraiment définie), l'auteur parle régulièrement des périodes plus anciennes, car il a également fabriqué des répliques d'instruments orientaux et égyptiens. La première partie présente un rapide panorama de la transmission de la musique antique et de la recherche menée sur le sujet. Après quelques éléments donnés sur les sources grecques, vient un tour d'horizon de la réception de la musique antique en Occident depuis le Moyen Âge, qui prend la forme d'une vaste galerie d'auteurs ayant travaillé sur le sujet,

principalement dans une perspective philosophico-théorique ou organologique. Les pages consacrées à la même question dans le monde arabo-persan et byzantin sont bien plus sommaires. Si la synthèse est utile, l'ampleur de la matière traitée se heurte malheureusement au nombre très restreint de références bibliographiques. Le deuxième chapitre entend traiter des instruments du Ve siècle, mais les sources mobilisées – textes et images – sont empruntées à une échelle chronologique bien plus large, puisque l'auteur évoque aussi bien la Mésopotamie, l'Égypte pharaonique ou encore l'Égée cycladique, sans discuter en détail les contextes spécifiques à chaque époque. Cela donne l'impression d'une histoire continue des instruments, alors qu'il aurait fallu traiter des particularismes culturels. Il est tout aussi malheureux que ce chapitre se présente sous la forme d'un catalogue non raisonné : à l'*aulos* succèdent les instruments dont la caisse de résonance est constituée d'une carapace de tortue (lyre et *barbitos*), puis la cithare, les « instruments de rythme et de bruit » et enfin la *salpinx*. Il n'y a donc guère de cohérence dans les catégories employées et l'ordre d'exposition des instruments, d'autant plus qu'il manque la syrinx et la famille des harpes. On regrette également que les sources écrites ne soient données qu'en traduction (ce qui rend compliqué la vérification du texte original) ; or quand l'auteur fait ses propres traductions, elles ne sont guère rigoureuses. Ainsi, p. 242, où est cité un fragment des *Hédoniens* d'Eschyle (au demeurant mal contextualisé), l'auteur critique la traduction du grec *tornou kamatos* (« effort du tour ») d'O. Werner (« percé par la foreuse ») en la taxant de trop libre tout en proposant « le résultat admiré et obtenu avec un grand effort de la foreuse/compas ou du tour », ce qui est loin d'être la traduction littérale dont l'auteur se prévaut. La transcription de *l'epinetron* d'Éleusis (p. 328) est fautive (il faut lire TO TO TE TO TH), car l'auteur transcrit par un E ce qui est un H sur le vase et dans l'équivalence des notes il donne le même son pour TO et TH (*mi*), alors qu'un diton les sépare. Le troisième chapitre consiste en une description d'une douzaine de vestiges que l'auteur a vus, dans l'ordre chronologique de leur examen. Sont concernés l'aulos de la tombe 21 (nécropole de la Tempa del Prete 69) à Poseidonia, l'aulos Elgin conservé au British Museum, celui du musée national danois à Copenhague, celui de Pydna, les fragments d'*aulos* trouvés sur l'ancienne agora d'Athènes, dans le sanctuaire d'Artémis à Brauron, dans le sanctuaire d'Orthia à Sparte et à Corinthe, l'*aulos* d'Akanthos (musée de Polygyros), la cymbale trouvée à Dimitsana, la lyre Elgin et une carapace de tortue exhumée à Poseidonia avec son cordotone. Cet inventaire des instruments datés entre le VIIe et le IVe siècle est très loin d'être exhaustif (contrairement à ce qui est écrit p. 330), puisqu'il manque bon nombre de cymbales (en particulier les paires conservées à New York, Boston, Londres ou Heidelberg), de fragments d'*aulos* (notamment ceux de Perachora ou de Delphes) et de carapaces de tortues (Athènes, Bassae, Locres). L'auteur ne fait que mentionner rapidement la tombe de Daphne, pourtant publiée en détails dans plusieurs livraisons de la revue *GRMS*, qui a considérablement éclairé notre connaissance des instruments de la fin du Ve siècle, notamment par la présence d'une harpe trigone. Le contexte archéologique est souvent présenté de manière superficielle, faute d'une bibliographie à jour : on est frappé par l'absence complète des articles de S. Psaroudakes sur les *auloi* de Pydna, d'Akanthos et de Poseidonia (dans ce dernier cas, il convient de se référer aujourd'hui à l'ouvrage dirigé par A. Meriani et G. Zuchtriegel, *La tomba del Tuffatore. Rito, arte e poesia a Paestum e nel Mediterraneo d'epoca tardo-arcaica*, Pise, ETS, 2021). De telles lacunes sont d'autant plus

perceptibles dans la transcription des inscriptions apposées sur certains vestiges (deux *auloi* de Sparte, p. 363-364, et la cymbale de Dimitsana, p. 371), dont le texte grec est donné systématiquement avec des fautes qui ne peuvent qu'irriter les hellénistes : il faut lire respectivement ΑΧΡΑΔΑΙΟΣ (ou ΑΧΡΑΔΑΤΟΣ), ΤΑΙ ϜΟΡΘΑ et ΚΑΜΟΥΝΕΘΥΣΕΤΑΙΚΟΡϜΑΙ (Ϝ notant un digamma). Si l'on peut louer le souci de voir les objets par soi-même, il est tout de même fort regrettable que ces autopsies n'apportent rien aux publications existantes : aucune mesure n'est donnée, aucune remarque précise n'est faite sur l'artisanat des objets ou sur l'organologie. Le quatrième chapitre est dévolu au travail de reconstitution mené avec le facteur d'instruments Paul J. Reichlin : *auloi*, *barbitos*, cithare, lyre, crotales, cymbales et rhombe. À chaque objet est associé le triptyque préparation, choix du matériau et production. On ne peut qu'être perplexe sur l'utilisation du terme « original », appliqué aussi bien à des vestiges qu'à des représentations iconographiques. On est tout aussi dubitatif sur la présence dans ce corpus de cymbales appartenant à la culture de l'âge du fer du Lorestan, alors que le sujet de l'ouvrage est censé être celui de la Grèce classique. C'est néanmoins le chapitre le plus intéressant, au sens où il permet de juger des choix qui ont accompagné ces reconstitutions dans le cadre d'une archéologie expérimentale qui montre souvent ses limites, du fait du manque de sources antiques précises. On apprécie notamment que ces sources, aussi rares soient-elles, aient été prises en compte dans le choix des matériaux. En revanche, le doute est de mise quand on considère la manière de reconstituer ce qui n'est attesté par aucun vestige, mais uniquement par les textes ou l'iconographie. Ce problème est d'abord illustré par les anches des *auloi*, pour lesquelles l'auteur néglige l'iconographie au profit de l'ethnomusicologie, fabriquant des anches semblables à celles que l'on utilise aujourd'hui en Sardaigne pour le *launeddas*, car il s'agit aussi d'instruments à anches joués par paire. Mais la forme des anches représentées sur les vases contredit cette possibilité. Il est vrai que l'iconographie doit être considérée avec précaution, d'autant que les dimensions, et notamment les volumes des instruments, peuvent épouser la forme du vase. L'auteur ne semble pas au fait de telles conventions à en juger par sa reconstitution de cithare, dont la morphologie ne convainc guère sur le plan esthétique. Le cinquième chapitre expose quelques réflexions sur ce qui s'est définitivement perdu, notamment les techniques de jeu, indiquant les pistes suivies pour défricher ce champ des possibles. On voit bien ici qu'un des objectifs de l'auteur est d'appréhender la musique grecque antique moins comme un philologue ou un archéologue que comme un musicien soucieux de jouer de ces instruments en retrouvant des possibles doigtés ou gestes. Les parallèles faits avec des techniques de jeu utilisés en Sardaigne, en Égypte moderne ou en Éthiopie ne sont pas dénués d'intérêt, mais restent éminemment hypothétiques. Le sixième chapitre, intitulé « travaux et jours », complète le précédent avec une sorte de petit journal de bord des activités de reconstitution d'instruments menées par l'auteur de fin 2005 à fin 2010. Les annexes comprennent la bibliographie, classée d'abord dans l'ordre chronologique puis dans l'ordre thématique. Vient enfin la liste des exemples musicaux accompagnant l'ouvrage dans le cadre de l'ensemble Melpomen, disponibles ici : <www.doi.org/10.24894/978-3-7965-4266-4/AudioGesamt>. En somme, cet ouvrage doit être pris moins comme une étude scientifique spécialisée que comme un ouvrage destiné à un plus large public. Pour l'histoire de la réception de la musique antique, on y trouvera un bilan éclairant des activités de reconstitution menées par l'auteur et son

ensemble, où se manifestent des partis-pris et des choix qui demeurent méthodologiquement contestables. Toutefois, les développements philologiques et archéologiques sont insuffisants : les erreurs trop nombreuses en grec, les incohérences chronologiques et le survol des contextes archéologiques montrent que le travail de l'auteur repose bien plus sur des intuitions venues de l'expérimentation (qui ont leur intérêt spécifique, mais nécessairement limité) que sur une analyse fine et renouvelée des sources antiques.

Sylvain PERROT

Loredana DI VIRGILIO, *Le monodie di Aristofane. Metro musica drammaturgia*. Pise – Rome, Fabrizio Serra, 2021. 1 vol. broché, 17,5 x 25 cm, 376 p. (QUADERNI DELLA RIVISTA DI CULTURA CLASSICA E MEDIOEVALE). Prix : 96 €. ISBN 978-88-3315-301-8.

L'enjeu majeur de l'ouvrage de L. Di Virgilio est de présenter au lecteur le *conspectus metrorum* d'un corpus constitué par ce que les modernes appellent « monodies » dans les comédies d'Aristophane, c'est-à-dire les parties chantées qui sont interprétées non par le chœur, mais par un seul personnage. Les textes sont présentés dans l'ordre de composition des pièces, avec un commentaire linéaire qui ne néglige aucun aspect de la *performance*. Seules sept comédies d'Aristophane contiennent des monodies : on en compte une dans les *Acharniens* et une dans les *Nuées*, deux dans les *Guêpes*, six dans les *Oiseaux*, deux dans *Lysistrata*, quatre dans les *Thesmophories* et quatre dans les *Grenouilles*. Il ressort immédiatement de ce décompte une grande hétérogénéité d'une pièce à l'autre, ce qui rendait nécessaire de revenir sur la définition de monodie, exercice auquel L. Di Virgilio a eu raison de se prêter dans les deux premières parties de son introduction, consacrées respectivement à la définition de *monōidia* dans les sources techniques antiques et son attestation dans le théâtre du V^e^ siècle. Ces passages, qui ne sauraient être définis par une rythmique particulière, ont essentiellement pour point commun un « mode performatif » (p. 23), sans restriction de genre. Dans les textes techniques, ce type de chant est d'abord compris dans la locution *ta apo tēs skēnēs*, utilisée par Aristote (*Poétique*, 1452b), le terme de *monōidia* apparaissant plus tard sous le calame d'Hesykhios, de Photios ou encore dans la *Souda*. Ces différentes sources réservent l'usage de ces expressions à la tragédie et soulignent le lien étroit qu'il y a entre ces chants et le thrène, le chant de déploration par excellence. On en déduit que ces passages devaient avoir une dimension pathétique bien marquée. Cela ne signifie pas pour autant que les termes *monōidia/ monōideō* n'aient pas été utilisés plus tôt, car on les trouve déjà dans les comédies de Kratinos et d'Aristophane, dans des contextes de parodie de la tragédie, notamment d'Euripide. Dans la troisième partie de l'introduction, L. Di Virgilio revient sur l'usage du terme de « monodie » par les modernes, dans une démarche plus historiographique. La quatrième partie est dévolue aux enjeux musicaux et dramaturgiques de ces monodies, donnant quelques pistes pour mieux comprendre l'esthétique d'Aristophane. En suivant le vocabulaire employé par le métricien antique Hephestion, on relève que treize monodies ont une forme *apolelumenon* (polymétrie), cinq *ex homoiōn* (répétition des mêmes mètres), une *kata skhēsin* (strophe-antistrophe) et une *mikta kata skhēsin* (type ABB'A'C). La plupart du temps, ces monodies sont isolées du dialogue scénique, mais on note également six cas de monodies interrompues par des interventions de

Samuel N. C. LIEU & Glen THOMPSON (Eds.), *The Church of the East in Central Asia and China*. Turnhout, Brepols, 2020. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 260 p., 25 ill. coul. (CHINA AND THE MEDITERRANEAN WORLD, 1). Prix : 75 €. ISBN 978-2-503-58664-9.

Cet ouvrage rassemble quelques-unes des communications qui furent présentées, les 10-12 juin 2015, lors d'une conférence internationale portant sur « le plus ancien mouvement chrétien organisé connu en Chine, le Jingjiao » (p. VII), tenue sous l'égide de l'Université de Hong Kong et de l'Université chinoise de Hong Kong. Le terme pinyin « Jingjiao », « l'enseignement lumineux/brillant », désigne l'Église syriaque orientale, ou Église d'Orient (« Church of the East »), dont on sait qu'elle fut présente en Chine, d'abord sous la dynastie Tang (618-907), puis dans l'empire mongol des Yuan (1260-1368). En lien avec cette conférence, le *University Museum and Art Gallery* de l'Université de Hong Kong inaugura une exposition des quelque 950 « croix nestoriennes » en bronze qu'elle possède (collection F. A. Nixon) et dont une planche (p. IX) donne un aperçu. Les onze communications publiées dans l'ouvrage ont été regroupées en trois parties. La première, « L'Église de l'Orient en Asie centrale », s'ouvre par la communication d'Erica HUNTER (School of Oriental and African Studies, Université de Londres) intitulée « The Christian Library from Turfan: Commemorating the Saints in MIK III 45 ». Ce manuscrit, découvert par l'expédition allemande au Tourfan dans les années 1904-1907, est une anthologie liturgique totalisant 61 folios. Daté des VIII^{e}/IX^{e} siècles, le manuscrit constituait à l'origine un recueil de formulaires liturgiques pour l'ensemble de l'année ecclésiastique. Même s'il est incomplet, « le riche contenu de MIK III 45 fournit un aperçu inestimable des services et des rituels de l'Église de l'Orient au premier millénaire, dont on sait peu de choses » (p. 9). La communication de Nicholas SIMS-WILLIAMS (rattaché également à la School of Oriental and African Studies) présente les manuscrits bibliques sogdiens découverts au Tourfan. Les textes qu'ils contiennent, de l'Ancien ou du Nouveau Testament, ont tous été traduits, sauf pour un cas, de la vulgate syriaque (la Peshiṭta). La contribution de Hidemi TAKAHASHI (Université de Tokyo), de loin la plus massive de l'ouvrage (70 pages), est consacrée à la représentation de la langue syriaque dans les documents produits par les chrétiens sous la dynastie Tang ou à l'époque mongole. Cet article, solidement documenté, aboutit toutefois à une conclusion mitigée dans la mesure où la documentation examinée suggère qu'il n'existait aucune connaissance répandue de la langue syriaque parmi les chrétiens de rite syriaque en Chine, que ce soit à l'époque Tang ou mongole. Dans la deuxième partie de l'ouvrage (« L'Église de l'Orient dans la Chine des Tang et des Yuan »), Huaiyu CHEN (Arizona State University) analyse les préoccupations (« issues ») partagées par trois « communautés textuelles », bouddhiste, chrétienne et d(t)aoïste, et montre qu'elles partagent une terminologie et des thèmes communs, dont celui de la protection de l'état, qu'elles affirment favoriser, et que « leurs frontières religieuses, linguistiques et ethniques ne les empêchaient pas de recourir à des allusions, des analogies ou une rhétorique religieuse similaires en langue chinoise » (p. 107). Dans « Messiah rediscovered: some philological notes on the co-called "Jesus the Messiah Sutra" », Max DEEG (Cardiff University) revient sur un manuscrit chinois publié en 1928 et dont le titre, d'interprétation incertaine, est généralement rendu par « Sūtra de l'écoute de la prédication du Messie ». Après avoir présenté la structure et le contenu du texte et au terme d'un nouvel examen, Deeg propose de

rendre le titre par « Sūtra of the One Preaching the Regulation of Errors », dont il a proposé en 2015 la traduction française suivante : « Sūtra de l'Écoute de l'explication poétique des erreurs » (dans P. G. Borbone, P. Marsone, éd., *Le christianisme syriaque en Asie centrale et en Chine*, Paris, Geuthner, p. 212). Samuel N. C. LIEU (Robinson College, Camdridge, et Macquarie University, Sydney) a consacré sa « Keynote Address », « From Rome (Da Qin) to China (Zhongguo): the Xi'an (Nestorian) Monument as a bilingual and transcultural document », au plus célèbre témoin de la présence chrétienne en Chine, le monument bilingue sino-syriaque découvert vers 1623 à Xi'an-fu et qui s'intitule « Stèle de la diffusion de l'Enseignement brillant dans l'empire du Milieu ». Lieu revient sur la découverte de la stèle et évoque l'histoire de la recherche la concernant – y compris la controverse portant sur son authenticité – avant de considérer certains éléments de son lexique (dont Da Qin, Jingjiao, Zhongguo). La contribution de Glen L. THOMPSON (Asia Lutheran Seminary), intitulée « Strange teaching from a strange land: foreignness, heresy, and our understanding of the *Jingjiao* and *Yelikewnjiao* », montre, d'une part, comment les missions chrétiennes syriaques dans la Chine des Tang et des Yuan ont toujours été considérées par presque tous les observateurs chinois comme des entités étrangères, et, d'autre part, comment, au cours des quatre derniers siècles, l'attitude de la plupart des Occidentaux et des Chinois à l'égard des missions, catholiques ou protestantes, a été influencée par le même sentiment d'étrangéité. L'auteur donne également un excellent aperçu critique de l'historiographie des missions chrétiennes en Chine depuis le début du XX^e^ siècle. La deuxième partie de l'ouvrage se referme sur la contribution de David WILMSHURST (Chinese University of Hong Kong), intitulée « Interfaith conflict in Yuan (Yuän) China ». Celle-ci donne un aperçu de la mission nestorienne sous les Yuan, de la rivalité entre les nestoriens et les latins, et des relations entre les nestoriens, les bouddhistes et les manichéens ; ces derniers ne sont toutefois mentionnés qu'en passant, à l'avant-dernière ligne de l'article. La troisième partie de l'ouvrage est réservée à l'art et à l'iconographie de l'Église de l'Orient. L'article de Niu RUJI (Xinjiang Normal University), « History as a mirror: on the spread of Nestorianism in China from the newly discovered bronze mirror with cross-lotus and Syriac inscriptions », présente un miroir en bronze, dont la découverte en Mongolie intérieure, toutefois non documentée, a été signalée en 2013, et qui porte une inscription syriaque. Celle-ci reproduit le verset 6a du Psaume 34 appliqué à la croix (« Regardez vers elle et espérez en elle ») dont la graphie (*ṭ* pour *t*) reflète une influence ouïgoure ou turque (voir planche 1, p. 185). Sur cet artéfact et son interprétation, il convient de se reporter maintenant à l'article (non cité par Ruji car publié postérieurement à sa communication au colloque de 2015) de P. G. Borbone, « A "Nestorian" Mirror from Inner Mongolia », dans *Egitto e Vicino Oriente* 42 (2019), p. 135-149. Dans « Images in the Church of the East: the textual and art historical evidence in the light of contemporary practice », Ken PARRY (Macquarie University, Sydney) revient sur la question de l'attitude de l'Église de l'Orient par rapport aux icônes et aux images saintes. Il fournit un dossier de textes datant du VI^e^ au XIV^e^ siècle, relatifs à la vénération des images ou à leur rejet dans l'Église de l'Orient. L'auteur mentionne pareillement les témoignages occidentaux médiévaux ainsi que les observations faites à ce sujet par des missionnaires protestants aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Les données de l'archéologie et de l'histoire de l'art, nonobstant l'absence de relevés systématiques, révèlent des pratiques iconophiles en Asie centrale ou en Chine mais

non en Inde du Sud. L'ouvrage se termine sur la contribution de Patrick M.W. TAVEIRNE (The Chinese University of Hong Kong), un *status quaestionis* des « croix nestoriennes » en bronze découvertes dans la région de l'Ordos, au nord-ouest de la Chine, en Mongolie intérieure, dans la boucle du fleuve Jaune. Ce que l'on désigne par « croix » constitue plutôt un ensemble de pièces de bronze géométriques, en forme de croix, d'oiseaux ou de sceaux de la période Yuan (1271-1368). Un millier de ces pièces se retrouvent dans différents musées et institutions à travers le monde mais essentiellement au University Museum and Art Gallery de l'Université de Hong Kong (collection F. A. Nixon, mentionnée ci-dessus). Parry donne un aperçu très bien documentée de la recherche qui a été consacrée aux « croix » et à leur symbolisme depuis les années 1930. Il termine ce tour d'horizon en se demandant si les bronzes de la collection F. A. Nixon ou ceux qui sont conservés ailleurs appartiennent vraiment à l'héritage Jingjiao/Yelikewen : « Après tout, écrit-il, ces bronzes peuvent n'être que des objets décoratifs sans signification symbolique religieuse particulière » (p. 229), et il plaide en faveur d'une approche plus large, interdisciplinaire et transculturelle, des « croix nestoriennes ». Un index complète cet ouvrage très bien documenté, qui constitue en quelque sorte un *companion-volume* à l'excellent recueil édité par Pier Giorgio Borbone et Pierre Marsone que nous avons cité. Paul-Hubert POIRIER

Maria Letizia CALDELLI, *I prefetti dell'annona da Augusto a Costantino*. Rome, École française, 2020. 1 vol. 16 x 24 cm, 155 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 577). Prix : 25 €. ISBN 978-2-72831-458-4.

L'histoire de la préfecture de l'annone a été établie en 1976 par Hélène Pavis d'Escurac dans la Bibliothèque des Écoles. L'ouvrage reste une contribution décisive à la connaissance de l'administration romaine, avec son catalogue prosopographique des détenteurs mais aussi grâce à des chapitres consacrés aux divers secteurs du « ministère ». Il vient d'ailleurs de bénéficier d'une réédition par l'École de Rome. Toutefois la documentation a évolué, notamment épigraphique, et les carrières de certains préfets demandent révision. C'est à cette tâche que s'est attelée Maria Letizia Caldelli, reprenant les notices des 48 préfets dans une perspective complémentaire à l'œuvre de Pavis d'Escurac (qui en comptait 46) et dans l'ordre chronologique de leur fonction. Les inscriptions d'Ostie sont particulièrement utiles, ce qui explique que ce soit cette chercheuse qui ait entrepris ce travail, elle qui s'occupe des suppléments du *CIL* XIV ; la bibliographie s'est notablement enrichie pour la connaissance des chevaliers romains, sa citation est très complète et représente le principal apport pour certains détenteurs du poste. Selon la tradition de Pflaum, les sources qui documentent la fonction sont données dans le texte, les autres sont citées pour leur apport à la connaissance de la carrière. La présentation est très stricte, avec des rubriques claires : témoignage principal, sources complémentaires, bibliographie, origine, carrière et commentaire notamment chronologique. Les nouveaux préfets sont marqués d'un astérisque, ceux dont la date est modifiée, par deux astérisques. Les modifications et additions peuvent en entraîner d'autres. Ainsi dans une inscription d'Ostie de publication récente, l'apparition de C. Valerius Paullinus (*PIR*^{2} V 163) déjà connu mais non pour l'annone, et la mention de son *adiutor* M. Farranius, conduisent à revoir les chronologies des *adiutores*

leur bilan, Claude Reynaud et François Favory inventorient les champs nouveaux de la recherche depuis le modèle qui s'était depuis longtemps imposé dans l'historiographie et remontait à Nicolas Bergier : la belle voie romaine de la *Tabula Peutingeriana* au tracé rectiligne, modèle d'ingénierie et symbole du pouvoir, sans être occultée, fait place à des approches multidisciplinaires qui chargent l'examen de la route, ou même du chemin non empierré, d'un potentiel historique beaucoup plus varié. C'est d'un monde en mouvement qu'il s'agit, entre micro-économie et macro-circulation, dont la route est un révélateur encore largement sous-exploité. Georges RAEPSAET

Jasper DE BRUIN, *Border Communities at the Edge of the Roman Empire. Processes of Change in the* Civitas Cananefatium. Amsterdam, University Press, 2019. 1 vol. 21,5 x 29,5 cm, IX-297 p., nombr. ill., 3 cartes. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 28). Prix : 115 €. ISBN 978-94-6372-810-2.

La cité germano-romaine des Cananéfates, à l'ouest de la Germanie inférieure et longtemps à l'écart des travaux non militaires, a bénéficié au cours de ces dernières années d'une recherche accrue et d'avancées significatives dans la connaissance de ses données civiles. Il était donc utile d'en proposer une synthèse bien au fait des découvertes, afin d'établir au mieux ses caractéristiques tant historiques qu'archéologiques. Quel bilan historique peut-on en proposer ? Comme on l'avait déjà supposé au départ des minces informations des sources littéraires et épigraphiques, la *civitas* ne fut pas établie par Drusus, comme les autres cités de la province, mais fut ultérieurement installée au départ de la cité des Bataves qui, à l'origine comme le dit bien Tacite (*An*., II, 6 ; *Hist*., IV, 12), s'étendait jusqu'à l'Océan. Il en alla sans doute de même de la cité voisine des Frisiavons, laquelle pourrait avoir été mise en place par Corbulon qui donna aux Frisons *senatus, magistratus, leges* (Tacite, *An*., XI, 19 ; voir *Revue du Nord* 95 [2013], p. 213-218). La capitale en était Voorburg, sur le canal de Corbulon, cette création romaine qui participa grandement au développement civil de la région des embouchures en facilitant la navigation. C'est d'ailleurs assurément pour assurer le contrôle de cet important moyen de communication que la ville fut développée. La date ne peut en être précisée mais, archéologiquement, la bourgade ne se développa pas avant la deuxième moitié du I^er^ siècle, malgré des traces d'habitat plus anciennes. Bien qu'il ne soit pas exclu que le choix du site remonte à Corbulon, la cité elle-même en tant que territoire institutionnel date peut-être de l'époque flavienne, à moins qu'elle ne soit encore plus tardive, en vertu du toponyme de Voorburg, *Forum Hadriani*. Ensuite, sans doute sous Antonin le Pieux, la cité fut élevée au rang de municipe comme en témoignent des bornes milliaires. On connaît peu de choses de ses habitants, sinon leur participation à l'armée, notamment aux *equites singulares Augusti* à Rome, mais aussi à des unités auxiliaires dans l'Empire. Peu d'intérêt est accordé à ces troupes et à leurs garnisons. Sur le plan civil, la *civitas* était certainement organisée comme toute cité de l'Empire, avec des magistrats (non encore connus) et un *ordo decurionum* dont on a conservé une mention (*AE* 1994, 1286). Le statut devait être celui de municipe latin, établi selon une loi municipale du type des lois espagnoles d'Irni notamment, avec comme caractéristique de romanisation l'accès à la citoyenneté romaine par l'exercice des magistratures. Ce bref résumé institutionnel, qui peut être tiré de mentions éparses

et de l'histoire générale de la province, ne figure pas dans le volume qui témoigne d'une méconnaissance du fonctionnement de l'Empire, qui découle elle-même d'une bibliographie insuffisante, pratiquement limitée à des études locales. Au point de ne citer aucune référence canonique pour les inscriptions mais uniquement des mentions dans des publications néerlandaises. Aucune référence ne renvoie aux notions de statut des provinciaux, de droit latin, d'administration impériale. Les informations de cette nature, placées sans structure historique, sont approximatives sinon inexactes. L'auteur persiste, par exemple, à considérer que le statut de *municipium* (ou de colonie) est un statut urbain du chef-lieu et non un statut de la *civitas* tout entière, ce qui entraîne des commentaires inappropriés. La perception de la composition de la population est également approximative quand on lit (p. 141) « the population probably came (mainly) from the immediate vicinity (avec quel statut ?), but there were also people with a military background (étrangers à la cité ?) as well as a society of free people with limited civil rights (est-ce ainsi qu'il faut définir les détenteurs du droit latin ? quelle est leur origine ? est-elle différente de celle des personnes du « voisinage » ?). The existence of this group indicates that Roman subjects also were present in Voorburg, in any case within the town council, the *ordo decurionum* ». Qui sont ces « Roman subjects » ? Ce n'est pas clair. Pense-t-on à des indigènes dotés de la citoyenneté romaine ou à des Romains de Rome ou d'Italie ? Il ne faut donc pas attendre du volume ce que l'auteur n'y a pas mis, à savoir un exposé historique, mais une description détaillée de l'archéologie de la cité, territoire et secondairement capitale, civils et militaires, pour laquelle des cartes sont proposées. On découvre alors le schéma suivant : l'installation des Cananéfates sur un territoire situé au nord de l'embouchure du Rhin semble lié à une migration contrainte de populations côtières septentrionales, à l'initiative de l'autorité romaine. L'unité culturelle de la population qui se perçoit dès le milieu du Ier siècle se perpétuera durant trois siècles, tout en subissant une progressive acculturation à la romanité, sous l'influence de la présence militaire des camps rhénans et urbaine du chef-lieu, Voorburg. Le développement de l'habitat indigène au milieu du Ier siècle se fait sans lien avec l'occupation protohistorique, mais en interaction, relativement faible au départ, avec les premiers forts sur le Rhin. L'unité culturelle est assez remarquable, marquée par un style indigène propre, décelable dans les produits manufacturés, poteries, fibules, habitat qui témoignent d'un « strong bond between the rural communities » et d'une interaction entre les différentes communautés de la cité. Des modifications plus sensibles interviennent au milieu du IIe siècle, avec la création d'une route et l'accession de la cité au statut municipal, facteurs d'acculturation décisifs. De nouveaux modes de vie sont perceptibles au niveau des habitats ruraux, de plus grande ampleur avec des greniers, des poteries tournées, de la monumentalisation funéraire, une évolution qui s'amplifiera au début du IIIe siècle et s'intégrera dès lors à la *koinè* culturelle des cités des embouchures, dont l'unité de fonctionnement et le style de vie sont liés notamment aux nombreux échanges transrégionaux et à la vitalité économique de la Germanie inférieure. Les archéologues perçoivent néanmoins dans la culture matérielle le maintien d'une identité indigène, d'une cohésion qui ne s'effritera que vers 300. Cette « tension » entre le pouvoir romain et sa force d'influence, et la volonté de maintenir des signes et symboles d'une culture propre, constitue un modèle intéressant et relativement inédit dans la mesure où le phénomène ne prend cours que tardivement par rapport à la première romanité du Nord de la Gaule, en place sous Auguste.

Un modèle en contraste avec celui des Bataves, dont les dynamiques internes relèvent d'un tout autre schéma. L'ouvrage apporte donc un éclairage intéressant de la vie à l'époque romaine dans la région inhospitalière des embouchures de Germanie inférieure, qui intègre le processus de romanisation et de municipalisation, malgré une compréhension approximative de ses données historiques.

Georges RAEPSAET & Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Amélie CORSIEZ**,** *La céramique romaine de cinq* pagi *du Nord de la Gaule* (P. Laudunensis, Suessionensis, Tardunensis, Noviomensis *et* Vermandensis) *: caractérisation, chronologie, fonctions et économie*. Drémil-Lafage, Mergoil, 2019. 1 vol. broché, 432 p., ill. coul. (ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ROMAINE, 41). Prix : 57 €. ISBN 978-2-35518-089-7.

Aboutissement d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lille 3 en février 2016, l'ouvrage d'Amélie Corsiez prend place parmi les études consacrées à l'évolution de la consommation de la vaisselle céramique gallo-romaine dans un territoire défini. Les sites concernés sont enclavés entre les cités des Rèmes, des Suessions et des Viromanduens et circonscrits au sein des cinq *pagi* antiques, du Laonnois, du Soissonnais, du Tardenois, du Noyonnais et du Vermandois. Le corpus du mobilier céramique de la thèse se base sur quarante-trois sites d'habitat et huit funéraires des départements de l'Aisne et de l'Oise, dont le catalogue, non retouché, est disponible en téléchargement sur le site des Éditions Mergoil. Quatre sites complémentaires, inédits, ont été pris en compte dans la publication. Le travail analytique repose, toutefois, dans la première partie de l'ouvrage consacrée au séquençage par la céramique, sur les données quantitatives de quarante sites d'habitat, ruraux et urbains, répartis par cités. Il en résulte l'établissement de nonante-cinq horizons-sites échelonnés sur treize horizons de synthèse couvrant une période allant de 65/60 et 30/25 av. J.-C. à 370/380 – début du V^e^ siècle ap. J.-C. Pour chaque horizon, les fossiles directeurs sont présentés au sein des diverses catégories de céramique. Les proportions par catégorie en pourcentage du nombre minimum d'individus sont établies par site et par cité. Les caractéristiques générales sont accompagnées d'un tableau fournissant les effectifs en NMI, répartis par catégorie et par type et, dans certains cas, par groupe de pâtes. Des planches très soignées illustrent ensuite le mobilier par horizons-sites. Le chapitre suivant est consacré aux dix-neuf catégories de céramiques du corpus, présentées par groupes de production avec une approche macroscopique des pâtes, et pour certaines des illustrations couleurs de qualité. Une typologie spécifique a été élaborée pour certaines catégories telles les proto-*terra rubra* et *nigra*, la céramique fine régionale sombre, la céramique commune claire…, avec les éventuelles équivalences typologiques régionales. Des tableaux et graphiques complètent cette étude typo-chronologique classique de la céramique, fournissant diverses informations telle l'amplitude chronologique d'utilisation du mobilier. Sur base de cette approche typo-chronologique, l'auteure développe les divers aspects socio-économiques au regard de la céramique rencontrée dans les cinq micro-régions. L'analyse fonctionnelle suit l'approche développée lors des études menées sur la céramique de Reims par Xavier Deru dans Durocortorum. *La céramique, de César à Clovis*, Reims, 2015. Elle aboutit à une

Alain BOUET (Dir.), *L'entrepôt de La Palisse à Barzan (Charente-Maritime), port des Santons, et les entrepôts urbains et périurbains dans les provinces gauloises*. Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. relié, 22,5 x 28 cm, 775 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 57 – SUPPLÉMENTS AQUITANIA, 41). Prix : 60 €. ISBN 978-2-35613-342-7.

Barzan figure au nombre des grandes agglomérations santonnes du Centre-Ouest de la Gaule romaine. Plusieurs ouvrages y ont été récemment consacrés, les thermes (*Barzan I*, en 2003) et un quartier d'habitation (*Barzan III*, en 2011) sous la plume d'Alain Bouet ; le sanctuaire au temple circulaire (*Barzan II*), publié par Pierre Aupert. À proximité, le grand entrepôt à cour de La Palisse, révélé par des photographies aériennes, a fait l'objet d'une fouille minutieuse de 2002 à 2009, sous la direction d'Alain Bouet, qui en présente ici les résultats. Non loin du sanctuaire au temple rond, le vaste entrepôt vient compléter le plan de l'agglomération dont il démontre l'importance et souligne le rôle économique, à proximité du port. Comme cela arrive souvent pour les bâtiments fonctionnels, c'est par le plan et la structure architecturale que l'on soupçonne la destination à défaut de documents signifiants au sol. Les reconstitutions en images trois D sont particulièrement attrayantes. L'occupation est de courte durée, un siècle à peine, d'environ 110 à la fin du II^e^ siècle. Les entrepôts à cour figurent au nombre des lieux d'entreposage les plus élaborés, mais les produits stockés ne sont ici guère identifiables, hormis les amphores, conteneurs parfois polyvalents. La fouille est décrite avec une précision chirurgicale, aucune fosse, ni trou de poteau n'ont échappé à la vigilance de l'équipe de terrain. Aucune US ne manque et les sondages stratigraphiques font tous l'objet de rapports circonstanciés. Plus de 200 pages sont consacrées à l'architecture de l'entrepôt dont l'intérêt ressort plus des comparaisons avec des dizaines de structures typologiquement associées que des marqueurs propres de l'édifice. Le mobilier est riche et diversifié, significatif de l'occupation globale, mais pas nécessairement des activités économiques ; 133 amphores ont été recueillies : 117 vinaires et 14 oliaires. On constate l'absence d'amphores à salaisons ou sauce de poissons. Apparemment aucun dolium, ce qui peut surprendre dans un aussi vaste édifice utilitaire. Mais la question des stocks entreposés reste tout à fait ouverte. Tous les mobiliers sont étudiés avec le même luxe de détails, céramiques, verres, bronzes, petit mobilier, monnaies, meules et fragments sculptés dont le matériau est importé des carrières de Thénac et Crazannes (Charente-Maritime). L'ensemble du mobilier est plutôt hétéroclite, même si certains éléments peuvent relever du stockage ou de la manutention. Rien n'empêche l'entrepôt d'être multifonctionnel ; sa structure en magasins alignés s'ouvrant sur des portiques s'y prêterait bien. Et on ne peut douter de la vocation marchande et commerciale, à défaut de savoir si l'édifice est public ou privé. Alain Bouet suppose que d'autres entrepôts peut-être plus vastes encore devaient être situés à proximité des quais du port. Dans celui-ci en tout cas, les activités étaient nombreuses, dénotant des pratiques artisanales proches, peut-être aussi en rapport avec le sanctuaire. Même si l'installation portuaire soupçonnée n'est pas encore reconnue, l'ampleur de l'agglomération de Barzan indique un port de toute première importance pour la moitié Sud du littoral aquitain à l'articulation de l'estuaire de la Gironde et de l'océan, sans doute un emporion à l'instar de Bordeaux, espace de redistribution vers l'intérieur des marchandises arrivées par l'océan et l'exportation vers l'extérieur des

produits de l'intérieur. En outre, plus de deux cents pages, un livre en soi, sont consacrées aux « entrepôts urbains et périurbains dans les provinces gauloises ». Un recueil documentaire ici encore très complet, précis, avec des notices bien informées, plans et bibliographie, qui rendra les plus grands services dans une matière encore largement à exploiter. Georges RAEPSAET

Björn FORSÉN (Ed.), *Thesprotia Expedition IV. Region Transformed by Empire.* Helsinki, Foundation of the Finnish Institute at Athens, 2019. 1 vol. broché, III-482 p. (PAPERS AND MONOGRAPHS OF THE FINNISH INSTITUTE AT ATHENS, 24). Prix : 35 €. ISBN 978-952-68500-4-7.

Voici publié le quatrième volume des travaux menés à partir de 2004 en Thesprotie (Épire) par l'Institut finlandais d'Athènes, en collaboration avec le service archéologique local. L'approche radicalement multidisciplinaire de ce projet allie les prospections et les fouilles à l'analyse des sources historiques, en les enrichissant par des données de géoarchéologie, de géophysique, d'anthropologie physique ou encore de palynologie. Le premier volume de la *Thesprotia Expedition* (2009) définissait le cadre historique (*AC* 80 [2011], 577-578). Le deuxième volume (2012) présentait un catalogue des sites les mieux étudiés, depuis le paléolithique jusqu'à la période ottomane, tandis que le troisième (2016) se concentrait sur le phénomène général d'urbanisation observé au IV^e^ siècle av. J.-C. Ce quatrième volume intéressera particulièrement les archéologues puisque sont présentés ici les résultats de fouilles réalisées sur plusieurs sites d'époque hellénistique et romaine, illustrant en particulier, comme l'explique B. Forsén dans l'introduction (p. 1-48), l'impact de l'arrivée de Rome sur le développement de la région. M. Suha établit une typologie des fortifications de la fin de la période classique et du début de la période hellénistique (p. 49-102) en comparant de nombreux remparts situés en Thesprotie et plus généralement en Épire, dans les régions d'Ioannina (Kastritsa et Dodone) et de Preveza (Kassope et Kastri Rizovouniou). T. Turmo présente le site rural de Gouriza, situé dans la vallée du fleuve Kokytos, à proximité de la ville antique d'Elea (p. 102-169). L'importance de cette agglomération, qui se manifeste par la taille étonnante de son four de poterie et de son pressoir à huile et à vin, va à l'encontre de l'idée d'un abandon progressif des campagnes d'Elea, en conséquence de son urbanisation croissante. T. Talvio présente une brève notice numismatique, comprenant 27 monnaies de fouille et datant de l'époque hellénistique au II^e^ siècle ap. J.-C. O. Palli expose les fouilles du cimetière romain de Mazarakia, découvert en 2008, lors des travaux préventifs liés à la construction de l'Egnatia Odos ; une trentaine de sépultures, à la fois des crémations et des inhumations, y ont été mises au jour. Les témoignages épigraphiques en latin et en grec indiquent une composition culturelle complexe où se mêlent Grecs, Romains ainsi que des membres d'une élite locale ayant acquis la citoyenneté romaine. Ce bilinguisme s'observe aussi dans les fragments d'inscriptions remployés dans l'église de la Panagia Lampovithra à Photikê, publiés par K. Korhonen et B. Forsén (p. 223-242). A. Betsiou présente pour sa part le résultat de fouilles entreprises en 2012 et 2013 par l'éphorie de Thesprotie sur le mausolée romain de Zavali, près du port d'Igoumenitsa, lesquelles complètent les premiers travaux de I. Vokotopoulou (1975). Outre les sarcophages exceptionnels découverts

bactérienne caractéristique des inhumations, aucun type d'embaumement n'ayant été appliqué au corps. Des œufs de parasites (ascaris et trichures) ont été observés et, combinés à d'autres études menées sur le site, révèlent une mauvaise gestion des matières fécales au sein d'Augusta Raurica vers la fin du IIIe ou au début du IVe siècle ap. J.-C. Le cercueil de plomb a permis la conservation de tissus, dont un grand nombre de fragments ont été bien étudiés et documentés. Leur étude a permis une reconstitution de la tenue portée par la femme inhumée, révélatrice d'un statut social élevé. Elle portait différentes tuniques en lin et en chanvre, une cape en peau de mouton, et était également enveloppée dans un textile. Certains de ces tissus ont été réalisés selon des techniques exogènes et ont été colorés à l'aide de *Carthamus tinctorius*, ce qui oriente leur origine vers le sud des Alpes. La présence de quelques restes d'invertébrés au sein du cercueil révèle une fermeture rapide de celui-ci. Le corps de la défunte n'aurait pas été exposé puisque les espèces qui s'y trouvaient vivent principalement sous terre et sont de petite taille, il est donc avancé qu'ils auraient introduit le cercueil une fois le bois décomposé et le métal percé. L'étude palynologique du sédiment a révélé des traces de bouquets ou d'extraits de fleurs dont la floraison a lieu au début de l'automne. La femme inhumée est par conséquent vraisemblablement décédée en septembre ou en octobre. Des graines et fruits carbonisés également attestés dans la tombe pourraient trouver une origine externe et y seraient entrés dans un second temps étant donné que le cercueil n'était plus étanche et que des cas similaires à Augusta Raurica ont été examinés et constituent un déplacement secondaire. Concernant le matériel retrouvé au sein du cercueil, une aiguille en os située à hauteur de la tête constituait certainement un élément de la coiffure. Des trois balsamaires en verre accompagnant la défunte, deux sont assez communs et le troisième se distingue par sa forme rare et sa qualité. Il a d'ailleurs été perforé et brisé lors d'un probable rituel de libation funéraire. Les analyses bio-chimiques révèlent des substances pouvant être associées à des produits médicinaux, cosmétiques et savonneux. Les datations attribuées au matériel, couplées à une analyse ^{14}C des ossements, permettent de situer le décès entre 300 et 330, contemporaine donc des autres tombes à inhumation identifiées dans cette nécropole. Tous ces indices soigneusement étudiés ont permis de retracer une partie du vécu de la défunte, sans doute issue d'une classe sociale privilégiée, durant une période troublée de l'histoire d'Augusta Raurica, mais également la part des gestes et rituels associés à son inhumation. Ce volume qui fait la part belle à de nombreuses études transdisciplinaires démontre tout l'intérêt d'une telle collaboration pour la compréhension des pratiques funéraires romaines et de l'histoire d'Augusta Raurica à l'époque tardo-antique.

Lucas DERWAEL

Charlotte CARRATO et Franca CIBECCHINI (Dir.), *Nouvelles recherches sur les dolia. L'exemple de la Méditerranée nord-occidentale à l'époque romaine (Ier siècle av. J.-C. – IIIe s. ap. J.-C.). Actes de la table ronde tenue à Aspiran les 26 et 27 septembre 2013.* Montpellier, Éditions de l'Association de la Revue Archéologique de Narbonnaise, 2020. 1 vol. broché, 22,5 x 28 cm, 282 p. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNAISE, SUPPLÉMENT 50). Prix : 30 €. ISBN 979-10-92655-13-1.

Les recherches sur les amphores oliaires et vinaires, leur production, leurs contenants, les estampilles, ont derrière elles un long passé et une spécialisation qui est devenue quasi autonome, l'amphorologie. Les *dolia* constituent en revanche un champ nouveau de la céramologie qui s'est considérablement enrichi des dernières années, en particulier dans cette région nord-occidentale de la Méditerranée, par les fouilles de site de fabrication, et surtout par les découvertes sous-marines. Il suffit de parcourir les bibliographies des contributions pour se rendre compte de la relative « jeunesse » de la thématique. Voilà qui méritait de faire le point avec comme ambition, par des recherches croisées et des études de cas, de rendre compte de la diversité et des usages de ces conteneurs, mais aussi de préciser leur place dans l'économie et le commerce vinaires. Le champ est fécond et promis à un bel avenir. Les *dolia* tiennent en effet une place importante dans la chaîne de production agricole et, dans une moindre mesure, dans le commerce de redistribution. On connaissait déjà, par des études spécifiques consacrées à la Campanie et au Latium, des noms de producteurs, personnages importants de la société romaine, des entrepôts de *dolia* dans les villas vésuviennes, des productions spécialisées de vin en vrac à Minturnes, des fours et ateliers, chais et celliers mis au jour en Narbonnaise, les transports par bateaux. Tous ces éléments, toujours d'actualité, sont complétés aujourd'hui par des découvertes nombreuses et souvent inédites utilisant les méthodes les plus pointues de l'archéométrie. La première partie est consacrée à la production et aux usages du *dolium* en contexte terrestre : la définition de quatre familles typologiques, avec leurs variations morphométriques et leurs composantes ; des *dolia* avec marques de capacité sur le site de Pontaix dans la Drôme ; l'atelier d'Ermedàs dans le nord-est de la Péninsule ibérique, un des rares exemples connus qui atteste, dans cette région, de la fabrication de grands conteneurs destinés à la conservation et la fermentation du vin ; un bilan pour la Catalogne avec répertoire de timbres ; une rare installation vinicole avec *dolia* en milieu urbain, fouillée à Fréjus ; une approche expérimentale de vinification en dolium réalisée à Saint-Romain-en-Gal, de la production du conteneur à la dégustation, accompagnée de comparaisons ethnographiques géorgiennes. La deuxième partie concerne les épaves à *dolia* : un très utile tableau de synthèse des timbres sur *dolia* maritimes ; une étude très riche que celle de la fouille de l'épave Ouest Giraglia 2 au Cap Corse, avec une nouvelle carte des épaves de navires à *dolia* et de nouvelles questions sur les mécanismes d'un commerce très spécialisé comme celui du vin en vrac dans les *dolia* ; les timbres attestant les propriétaires des ateliers de Minturnes ; au départ de la découverte de l'épave Ouest Giraglia 2 ; une reconstitution de bateau à *dolia* avec un questionnement sur l'architecture navale et l'espace de navigation de ces navires entre mer et fleuve ; une datation absolue par radiocarbone entre 13 av. n.è. et 27 de n.è. pour Giraglia 2 et une pétrographie de sa cargaison ; un inventaire des épaves de Tarraconaise et la découverte d'une cargaison doliaire en Dalmatie ; et, pour clôturer, une proposition de réponse à la question souvent posée de la relation entre *dolium* et tonneau : « il semble possible d'envisager que la transition entre les bateaux-citernes et des bateaux chargés de tonneaux aurait pu s'opérer entre le milieu du I^er^ siècle ap. J.-C. et le début de la période flavienne ». La question est et reste débattue, comme beaucoup d'autres que suscitera la lecture de ces contributions dans ce domaine en pleine effervescence.

Georges RAEPSAET

motivations des gymnases et associations pour participer au culte des souverains dans l'Égypte lagide (p. 125-145). Il montre que ces rituels, qu'ils soient pratiqués en contexte grec ou en contexte égyptien, semblent inspirés par les cérémonies officielles ; il défend l'idée qu'ils servaient pour ces individus à paraître respectables dans la société et que le culte s'est ainsi volontairement diffusé dans la vie des communautés non-civiques. Enfin, Stefano G. Caneva présente le cas particulier des honneurs décernés à Attale III par la cité de Pergame, conservés par l'inscription *IvP* I, 246 (p. 147-164). En résonance particulière avec la communication d'O. Palagia, ce texte ajouté pour la publication montre que les Pergaméniens « augmentent la mise dans les négociations avec leur roi, en demandant une relance de l'évergétisme de la part du souverain » (p. 161). Deux chapitres composent la troisième partie (« Agency, administration, funding »). Le premier, réalisé par Catharine C. Lorber, explore le mode de financement du culte du souverain en se demandant « Who pays the bill? » (p. 167-193). Dans les territoires « étrangers » (l'auteur mentionne les possessions égéennes, l'Asie et Cyrène), les Ptolémées semblent avoir fourni des subsides pour leur propre culte, afin de pousser les sujets à la participation par une forme de pression institutionnelle. L'historienne relève diverses mentions de « couronnes » en partant du principe que cette forme de prélèvement fiscal servait à financer l'offrande aux rois de véritables couronnes lors de cérémonies festives. Ces « couronnes » pèseraient surtout sur les clérouques en raison de leur lien particulier avec le roi. Elle relève enfin des offrandes volontaires et des versements évergétiques destinés à couvrir les besoins des rituels. Enfin, Stefano G. Caneva et Luca Lorenzon s'intéressent aux hymnes chantés dans les fêtes civiques en l'honneur des chefs (p. 195-226). En insistant particulièrement sur la construction du lien entre la dynastie séleucide et Apollon, ils proposent que les cités aient puisé dans leurs propres patrimoines culturels et cultuels pour offrir aux souverains des honneurs qui pouvaient parfois, mais pas toujours, entrer en synergie avec l'autoreprésentation royale. De la sorte, les communautés civiques seraient partiellement à l'origine des mythologies royales. Comme le souligne Stefano G. Caneva dans son « afterword » (p. 227-239), l'une des grandes lignes de force de l'ouvrage, c'est la démonstration du rôle de la négociation entre le roi et la communauté locale dans l'établissement et le maintien du culte du souverain. La relation hiérarchique entre honorant, honoré et divinité, n'est donc pas figée, d'autant que le culte des souverains paraît s'être essentiellement accommodé aux cultes traditionnels et, ainsi, à des contextes variables. Il conclut sur la permanence à l'époque romaine du culte du souverain introduit par la formule *hyper* + génitif et plaide pour l'examen d'un « long Hellenistic Age ».

Michaël GIRARDIN

Véronique CHANKOWSKI, *Parasites du Dieu. Comptables, financiers et commerçants dans la Délos hellénistique.* Athènes, École Française d'Athènes, 2019. 1 vol. broché, 22,5 x 30 cm, 454 p., 21 fig., nombr. tableaux (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 384). Prix : 65 €. ISBN 978-2-86958-316-0.

On doit à Véronique Chankowski de nombreux travaux relatifs à la comptabilité du sanctuaire délien et, plus largement, à l'économie délienne. Le présent ouvrage en constitue le prolongement, l'approfondissement et la synthèse. Après les analyses de la

construction administrative élaborée par les Athéniens à partir du Ve siècle fondant la prospérité du sanctuaire, l'auteure cherche à comprendre la structure financière à partir de l'indépendance de Délos qui, en 314, voit le sanctuaire passer sous l'entière responsabilité de la cité. Les comptes conservés dans les archives du sanctuaire constituent d'incomparables documents relatant la réalité des biens possédés et permettent d'en suivre les vicissitudes jusqu'au IIe siècle. La documentation épigraphique est riche, complexe, mais d'autant plus difficile à exploiter que les inscriptions sont rarement intactes et complètes. Seule la maîtrise incomparable des sources et la longue pratique de l'économie délienne assurent l'aboutissement d'objectifs ambitieux : décrire l'état complet de la fortune sacrée et son évolution ; comprendre les méthodes de gestion comptable et les stratégies financières qui ont pu présider au développement de la fortune du sanctuaire ; établir le bilan de la structure économique de Délos. Le résultat est remarquable. On ne peut que s'incliner devant la maîtrise du sujet, la clarté de l'exposé, la rigueur de la mise en œuvre, la richesse des conclusions. Le détail de la table des matières est en soi un modèle de précision et d'organisation qu'envieraient les hiéropes les plus zélés. Du fonctionnement de l'archivage comptable au bilan économique, l'inventaire des thèmes abordés montre que c'est toute la vie délienne qui est passée à la loupe : l'administration, la gestion de l'espace, le trésor d'Apollon, les caisses sacrées et publiques, l'accroissement des fonds et le « grand livre » des dépenses, les affectations, les donateurs, la politique monétaire, le marché et les prix, les entrepôts et lieux de stockage, les quais et les môles. Moqués et sans doute jalousés par les Athéniens, les Déliens et leur marché avaient acquis une importance qui pouvait rivaliser avec celle du Pirée. Fiers de leur statut de « peuple sacré », libérés de la tutelle athénienne à la fin du IVe siècle, les Déliens développèrent leur rôle de communauté civique en charge du sanctuaire, s'assurant ainsi une place de choix dans le trafic commerçant des Cyclades. « Parasites du dieu », peut-être, à l'époque où, sous la tutelle athénienne, leur rôle se cantonnait à veiller sur le sanctuaire et où ils utilisaient la caisse sacrée comme réserve de crédit pour les dépenses de leur cité ou son embellissement, mais à leur décharge, les bénéfices des charges n'allaient pas sans contraintes multiples. Véronique Chankowski souligne avec raison la nécessité pour les responsables du trésor du dieu et des dépenses publiques de la cité de développer des outils de gestion précis et performants, sur des bases de pratiques financières de rentabilité et de profit. L'inventivité des Déliens en matière de financements sur fonds propres, de marché contractuel, de montages subtils dans les conditions de prêts et investissements, ne leur fera jamais défaut à travers les IIIe et IIe siècles. Mais constate l'auteure, « d'une certaine manière, l'observation des évolutions monétaires et économiques égéennes montre que le modèle défendu par les Déliens était voué à l'échec : ils étaient parvenus à développer un centre économique et financier égéen, mais sans disposer d'une autorité militaire et économique capable de pérenniser l'indépendance ». Quelque part, et *a contrario*, l'économie délienne apparaît comme un révélateur de la situation égéenne. Même si la domination romaine élargit le tissu économique et multiplie les pôles de transaction, l'Île du dieu reste une place économique majeure, un centre d'affaires qui atteint, dans le contexte du port franc, son plein épanouissement : Délos joue le rôle d'entrepôt, de centre de redistribution, de « réservoir » où diverses formes de défiscalisation ne devaient pas manquer d'attrait pour les commerçants. Par leur connaissance de plus en plus professionnelle des mécanismes de l'économie et de la finance, les

« parasites du dieu » se sont libérés progressivement de leur dépendance à l'égard du sanctuaire. Délos devenait alors un partenaire à part entière dans le grand jeu du marché oriental de la Méditerranée. Les mécanismes financiers que Véronique Chankowski nous fait découvrir dans leur évolution de trois siècles sont ceux qui réguleront la vie économique hellénistique et romaine. C'est donc d'une brillante page d'histoire économique qu'il s'agit dans cet ouvrage majeur, du plus près de la critique des sources au plus pointu de la mise en œuvre historique. À quoi l'on ajoutera de riches annexes et compléments : multiples indices, réédition de documents comptables (comptabilité des hiéropes, de 313 à 168), tableau avec la composition de la caisse sacrée et de la caisse publique d'après les inventaires de jarres. Georges RAEPSAET

François LEROUXEL et Julien ZURBACH (Dir.), *Le changement dans les économies antiques.* Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 395 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 140). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-3465.

Tous les mots ont leur valeur dans ce titre. Le mot « changement » implique une approche différente de l'économie, et le pluriel, « les économies », casse le monopole traditionnel du monde gréco-romain. L'ouvrage entend ainsi se démarquer d'emblée de la production pléthorique de livres consacrés à l'économie antique. Dans leur introduction, François Lerouxel et Julien Zurbach n'évitent toutefois pas le traditionnel point de vue rétrospectif et historiographique dont nous gratifient ces dernières années la plupart des historiens économistes ou économistes historiens dans de longs discours parfois très polémiques, sinon hermétiques, sur le primitivisme ou la modernité de l'Antiquité, sur l'absence ou présence d'une croissance, le tout accompagné de simulations quantitatives et de modélisations économétriques dont le caractère imaginatif, sinon gratuit, laisse souvent rêveur. Mais le sous-titre de l'introduction clarifie le projet : « le changement plutôt que la croissance ». L'Antiquité ne se réduit pas à Athènes et Rome, qui bénéficient de toutes les faveurs de la tradition académique, mais dont on ne peut mesurer les relatives réussites qu'à l'aune des cultures pré- et protohistoriques et des régions richement développées qui forment tout le pourtour de la Méditerranée. Et de souligner, au départ de la célèbre *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007), le caractère réducteur des perspectives proposées. Ni les grandes civilisations du Proche et du Moyen-Orient, non plus que celles de l'Occident, ni l'Égypte hellénistique, ni le monde punique ne sont convoqués comme sources premières des développements économiques du monde gréco-romain. Et pourtant que serait la Grèce sans la Phénicie, Vitruve sans les ingénieurs alexandrins, l'armée romaine sans la poliorcétique hellénistique, Columelle sans Magon, le charroi d'Italie sans les charrons gaulois. Ni la croissance, telle qu'on la devine, ni les innovations technologiques, ne sont spécifiquement grecques ou romaines. Lerouxel et Zurbach disent sans détours des choses que certains n'aimeront pas entendre, l'hellénoou romano-centrisme occultant les dynamiques économiques périphériques ou ramenant à leur seul profit les innovations productives à l'actif de régions voisines. « Il est donc préférable d'aborder une démarche progressive plus que rétrospective, d'analyser Rome ou la Grèce par rapport à ce qui les précède, les entoure et les nourrit plutôt qu'à ce qui les a très lointainement suivis ». Avec beaucoup d'esprit critique, les auteurs

démonstration de l'impact de l'exposition aux couleurs sur l'état affectif. J'ai noté la nécessité de s'appuyer davantage sur la lecture du corpus médical et de la tradition physiognomonique pour approfondir et asseoir les hypothèses relatives à ce qui serait une « psychologie » des couleurs. Ces référentiels théoriques sont évoqués à plusieurs reprises (voir en particulier Maria Michela Sassi, p. 8), mais abordés de manière assez marginale. Je tiens à dire que cette observation ne constitue nullement une critique venant affaiblir l'intérêt des contributions ici réunies mais l'expression d'un simple *desideratum* appelant à poursuivre la réflexion collective. Je n'ignore pas non plus que, sur tout sujet, chacun tend à ouvrir les perspectives qui lui sont les plus familières. Ces Entretiens de la Fondation Hardt, à l'image des discussions traditionnellement retranscrites après chaque présentation, remplissent bien le rôle qui a toujours été le leur, opérer un état des lieux tout en ouvrant de nouvelles pistes de recherche.

Frédéric LE BLAY

Jared HUDSON, *The Rhetoric of Roman Transportation. Vehicles in Latin Literature.* Cambridge, Cambridge University Press, 2021. 1 vol. relié, 16 x 23,5 cm, XVI-353 p. Prix : 75 £. ISBN 978-1-108-48176-2.

Plaustrum, currus, essedum, carpentum, lectica. *A priori*, la seule énumération de ces termes renverrait à l'archéologie et à l'histoire des transports, à la technologie du charroi et à l'histoire économique. On pense au *plostrum* de Caton, aux chars de l'hippodrome, aux véhicules du *Cursus publicus*, aux voyages des impératrices, aux capacités de charge de l'Édit du Maximum, ou aux embouteillages aux Portes de Rome. On évoque les travaux de Piggott, de Tarr, de White, de Vigneron ou de Crouwel. On raisonne en termes de culture matérielle, entre tombes à char de Pannonie et typologie des attelages. Et quand on cherche les occurrences de véhicules et voiturages dans la littérature, c'est généralement pour illustrer une réalité contingente ou en comprendre les usages et fonctionnements dans la vie quotidienne. On ne fait pas autre chose quand on aborde l'iconographie, sauf cas particuliers, tels le char du triomphe en tant que symbolique du pouvoir ou le char du passage funéraire, le *Jenseitsfahrt* des sarcophages. Pourtant, depuis quelques années, d'autres décodages et lectures ont enrichi les approches historicistes, « rein antiquarisch », où il est question désormais d'héroïsation, de voyage des âmes et de perspectives eschatologiques, de *Dasein*, de *Selbstdarstellung*, de « donner à voir » de la réussite économique et du statut social. Ici, dans cet essai dense et inspiré, l'auteur aborde la thématique de la voiture en tant que topos littéraire. Il s'agit de rhétorique de l'image littéraire, où le *plaustrum*, le *currus*, l'*essedum*, le *carpentum* ou la *lectica* sont approchés dans leur dimension poétique, symbolique, allégorique, ou morale. La contingence matérielle de l'objet ou de sa mise en scène y disparaissent au profit de la transposition littéraire et de la symbolique de l'image : « Rather than using bits of text as a way of cobbling together a story of "how it actually was" to travel trough the Roman worls by cart of carriage,or focusing on how Latin poets use vehicule or road imagery to trace the development of one strand of metapoetics, this book takes as its subject the rhetoric of Roman transportation ». Sans contester l'usage de l'objet comme « real tool of utility », il peut aussi s'ouvrir à de « more abstract and exalted concepts ». La voiture est dès lors chargée d'une

dynamique ambivalente entre réalité et symbolique, objet et sujet, transporté et transporteur, au riche pouvoir d'évocation. Tous les passages les plus explicites de la littérature latine font l'objet d'une exégèse approfondie, une anthologie précieuse, avec citation des passages traduits et commentés avec précision, fondée sur une connaissance avérée des contextes tant factuels que culturels. C'est vraiment une nouvelle manière de lire les textes et de donner en l'occurrence aux mots une autre dimension. Les historiens et les archéologues auraient tort de bouder ce type d'approche que l'on retrouve aussi dans un ouvrage étonnant sur les moissons dans la littérature latine, sous la plume de Brent Shaw (Toronto, 2013). La valeur historique du témoignage dépend aussi de son décryptage sémantique. La poétique des *Géorgiques* peut être abordée aussi comme une didactique de la vie agricole. Les approches se complètent et s'enrichissent l'une de l'autre. Georges RAEPSAET

Rolande-Michelle BÉNIN, *Saint Grégoire de Nazianze. Œuvres poétiques.* Tome II. *Poèmes épistolaires. I, 2, 1-8.* Texte établi et traduit par R.-M.B. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol., LVI-227 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 559). Prix : 60 €. ISBN 978-2-251-00642-0.

Le deuxième tome de la poésie de Grégoire de Nazianze dans la collection Budé a paru 17 ans après le premier volume, édité par Jean Bernardi, André Tuilier et Guillaume Bady. Ce nouveau recueil se base pour le fondement philologique (description des manuscrits, analyse de la transmission et *stemma codicum*), sur son prédécesseur. Madame Bénin édite et traduit, pour la première fois en langue française, la section II, 2 (les *Poemata quae spectant ad alios*) de la classification traditionnelle qui remonte à l'édition des Bénédictins de Saint-Maur, reprise dans la *Patrologie grecque,* volume 37. Il s'agit de huit poèmes de forme, longueur et thématique variées. Ils comptent 2025 vers en total, et peuvent être considérés comme des épîtres versifiées ou des poèmes épistolaires, un genre plus populaire dans l'Antiquité, dans la littérature latine que dans la littérature grecque : l'œuvre de Grégoire y est unique. Les poèmes offrent une immersion dans les coulisses de la vie privée et publique de la haute société des provinces orientales de l'Empire romain au IV^e^ siècle. Dans les poèmes, écrits entre 372 et 385 environ, Grégoire s'adresse aux gouverneurs Hellénios (poème 1), Julianos (2) et Némésios (7) et à des amis et des parents en Cappadoce ou à Constantinople : Vitalianos, un ami proche qui était un riche propriétaire terrien (3) ; son neveu par alliance Nicobule (4) et le fils homonyme de ce dernier (5) ; Olympias, la fille d'un haut dignitaire cappadocien qui deviendrait la fameuse diaconesse de l'Église de Constantinople (6) ; et Séleucos, neveu d'Olympias et étudiant à Constantinople (8). Les occasions des interventions épistolaires sont très diverses, et on peut se demander si (toutes) les lettres ont vraiment été envoyées aux destinataires. En plus, dans plusieurs cas (3, 4, 5), Grégoire écrit sous le nom de quelqu'un d'autre, et l'authenticité du dernier poème est incertaine : il est attribué à Amphiloque d'Iconium dans la tradition manuscrite, ainsi que par l'éditeur précédent, E. Oberg (Berlin 1969). Quelle que soit la véracité historique des poèmes en tant que lettres, il est fascinant de lire ces compositions virtuoses en distiques élégiaques (1-2), hexamètres dactyliques (3-7) ou iambes (8) classicisants, qui étaient, en réalité ou en apparence, destinées à

« parasites du dieu » se sont libérés progressivement de leur dépendance à l'égard du sanctuaire. Délos devenait alors un partenaire à part entière dans le grand jeu du marché oriental de la Méditerranée. Les mécanismes financiers que Véronique Chankowski nous fait découvrir dans leur évolution de trois siècles sont ceux qui réguleront la vie économique hellénistique et romaine. C'est donc d'une brillante page d'histoire économique qu'il s'agit dans cet ouvrage majeur, du plus près de la critique des sources au plus pointu de la mise en œuvre historique. À quoi l'on ajoutera de riches annexes et compléments : multiples indices, réédition de documents comptables (comptabilité des hiéropes, de 313 à 168), tableau avec la composition de la caisse sacrée et de la caisse publique d'après les inventaires de jarres. Georges RAEPSAET

François LEROUXEL et Julien ZURBACH (Dir.), *Le changement dans les économies antiques.* Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 395 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 140). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-3465.

Tous les mots ont leur valeur dans ce titre. Le mot « changement » implique une approche différente de l'économie, et le pluriel, « les économies », casse le monopole traditionnel du monde gréco-romain. L'ouvrage entend ainsi se démarquer d'emblée de la production pléthorique de livres consacrés à l'économie antique. Dans leur introduction, François Lerouxel et Julien Zurbach n'évitent toutefois pas le traditionnel point de vue rétrospectif et historiographique dont nous gratifient ces dernières années la plupart des historiens économistes ou économistes historiens dans de longs discours parfois très polémiques, sinon hermétiques, sur le primitivisme ou la modernité de l'Antiquité, sur l'absence ou présence d'une croissance, le tout accompagné de simulations quantitatives et de modélisations économétriques dont le caractère imaginatif, sinon gratuit, laisse souvent rêveur. Mais le sous-titre de l'introduction clarifie le projet : « le changement plutôt que la croissance ». L'Antiquité ne se réduit pas à Athènes et Rome, qui bénéficient de toutes les faveurs de la tradition académique, mais dont on ne peut mesurer les relatives réussites qu'à l'aune des cultures pré- et protohistoriques et des régions richement développées qui forment tout le pourtour de la Méditerranée. Et de souligner, au départ de la célèbre *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007), le caractère réducteur des perspectives proposées. Ni les grandes civilisations du Proche et du Moyen-Orient, non plus que celles de l'Occident, ni l'Égypte hellénistique, ni le monde punique ne sont convoqués comme sources premières des développements économiques du monde gréco-romain. Et pourtant que serait la Grèce sans la Phénicie, Vitruve sans les ingénieurs alexandrins, l'armée romaine sans la poliorcétique hellénistique, Columelle sans Magon, le charroi d'Italie sans les charrons gaulois. Ni la croissance, telle qu'on la devine, ni les innovations technologiques, ne sont spécifiquement grecques ou romaines. Lerouxel et Zurbach disent sans détours des choses que certains n'aimeront pas entendre, l'hellénoou romano-centrisme occultant les dynamiques économiques périphériques ou ramenant à leur seul profit les innovations productives à l'actif de régions voisines. « Il est donc préférable d'aborder une démarche progressive plus que rétrospective, d'analyser Rome ou la Grèce par rapport à ce qui les précède, les entoure et les nourrit plutôt qu'à ce qui les a très lointainement suivis ». Avec beaucoup d'esprit critique, les auteurs

mettent en cause le concept de croissance tel qu'il est évalué par de nombreux historiens. D'abord quelle croissance ? Extensive, avec lien du PIB à la démographie, ou intensive où la croissance globale du PIB est liée à la productivité individuelle ? Le débat qui noircit des montagnes de papier n'accouche même pas d'une souris. Des pourcentages annoncés d'une croissance à 0,1 ou 0,15 *per capita*, par exemple, ne repose sur aucune base quantitative sérieuse. Les séries documentaires homogènes dans la durée sont en effet très rares dans les sources écrites. On peut tenter dès lors la quantification par des données quantitatives de substitution – les proxys – en particulier dans le domaine archéologique, ou la glaciologie, la géophysique ou encore la biométrie. La transposition en termes économiques ne va toutefois pas de soi et la représentativité n'en est pas uniforme. Même le dénombrement des épaves demande une recalibration critique pour être transformé en courants commerciaux chiffrés et périodisés. De même pour la démographie anthropologique, aux nombreuses tentatives depuis Duncan-Jones, mais toujours aussi fragile à approcher, avec de considérables marges d'erreurs. En revanche, dans des secteurs précis comme la propriété de la terre, les surfaces en fermages, les coûts des locations, la fiscalité et les taxations, en Égypte, les documents papyrologiques autorisent des approches quantitatives beaucoup plus solides. Les millions d'artéfacts sortis de terre par les archéologues offrent une matière d'apparence facile à comptabiliser. Mais on se rappellera que Finley balayait d'un revers de la main ces tessons dont il n'avait que faire et auxquels il n'a jamais voulu reconnaître le statut de production économique importante. Lerouxel et Zurbach qualifient de quantification inductive la construction des données archéologiques, où la quantification intervient dès l'identification des sources. On travaille dès lors sur une base plus sûre et plus précise, comme en ont pris l'habitude depuis quelques années déjà les archéologues protohistoriens. Dès lors, la notion de « croissance » ne semble pas « la plus opératoire pour lutter contre l'idée primitiviste d'une stagnation permanente de l'économie antique ». Il vaut mieux lui substituer celle de changements : « la notion, discrète, de changement implique d'isoler des périodes et des lieux donnés en fonction d'un problème d'histoire économique particulier. Ce travail de périodisation préalable est une des conditions nécessaires de l'histoire économique ». Ce qui d'emblée autonomise et individualise des économies multiples dont ne peuvent rendre compte de grands principes généralistes déconnectés du réel. Je ne puis que souscrire évidemment à cette démarche que je défends depuis tant d'années dans mes chroniques d'histoire économique parues dans *L'Antiquité Classique*. Dans ce premier volet d'un projet qui s'inscrit dans la longue durée, les promoteurs du programme ont choisi les produits agricoles qui permettent de faire dialoguer sources écrites (littéraires et documentaires), archéobotanique et archéologie des techniques. Un intérêt particulier est porté à la chaîne opératoire, aux étapes souvent porteuses de changement, entre la production et la consommation. Je cite à nouveau : « S'agissant de céréales, considérer l'archéobotanique et l'archéologie des techniques agricoles sur le même plan que les sources écrites revient non seulement à prendre en compte leur apport en matière de sources mais aussi à donner à leurs problématiques un rôle, ici décisif, en histoire économique ». Le discours technique peut enrichir et transformer l'histoire économique des changements qui touchent les produits agricoles. Dans le long chapitre consacré aux céréales, les auteurs démontrent que la distinction majeure ne se joue pas entre panifiables et non panifiables, mais entre blés nus et blés vêtus. Les démonstrations qui

concernent celles-ci et forment une bonne partie de la matière sont incontestables. Et celles qui sont consacrées aux dattes, coton et salaisons, aussi à deux produits de luxe, le poivre et les perles, et à la mouture ne sont pas moins riches et convaincantes. François Sigaut aurait aimé la démarche et en aurait apprécié, je pense, les résultats.

Georges RAEPSAET

François LEROUXEL et Julien ZURBACH (Dir.), *Le changement dans les économies antiques.* Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 395 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 140). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-3465.

Dès les premières pages de l'introduction de Fr. Lerouxel et J. Zurbach, on comprend que le présent ouvrage se pose clairement en contrepoint de la *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007), jugée trop centrée sur le monde gréco-romain et faisant la part trop belle à la notion de « croissance » telle que définie par D. North, fondée sur des données quantitatives à la validité contestable. Les auteurs de ce volume préfèrent dès lors mettre en avant la notion de « changement », estimant, en effet, que les économies antiques ont connu des changements fondamentaux dont la notion de croissance, à elle seule, ne permet pas de rendre compte, et dont la périodisation et les aires géographiques concernées (d'où le fait de parler d'économies au pluriel) ne correspondent pas à celles définies par l'histoire politique ou culturelle. Cet ouvrage est le fruit du travail d'un groupe de réflexion qui s'est focalisé sur les produits alimentaires comme objet historique afin de permettre une réelle confrontation des sources (qui ne se limitent pas aux sources textuelles et archéologiques traditionnelles, mais incluent des données accumulées par la technologie, les études environnementales et toutes les autres disciplines dites « nouvelles ») et des problématiques. Il se compose de neuf longues contributions réparties en quatre chapitres. – Le premier est consacré aux céréales (on trouvera d'ailleurs un lexique commode des termes relatifs aux céréales aux p. 135-136). Il s'ouvre par la contribution de D. Agut, C. Bouchaud, F. Lerouxel et C. Newton traitant du remplacement de l'amidonnier par le blé dur en Égypte durant la seconde moitié du I^er^ millénaire, que l'on mettait traditionnellement en relation avec la conquête macédonienne. Les auteurs concluent cependant que ce sont essentiellement les avantages agro-techniques du blé dur par rapport à l'amidonnier (réduction du temps de travail pour obtenir les grains nettoyés, diminution du volume de stockage) qui expliquent cette transition, notamment dans le cadre de l'approvisionnement d'Alexandrie. P. Ouzoulias consacre ensuite une étude aux techniques de production et de préparation des céréales vêtues dans l'Antiquité, y compris les machines destinées au pilage, jusqu'aux différentes formes sous lesquelles elles étaient consommées. La dernière partie de sa contribution se focalise sur les dénominations de l'épeautre et ses attestations littéraires. C'est également à la culture de cette céréale sur la longue durée (depuis l'Âge du bronze jusqu'au V^e^ s. ap. J.-C.), en France, qu'est dédiée l'étude de V. Zech-Matterne. Elle conclut que cette céréale se répandit progressivement en France depuis les Alpes, trouvant, durant le second Âge du fer et l'époque romaine, ses aires de prédilection en Suisse, Allemagne de l'Ouest, dans le Nord de la France, en Belgique, aux Pays-Bas et dans le sud de la Grande Bretagne, pour régresser ensuite et ne plus subsister que dans quelques aires restreintes,

Romani et de souligner la nécessité d'une initiative de banque de données numérique (et idéalement cartographique) ouverte (R. Talbert). Dans son introduction, Anne Kolb, éditrice du volume, nous propose un bon état de la question, ne négligeant aucune perspective récente, qu'il s'agisse du rôle économique de la voie ou de l'impact de ses infrastructures connexes sur les occupations régionales. Pour le reste, le cœur du volume est consacré à des études régionales, fruit de nouvelles prospections ou de nouvelles fouilles (Étrurie romaine et plaine du Pô, « route de l'ambre », Dacie, Mésie, Balkans, Achaïe, Cilicie, Commagène, Palestine, Numidie, Afrique Proconsulaire et Lusitanie). Le volume ne révolutionne pas le sujet mais contribue sans conteste à en élargir les perspectives d'étude. Laurent THOLBECQ

Claude REYNAUD (Dir.), *Voies, Réseaux, Paysages en Gaule. Actes du Colloque en hommage à Jean-Luc Fiches (Pont-du-Gard, juin 2016).* Montpellier, Éditions de l'Association de la Revue archéologique de Narbonnaise, 2021. 1 vol. 22,5 x 28 cm, 531 p., nombr. ill. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNAISE, SUPPLÉMENT 49). Prix : 40 €. ISBN 979-10-92655-12-4.

Dédié à la mémoire de Jean-Luc Fiches, décédé en 2011, le présent volume rassemble 34 contributions de chercheurs autour du thème des routes et circulations, principalement dans le Sud de la Gaule. La Narbonnaise abonde en témoins archéologiques qui exemplifient toutes les facettes du réseau routier et en démontre les multiples dynamiques. La voie et ses abords, étudiée dans son réseau paysager, ses fonctionnements et finalités, devient alors bien autre chose qu'un témoin patrimonial local, mais le support d'activités multiples, voire l'axe de structuration de l'organisation du paysage et de l'implantation humaine. Dans la même collection avait paru en 2011 un volume sur les ponts routiers en Gaule romaine dont la présente livraison devient l'indispensable complément. Les chemins ne sont pas rares qui, dès la protohistoire, jouent leur rôle de lien entre *oppida* et d'axes dominants qui structurent des espaces de circulation hiérarchisés. C'est le premier point abordé. Rhône, Saône, Alpes impliquent des travaux de génie civil importants autour des passages majeurs d'Italie en Gaule dont la voie du col du Grand-Saint-Bernard. Mais c'est à la voie domitienne que se consacre une part importante des contributions qui touchent autant au tracé de la voie qu'à ses aménagements et à ses abords construits : historiographie, milliaires augustéens de la cité de Nîmes, analyse de sections précises, de Cessero à Sextantio, autour de Nîmes, dans la traversée des Pyrénées et à la Porte des Cluses. Les bilans régionaux rendront les plus grands services aux archéologues : Gaule Cisalpine, territoire des Arvernes, Bituriges Cubes, Lyonnaise, Lorraine, Médiomatriques et vallée du Vidourle. La méthodologie de la route s'est considérablement enrichie depuis Grenier et Chevallier, notamment par les approches de terrain quasi chirurgicales de l'archéologie préventive, et en contrepoint, par l'intérêt porté à l'environnement de la voie : de la micromorphologie aux auberges et typologie de relais, en passant par le petit mobilier, les évolutions de tracés, les aménagements autour de la voirie, les caractéristiques techniques. D'objectif plus large encore sont proposées des contributions qui portent sur la structuration viaire de la campagne autour des espaces urbains, notamment Nîmes, l'intégration de la route à l'agglomération, ou aux terres assignées. Dans

leur bilan, Claude Reynaud et François Favory inventorient les champs nouveaux de la recherche depuis le modèle qui s'était depuis longtemps imposé dans l'historiographie et remontait à Nicolas Bergier : la belle voie romaine de la *Tabula Peutingeriana* au tracé rectiligne, modèle d'ingénierie et symbole du pouvoir, sans être occultée, fait place à des approches multidisciplinaires qui chargent l'examen de la route, ou même du chemin non empierré, d'un potentiel historique beaucoup plus varié. C'est d'un monde en mouvement qu'il s'agit, entre micro-économie et macro-circulation, dont la route est un révélateur encore largement sous-exploité. Georges RAEPSAET

Jasper DE BRUIN, *Border Communities at the Edge of the Roman Empire. Processes of Change in the* Civitas Cananefatium. Amsterdam, University Press, 2019. 1 vol. 21,5 x 29,5 cm, IX-297 p., nombr. ill., 3 cartes. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 28). Prix : 115 €. ISBN 978-94-6372-810-2.

La cité germano-romaine des Cananéfates, à l'ouest de la Germanie inférieure et longtemps à l'écart des travaux non militaires, a bénéficié au cours de ces dernières années d'une recherche accrue et d'avancées significatives dans la connaissance de ses données civiles. Il était donc utile d'en proposer une synthèse bien au fait des découvertes, afin d'établir au mieux ses caractéristiques tant historiques qu'archéologiques. Quel bilan historique peut-on en proposer ? Comme on l'avait déjà supposé au départ des minces informations des sources littéraires et épigraphiques, la *civitas* ne fut pas établie par Drusus, comme les autres cités de la province, mais fut ultérieurement installée au départ de la cité des Bataves qui, à l'origine comme le dit bien Tacite (*An*., II, 6 ; *Hist*., IV, 12), s'étendait jusqu'à l'Océan. Il en alla sans doute de même de la cité voisine des Frisiavons, laquelle pourrait avoir été mise en place par Corbulon qui donna aux Frisons *senatus, magistratus, leges* (Tacite, *An*., XI, 19 ; voir *Revue du Nord* 95 [2013], p. 213-218). La capitale en était Voorburg, sur le canal de Corbulon, cette création romaine qui participa grandement au développement civil de la région des embouchures en facilitant la navigation. C'est d'ailleurs assurément pour assurer le contrôle de cet important moyen de communication que la ville fut développée. La date ne peut en être précisée mais, archéologiquement, la bourgade ne se développa pas avant la deuxième moitié du I^er^ siècle, malgré des traces d'habitat plus anciennes. Bien qu'il ne soit pas exclu que le choix du site remonte à Corbulon, la cité elle-même en tant que territoire institutionnel date peut-être de l'époque flavienne, à moins qu'elle ne soit encore plus tardive, en vertu du toponyme de Voorburg, *Forum Hadriani*. Ensuite, sans doute sous Antonin le Pieux, la cité fut élevée au rang de municipe comme en témoignent des bornes milliaires. On connaît peu de choses de ses habitants, sinon leur participation à l'armée, notamment aux *equites singulares Augusti* à Rome, mais aussi à des unités auxiliaires dans l'Empire. Peu d'intérêt est accordé à ces troupes et à leurs garnisons. Sur le plan civil, la *civitas* était certainement organisée comme toute cité de l'Empire, avec des magistrats (non encore connus) et un *ordo decurionum* dont on a conservé une mention (*AE* 1994, 1286). Le statut devait être celui de municipe latin, établi selon une loi municipale du type des lois espagnoles d'Irni notamment, avec comme caractéristique de romanisation l'accès à la citoyenneté romaine par l'exercice des magistratures. Ce bref résumé institutionnel, qui peut être tiré de mentions éparses

does so in a well-structured and neatly presented fashion. The inclusion of different research disciplines (history, archaeology, arts, literature studies, engineering) fits perfectly with the transdisciplinary approach proposed by the organizer of this conference. It is also remarkable and highly laudable that these conference proceedings were published soon after the conference took place, ensuring the contributions are still relevant and up-to-date. A minor effect of such a swift publication is perhaps that the quality of some of the figures is not optimal and a number of typos have slipped through the net. As can be expected with conference proceedings, bringing together both experienced researchers and scholars at the start of their academic career, the quality of the different contributions also varies, both content-wise and on a linguistic level. The decision to chose English as main language for the contributions certainly adds to the unity of the book, but some texts may have benefitted from a more thorough revision. It is also regrettable that so few contributions focussing on the western half of the Empire are included (perhaps a reflection of the organizing committee's professional network?). A concise summary or a concluding article, capturing some of the conference's most valuable findings, stressing recurring themes and indicating future lines of research, would also have been welcomed. Nevertheless, the book is a valuable addition to the growing number of water-related studies, presenting several important findings that otherwise may have remained hidden in national journals or bulletins. If anything, this book again stresses how important and ubiquitous water was in Antiquity, not only as prerequisite for life, but also as a source of pride, wealth, power and danger.

Sadi MARÉCHAL

Natalia TOMA, *Marmor, Masse, Monumente. Vorfertigung, Standardisierung und Massenproduktion marmorner Bauteile in der römischen Kaiserzeit*. Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2020. 1 vol. Broché, 22 x 30 cm, XVI-485 p., 79 pl. (PHILIPPIKA, 121). Prix : 148 €. ISBN 978-3-447-11009-9.

Natalia Toma cite en exergue à son propos la citation célèbre de Suétone dans la *Vie d'Auguste* : « Auguste l'embellit (s.e. Rome) à tel point qu'il put se vanter à bon droit de la laisser en marbre, après l'avoir reçue en briques » (Suétone, *Auguste*, 28). L'auteure explicite son projet, dans le sous-titre de sa *Dissertation* défendue à Kiel en 2015 : « Marmor und die Monumentalisierung der urbanen Landschaft römischer Städte. Der Handel mit vorgefertigen Marmorbauteilen und seine Auswirkungen auf des römische Bauwesen und das Erscheinungsbild römischer Städte in der Kaiserzeit (1.-3. Jh. n. Chr.) ». Depuis les travaux pionniers de J.B. Ward-Perkins dans la fin des années cinquante, l'intérêt pour les carrières antiques et leurs produits, en particulier le marbre, n'a cessé de croître, de la technologie d'extraction aux modèles architecturaux, ce qui implique une compréhension des modes de production, de la chaîne opératoire, des transports, mais aussi de la structure économique, du cadre architectural et urbanistique, et des commanditaires des programmes édilitaires dans lesquels s'intègrent ces blocs de marbre « préfabriqués » issus de tout l'Empire romain. Pour l'Antiquité dans son ensemble, les progrès récents ont été considérables en matière de définition des matériaux, grâce aux analyses pétrologiques et aux identifications isotopiques, aussi dans la connaissance des techniques des carriers ou de celles des transports terrestres et

maritimes. On dénombre aussi par dizaines les épaves de blocs monumentaux et les comptabilités épigraphiques nous ont fait reconsidérer dans un sens positif les capacités du voiturage lourd. Le propos ici, très ambitieux, est d'analyser le rapport entre le matériau, dans sa définition la plus matérielle au plan de l'identification, de la forme, du module, et du poids, et le programme architectural et architectonique voire urbanistique qui en est la destination. Au cœur de cette longue recherche, Natalia Toma met en évidence le concept de « Bauunternehmen » qui structure la production de masse de modules préformés et souligne le rôle central de l'architecture à colonnes, fûts et surtout monolithes, où l'on retrouve les questions souvent débattues du degré de préparation, en carrière, de la pièce, brute, semi-finie ou finie, aussi celle non moins complexe du marché et du regroupement des blocs, ou encore celle de l'incidence de la commande sur la mise en chantier du travail des carriers. Le catalogue descriptif des marbres utilisés dans le monde impérial romain – plus d'une vingtaine – rendra les plus grands services, d'autant que l'auteure ne se contente pas de renvoyer aux identités isotopiques, mais recourt aussi à la pétrologie traditionnelle sur lames minces ou surfaces polies, avec d'excellentes photographies. Chaque notice est complète, avec artefact identifié et bibliographie afférente, accompagnée des dénominations courantes et d'une description architectonique. Le catalogue des épaves avec chargements de marbre est tout aussi précieux et apporte des éléments intéressants à la connaissance des circuits maritimes méditerranéens. À l'autre bout de la chaîne, la grande architecture à colonnes fait l'objet, par quelques exemples choisis, d'une approche originale, site par site et monument par monument, où l'on comprend la richesse de la démarche, qui allie le choix du matériau, ses calibres, la proximité des carrières, le potentiel de transport, la structure entrepreneuriale, la destination monumentale et le programme édilitaire : sont analysés, en Tripolitaine, Leptis Magna et Sabratha ; en Bétique, Italica, Corduba et Hispalis ; en Mésie inférieure, Tomis et Odessos ; en Carie et en Ionie méridionale, Éphèse, Nysa et Labraunda. Ce sont de nouvelles pistes que trace l'auteure, qui prolongent les travaux de Ward-Perkins, Clay, Fant, Kozelj, Pensabene et bien d'autres et qui alimenteront les recherches, nombreuses, actuellement en cours, sur la place centrale du marbre dans l'architecture à colonnades de l'époque romaine.

Georges RAEPSAET

Arne REINHARDT, *Reproduktion und Bild. Zur Wiederholung und Vervielfältigung von Reliefs in römischer Zeit*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2019. 1 vol. cartonné, 160 p., 2 pl. couleurs, 48 pl. n/b (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, 41). Prix : 110 €. ISBN 978-3-95490-440-2.

Soutenue à Berlin en 2015, réduite et retravaillée sur certains points depuis lors, cette thèse s'intéresse au problème de la production en série de certaines œuvres de la sculpture antique (reliefs, vases, autels, candélabres, etc.) et tout particulièrement aux différents niveaux de production (« Produktionsebene » et de réception (« Rezeptionsebene ») souvent négligés jusqu'ici dans nos études en faveur de questions d'histoire de l'art (degré d'exactitude des copies par rapport à l'original) ou d'histoire des techniques. Un premier aperçu (p. 28-53) sur les moulages en plâtre de certaines parties de vases métalliques à décor en relief permet de caractériser ce qui ressortit au

Oleg ALEXANDROV et Dan DANA, *Les inscriptions du sanctuaire de Hérôs Héphaïstos Dabatopios de Telerig.* Veliko Tarnovo, Faber, 2020. 1 vol. 20,5 x 29 cm, 158 p., 20 pl., 28 ill., cartes. ISBN 978-786190011767.

Telerig est un site de la province romaine de Mésie inférieure, en Bulgarie, au sud du Danube et à environ 70 km à l'ouest de *Callatis* et de la mer Noire. Son nom ancien doit être déduit de l'épithète *Dabatopios* de la divinité et son nom moderne a connu plusieurs formes au cours des vicissitudes politiques de la région depuis 1573, date de sa première mention en tant que Köseler. Le sanctuaire important qui y a été fouillé notamment dans les années 1990 date pour l'essentiel de l'époque romaine, après une première occupation aux VII^e^-VI^e^ siècles et un état hellénistique qui a été enseveli sous un tumulus au II^e^ siècle de notre ère à côté duquel fut érigé un temple en pierre. Une synthèse historique précède le catalogue épigraphique, qui propose des réflexions méthodologiques d'un grand intérêt notamment en matière de perception des dieux indigènes et de leur culte en milieu romanisé, considérations qui seront appréciées par les historiens de la religion mais aussi les onomasticiens. La première partie est en effet consacrée aux questions que soulève la divinité titulaire du lieu de culte, répandue dans l'espace balkanique, à savoir le Hérôs anonyme que l'on appelle communément « le Cavalier thrace » ; il est doté ici de l'épithète topique *Dabatopios* et est assimilé majoritairement à Héphaïstos, mais aussi à Apollon. Il est très intéressant de voir le dieu recevoir deux « *interpretationes* » différentes dans le même sanctuaire, ce qui indique « l'existence de fidèles avec des backgrounds variés et qui pouvaient choisir plusieurs figures d'identification ». On peut aussi envisager que les deux assimilations étaient « officielles » dans le lieu de culte et qu'elles avaient été décidées par une autorité de tutelle, religieuse ou civique. Les auteurs envisagent les associations, les épithètes (*Invictus, Megas, Kyrios*) et l'iconographie. Ils rappellent que les épiclèses peuvent être multiples pour un même dieu selon la fonction que le zélateur voulait activer. C'est aussi l'occasion de déconstruire le thème récurrent de la dichotomie « assimilation et résistance », vision qui apparaît aujourd'hui comme simpliste et obsolète, alourdie de préjugés idéologiques. Et de préférer l'idée d'une coexistence entre volonté d'intégration et expression d'une identité culturelle, en soulignant combien le poids des cultes préromains est souvent surévalué dans le postulat d'une immuabilité et permanence des religions indigènes. La seconde partie traite de la dénomination des dévots, majoritairement des indigènes portant des noms gètes et thraces, plus rarement grecs ou latins. On repérera des Romains sans doute de passage comme cet affranchi de Marcius Turbo, préfet du prétoire en voyage dans la région sous le règne d'Hadrien, ou ce proche de Iulius Commodus Orfitianus, gouverneur de Thrace dans les années 150. Le corpus épigraphique comporte 51 numéros dont de nombreux fragments. Les textes sont rédigés en grec, comme on peut s'y attendre dans cette région qui a connu une colonisation grecque importante, mais deux inscriptions latines complètent le catalogue. Certains autels avaient déjà été édités, généralement dans des publications confidentielles, mais leur lecture a parfois demandé révision. La présentation des notices est classique avec lemme archéologique et paléographique détaillé, bibliographie, lecture critique, traduction et commentaire, lequel est succinct et sera complété par le contenu de la synthèse préalable. Un jeu de photos permet une bonne perception de l'iconographie mais difficilement un contrôle des lectures. Une mise en relation entre les

dédicaces et les lieux exacts de trouvaille sur le site mériterait l'attention, mais elle devra attendre la publication complète de l'archéologie du sanctuaire. En annexe, une dédicace latine provenant d'Enevo et conservée au Musée de Dobric, est complètement éditée ; elle pourrait provenir d'un autre sanctuaire situé à cet endroit. Les indices et concordances de rigueur sont ensuite procurés, ainsi qu'un résumé de l'ouvrage en langue bulgare. Au total, les auteurs nous proposent un excellent ouvrage qui dépasse de loin en intérêt les seuls documents du lieu de culte de Telerig : les considérations générales exposées avec esprit critique et rigueur méthodologique intéresseront à la fois les spécialistes des cultes spécifiques des Balkans aux temps romains, ceux de l'onomastique de l'espace globalement thrace et plus généralement les historiens des religions de l'Empire dans leurs problématiques liées à l'intégration provincial.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bassir AMIRI (Dir.), *Migrations et mobilité religieuse. Espaces, contacts, dynamiques et interférences.* Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2020. 1 vol. 16 x 22 cm, 307 p., ill. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 25 €. ISBN 978-2-84867-834-4.

Le polythéisme antique était un monde perpétuellement en devenir. Sans dogme et sans obligation de foi, il était ouvert à de multiples influences, adaptations, adoptions, évolutions. Un colloque réuni à Besançon en 2017 s'est intéressé à de multiples aspects de ces « migrations », à la suite de celui qui avait, en 2015, cherché à définir des pratiques religieuses antiques « à la marge » (voir *AC* 86 [2017], p. 458-460). C'est, en effet, le programme de recherche auquel se consacre Bassir Amiri que de tenter d'établir, au moins partiellement, des aspects méconnus de la religion antique, notamment dans les provinces et par des acteurs particuliers. Un troisième colloque a eu lieu cette année 2020 consacré cette fois aux « cohabitations » ; ses actes en paraîtront bientôt. La table des matières de l'ouvrage recensé témoigne de la difficulté à cerner le sujet et de la variété des lieux et des cultes concernés. Après une introduction – bilan du au directeur de la publication, un premier regard concerne la migration de cultes la plus célèbre mais assurément pas la mieux connue : celle des « religions orientales » sous la plume de Franz Cumont. Une communication d'historiographie qui ouvre l'ouvrage et qui indique combien la personnalité du savant belge continue à peser sur cette catégorie de cultes romains importés. D. Praet montre comment le chercheur a « créé » l'Orient d'où il fait venir les cultes, a « créé » les « religions » auxquelles il attribue un succès significatif de conceptions philosophiques supérieures et, pour l'expliquer, a imaginé une importante migration de populations orientales se substituant à la population italienne. C'est une pensée moderne qui a impacté toute une partie de la recherche en matière de religion romaine. Il est bon de le savoir, d'en tenir compte pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs, mais il faut aussi savoir refermer le dossier et se consacrer aux véritables sources antiques. En prenant le volume dans l'ordre de son contenu très éclaté, on découvrira une étude des « Jours d'Hérode », fête juive romaine, attestée par le poète Perse. E. Parmentier tente d'en décrire le contenu au sein de plusieurs hypothèses, l'anniversaire hérodien de la reconstruction du Temple de Jérusalem, ou un autre nom pour les fêtes d'Hanukkah, dont la célébration dans la

dédicaces et les lieux exacts de trouvaille sur le site mériterait l'attention, mais elle devra attendre la publication complète de l'archéologie du sanctuaire. En annexe, une dédicace latine provenant d'Enevo et conservée au Musée de Dobric, est complètement éditée ; elle pourrait provenir d'un autre sanctuaire situé à cet endroit. Les indices et concordances de rigueur sont ensuite procurés, ainsi qu'un résumé de l'ouvrage en langue bulgare. Au total, les auteurs nous proposent un excellent ouvrage qui dépasse de loin en intérêt les seuls documents du lieu de culte de Telerig : les considérations générales exposées avec esprit critique et rigueur méthodologique intéresseront à la fois les spécialistes des cultes spécifiques des Balkans aux temps romains, ceux de l'onomastique de l'espace globalement thrace et plus généralement les historiens des religions de l'Empire dans leurs problématiques liées à l'intégration provincial.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bassir AMIRI (Dir.), *Migrations et mobilité religieuse. Espaces, contacts, dynamiques et interférences.* Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2020. 1 vol. 16 x 22 cm, 307 p., ill. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 25 €. ISBN 978-2-84867-834-4.

Le polythéisme antique était un monde perpétuellement en devenir. Sans dogme et sans obligation de foi, il était ouvert à de multiples influences, adaptations, adoptions, évolutions. Un colloque réuni à Besançon en 2017 s'est intéressé à de multiples aspects de ces « migrations », à la suite de celui qui avait, en 2015, cherché à définir des pratiques religieuses antiques « à la marge » (voir *AC* 86 [2017], p. 458-460). C'est, en effet, le programme de recherche auquel se consacre Bassir Amiri que de tenter d'établir, au moins partiellement, des aspects méconnus de la religion antique, notamment dans les provinces et par des acteurs particuliers. Un troisième colloque a eu lieu cette année 2020 consacré cette fois aux « cohabitations » ; ses actes en paraîtront bientôt. La table des matières de l'ouvrage recensé témoigne de la difficulté à cerner le sujet et de la variété des lieux et des cultes concernés. Après une introduction – bilan du au directeur de la publication, un premier regard concerne la migration de cultes la plus célèbre mais assurément pas la mieux connue : celle des « religions orientales » sous la plume de Franz Cumont. Une communication d'historiographie qui ouvre l'ouvrage et qui indique combien la personnalité du savant belge continue à peser sur cette catégorie de cultes romains importés. D. Praet montre comment le chercheur a « créé » l'Orient d'où il fait venir les cultes, a « créé » les « religions » auxquelles il attribue un succès significatif de conceptions philosophiques supérieures et, pour l'expliquer, a imaginé une importante migration de populations orientales se substituant à la population italienne. C'est une pensée moderne qui a impacté toute une partie de la recherche en matière de religion romaine. Il est bon de le savoir, d'en tenir compte pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs, mais il faut aussi savoir refermer le dossier et se consacrer aux véritables sources antiques. En prenant le volume dans l'ordre de son contenu très éclaté, on découvrira une étude des « Jours d'Hérode », fête juive romaine, attestée par le poète Perse. E. Parmentier tente d'en décrire le contenu au sein de plusieurs hypothèses, l'anniversaire hérodien de la reconstruction du Temple de Jérusalem, ou un autre nom pour les fêtes d'Hanukkah, dont la célébration dans la

diaspora serait alors antérieure à la destruction du Temple. A.-Fr. Jaccottet s'intéresse ensuite à Dionysos, et son transfert culturel, ses influences asiatiques et ses groupements cultuels. L. Bricault porte son attention sur Sinope dans le cadre de la question de l'origine du dieu Sarapis et de sa statue qui migra du Pont-Euxin vers la Méditerranée. Le monnayage de Sinope montre que ses magistrats surent mobiliser l'histoire à leur profit en intégrant dans le panthéon local une divinité qui leur était jusque-là totalement étrangère. A. Bertrand reprend la problématique de la religion des colonies dans la perspective des échanges cultuels en Italie sous la République, à propos du cas d'Antium et du culte importé d'Esculape. Y. Berthelet revient sur les auspices et en particulier sur les haruspices publics pratiquant un art originellement étrusque. Il cherche à montrer que la distinction habituelle entre les haruspices convoqués d'Étrurie pour examiner les prodiges et les haruspices appariteurs de magistrats chargés de l'extispicine lors des sacrifices et prises d'auspices n'est pas fondée. Un des cultes importés à Rome dont l'arrivée fut spectaculaire est bien celui de la *Mater Magna*. C'est à un de ses aspects en Italie, à Aquilée, que s'intéresse F. Fontana, la dédicace de Theudas à Attis Papas (*CIL* V, 766). Il semble que le dédicant était un marchand originaire de Grèce insulaire, à la charnière des II^e^ et I^er^ siècles a.C. à un moment où Aquilée ne présente pas encore de traces de ces divinités. Il faut cependant se garder d'imaginer un culte public qui n'apparaîtra pas avant l'époque claudienne, mais envisager plutôt une dévotion privée et individuelle. Fr. Van Haeperen porte son attention sur une catégorie bien précise de dévots, les agents de la douane de l'Illyricum, dont les sources sont assez abondantes. Il est intéressant de suivre les pratiques cultuelles de ces personnes dont la mobilité professionnelle affectait les comportements religieux et de mettre en cause l'idée reçue que ces fonctionnaires auraient joué un rôle significatif dans la diffusion de Mithra dans les provinces danubiennes. Toutefois s'il faut admettre que son introduction à *Poetovio* fut bien le fait des agents douaniers, on constate aussi que les zélateurs de Mithra appartinrent rapidement à une couche plus large de la population. Retour à Rome au centre du pouvoir, dans le contexte impérial d'introduction du dieu Sol par Élagabal et Aurélien. N. Belayche souligne que les procédés furent différents et aboutirent à un jugement différent. Élagabal se présente en prêtre qui veut imposer son dieu au-dessus du dispositif romain, tandis qu'Aurélien arrive en empereur triomphant installant Sol au sein de ce dispositif en glorifiant Jupiter Capitolin. Le premier est honni, le second encensé. L'article suivant nous reconduit dans la Méditerranée orientale avec les dévotions des Phéniciens à leurs *theoi patrioi* en pays grec, notamment à Délos (M. Bianco). Le mouvement est inverse dans le propos de G. Frija : quel culte pour Jupiter Capitolin dans les cités grecques d'Asie Mineure ? Toutes ne l'intégrèrent pas dans le panthéon local, mettant plutôt l'accent sur le culte de la déesse Rome et sur le culte impérial dans leur volonté de souligner les liens cultuels qui les unissaient. Dans certaines cités, Jupiter/Zeus jouait un rôle important dans le cadre civique des traités et des serments mais globalement son culte se rapprochait du culte impérial : ainsi elles installaient une divinité qui assurait à la fois leur statut dans l'Empire et la figure de l'empereur. Revenons en Italie, et plus précisément à *Pisaurum*, à l'époque républicaine : le bois sacré local témoigne à la fois de l'instauration dans la colonie d'un panthéon romain classique et du maintien, dans un lieu cultuel préexistant, des dieux locaux peut-être même en adoptant des pratiques étrusco-ombriennes (J.-Cl. Lacam). Un exemple particulièrement bien typique des

allers-retours entre site d'origine et site de migration se trouve à Éleusis sous l'Empire : Fr. Massa montre un double phénomène de mobilité, d'une part celle des individus qui se rendaient à Éleusis pour se faire initier, d'autre part celle de la diffusion des cérémonies éleusiniennes dans le monde impérial, avec la question de savoir si l'on pouvait les célébrer ailleurs qu'à Éleusis. Ou si les exemples mentionnés notamment par Pausanias relèvent plutôt de la récupération d'un modèle prestigieux de célébration mystérique. Parmi les conclusions en sens divers que l'on peut tirer de cette mosaïque de cas et d'époques, il faut peut-être privilégier la difficulté qu'il y a à définir une identité religieuse tant les effets d'influences et d'interactions peuvent jouer à différents niveaux, à différents moments, et qu'il faut se garder de lui attribuer une solidité imperméable. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Françoise VAN HAEPEREN, *Étrangère et ancestrale. La Mère des dieux dans le monde romain*. Paris, Les Éditions du Cerf, 2019. 1 vol. broché, 213 p. (LES CONFÉRENCES DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, 12). Prix 16 €. ISBN 978-2-204-13572-6.

Ce volume de Françoise Van Haeperen est issu de quatre conférences données en 2017 à l'École Pratique des Hautes Études (Paris) à l'invitation de Nicole Belayche et Philippe Hoffmann. L'ouvrage traite du culte romain de la déesse phrygienne Cybèle, honorée sous le nom officiel de *Mater deum Magna Idaea* Rome, où son culte fut introduit en 204 av. J.-C., comme réponse à une consultation des livres sibyllins. Dans son étude, Fr. Van Haeperen se concentre sur quatre sujets particulièrement adaptés pour illustrer le caractère dichotomique du culte de la Mère des dieux, à la fois « étrangère et ancestrale », comme l'indique le titre, dans le monde romain. Le premier chapitre est dédié aux galles, les représentants les plus hauts en couleur du clergé de *Mater Magna*. Ces personnages, qui s'autocastraient, se teignaient les cheveux et s'habillaient « comme des femmes » aux yeux des Romains, ont toujours suscité beaucoup d'intérêt et de débats. Mais les sources littéraires et épigraphiques ne sont pas objectives, les galles y apparaissant toujours comme objet de moqueries ou de mépris. S'interrogeant sur leur statut, Fr. Van Haeperen montre que la *communis opinio* qui leur attribue une condition de prêtres ne trouve guère de confirmation dans les données disponibles. Il s'agirait plutôt d'acteurs du culte de la déesse qui revêtaient un rôle subalterne et qui, lors des processions de la *lavatio* – le 27 mars – et des *Mégalésies* – le 4 avril – étaient porteurs de sa statue. La comparaison avec les hijras de l'Inde contemporaine s'avère ici particulièrement suggestive pour explorer les raisons de leur pratique de l'auto-éviration. Selon l'auteure, la condition d'eunuques de la Mère des dieux aurait ainsi peut-être offert aux transgenres romains de vivre, du moins partiellement, « leurs aspirations genrées », tout en revêtant un rôle socialement reconnu, bien que souvent dénigré. Le deuxième chapitre aborde la question de la « dualité » de *Mater Magna*, tant du point de vue de ses représentations littéraires que de ses épithètes, des mythes qui la concernent et du double culte qui lui était associé. Si l'appellation *Mater Idaea* met en évidence le lien de cette divinité avec les prétendues origines troyennes des Romains, d'autres épithètes comme bérécyntienne ou dindyméenne soulignent au contraire son caractère étranger. Il s'agit d'une déesse qui, à travers la légende de Claudia Quinta, se présente comme garante de la vertu typiquement romaine de la

spéciaux montrent que même après 212 la *civitas Romana* constitue toujours un privilège et que ceux qui n'en disposent pas restent affectés de pénalités diverses. Enfin se posent les questions des institutions familiales, la *patria potestas*, les successions, les droits relatifs, les ménages mixtes avant et après la constitution. Les nouveaux citoyens ont dès lors pu profiter de situations plus favorables que celle des multiples restrictions qu'imposaient les droits locaux, en matière de mariage et de testament en particulier. Un ouvrage touffu, traitant de nombreuses questions annexes, survolant parfois un peu rapidement des problématiques complexes, mais donnant un aperçu convaincant des apports de la Constitution de Caracalla aux populations de l'Empire. Dans le détail, plusieurs questions restent non résolues, comme celle de l'onomastique et de l'obligation réelle ou non du port du nouveau gentilice, et de sa pérennité. Le mouvement irréversible vers la citoyenneté universelle demeure aussi une interrogation : les arguments développés contre cette impression (épigraphique) n'emportent pas vraiment l'adhésion, malgré des remarques intéressantes à propos de la limitation de son octroi au IIe siècle aux enfants des soldats. Au total, il faut souligner l'intérêt de l'étude et en conseiller la méditation à tous les historiens des provinces romaines.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alberto BARRÓN RUIZ DE LA CUESTA, *Los seviros augustales en Hispania y las Galias. Una aproximación a la movilidad social en el Imperio romano.* Logroño, Universidad de la Rioja, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 355 p., tableaux, cartes + 1 CD Rom (BIBLIOTECA DE INVESTIGACIÓN, 72). Prix : 22 €. ISBN 978-84-121972-0-4.

Les sévirs Augustaux, nombreux dans la documentation épigraphique occidentale, ont déjà fait l'objet de recherches et publications variées : leur interprétation reste discutée, leur rôle religieux et social également. Alberto Barrón Ruiz de la Cuesta nous en propose aujourd'hui une synthèse axée précisément sur la composition socio-économique de ce collège majeur dans les capitales de cités d'Hispanie et de Gaule. La démarche se fonde sur un dépouillement épigraphique sans doute complet au jour de la rédaction mais déjà dépassé par les découvertes de Narbonne, par exemple. C'est la loi du genre, cela ne nuit pas au propos synthétique. Par contre, il convient de donner au catalogue des inscriptions un caractère strictement rigoureux, tout en restant pertinent dans le choix des données procurées, et dans un cadre le plus maniable possible. Il est dès lors regrettable de lui avoir donné la forme matérielle d'un CD, alors que les ordinateurs d'aujourd'hui ne sont plus dotés de lecteur. La plupart des utilisateurs risquent fort d'être privés de toute référence aux sources puisque seuls des numéros d'inventaire figurent dans le texte. Une autre formule aurait dû être choisie si l'éditeur refusait de le joindre en annexe imprimée. Supposons que l'e-book résout ce problème. Attachons-nous au contenu de ce catalogue dont les interprétations, que l'on souhaiterait précises, servent de support aux analyses et conclusions. Des critiques générales doivent être émises : l'emploi du prénom *Caius* (dont on se demande combien il faudra encore de mises en garde pour que les épigraphistes comprennent qu'il n'existe pas : voir par exemple M. Aberson, « Pour en finir avec †Caius ! », dans *Mélanges de linguistique, de philologie et d'histoire ancienne offerts à R. Wachter,* Lausanne, 2020, p. 61-65), la transposition en espagnol des noms antiques de personne (transposition qui se

comprend pour les empereurs ou les auteurs littéraires, voire pour les grands généraux, mais qui complique l'identification onomastique des personnages et génère des confusions puisque le prénom *Marcus* est parfois lu *Marcio* [53], ce qui le confond avec le gentilice *Marcius* [256] ; idem pour *Secundus/Secundius* [480]), la présence d'un lemme excessivement développé dans lequel on retrouve des références d'édition antérieures au *CIL* et des lieux de conservation parfois obsolètes [364 ; 365] (informations inutiles, non vérifiées, d'un type que l'on n'attend que dans une édition de texte), des traductions fautives, des analyses onomastiques inexactes et des datations problématiques (on n'a pas tenu compte de critères comme le *V(ivit)* ou le *theta nigrum* en tête des inscriptions du I^er^ siècle ; voir par exemple 335 ; 338). Le classement n'est pas très adéquat. Dès lors que le collège des sévirs est unique dans chaque cité, il convenait de classer les inscriptions par *civitas*, ce qui n'est fait que de manière occasionnelle. Mais, par exemple pour Neumagen [253-255] (où ont été déplacées de nombreuses inscriptions provenant de Trèves pour construire le *castrum*), rien n'indique que l'on se trouve dans la cité des Trévires et les textes ne sont pas regroupés avec Trèves. En fait, dans la synthèse, *Noviomagus* est présentée comme une cité propre (p. 62). La question est d'importance et aura des implications dans la synthèse. Pour illustrer les problèmes, citons quelques exemples. Au n° 346 (*CIL* XII, 4397), le commentaire décrit l'emplacement de la statue dont il est question dans le texte comme « en terreno publico » alors que l'emplacement en a été donné par décret des sévirs. Ceux-ci ne peuvent autoriser un tel emploi du sol public qui est du seul ressort du conseil décurional et la statue devait être dressée dans le périmètre de la *schola*. Du point de vue onomastique, l'auteur ne semble pas identifier correctement les gentilices, en particulier au pluriel. Ainsi dans le n° 480 (*CIL* XIII, 2669), les dédicants sont les affranchis du dédicataire, ils portent le gentilice patronymique *Quigonius* formé sur le *cognomen Quigo* du patron, et *Quigoni Secundus et Hibernalis* doit se traduire par « *Quigonius Secundus et Quigonius Hibernalis* » ; ils sont deux et non trois comme l'écrit l'auteur. De même le gentilice *Constantini* de 499 (*CIL* XIII, 1945) est le génitif de *Constantinius* (et non de *Constantinus*), et ses fils *Constantinii* portent le gentilice au pluriel. Le n° 365 (*ILGN* 578ab) est mal compris. D'une part un *mercatus* n'est pas un simple « mercado », marché, mais plutôt une foire et surtout la cité (Narbonne) n'a rien à voir avec le texte car tout est géré par les sévirs et leur *ordo*. Ce n'est pas un détail car cela a des implications dans la perception de l'organisation des sévirs et leur évergétisme. En outre le second fragment du texte (*ILGN* 578b) ne doit pas faire l'objet d'une notice séparée [366]. Le n° 336 (*CIL* XII, 4377) est également interprété fautivement : le sévir est tenancier d'une auberge « Au coq gaulois » et non l'hôte d'un certain « *Gallus Gallinaceus* » dont le nom improbable aurait dû alerter le traducteur. C'est l'indice que la bibliographie citée n'a pas toujours été consultée car l'erreur ne se trouve ni chez Gayraud ni chez Wierschowski. Ce n'est à nouveau pas un détail car le fait qu'un aubergiste, dont on a tendance à croire le métier déprécié, ait pu être nommé par le conseil décurional au titre honorable de sévir demandait commentaire. L'aubergiste de *Tarraco* est également mal traité (*RIT* 420 ; n° 186). Autre erreur de traduction, le n° 501 (*CIL* XIII, 1948) : un *negotiator argentarius vascularius* n'est pas « mercader, banquero y orfebre » mais un négociant fabricant de vases d'argent. Cette fois aussi la traduction correcte se trouve chez Wierschowski. Dans le texte (p. 135), le rapprochement est fait avec « otro *argentarius* » de Lyon qui, lui, est bien un banquier (531 ; *CIL* XIII, 1963).

Doccius Aprossus, sévir trévire (*CIL* XIII, 4192 = n° 244), peut difficilement être identique à Aprossus, autre sévir trévire (*CIL* XIII, 4152 = n° 253), parce que ce dernier paraît être un pérégrin, un statut qui n'est pas envisagé et qui pose problème. Le *conductor ferrariarum* de Narbonne (*CIL* XII, 4398 = n° 347) n'est pas un *negotiator* (p. 135), son métier méritait qu'on s'y attarde, et son *cognomen Fadianus* n'implique pas « seguramente » que sa mère fût une *Fadia*. C'est une simple hypothèse car d'autres relations sociales peuvent être exprimées par ce surnom. Ne prolongeons pas cette énumération. Le volume de texte se divise en huit chapitres dans lesquels la part historiographique est importante. L'auteur expose en détail pour chaque thème les opinions déjà émises et elles sont nombreuses comme on sait. Un état de la question ouvre l'exposé, précédé d'une introduction donnant les principes du dépouillement et de la datation. Les différentes théories sur l'origine et le fonctionnement des **Augustales* sont brièvement exposées ; suit une description de la répartition des attestations, présentant des concentrations en Bétique, en Tarraconaise et en Narbonnaise, moindre en Lyonnaise et à Trèves. Pour l'Hispanie, l'auteur a divisé le matériel selon les *conventus*, mais pour les Gaules, la notion de *civitas* semble étrangère à l'auteur qui emploie « ciudad » dans tous les cas et ne cite que des villes sans se préoccuper de leur statut et de leurs relations. Il a ainsi divisé les Voconces, en tablant sans doute sur les deux « *capita* » de la cité, et séparé *vicus Augusti*, Aix-les-Bains, Grenoble et Genève des Allobroges connus sous le seul terme de *Vienna*. L'auteur semble d'ailleurs ignorer le problème spécifique des inscriptions de Genève où un nombre important d'inscriptions proviennent en réalité de la colonie voisine de Nyon. Cela influe sur l'analyse des sévirs qui peuvent appartenir soit au collège de Vienne (Allobroges) soit au collège de Nyon. Mais il n'existait pas de collège à Genève (voir R. Frei-Stolba, Réflexions sur les relations entre le vicus de *Genaua* et la *colonia Iulia Equestris*, dans C. Deroux, ed., *Corolla epigraphica*, I, Bruxelles, 2011, p. 135-147). D'autres sites sont mentionnés sans tenir compte de leur appartenance à une cité en tant qu'agglomération secondaire, comme Neumagen (cf. *supra*) ou *Ernaginum,* qui doit dépendre de *Glanum* mais dont le sévir est en fonction à Aix-en-Provence. Les Éduens sont séparés d'Autun. *Mosa Traiectum* (Maastricht) devait être exclu puisque relevant de la Germanie inférieure. Ce flou autour des contextes civiques est très gênant car il ôte à la fonction son caractère civique précisément, et entraîne sans doute une conclusion erronée (cf. *infra*). En tout état de cause, il paraît clair que l'auteur n'a pas compris que les sévirs du territoire devaient être regroupés avec ceux du chef-lieu où siégeait le seul collège de la *civitas*. Les mêmes problèmes surgissent dans la suite du chapitre consacré aux formes épigraphiques de la mention : *sevir, sevir Augustalis, IIIIIIvir Augustalis*, etc. considérant qu'il s'agit là de variations régionales dépendant de l'autonomie municipale, ce qui montre bien combien il aurait été important de travailler le matériel épigraphique dans le contexte de la *civitas*. On notera qu'il est impossible pour le lecteur d'apprendre à quelles inscriptions se réfère l'auteur qui ne donne que des nombres de cas ou des pourcentages. Vient ensuite un tableau des occurrences selon la chronologie dont on a vu qu'elle n'était pas exempte d'imprécisions ou d'erreurs. Le chapitre suivant s'intéresse à l'onomastique et au statut juridique des sévirs, pour conclure sans surprise à un nombre élevé d'affranchis porteurs de *cognomina* grecs dans un certain pourcentage, davantage en Narbonnaise. L'examen du catalogue a cependant montré que le statut affranchi attribué à certains sévirs était parfois douteux, ce que l'auteur reconnaît en

cela que son graphique circulaire en secteurs (p. 95) offre ¾ d'*incerti*. L'auteur poursuit son exposé avec la critique des différentes interprétations historiographiques de l'utilité sociale (ou non) des sévirs dans une société cloisonnée où ce que l'on peut appeler l'élite de la plèbe a du mal à se reconnaître une identité et où le sévirat peut ainsi jouer le rôle de moteur. Il s'interroge aussi sur le collège lui-même et ses diverses mentions (dans la note 309 p. 118, il manque le n° 259 qui atteste le *corpus* des sévirs d'Antibes), et des différents éléments qui le caractérisent (*ordo, arca*, *summa honoraria*, ...). Le cinquième chapitre s'intéresse à la vie économique des sévirs et leurs actes d'évergétisme. Ce sont les métiers artisanaux proprement dits qui représentent la majorité des professions attestées avec ceux du commerce, les deux activités étant communes à plusieurs d'entre eux. La fréquence de leur appartenance à plusieurs collèges professionnels apparaît également comme indice de leur prospérité économique et de leur rôle dans la société. Dans cette rubrique, le renvoi aux sources (n° du catalogue) est davantage systématique. L'évergétisme prend souvent la forme de dons de statues (n° 259 = *ILN Antibes*, 15 est une base de statue pour une prêtresse en l'honneur de son mari, offerte par les sévirs d'*Antipolis*, la traduction du catalogue n'est pas exacte qui attribue la fonction au conjoint) mais les munificences de nature religieuse ne sont pas rares, faisant partie en quelque sorte des obligations civiques. D'autres donations existent aussi en moindre nombre comme les dons en nature (sportules), ou les jeux. À ce propos, l'interprétation de *ILGN* 578ab (n° 366 ; p. 153) n'est pas claire. Ce n'est pas un don opéré par un *Augustalis*, c'est un don d'argent aux *Augustales* de Narbonne pour célébrer un *munus gladiatorium* (*munus* est neutre). Le donateur n'est pas identifié à cause des lacunes mais on ne peut affirmer qu'il était lui-même sévir. On passe ensuite aux éléments de vie privée et familiale avec des tableaux détaillant les types d'informations nombreuses que l'on récolte sur les sévirs, la principale concernant les épouses. La rubrique suivante contient l'examen des dédicaces religieuses des sévirs et leurs charges sacerdotales. En ce qui les concerne, elles sont plutôt rares. On relève des *magistri Larum*, mais ni le poste de dendrophore ni celui d'haruspice ne peuvent être définis comme des « fonctions sacerdotales » (p. 211). Ce sont les épouses qui se distinguent en exerçant assez souvent la prêtrise de flaminique. Pour terminer avec l'étude de la mobilité géographique des sévirs dont on sait la fréquence de leurs déplacements et de leurs sévirats multiples : dans ce chapitre, l'auteur a complété l'information par la recherche des sévirats étrangers des *Augustales* de ses provinces. On s'étonnera toutefois de lire (p. 222-223) que *M. Verecundius Diogenes*, sévir d'*Eboracum*, l'était aussi des Morins (*RIB* 678) : doit-on supposer que l'auteur a lu *moritex* comme « sévir des Morins », ce serait une interprétation inédite (!) de ce terme gaulois qui n'a manifestement aucun rapport avec le sévirat. Viennent enfin, avant la bibliographie, les conclusions où l'auteur revient sur la question complexe des dénominations de l'augustalité, puis de son organisation. Il choisit en fin de compte la version qui prévoit à la fois une élection de six membres pour une charge annuelle qui rejoignent ensuite le collège formé des anciens sévirs, et la possibilité qu'un certain nombre d'**Augustales* entrent dans ce collège sans fonction effective préalable ; il y ajoute la possibilité que certaines petites « ciudades » n'aient pas connu de collège. Je pense en tout cas que la dernière catégorie n'existe pas et repose sur le fait que l'auteur a pris en compte comme « ciudades » des agglomérations du territoire des cités. Mais,

plus globalement, le modèle des collèges professionnels me paraît impliquer une fonction réelle, quoique le modèle de l'*ordo decurionum* montre que tous les décurions ne sont pas d'anciens magistrats. Il me semble au demeurant que la documentation, aussi riche soit-elle, et son étude approfondie, ne présentent pas d'arguments décisifs dans ce domaine. Reprenant enfin le thème du titre de l'ouvrage, l'auteur insiste sur l'importance du sévirat dans la mobilité sociale des plébéiens, notamment par la visibilité que leur offraient le poste et le collège, ainsi que par les manifestations civiques que l'exercice de la fonction leur permettait. Enfin il envisage les différentes hypothèses émises à propos du « culte impérial » qu'ils devaient assumer, rejetant l'idée d'un véritable sacerdoce, tendant plutôt à envisager des *munera*, des *ludi* et des *epula* en l'honneur des empereurs, ce qui rejoint approximativement l'idée séduisante que leur fonction principale était d'organiser les *ludi Augustales*. Mais l'auteur ne semble pas vouloir prendre une voie précise. Une dernière remarque : les *indices* (noms, divinités, empereurs ; pas d'index des notions ou des métiers, par exemple) et les planches figurent sur le CD. Au total un livre qui, malgré de nombreuses faiblesses épigraphiques, fournit d'intéressantes mises au point historiographiques ainsi qu'une synthèse d'informations dispersées notamment sur les métiers ou les familles des **Augustales*. À ce point de vue, il représente un apport non négligeable sur différents aspects de la vie d'une catégorie importante de la population des cités, sur un collège semi-public qui joue un rôle significatif dans les cérémonies du culte impérial et pratique une politique d'imitation des décurions, sur l'évergétisme d'une sub-élite, sur des mouvements de promotion sociale et de mobilité géographique intra ou extra provinciale. Autrement dit sur un vaste domaine de la société romaine dans ses activités multiples de type privé comme de type public, pour lesquelles la documentation épigraphique est abondante en Occident. Toutefois la méconnaissance de la notion institutionnelle de *civitas* (cité) constitue un frein à la portée des interprétations. Par ailleurs une comparaison avec la situation italienne s'impose pour éviter de créer artificiellement des spécificités hispano-gauloises. Un travail immense qui n'a pas été suffisamment rigoureux, qui n'a sans doute pas été suffisamment suivi. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marc MIGEON, *Le culte de Mercure en Narbonnaise, dans les Trois Gaules et en Germanies. Approche épigraphique, I^er^ siècle – IV^e^ siècle après J.-C.* Dremil Lafage, Mergoil, 2020. 1 vol., 21 x 29,5 cm, 761 p., 62 fig., 42 tableaux (MONOGRAPHIES INSTRUMENTUM, 69). Prix : 86 €. ISBN 978-2-35518-108-5.

On sait, ne fût-ce que par l'affirmation de César pour son époque, que le culte de Mercure était très répandu dans les provinces gallo-germaniques. Il a de longue date intéressé les historiens et les études à lui consacrées sont nombreuses, encore tout récemment : citons ainsi l'enquête approfondie de J. Hupe en 1997 qui répertoriait 510 inscriptions et 380 représentations figurées, ou encore l'analyse des dévots proposée par N. Mathieu en 2005. Marc Migeon a repris le dossier dans sa totalité, y compris pour la Narbonnaise, et nous a livré une somme épigraphique qui demeurera incontestablement la référence de base sur ce culte, sa géographie et ses zélateurs dans cet espace provincial, en complément à la thèse de B. Combet-Farnoux consacrée à Rome (1980). Ce monumental ouvrage aurait dû être une thèse de doctorat à

le rôle commercial des Sères intermédiaires obligés entre la Chine des Han et les Occidentaux, Ptolémée distinguant nettement leur pays *Séra* de celui des *Sinai*. Ainsi, les contacts directs furent rarissimes – s'ils n'ont jamais existé (ils sont explorés dans le chapitre « L'ambassade d'Andoun ») – et c'est par l'intermédiaire de communautés marchandes, sères, kouchanes, sogdiennes et indiennes, sillonnant mers et continents, que le contact est établi. Le dernier chapitre « Empires en collision » est d'une triste actualité, en ce qu'il résume l'apparition de conflits religieux, autant que politiques, dans un contexte généralisé de monothéismes durant l'Antiquité tardive, et l'affrontement entre Rome et la Perse, dont l'Arabie méridionale est le théâtre par états vassalisés interposés… Notes, bibliographie, huit excellentes cartes et *indices* sont réunis en fin de volume. Ne boudons pas notre plaisir ! Laurent THOLBECQ

Arnaud BESSON, Constitutio Antoniniana. *L'universalisation de la citoyenneté romaine au 3e siècle*. Bâle, Schwabe Verlag, 2020. 1 vol. 15,5 x 22,5 cm, 434 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSSENSCHAFT, 52). Prix : 38 CHF. ISBN 978-3-7965-4186-5.

L'octroi généralisé de la citoyenneté romaine aux habitants libres de l'Empire en 212 par Caracalla est un sujet qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. Le propos de cet ouvrage, principalement fondé sur les sources juridiques et les papyri d'Égypte, est ambitieux : rendre compte de « l'impact socio-juridique de la *Constitutio Antoniniana* avec pour question fondamentale de savoir ce que signifie d'être citoyen romain ». Il convient toutefois de s'entendre sur les limites du questionnement, qui sont ici celles du droit et des droits qui peuvent être contradictoires ou complémentaires, droit romain et droits locaux dans les provinces. Il ne sera pas question, par exemple, des devoirs religieux du citoyen ni des implications du statut en matière de rites. La première partie de l'exposé est consacrée aux sources d'information (Dion Cassius, Ulpien et d'autres sources postérieures, littéraires, juridiques et papyrologiques) et notamment à l'analyse du fameux papyrus Giessen 40 qui est réputé contenir le texte de l'édit. Rappelant brièvement que cette identification ne fait pas l'unanimité, l'auteur insiste surtout, en vertu des lacunes et de la difficulté des restitutions, sur le fait que le document ne doit pas être surinterprété. Il concerne principalement l'ordre juridique établi entre les communautés locales et les autorités provinciales en matière de fiscalité. Le premier effet de la constitution, et le plus visible, fut le changement onomastique. En principe tous les pérégrins devenus citoyens par l'effet de l'édit devaient adapter leur nomenclature et adopter le port des prénom et nom de l'empereur à savoir M. Aurelius. Dans ce domaine A. Besson se révèle plus papyrologue qu'épigraphiste et plus préoccupé de sources orientales qu'occidentales. Sa bibliographie est lacunaire et ses mises au point un peu naïves. Était-il nécessaire de préciser que n'importe quel *M. Aurelius* ne doit pas être considéré comme une personne dans cette situation ? Que bien des *M. Aureli* appartiennent à une époque plus ancienne, notamment parce qu'ils ont reçu la citoyenneté par un diplôme militaire de Marc Aurèle, ou parce qu'ils ont été affranchis par lui. Sans oublier les descendants de ceux-là. Et limiter les *Aureli* anciens à des personnages « d'un rang social élevé » n'est pas pertinent. En outre, se lancer dans une statistique sur les octrois massifs de citoyenneté d'après les gentilices des personnes est imprudent.

Il faut tenir compte dans la recherche de la grande faiblesse des gentilices impériaux dans l'onomastique des provinces occidentales, un phénomène bien apparent mais peu explicable. Certes les conclusions auxquelles A. Besson aboutit sont limitées, parvenant à une évaluation de 30 % de la population, mais ce chiffre est trompeur car il recouvre des réalités contradictoires entre l'Orient et l'Occident, ce qui ne permet pas d'extrapoler des proportions de pérégrins au niveau de l'Empire. Les considérations suivantes sur la datation fine des inscriptions qui font état de *M. Aureli* pose également des problèmes que l'auteur soulève prudemment. Mais il est dommage, pour la Germanie supérieure en particulier, qu'il ignore les articles de P. Simelon sur ces inscriptions notamment celles à double gentilice (*AC* 82 [2013], p. 195-215 ; dans C. Deroux, ed., *Corolla Epigraphica*, II, Latomus, 2011, p. 659-670), études dont la conclusion était nettement plus prudente encore en matière de diffusion onomastique des effets de la constitution. Un point important est celui du contrôle romain de la dénomination des personnes : l'interprétation de la *tabula Clesiana* n'indique pas un laxisme de l'usage des *tria nomina*, mais au contraire une stricte observance destinée notamment à préserver les droits fiscaux de l'État romain. La seconde partie, intitulée Octrois, s'attache à l'histoire et à l'historiographie des octrois de citoyenneté au fil des époques, de la République à l'Empire et évoque la question des clientèles. Là aussi la bibliographie, immense, est imparfaitement maîtrisée. C'est l'absence des *Foreign clientelae* de E. Badian en 1958, et de sa reprise récente en version critique par M. Jehne et F. Pina Polo en 2015, qui frappera le plus pour tout ce qui concerne les diffusions des « grands » gentilices dans les provinces. Très brièvement, l'auteur traite des effets du droit latin, des affranchissements et de l'armée dans la diffusion de la citoyenneté, mais ne se préoccupe pas des promotions statutaires de cités, ni des effets qu'elles avaient sur les habitants. Ces questions importantes et discutées, font l'objet de quelques pages seulement et sont traitées de manière simplifiée. Le but étant, en fait, de chercher à montrer que l'octroi de la citoyenneté par les Romains n'est pas un phénomène allant en s'accélérant comme le proposait A. Sherwin-White. Et pourtant, si l'auteur s'était un peu interrogé sur les questions d'onomastique générale dans les provinces occidentales, il aurait peut-être vu les choses d'un autre œil, avec des cités où la proportion de citoyens par rapport aux pérégrins est dominante (comme chez les Trévires, par exemple). La troisième partie est strictement juridique et s'interroge sur le problème épineux des conflits possibles de droits entre le droit romain et les droits locaux, dont on constate qu'ils ont continué à exister bien après 212. Il n'y a pas eu d'impact direct de la constitution sur le statut des communautés et rien n'indique une volonté de réduire l'autonomie civique. Toutefois, mais les causes en sont différentes, on constate un certain degré d'homogénéisation du droit dans les provinces, un recours de plus en plus fréquent des provinciaux aux lois romaines et une augmentation progressive du rôle des gouverneurs. Le chapitre peut-être le plus original du livre. La quatrième partie s'attache aux statuts différents des individus au départ du texte de Gaius : libres ou esclaves, ingénus ou affranchis, avec trois espèces d'affranchis. A. Besson examine les évolutions de ces statuts avec leurs particularités mais aussi les catégories extérieures comme celle des déditices. Ce dernier statut a fait l'objet de controverses, car ses détenteurs échappent à l'octroi de la constitution. L'auteur opte pour une définition de barbares vaincus contraints à une reddition sans condition. Il s'intéresse aussi aux pérégrins d'après 212, qui sont redevenus de véritables étrangers. Ces différents statuts

spéciaux montrent que même après 212 la *civitas Romana* constitue toujours un privilège et que ceux qui n'en disposent pas restent affectés de pénalités diverses. Enfin se posent les questions des institutions familiales, la *patria potestas*, les successions, les droits relatifs, les ménages mixtes avant et après la constitution. Les nouveaux citoyens ont dès lors pu profiter de situations plus favorables que celle des multiples restrictions qu'imposaient les droits locaux, en matière de mariage et de testament en particulier. Un ouvrage touffu, traitant de nombreuses questions annexes, survolant parfois un peu rapidement des problématiques complexes, mais donnant un aperçu convaincant des apports de la Constitution de Caracalla aux populations de l'Empire. Dans le détail, plusieurs questions restent non résolues, comme celle de l'onomastique et de l'obligation réelle ou non du port du nouveau gentilice, et de sa pérennité. Le mouvement irréversible vers la citoyenneté universelle demeure aussi une interrogation : les arguments développés contre cette impression (épigraphique) n'emportent pas vraiment l'adhésion, malgré des remarques intéressantes à propos de la limitation de son octroi au IIe siècle aux enfants des soldats. Au total, il faut souligner l'intérêt de l'étude et en conseiller la méditation à tous les historiens des provinces romaines.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alberto BARRÓN RUIZ DE LA CUESTA, *Los seviros augustales en Hispania y las Galias. Una aproximación a la movilidad social en el Imperio romano.* Logroño, Universidad de la Rioja, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 355 p., tableaux, cartes + 1 CD Rom (BIBLIOTECA DE INVESTIGACIÓN, 72). Prix : 22 €. ISBN 978-84-121972-0-4.

Les sévirs Augustaux, nombreux dans la documentation épigraphique occidentale, ont déjà fait l'objet de recherches et publications variées : leur interprétation reste discutée, leur rôle religieux et social également. Alberto Barrón Ruiz de la Cuesta nous en propose aujourd'hui une synthèse axée précisément sur la composition socio-économique de ce collège majeur dans les capitales de cités d'Hispanie et de Gaule. La démarche se fonde sur un dépouillement épigraphique sans doute complet au jour de la rédaction mais déjà dépassé par les découvertes de Narbonne, par exemple. C'est la loi du genre, cela ne nuit pas au propos synthétique. Par contre, il convient de donner au catalogue des inscriptions un caractère strictement rigoureux, tout en restant pertinent dans le choix des données procurées, et dans un cadre le plus maniable possible. Il est dès lors regrettable de lui avoir donné la forme matérielle d'un CD, alors que les ordinateurs d'aujourd'hui ne sont plus dotés de lecteur. La plupart des utilisateurs risquent fort d'être privés de toute référence aux sources puisque seuls des numéros d'inventaire figurent dans le texte. Une autre formule aurait dû être choisie si l'éditeur refusait de le joindre en annexe imprimée. Supposons que l'e-book résout ce problème. Attachons-nous au contenu de ce catalogue dont les interprétations, que l'on souhaiterait précises, servent de support aux analyses et conclusions. Des critiques générales doivent être émises : l'emploi du prénom *Caius* (dont on se demande combien il faudra encore de mises en garde pour que les épigraphistes comprennent qu'il n'existe pas : voir par exemple M. Aberson, « Pour en finir avec †Caius ! », dans *Mélanges de linguistique, de philologie et d'histoire ancienne offerts à R. Wachter,* Lausanne, 2020, p. 61-65), la transposition en espagnol des noms antiques de personne (transposition qui se

non en Inde du Sud. L'ouvrage se termine sur la contribution de Patrick M.W. TAVEIRNE (The Chinese University of Hong Kong), un *status quaestionis* des « croix nestoriennes » en bronze découvertes dans la région de l'Ordos, au nord-ouest de la Chine, en Mongolie intérieure, dans la boucle du fleuve Jaune. Ce que l'on désigne par « croix » constitue plutôt un ensemble de pièces de bronze géométriques, en forme de croix, d'oiseaux ou de sceaux de la période Yuan (1271-1368). Un millier de ces pièces se retrouvent dans différents musées et institutions à travers le monde mais essentiellement au University Museum and Art Gallery de l'Université de Hong Kong (collection F. A. Nixon, mentionnée ci-dessus). Parry donne un aperçu très bien documentée de la recherche qui a été consacrée aux « croix » et à leur symbolisme depuis les années 1930. Il termine ce tour d'horizon en se demandant si les bronzes de la collection F. A. Nixon ou ceux qui sont conservés ailleurs appartiennent vraiment à l'héritage Jingjiao/Yelikewen : « Après tout, écrit-il, ces bronzes peuvent n'être que des objets décoratifs sans signification symbolique religieuse particulière » (p. 229), et il plaide en faveur d'une approche plus large, interdisciplinaire et transculturelle, des « croix nestoriennes ». Un index complète cet ouvrage très bien documenté, qui constitue en quelque sorte un *companion-volume* à l'excellent recueil édité par Pier Giorgio Borbone et Pierre Marsone que nous avons cité. Paul-Hubert POIRIER

Maria Letizia CALDELLI, *I prefetti dell'annona da Augusto a Costantino*. Rome, École française, 2020. 1 vol. 16 x 24 cm, 155 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 577). Prix : 25 €. ISBN 978-2-72831-458-4.

L'histoire de la préfecture de l'annone a été établie en 1976 par Hélène Pavis d'Escurac dans la Bibliothèque des Écoles. L'ouvrage reste une contribution décisive à la connaissance de l'administration romaine, avec son catalogue prosopographique des détenteurs mais aussi grâce à des chapitres consacrés aux divers secteurs du « ministère ». Il vient d'ailleurs de bénéficier d'une réédition par l'École de Rome. Toutefois la documentation a évolué, notamment épigraphique, et les carrières de certains préfets demandent révision. C'est à cette tâche que s'est attelée Maria Letizia Caldelli, reprenant les notices des 48 préfets dans une perspective complémentaire à l'œuvre de Pavis d'Escurac (qui en comptait 46) et dans l'ordre chronologique de leur fonction. Les inscriptions d'Ostie sont particulièrement utiles, ce qui explique que ce soit cette chercheuse qui ait entrepris ce travail, elle qui s'occupe des suppléments du *CIL* XIV ; la bibliographie s'est notablement enrichie pour la connaissance des chevaliers romains, sa citation est très complète et représente le principal apport pour certains détenteurs du poste. Selon la tradition de Pflaum, les sources qui documentent la fonction sont données dans le texte, les autres sont citées pour leur apport à la connaissance de la carrière. La présentation est très stricte, avec des rubriques claires : témoignage principal, sources complémentaires, bibliographie, origine, carrière et commentaire notamment chronologique. Les nouveaux préfets sont marqués d'un astérisque, ceux dont la date est modifiée, par deux astérisques. Les modifications et additions peuvent en entraîner d'autres. Ainsi dans une inscription d'Ostie de publication récente, l'apparition de C. Valerius Paullinus (*PIR*^{2} V 163) déjà connu mais non pour l'annone, et la mention de son *adiutor* M. Farranius, conduisent à revoir les chronologies des *adiutores*

qui semblaient bien établies. La chronologie de L. Iulius Ursus est, elle, modifiée en raison de nouvelles informations concernant son poste de préfet d'Égypte, qui a été révisé notamment par D. Faoro dans son récent ouvrage sur les gouverneurs d'Égypte (2015). Le travail important qui a été réalisé sur les inscriptions de Rome dans les suppléments récents au Corpus de Berlin, notamment ceux relatifs aux empereurs et aux sénateurs/chevaliers (*CIL* VI, VIII, 2-3, 1996-2000), a également été mis à profit pour l'aggiornamento des carrières. L'ouvrage ne se limite pas aux notices prosopographiques. Il comprend aussi un examen des cas exclus (15), des tableaux récapitulatifs qui permettent une consultation rapide, et une synthèse portant sur plusieurs points : la composition du corpus documentaire, la dénomination du poste, la durée de la charge, l'origine géographique des personnages (importance de l'Italie surtout au II^e^ siècle), la description du cursus préalable (postes prioritairement juridiques et financiers), puis du cursus postérieur (autres grandes préfectures, peu d'accès au Sénat), le siège de l'administration. Sur ce point, une inscription d'Ostie (celle qui apporte le nom de Valerius Paullinus, *AE* 2007, 288), sur une grande architrave, montre qu'à côté de Rome, indubitablement siège principal de l'annone, existait au port de Rome un édifice monumental qui devait recevoir des fonctions administratives du même service ; de même aussi à Portus d'après la révision de *CIL* VI 1474 = 41176. La nouvelle documentation fait également apparaître des liens entre l'annone et certains métiers, par exemple les *fabri tignuarii* d'Ostie (EDR 110159), ou les *olearii*, déjà bien connus. En ce qui concerne le blé, on voit l'Afrique apparaître et contrebalancer la dominante égyptienne. Un dernier appendice propose un tableau comparatif des préfets selon les données de Pavis d'Escurac et nouvelles ou revues. Une bibliographie et des index complètent cet excellent petit volume bien conçu, beaucoup plus important pour connaître et comprendre les activités complexes du préfet de l'annone, que ce que sa taille laisserait supposer.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Fanny OPDENHOFF, *Die Stadt als beschriebener Raum. Die Beispiele Pompeji und Herculaneum.* Berlin, de Gruyter, 2021. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, XXIV-397 p., 125 fig., 6 plans, 5 tableaux (MATERIALE TEXTKULTUREN, 33). Prix : 89,95 €. ISBN 978-3-11-072269-7.

Les villes antiques, romaines en particulier, offraient aux passants de multiples textes sous diverses formes et avec différents objectifs. Prenant appui sur les deux cités campaniennes les mieux conservées, Pompéi et Herculanum, Fanny Opdenhoff s'est attachée à décrire un ensemble de textes relevant de ces catégories, en l'analysant selon ses buts et ses contextes, selon aussi sa forme matérielle (graffiti, dipinti, inscriptions lapidaires). Elle procure en seconde partie du livre un catalogue numéroté de manière assez peu commode par contexte ou zone puis par n° du *CIL*, en grande partie illustré d'excellentes photographies et de plans, constituant les sources du chapitre 4 consacré à Pompéi. Certaines inscriptions paraissent inédites, sans que cela soit explicitement renseigné (par ex. Grab OS 27 de Porta Nocera, p. 319-320), mais d'autres n'ont pas de référence alors qu'on les retrouve dans A. HÜTTEMANN, *Pompejanischen Inschriften,* Stuttgart, 2010 (par ex. Grab EN 4 de Porta Nocera = 81) et/ou dans l'EDCS (par ex. EDCS 48 ; 53). Chaque notice est complète, lieu exact de découverte,

religieuses ou à l'érection de statues pour des membres éminents – de l'élite. On rejoint donc les considérations émises à propos des souscriptions orientales. Techniquement, les contributions ne sont pas détaillées par individu mais désignées sous des formes collectives du type « *plebs universa* » dans une affirmation du *consensus universorum*. L'autel de Narbonne envisagé *supra* entre dans cette catégorie. Il aurait fallu envisager aussi dans ce chapitre les *stipes*, à savoir les collectes des sanctuaires, reposant sur les dons de monnaie, parfois minimes, des dévots, rassemblés dans des « trésors » et utilisés à des fins collectives par les autorités religieuses. C'est un cas où le don a toutes les chances d'être vraiment spontané et libre, ce qui aurait ajouté une coloration un peu différente à la problématique. Il existait aussi, et le fait aurait mérité l'attention, des collectes effectuées officiellement par des prêtres en vue de sacrifices ou de constructions, rappelées par une formule du type *ex stipe conlata* (cf. *CIL* XII 4321 ; XIII 3106), et qui concernaient soit des dévots précis soit l'ensemble de la population. Mais la documentation en est surtout répandue dans les Gaules qui, curieusement, ne sont pas incluses dans la recherche, sinon par quelques allusions imprécises. L'autre forme que peuvent prendre les contributions des couches inférieures de la population est constituée des prestations de travail offertes pour une construction en ce particulièrement les aqueducs, les routes, ou d'autres bâtiments publics. Ce type de participation des habitants modestes à des travaux publics apparaît bien dans les sources mais est irrégulièrement répandu dans l'Empire et semble, dans plusieurs cas répertoriés, remonter à des pratiques préromaines, remployées ensuite. Autre versant de ces prestations, les corvées pour l'entretien des routes par exemple, explicitement prévues dans les lois municipales. Certes ces différents aspects de l'enrôlement des gens de toute catégorie pour les travaux publics pourraient être assimilés à de l'évergésie, mais l'interprétation en est limite. En fait, il faut reprendre le sujet du livre qui, en fait, n'est pas celui des pratiques de mécénat par les couches « unterelitären » de la population, mais leur participation, volontaire ou forcée, aux constructions et embellissements décidés le plus souvent par d'autres. La part évergétique de la documentation choisie est finalement réduite et la question préliminaire, esquivée. C'est d'un autre aspect de la vie sociale qu'il est question dans ce volume, que je définirais comme l'exploitation des couches inférieures par les couches supérieures dans des buts d'utilité publique (le plus souvent, mais pas toujours quand on pense aux dons de statues), et accessoirement des actions entreprises spontanément par les habitants pour rencontrer ces mêmes buts. Comment cet ensemble de pratiques était-il ressenti par la population ? L'auteur conclut de manière plutôt positive, à savoir à la satisfaction des personnes de contribuer à l'équipement, l'amélioration, le confort de la communauté tout entière malgré la faiblesse de leurs moyens. Peut-être, mais c'est assurément un aspect qui peut susciter sinon la controverse, au moins l'hésitation. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Benjamin HARTMANN, *The Scribes of Rome. A Cultural and Social History of the* Scribae. Cambridge, Cambridge University Press, 2020. 1 vol. relié, 15 x 23,5 cm, XXII-228 p., 8 fig. Prix : 75 £. ISBN 978-1-108-49396-3.

Trois types de recherches se rejoignent dans cet ouvrage : l'intérêt pour les appariteurs de magistrats, qui viennent d'être étudiés dans le détail par J.-M. David (*Au*

service de l'honneur. Les appariteurs de magistrats romains, Paris, 2019) au terme de plusieurs publications ponctuelles, celui pour la question de l'importance de l'alphabétisation dans le monde romain (abordé par l'auteur compétent en matière de déchiffrement de tablettes inscrites) et celui, plus ancien, développé autour de la question des archives dans l'antiquité romaine, hors d'Égypte (citons les deux volumes intitulés « *La mémoire perdue* » édités par Claude Nicolet en 1994 et 1998). Les Scribes romains sont bien au cœur de cette convergence. Gens modestes dotés d'un savoir rare (lire et écrire), intégrés aux plus hautes sphères du pouvoir à Rome et dans les provinces auprès des magistrats qu'ils servent, proches des associations qu'elles soient religieuses ou professionnelles où ils sont employés, responsables de la rédaction des archives dans un monde où l'écrit était aussi important dans la vie aussi bien publique qu'économique, les scribes représentent une catégorie sociale un peu exceptionnelle qui leur donnait accès à des privilèges, à commencer par une solde largement supérieure à celle de leurs collègues *accensus* ou *lictor*, à continuer avec des possibilités de mobilité sociale. J.-M. David décrit en effet ainsi ceux qui officiaient à Rome (p. 223) : « Les scribes constituaient l'élite des appariteurs. Tant par les tâches qu'ils exécutaient, la position qu'ils occupaient auprès des magistrats et les membres de l'aristocratie sénatoriale, la revendication explicite et acceptée par l'opinion de former un *ordo* au sein de la cité, l'image qu'ils donnaient d'eux-mêmes et leur capacité à s'élever dans la hiérarchie des honneurs civiques, ils se définissaient comme une catégorie supérieure de citoyens dévoués au fonctionnement des institutions, en tirant dignité et responsabilité ». L'accès à l'ordre équestre de nombre d'entre eux, en particulier les *scribae* questoriens ou édiliciens, en constitue un témoin significatif. Le nombre de scribes connus par l'épigraphie et la littérature et les caractéristiques de leurs tâches permettent de dresser un tableau assez complet de leurs activités et de leur place sociale, mais surtout en ce qui concerne le personnel de Rome et des magistrats principaux. Sur le plan institutionnel, ils étaient répartis en décuries selon le grade du magistrat qu'ils servaient. Une originalité qui a posé parfois de gros problèmes en province était le fait que les magistrats *cum imperio* n'en possédaient pas et devaient recourir à ceux de leurs questeurs, ou prendre à leur service des scribes attachés à d'autres magistrats. L'illustration de cette problématique figure explicitement dans les Verrines de Cicéron à propos des liens particuliers que Verrès entretenait avec les scribes à son service. Cette simple évocation du cas de Verrès montre à suffisance que les mécanismes officiels du recrutement pouvaient être complexes. S'y joint en effet la question des scribes *librarii*, considérés comme inférieurs, souvent des affranchis, davantage subordonnés au magistrat qu'ils servaient, ce qui convenait aux malversations de Verrès. On peut ainsi suivre une certaine évolution. Dans les périodes les plus anciennes, l'appartenance aux décuries qui constituait le cadre normal des recrutements leur assurait une certaine autonomie mais par la suite l'extension de l'empire imposa un élargissement de leur nombre et une transformation des pratiques. Les sénateurs prirent l'habitude de faire entrer leurs propres affranchis dans les décuries afin qu'ils y acquièrent une compétence dont ils avaient besoin pour leurs affaires. Les liens de clientèle devinrent majoritaires. B. Hartmann introduit son livre par l'image d'un « héros » de l'époque républicaine, connu de multiples sources dont Cicéron, Cn. Flavius, qui était peut-être scribe pontifical. Il se fit élire comme édile en 304 a.C. et publia le calendrier des jours fastes et néfastes, brisant ainsi le monopole de fait des familles sénatoriales dans la connaissance

des règles de procédure. Il suscita bien évidemment une forte opposition de ceux qu'il affrontait. D'autres scribes firent également la une de la politique républicaine : en 249, Claudius Pulcher, relevé de son consulat, nomma comme dictateur le scribe M. Claudius Glicia mais celui-ci fut contraint à démissionner. Ces exemples, parmi d'autres, montrent que la possession du savoir de l'écriture plaçait à l'époque les scribes dans une position particulière, détenteurs d'un contrôle des écrits officiels, qui leur donnait un certain prestige qui pouvait leur ouvrir des possibilités électorales. Mais ce type de situation disparut avec la République. Le contenu de l'ouvrage met l'accent sur l'importance de la compétence scripturale (literacy) dans le monde romain, dès l'époque étrusque. Il insiste sur l'alphabétisation dans l'éducation, dans l'administration, sur la pratique archivistique, évoquant la différence de culture entre celle des élites et celle des techniciens. Le chapitre suivant s'intéresse à l'ensemble des *apparitores* et leur place dans la société et l'administration. Ensuite l'auteur passe aux dérives sous le titre « The Profiteer », envisageant notamment les corruptions possibles de ceux qui étaient les garants des contenus légaux et judiciaires. On y retrouve les scribes de Verrès. La mobilité sociale vient apporter un éclairage spécial avec un titre plutôt méprisant « The Parvenu ». B. Hartmann décrit les différents mondes auxquels le scribe peut « parvenir » : ordre équestre et notabilités locales, avec des notices concrètes fondées sur le relevé nominal qui est procuré en annexe. Il s'attache en particulier à un certain C. Domitius Fabius Hermogenes d'Ostie dont l'épitaphe (*CIL* XIV, 4342) décrit le parcours exceptionnel clôturé par des funérailles publiques et une statue équestre. En guise de conclusion, l'auteur propose une sorte de résumé des données disponibles et cherche à établir le « modèle » classique de la fonction de scribe. Une liste complète de tous les scribes connus dans les différentes catégories de postes, accompagne le texte mais on ne peut parler de catalogue prosopographique. L'intitulé exact de la fonction est indiqué mais rien de son statut, de ses autres postes, ou d'éléments de nature sociale. On trouve aussi les indispensables bibliographie et index. Il reste à se demander si la compétence écrite des scribes n'est pas surévaluée dans cet ouvrage et si l'usage de l'écriture, qui apparaît dans nombre de documents modestes (voir notamment les publications du groupe *Ductus*) impliquant le recours à l'écrit dans toutes les phases de la vie de l'habitant, tant en économie et en politique (cf. *AC*, 76 [2007], p. 133-148 ; aussi *infra* l'ouvrage de F. Opdenhoff), qu'en vie privée ou en justice, si l'alphabétisation, notamment par l'influence de l'armée et des vétérans, n'était pas beaucoup plus répandue qu'on ne le croit dans la population au moins à l'époque impériale. Un ouvrage intéressant qui aurait pu mettre en scène davantage de cas concrets mais qui donne un aperçu original des différentes facettes de la fonction. Sur le même thème, on ne négligera pas la synthèse de J.-M. David et ses différents travaux sur les appariteurs dont le point de vue institutionnel et social donne un autre éclairage.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Peter PROBST, *Untersuchungen zum Optio. Seine Stellung innerhalb der Rangordnung und seine Funktion in der römischen Armee.* Rahden, Marie Leidorf, 2020. 1 vol. 15,5 x 22 cm, 268 p. (PHAROS, 45). Prix : 54,80 €. ISBN 978-3-86757-273-6.

aussi *CIL* XIII 4228 ou 4236 ; *CIL* XII 4331 par exemple). C'est aussi un peu la caractéristique de la bibliographie et des références. L'auteur n'a pas suffisamment tenu compte du fait qu'il existait deux approches et deux lectures de la religion en Gaule romaine : l'une, ressortissant à une tendance traditionnelle, cherche des interprétations très généralistes fusionnant les cultes en un panthéon unique pour toute la Gaule, éclairé par le texte de César considéré comme valable pour toutes les périodes, avec des divinités multifonctionnelles, et avançant des explications mythologiques, notamment en onomastique. D'autres historiens, plus récemment, considèrent que les sources gallo-romaines doivent être prises en compte dans leur époque, dans le contexte de l'empire romain, en tant que documents pour la connaissance des cultes des *civitates* avec un élément institutionnel et politique, primordial. Dans cette perspective, nourrie des apports des courants ethnographiques et sociologiques, la religion est d'abord une affaire de société à examiner dans son cadre direct, ici donc municipal, même si les dédicaces qui nous sont parvenues appartiennent le plus souvent au culte privé. Il y a dans l'ouvrage de M. Migeon une certaine tendance à mixer les deux approches avec une bibliographie foisonnante, sans percevoir leur incompatibilité. Les choix bibliographiques en de nombreux domaines, pas seulement religieux, n'ont pas toujours été heureux (Ternes, Meyers, Lazzaro, par exemple). Enfin, malgré les conditions particulières de cette édition posthume, dont il faut remercier les acteurs dévoués, ce volumineux ouvrage aurait demandé des index, et une table des matières détaillée permettant de naviguer au mieux dans autant de pages. Il est par exemple impossible de retrouver toutes les mentions d'une inscription dans ce texte touffu. C'est donc bien une somme que nous a léguée M. Migeon, une pierre de fondation pour une connaissance d'un culte des plus populaires, mais le sujet est loin d'être épuisé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Andrew LAWRENCE, *Religion in Vindonissa. Kultorte und Kulte im und um das Legionslager*. Brugg, Kantonsarchäologie Aargau, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,5 cm, 240 p., 24 pl., 196 fig., 10 tableaux (VERÖFFENTLICHUNGEN DER GESELLSCHAFT PRO VINDONISSA, 24). Prix : 55 CHF. ISBN 978-3-906897295.

Windisch-*Vindonissa* présente la particularité unique en province romaine de Gaule Belgique d'abriter à la fois un camp légionnaire et un *vicus*, à savoir une agglomération civile avec statut institutionnel, concomitamment puis successivement. Cette situation avait-elle des répercussions en matière de religion ? C'est à cette question que le lecteur de cet ouvrage aimerait trouver une réponse. Il ne sera que très partiellement satisfait car les notions institutionnelles, pourtant attestées dans le cadre religieux, ne sont pas traitées de manière claire. Les relations avec la *civitas Helvetiorum* dans le territoire de laquelle se trouve le site ne sont guère prises en compte, or elles devaient exister, même s'il est possible/probable que la zone proprement militaire du camp et de ses dépendances dût relever d'une autre juridiction. En effet le *vicus stricto sensu* existait avant que le site ne soit démilitarisé en 101. Une inscription explicite (*CIL* XIII 5195) date de 79 (et non de « um 79 ») où les *vicani Vindonissenses* élèvent un arc en l'honneur de Mars, Apollon et Minerve sous le VII^{e} consulat de Titus par les soins de leurs probables curateurs. Un *vicus* étant par définition un « quartier du chef-lieu » sur le

territoire, l'agglomération civile dès cette époque au plus tard, dépendait – non du camp ou du légat – de la cité des Helvètes et de sa capitale, Avenches. Une dédicace au demeurant intéressante à plus d'un titre, notamment à propos du culte public de l'entité, un aspect complètement négligé ; le seul commentaire (p. 169) porte sur le fait que « les habitants de l'agglomération civile comprenaient et transposaient les mécanismes de la "municipalen Selbstdarstellung" », ce qui est assez réducteur. Une des rares allusions aux caractéristiques religieuses de la cité est la fréquence des haches votives miniatures, peut-être en rapport avec Marx Caturix (p. 139). Vu la situation administrative particulière, il aurait été utile de séparer plus nettement les pratiques cultuelles entre le camp et les civils. Une autre inscription aurait également mérité un développement lié au fonctionnement de la cité dans le cadre provincial puisque d'un *vicarius* d'un *dispensator* impérial offre aux *Vindonissenses* la restauration du temple de Jupiter (*CIL* XIII 5194). Un cadre civil, étranger aux pratiques militaires, issu de l'administration fiscale et suffisamment bien intégré à la population locale pour faire une telle offrande. Le *vicus* de *Vindonissa* était, dans la cité des Helvètes, bien davantage qu'un quartier civil aux marges d'un camp, comme le sont souvent les *canabae* ou les « *vici* » militaires au sens archéologique du terme. En fait le bilan de l'ouvrage se révèle nettement plus positif si on se concentre sur les apports synthétiques des données archéologiques en matière de religion, dans et autour du camp. Après un exposé sur la méthode et les buts poursuivis dans l'ouvrage, un premier chapitre intitulé Sakral- und Kultbauten décrit avec précision les constructions à caractère sacré au moins probable, *intra muros* et ensuite *extra muros.* On découvre que deux bâtiments essentiels se situent au cœur du camp, dans les *principia*, la chapelle des enseignes et un temple, que les divinités honorées sont prioritairement Mars et Fortuna avec le Génie de la légion, et les dévots, des soldats, le légat apparaissant plutôt dans le secteur civil. Il faut toutefois, en s'appuyant sur les modèles des autres garnisons, compléter le panthéon par les autres divinités qui apparaissent toujours dans ce cadre, à savoir les divinités militaires classiques, comme Jupiter ou Victoria, les génies d'unités, l'Aigle et les vertus personnifiées telle que *Disciplina*. Dans l'exposé des zones civiles, des annexes techniques sont procurées en matière d'archéozoologie, d'archéobotanique et de numismatique. Le chapitre suivant est dédié au matériel archéologique de nature religieuse, sculptures, statuettes, vases, objets métalliques, dont plusieurs *tabulae ansatae* inscrites, et aux inscriptions de la zone, dans laquelle les militaires gardent une place importante parmi les dévots, mais avec des divinités différentes de celles du camp (le tableau de la p. 137 est significatif). Ensuite l'auteur s'intéresse à des zones extérieures à ces grands ensembles, notamment les thermes et le *valetudinarium* du camp, mais aussi des sites voisins dont la définition religieuse reste incertaine. Sans surprise, dans l'ensemble, on voit que les constructions militaires ont été soit délaissées soit transformées après le départ de la légion, avec une extension du *vicus*. Une bibliographie copieuse complète le volume auquel un index eût été des plus utiles, en particulier pour retrouver le commentaire de l'une ou l'autre source précise, une divinité ou un dévot, et les très nombreuses comparaisons auxquelles se livre l'auteur pour étoffer son propos au départ d'une documentation relativement restreinte. C'est d'ailleurs un des intérêts de l'étude que de pouvoir, à chaque étape de la démarche, confronter les données de *Vindonissa* et celles des grands camps légionnaires parfois mieux documentés. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

plus globalement, le modèle des collèges professionnels me paraît impliquer une fonction réelle, quoique le modèle de l'*ordo decurionum* montre que tous les décurions ne sont pas d'anciens magistrats. Il me semble au demeurant que la documentation, aussi riche soit-elle, et son étude approfondie, ne présentent pas d'arguments décisifs dans ce domaine. Reprenant enfin le thème du titre de l'ouvrage, l'auteur insiste sur l'importance du sévirat dans la mobilité sociale des plébéiens, notamment par la visibilité que leur offraient le poste et le collège, ainsi que par les manifestations civiques que l'exercice de la fonction leur permettait. Enfin il envisage les différentes hypothèses émises à propos du « culte impérial » qu'ils devaient assumer, rejetant l'idée d'un véritable sacerdoce, tendant plutôt à envisager des *munera*, des *ludi* et des *epula* en l'honneur des empereurs, ce qui rejoint approximativement l'idée séduisante que leur fonction principale était d'organiser les *ludi Augustales*. Mais l'auteur ne semble pas vouloir prendre une voie précise. Une dernière remarque : les *indices* (noms, divinités, empereurs ; pas d'index des notions ou des métiers, par exemple) et les planches figurent sur le CD. Au total un livre qui, malgré de nombreuses faiblesses épigraphiques, fournit d'intéressantes mises au point historiographiques ainsi qu'une synthèse d'informations dispersées notamment sur les métiers ou les familles des **Augustales*. À ce point de vue, il représente un apport non négligeable sur différents aspects de la vie d'une catégorie importante de la population des cités, sur un collège semi-public qui joue un rôle significatif dans les cérémonies du culte impérial et pratique une politique d'imitation des décurions, sur l'évergétisme d'une sub-élite, sur des mouvements de promotion sociale et de mobilité géographique intra ou extra provinciale. Autrement dit sur un vaste domaine de la société romaine dans ses activités multiples de type privé comme de type public, pour lesquelles la documentation épigraphique est abondante en Occident. Toutefois la méconnaissance de la notion institutionnelle de *civitas* (cité) constitue un frein à la portée des interprétations. Par ailleurs une comparaison avec la situation italienne s'impose pour éviter de créer artificiellement des spécificités hispano-gauloises. Un travail immense qui n'a pas été suffisamment rigoureux, qui n'a sans doute pas été suffisamment suivi. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marc MIGEON, *Le culte de Mercure en Narbonnaise, dans les Trois Gaules et en Germanies. Approche épigraphique, I^er^ siècle – IV^e^ siècle après J.-C.* Dremil Lafage, Mergoil, 2020. 1 vol., 21 x 29,5 cm, 761 p., 62 fig., 42 tableaux (MONOGRAPHIES INSTRUMENTUM, 69). Prix : 86 €. ISBN 978-2-35518-108-5.

On sait, ne fût-ce que par l'affirmation de César pour son époque, que le culte de Mercure était très répandu dans les provinces gallo-germaniques. Il a de longue date intéressé les historiens et les études à lui consacrées sont nombreuses, encore tout récemment : citons ainsi l'enquête approfondie de J. Hupe en 1997 qui répertoriait 510 inscriptions et 380 représentations figurées, ou encore l'analyse des dévots proposée par N. Mathieu en 2005. Marc Migeon a repris le dossier dans sa totalité, y compris pour la Narbonnaise, et nous a livré une somme épigraphique qui demeurera incontestablement la référence de base sur ce culte, sa géographie et ses zélateurs dans cet espace provincial, en complément à la thèse de B. Combet-Farnoux consacrée à Rome (1980). Ce monumental ouvrage aurait dû être une thèse de doctorat à

l'université de Clermont-Ferrand, mais le décès prématuré de son auteur ne l'a pas permis. Un fil conducteur soutient la démarche : le caractère dominant que César accorde au dieu, caractère que l'auteur ne manquera pas de souligner au fil des pages, même lorsque cette position n'est pas totalement justifiée. Il ne suffit pas, en effet, de comptabiliser les dédicaces offertes à une divinité ni ses images pour définir sa position au sein du panthéon local. À ce titre, Nehalennia serait une des divinités les plus importantes des Gaules. Il faut aussi chercher, auprès des autres dieux, quels critères permettent de percevoir, avec prudence, les éléments qui leur autorisent une place particulière dans le culte public des cités. Pour se limiter à un exemple, il ne suffit pas d'affirmer (p. 99), à propos des Trévires, que le nombre d'hommages à Mercure dépasse celui des hommages à Mars (en écartant les dédicaces à ses figures locales, nombreuses et significatives de son empreinte) pour en faire le dieu principal de la cité en ignorant le caractère poliade de Lenus Mars, qui disposait d'un prêtre spécifique, le *flamen Leni Martis*, fonction attribuée à un magistrat local, également chevalier romain. C'est, au demeurant, une notion que l'auteur n'approfondit pas alors que, précisément, une enquête d'une telle ampleur aurait permis de dégager sans doute des pistes d'interprétation intéressantes dans les *civitates* où, précisément, il est possible que Mercure ait été le dieu poliade, ou du moins une divinité du panthéon civique. Il est en tout cas un *numen pagi* chez les Bellovaques et les Riédons, sans doute aussi chez les Nerviens et les Sénons. Il semble toutefois difficile à identifier comme dieu poliade, mais c'est sans doute faute de recherches approfondies. Bien que les tableaux qui décrivent les dédicaces soient pour la plupart classés selon les cités, ce point de vue n'est pas celui qui parcourt le volume. L'accent est mis davantage sur les provinces et au sein d'entre elles sur les épithètes, le « culte impérial » et les dévots, beaucoup moins sur les indices d'interventions publiques, malgré quelques allusions qui ne sont pas toutes pertinentes. Ainsi si, dans l'inscription de Melun (*CIL* XIII, 3012), l'auteur a bien identifié le probable intervenant en la personne d'un *praefectus*, il n'en tire aucune conclusion au titre de la place de Mercure dans le culte des Sénons, ou du *pagus* dont dépendait Melun (p. 637). Quant à la base de Rennes qui identifie le dieu du *pagus Matans* en tant que Mercure *Atepomarus* (*AE* 1969/70, 405b), elle n'est pas reliée au culte public des Riédons ni au dieu poliade Mars Mullo pourtant honoré dans le même ensemble épigraphique ici démembré (et ce malgré la référence à l'article de F. Bérard, cité en bibliographie). Le cas est particulièrement éclairant de la démarche qui ne cherche pas à réunir les cultes d'une même cité ni à chercher à identifier les réseaux divins. Il n'est pas de bonne méthode de se limiter à une seule base inscrite en négligeant les autres du même ensemble qui sont porteuses de tant d'informations importantes. Les principaux axes de l'ouvrage sont les relations entre Mercure et le « culte impérial », les fonctions divines notamment en relation avec le voyage et le commerce, ainsi que les caractéristiques statutaires et culturelles des dévots. Sur ces points les multiples tableaux récapitulatifs sont d'un grand intérêt et pourront éclairer d'autres approches. On trouvera aussi une grande attention apportée aux dieux associés (dans la même dédicace). En ce qui concerne les analyses onomastiques, le regret sera toutefois de voir additionnées des hypothèses linguistiques divergentes, sans tenir suffisamment compte des contextes. Il est bien évident qu'un nom jugé comme potentiellement germanique ne l'est avec vraisemblance qu'au sein d'une communauté comportant des éléments ethniques qui vont en ce sens. Il ne convient pas de discuter de la valeur ethnique du

nom *Verus* sans tenir compte de la région où l'on se trouve (p. 489) ; par ailleurs, il aurait fallu comprendre que les notions de « nom d'assonance » et celle de « Deckname » sont identiques et convergent dans l'interprétation de noms latins portés par des indigènes. En ce qui concerne le « culte impérial », il faut savoir que l'auteur y assimile toute dédicace impériale, même en dehors de toute mention religieuse ; par exemple l'inscription de Thérouanne à Gordien III (*CIL* XIII, 3560) est ainsi définie (p. 235) : « c'est au sein du chef-lieu que fut découvert l'unique témoignage du culte impérial *stricto sensu* rendu à l'empereur Gordien au nom de la cité des Morins, dans le cadre de la piété publique ». Une telle conception marque l'ensemble du chapitre et donne au « culte impérial » une dimension qui paraît excessive. De même que la globalisation avec l'épithète *Augustus* attribuée à certains dieux, mais c'est là une problématique qui dépasse le cadre d'un compte rendu. Au même chapitre, à propos des Nerviens, l'auteur non seulement assimile la célébration de l'*adventus* de Tibère (sous le règne d'Auguste) (*CIL* XIII 3570) au « culte impérial » mais, en outre, il définit le dédicant Cn. Licinius Navos comme « un membre de l'élite civique, éventuellement magistrat » chez les Nerviens, malgré sa tribu *Voltinia* qui conduit vers un Narbonnais ou un Italien. La conclusion en est donc « que le culte impérial chez les Nerviens est l'affaire de la cité et d'un membre de l'élite ». Que le culte impérial soit prioritairement « l'affaire de la cité » et de ses magistrats, ne serait pas vraiment une nouveauté ni une particularité des Nerviens, même si aucun de ses dirigeants n'est impliqué dans ces rares sources. Enfin on reste perplexe quand on sait que, pour la cité des Morins (p. 234 et 239), seule est conservée la dédicace d'un pérégrin à Jupiter et sans doute une manifestation du culte impérial à restituer (*CIL* XIII 3563), en ignorant le magistrat et *sacerdos* de Rome et d'Auguste qui, pour une raison inconnue, officie à Nimègue (*CIL* XIII 8767). Sans doute parce que la dédicace est à Minerve. Pour l'ensemble de ce chapitre, on ne voit pas clairement ce que le culte de Mercure a à voir avec ces dédicaces profanes aux empereurs sans mention de Mercure. Car le bât blesse là en particulier lorsqu'on se rend compte que l'auteur a collationné les dédicaces privées ou publiques aux empereurs (avec et surtout sans aucune mention de Mercure) et non les véritables traces du culte impérial lorsqu'elles sont associées à d'autres divinités. En ce qui concerne les fonctions divines, identifiées sur la base des épiclèses, on regrettera un parti-pris de « polyvalence » dû à une prise en compte globale d'un seul dieu Mercure pour tous les dévots (p. 457), et une perspective de « syncrétisme » avec « le vieux fonds cultuel gaulois » (p. 237), à la manière ancienne (cf. *infra*). Un important catalogue épigraphique complète le volume. Une telle documentation présente inévitablement des imperfections. Assez curieusement l'auteur s'est attaché à répertorier toutes les lectures anciennes de certaines inscriptions, sans toujours se fixer sur la meilleure. On regrettera le travail fondé souvent sur les éditions anciennes, sans accorder aux *ILN* ou *ILA*, notamment, le présupposé qualificatif qu'elles méritent (l'absence des *ILN Valence* se ressent au niveau de l'analyse de *CIL* XII 1746 ; *ILN Alba* manque aussi, pour *CIL* XII 2711). Parmi de très nombreux autres cas, on s'étonnera des multiples variantes de *CIL* XIII 3607 (*ILB* 44) qui n'apportent rien, ou sur le maintien en parallèle de la lecture improbable *Augusti et Augustae libertus* (plutôt que la mention d'un *Augustalis*) dans *CIL* XIII 4208 = *AE* 1987, 771. Pour *CIL* XIII 576 l'interprétation choisie ne correspond pas à la lecture et à la traduction présentées. À plusieurs reprises, l'auteur accumule des versions interprétatives sans faire les choix qui s'imposent (voir

aussi *CIL* XIII 4228 ou 4236 ; *CIL* XII 4331 par exemple). C'est aussi un peu la caractéristique de la bibliographie et des références. L'auteur n'a pas suffisamment tenu compte du fait qu'il existait deux approches et deux lectures de la religion en Gaule romaine : l'une, ressortissant à une tendance traditionnelle, cherche des interprétations très généralistes fusionnant les cultes en un panthéon unique pour toute la Gaule, éclairé par le texte de César considéré comme valable pour toutes les périodes, avec des divinités multifonctionnelles, et avançant des explications mythologiques, notamment en onomastique. D'autres historiens, plus récemment, considèrent que les sources gallo-romaines doivent être prises en compte dans leur époque, dans le contexte de l'empire romain, en tant que documents pour la connaissance des cultes des *civitates* avec un élément institutionnel et politique, primordial. Dans cette perspective, nourrie des apports des courants ethnographiques et sociologiques, la religion est d'abord une affaire de société à examiner dans son cadre direct, ici donc municipal, même si les dédicaces qui nous sont parvenues appartiennent le plus souvent au culte privé. Il y a dans l'ouvrage de M. Migeon une certaine tendance à mixer les deux approches avec une bibliographie foisonnante, sans percevoir leur incompatibilité. Les choix bibliographiques en de nombreux domaines, pas seulement religieux, n'ont pas toujours été heureux (Ternes, Meyers, Lazzaro, par exemple). Enfin, malgré les conditions particulières de cette édition posthume, dont il faut remercier les acteurs dévoués, ce volumineux ouvrage aurait demandé des index, et une table des matières détaillée permettant de naviguer au mieux dans autant de pages. Il est par exemple impossible de retrouver toutes les mentions d'une inscription dans ce texte touffu. C'est donc bien une somme que nous a léguée M. Migeon, une pierre de fondation pour une connaissance d'un culte des plus populaires, mais le sujet est loin d'être épuisé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Andrew LAWRENCE, *Religion in Vindonissa. Kultorte und Kulte im und um das Legionslager*. Brugg, Kantonsarchäologie Aargau, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,5 cm, 240 p., 24 pl., 196 fig., 10 tableaux (VERÖFFENTLICHUNGEN DER GESELLSCHAFT PRO VINDONISSA, 24). Prix : 55 CHF. ISBN 978-3-906897295.

Windisch-*Vindonissa* présente la particularité unique en province romaine de Gaule Belgique d'abriter à la fois un camp légionnaire et un *vicus*, à savoir une agglomération civile avec statut institutionnel, concomitamment puis successivement. Cette situation avait-elle des répercussions en matière de religion ? C'est à cette question que le lecteur de cet ouvrage aimerait trouver une réponse. Il ne sera que très partiellement satisfait car les notions institutionnelles, pourtant attestées dans le cadre religieux, ne sont pas traitées de manière claire. Les relations avec la *civitas Helvetiorum* dans le territoire de laquelle se trouve le site ne sont guère prises en compte, or elles devaient exister, même s'il est possible/probable que la zone proprement militaire du camp et de ses dépendances dût relever d'une autre juridiction. En effet le *vicus stricto sensu* existait avant que le site ne soit démilitarisé en 101. Une inscription explicite (*CIL* XIII 5195) date de 79 (et non de « um 79 ») où les *vicani Vindonissenses* élèvent un arc en l'honneur de Mars, Apollon et Minerve sous le VII^{e} consulat de Titus par les soins de leurs probables curateurs. Un *vicus* étant par définition un « quartier du chef-lieu » sur le

qui semblaient bien établies. La chronologie de L. Iulius Ursus est, elle, modifiée en raison de nouvelles informations concernant son poste de préfet d'Égypte, qui a été révisé notamment par D. Faoro dans son récent ouvrage sur les gouverneurs d'Égypte (2015). Le travail important qui a été réalisé sur les inscriptions de Rome dans les suppléments récents au Corpus de Berlin, notamment ceux relatifs aux empereurs et aux sénateurs/chevaliers (*CIL* VI, VIII, 2-3, 1996-2000), a également été mis à profit pour l'aggiornamento des carrières. L'ouvrage ne se limite pas aux notices prosopographiques. Il comprend aussi un examen des cas exclus (15), des tableaux récapitulatifs qui permettent une consultation rapide, et une synthèse portant sur plusieurs points : la composition du corpus documentaire, la dénomination du poste, la durée de la charge, l'origine géographique des personnages (importance de l'Italie surtout au II^e^ siècle), la description du cursus préalable (postes prioritairement juridiques et financiers), puis du cursus postérieur (autres grandes préfectures, peu d'accès au Sénat), le siège de l'administration. Sur ce point, une inscription d'Ostie (celle qui apporte le nom de Valerius Paullinus, *AE* 2007, 288), sur une grande architrave, montre qu'à côté de Rome, indubitablement siège principal de l'annone, existait au port de Rome un édifice monumental qui devait recevoir des fonctions administratives du même service ; de même aussi à Portus d'après la révision de *CIL* VI 1474 = 41176. La nouvelle documentation fait également apparaître des liens entre l'annone et certains métiers, par exemple les *fabri tignuarii* d'Ostie (EDR 110159), ou les *olearii*, déjà bien connus. En ce qui concerne le blé, on voit l'Afrique apparaître et contrebalancer la dominante égyptienne. Un dernier appendice propose un tableau comparatif des préfets selon les données de Pavis d'Escurac et nouvelles ou revues. Une bibliographie et des index complètent cet excellent petit volume bien conçu, beaucoup plus important pour connaître et comprendre les activités complexes du préfet de l'annone, que ce que sa taille laisserait supposer.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Fanny OPDENHOFF, *Die Stadt als beschriebener Raum. Die Beispiele Pompeji und Herculaneum.* Berlin, de Gruyter, 2021. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, XXIV-397 p., 125 fig., 6 plans, 5 tableaux (MATERIALE TEXTKULTUREN, 33). Prix : 89,95 €. ISBN 978-3-11-072269-7.

Les villes antiques, romaines en particulier, offraient aux passants de multiples textes sous diverses formes et avec différents objectifs. Prenant appui sur les deux cités campaniennes les mieux conservées, Pompéi et Herculanum, Fanny Opdenhoff s'est attachée à décrire un ensemble de textes relevant de ces catégories, en l'analysant selon ses buts et ses contextes, selon aussi sa forme matérielle (graffiti, dipinti, inscriptions lapidaires). Elle procure en seconde partie du livre un catalogue numéroté de manière assez peu commode par contexte ou zone puis par n° du *CIL*, en grande partie illustré d'excellentes photographies et de plans, constituant les sources du chapitre 4 consacré à Pompéi. Certaines inscriptions paraissent inédites, sans que cela soit explicitement renseigné (par ex. Grab OS 27 de Porta Nocera, p. 319-320), mais d'autres n'ont pas de référence alors qu'on les retrouve dans A. HÜTTEMANN, *Pompejanischen Inschriften,* Stuttgart, 2010 (par ex. Grab EN 4 de Porta Nocera = 81) et/ou dans l'EDCS (par ex. EDCS 48 ; 53). Chaque notice est complète, lieu exact de découverte,

dimensions, caractéristiques techniques, texte latin développé et description précise en particulier pour les dipinti illustrés. L'index ne renvoie qu'aux n° du *CIL*. L'étude s'ouvre sur un exposé des motifs et du projet, suivi d'un état de la recherche ; vient ensuite une explicitation de la terminologie employée pour définir les contextes de conservation des inscriptions, notamment les notions de lieu public et de communication. Le second chapitre propose une description des inscriptions provenant des deux villes, avec un essai quantitatif proportionnel entre inscriptions sur pierre et métal, dipinti et graffiti. La rubrique contient aussi une description matérielle des supports, très technique, différenciée selon les types d'écriture (gravure, peinture, entaille au stylet, charbon), selon les contenus aussi avec une part importante accordée aux programmes électoraux. Les outils ne sont pas négligés, ni la qualité des enduits muraux. La troisième partie du chapitre s'attaque à la distribution des modes d'écriture dans la ville, ce qui fait sans surprise apparaître les inscriptions sur pierre au forum, auprès des temples, des carrefours et du théâtre (on y ajoutera les nécropoles), les dipinti électoraux sur les murs des rues principales et les graffiti un peu partout. Le troisième chapitre s'écarte de la documentation proprement dite pour s'intéresser aux passages d'œuvres littéraires qui portent sur l'écriture dans l'espace public. On y rencontre Plaute, mais aussi Cicéron, Properce par exemple, Plutarque dans ses *Vies* d'hommes politiques, Suétone, Lucien. Quelques réflexions sur les contenus, notamment ceux qui s'interrogent sur la fonction du texte, ou qui procurent une signature. Deux images de Pompéi qui sont accompagnées d'inscriptions font enfin l'objet d'une analyse, les dipinti et peintures de la Casa della Rissa nelle'Anfiteatro et les *tabulae dealbatae* de la fresque des *praedia Iuliae Felicis*. Le chapitre suivant est consacré aux contextes des inscriptions, dipinti et graffiti de Pompéi : les façades des maisons donnant sur la rue (notamment Via dell'Abbondanza, la maison de Trebius Valens), les carrefours (notamment celui entre la Via del Castricio et la Via dell'Efebo), le quartier dénommé Vicolo di Celer où ont été trouvés un nombre exceptionnel de graffiti et de dipinti au nom d'Aemilius Celer, un personnage dont plusieurs programmes électoraux et annonces de jeux de gladiateurs émaillent la ville. L'amphithéâtre et son environnement constituent une autre zone de « contexte » aux inscriptions. C'est enfin à la nécropole de Porta di Nocera que l'étude se consacre qui combine nombreux cippes funéraires et autres inscriptions mineures. Les conclusions s'intéressent aux spectateurs et lecteurs de tous ces textes, s'interrogent sur la légalité de l'emploi des façades comme supports, et propose une synthèse des réflexions à propos de la fonction de communication des inscriptions dans l'espace public. Par ailleurs, l'auteur se penche sur la relation entre forme et contenu, ainsi que sur la perception que les passants pouvaient avoir de ces textes et de la signification qu'ils pouvaient avoir pour leurs auteurs. On pourrait ajouter la valeur pratique de ces affiches électorales, complétées de graffiti dans les espaces privés, et leur efficacité. À quoi donc aurait pu servir cet ensemble de textes politiques si personne ne savait lire, et si seuls les décurions allaient voter (un apport imprévu à une autre problématique) ? L'ouvrage propose donc un regard différent sur l'épigraphie des villes campaniennes, qui ouvre des perspectives sur la sociologie des habitants, leurs mentalités et leurs pratiques d'écriture, qui donnent à penser que l'alphabétisation de la population n'était pas aussi faible que certains se plaisent à l'imaginer. L'apport est aussi intéressant en matière de techniques de support et d'écriture, tous aspects rarement traités dans nos recueils épigraphiques souvent centrés uniquement sur les lettres

et les mots. Un livre original sur un sujet qui ne l'est pas moins et qui renouvelle l'approche des inscriptions dans leurs contextes antiques, dans des cadres urbains qui nous ont conservé les lieux d'origine, et permettent de suppléer par l'esprit aux lacunes imposées ailleurs par la dispersion des monuments ou leur concentration dans des remparts. Marie-Thérèse CHARLIER-RAEPSAET

Rada VARGA, *Carving a Professional Identity. The Occupational Epigraphy of the Latin West.* Oxford, Archaeopress, 2020. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 119 p., tableaux. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 73). Prix : 25 £. ISBN 978-1-78969-464-2.

Dans le compte rendu d'un ouvrage édité par G. Cupcea et R. Varga (*AC* 89 [2020], p. 227), nous avons fait état du projet du second éditeur d'établir une base de données consacrée aux professions romaines attestées dans l'épigraphie latine d'Occident. Le volume recensé ici représente la version imprimée de ce catalogue accompagné d'une courte mais intéressante synthèse des résultats. Toutefois il faut circonscrire clairement le sujet : l'auteur a exclu Rome et l'Italie de sa recherche. Pour un tel domaine, cela signifie une forte limitation des informations, en particulier pour les métiers féminins, et une vue réductrice des échanges et des réseaux. Après une très brève introduction, l'auteur présente l'historiographie de la question, sur les thèmes de la place des métiers dans l'économie romaine et de l'existence d'une « middle class », exposé qui ne peut faire l'impasse sur le versant italien. On regrettera une bibliographie qui ignore particulièrement les travaux de langue française. L'absence des noms de Tran, Monteix ou Courrier, pour ne citer que ceux-là, pose problème. Vient ensuite une analyse quantitative des données, avec des histogrammes, précédée d'une description de la méthode d'encodage d'après un système existant HISCO qui classifie les professions par affinités de travail. Le groupe des « service workers » est assez peu représenté selon le tableau de la p. 14, mais cela s'explique par le fait que la documentation romaine très riche n'a pas été prise en compte. Le tableau des professions médicales présente un nombre très réduit d'oculistes, sans doute parce que les noms de praticiens sur les cachets à collyre n'ont pas été notés. Quant au tableau qui répartit les personnes en catégories sociales (p. 23), il ne présente pas de rubrique d'*incerti*, entre libres et affranchis, alors qu'on sait la difficulté à distinguer les uns des autres dans l'épigraphie courante. Enfin les métiers féminins sont sous-représentés, qui ne comptent que 28 numéros face aux 665 numéros masculins (p. 24). Un bref regard dans mes archives me donne un nombre largement supérieur, et 50 métiers différents, l'explication résidant dans l'exclusion italienne. Certains points de la synthèse montrent une analyse pointue qui permet des conclusions intéressantes sur le plan social ou économique. Ainsi les commentaires de l'*ursarius* de Langres ou le « réseau » reconstitué autour d'Aurelius Aquila. On aurait toutefois aimé une place plus grande accordée aux *collegia* professionnels. Il faut noter aussi des problèmes, de catalogage notamment, qui demanderaient une solide révision avant de pouvoir réellement approfondir les commentaires. Ainsi le glossaire présente des confusions ou des erreurs : *subaedianus* ne désigne pas un « home servant », ce n'est pas un métier mais une localisation de collège ; un *picator* n'est pas un « painter » mais un producteur de poix ; un *pilarius*

propres biais et livrent leurs propres interprétations de l'histoire. Pour contrer ce problème, il convient de faire recourt le plus possible aux documents contemporains. Pour l'époque d'Auguste, l'épigraphie et les témoignages des contemporains d'Auguste sont précieux (par exemple Cicéron qui juge le jeune Octavien), les poètes augustéens sont cités de manière épisodique, mais ce sont surtout les *Res Gestae* qui constituent l'une des sources les plus souvent mobilisées par E.A. Judge. Il en arrive à la conclusion que les contemporains d'Auguste et lui-même ne se représentent pas les événements comme un tournant dans leur histoire. Au contraire, la documentation contemporaine met l'accent sur les thèmes de la paix et de la sécurité. Pour revenir à des considérations plus générales, il me semble que l'auteur néglige le poids que représenterait pour son étude le dossier des réformes/innovations religieuses sous Auguste, qui ne sont pas abordées. De plus, en lisant Tite-Live, un historien tout à fait contemporain, il serait possible de nuancer la thèse principale de l'auteur. Si Auguste n'est pas le fondateur de l'Empire, il est présenté comme celui qui refonde la ville de Rome, à travers son œuvre pacificatrice et législative (y compris en ce qui concerne le culte religieux) et institue un nouveau point de départ pour les Romains. Pour conclure, je propose une liste de quelques chapitres que je conseillerais de lire, pour avoir un aperçu direct de la méthode et des théories de l'auteur : chap. 9 qui est une recherche sur les expressions *res publica* et *restituere* ; chap. 12 qui étudie le programme idéologique construit sur le Forum d'Auguste ; le chap. 17 pour un aperçu des documents contemporains à propos d'Auguste et de son règne ; et le chap. 18 qui aborde également la question de la *res publica restituta*, en partant de l'historiographie moderne. Je mentionne aussi le chap. 13, qui est une proposition de traduction et de commentaire des *Res Gestae*, originellement publié en 1979. Comme le relève l'auteur, nous pouvons désormais nous appuyer sur les éditions de référence de J. Scheid (2009) et d'A.E. Cooley (2011). On pourrait aussi mentionner l'analyse dédiée à ce monument de T. Geue, *Author Unknown. The Power of Anonymity in Ancient Rome*, Cambridge, 2019 et le chapitre de M. Lowrie « Auctoritas and Representation: Augustus' *Res gestae* » dans son livre *Writing, Performance, and Authority in Augustan Rome* (Oxford – New York, 2009).

Sonia VOINEA

Konrad PETZOLD, *Die großen Taten der kleinen Leute im Alten Rom*. Stuttgart, Steiner, 2019. 1 vol. 17,5 x 24 cm, 338 p. (HISTORIA-EINZELSCHRIFTEN, 259). Prix : 63 €. ISBN 978-3-515-12215-3.

Le propos de cet ouvrage est à première vue de rendre compte de l'évergétisme mineur, celui des « petites gens » qui contribuent eux aussi à l'embellissement de leur ville selon leurs moyens. La grosse difficulté, qui se pose en amont de la recherche, est de définir les catégories de personnes concernées et de s'entendre sur ce que recouvre la notion de « nichtelitären Bevölkerung ». Qui sont les membres de l'élite ? Les sénateurs, les chevaliers, les décurions, sans nul doute. Mais les sévirs augustaux ? L'auteur a choisi de les y inclure et donc de les rejeter, mais c'est une décision lourde de conséquences qui ne fera pas l'unanimité. Car il est fréquent de les considérer comme « l'élite de la plèbe », ce qui les disqualifie *ipso facto* en tant qu'élite proprement dite. Ce sont pour l'essentiel des affranchis riches mais peut-on vraiment mettre les affranchis dans

l'élite de la société ? Sans doute que non. Or c'est une catégorie très active dans le domaine de l'évergétisme, d'ampleur variable. D'autre part les termes des inscriptions peuvent être trompeurs. Quand la *plebs Narbonensis* offre l'autel au *Numen* d'Auguste (*CIL* XII 4333 = *ILS* 112 ; ici p. 115), peut-on considérer que c'est une action des « petites gens » ? Le terme de *plebs* dans ce contexte désigne tous les habitants de la colonie sauf l'*ordo decurionum*. Ce qui désigne notamment de riches personnages non impliqués dans la politique locale, comme les sévirs ; mais assurément les personnes émanant des couches inférieures sont susceptibles d'être englobées dans le projet. D'autre part, il convient d'examiner complètement le texte. La plèbe fait un vœu, celui de célébrer le *Numen* d'Auguste selon une série de modalités et cérémonies. La population, donc, prend collectivement une décision et procède au rituel du vœu. Du moins en théorie, car certains n'hésitent pas à considérer que toutes les attestations de participation de la plèbe ou du *populus* d'une cité à des élections ou des décisions ne sont en réalité que des approbations par acclamation des décrets pris ailleurs, notamment au conseil décurional. C'est, à mon sens, une vision exagérée des choses, notamment en matière d'élections, mais il aurait fallu prendre en compte – et au minimum critiquer – ce lieu commun de la *doxa* qui limiterait drastiquement les interventions réelles et pratiques de la population des cités (sur ce débat voir *AC* 90 [2021], p. 285-286 ; aussi J. Harries, dans K. Lomas & T. Cornell, ed., *Bread and Circuses*, Londres, 2003, p. 125-141 à propos de l'importance de la *favor populi* dans le jeu des élites, même au Bas-Empire). Mais, pour en revenir à Narbonne, après le vœu, qu'en est-il des dépenses ? Sont-elles prises en charge par tous, ou bien par les plus aisés ? En fait la seule dépense de la *plebs* concerne le monument qui célèbre l'événement, car tous les frais des sacrifices annoncés seront supportés par des chevaliers et des affranchis désignés à cette fin. Mais qui sont ces affranchis et quels sont les critères qui ont prévalu à leur choix ? L'autel de Narbonne aurait mérité un approfondissement de ses caractéristiques et pose d'emblée la question de base de la problématique, l'identification des « kleine Leute ». Les exemples de femmes évergètes sont particulièrement difficiles à classer. Comment identifier les femmes « de l'élite » ou non, à moins de disposer d'une précision familiale ? Quand Metilia Donata, *medica*, à Lyon offre ce qui devait reposer sur un imposant socle placé en un lieu public avec l'autorisation des décurions (*CIL* XIII 2019), comment la classer socialement ? Les médecins ne font pas partie de l'élite d'une cité. Les travaux d'E. Hemelrijk sur l'évergétisme féminin montrent bien la difficulté à identifier les contextes sociaux de ces femmes. Mais on s'apercevra que ce type de donations – qui restent à traiter – n'intéresse pas l'auteur dont la problématique se révélera différente de ce que le titre de l'ouvrage suggère. En fait la catégorie d'évergésies que retient l'auteur, et qui se révèle la plus pertinente pour son propos, est constituée des souscriptions du monde oriental, héritier des pratiques hellénistiques. Là les inscriptions conservent le montant des dons de chacun et apparaissent de très faibles contributions qui peuvent être sans hésitation attribuées aux « petites gens ». Tout un chapitre leur est consacré. Mais la difficulté d'interprétation git alors dans la décision de procéder à une souscription. Celle-ci est-elle spontanée ou contrainte ? C'est un aspect qu'il ne faut pas négliger et que l'auteur envisage avec prudence. D'autre part il souligne que l'affichage des dons élevés de l'élite, impliquée aussi dans les procédures, contribue à la distanciation sociale de celle-ci et à la tendance oligarchique des cités. Dans le monde occidental, les collectes de fonds sont souvent destinées à des pratiques

religieuses ou à l'érection de statues pour des membres éminents – de l'élite. On rejoint donc les considérations émises à propos des souscriptions orientales. Techniquement, les contributions ne sont pas détaillées par individu mais désignées sous des formes collectives du type « *plebs universa* » dans une affirmation du *consensus universorum*. L'autel de Narbonne envisagé *supra* entre dans cette catégorie. Il aurait fallu envisager aussi dans ce chapitre les *stipes*, à savoir les collectes des sanctuaires, reposant sur les dons de monnaie, parfois minimes, des dévots, rassemblés dans des « trésors » et utilisés à des fins collectives par les autorités religieuses. C'est un cas où le don a toutes les chances d'être vraiment spontané et libre, ce qui aurait ajouté une coloration un peu différente à la problématique. Il existait aussi, et le fait aurait mérité l'attention, des collectes effectuées officiellement par des prêtres en vue de sacrifices ou de constructions, rappelées par une formule du type *ex stipe conlata* (cf. *CIL* XII 4321 ; XIII 3106), et qui concernaient soit des dévots précis soit l'ensemble de la population. Mais la documentation en est surtout répandue dans les Gaules qui, curieusement, ne sont pas incluses dans la recherche, sinon par quelques allusions imprécises. L'autre forme que peuvent prendre les contributions des couches inférieures de la population est constituée des prestations de travail offertes pour une construction en ce particulièrement les aqueducs, les routes, ou d'autres bâtiments publics. Ce type de participation des habitants modestes à des travaux publics apparaît bien dans les sources mais est irrégulièrement répandu dans l'Empire et semble, dans plusieurs cas répertoriés, remonter à des pratiques préromaines, remployées ensuite. Autre versant de ces prestations, les corvées pour l'entretien des routes par exemple, explicitement prévues dans les lois municipales. Certes ces différents aspects de l'enrôlement des gens de toute catégorie pour les travaux publics pourraient être assimilés à de l'évergésie, mais l'interprétation en est limite. En fait, il faut reprendre le sujet du livre qui, en fait, n'est pas celui des pratiques de mécénat par les couches « unterelitären » de la population, mais leur participation, volontaire ou forcée, aux constructions et embellissements décidés le plus souvent par d'autres. La part évergétique de la documentation choisie est finalement réduite et la question préliminaire, esquivée. C'est d'un autre aspect de la vie sociale qu'il est question dans ce volume, que je définirais comme l'exploitation des couches inférieures par les couches supérieures dans des buts d'utilité publique (le plus souvent, mais pas toujours quand on pense aux dons de statues), et accessoirement des actions entreprises spontanément par les habitants pour rencontrer ces mêmes buts. Comment cet ensemble de pratiques était-il ressenti par la population ? L'auteur conclut de manière plutôt positive, à savoir à la satisfaction des personnes de contribuer à l'équipement, l'amélioration, le confort de la communauté tout entière malgré la faiblesse de leurs moyens. Peut-être, mais c'est assurément un aspect qui peut susciter sinon la controverse, au moins l'hésitation. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Benjamin HARTMANN, *The Scribes of Rome. A Cultural and Social History of the* Scribae. Cambridge, Cambridge University Press, 2020. 1 vol. relié, 15 x 23,5 cm, XXII-228 p., 8 fig. Prix : 75 £. ISBN 978-1-108-49396-3.

Trois types de recherches se rejoignent dans cet ouvrage : l'intérêt pour les appariteurs de magistrats, qui viennent d'être étudiés dans le détail par J.-M. David (*Au*

des règles de procédure. Il suscita bien évidemment une forte opposition de ceux qu'il affrontait. D'autres scribes firent également la une de la politique républicaine : en 249, Claudius Pulcher, relevé de son consulat, nomma comme dictateur le scribe M. Claudius Glicia mais celui-ci fut contraint à démissionner. Ces exemples, parmi d'autres, montrent que la possession du savoir de l'écriture plaçait à l'époque les scribes dans une position particulière, détenteurs d'un contrôle des écrits officiels, qui leur donnait un certain prestige qui pouvait leur ouvrir des possibilités électorales. Mais ce type de situation disparut avec la République. Le contenu de l'ouvrage met l'accent sur l'importance de la compétence scripturale (literacy) dans le monde romain, dès l'époque étrusque. Il insiste sur l'alphabétisation dans l'éducation, dans l'administration, sur la pratique archivistique, évoquant la différence de culture entre celle des élites et celle des techniciens. Le chapitre suivant s'intéresse à l'ensemble des *apparitores* et leur place dans la société et l'administration. Ensuite l'auteur passe aux dérives sous le titre « The Profiteer », envisageant notamment les corruptions possibles de ceux qui étaient les garants des contenus légaux et judiciaires. On y retrouve les scribes de Verrès. La mobilité sociale vient apporter un éclairage spécial avec un titre plutôt méprisant « The Parvenu ». B. Hartmann décrit les différents mondes auxquels le scribe peut « parvenir » : ordre équestre et notabilités locales, avec des notices concrètes fondées sur le relevé nominal qui est procuré en annexe. Il s'attache en particulier à un certain C. Domitius Fabius Hermogenes d'Ostie dont l'épitaphe (*CIL* XIV, 4342) décrit le parcours exceptionnel clôturé par des funérailles publiques et une statue équestre. En guise de conclusion, l'auteur propose une sorte de résumé des données disponibles et cherche à établir le « modèle » classique de la fonction de scribe. Une liste complète de tous les scribes connus dans les différentes catégories de postes, accompagne le texte mais on ne peut parler de catalogue prosopographique. L'intitulé exact de la fonction est indiqué mais rien de son statut, de ses autres postes, ou d'éléments de nature sociale. On trouve aussi les indispensables bibliographie et index. Il reste à se demander si la compétence écrite des scribes n'est pas surévaluée dans cet ouvrage et si l'usage de l'écriture, qui apparaît dans nombre de documents modestes (voir notamment les publications du groupe *Ductus*) impliquant le recours à l'écrit dans toutes les phases de la vie de l'habitant, tant en économie et en politique (cf. *AC*, 76 [2007], p. 133-148 ; aussi *infra* l'ouvrage de F. Opdenhoff), qu'en vie privée ou en justice, si l'alphabétisation, notamment par l'influence de l'armée et des vétérans, n'était pas beaucoup plus répandue qu'on ne le croit dans la population au moins à l'époque impériale. Un ouvrage intéressant qui aurait pu mettre en scène davantage de cas concrets mais qui donne un aperçu original des différentes facettes de la fonction. Sur le même thème, on ne négligera pas la synthèse de J.-M. David et ses différents travaux sur les appariteurs dont le point de vue institutionnel et social donne un autre éclairage.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Peter PROBST, *Untersuchungen zum Optio. Seine Stellung innerhalb der Rangordnung und seine Funktion in der römischen Armee.* Rahden, Marie Leidorf, 2020. 1 vol. 15,5 x 22 cm, 268 p. (PHAROS, 45). Prix : 54,80 €. ISBN 978-3-86757-273-6.

La définition passe-partout de l'*optio* dans l'armée romaine est simple : adjoint d'un centurion. Ce sous-officier, si ce terme moderne est correct, est assez bien représenté dans la documentation épigraphique, au même titre que les *beneficiarii*. Ces derniers, qui occupent aussi une place importante dans la « Rangordnung » chère à Domaszewski, ont fait déjà l'objet d'études spécifiques (Ott et Nelis-Clément) ; aussi la polyvalence des *optiones* mérite qu'on lui consacre une monographie pour en détailler les spécialités. Le premier sujet abordé, après des considérations historiographiques et méthodologiques, est précisément celui de la place du poste dans la hiérarchie militaire. L'auteur décrit d'abord de manière générale les différents grades inférieurs au centurionat, *immunes* et *principales* aux côtés des *milites gregarii*, ainsi que leur solde et leurs critères d'avancement, montrant dans cet état de la question que plus d'une difficulté ou d'un problème demeurent. On retiendra que tous les *optiones* n'appartiennent pas au même échelon de la hiérarchie. Si l'*optio centuriae* appartient aux *principales*, ceux qui exécutent des fonctions de type administratif comme *optio fabricae* ou *optio carceris*, relèvent des *immunes*. L'auteur envisage ensuite avec davantage de précision la situation des différentes catégories d'*optiones* : ceux de la garnison de Rome, selon les trois troupes (prétoriennes, urbaines et de vigiles), puis ceux des légions (avec des spécificités supplémentaires : *optio centuriae*, *optio spei (ordinis)* en situation intermédiaire immédiatement avant le grade de centurion espéré, *optiones* dans la cavalerie et d'administration. Le regard se déplace ensuite vers les troupes auxiliaires, les flottes, et les *singulares* (*Augusti* et *legati*). Après avoir détaillé ces différents grades et postes du point de vue de leur affectation, P. Probst s'attache à décrire les activités de ces sous-officiers, d'abord de ceux qui ont une occupation proprement militaire, notamment dans les vexillations et la cavalerie. Mais il s'attarde sur la particulière variété des tâches administratives que peuvent assumer les *optiones*. Parmi celles-ci on retiendra, parmi d'autres, celles qui concernent l'hôpital militaire, les ateliers (*fabricae*), la prison, les bains, le champ de manœuvre (*campus*) ou les archives (*acta*). Un *optio* particulier s'occupait des *castra peregrina* de Rome. Plus surprenant, le poste d'*optio plumbariorum.* La diversité est remarquable et montre un grand souci d'efficacité de l'armée en attribuant des fonctions techniques spécifiques à des soldats spécialement prévus à cet effet. Certains *optiones* étaient également utilisés dans des domaines connexes, comme les *collegia*, voire même non précisément militaires, comme un atelier monétaire ou le service des messagers impériaux (*tabellariorum*). Une brève synthèse rappelle les principaux acquis de la recherche et rappelle que celle-ci ne peut progresser que dans le contexte large de la hiérarchie militaire, même si les buts poursuivis sont restreints. Bibliographie et index clôturent un volume intéressant qui expose clairement les tenants et aboutissants d'un poste militaire fréquemment cité et qui rendra les meilleurs services aux historiens de l'armée mais aussi aux épigraphistes à la recherche d'un commentaire précis.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Stéphane BENOIST, Alban GAUTIER, Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE et Rémy POIGNAULT (Dir.), *Mémoires de Trajan, mémoires d'Hadrien*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2020. 1 vol. broché, 530 p. (HISTOIRE ET CIVILISATIONS). Prix : 34,00 €. ISBN 978-2-7574-3024-8.

et les mots. Un livre original sur un sujet qui ne l'est pas moins et qui renouvelle l'approche des inscriptions dans leurs contextes antiques, dans des cadres urbains qui nous ont conservé les lieux d'origine, et permettent de suppléer par l'esprit aux lacunes imposées ailleurs par la dispersion des monuments ou leur concentration dans des remparts. Marie-Thérèse CHARLIER-RAEPSAET

Rada VARGA, *Carving a Professional Identity. The Occupational Epigraphy of the Latin West.* Oxford, Archaeopress, 2020. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 119 p., tableaux. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 73). Prix : 25 £. ISBN 978-1-78969-464-2.

Dans le compte rendu d'un ouvrage édité par G. Cupcea et R. Varga (*AC* 89 [2020], p. 227), nous avons fait état du projet du second éditeur d'établir une base de données consacrée aux professions romaines attestées dans l'épigraphie latine d'Occident. Le volume recensé ici représente la version imprimée de ce catalogue accompagné d'une courte mais intéressante synthèse des résultats. Toutefois il faut circonscrire clairement le sujet : l'auteur a exclu Rome et l'Italie de sa recherche. Pour un tel domaine, cela signifie une forte limitation des informations, en particulier pour les métiers féminins, et une vue réductrice des échanges et des réseaux. Après une très brève introduction, l'auteur présente l'historiographie de la question, sur les thèmes de la place des métiers dans l'économie romaine et de l'existence d'une « middle class », exposé qui ne peut faire l'impasse sur le versant italien. On regrettera une bibliographie qui ignore particulièrement les travaux de langue française. L'absence des noms de Tran, Monteix ou Courrier, pour ne citer que ceux-là, pose problème. Vient ensuite une analyse quantitative des données, avec des histogrammes, précédée d'une description de la méthode d'encodage d'après un système existant HISCO qui classifie les professions par affinités de travail. Le groupe des « service workers » est assez peu représenté selon le tableau de la p. 14, mais cela s'explique par le fait que la documentation romaine très riche n'a pas été prise en compte. Le tableau des professions médicales présente un nombre très réduit d'oculistes, sans doute parce que les noms de praticiens sur les cachets à collyre n'ont pas été notés. Quant au tableau qui répartit les personnes en catégories sociales (p. 23), il ne présente pas de rubrique d'*incerti*, entre libres et affranchis, alors qu'on sait la difficulté à distinguer les uns des autres dans l'épigraphie courante. Enfin les métiers féminins sont sous-représentés, qui ne comptent que 28 numéros face aux 665 numéros masculins (p. 24). Un bref regard dans mes archives me donne un nombre largement supérieur, et 50 métiers différents, l'explication résidant dans l'exclusion italienne. Certains points de la synthèse montrent une analyse pointue qui permet des conclusions intéressantes sur le plan social ou économique. Ainsi les commentaires de l'*ursarius* de Langres ou le « réseau » reconstitué autour d'Aurelius Aquila. On aurait toutefois aimé une place plus grande accordée aux *collegia* professionnels. Il faut noter aussi des problèmes, de catalogage notamment, qui demanderaient une solide révision avant de pouvoir réellement approfondir les commentaires. Ainsi le glossaire présente des confusions ou des erreurs : *subaedianus* ne désigne pas un « home servant », ce n'est pas un métier mais une localisation de collège ; un *picator* n'est pas un « painter » mais un producteur de poix ; un *pilarius*

n'est pas un magicien mais un jongleur ; un *salinator* n'est pas un « salt seller » mais un saunier ; c'est le *salarius* qui vend le sel ; les différences entre *nauta* et *navicularius* sont imprécises, etc. Il y a des lacunes : par exemple *mango* (*CIL* XIII 8348 ; *ILS* 4851), de même que *pellio* (*CIL* XII 4500) ou *gypsarius* (*CIL* XII 4479). Si on passe au catalogue, tel qu'il est publié, il n'est pas vraiment satisfaisant. La conception du tableau, qui se contente de la province sans lieu précis et qui ne tient pas compte des métiers exercés hors de sa cité, doit être revue. Ensuite le dépouillement des occurrences est incomplet. Pour la *Belgica*, on ne compterait que 32 attestations de métier dans la province. Même en ne tenant pas compte des inscriptions de Zélande que l'auteur place toujours erronément en Germanie inférieure (ce qui a un impact sur la perception des provinces), ni des fonctions qui pourraient être publiques, ni des cachets d'oculiste, on arrive à près de 50 occurrences. Dans l'ensemble, on constate des coquilles (*siccarius* pour *saccarius CIL* XIII 3700), des métiers mal notés (dans un latin approximatif : *faber tignariorum* ou *faber navalium CIL* XII 728, 730), ou mal compris (*CIL* XII 3336 concerne des mines de fer : *ferrariarum* ; *CIL* XII 4494 ; *AE* 1913, 137) mais aussi des incohérences puisque des prêtrises (sans doute non repérées) sont intégrées au corpus (par ex. *AE* 1946, 153 en Narbonnaise) ou des professions militaires (navarque *classis Germanica* [sic] *CIL* XII 2412). Pourquoi retenir parfois un *dispensator* ou un *tabularius* et ailleurs le refuser (même s'il ne s'agit pas d'un affranchi impérial) ? Les noms des détenteurs de métier ne sont pas toujours correctement notés. Presque toutes les inscriptions sont datées I-III AD, même lorsqu'une précision est possible. Le projet est intéressant, il demande cependant plus de rigueur.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

José Luis MELENA JIMÉNEZ with the collaboration of Richard J. FIRTH, *The Pylos tablets. Third edition in Transliteration*. Vitoria-Gasteiz, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco – Euskal Herriko Unibertsitateko Argitalpen Zerbitzua, 2021. 1 vol. broché, 20 x 27 cm, LXXVI-386 p., ill. (ANEJOS DE VELEIA. SERIES MAIOR 14). Prix : 28 €. ISBN 978-84-1319-319-9.

José L. Melena et Richard J. Firth sont infatigables. Après leur admirable édition translittérée des tablettes en linéaire B de Cnossos parue en 2019 (voir *L'Antiquité Classique* 89 [2020], p. 235-236), ils nous offrent déjà en 2021 son correspondant pour Pylos (Messénie) – ci-dessous, *PT III*. Il s'agit du corpus le plus étendu d'inscriptions mycéniennes après celui de Cnossos – quelque 900 textes datés des environs de 1190 av. J.-C. J. L. Melena était spécialement bien placé pour cette nouvelle édition : depuis plus de trente ans, il travaille activement sur les originaux des tablettes pyliennes et y a réalisé à lui seul plus de 600 raccords de fragments. Richard Firth livre le lieu précis de trouvaille de chaque document, fournissant ainsi des données importantes pour éclairer leur contexte. Un autre élément crucial est l'identification des mains de scribes. C'est E.L. Bennett, Jr. qui y a procédé pour la première fois en 1956, quatre ans seulement après le déchiffrement, faisant sensation lors du premier Colloque international d'Études mycéniennes à Gif-sur-Yvette. Les mains de scribes n'ont pas arrêté d'être scrutées depuis et *PT III* en livre le dernier état. Une autre aide-externe à l'interprétation est fournie par les empreintes papillaires sur argile identifiées grâce au travail

sement typologique est également complété par une mise en perspective des productions à l'échelle régionale et par des considérations chronologiques. À ce titre, Uscatescu rappelle la large fourchette de datation de certains types de lampe et la présence, bien attestée à Jérash aux époques romaine tardive et omeyyade, de phénomènes de réutilisation de moules anciens, de surmoulage ou de pièces hybrides. La troisième et dernière contribution, par P. Bonnekoh (p. 227-244) livre quelques réflexions sur l'iconographie des *Jerash Bowls* et plus précisément sur les représentations peintes de figures animales et humaines. L'auteur y note les similitudes entre le répertoire animalier illustré sur ces productions caractéristiques de la fin de l'époque byzantine et celui de pavements mosaïqués contemporains ; un personnage aux cheveux bouclés et un serviteur trouvent également des comparaisons dans l'iconographie tardo-antique. Agnès VOKAER et Laurent THOLBECQ

Nicolas LAMARE, *Les fontaines monumentales en Afrique romaine*. Rome, École française de Rome, 2019. 1 vol., 21 x 28 cm, IX-471 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 557). Prix : 64 €. ISBN 978-2-7283-1380-8.

La riche monographie de Nicolas Lamare, issue d'une thèse de doctorat soutenue en 2014 à l'Université Paris IV, traite des fontaines monumentales des provinces romaines d'Afrique durant les six premiers siècles de notre ère. Basée sur un catalogue de 51 fontaines et 49 documents épigraphiques, l'étude propose une analyse minutieuse des caractéristiques architecturales, décoratives et techniques de ces édifices, avant d'envisager de façon plus large leur rôle utilitaire et représentatif au sein du réseau hydraulique et de l'environnement bâti. Au-delà d'une réflexion limitée aux seules structures hydrauliques, l'auteur vise à contribuer à l'étude, sous l'angle de la parure monumentale, de la civilisation urbaine des provinces romaines d'Afrique sur la longue durée. Depuis l'étude pionnière du nymphée de Tipasa et autres nymphées nord-africains proposée par P. Aupert en 1974 – marquée par un fort accent typologique, comme souligné à juste titre – l'examen des fontaines monumentales d'Afrique s'est vu largement distancé par l'intérêt porté aux fontaines d'Asie Mineure, de Grèce et des autres provinces occidentales. Une nouvelle étude exhaustive, basée sur un *corpus* renouvelé et tenant compte des progrès méthodologiques conséquents observés dans l'étude de l'hydraulique romaine, manquait. La monographie de N. Lamare comble non seulement le retard pris dans le recensement systématique des fontaines d'Afrique, mais il a surtout le mérite d'inscrire leur étude dans l'actualité de la recherche. L'entreprise débute par un nécessaire regard historiographique sur le contexte de la recherche. L'auteur dresse un panorama critique de l'archéologie des provinces romaines d'Afrique, des premiers voyageurs à l'institutionnalisation de la recherche à l'époque coloniale, sous l'angle, notamment, de l'impact l'idéologie coloniale sur l'interprétation des structures hydrauliques antiques. L'époque post-coloniale est ensuite examinée, caractérisée notamment par la prise de conscience accrue des phénomènes culturels antérieurs en matière de technique hydraulique – qu'ils soient grecs, phénico-puniques et, surtout, d'origine autochtone – et dont l'impact a souvent été minimisé ou négligé au profit de l'idée de progrès technique associée à l'administration romaine. Celle-ci, bien qu'elle ait été synonyme d'un « accroissement d'échelle dans la fabrique

des paysages » (citant D. Mattingly, p. 30), a également largement capitalisé sur un héritage autochtone, en matière par exemple de connaissance étroite des environnements et d'irrigation en contexte rural. Suit un état des lieux critique de la documentation exploitable. L'enquête archéologique, vaste, a nécessité le dépouillement de récits de voyageurs, de rapports de missions et d'atlas archéologiques qui, couplé à des études de terrain au Maghreb, a permis à l'auteur de dresser un panorama souvent inégal des vestiges hydrauliques dans les cités africaines, affecté notamment par un manque de données chronologiques fiables. Le second chapitre établit ensuite les bases méthodologiques, mais surtout terminologiques, de l'étude. Après une section consacrée aux développements récents dans les domaines de l'hydraulique romaine et de l'étude des fontaines monumentales, une importante section est consacrée à la terminologie antique employée pour les désigner et, surtout, à la difficulté de faire coïncider le mot et la chose sur base d'une typologie architecturale. L'auteur rappelle que celle-ci doit viser à « rendre intelligibles diversité et unité » et « privilégier les points communs plutôt que les variantes » (p. 51-52) plutôt que de susciter une surenchère de types. Reconnaissant avec justesse la rareté des études consacrées aux fontaines ayant pu échapper à cet écueil, l'auteur renvoie à « l'unicité de chaque édifice au sein de sa famille », imposant, au-delà du rattachement à un type général, d'envisager chaque fontaine selon l'idiosyncrasie architecturale, technique et contextuelle qui la caractérise. Le chapitre 3 fournit ensuite un cadre architectural à l'étude, en retraçant le développement des fontaines publiques et privées dans le monde méditerranéen, de l'époque archaïque à l'Antiquité tardive. Ce panorama inclut du matériel récemment publié et envisage les fontaines comme un phénomène architectural, technique et décoratif global, se départant de toute typologie excessive tout en mettant en évidence variations régionales, chronologiques et autres allers-retours architecturaux et décoratifs entre sphères publique et privée. Le cadre méthodologique, terminologique et architectural posé, la seconde partie de la monographie est consacrée à l'archéologie des fontaines. Le chapitre 4, dédié aux techniques de construction et du décor, consacre une large part aux bassins et à leur parapet. On notera l'attention minutieuse portée aux techniques d'encastrement, témoignant d'une possible « exception africaine » dont l'origine reste débattue. Le chapitre 5, traitant des élévations et du décor sculpté, débute par un état des lieux critique des sources utiles à une « restitution vraisemblable ». L'analyse des formes architecturales, témoignant effectivement d'une volonté d'échapper aux typo-chronologies rigides, les regroupe en quatre grands types définis par croisement entre le plan au sol et l'élévation : fontaines à plan centré, fontaines-édicules, à niches semi-circulaires et à façade. L'analyse matérielle du décor s'intéresse ensuite aux traces liées au positionnement de statues sur les façades, et souligne la relative paucité du matériel statuaire conservé en Afrique, en net contraste avec les provinces orientales. L'analyse iconographique renvoie aux principaux thèmes représentés, avec – est-ce toujours nécessaire ? – un recours systématique aux exemples orientaux pour faire état de ce qui *serait* manquant. Suit un examen de la fonction représentative des façades de fontaines, avec une reprise du dossier traitant de l'origine et de la diffusion des façades à édicules. L'auteur souligne leur rôle de cadre architectural dépourvu de *necessitas* structurelle au profit de la mise en valeur de l'iconographie divine et impériale, sorte d'« amplification oratoire d'un discours » selon l'analogie de Pierre Gros. Concernant la distribution des différents thèmes au sein des façades, le recours systématique aux exemples

micrasiatiques ne peut de nouveau être évité. On retrouve la trilogie autorités impériales, élites locales et figures faisant allusions à l'identité de la cité. L'auteur souligne à juste titre l'origine éminemment locale d'un message iconographique souvent centrée sur la figure impériale, dans une mise en scène destinée à exprimer la loyauté envers l'autorité impériale, représentée métaphoriquement comme pourvoyeuse d'eau. Le chapitre 6 est consacré à l'alimentation et au fonctionnement hydraulique des fontaines, envisagé de façon exhaustive et minutieuse sous l'angle de la « chaîne opératoire » de l'eau, de la source à l'égout. L'étude des techniques de captage est l'occasion d'insister sur l'héritage préromain, souvent simplement amplifié par Rome. On notera la particularité des « captages monumentalisés » en milieu urbain, peu attestés ailleurs et dont le caractère potentiellement préromain – punique, voire autochtone – mérite en effet une réévaluation. L'attention consacrée aux *castella* et citernes rend compte de cette autre particularité africaine. La section dédiée au fonctionnement hydraulique des fontaines, envisagé de façon méthodique, comble une lacune dans la connaissance des fontaines africaines. On notera en particulier l'importante réflexion sur le caractère utilitaire et décoratif des bassins, avec une pertinente analyse technique des parapets et ses traces d'usure, véritable « archéologie du geste » (p. 191) témoignant du caractère utilitaire des bassins frontaux. *A contrario*, l'analyse des « jeux d'eau » révèle leur caractère modeste, la façade et son décor occupant une place plus significative dans le « fonctionnement visuel » des fontaines. Celles-ci sont clairement à distinguer de l'image d'Épinal des « murs d'eau » ou *mostre d'acqua* décidément bien moderne. La question de la qualité de l'eau et de la contribution des fontaines à la propreté urbaine termine cette partie : l'effet du ruissellement de l'eau « perdue » dans les égouts semble logiquement devoir être minimisé, bien que les points de vue restent divergents. La troisième et dernière partie de l'ouvrage est dédiée au lien entre fontaines et histoire urbaine, ainsi qu'à leurs fonctions dans la cité. Le premier chapitre envisage la construction des fontaines en lien avec les dynamiques de développement urbain. L'écueil principal reste la difficulté, en Afrique, de dater un grand nombre d'entre elles et, par voie de conséquence, d'évaluer leur intégration aux programmes de construction. L'étude de l'implantation dans la rue témoigne ensuite d'une flexibilité architecturale pour s'adapter à l'emplacement choisi, affaiblissant davantage la rigidité des typologies. Le choix d'un emplacement démontre la prépondérance du critère de visibilité maximale, en subtil équilibre, toutefois, avec une distribution des ressources en ville. L'importante section consacrée à l'évolution des fontaines et des réseaux hydrauliques durant l'Antiquité tardive témoigne sans surprise de la vitalité urbaine et de la maintenance des fontaines et de leur décor, souvent par le biais de réparations ou de statues récupérées. La fin du phénomène des fontaines reste difficile à dater précisément, des traces matérielles d'activité étant attestées jusqu'à la fin du IV^e^ siècle et étant à dissocier d'un fonctionnement potentiellement beaucoup plus tardif des aqueducs, jusqu'au VII^e^ siècle dans certains cas. Le chapitre 8, consacré à l'économie des fontaines, reprend le riche dossier épigraphique pour étudier l'intervention de divers agents dans la construction et la maintenance des fontaines. Sans surprise, l'interventionnisme impérial direct reste une exception, les notables locaux étant à la manœuvre durant l'époque impériale. Dans l'Antiquité tardive, la mention fréquente des gouverneurs cache généralement un financement par la cité dans le maintien des fontaines et du décor urbain. Les mécanismes de financement sont donc

conformes à ce qui est observé de façon plus générale dans l'architecture publique nord-africaine. Le chapitre 9, enfin, étudie le lien entre fontaines monumentales et religion. Surprenant de prime abord, eu égard au fait que le dossier traitant du lien entre nymphées primitifs et fontaines urbaines semblait clôt, ce chapitre démontre que le débat sur la possible « religiosité » des fontaines est loin d'être résolu. L'auteur y propose également une reprise innovante du dossier des *septizonia*, envisagés comme des monuments en lien avec la légitimation des Sévères dans un cadre planétaire, mais qui pouvaient prendre d'autres formes que celle d'un nymphée. On notera, pour terminer, l'importance du catalogue de fontaines et de documents épigraphiques en fin d'ouvrage qui viennent compléter l'intérêt indéniable de ce nouveau jalon dans l'étude technique et contextuelle des fontaines romaines. Julian RICHARD

Gilbert WIPLINGER (Ed.), *De Aquaeductu Vrbis Romae. Sextus Iulius Frontinus and the Water of Rome.* Proceedings of the International Frontinus Congress on the History of Water Management and Hydraulic Engineering in the Mediterranean Region, Rome November 10-18, 2018. Leuven, Peeters, 2020. 1 vol. broché, XXXIII-403 p. (BABESCH SUPPLEMENT 40 / FRONTINUS-SUPPLEMENT 6). Prix : 110 €. ISBN 978-90-429-4311-7.

This edited volume brings together 33 original contributions presented during the international congress of the Frontinus Gesellschaft on Roman water management, held in Rome between 10 and 18 November 2018. The papers are further arranged in eight sections according to their subject. All contributions are written in English, with the exception of three papers in German (see below). The geographical focus of the volume lies on Rome, Italy and the Eastern Mediterranean, while the chronological scope encompasses the entire Roman period, in particular the High Empire. After a preface by Hans Mehlhorn, president of the Frontinus Society (p. XI), and a eulogy for the late lamented dr. Gunhild Jenewein (p. XII-XVII), the congress organiser and editor of this volume, Gilbert Wiplinger, gives a short introduction to the book (p. XIX-XXXIII), mentioning difficulties and personal observations, as well as a brief day-by-day account of the congress (in German). He also expresses the distinct wish to approach the topic of water from an artistic perspective in the conference's inaugural speech. The first section in this volume is therefore entitled "Different approach to water", and starts with a text by author of fiction Anthony Jennings (p. 3-11). Central to the article and to the narrative of the author's upcoming novel, is the murder of Domitian and the role of Frontinus in this period of political unrest. The next contribution, by the editor Gilbert Wiplinger, zooms in on the work of Dutch photographer Kim Zwarts, who displayed photos of Rome's aqueducts in the building of the Maastricht Water Company (p. 13-16). In the last contribution of this section, Paul Gwynne investigates the competition between wealthy members of the clergy in 16th-century Rome through their villas, gardens and especially the fountains herein (p. 17-26). Poets were hired to sing praise of these fountains, which often drew inspiration from classical mythology. The second section is dedicated to the presentation of the Frontinus-award to dr. Hubertus Manderscheid. After a laudation by Gemma Jansen (p. 29-36), reminding us of Manderscheid's invaluable contribution to the study of Roman water engineering and Roman baths and ending with a list of publications, the awardee himself takes the floor

les voyages horizontaux (ceux des héros et mortels, qui n'ont pas la capacité de changer d'espace et restent donc en général au sein de l'espace terrestre) des voyages verticaux (effectués par les divinités). Cependant, 78 % des voyages horizontaux n'ont aucun lien avec les terres italiennes et constituent d'ailleurs 44 % de l'ensemble des voyages présents dans l'œuvre : Ovide brouille en quelque sorte les pistes et veut montrer la grandeur de l'espace terrestre qu'il décrit, tout en faisant perdre de vue au lecteur l'axe Est-Ouest, qui a pour destination finale la Rome augustéenne. Ce n'est qu'à partir du treizième livre que l'avancée vers Rome se fait plus rapide. Les livres centraux, selon S. Bach, ne semblent avoir pour fonction principale que de retarder le récit avant que ne reprenne le trajet vers Rome. – Dans le troisième et dernier chapitre, « Espace et pouvoir », l'auteure examine la tension entre les forces de chaos et les forces d'harmonie : Ovide laisse transparaître à de nombreux endroits la crainte d'un retour au chaos initial, d'autant plus lorsqu'il s'agit des déplacements désordonnés des personnages à travers les différents espaces et les conflits qu'il en résulte. La remise en cause de l'opposition spatiale entre les dieux du ciel et les hommes de la terre se double d'une remise en cause ontologique. En effet, les déplacements des *animalia* invitent à redéfinir constamment les espaces. De plus, certains êtres se situent à la frontière entre le mortel et le divin (les magiciennes, par exemple) : S. Bach démontre habilement que les espaces deviennent ainsi des seuils où se joue l'identité des êtres dans une ontologie en mouvement qui lie le changement d'espace au changement de nature. De même, ces mouvements constants ont deux types de résultats possibles : soit une simple rencontre, soit un conflit. Ils font ainsi osciller l'œuvre entre deux extrêmes (la *discors concordia*), à savoir celui du danger d'un retour au chaos initial et celui de l'harmonie de l'âge d'or perdu, qui ne sera finalement atteint qu'à l'arrivée d'Auguste au pouvoir. – Écrit dans un style concis et efficace où aucun mot n'est superflu, cet ouvrage est doté de trois index : un des notions, un autre des noms propres et un dernier pour les lieux cités. Des cartes sont également présentes au fil du texte, en particulier dans le deuxième chapitre où l'auteure analyse les différents types de voyages effectués par les personnages. Il s'agit sans aucun doute d'un ouvrage incontournable pour mieux comprendre la structure de cette œuvre compliquée que sont les *Métamorphoses* d'Ovide. La brillante démonstration de S. Bach sur le rôle que jouent les espaces sur la composition du texte est plus que convaincante.

Héloïse MALISSE

John JACOBS, *An Introduction to Silius Italicus and the* Punica. London – New York – Oxford – New Delhi – Sydney, Bloomsbury Academic, 2020. 1 vol. relié, 23,5 x 15,5 cm, 261 p., 6 fig. n./b. (CLASSICAL STUDIES & ARCHAEOLOGY). Prix : 85 £. ISBN 978-1-3500-7104-9.

La modestie apparente du titre de cet ouvrage ne rend compte que très imparfaitement de son contenu, qui se situe à la fois en deçà et au-delà d'une simple « introduction » à l'œuvre de Silius Italicus. En deçà, parce qu'il ne répond que pour une part seulement à ce que l'on entend généralement par « introduction » ; c'est-à-dire, un aperçu synthétique et à peu près exhaustif (mais pas forcément très approfondi) de l'ensemble des problématiques d'une œuvre, relativement neutre, ou du moins prudent sur le plan interprétatif, et assorti d'une bibliographie bien actualisée. Certains de ces

traits se retrouvent assurément dans ce livre : le chapitre 1 est une excellente mise au point synthétique sur tout ce que l'on sait de la vie de Silius, et le chapitre 2 « introduit » véritablement à l'œuvre en présentant de façon dense et concise le substrat historique sur lequel elle se fonde, un résumé diachronique de la trame narrative, et en précisant brièvement sa place au regard de la tradition historiographique et épique. On appréciera aussi les cartes géographiques, ainsi que l'*index nominum*. En revanche, la sous-partie sur *la langue et le style* (p. 59-62) déçoit nettement de ce point de vue, dans la mesure où, au lieu de proposer une vue d'ensemble sur l'esthétique du poète, elle se consacre pour les trois quarts à une digression sur l'adjectif *Laomedontius* (et ses dérivés), assez discutable qui plus est sur le plan méthodologique : il ne va pas de soi que la connotation négative attachée au parjure de Laomédon soit systématiquement activée dans toutes les occurrences du nom et indépendamment du contexte ; c'est en tout cas un point qui devrait être démontré plutôt que postulé ; mais ce parti pris se justifie au nom de choix interprétatifs qui se préciseront par la suite. Il est en revanche un aspect par lequel cet ouvrage remplit bien les attentes d'une « introduction » à une œuvre : c'est la bibliographie, d'une richesse impressionnante (47 pages !) qui doit confiner à l'exhaustivité (même les articles des chercheurs français y figurent, ce qui n'est pas peu dire), et parfaitement actualisée (avec même certains titres *forthcoming*). On note aussi une attention particulière à la composition de l'œuvre, avec à la fois un compte rendu fidèle des différentes hypothèses de la critique antérieure, mais aussi des suggestions personnelles intéressantes, qui marquent l'émergence d'une véritable réflexion autonome sur le texte. Mais là où cet ouvrage dépasse nettement les attendus d'une introduction, c'est qu'il développe progressivement, au fil des chapitres qui mêlent approche diachronique (3 et 4) et synchronique (5 et 6) de l'épopée, une véritable thèse interprétative : c'est l'idée selon laquelle les *Punica* véhiculent une vision d'ensemble de l'Histoire romaine à dominante pessimiste, indexée sur l'horizon des guerres civiles consubstantiellement liées à l'avènement du régime impérial. Cette lecture « lucanisée » de Silius s'inscrit globalement dans la lignée « néo-harvardienne » initiée par l'article de Ahl, Davis et Pomeroy *Silius Italicus*, dans *ANRW* 2.32.4, 1986, p. 2492-2561, dont J. Jacobs donne une version remise en quelque sorte au goût du jour. On se rappelle en effet que l'ancien article culminait sur une relecture provocatrice et contre-intuitive du personnage de Scipion comme figure de despote en puissance préfigurant la dérive autocratique du régime impérial ; mais une telle hypothèse n'est plus guère tenable en l'état après la magistrale thèse de R. Marks (*From Republic to Empire : Scipio Africanus in the* Punica *of Silius Italicus*, Frankfurt, 2005) qui rétablit pleinement dans ses droits, par une démonstration rigoureuse et convaincante, l'image positive et obvie du héros. Aussi l'auteur déplace-t-il légèrement les lignes pour substituer à l'équation « Scipion = Empire = tyrannie », par un raccourci tout aussi rapide (quoique plus habile, j'y reviendrai), l'équation « Scipion = Empire = Guerre Civile », ce qui permet de retomber au final sur une vision pessimiste de l'Histoire romaine en version « *new look* » (le thème de la guerre civile étant très à la mode dans la critique flavienne actuelle, souvent à juste titre au demeurant, mais avec tout de même parfois une part de surévaluation). Le fait est que cette lecture (à la différence de l'interprétation « despotique » de Scipion) n'est pas sans points d'appui dans le texte, dans la mesure où le thème de la guerre civile se fait bien jour ici ou là en contrepoint de la ligne principale ; mais toute la question est de savoir à partir de quel moment un « contrepoint » cesse de nuancer

l'impression dominante pour la saper complètement ; et là est le cœur du sempiternel débat entre « pessimistes » et « optimistes » dont la critique sur les épopées latines ne parvient pas à sortir. Peut-être faudrait-il se décider à admettre (comme la critique lucanienne a déjà commencé à le faire) que c'est, dans une large mesure, un faux problème, et que le but de ces poètes n'est pas tant de fournir « clés en mains » à leurs lecteurs une « vision de l'Histoire » (qu'elle soit optimiste ou pessimiste), que de provoquer en eux, par le jeu des modèles et des repoussoirs, des sentiments d'adhésion ou de répulsion visant à informer les comportements moraux dans le présent : une lecture performative et parénétique des épopées, centrée sur les émotions du point de vue de la réception, plutôt qu'une lecture interprétative à la recherche des « idées » du poète. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage a le mérite de la cohérence (si l'on met de côté la partie conclusive, très disparate) et défend sa thèse de façon non dénuée d'habileté malgré quelques raccourcis logiques, mais il s'agit d'une thèse qui reste en tout état de cause sujette à discussion. Il sera donc très utile à consulter pour tous ceux qui s'intéressent à Silius Italicus, mais à utiliser avec précaution. François RIPOLL

Robert G. SIMMS, *Anticipation and Anachrony in Statius'* Thebaid. London – New York, Bloomsbury Academic, 2019. 1 vol. relié, 208 p. (BLOOMSBURY CLASSICAL STUDIES & MONOGRAPHS). Prix : 85 £. ISBN 978-1-3500-8257-1.

Comme toutes les bonnes thèses, cette étude originale et stimulante de la *Thébaïde* répond à une interrogation fondamentale sur la nature même du projet du poète. La question est la suivante : comment Stace s'efforce-t-il de renouveler et de soutenir l'intérêt du lecteur pour le récit d'un mythe parmi les plus rebattus de la littérature antique, celui de la lutte des fils d'Œdipe pour le trône de Thèbes ? Un mythe bien connu des contemporains et illustré à la fois par la tradition épique issue d'Antimaque de Colophon (que Stace connaissait sans doute, même si les preuves textuelles précises font défaut) et par la tradition tragique, au sein de laquelle se détache nettement l'œuvre d'Euripide (*Phéniciennes* et *Suppliantes*), depuis longtemps reconnue comme la source principale de la *Thébaïde*. Mais l'étude de R. Simms ne porte pas tant sur le traitement des sources (même si le va-et-vient constant entre ces dernières et le texte de la *Thébaïde* lui permet de préciser les intentions du poète) que sur les procédés d'anticipation par lesquels Stace crée des effets d'attente vis-à-vis d'une issue globalement connue de tous, mais vers laquelle les chemins peuvent prendre, dans le détail des faits, des directions différentes. Le fait est que la connaissance préalable d'un dénouement n'exclut pas forcément le suspense : celui-ci se déplace vers les moyens qu'emploiera le poète pour parvenir à ce but, et les effets de tension narrative et affective qu'il entretiendra chez le lecteur au fil de son récit, feignant parfois de l'entraîner sur de fausses pistes pour mieux le ramener par un biais inattendu vers la version canonique du mythe. Il s'agit donc d'une thèse qui renouvelle un peu le champ problématique des études statiennes récentes, généralement focalisées soit sur les questions idéologico-axiologiques, soit sur l'allusivité intertextuelle. C'est ici, en effet, la technique poétique elle-même qui est au centre de cette étude axée sur l'esthétique de la réception, ancrée sur un solide soubassement théorique d'études narratologiques modernes (Bal, Gerrig, Ortony) autant que sur les réflexions d'Aristote, et nourrie d'une bonne connaissance

l'impression dominante pour la saper complètement ; et là est le cœur du sempiternel débat entre « pessimistes » et « optimistes » dont la critique sur les épopées latines ne parvient pas à sortir. Peut-être faudrait-il se décider à admettre (comme la critique lucanienne a déjà commencé à le faire) que c'est, dans une large mesure, un faux problème, et que le but de ces poètes n'est pas tant de fournir « clés en mains » à leurs lecteurs une « vision de l'Histoire » (qu'elle soit optimiste ou pessimiste), que de provoquer en eux, par le jeu des modèles et des repoussoirs, des sentiments d'adhésion ou de répulsion visant à informer les comportements moraux dans le présent : une lecture performative et parénétique des épopées, centrée sur les émotions du point de vue de la réception, plutôt qu'une lecture interprétative à la recherche des « idées » du poète. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage a le mérite de la cohérence (si l'on met de côté la partie conclusive, très disparate) et défend sa thèse de façon non dénuée d'habileté malgré quelques raccourcis logiques, mais il s'agit d'une thèse qui reste en tout état de cause sujette à discussion. Il sera donc très utile à consulter pour tous ceux qui s'intéressent à Silius Italicus, mais à utiliser avec précaution. François RIPOLL

Robert G. SIMMS, *Anticipation and Anachrony in Statius'* Thebaid. London – New York, Bloomsbury Academic, 2019. 1 vol. relié, 208 p. (BLOOMSBURY CLASSICAL STUDIES & MONOGRAPHS). Prix : 85 £. ISBN 978-1-3500-8257-1.

Comme toutes les bonnes thèses, cette étude originale et stimulante de la *Thébaïde* répond à une interrogation fondamentale sur la nature même du projet du poète. La question est la suivante : comment Stace s'efforce-t-il de renouveler et de soutenir l'intérêt du lecteur pour le récit d'un mythe parmi les plus rebattus de la littérature antique, celui de la lutte des fils d'Œdipe pour le trône de Thèbes ? Un mythe bien connu des contemporains et illustré à la fois par la tradition épique issue d'Antimaque de Colophon (que Stace connaissait sans doute, même si les preuves textuelles précises font défaut) et par la tradition tragique, au sein de laquelle se détache nettement l'œuvre d'Euripide (*Phéniciennes* et *Suppliantes*), depuis longtemps reconnue comme la source principale de la *Thébaïde*. Mais l'étude de R. Simms ne porte pas tant sur le traitement des sources (même si le va-et-vient constant entre ces dernières et le texte de la *Thébaïde* lui permet de préciser les intentions du poète) que sur les procédés d'anticipation par lesquels Stace crée des effets d'attente vis-à-vis d'une issue globalement connue de tous, mais vers laquelle les chemins peuvent prendre, dans le détail des faits, des directions différentes. Le fait est que la connaissance préalable d'un dénouement n'exclut pas forcément le suspense : celui-ci se déplace vers les moyens qu'emploiera le poète pour parvenir à ce but, et les effets de tension narrative et affective qu'il entretiendra chez le lecteur au fil de son récit, feignant parfois de l'entraîner sur de fausses pistes pour mieux le ramener par un biais inattendu vers la version canonique du mythe. Il s'agit donc d'une thèse qui renouvelle un peu le champ problématique des études statiennes récentes, généralement focalisées soit sur les questions idéologico-axiologiques, soit sur l'allusivité intertextuelle. C'est ici, en effet, la technique poétique elle-même qui est au centre de cette étude axée sur l'esthétique de la réception, ancrée sur un solide soubassement théorique d'études narratologiques modernes (Bal, Gerrig, Ortony) autant que sur les réflexions d'Aristote, et nourrie d'une bonne connaissance

de la bibliographie statienne (y compris française) sans jamais se laisser écraser par celle-ci. L'exposé se signale en effet par sa clarté et son art d'aller droit à l'essentiel, en l'absence de tout étalage superflu d'érudition gratuite. L'introduction pose clairement les enjeux de l'enquête et les trois types d'effets dont la mise en œuvre sera étudiée de façon détaillée par la suite : suspense, anticipation et surprise. L'étude se déploie en huit chapitres qui combinent une approche thématique et une progression diachronique au fil de l'œuvre. La première partie examine la dimension proleptique du prologue de la *Thébaïde* en parallèle avec les *Phéniciennes* d'Euripide, et met en relief le souci du poète de faire entrevoir le futur à travers le passé dans une perspective de continuité. La deuxième partie passe en revue les passages des chants initiaux (notamment les *omina* et prophéties) qui préfigurent l'issue du conflit et nourrissent l'effet d'attente, en suscitant notamment, par le biais de l'ironie tragique, un sentiment de supériorité du lecteur vis-à-vis des personnages. Le troisième chapitre est consacré à la halte des Argiens à Némée avec le récit d'Hypsipyle, un épisode « digressive but not irrelevant », qui donne le sentiment de détourner l'attention du narrateur de l'intrigue principale tout en la rejoignant par des liens semi-cryptés. On note en particulier des remarques très intéressantes sur l'élaboration de la version du crime lemnien que la narratrice présente à ses interlocuteurs, sur les différences entre Euripide et Stace quant au rôle d'interposition de l'armée argienne entre la Lemnienne et les parents d'Opheltès (p. 61-62), ainsi que sur l'anticipation de dénouements non voués à advenir, suivant le principe de la prolepse déceptive (p. 65). Le chapitre suivant est centré sur Jocaste : au terme d'une analyse serrée de la narration statienne en parallèle avec les autres traitements du mythe (Euripide principalement), l'auteur dégage avec beaucoup de finesse et de perspicacité la façon dont Stace choisit d'éviter, après l'avoir préparée, la scène attendue de l'interposition de Jocaste entre ses fils pour introduire le duel fratricide avec un effet de surprise maximal, réussissant ainsi à amener l'épisode le plus incontournable du mythe d'une façon qui trompe l'attente du lecteur. Là encore, on note une réflexion féconde sur la stratégie des « cliffhangers » et sur l'« anomalous suspense » défini par R. Gerrig, ainsi que sur la contribution de l'empathie envers les personnages aux effets de suspense. C'est ensuite Œdipe qui est au centre de la cinquième partie, où sont examinées les trois apparitions du personnage et l'évolution du regard que le lecteur est amené à poser sur lui, en étant successivement confronté à sa rancœur vindicative dans le prologue, à sa jubilation mauvaise au centre du poème, et à son humanisation tardive après la mort de ses fils. Le chapitre six passe en revue le sort final des principaux héros guerriers (Amphiaraos, Tydée, Hippomédon, Parthénopée, Adraste et Ménécée), et les procédés de préfiguration de leur destin au fil de l'épopée ; l'analyse la plus neuve est ici celle du personnage d'Adraste comme figure de l'échec de l'autorité militaire. Le chapitre suivant a pour objet la présentation des frères ennemis, Étéocle et Polynice, et de leur marche vers leur destin, avec en particulier une bonne étude du réseau de comparaisons d'Étéocle avec le serpent. La dernière partie correspond au chant final de la *Thébaïde*, et examine successivement la façon dont Argie « vole la vedette » à Antigone et (brièvement) l'intervention de Thésée ; un chapitre qui tourne un peu court : on sent à vrai dire R. Simms tiraillé entre, d'une part, son étude objective et scrupuleuse du texte statien qui le conduit à mettre en relief le rôle stabilisateur du monarque athénien, et d'autre part, son allégeance envers ses maîtres « néo-harvardiens » adeptes d'une lecture négative du personnage, de sorte qu'il reste en deçà des conclusions découlant

logiquement de ses propres analyses ; mais cela est très secondaire au regard de la réussite de cette thèse dans son ensemble. L'absence de conclusion générale surprend un peu, mais il est vrai que, comme souvent dans les thèses anglo-saxonnes, la qualité de l'introduction rendait cet exercice moins nécessaire. Les analyses les plus neuves et les plus originales se trouvent principalement dans les chapitres centraux, 3 (Hypsipyle), 4 (Jocaste) et 5 (Œdipe), mais l'ouvrage dans son ensemble est un modèle d'approche méthodologique pertinente et fine applicable à d'autres œuvres que la *Thébaïde*. François RIPOLL

Markus STACHON (Ed.), *Sueton,* De poetis*. Text, Übersetzung und Kommentar zu den erhaltenen Viten nebst begründeten Mutmaßungen zu den verlorenen Kapiteln*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2021. 1 vol. relié, 17 x 25 cm, 580 p. (WISSENSCHAFTLICHE KOMMENTARE ZU GRIECHISCHEN UND LATEINISCHEN SCHRIFTSTELLERN). Prix : 98 €. ISBN 978-3-8253-4852-6.

Les historiens de la littérature latine savent quel profit ils peuvent tirer du *De viris illustribus* de Suétone pour l'étude de la tradition historique et biographique des poètes latins, de Livius Andronicus à Perse et Lucain. Hélas, de cette œuvre vaste et complexe qui devait comprendre un *De poetis*, un *De oratoribus*, un *De philosophis* et un *De historicis*, seul nous est parvenu intégralement le *De grammaticis et rhetoribus* pour lequel nous disposons des travaux de Robert Kaster. Des autres parties nous n'avons plus que des fragments, heureusement assez nombreux, dont certains proviennent de la *retractatio* de la seconde partie de la *Chronique* d'Eusèbe réalisée par saint Jérôme, disciple savant de Donat. Jérôme a puisé chez Suétone trente et une notices. Les vestiges du *De poetis* sont, par chance, assez importants. Cinq des biographies ont échappé au naufrage, Térence, Virgile, Horace, Lucain et Perse, probablement dans leur texte original. Après August Reifferscheid (Leipzig, 1860), l'édition de référence est celle d'Augusto Rostagni, *Suetonio De poetis e biografi minori*, Turin, 1944. Malgré les critiques d'Ettore Paratore, *Una nuova ricostruzione del "de poetis" di Suetonio. Seconda edizione rifatta*, Bari, 1950 (nuova edizione a cura di C. Questa, L. Bravi, G. Clementi, A. Torino, saggio introduttivo di A. Barchiesi, Urbino, 2007), cet ouvrage continue de rendre de grands services aux spécialistes de littérature antique. Le temps était certainement venu de fournir aux érudits une nouvelle édition critique de ces biographies, avec traduction et commentaire. Ce travail méticuleux a été l'objet de la thèse d'Habilitation présentée par Markus Stachon (Bonn, 2019), dont le présent volume est issu. Une introduction traite six points : Jérôme et Donat comme témoins du *De poetis* de Suétone, la vie de Suétone et une datation possible du *De poetis* (publication entre 107 et 110 ap. J.-C.), la question difficile du genre littéraire, à la limite entre historiographie et fiction (au fil du temps, les faits historiques se sont mêlés toujours davantage aux récits fictifs, à tel point qu'il est vain de vouloir séparer dans les biographies histoire et fiction), le dernier exemplaire du *De poetis* (Isidore de Séville, *Origines*, VIII, 7, 1-8, vers 630, semble être le dernier à citer l'opuscule suétonien), l'histoire de l'édition et le texte des vies conservées, la collecte des sources possibles et les témoins de la réception des vies perdues. La deuxième partie donne l'édition des cinq vies conservées avec apparat critique et traduction en regard. (1) La

Guillaume BONNET, *Varron. La langue latine. Tome IV. Livre VIII*. Texte établi, traduit et commenté par G.B. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol. 12,5 x 19,2 cm, XLII-84 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE – SÉRIE LATINE, 432). Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-01491-0.

Parmi les ouvrages que nous a légués l'antiquité latine, il en est peu qui présentent autant de difficulté que le *De lingua Latina* de Varron. On eût aimé avoir en mains l'œuvre complète, mais seuls les livres 5 à 10 du traité sont parvenus jusqu'à nous, et encore avec des lacunes, petites ou grandes. Le manuscrit de Florence, *Laurentianus Pluteus* LI, 10 (F), du XI^e^ s., qui nous transmet le texte, est en mauvais état. Il s'agit d'un *codex unicus*, dont dérivent, directement ou indirectement, tous les autres manuscrits. Une grande partie des écrits grammaticaux en grec et en latin sur lesquels Varron se fonde est perdue. De surcroît, la langue fonctionnelle de Varron, fort éloignée de la prose élégante des contemporains Cicéron et César, présente des difficultés importantes. Pour toutes ces raisons, on doit saluer l'important travail scientifique consacré au traité linguistique de Varron, lequel, en plus des aspects techniques, est une mine d'informations sur les mœurs, la religion et la topographie de la Rome de la fin de la République. G. Goetz et F. Schoell ont donné, en 1910, une édition critique, qui ne comporte pas moins de 440 *cruces*. R.G. Kent a publié, en 1938, le texte dans la *Loeb Classical Library,* avec une traduction anglaise. En 2009, W. De Melo a fait paraître une édition complète du traité : introduction, texte, traduction et commentaire. Certains livres ont fait l'objet d'éditions commentées. L'édition de la CUF progresse elle aussi. Les tomes II (livre VI) et III (livre VII) ont paru respectivement en 1985 et 2019 par les soins de P. Flobert. Le tome I (livre V) manque toujours, mais J. Collart a donné une excellente édition commentée de ce livre en 1954. Voici à présent le tome IV (livre VIII). Il restera donc, outre le livre V (tome I), les livres IX et X ainsi que les fragments des livres XXI à XXV conservés. Tandis que les livres 5-7 traitent de l'étymologie, Varron a consacré six livres de son traité à la morphologie. Nous possédons les trois premiers livres de l'hexade morphologique (VIII-X), avec quelques lacunes, tandis que les livres XI-XIII, dont le contenu est pratiquement impossible à reconstituer, sont perdus. Varron s'intéresse à un problème préliminaire sur le statut ontologique de l'analogie. Le livre VIII contient des arguments contre l'existence et la validité de l'analogie, tandis que le livre IX présente ceux en faveur de son existence et de sa prévalence sur l'irrégularité (l'anomalie) dans la morphologie latine. Le livre X pose quant à lui la question « où faut-il chercher l'analogie ? ». Le livre VIII est donc un livre polémique. L'économie de l'introduction est simple et claire : la place des livres morphologiques dans l'économie du traité, l'histoire de la querelle analogie/anomalie et sa réévaluation par la science moderne, la méthode et les notions théoriques, le plan, le texte, l'établissement du texte, les fragments. L'introduction se termine par des références bibliographiques, une analyse du livre VIII et le *conspectus siglorum*. Le texte court sur trente pages avec un apparat critique assez sobre. Il suit le texte de F malgré les nombreuses altérations. Les passages corrompus forcent à la conjoncture. Il ne faut être ni trop prudent ni trop audacieux. On trouve plusieurs propositions neuves, reprises p. XXVIII. Les difficultés ne manquent pas. Au § 3, la leçon *legium* de F est inacceptable. L'éditeur propose *legi et unde*, alors que les corrections conjointes de Goetz-Schoell et Dalhmann *legi <c>um <a lego>* (ou bien *<de> lego* [Goetz-Schoell]) sont généralement

acceptées (Kent ; De Melo). Dalhmann ajoutait entre *nunc* et *ideo* un <*id*> superflu (l'éditeur a raison de ne pas l'accepter), car on complète le verbe *videmus* facilement par le membre de phrase qui précède *quae inter se rerum cognatio esset*. Il faut, de toute façon, une ponctuation après *proragatum* (deux points [Kent] ; point-virgule [De Melo]). Au § 10, l'éditeur a raison de conserver la leçon de F *quorum*, *lectio difficilior*. L'explication donnée dans la note 3 (p. 35) est ingénieuse, mais il paraît plus simple de dire que l'on trouve un accord neutre du pronom relatif avec *res* pour antécédent (Leumann-Hoffman-Santyr, *LG*, II, p. 432 *res, quod*…). Au § 4, nous trouvons *ipsius rei naturam, de quo*. L'éditeur a raison de ne pas accepter la correction *qua* proposée par L. Spengel et donne à la note 2 (p. 38) la bonne justification (glissement de *res* au neutre). Au § 11, l'éditeur admet la correction *quorum* (pour *quarum*) de Laetus, mais rejette celle de L. Spengel *rerum* pour *generum* (F). Ici, L. Spengel, qui édite *quarum rerum*, a peut-être raison. Sa correction est ingénieuse, car elle permet de relier les § 10 et 11. Varron distingue bien, dans le § 10, deux catégories de *res*, les mots déclinables (*fecundum genus*) et les mots indéclinables (*sterile genus*). Le paragraphe 11 se rattache à la première catégorie. Un autre passage difficile apparaît au § 16. Le texte est : *(casus) sine controuersia sunt quinque*. Suit une énumération des six *casus* latins. Il doit donc y avoir une lacune, que Goetz-Schöll comblent, dans l'apparat critique, *apud illos, sex apud nos*. L'éditeur propose *sine controuersia sunt obliqui quinque* et a raison (n. 2, p. 39-40) de mettre la remarque de Varron en lien avec le grec (qui n'a pas d'ablatif). Les grammairiens hellénistiques d'obédience aristotélicienne ne reconnaissaient pas le nominatif comme un cas, à la différence des stoïciens. Mais les stoïciens ne considèrent pas non plus le vocatif comme un cas. Pour eux, il existe seulement trois πλάγιαι πτώσεις : génitif, datif, accusatif (Diocles Magnes *apud* Diog. Laërt. VII 64 = *SVF* II, fr. 183 von Arnim). La proposition de Goetz-Schöll pourrait convenir ici, car Varron établit seulement une distinction entre le grec, qui a cinq cas, et le latin, qui en a six. Le grammairien ne fait pas nécessairement écho à une *controuersia* (*sine controuersia* est synonyme de *sine dubio* [*TLL*, IV, 784.58-66]). Le § 20 évoque les trois personnes du verbe. La deuxième manque. Voilà pourquoi les éditeurs suppléent *ad quem* entre *qui* et *de quo*. L'éditeur reprend toutefois la proposition de Dahlmann (*quo*) et traduit par « à qui ». C'est assez étonnant. Pourquoi pas le datif *cui*, qui peut s'appuyer sur le témoignage des grammairiens, comme Donat (IV, 384, 18 Keil : *secunda persona, cui dicitur*). Le *ad quem* peut aussi se comprendre, car Denys le Thrace utilise une préposition pour caractériser la deuxième personne (51, 5 Uhlig : πρὸς ὃν ὁ λόγος [voir le commentaire de J. Lallot, *La Grammaire de Denys le Thrace*, Paris, 1998², p. 171]). Un passage particulièrement difficile se trouve au début du § 21 : *quoniam dictum de duobus declinatio cur et in quas sit facta, tertium quod relinquitur quemadmodum nunc dicetur*. L'éditeur accepte avec raison la correction de Müller. Il s'agit d'une phrase de transition : Varron introduit un troisième point *tertium quod reliquitur*, c'est-à-dire *quemadmodum*, après avoir parlé du *cur* et du *quo* de la *declinatio*. Pour la clarté, il faudrait peut-être ajouter des virgules : *duobus, declinatio … tertium quod reliquitur, quemadmodum, nunc dicetur*. Au § 23, l'ajout de <*in*> devant *declinatione* (idem § 29 <*ad*> devant *atrium*, § 34 <*a*> devant s*imilibus* et § 53 <*ab*> devant *aliqua*) n'est pas nécessaire. On a identifié un phénomène (qui paraît peu logique) de lien ἀπὸ κοινοῦ par « effet rétroactif » qui se retrouve dans toute la littérature latine (Leumann-Hoffman-Santyr, *LG*, II, p. 835, f [avec renvoi à ce passage]). Le mot manquant (ici

une préposition) est le premier, pas le second. Le § 36 contient une phrase qui a donné du fil à retordre aux éditeurs : *dissimile Plautus et Plautius et commune ut huius Plauti et Marci*. Comme l'indique la note 5 (p. 47), c'est l'addition finale du génitif *Marci* qui est inattendue. Pour comprendre ce génitif, il faudrait ajouter <*et Marcus et Marcius*>, comme l'a proposé Groth (ajout repris par Kent). La présence de *huius* peut s'expliquer comme un mot-repère (*ut* signifie « par exemple », non « comme ») pour identifier *Plauti et Marci* comme des génitifs singuliers. C'est un usage répandu chez les grammairiens latins (voir Varron, § 66 et 70). L'usage pédagogique romain déclinait les paradigmes nominaux en les faisant précéder des différentes formes de *hic*. Au § 57, l'éditeur adopte une correction de Dahlmann *cantator* <*non dicitur*>. On peut toutefois se demander si la proposition de Popma (1601), mentionnée dans l'apparat critique, n'est pas préférable : *cantando* <*non*>. Au § 79, la première phrase est très curieuse. L'éditeur conserve, avec Dahlmann, le texte de F *in mediis non sunt*, alors que beaucoup d'éditeurs ont corrigé le texte, comme le montre l'apparat critique. Même s'il est sage de conserver, autant que possible, le texte transmis, une correction semble ici inévitable (on attendrait plutôt *in medio* [*TLL*, VIII, 587.80-588.14]), car le *in his* qui suit pose problème : *in* <*quibusdam*> *media* (compte tenu de la phrase suivante *item minima in quibusdam non sunt*) ou *in* <*aliis*> *media*. La traduction d'un texte technique n'est pas simple. Varron n'est ni agréable ni aisé à traduire. Il faut être littéral avec le risque d'être aussi sec que le texte source. Pour les exemples, il est nécessaire de reproduire les mots latins et de mettre la traduction entre parenthèses. Dans la phrase introductive, les traducteurs font de *oratio* un synonyme de *lingua*. Varron trace ici le plan de son ouvrage de sorte qu'*oratio* se rapporte plutôt à son exposé (traduction : « mon exposé »). Le commentaire occupe les pages 31 à 73. Il peut être assez succinct, conformément aux normes de la CUF, car nous disposons du commentaire savant de Hellfried Dahlmann (Berlin, 1940 [2003³]). L'édition est complétée par un *index auctorum*, un *index Graecus* et un *index exemplorum*. Il eût peut-être été utile d'avoir un index des mots techniques.

Bruno ROCHETTE

Richard TARRANT, *Horace's* Odes. Oxford, Oxford University Press, 2020. 1 vol., XXII-239 p. (OXFORD APPROACHES TO CLASSICAL LITERATURE). Prix : 99 $. ISBN 978-0-1-9515675-1.

L'objectif de la collection *Oxford Approaches to Classical Literature* est expliqué dans l'avant-propos : il s'agit d'abord et avant tout d'offrir quelque chose de lisible, de ne pas perdre le lecteur avec des détails, tout en offrant plus de précisions qu'une encyclopédie. Les ouvrages de la collection se concentrent soit sur une œuvre, soit sur un ensemble d'œuvres et chaque volume a son identité propre en fonction du rédacteur. Nous pouvons déjà saluer la réalisation du but visé dans cet ouvrage sur Horace. Quant aux objectifs que se fixe Richard Tarrant dans sa préface, il s'agit avant tout de montrer aux lecteurs qui ne lisent pas le latin les mécanismes d'un poème, malgré le fait que la poésie d'Horace soit très dense. Lui-même n'est pas un grand spécialiste d'Horace, comme il l'avoue, mais il ne prétend pas s'adresser aux spécialistes. Il a plutôt l'intention d'écrire aux amateurs de poésie qui rencontrent Horace pour la première fois. Toutefois, il espère que ses interprétations pourront aussi intéresser les classiques et les

sur l'usage et les contextes avec leur traduction. À ces notes s'ajoutent des commentaires concernant des problèmes de critique textuelle, de phonétique, de morphologie et de syntaxe ainsi que des parallèles littéraires. Le corpus de textes est fondé sur l'édition de S.A. Stephens et J.J. Winkler, *Ancient Greek Novels: the Fragments: Introduction, Text, Translation, and Commentary*, Princeton, 1995. Viennent s'y ajouter des fragments identifiés avec plus ou moins de certitude comme « romans grecs » : *P. Oxy*. 4760, 4761, 4762, 4811, 4945, 5262, 5263, 5264, 5354, 5355, 5356 ainsi que *P. Mich.* inv. 3402v (MP³ 2622.11), publié par J. Alvares et T. Renner, *A New Fragment of the Metiochos and Parthenope Romance?*, dans I. Andorlini *et al.* (Eds), *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia (Firenze 23-29 agosto 1998)*, I, Florence, 1998, p. 35-40, pl. I. L'édition plus récente de M.P. López Martinez, *Fragmentos papiráceos de novela griega*, Alicante, 1998, la seule qui soit dotée d'un apparat critique positif, a été comparée avec celle de Stephens-Winkler en vue d'identifier les différences textuelles. Les références renvoient à ces deux ouvrages. D'autres éditions, antérieures ou postérieures, ont été comparées au texte de López Martinez (1998). Dans certains cas, l'auteur a procédé à un examen autoptique de certaines pièces, à Oxford, ou d'après des photos disponibles en ligne ou dans des bases de données. La présentation formelle du lexique correspond à l'organisation hiérarchique des articles du *DGE* et respecte les conventions ainsi que les abréviations en usage dans ce dictionnaire. Les commentaires qui accompagnent les lemmes sont d'un grand intérêt pour la critique textuelle, le contexte du papyrus et l'analyse des interprétations des termes par comparaison avec l'usage dans les romans conservés ou chez les auteurs contemporains. Le lexique proprement dit est complété par une annexe intitulée *Notabilia Lexicográphica*. On y trouve un commentaire des *hapax eiremena* (mots attestés seulement dans les fragments papyrologiques de romans et inconnus dans les sources littéraires et documentaires connues) et des mots rares (attestés seulement dans les papyrus de romans et absents des romans existants) ainsi qu'une liste complète des anthroponymes (dont une grande partie sont des *hapax legomena*), des théonymes, des toponymes et ethnonymes. Il est ainsi possible d'analyser le statut social des personnages grâce à une classification typologique des fragments papyrologiques de romans grecs. Le volume est complété par une importante bibliographie. Il va sans dire qu'il s'agit d'un outil lexicographique très utile, en particulier pour l'étude du vocabulaire grec des époques hellénistique et romaine.

Bruno ROCHETTE

Olivia C. COCKBURN, *Los verbos latinos en –izare (–issare, –idiare). Adaptación, uso y desarrollo del morfema griego –ίζειν en el latín antiguo*. Madrid, Ediciones Clásicas, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 236 p. (BIBLIOTHECA LINGUAE LATINAE, 8). Prix : 15 €. ISBN 978-84-7882-870-8.

À la faveur des contacts entre le grec et le latin, le morphème verbal grec –ίζειν, très productif en grec (« faire comme quelqu'un » et « parler comme quelqu'un »), déjà bien présent chez Homère, a donné naissance, adapté en latin, à une série de verbes de la première conjugaison en *–issare* (en latin archaïque), puis en *–izare* (depuis le Ier s. av. J.-C.), enfin en *–idiare* (à partir du IIe s. ap. J.-C.). La forme *–issare*, qui relève du dorien, a été normalisée en *–izare* avec l'introduction du graphème, tandis que

–idiare émane de la prononciation populaire. L'importance du phénomène est illustrée par la liste de tels verbes établie par A. Funck (1887). Ce suffixe verbal est entré en latin par différents canaux : la langue populaire des locuteurs bilingues de l'époque archaïque, la traduction des textes bibliques et les traités techniques de l'époque tardive. Cette suffixation a eu des prolongements dans les langues romanes (esp. *–ear, –izar*, fr. *–oyer, –iser*, it. *– eggiare, –izzare*, etc.) et germaniques (all. *–isieren*). Dans le prologue, B. García-Hernández plaide pour une inclusion adéquate des verbes latins en *–idiare/ –izare* dans les dictionnaires étymologiques de l'espagnol. Le but de cette étude, issue d'une thèse de doctorat (Madrid, 2012), est d'inventorier les verbes latins en *–izare* (*–issare, –idiare*) qui apparaissent dans la langue latine entre le III^e^ s. av. et le VI^e^ ap. J.-C., en tenant compte du type de textes où ils sont employés. Un ensemble de cent dix-neuf verbes est identifié. C'est finalement assez peu, si l'on compare aux langues romanes. L'analyse porte sur le processus d'adaptation phonétique, graphique et morphologique ainsi que sur la relation entre les verbes en *–izare* et les formations qui utilisent d'autres suffixes, comme *–ficare*. L'approche est celle de la sémantique structurelle d'E. Coseriu, qui identifie des structures paradigmatiques selon le champ lexical et la classe lexicale. Il distingue les structures paradigmatiques primaires et secondaires, ces dernières se répartissant en trois groupes : structures secondaires de modification, de composition et de développement. Une introduction théorique et méthodologique comporte une très brève (et peu utile) présentation des rapports entre le grec et le latin, des remarques sur le suffise *–izare* (*–issare*) chez les grammairiens latins, un état de la question et un développement méthodologique faisant état de quatre orientations théoriques : Mignot (1969), Coseriu (1977), García-Hernández (1980) et López-Moreda (1987). Il est curieux de ne pas trouver trace de l'ouvrage de James Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, qui donne une définition (p. 18-29) de l'« emprunt » en le distinguant du « code-switching » et de l'« interférence ». L'emprunt est bien un phénomène qui relève du bilinguisme dans la mesure où le transfert initial ou la création du mot sont opérés par des locuteurs qui connaissent la langue source et la langue cible. Toutefois, une fois que le vocable est intégré au vocabulaire de la langue cible, il ne relève plus du phénomène de contact, car l'utilisateur du mot peut ne pas connaître la langue source, ni même être conscient de l'origine étrangère du mot. L'introduction aurait gagné en valeur en développant la théorie de l'emprunt/calque, de la néologie et de l'hybridation. On peut voir l'étude d'Elisabetta Magni, *Suffix Borrowing and Conflict Through Latin-Greek Hybrid Formations*, *Pallas*, 103 (*Études de linguistique latine* II), 2017, p. 283-291 à propos du suffixe *–inus* et, surtout, celle de Michèle Fruyt, *L'emprunt suffixal du latin au grec*, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 82, 1987, p. 227-255. Tandis que, du point de vue diachronique, l'historien de la langue établit qu'un mot est passé d'une langue à l'autre, l'approche synchronique met l'accent sur le sentiment du locuteur et sur la conscience qu'il a ou non de l'origine étrangère d'un mot. Le processus comporte, à une extrémité, le *xénisme*, vocable perçu comme étranger dans la langue emprunteuse et désignant des réalités étrangères, et, à l'autre bout, le *mot complètement intégré,* dont l'origine étrangère n'est plus ressentie. C'est sans doute le cas de *comissari* « faire bombance », qui a donné lieu à une série importante de dérivés. Entre les deux, se trouve le *pérégrinisme*, mot toujours perçu comme étranger, mais désignant des réalités familières à la langue cible. – L'étude est envisagée selon un schéma diachronique

classique. Cinq chapitres suivent la périodisation traditionnelle du latin : période archaïque, époque classique, Haut-Empire, Bas-Empire et latin tardif. Au sein de chaque entité, les verbes sont étudiés individuellement dans l'ordre alphabétique. Le latin archaïque fournit vingt-trois verbes en *–issare* (*–izare*), quinze emprunts grecs, quatre créations latines à partir de bases grecques et quatre à partir de bases latines. La majorité des créations nouvelles apparaît chez Plaute, où elles sont motivées et constituent presque toutes des « hapax ». Le suffixe –ίζειν, qui est ressenti comme fondamentalement grec, apparaît dans des verbes imitatifs « agir comme » (*graecissare* « imiter les Grecs », « parler grec ») et dans des verbes instrumentaux « activer, utiliser » (*cymbalissare* « frapper les cymbales »). Il est difficile de dire si ces verbes sont des emprunts au grec ou des créations latines à partir de bases grecques, car le bilinguisme est prégnant à cette époque. En réalité, chez Plaute, ces verbes apparaissent dans la bouche d'esclaves et sont donc probablement des xénismes, dans la mesure où ils sont perçus comme grecs et caricaturent la langue grecque. La question du rôle sociologique du grec chez Plaute est mal posée : on renverra à l'étude de G.P. Shipp, *Greek in Plautus*, *WS* 66 (1953), p. 105-112. On trouve des créations plaisantes comme le fréquentatif *siciliciss(it)are* (« imiter les Siciliens, avoir l'accent sicilien »), *atticissare* (« être attique ») et *patricissare* (« se comporter comme son père »), hybride forgé sur une base latine (*pater*). Titinius créera l'hybride *exuibrissare* « faire vibrer sa voix en chantant, moduler ». Les verbes en *–izare*, graphie qui tend à s'imposer, sont rares dans le latin classique. Le suffixe, qui conserve une forte coloration grecque, est caractéristique de la langue populaire. Les auteurs de cette période évitent en général les éléments grecs. Les verbes concernent des domaines techniques où la culture grecque prédomine : la musique (*citharizare* « jouer de la cithare »), l'architecture (*trullissare* « enduire, crépir avec une *trulla* ») et la rhétorique (*rhetorissare* « déclamer »). On peut y ajouter la médecine avec *gargarissare* « se gargariser ». Seuls quinze verbes apparaissent dans le latin du Haut-Empire : dix emprunts grecs et cinq créations (une à partir d'une base grecque et quatre à partir d'une base latine). Chez Pline et Suétone, on trouve des emprunts grecs avec le suffixe *–izare,* tandis que ceux qui apparaissent chez Pétrone présentent, comme chez Plaute, les variantes *–idiare* et *–issare*. La forme savante *–izare* apparaît dans un contexte littéraire, tandis que *–idiare* se limite à la langue populaire et reflète une prononciation différente de <*z*> chez les esclaves grecs. La variante archaïque en *–issare* est rare : deux cas chez Pétrone, dont un dans un passage corrompu : *exopinisssare* « penser » (?) (62, 14) et *excatarissare* (67, 10), au sens obscur. Un autre verbe curieux est *lachanizare* « être languissant », sur lequel Auguste, d'après Suétone (*Aug*., 87, 1-2), aurait forgé *betizare* « être mou ». Il s'agit probablement de « grec des Romains », dans la mesure où le verbe n'apparaît pas en grec, sauf à la voix moyenne et dans le grec tardif et byzantin « recueillir des herbes » (lexique de Photios ; Souda) et « se nourrir d'herbes » (*Hippiatrica*). Suétone témoigne de la productivité de ces verbes en dehors de la langue littéraire et, en même temps, de leur stigmatisation en tant qu'usages populaires. Dans le latin du Bas-Empire, on dénombre trente-quatre verbes en *–izare* dans les premiers textes chrétiens écrits en latin. Il s'agit pour la plupart d'emprunts grecs qui désignent des rites ou des activités fondamentales du christianisme (*exorcizare* « exorciser, chasser les démons », *euangelizare* « prêcher l'Évangile ») ou qui ont pris des significations nouvelles spécifiques à l'intérieur du latin (*baptizare* « baptiser »). Un seul verbe est formé sur une base latine *praeconizare*

« proclamer ». Cinq emprunts grecs sont modifiés par l'ajout une préfixe latin *prae-*, *re-*, etc. Le chapitre 6, consacré au latin tardif, est divisé en deux parties : les textes chrétiens et les traités techniques. Dans le latin chrétien et technique, les valeurs sémantiques de ces verbes sont variées. Dans la langue des auteurs chrétiens, on dénombre vingt verbes nouveaux en *–izare*. La plupart sont des emprunts directs au grec (*syllogizare* « faire un syllogisme », *tyrannizare* « se comporter comme un tyran »), tandis que quatre sont des créations à l'intérieur de la langue latine (trois à partir de bases grecques et un à partir de bases latines) : *tibizare* « jouer de la flûte », *martyrizare* « souffrir le martyre », *epicurizare* « suivre la doctrine d'Épicure ». Le phénomène de l'ajout d'un préfixe s'amplifie (*supersyllogizare* « abuser de l'explication par le syllogisme »). Les traités techniques présentent vingt-cinq verbes en *–izare* (*–idiare*), dont seize sont des emprunts au grec, deux des créations latines à partir de bases grecques et sept à partir de bases latines. L'usage du suffixe est à présent consolidé. Souvent motivées, ces formations sont productives à l'intérieur de leur domaine sémantique. L'étude est complétée par un inventaire ainsi qu'une liste de synonymes et de verbes de la même famille lexicale. – Les défauts de ce travail sont assez nombreux. Les soubassements théoriques sont assez faibles, les analyses peu originales, la bibliographie mal maîtrisée et incomplète – on regrettera l'absence du dictionnaire de G.A.E. Saalfeld, *Tensaurus Italograecus*, Vienne, 1884 [Hildesheim, 1964] –, des redites apparaissent dans l'exposé, des index font défaut, des erreurs matérielles déparent le texte (p. 95 on corrigera « Capítulo 3 » en « Capítulo 4 »), des références sont erronées ou peu précises. À propos de *opicizare* (p. 180-181), l'analyse de la Scholie à Juvénal 3, 207 (p. 43, 17-20 Wessner : *opizin* (*opi<ci>zin, i. e.* ὀπικίζειν [ὀπικίζω signifie « presser (un fruit) »] *Gr<a>eci dicunt de his, qui inperite locuntur, alii opicos dicunt eos, qui foedam uocem habent*) est superficielle. Il faut citer l'article de M. Dubuisson, « Les *Opici* : Osques, Occidentaux ou Barbares ? », *Latomus* 42 (1983), p. 522-545. Tout aussi superficielle est l'analyse de *barbarizare* (p. 152-153). En conclusion, même si l'apport de cette contribution est assez limité compte tenu des travaux déjà existants, nous disposons à présent d'une étude systématique de ces verbes très spécifiques, qui montrent comment le latin a joué le rôle de courroie de transmission entre le grec et les langues romanes (et même germaniques). Bruno ROCHETTE

Danièle CONSO, Forma. *Étude sémantique et étymologique, volume II*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 864 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 39 €. ISBN 978-2-84867-859-7.

Danièle Conso a soutenu en octobre 1990 devant l'Université de Paris IV Sorbonne une thèse de Doctorat d'État « Forma, *étude sémantique* » préparée sous la direction de Claude Moussy. Elle a entrepris la publication d'une version abrégée et mise à jour qui s'est concrétisée par la parution du premier volume de « Forma, *étude sémantique et étymologique* » (Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015), dont nous avons rendu compte ici même (*AC* 85 [2016], p. 378-380). Après une présentation des problèmes étymologiques et phonétiques sont étudiés les emplois de *forma* pour une qualité concrète des êtres animés (« traits distinctifs », « physique », « aspect

la scène, et même au placement des orateurs sur notre scène mentale, illustré par un schéma utile. Personne ne lira Arnobe de la même façon après avoir lu cette démonstration magistrale (p. 207-211), et après avoir réfléchi aux implications de sa mise en scène et de ses sources possibles chez Apulée, l'ensemble de cette analyse constituant un modèle pour la recherche des structures profondes, non seulement chez Arnobe, mais aussi chez d'autres apologistes extravagants de l'époque, pour lesquels, pour citer le *Hamlet* de William Shakespeare, « Though this be madness, yet there is method in 't ». L'œuvre d'Arnobe ne montre peut-être pas qu'il est un homme ouvert au dialogue – certainement pas lorsqu'il s'agit d'un dialogue cicéronien, comme le *De natura deorum*, qui se termine sur une note aporétique concernant la nature du divin (p. 378). Mais ce qui est fascinant dans l'œuvre d'Arnobe, c'est la manière dont on le voit clore l'un après l'autre les différents champs de dialogues de l'Antiquité, les différents points d'indétermination, les espaces de multiplicité que les antiquaires et les poètes avaient depuis longtemps ouverts et questionnés : dans ce seul livre, on voit se créer, pour reprendre le titre d'un riche ouvrage collectif dirigé par Simon Goldhill, *The End of Dialogue in Antiquity* (Cambridge, Cambridge University Press, 2009). Et pourtant, plus que cela, on peut voir que le dialogue n'est pas tout à fait terminé, du moins pas le dialogue avec lui-même : en plus de montrer qu'Arnobe retravaille ses diverses sources chrétiennes et païennes à des fins nouvelles, elle suggère également qu'Arnobe a tenté de retravailler ses propres écrits, notamment à travers ces parties du septième livre qui, dans l'esprit de Jacqueline Champeaux, représentent des fragments inachevés qui reviennent sur un thème qu'Arnobe avait déjà traité auparavant : l'embarras d'un dieu comme Jupiter qui répand la peste parmi des Romains innocents pour un crime dont ils ne sont pas responsables (p. 324 ; cf. p. 51-60). Nous nous demandons ce qu'Arnobe aurait pu dire à un interlocuteur païen qui aurait souligné la souffrance de personnes apparemment innocentes dans la Bible. Un tel dialogue aurait-il même été possible ? Comme le montre Jacqueline Champeaux, la réversibilité de certaines attaques d'Arnobe ne lui échappait pas, et il s'efforçait à l'occasion de les réfuter (p. 154 ; cf. Index Général *s.v.* Christ) ; d'autre part, comme elle le note, « Arnobe n'est pas grand théologien. Il est plus à l'aise sur le terrain de la polémique que sur celui de la réflexion ». Elle conclut : « Mais c'est un rhéteur qui, dans le débat, sait faire illusion » (p. 155). Et c'est ce pouvoir de tisser des illusions qui transparaît surtout dans le traitement d'Arnobe par cet ouvrage. En ce sens, le travail de Jacqueline Champeaux continuera d'être indispensable pour saisir une période cruciale dans le développement culturel, religieux et fondamentalement littéraire du christianisme en Occident.

Aaron J. KACHUCK

Franziska C. EICKHOFF, *Muße und Poetik in der römischen Briefliteratur*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2021. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XII-354 p. (OTIUM. STUDIEN ZUR THEORIE UND KULTURGESCHICHTE DER MUßE, 15). Prix : 79 €. ISBN 978-3-16-159958-3.

Cet ouvrage, issu d'une dissertation doctorale de Freiburg/Brisgau (2017), veut illustrer le lien entre lettre, poétique et loisir à travers l'étude de trois ensembles épistolaires romains : Cicéron (950 lettres, écrites entre 68 et 43 av. J.-C. et divisées en quatre *corpora)*, Sénèque le Philosophe (124 *Epistulae ad Lucilium* réparties en 20 livres,

probablement entre 68 et 42 ap. J.-C.) et Pline le Jeune (entre 100 et 110 ap. J.-C., neuf livres totalisant 247 lettres adressées à 105 correspondants et un dixième livre contenant 121 missives à et de Trajan). Après une brève présentation de la thématique du travail, deux chapitres théoriques étudient l'un l'importance de l'*otium* dans la société romaine et l'autre les points communs structurels entre la lettre antique et le loisir. L'*otium*, le « loisir de l'esprit », est une des préoccupations essentielles des Romains durant plusieurs siècles. Ce moment de l'existence était très valorisé, car, une fois libérés des *negotia* (Paulus Festus 185, 5 L *negotium* : *quod non sit otium*), des tâches vitales et contraignantes, les hommes libres pouvaient se consacrer à la culture de soi et à une quête de beauté et de vérité. Les échanges épistolaires, qui constituent le moyen de communication par excellence dans l'Antiquité, sont des occasions de faire l'expérience de l'*otium* dans des contextes divers. Les aspects matériels de la lettre antique sont rappelés : matériel et support d'écriture, acheminement, forme, but. La théorie antique de la lettre est connue grâce à plusieurs textes. Le grammairien Iulius Victor est le premier auteur à considérer la théorie de la lettre comme une partie du système rhétorique. Dans son *Ars Rhetorica* (IV^e^ s.), il distingue deux groupes de lettres, les *negotiales* et les *familiares*. Les premières traitent de thèmes sérieux et contiennent des récits, tandis que les secondes abordent des sujets de la vie de tous les jours. On trouve aussi des considérations théoriques sur la lettre chez Cicéron, qui fait une distinction entre *litterae privatae* et *litterae publicae*. L'Arpinate distingue encore trois groupes supplémentaires d'après le contenu : les lettres qui informent le destinataire, celles qui utilisent un ton décontracté (le *genus familiare et iocosum*) et les missives qui relèvent du *genus severum et grave*, adapté à la discussion de thèmes sérieux. La lettre antique, qui a été un genre littéraire très important et très diversifié, pose une série de problèmes littéraires théoriques : (1) l'authenticité et le caractère réel ou fictionnel des échanges épistolaires, (2) la publication et la confidentialité, (3) la dimension autobiographique, (4) le concept d'identité et (5) la lettre comme acte de communication performatif. Dans l'œuvre de Cicéron, qui a forgé le concept de *otium cum dignitate*, l'*otium* désigne un loisir choisi, réservé aux optimates retirés, pour un temps au moins, de l'agitation des affaires, un moment privilégié de la vie où l'individu, maître de lui-même, se construit intérieurement et cultive les valeurs morales. Chez lui, les mises en scène narratives de moments de loisir ne se trouvent toutefois pas dans les lettres, mais bien dans les préfaces des écrits philosophiques, qui présentent des dialogues philosophiques entre des membres de la classe aristocratique romaine. Ces scènes sont situées à un endroit précis en dehors de Rome, souvent à la campagne, où les participants à la conversation sont libres de leurs occupations sociales et politiques. Dans les lettres se trouvent aussi des échos à cette forme d'*otium* purement intellectuel consacré à la philosophie ou à la littérature. Cicéron souligne la joie et la satisfaction que lui procure cette occupation vouée à des questions philosophiques, par contraste avec les tâches politiques, présentées comme désagréables. Une forme particulière d'*otium* se présente dans ce qui devient pour Cicéron un espace de fuite, où il peut se retirer afin d'échapper à une réalité pénible et frustrante. Cet *otium* apparaît dans les situations de crise durant son consulat et, en particulier, durant les mois qui ont suivi la mort de sa fille Tullia, en février 45, quand il cherche une consolation en atténuant sa peine à travers une activité soutenue de type littéraire et philosophique. Cet état d'esprit se fait jour à nouveau dans les missives écrites durant son exil. Ici toutefois c'est l'impossibilité de l'*otium* qui est

mise en avant. Cicéron, incapable de se consacrer à une activité qui a un sens, doit attendre passivement que ses amis imposent son rappel à Rome. Les lettres d'exil, qui reflètent l'état mental de désolation de Cicéron, sont le miroir de son âme. Même écrire des lettres devient impossible pour lui. Le rapport entre loisir et lettre peut aussi apparaître sous un jour positif, par exemple lorsque l'écriture de lettres et d'autres activités de loisir ont un effet de consolation et d'apaisement, comme dans les *epistulae* que Cicéron écrit à Atticus avant et pendant la guerre civile. La conversation imaginaire avec un ami devient un espace de confiance. L'écriture d'une lettre peut aussi devenir une activité de loisir en soi. C'est le cas dans les lettres dans lesquelles Cicéron, réfléchissant sur la meilleure façon de mener sa vie, présente les activités intellectuelles comme des formes de loisir. Les lettres à Lucilius se présentent comme un itinéraire de l'*otium* philosophique : Sénèque termine dans la solitude et la sérénité une carrière riche en péripéties. Il attend la mort avec un souci constant de perfection. Dans les lettres de Sénèque, les scènes narratives de moments d'*otium* sont comparativement rares, même si les lettres paraissent traiter d'un mode de vie entièrement dédié au loisir. Parmi les activités et les situations décrites dans les *Epistulae morales* avec les paramètres de l'*otium*, on compte surtout la lecture de textes difficiles, la réflexion personnelle et la pensée philosophique (*meditatio*). Le point commun le plus important est une certaine forme de temporalité, dont on peut faire l'expérience dans les activités de loisir, lorsque l'individu se retire complètement en lui-même, de sorte qu'il ne perçoit plus le temps dans son déroulement linéaire. De cette façon, l'individu peut se concentrer sur les pensées de philosophes des temps antérieurs et migrer mentalement dans toutes les époques du passé. À travers le contact avec la philosophie, l'individu peut apprendre une attitude de vie qui le conduit au vrai bonheur, à une profonde satisfaction et à une attitude intérieure de sérénité. Grâce à la philosophie, un individu peut vaincre l'angoisse devant les coups du sort. Mais, en même temps, la sérénité est une condition nécessaire pour les activités philosophiques. Pour atteindre ce but, Sénèque recommande la *meditatio* et la réflexion personnelle, deux attitudes dont les lettres à Lucilius sont en quelque sorte un témoignage écrit. Comme la *meditatio* selon Sénèque comporte trois stades « lire, penser, écrire » (lecture de textes philosophiques, pensée critique sur des aspects choisis du texte lu, écriture de sa propre opinion sur le thème), ce processus devient particulièrement explicite à travers la réciprocité de la lettre. Enfin, le concept sénéquéen d'un mode de vie philosophique consacré à l'*otium* comporte une dimension sociale : Sénèque valorise souvent les activités intellectuelles contre les plaisirs sensoriels (les bains, les jeux du cirque) et montre que son mode de vie, par comparaison à celui de la masse, est meilleur et élitiste, car il n'est pas accessible à tous les hommes. Le philosophe ménage ainsi un espace, affranchi des normes sociales, permettant une réflexion sur des thèmes non conventionnels. Dans ce sens, l'*otium* chez Sénèque peut être caractérisé comme philosophique, élitiste et subversif. La vie qui est décrite dans les lettres de Pline le Jeune est caractérisée par des activités qui sont en lien avec l'*otium*. Il souligne le manque de temps libre à cause de son *negotium*. Les *negotia* ont en effet encore une place centrale dans la vie des aristocrates de la fin du I^er^ s. ap. J.-C., avec toutefois une différence par rapport à la situation de l'époque classique : le pouvoir politique est à présent entre les mains de l'empereur, de sorte que les sénateurs doivent se distinguer dans d'autres domaines, là où ils ne risquent pas d'entrer en concurrence avec l'empereur. Comme Cicéron et Sénèque, Pline lie surtout les

activités intellectuelles et littéraires avec l'*otium*. Pline considère que l'endroit approprié pour ses *studia*, qui comportent la mise au point et la publication de discours et de travaux littéraires ainsi que l'écriture de lettres, est son domaine de campagne et, en particulier, sa villa, décrite dans la lettre 2, 17. Chez Pline comme chez Cicéron, mais contrairement à Sénèque, l'*otium* est associé à un endroit concret. Un autre critère central pour ses activités de loisir est l'autodétermination, car il choisit lui-même à quelles activités il consacre son temps libre et son loisir, contrairement à ce qui se passe dans le domaine professionnel, où les obligations sont imposées. Une des manifestations de ce nouveau mode de vie élitiste est précisément l'écriture de lettres. Pline compte la capacité d'écrire des lettres parmi les caractéristiques de sa classe sociale. Cette thèse est renforcée par la fonction des correspondants, qui assurent la légitimité du mode de vie aristocratique tel qu'il est présenté. Contrairement à Sénèque, Pline n'adresse pas ses lettres à une seule personne, mais à un ensemble de contemporains qui se consacrent aux mêmes activités que lui. Ils s'occupent de littérature, de façon active ou passive, et demandent à Pline d'écrire des lettres plus longues sur des thèmes précis, comme l'éruption du Vésuve. De cette façon, Pline produit l'image d'être un membre de tout un groupe d'aristocrates qui ont les mêmes intérêts que lui et cultivent un mode de vie semblable au sien. Contrairement aux lettres de Cicéron et de Sénèque, les missives de Pline ont clairement un caractère dialogué plus faible. En conclusion, les ressemblances structurelles entre la lettre et l'*otium* se retrouvent dans les trois *corpora* épistolaires étudiés, mais avec des différences. Les *Epistulae* de Cicéron entretiennent un lien étroit avec la conversation personnelle, qu'elles remplacent, et montrent que la lettre peut assumer différentes formes d'échange. Le dialogue entre deux amis peut être une activité de loisir, qui peut très bien se concrétiser dans une conversation épistolaire. Chez Sénèque et Pline, les propriétés de la lettre sont intégrées dans un programme littéraire d'ensemble. De cette façon, la lettre présente non seulement une manière de vivre déterminée dans la sphère référentielle, mais devient aussi un canal à travers lequel les activités centrales de celui qui écrit la lettre sont présentées de façon pratique. En d'autres termes, la proximité de la lettre avec l'*otium* est présente de deux façons : une lettre peut informer un ami ou d'autres correspondants d'activités et d'expériences de loisir, mais elle peut aussi être utilisée comme moyen pour réaliser des activités de loisir comme des exercices philosophiques ou des pratiques littéraires. La présence de mots grecs dans la correspondance de Cicéron est évoquée p. 89, n. 10 [voir O. Elder & A. Mullen, *The Language of Roman Letters. Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto*, Cambridge, 2019, p. 111-174]. Cet aspect fort intéressant, dont parle Iulius Victor (27 : *Graece aliquid addere litteris suaue est*…), ne semble toutefois pas avoir été exploité (pour Pline le Jeune, voir Elder & Mullen, *op. cit.*, p. 71-74). Bibliographie et index. Bruno ROCHETTE

Yelena BARAZ, *Reading Roman Pride.* Oxford – New York, Oxford University Press, 2020. 1 vol., 325 p. (EMOTIONS OF THE PAST). Prix : 47,99 £. ISBN 978-0-19753-159-4.

Alors que l'orgueil est mentionné dans tous les textes latins antiques, ce sentiment n'avait pas encore fait l'objet d'une étude exhaustive car, selon Yelena Baraz, comme pour beaucoup d'autres émotions, les lecteurs contemporains partent du principe que

principes et les méthodes qui ont présidé à sa recherche typologique : l'aspect du verbe, la définition des structures périphrastiques et le phénomène de la grammaticalisation dans l'évolution de la langue (avec notamment les « voies de la grammaticalisation », dont relèvent la « dérive aoristique » et la « dérive imperfective »). Une attention particulière est accordée au rapport entre périphrase verbale et périphrase adjectivale, qui ne s'opposent pas strictement de façon binaire, mais forment un *continuum* (échelle de transitivité, d'après R. Pustet), aux deux extrémités duquel se trouvent les réalisations prototypiques du verbe et de l'adjectif. – Parmi les différentes constructions étudiées dans l'ouvrage se dégagent trois types majeurs, qui appartiennent à deux catégories aspectuelles : a) le *parfait* périphrastique (avec εἰμί + participe parfait, type βεβοηθηκώς εἰμί, « je suis venu en aide » [cf. Thuc., 3, 97, 3] et le fameux σχῆμα Σοφόκλειον, constitué de ἔχω + participe aoriste, type θαυμάσας ἔχω, « je me suis étonné » [Soph., *Oed. Col.* 1140 ; cf. par ailleurs Plt., *Phèdre* 257 c 1, « je me sens plein d'admiration », trad. L. Robin]) ; – b) l'*imperfectif* périphrastique (εἰμί + participe présent, du type δρῶν ἦν, « il faisait » [Soph., *Ajax*, 1324] ou encore ἦσαν προσδοκῶντες, « ils attendaient » [Luc 8, 40]). Pour ce qui est du développement historique de ces tournures, l'auteur montre de façon convaincante que les constructions avec l'auxiliaire εἰμί suivent les voies universelles de la grammaticalisation, soit l'évolution RÉSULTATIF > ANTÉRIEUR pour le parfait et l'évolution STATIF > PROGRESSIF pour l'imperfectif. – Le livre se termine par une conclusion très précise, une liste des sources utilisées, un glossaire des termes et des concepts, une bibliographie abondante, ainsi que plusieurs *indices* (*locorum*, *nominum*, *rerum*). – Il ne fait pas de doute que le travail de Kl. Bentein marque une avancée décisive dans la recherche sur l'aspect grec en général et sur les périphrases verbales en particulier ; à ce titre, sa valeur est dûment reconnue dans la dissertation récente de L. Sturm (*Die Verbalperiphrase im Altgriechischen. Synchronie und Diachronie*, Hamburg, Kovač, 2019), qui de son côté élargit l'enquête aux expressions avec l'auxiliaire γίγνομαι d'une part, et avec les verbes de position ἕστηκα, κεῖμαι et ἧμαι, κάθημαι, etc., d'autre part.

Lambert ISEBAERT

Gréta KÁDAS, *Léxico de los fragmentos papiráceos de novela griega (LPNG)*. Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 2021. 1 vol. 17 x 24 cm, 282 p. (DICCIONARIO GRIEGO-ESPAÑOL. ANEJO, 8). Prix : 23 €. ISBN 978-8-4001-0872-4.

S'il est un domaine de la littérature grecque qui a bénéficié des apports de la papyrologie, c'est bien le roman grec. Il n'est donc pas sans intérêt qu'un supplément du *Diccionario griego-español* (*DGE*), dirigé par le Professeur Rodríguez Adrados, soit consacré au lexique des fragments papyrologiques identifiés comme appartenant à des romans grecs. Ce fut l'objet de la thèse doctorale de Gréta Kádas. Les enjeux ne sont pas seulement lexicographiques. L'étude des mots et des contextes débouche sur des questions plus générales de type littéraire et exégétique, dont l'étude peut contribuer à une meilleure compréhension de la définition du genre littéraire du roman grec en général. Le lexique reprend la totalité des mots grecs attestés dans les papyrus concernés. Ces mots, traduits en espagnol et en anglais, sont accompagnés d'indications

sur l'usage et les contextes avec leur traduction. À ces notes s'ajoutent des commentaires concernant des problèmes de critique textuelle, de phonétique, de morphologie et de syntaxe ainsi que des parallèles littéraires. Le corpus de textes est fondé sur l'édition de S.A. Stephens et J.J. Winkler, *Ancient Greek Novels: the Fragments: Introduction, Text, Translation, and Commentary*, Princeton, 1995. Viennent s'y ajouter des fragments identifiés avec plus ou moins de certitude comme « romans grecs » : *P. Oxy*. 4760, 4761, 4762, 4811, 4945, 5262, 5263, 5264, 5354, 5355, 5356 ainsi que *P. Mich.* inv. 3402v (MP³ 2622.11), publié par J. Alvares et T. Renner, *A New Fragment of the Metiochos and Parthenope Romance?*, dans I. Andorlini *et al.* (Eds), *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia (Firenze 23-29 agosto 1998)*, I, Florence, 1998, p. 35-40, pl. I. L'édition plus récente de M.P. López Martinez, *Fragmentos papiráceos de novela griega*, Alicante, 1998, la seule qui soit dotée d'un apparat critique positif, a été comparée avec celle de Stephens-Winkler en vue d'identifier les différences textuelles. Les références renvoient à ces deux ouvrages. D'autres éditions, antérieures ou postérieures, ont été comparées au texte de López Martinez (1998). Dans certains cas, l'auteur a procédé à un examen autoptique de certaines pièces, à Oxford, ou d'après des photos disponibles en ligne ou dans des bases de données. La présentation formelle du lexique correspond à l'organisation hiérarchique des articles du *DGE* et respecte les conventions ainsi que les abréviations en usage dans ce dictionnaire. Les commentaires qui accompagnent les lemmes sont d'un grand intérêt pour la critique textuelle, le contexte du papyrus et l'analyse des interprétations des termes par comparaison avec l'usage dans les romans conservés ou chez les auteurs contemporains. Le lexique proprement dit est complété par une annexe intitulée *Notabilia Lexicográphica*. On y trouve un commentaire des *hapax eiremena* (mots attestés seulement dans les fragments papyrologiques de romans et inconnus dans les sources littéraires et documentaires connues) et des mots rares (attestés seulement dans les papyrus de romans et absents des romans existants) ainsi qu'une liste complète des anthroponymes (dont une grande partie sont des *hapax legomena*), des théonymes, des toponymes et ethnonymes. Il est ainsi possible d'analyser le statut social des personnages grâce à une classification typologique des fragments papyrologiques de romans grecs. Le volume est complété par une importante bibliographie. Il va sans dire qu'il s'agit d'un outil lexicographique très utile, en particulier pour l'étude du vocabulaire grec des époques hellénistique et romaine.

Bruno ROCHETTE

Olivia C. COCKBURN, *Los verbos latinos en –izare (–issare, –idiare). Adaptación, uso y desarrollo del morfema griego –ίζειν en el latín antiguo*. Madrid, Ediciones Clásicas, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 236 p. (BIBLIOTHECA LINGUAE LATINAE, 8). Prix : 15 €. ISBN 978-84-7882-870-8.

À la faveur des contacts entre le grec et le latin, le morphème verbal grec –ίζειν, très productif en grec (« faire comme quelqu'un » et « parler comme quelqu'un »), déjà bien présent chez Homère, a donné naissance, adapté en latin, à une série de verbes de la première conjugaison en *–issare* (en latin archaïque), puis en *–izare* (depuis le Ier s. av. J.-C.), enfin en *–idiare* (à partir du IIe s. ap. J.-C.). La forme *–issare*, qui relève du dorien, a été normalisée en *–izare* avec l'introduction du graphème, tandis que

logiquement de ses propres analyses ; mais cela est très secondaire au regard de la réussite de cette thèse dans son ensemble. L'absence de conclusion générale surprend un peu, mais il est vrai que, comme souvent dans les thèses anglo-saxonnes, la qualité de l'introduction rendait cet exercice moins nécessaire. Les analyses les plus neuves et les plus originales se trouvent principalement dans les chapitres centraux, 3 (Hypsipyle), 4 (Jocaste) et 5 (Œdipe), mais l'ouvrage dans son ensemble est un modèle d'approche méthodologique pertinente et fine applicable à d'autres œuvres que la *Thébaïde*. François RIPOLL

Markus STACHON (Ed.), *Sueton,* De poetis*. Text, Übersetzung und Kommentar zu den erhaltenen Viten nebst begründeten Mutmaßungen zu den verlorenen Kapiteln*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2021. 1 vol. relié, 17 x 25 cm, 580 p. (WISSENSCHAFTLICHE KOMMENTARE ZU GRIECHISCHEN UND LATEINISCHEN SCHRIFTSTELLERN). Prix : 98 €. ISBN 978-3-8253-4852-6.

Les historiens de la littérature latine savent quel profit ils peuvent tirer du *De viris illustribus* de Suétone pour l'étude de la tradition historique et biographique des poètes latins, de Livius Andronicus à Perse et Lucain. Hélas, de cette œuvre vaste et complexe qui devait comprendre un *De poetis*, un *De oratoribus*, un *De philosophis* et un *De historicis*, seul nous est parvenu intégralement le *De grammaticis et rhetoribus* pour lequel nous disposons des travaux de Robert Kaster. Des autres parties nous n'avons plus que des fragments, heureusement assez nombreux, dont certains proviennent de la *retractatio* de la seconde partie de la *Chronique* d'Eusèbe réalisée par saint Jérôme, disciple savant de Donat. Jérôme a puisé chez Suétone trente et une notices. Les vestiges du *De poetis* sont, par chance, assez importants. Cinq des biographies ont échappé au naufrage, Térence, Virgile, Horace, Lucain et Perse, probablement dans leur texte original. Après August Reifferscheid (Leipzig, 1860), l'édition de référence est celle d'Augusto Rostagni, *Suetonio De poetis e biografi minori*, Turin, 1944. Malgré les critiques d'Ettore Paratore, *Una nuova ricostruzione del "de poetis" di Suetonio. Seconda edizione rifatta*, Bari, 1950 (nuova edizione a cura di C. Questa, L. Bravi, G. Clementi, A. Torino, saggio introduttivo di A. Barchiesi, Urbino, 2007), cet ouvrage continue de rendre de grands services aux spécialistes de littérature antique. Le temps était certainement venu de fournir aux érudits une nouvelle édition critique de ces biographies, avec traduction et commentaire. Ce travail méticuleux a été l'objet de la thèse d'Habilitation présentée par Markus Stachon (Bonn, 2019), dont le présent volume est issu. Une introduction traite six points : Jérôme et Donat comme témoins du *De poetis* de Suétone, la vie de Suétone et une datation possible du *De poetis* (publication entre 107 et 110 ap. J.-C.), la question difficile du genre littéraire, à la limite entre historiographie et fiction (au fil du temps, les faits historiques se sont mêlés toujours davantage aux récits fictifs, à tel point qu'il est vain de vouloir séparer dans les biographies histoire et fiction), le dernier exemplaire du *De poetis* (Isidore de Séville, *Origines*, VIII, 7, 1-8, vers 630, semble être le dernier à citer l'opuscule suétonien), l'histoire de l'édition et le texte des vies conservées, la collecte des sources possibles et les témoins de la réception des vies perdues. La deuxième partie donne l'édition des cinq vies conservées avec apparat critique et traduction en regard. (1) La

Vita Terenti a été transmise comme partie du commentaire de Donat à Térence. (2) La *Vita Vergilii* nous est parvenue avant l'introduction du commentaire de Donat aux *Bucoliques*. (3) La *Vita Horatii* (*Adnot. in Horat., cod. Bland. vet. deperditus ; codd*. Paris. 7974, 7971, 7972) est présentée comme étant de Suétone par Porphyrion (comm. à Hor. *Epist*., II, 1, 1). (4) La *Vita Lucani* se trouve dans les manuscrits du *Bellum civile* et accompagne les *Commenta Bernensia* (*Adnot. in Lucan*., cod. H 113 ; Bern. 370, etc.). (5) La *Vita Persii* est transmise dans les manuscrits, où elle est toutefois attribuée à un commentaire de Probus. La troisième partie contient le commentaire de chacune de ces vies, avec toute l'érudition, en suivant le texte segment par segment. La quatrième section fournit les « fragmenta » des biographies perdues avec traduction et notes critiques. Chaque poète reçoit un numéro et chaque « fragment » est numéroté sous la forme [F 1.1], [F 2.1] etc., l'abréviation F ne signifiant pas « fragment », mais *fons*. La structure du *De poetis* est ainsi reconstituée : *De poetis liber prior* (1) *Praefatio – De poetis epicis* (2) *Vita Enni*, (3) *Vita Furi Bibaculi,* (4) *Vita Lucreti*, (5) *Vita Q. Cornificii*, (6) *Vita Terenti Varronis Atacini*, (7) *Vita Aemilii Macri*, (8) *Vita Corneli Galli*, (9) *Vita Cinnae*, (10) *Vita Vari Rufi*, (11) *Vita Quintilii Vari*, (12) *Vita Bavi*, (13*) Vita Ovidii – De scriptoribus lyricis* (14) *Vita Laevi,* (15) *Vita Catulli,* (16) *Vita Ticidae – De elegiarum scriptoribus* (17) *Vita Tibulli*, (18) *Vita Properti,* (19) *Vita Domitii Marsi – De poetis liber alter* (20) *Praefatio – De tragoediarum scriptoribus* (21) *Vita Livi Andronici,* (22) *Vita Pacuvii,* (23) *Vita Acci – De comoediarum scriptoribus* (24) *Vita Naevi,* (25) *Vita Plauti,* (26) *Vita Caecilii Stati,* (27) *Vita Turpilii – De togatarum scriptoribus* (28) *Vita Titinii,* (29) *Vita Afrani,* (30) *Vita Quinti Attae – De Attelanarum scriptoribus* (31) *Vita Pomponi,* (32) *Vita Novi – De mimorum scriptoribus* (33) *Vita Laberii,* (34) *Vita Publilii – De satirarum scriptoribus* (35) *Vita Lucili*. Le recueil est conçu au sens large, car les « fragments » sont plutôt des « témoignages sur la vie des poètes anciens qui présentent un certain "caractère suétonien" ». Une objection pourrait être formulée ici : est-on bien toujours en présence d'un recueil de fragments du *De poetis* ? N'aurait-il pas fallu distinguer les *testimonia* et les *fragmenta* ? En réalité, ce travail a déjà été fait depuis longtemps par les historiens de la littérature latine. Je prends l'exemple de Plaute. Les passages cités p. 356-357 le sont déjà dans la vénérable *Geschichte der römischen Literatur*, I, Leipzig-Berlin, 1916[6], p. 168-169 de W.S. Teuffel (qui n'est pas citée) ainsi que dans la tout aussi vénérable *Geschichte der römischen Literatur* de M. Schanz et C. Hosius, I, Munich, 1959[4], p. 56-58. Quel est le statut des extraits d'auteurs antérieurs à Suétone ? Par exemple p. 357, F 25.5 [Cicéron, *Brutus*, 60] : quel est le lien de ce texte avec le *De poetis* ? C'est un *testimonium* sur la date de la mort de Plaute, éventuellement une source de Suétone, rien de plus. Ce passage est bien répertorié comme *testimonium* (T 26) par W. Suerbaum dans la *Nouvelle histoire de la littérature latine*, I (*La littérature de l'époque archaïque*), p. 194 de l'édition française (sous la direction de G. Freyburger et F. Heim, Turnhout, 2014). En revanche, on se demande pourquoi Servius *praef. in Aen*. p. 4, 15 Thilo (= T 66 Suerbaum) : *Plautum alii dicunt unam et uiginti fabulas scripsisse, alii quadraginta, alii centum* n'est pas retenu, alors qu'Aulu-Gelle, III, 3, 11 (= T 64 Suerbaum), qui donne aussi une indication sur le nombre de comédies écrites par Plaute, est présent [F 25.2]. Il est gênant que soit nommé ici *fragmentum* (F) ce qui est étiqueté, à juste titre, *testimonium* (T) dans l'ouvrage de référence qu'est le *Hand-*

buch der Lateinischen Literatur der Antike. La cinquième section contient le commentaire de ces fragments en regroupant les informations par rubriques, selon la matière disponible : le nom, le lieu de naissance, la vie, le caractère, la mort... La sixième partie fournit la bibliographie. On n'y trouve pas l'ouvrage de L. Holtz, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'*Ars Donati *et sa diffusion (IV^e^-IX^e^ siècle) et édition critique*, Paris, 1981 [2010]. On peut regretter qu'un instrument de travail de cette qualité, qui rendra de grands services aux spécialistes de la littérature latine, ne soit pas doté d'index. Bruno ROCHETTE

Jacqueline CHAMPEAUX, *Arnobe : le combat* Contre les païens*. Religion, mythologie et polémique au III^e^ siècle ap. J.-C.* Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 438 p., 8 ill. en couleur. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 23). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56953-6.

Pour l'étude du *Contre Les Païens* d'Arnobe, une œuvre d'une importance capitale pour la compréhension de la littérature apologétique chrétienne, il n'y a pas de meilleur *vade-mecum* que ce volume – tout comme il n'y avait pas de meilleur cicérone ces dernières années que la très regrettée Jacqueline Champeaux. De son premier volume sur la déesse *Fortuna* (1982) à son travail d'édition d'Arnobe, publié à titre posthume dans la CUF (2021), l'autrice était un modèle de la manière dont la maîtrise d'un vaste domaine de connaissances et de documentation pouvait être mise au service de lectures novatrices de textes anciens à la frontière de l'étude littéraire et religieuse. Nommée professeur à l'Université de Paris Sorbonne en 1999, elle était non seulement une érudite et éditrice prolifique de textes anciens, mais aussi une entrepreneuse de savoirs par sa direction de la *Revue des Études Latines*. Dans cet ouvrage, l'autrice produit ce qui s'apparente à une encyclopédie du monde du savoir, du culte et de l'apologétique à la fin du III^e^ et au début du IV^e^ siècle de notre ère, en s'appuyant principalement sur un commentaire et une paraphrase de l'œuvre d'Arnobe. Les index aideront les lecteurs et lectrices à trouver les nombreux objets, cultes et divinités étudiés par l'autrice. L'argument central de l'ouvrage est que nous devrions prendre Arnobe au sérieux en tant qu'écrivain (cet ouvrage aurait pu également s'intituler *Structure et rhétorique dans le* Contre les païens *d'Arnobe*), et, deuxièmement, en tant que semi-théologien – ou, du moins, en tant que représentant de certaines habitudes de pensée qui, si elles n'étaient pas nécessairement répandues de cette manière parmi les autres ex-païens mécontents de l'époque d'Arnobe (pour son paganisme d'antan, voir p. 373-374), faisaient alors partie de l'horizon du possible. Toutefois, pour percevoir le style et la pensée distinctifs qui sous-tendent cette œuvre, il faut un effort et un entraînement particulier. L'œuvre d'Arnobe est longue, son style est effusif et parfois rébarbatif, son éventail de références est remarquablement large, et son utilisation (ou mauvaise utilisation) des sources antérieures (en particulier Clément) fait l'objet d'un débat scientifique important ; par conséquent, il n'est pas toujours facile, à la lecture de l'œuvre d'Arnobe, de comprendre ce qui est le plus novateur dans son texte, de saisir ce qui, à un moment donné, a suscité son ire, et de décrypter les enjeux des attaques souvent tendancieuses des apologistes. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un guide, capable d'éclairer ce qu'Arnobe doit à Virgile et à Varron, ce qu'il doit (le cas échéant) à

allers-retours entre site d'origine et site de migration se trouve à Éleusis sous l'Empire : Fr. Massa montre un double phénomène de mobilité, d'une part celle des individus qui se rendaient à Éleusis pour se faire initier, d'autre part celle de la diffusion des cérémonies éleusiniennes dans le monde impérial, avec la question de savoir si l'on pouvait les célébrer ailleurs qu'à Éleusis. Ou si les exemples mentionnés notamment par Pausanias relèvent plutôt de la récupération d'un modèle prestigieux de célébration mystérique. Parmi les conclusions en sens divers que l'on peut tirer de cette mosaïque de cas et d'époques, il faut peut-être privilégier la difficulté qu'il y a à définir une identité religieuse tant les effets d'influences et d'interactions peuvent jouer à différents niveaux, à différents moments, et qu'il faut se garder de lui attribuer une solidité imperméable. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Françoise VAN HAEPEREN, *Étrangère et ancestrale. La Mère des dieux dans le monde romain*. Paris, Les Éditions du Cerf, 2019. 1 vol. broché, 213 p. (LES CONFÉRENCES DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, 12). Prix 16 €. ISBN 978-2-204-13572-6.

Ce volume de Françoise Van Haeperen est issu de quatre conférences données en 2017 à l'École Pratique des Hautes Études (Paris) à l'invitation de Nicole Belayche et Philippe Hoffmann. L'ouvrage traite du culte romain de la déesse phrygienne Cybèle, honorée sous le nom officiel de *Mater deum Magna Idaea* Rome, où son culte fut introduit en 204 av. J.-C., comme réponse à une consultation des livres sibyllins. Dans son étude, Fr. Van Haeperen se concentre sur quatre sujets particulièrement adaptés pour illustrer le caractère dichotomique du culte de la Mère des dieux, à la fois « étrangère et ancestrale », comme l'indique le titre, dans le monde romain. Le premier chapitre est dédié aux galles, les représentants les plus hauts en couleur du clergé de *Mater Magna*. Ces personnages, qui s'autocastraient, se teignaient les cheveux et s'habillaient « comme des femmes » aux yeux des Romains, ont toujours suscité beaucoup d'intérêt et de débats. Mais les sources littéraires et épigraphiques ne sont pas objectives, les galles y apparaissant toujours comme objet de moqueries ou de mépris. S'interrogeant sur leur statut, Fr. Van Haeperen montre que la *communis opinio* qui leur attribue une condition de prêtres ne trouve guère de confirmation dans les données disponibles. Il s'agirait plutôt d'acteurs du culte de la déesse qui revêtaient un rôle subalterne et qui, lors des processions de la *lavatio* – le 27 mars – et des *Mégalésies* – le 4 avril – étaient porteurs de sa statue. La comparaison avec les hijras de l'Inde contemporaine s'avère ici particulièrement suggestive pour explorer les raisons de leur pratique de l'auto-éviration. Selon l'auteure, la condition d'eunuques de la Mère des dieux aurait ainsi peut-être offert aux transgenres romains de vivre, du moins partiellement, « leurs aspirations genrées », tout en revêtant un rôle socialement reconnu, bien que souvent dénigré. Le deuxième chapitre aborde la question de la « dualité » de *Mater Magna*, tant du point de vue de ses représentations littéraires que de ses épithètes, des mythes qui la concernent et du double culte qui lui était associé. Si l'appellation *Mater Idaea* met en évidence le lien de cette divinité avec les prétendues origines troyennes des Romains, d'autres épithètes comme bérécyntienne ou dindyméenne soulignent au contraire son caractère étranger. Il s'agit d'une déesse qui, à travers la légende de Claudia Quinta, se présente comme garante de la vertu typiquement romaine de la

castitas, mais qui en même temps frappe son amant infidèle, Attis, d'une *furor* qui l'amène à l'horreur inouïe de l'autocastration. Dans cette section, le traitement de la question souvent débattue du « double culte », *more Phrygio* et *more Romano*, dont la Mère des dieux aurait été l'objet au moins à partir de l'époque flavienne, est particulièrement convaincant. Fr. Van Haeperen souligne d'abord le caractère mixte, à la fois étranger et national, des fêtes d'avril, généralement considérées comme intégralement romaines. Ces fêtes, bien que liées à l'aristocratie, débutaient en effet le 4 avril par une procession fortement teintée d'exotisme, caractérisée par le son de tympans et de cymbales et la présence de galles faisant la quête. Les citoyens romains ne pouvaient qu'assister à cette procession, sans y participer activement. L'auteure démontre ensuite pareillement la double nature des fêtes de mars, généralement considérées comme phrygiennes. L'absence d'attestations de cérémonies similaires porte en effet à les considérer comme une construction véritablement romaine, créée sur un mode – faussement – phrygien. Comme pour certains cultes qui se prétendaient célébrés *Graeco ritu*, mais qui qui n'étaient en réalité grecs que de nom, les fêtes « *more Phrygio* » de mars auraient eu comme but de construire une altérité cultuelle au sein de la religion romaine. Le troisième chapitre se concentre sur les mystères et les tauroboles liés au culte de *Mater Magna*. Après un bref aperçu historiographique, Fr. Van Haeperen pose les bases méthodologiques de son approche, affirmant qu'elle adopte le terme de « mystères » dans l'acception de « cérémonies réservées ». La question de l'existence de mystères dans le culte de la Mère des dieux est très débattue, puisque les témoignages littéraires et épigraphiques qui, de façon plus ou moins explicite, semblent faire allusion à des mystères, sont très peu nombreux et ils datent pour la plupart de l'époque impériale. Les deux dossiers iconographiques que Fr. Van Haeperen examine, celui concernant les cistes et celui concernant les autels tauroboliques, remontent aussi à cette époque. L'analyse de ces données iconographiques l'amène à formuler l'hypothèse très suggestive selon laquelle les cérémonies du taurobole s'articulaient en deux moments : une première phase publique et collective aurait été suivie d'une partie à caractère mystérique, destinée exclusivement aux initiés. Dans la dernière section du volume, le thème du culte romain de la Mère des dieux est examiné d'après un cas d'étude spécifique : celui de la ville d'Ostie. La perspective particulière adoptée dans ces pages permet à Fr. Van Haeperen de revenir sur les thèmes traités auparavant dans le volume, en les approfondissant et en confirmant certaines des hypothèses précédemment avancées. Ainsi par exemple, la découverte d'un *Attideum* « caché » à l'intérieur de l'espace du *Campus* de *Mater Magna* à Ostie, semble offrir un support à l'idée de l'existence de cérémonies mystériques liées à la figure d'Attis. Ce bâtiment, qui semble constituer un *unicum* archéologique, peut être mis en rapport avec les sources épigraphiques et littéraires qui font allusion aux intérieurs des temples de la Mère des dieux comme lieux consacrés aux mystères. En définitive, le volume de Fr. Van Haeperen constitue un apport significatif à l'étude du culte de la Mère des dieux dans le monde romain et livre par la même occasion une remarquable leçon de méthode par son approche pluridisciplinaire et activement comparatiste. Ce n'est en effet qu'en combinant sources épigraphiques, littéraires, iconographiques et archéologiques qu'il est possible d'aborder de manière fertile et constructive un dossier aussi complexe et multiforme que celui de *Mater Magna*, déesse étrangère et ancestrale.

Alessandra ROLLE

simultaneously he invites students and wider circles of readers to take a chance on the fascinating subject of ancient Macedonia. Sabine MÜLLER

Waldemar HECKEL, Johannes HEINRICHS, Sabine MÜLLER & Frances POWNALL (Eds.), *Lexicon of Argead Makedonia*. Berlin, Frank & Timme, 2020. 1 vol. relié, 538 p. Prix : 128 €. ISBN 978-3-732-90-4051.

Fruit of the joint initiative of four prominent historians of ancient Macedonia, the *Lexicon* is devoted to the history of the Macedonian kingdom under its first dynasty, the Argeads or, as these rulers most probably called themselves, the Temenids. The 280 entries of the volume are signed by a cohort of specialists that counts, aside from the four editors, 40 other scholars from various European, North American and Australian institutions. Entries have the form of short essays, whose length never exceeds five pages (in 33 cases, the reader is directly referenced to other entries), and they fall under the following thematic categories: ancient written and material sources, historical individuals and peoples, specific historical events, geographic terms, political, military, economic, religious and other cultural practices and institutions. Two entries are dedicated to the fascinating subjects of the reception of Alexander III in medieval literature and western art, respectively. Well-conceived and very broad, the scope of the volume warrants some comments with regard to two particular aspects. The first concerns the predominance of topics that are related to the political and military history of the kingdom, bringing to the fore high-rank individuals and groups, mostly kings and generals. Entries on other facets of history have a much more discrete presence and they, too, remain focused on the upper echelons of the Macedonian society (e.g. *Hunt*; *Marriage*; *Sexuality*; *Women, Argead royal*). The second aspect pertains to the chronological coverage of the volume. According to the editors (p. 8), this begins with the foundation of the kingdom, around the mid-7th c. BC, and ends with the death of Alexander IV in c. 310 BC. Nevertheless, information provided on the period prior to the late 6th c. BC and the beginning of the Persian dominion in the northern Aegean is meager. Far from attesting any sort of negligence on behalf of the editors, both the aforementioned phenomena are deeply rooted in a long-standing historiographical tradition that still prevails not only in studies of ancient Macedonia but more broadly in the field of Classics. Prioritizing ancient texts over other historical sources, studies produced within this tradition mirror the scope of the texts on which they rely. Thus, in the case of Temenid Macedonia, topics such as the history of the non-elite population or the period before the late 6th c. BC, which are little documented by literary sources, are automatically considered as inaccessible for research. In the same vein, all rulers of Lower Macedonia before Amyntas I – and not just the ones who appear in the foundation myths – are readily (but questionably) placed in the mythical sphere (p. 80, 100, 245). In the context of the same scholarly tradition, archaeological finds, with the exceptions of inscriptions and coins, are rarely seen as anything more than props that can enliven written narratives. Accordingly, while the authors of the *Lexicon* make abundant use of epigraphic and numismatic sources, references to other forms of material culture are marginal and essentially limited to aspects of monumental art from the late Classical period. The only graves mentioned in the entry on *Burial*, for instance,

are the royal graves that were unearthed under the Great Tumulus at Aigai. Undoubtedly, some of the reasons behind the perpetuation of this historiographical tradition (particularly problems of accessibility to archaeological information) lie beyond the will of historians. Furthermore, the interpretation of material remains involves no fewer difficulties than that of ancient texts. Yet, theoretically informed contextual analyses of archaeological evidence form a powerful historiographical tool, which we cannot afford to leave unexploited. Such analyses may enhance considerably our knowledge of ancient Macedonia on the one hand, by elucidating textually undocumented periods, practices and social groups, and on the other, by providing a more nuanced understanding of written sources. Perhaps one may wish for a future edition of the *Lexicon* to integrate more archaeologically derived information. Still, one cannot fail to commend the present edition for its holistic approach of the extant literary, epigraphic and numismatic sources. The breadth of the addressed topics, which go into details such as *Beards, beardlessness* and *War traumata*, is very likely to surpass most readers' expectations. In this sense, the presence of a complete list of the entries or that of an index would have facilitated searches. A significant advantage that comes with the lexicon-format is the possibility to present the relations of Macedonia with other regions, such as *Athens* or *Boiotia*, in continuous narratives that adopt a long-term perspective. Inevitably, there is some repetition and overlap (*e.g.* among *Chalkidians*; *Nikias*; *Peloponnesian war*; *Perdikkas II*; *Thucydides*). Still, the wealth of information gained through the combined reading of interrelated essays is often much greater than that found in history handbooks. Compared to such handbooks, the *Lexicon* further places a more pronounced emphasis on the critique of literary sources, offering a thorough overview of the surviving texts and, at the same time, of the intellectual background of the respective ancient authors. An additional merit of the *Lexicon* stems from the editors' wish for the contents to reflect the current state of research, without eschewing scientific impasses, debates and disagreements (p. 8-9). Although this aim is generally fulfilled, there is one exception. This pertains to the politically thorny and, in my own view, not particularly important question of the ethnic identity of ancient Macedonians. Despite the fact that this question is not tackled directly anywhere in the volume, several entries affirm a) that the Greeks did not view the Macedonians as of their own stock (e.g. *Argeads, terminology*; *Barbaroi*) and b) that the first Macedonian claim to a Hellenic origin was put forward by Alexander I, who is accredited with the creation of the earliest Temenid genealogical myth, which placed Perdiccas at the head of the dynasty (e.g. *Alexander I*; *Foundation myth*). The ethnic identity of the Macedonians is certainly a very complex matter, which is usually addressed on the basis of essentialist concepts of ethnicity and diverging interpretations of the same (largely biased) written sources. Regardless of the approach one may opt for with regard to this matter, readers of the *Lexicon* should have been informed that none of the two aforementioned "affirmations" is unanimously accepted. Both are challenged, for instance, by G. Mallios, whose doctoral dissertation offers the most thorough study of the genealogical myths of the Macedonians and their rulers (*Μύθος και Ιστορία. Η περίπτωση της αρχαίας Μακεδονίας*, Aristotle University of Thessaloniki, 2011; <https://www.didaktorika.gr/eadd/handle/10442/26955>). Moreover, in a recent article M. Tiverios has argued that the version presenting Perdiccas as the first king was most likely introduced by Perdiccas II and was preceded by a much older version, according

to which the founder of the dynasty was Caranus ("Κάρανος, ο γενάρχης της Μακεδονικής βασιλικής δυναστείας. Η νομισματική μαρτυρία", *Archaiologike Ephemeris* 158 [2019] p. 195-212). The understandable choice to refrain from considering in detail the problem of ancient Macedonian identity may also explain the rather cursory treatment of Macedonian language. For this topic the reader is redirected to the entries *Calendar, Makedonian*; *Inscriptions*; and *Names, Makedonian and Argead*. Although language should by no means be considered as an "objective criterion" for the definition of ethnic identities, this aspect of Macedonian culture deserved a lengthier discussion in its own right. A reference to M. Hatzopoulos' latest overview of research on the subject might have also been helpful ("Recent Research in the Ancient Macedonia Dialect: Consolidation and New Perspectives", in G.K. Giannakis *et al.* [eds.], *Studies in Ancient Greek Dialects*, Berlin, 2017, p. 299-328). These remarks notwithstanding, there is no doubt that the *Lexicon* will be invaluable to anyone interested in Temenid Macedonia. Thanks to its authoritative and lucid essays, students and scholars alike will be able to broaden and deepen their knowledge over a wide range of topics, not all of which have found their way into traditional handbooks. Vivi SARIPANIDI

Vincent AZOULAY et Paulin ISMARD, *Athènes 403, une histoire chorale*. Paris, Flammarion, 2020. 1 vol. broché, 15 x 24 cm, 454 p. (AU FIL DE L'HISTOIRE). Prix : 25 €. ISBN 978-2-0813-3472-4.

Cet ouvrage, écrit par deux historiens de la Grèce antique, porte sur une période troublée de l'histoire d'Athènes, au terme de la guerre du Péloponnèse et de la défaite calamiteuse d'Athènes face à Sparte. Ce ne fut pas la seule conséquence de ce long affrontement – il dura 27 ans (431-404) – entre les deux puissantes cités : par deux fois, la démocratie athénienne cessa d'exister, en 411 par l'instauration d'un Conseil des Quatre-Cents, aboli en 410 à la faveur du retour à un régime démocratique, et surtout, après la capitulation d'Athènes en 404, par l'arrivée au pouvoir de trente hommes, appelés « les Trente ». Le régime qu'ils mirent en place fut bref – un an et demi au maximum – et prit fin grâce à la victoire des démocrates athéniens sur les Trente, mais il fut caractérisé par une violence telle que la terreur domina et resta liée à leur souvenir dans la littérature et l'imaginaire grecs. La période 404/403 est abordée, après une substantielle introduction (p. 9-38), en dix chapitres (p. 39-304), dont la conclusion permet d'en entrevoir quelques lignes de force (p. 305-338). Des repères chronologiques bienvenus (p. 341-341), des notes très abondantes (p. 343-436), l'index des noms (p. 437-444), la table des figures (p. 445-446), les remerciements (p. 447-448) et la table des matières (p. 449-451) terminent le livre. Le sous-titre *Une histoire chorale* indique le fil directeur de l'ouvrage. Constatant que le chœur, dans la comédie et la tragédie attiques, est une référence permanente qui permet de penser la cité comme un ensemble de chœurs, V. Azoulay et P. Ismard étudient les répercussions des terribles années 404 et 403 sur plusieurs protagonistes et sur leur entourage (leurs chœurs). Cette perspective leur évite de rédiger une histoire des "grands hommes" : si certaines figures sont historiques (Critias, l'un des Trente et oncle de Platon, le stratège Thrasybule ayant chassé les Trente et rétabli la démocratie, Archinos, le démocrate « modéré », Socrate

Harpocrate assis. L'article suivant, écrit par Ludivine Beaurin s'intéresse à la question de l'usage de l'eau du Nil dans les cérémonies isiaques, en se basant sur le contexte domestique de Pompéi. La pratique y serait attestée par l'usage d'amphores portant l'inscription « don de Sérapis » en grec. L'article est une véritable enquête policière, méthodique et argumentée, qui mobilise de nombreuses sources d'information et propose une origine crétoise et un usage vinicole à ces amphores. La rubrique *Varia* se conclut avec Gisèle Clerc qui traite d'une thématique peu abordée, celle de l'étude d'objets isiaques trouvés en contexte funéraire mérovingien. L'article propose un large tour d'horizon des objets qui ont pu avoir une valeur amulétique, emprunter l'iconographie isiaque ou encore être importés d'Égypte dans tous les domaines de la vie à cette époque. La troisième section, intitulée *Thesaurus iconographicus cultuum isiacorum* comprend quatre contributions, dont les deux premières sont des répertoires ayant pour vocation de servir de corpus de base à l'étude des objets répertoriés. La première contribution, de Jean-Louis Podvin, répertorie les représentations isiaques sur la sigillée, thème encore mal étudié. L'article est agrémenté d'un catalogue fourni, comportant de nombreuses photographies mais aussi plusieurs dessins dont l'auteur lui-même regrette le manque de précision. L'article suivant, de Kata Endreffy, répertorie les patères en pierre à motifs isiaques, en reprenant une centaine de pièces, pour la plupart inédites. Les deux articles de Richard Veymiers et Jean-Louis Podvin sont, quant à eux, des suppléments à de précédents articles, l'un portant sur les gemmes et bijoux figurant Sérapis, l'autre sur les luminaires isiaques, publiés dans les volumes antérieurs de la série. Enfin, Laurent Bricault propose un supplément au RICIS reprenant les inscriptions pour lesquelles de nouvelles lectures sont proposées. L'article clôture ainsi ce volume varié et richement illustré qui ne manquera pas d'intéresser les chercheurs spécialisés dans les cultes isiaques en Méditerranée. Clara DE PUTTER

Emilian TELEAGA (Ed.), *Funeralkultur der Thraker und Skythen des 7. bis 5. Jahrhunderts v. Chr. an der unteren Donau*. Rahden/Westf., Marie Leidorf, 2020. 1 vol., 21.5 x 30 cm, 382 p., ill. n./b. & coul. (STUDIEN ZUR EISENZEITLICHEN ARCHÄOLOGIE THRAKIENS, 5). Prix : 59,80 €. ISBN 978-3-86757-885-1.

The papers included in this volume were presented at an international conference that was organized, in 2017, by A. Müller-Karpe and E. Teleaga at Philipps-Universität in Marburg. Marking the culmination of a research project on *Late Hallstatt Burials and Funerary Practices in the Lower Danube Region*, which was directed by Teleaga, the conference was combined with the celebration of the 90th anniversary of the Prehistoric Seminar of Philipps-Universität, one of the oldest in this field in Europe. Two short introductions by Müller-Karpe (director of the Marburg Seminar) and Teleaga, respectively, are followed by 17 papers that provide a great wealth of information on funerary evidence from the period between the 7th and the 5th c. BCE, covering a very broad region that extends, in modern terms, between Ukraine and Hungary. Discussing the finds from various sites in southwest Ukraine, the first two papers exemplify a shift of archaeological interest in the region from spectacular grave goods – which remained the main desideratum until the mid-20th c. – to funerary structures, their form, the

process of their construction and their functions. The first paper, by M. N. Daragan and S. V. Polin, concentrates on kurgans and associated feasting deposits, the second, by M. N. Daragan, on the form of wooden chamber tombs that appear under such mounds. In the third paper, A. Corobcean and S. Matveev review, and eventually they reject, the ways in which earlier scholarship relied on funerary evidence from the territory of modern Moldava in order to address the question of the origins of the Getae, as well as that of Scythian presence in the region. The next five papers are directly related to the aforementioned research project led by Teleaga, which was concentrated on the necropolis of Bârseşti, in Romania, at about 170 km northeast of Bucharest. V. Istrate, A. Mihu-Pintilie, A. Lupaşcu and Teleaga examine climate and vegetation in the eastern Romanian Subcarpathian region during the Hallstatt period, on the basis of palynological data. T. Riese presents the results of the geophysical survey of the Bârseşti necropolis and Teleaga considers the history of research at this site and the attested funerary practices. In a separate paper, the same scholar further publishes the finds from earlier excavations at the site, which took place in the 1950s. The Bârseşti section closes with a brief but enlightening report on archaeozoological evidence by A. Bălăşescu. Remaining at the Romanian part of Moldavia, A. László tackles the issues of the status and ethnic identity of women who were buried with weapons in this particular region. Moving to southeast Romania, the next two chapters are devoted to the necropolis of Celic-Dere. V. Sîrbu, M.-M. Ştefan, D. Ştefan and T. Bochnak offer a fine synthesis on graves and their inventories, whereas A. Soficaru and M. Culea analyze the anthropological evidence. Focusing on the Greek colonies of the northwest shore of the Black Sea, which were established not far from indigenous sites, such as the one at Celic-Dere, M. Damyanov examines the funerary record of these colonies with relation to East Greek, Thracian and Scythian funerary practices. Using as a starting point the finds from the necropolis at Valea Stânii, D. Măndescu reassesses the so-called "Ferigile archaeological group", which is placed across mid-southern Romania. Similarly, C. Cristescu and I. A. Bărbat outline the characteristics of a group of burials that are known from southwest Transylvania and which the authors designate as belonging to the "Ciumbrud cultural group" or simply as "Scythian". In the same vein, M. Ljuština elaborates on the funerary practices evinced at sites of the "Srem/Syrmia group" in northern Serbia. K. Dmitrović revisits the two well-known mounds that were investigated in the 1950s at Atenica, in central Serbia. Lastly, K. Tankó provides an overview of burial practices within the "Alföld group of Scythian culture", also dubbed "Vekerzug culture", in Hungary. Given that almost all the aforementioned papers stem from fieldwork projects that were initiated over the last couple of decades, any scholar interested in the regions along the Lower Danube during the 1st millennium BCE will need to consult the volume. It is noteworthy that several among these projects involve the re-examination of old finds in the light of more recent discoveries and, most importantly, with the aid of more advanced research methods, also taking into account additional lines of evidence. Although the task of accessing and making sense of old archives and finds may be admittedly daunting (as shown, for example, in the papers on Bârseşti and Celic-Dere), such endeavors are more than necessary. In the case of the Atenica tumuli, for instance, they have revealed that, unlike what was previously thought, the occupiers of the two tombs were not some local chief and his wife but an adolescent boy and a child. While the compilation of a plethora of

new information forms the great strength of the volume, it is of no lesser importance that this information is provided in two broadly accessible languages, namely, in English and German. This language choice serves well the pressing need for more systematic exchange among specialists who work on different parts of Europe, as well as on adjacent regions. Connecting the eastern part of the Eurasian Steppe with the Balkans and central Europe, the Lower Danube crosses a heterogeneous archaeological landscape that is linked, throughout the volume, to various "archaeological groups" and "archaeological cultures". Often conceptualized on the mere basis of funerary evidence, these "groups" and "cultures" appear to signify different things for different authors. In some cases, they are overtly associated with specific ethnic groups (*e.g.* by Tankó). In others, the perceived relationship between archaeological and ethnic groups is more ambiguous. László, for example, states that archaeological evidence can tell little of ethnic identities, but he repeatedly refers to specific material forms as ethnic markers. The same scholar goes as far as citing craniometric evidence as indicative of race, which he seems to consider as a constituent element of ethnic identity. Finally, a few authors (e.g. Teleaga) maintain the use of already established denominations as classificatory tools, but they explicitly reject the equation of these denominations to specific past populations. However, even in the latter cases, there is no discussion of the problems inherent in the concept of "archaeological culture", as there are no references to the vast bibliography that exists on this subject (*e.g.* B. Trigger, *A History of Archaeological Thought*, Cambridge, 2006[2], p. 211-313). It must be stressed that, if the culture-historical paradigm still largely prevails among scholars in these parts of Europe, this is not solely due to the history of the discipline in these parts, where, as anywhere else in the world, the past has often been marshaled for nationalist purposes (*e.g.* with regard to Romania, cf. C. N. Popa, "Late Iron Age Archaeology in Romania and the Politics of the Past", *Dacia* 59, 2015, p. 337-361). The perseverance of the culture-historical approach in the archaeology of the Lower Danube region is further related to the fact that the local communities of the Hallstatt period produced no written records. Thus, scholars are left to deal, on the one hand, with a highly diverse archaeological record, which is reflected in the numerous different, but often partly overlapping, "archaeological cultures"; on the other hand, with a few – probably highly essentializing – exonyms, such as "Thracians" and "Scythians", which were attributed to the local populations by ancient Greek authors. Of course, the messiness of artefact distributions clearly defies the establishment of archaeological, let alone of social, entities with clear-cut boundaries and the precise ethnonyms under which the local populations defined themselves may remain forever unknown. Even so, archaeological research on the region has still a great deal to offer. As remarked several times in the volume, the local chronologies mostly depend on Greek imports, which – whenever they are present – only offer a *terminus post quem*. At the same time, on account of the so-called "Hallstatt plateau", radiocarbon dating is highly problematic. Further typological studies of local material culture are, therefore, indispensable for the establishment of finer chronological frameworks. Yet, aside from providing dates, the study of material remains also holds an enormous potential to throw light on myriad aspects of the social, political, economic and cultural life of the communities that lived along the Lower Danube. For this aim to be achieved, the extant material evidence needs to be submitted to fine-grained contextual and comparative analyses and this, at multiple

spatial and temporal scales. By offering accurate reconstructions of the patterns of consumption of material culture and not just impressionistic assessments of those, such analyses may elucidate a wide array of social practices and, to some extent, the social structures and the cultural norms of the local societies, as these evolved over time. Moreover, the comparative study of the evidence on the different local communities at the level of practices and the underlying ideological aspects (and not at the level of the typology of artifacts and structures) may offer a much more nuanced understanding of the relationship of these communities with each other and their interactions with their immediate or more distanced neighbors. Mainly focused on the presentation of primary evidence, the volume under review does not fully capitalize on this potential. Nevertheless, it clearly testifies to a dynamic turn in the archaeology of the lands along the Lower Danube and it lays the groundwork for more synthetic studies, which are bound to change our perception of the societies that inhabited these lands in the first half of the 1st millennium BCE. Vivi SARIPANIDI

Fikret K. YEGÜL, *The Temple of Artemis at Sardis*. Cambridge, Harvard University Press, 2020. 2 vol. reliés sous coffret, 24 x 31 cm, XLVIII-285 p., 7 plans, 442 fig., 24 planches hors-texte, 5 tables (ARCHAEOLOGICAL EXPLORATION OF SARDIS, Report 7). Prix : 150 $. ISBN 9780674248564.

Le temple d'Artémis à Sardes, situé sur le versant occidental de l'acropole, est l'un des principaux monuments de la ville antique et le quatrième plus grand temple ionique. C'est dire d'emblée l'importance de la publication précise et superbement documentée que nous en livre ici Fikret K. Yegül. Si de nombreux voyageurs, de Cyriaque d'Ancône (1444) au peintre danois Harald Jerichau (1873-1878), en passant par Robert Wood (1750), Richard Chandler (1765) ou encore le célèbre architecte néo-classique anglais Charles R. Cockerell (1812), avaient visité le site et souvent réalisé ou fait réaliser des dessins du monument (ici reproduits), on doit à Howard Crosby Butler, premier directeur des fouilles de Sardes, d'avoir dégagé, entre 1910 et 1914, le sanctuaire, qui, jusque-là, se distinguait essentiellement par deux colonnes à moitié ensevelies sous un important colluvionnement dont l'enlèvement nécessita l'intervention d'une équipe qui compta jusqu'à 250 ouvriers. En dépit d'une brève campagne menée en 1922, la fouille demeura inachevée, mais Butler en publia rapidement les résultats (1922 et 1925). Lors de la reprise du programme d'exploration par George Hanfmann, en 1958, la fouille fut poursuivie et donna lieu à de nouvelles publications, complétées (et révisées) par les observations de Gottfried Gruben (1961) et par les relevés de l'architecte de la mission, Thomas Howe (1999). Enfin, entre 1996 et 2010, N. D. Cahill, l'actuel directeur de la mission archéologique de Sardes, mena une série de sondages complémentaires qui permirent de clarifier le plan et l'histoire du monument et offrirent à l'examen des structures par l'architecte F. Yegül une base archéologique qui avait parfois fait défaut dans la reconstitution des phases de construction du temple d'Artémis de Sardes. Tourné vers l'Ouest, comme les Artemisia d'Éphèse ou de Magnésie, le temple d'Artémis à Sardes présente un plan pseudo-diptère de 8 colonnes sur 20 (44,60 m x 97,60 m), qui doit son originalité à la succession d'au moins deux grandes phases de construction. Le temple initial fut probablement conçu pour être diptère, avec une *cella*

chiaramente dall'arco omonimo. Se questa è la tesi di C. Blonce, *Liberator Vrbis et Fundator Quietis : Constantin nouveau Trajan et nouvel Hadrien ?*, J.-M. Doyen, *SPQR OPTIMO PRINCIPI : Trajan et Hadrien comme modèles iconographiques de Gallien (260-268 ap. J.-C.)*, racconta in maniera dettagliata come le fonti epigrafiche e letterarie mostrino quanto l'imperatore Galliano, nella sua rinascenza artistico-culturale, s'ispiri ai due illustri modelli: Traiano per la comunicazione numismatica (*in primis* testuale), Adriano per quella iconografica. Infine, i *manes* di Madame Cleenewerck de Crayencour sono esplicitamente evocati nel piacevole contributo dello scrittore A. Terneuil, *« L'art magique capable d'évoquer un visage perdu ». Mémoire des portraits de Trajan et d'Hadrien rêvés par Marguerite Yourcenar*. Attraverso lettere, commenti dell'autrice è possibile ricostruire la natura stessa dell'azione creatrice del romanzo *Mémoires d'Hadrien*, ove la ritrattistica antica costituisce l'humus, l'ispirazione letteraria. Marco CAVALIERI

Anthony GIAMBRONE (Ed.), *Rethinking the Jewish War. Archaeology, Society, Traditions.* Leuven, Peeters, 2021. 1 vol., VI-350 p. (ÉTUDES BIBLIQUES, 84). Prix : 85 €. ISBN 978-90-429-4301-8.

À l'occasion de la parution de la somme de Steve Mason, *A History of the Jewish War, A.D. 66-74*, Cambridge, 2016, l'École Biblique et Archéologique de Jérusalem a eu l'idée de réunir quelques savants non pour prendre position face aux thèses, souvent novatrices et parfois contestées, de l'auteur, mais pour alimenter le débat en apportant soit des éléments nouveaux, soit des analyses révisées de certains aspects. Cela donne un volume quelque peu décousu, malgré l'effort d'Anthony Giambrone pour nouer ensemble les fils dans une longue introduction (p. 1-31), mais dont chaque communication apporte un point de vue intéressant et original. Puisque cette révolte d'une partie des Judéens (on désigne ainsi l'ensemble des habitants de la Judée romaine, à cette époque district de la province de Syrie) contre Rome plus d'un siècle après le siège de Jérusalem par Pompée – que l'on peut considérer comme la date d'entrée de la province sous l'autorité de Rome – porte traditionnellement le nom de « guerre juive », il n'était pas inutile de poser la question : est-ce une vraie guerre, une grande guerre, ou seulement une petite guerre, une guérilla ? Yann Le Bohec (p. 35-60) répond sans hésiter et avec d'excellents arguments : il s'agit bien d'une vraie guerre, mobilisant autant d'effectifs que la prise de la Bretagne sous Claude ou de la tentative d'Auguste contre la Germanie. Certes, elle ne peut se conclure avec l'octroi du titre de *Iudaicus* au vainqueur puisqu'il s'agit d'une rébellion provinciale, mais l'ampleur des effectifs suffit à justifier sa conclusion. Avec deux caractéristiques que souligne Le Bohec : d'une part, cette « grande guerre » fait la part belle à la poliorcétique alors que toute bataille rangée en est exclue (il y a en revanche une foule d'actes relevant de la « petite guerre »), d'autre part elle se double d'une guerre civile entre Judéens, entre ceux qui refusent de rompre avec Rome et les autres, et, entre diverses factions chez ces derniers. C'est ce que confirme Émile Puech (p. 63-71) en publiant des graffitis en hébreu où un assiégé se lamente sur les destructions opérées par une faction. Par ailleurs, Dominique-Marie Cabaret (p. 72-80) propose un nouveau tracé du deuxième mur au Nord-Est, plus conforme à la fois aux descriptions de Josèphe, et aux découvertes archéologiques dans

le secteur de l'arc de l'Ecce Homo qui serait en réalité la porte orientale. De leur côté, Haim Goldfus et Benny Arubas (p. 81-90) profitent de l'occasion pour rappeler les conclusions imposées par leurs travaux à Masada : jamais la rampe de Flavius Silva ne fut opérationnelle, ce qui invalide l'essentiel du récit de Josèphe pour la fin du siège. S'agissant toujours de la guerre, Giovanni Brizzi (p. 138-154) se livre à une nouvelle analyse serrée du discours que Josèphe prête à Agrippa au printemps 66 pour dissuader les partisans de la révolte. Rompant avec les conclusions d'Emilio Gabba qui fait souvent autorité (« L'impero romano nel discorso di Agrippa II (Joseph, B.I. II, 345-401) », *Rivista Storica dell'Antichità* 6-7 [1976/7], p. 189-194), Brizzi souligne que s'affrontent deux visions de la guerre dont Josèphe a pleinement conscience. Aux contraintes du *ius belli* des Romains face à des révoltés qui ont rompu la *fides*, les révoltés n'opposent pas tant une recherche légitime de la liberté et un rejet des exactions des Romains qu'une guerre sainte qui justifie certaines violations des règles les plus sacrées. Le vocabulaire de Josèphe qui ne cesse de présenter les révoltés comme des « bandits » est démenti par le comportement qu'il leur prête, mais le terme lui permet en quelque sorte de ne pas s'inscrire en faux contre la vision des Romains, auxquels il s'est rallié. Enfin, conséquence de la guerre, le triomphe se solde aussi par l'érection d'arcs de triomphe dont Marialetizia Buonfiglio (p. 91-119) présente non celui du forum, bien connu, mais celui du *Circus Maximus,* dressé en 81 à l'extrémité de l'hémicycle, détruit mais reconstitué avec soin par la Surintendance Capitoline de Rome. Werner Eck revient (p. 123-137) en détail sur le statut de la Judée *ante bellum*, tenant avec raison pour acquis qu'elle constitue un district dépendant de la province de Syrie, de la même manière que l'Asturie dépend de la Tarragonaise ; mais il note qu'aucune confiance ne doit être accordée au vocabulaire de Josèphe qui emploie ἐπίτροπος, soit *procurator*, là où le terme est à l'évidence inapproprié. Dans un autre registre, il estime que Josèphe charge de manière excessive les chevaliers en charge de la Judée de manière à exonérer les membres de puissantes familles sénatoriales qui gouvernèrent la province de Syrie à la même époque. Parmi les thèses de Mason sur les causes de la guerre figure l'idée que Judéens et Romains n'avaient aucune envie d'en découdre, les premiers ayant conscience du traitement privilégié que leur ont consenti les seconds ; ce ne serait qu'un enchaînement malheureux de conflits ethniques régionaux qui auraient, à la longue, déclenché le conflit. Deux communications apportent, me semble-t-il, plus que des nuances. D'une part, Mireille Hadas-Lebel (p. 155-163) montre que la haine des Romains existe dans une partie de la population depuis Pompée au moins et que le slogan « Pas d'autre maître que Dieu ! » qui est au cœur de la « quatrième philosophie » décrite par Josèphe apparaît comme un cri de guerre contre l'occupant, lui donnant une indéniable dimension religieuse. D'autre part, Nadav Sharon (p. 164-183) s'inscrit en faux contre ceux qui estiment que les Judéens sont passés par étape de l'amitié à la haine des Romains entre le temps de Pompée et la destruction du Temple (et ses lendemains). Les textes répartis sur l'ensemble de la période – des *Psaumes de Salomon* aux apocalypses de *IV Esdras* et *II Baruch* en passant par Philon et Josèphe – placent tous, sans exception, Rome dans le schéma de succession des Empires élaboré par Daniel au temps des Maccabées ou, s'ils ne suivent pas cette tradition et s'interrogent néanmoins sur l'avenir de Rome, prédisent tous comme une certitude sa chute avant le règne éternel du Peuple élu. Certes, on peut difficilement apprécier l'audience de ces visions d'avenir, mais on ne peut douter qu'elles sont répandues au moins dans

certains cercles religieux et qu'elles nourrissent la haine de Rome autant que l'espérance en la victoire. Quant à la dimension religieuse de la *Guerre Judéenne*, comme on devrait la nommer souligne Joseph Sievers (p. 182-196), elle ressort du vocabulaire même de Josèphe. Certes, analyse Sievers dans une introduction méthodologique, il n'est pas facile de définir ce qu'est un « vocabulaire religieux », mais il montre que l'ouvrage, contrairement à ce qu'on prétend parfois, ne pourrait pas avoir été écrit par une autre plume que celle de Josèphe. Certes, Josèphe interprète ou invente des signes qui servent d'abord à l'innocenter de toute trahison – ce que personne n'est obligé de croire –, mais il insiste volontiers sur sa piété et, surtout, montre que Dieu lui-même a donné l'exemple en désertant le Temple face à l'impiété des révoltés. Reste la mémoire de la guerre et de la disparition du Temple. Meir Ben-Shahar (p. 199-235) analyse le double récit transmis par *Avot de-Rabbi Nathan* dans sa rédaction finale du VII^e^ siècle, en recherchant non seulement leur source commune du III^e^ s. mais les matériaux primaires qui ont alimenté cette source. Et il montre, en donnant de façon très utile textes et traductions en parallèle des deux versions A et B, combien les rédactions finales, en dépit de leurs divergences, s'accordent à conserver le souvenir du désastre sans condamner ni les révoltés, ni les juifs négociant avec les Romains (la figure de Yohanan ben Zakkai est au centre du récit), ni les Romains eux-mêmes. La montée en puissance des rabbis au détriment des prêtres se retrouvent dans les traditions rabbiniques autour de la destruction du Temple, montre Étienne Nodet (p. 236-248), qui insiste sur le fait que la vie du Temple n'a pas repris après 70 selon les rabbis, alors que les milieux sacerdotaux n'abandonnent pas cet espoir. D'ailleurs toute activité a-t-elle réellement cessé au Temple ? La classe sacerdotale n'a pas disparu corps et biens dans la tourmente, et Josèphe, quelques auteurs païens (Tacite, Plutarque, Juvénal), ainsi que des auteurs chrétiens de Justin Martyr à Eusèbe en parlent encore au présent. Nodet fait donc l'hypothèse qu'une certaine activité ait pu se maintenir, dans un Temple qui n'a pas tout entier brûlé. Ce n'est qu'après la seconde révolte que cesse toute vie religieuse sur un espace désormais voué aux dieux de la *colonia Aelia Capitolina*. Anthony Giambrone (p. 249-275) clôt le cycle de conférences en scrutant les traditions bibliques dont se nourrissent juifs et chrétiens après la disparition du Temple, et dont ils peuvent tirer argument pour trouver la cause du désastre. Dans une langue souvent compliquée, il montre comment les chrétiens recyclent les textes bibliques, par exemple l'accusation de meurtre des prophètes, pour élargir le champ des responsabilités juives (et leur juste punition), coupables de la mort du Messie, mais aussi de ses envoyés et de ses fidèles. L'ouvrage se termine par une longue intervention de Steve Mason (p. 277-312) constituée de deux parties distinctes, d'une part les raisons et les objectifs de son propre livre, puisqu'il est l'occasion de ce colloque, et d'autre part des réponses aux intervenants. La première partie intéressera les archéologues de la pensée mais ne peut se lire et se comprendre sans lire le livre lui-même. La seconde partie est relativement décevante ; d'abord parce que sur les seize communications présentées, seules huit sont commentées par Steve Mason et, surtout, sur ces huit, trois n'ont pas été reprises dans le volume. Autant dire que l'on lit des réponses sans savoir au juste quelle est la question posée ; mais, avouons-le, on devine l'essentiel des désaccords possibles en lisant les réponses faites à Mordechai Aviam sur la Galilée ou à Donald Ariel sur le monnayage de guerre, dont on regrette tout de même l'absence dans le volume. Pour les autres, rien dans les réponses de Mason n'ébranle la solidité des arguments avancés par ceux qui ont le plus

clairement contredit ses thèses. On peut en donner un exemple avec la (courte) réponse à Benny Arubas et Haim Goldfus : on ne peut s'abriter derrière le fait qu'on n'est ni archéologue, ni géologue pour soi-disant tenir la balance égale entre ceux qui adhèrent aux conclusions sur l'inachèvement de la rampe de Masada (et en tiennent compte) et ceux qui, contrairement à ce que semble dire Mason, reconnaissent aussi la validité de ces travaux mais ne peuvent se résoudre à en tenir compte. Ces quelques remarques ne doivent pas détourner, bien au contraire, d'un livre riche, dont chaque contribution apporte du neuf sur des questions de grand intérêt pour mieux comprendre cette « Guerre Judéenne », conflit majeur dans l'histoire du judaïsme même si pour quelques-uns, jadis ou maintenant, ce ne fut qu'une opération de police surdimensionnée. Maurice SARTRE

Michael SOMMER (Ed.), Inter duo Imperia. *Palmyra between East and West*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2020. 1 vol. relié, 167 p., 15 fig. n./b. (ORIENS ET OCCIDENS, 31). Prix : 40 €. ISBN 978-3-515-12774-5.

L'ouvrage dont il est question ici, issu d'un colloque tenu en 2018, a pour ambition de réévaluer la place de Palmyre entre l'Orient et l'Occident, en posant une nouvelle fois la question du caractère unique de la cité et de son évolution de la fin de l'époque hellénistique à l'époque de Zénobie. Un chapitre final, œuvre d'un journaliste, spécialiste du Proche-Orient contemporain, vise à replacer le site moderne – et la Syrie – dans leur contexte comme enjeu des rivalités des puissances régionales et mondiales (mais curieusement ni de l'Iran, ni des monarchies du Golfe). Malgré l'intérêt des différentes contributions, le problème majeur que pose l'ouvrage est le fait que, à quelques exceptions près, après plusieurs années d'arrêt des travaux de terrain, la production scientifique a beaucoup consisté en « re-assessment » de données publiées avant le conflit, sans pouvoir mobiliser de nouveaux documents. En effet, si la destruction des monuments de Palmyre en 2015 a marqué les esprits et entraîné une floraison d'ouvrages de tout type et de qualité variée, en ce qui concerne les ouvrages « scientifiques », le filon éditorial a surtout été l'occasion de dresser des bilans de la recherche. Les vraies nouveautés sont alors venues plutôt de la publication de travaux anciens (prospection de la Palmyrène, *AC* 87 [2018], p. 670-672 ; sanctuaire d'Allat, *AC* 89 [2020], p. 352-355) ou de catalogues d'une documentation parfois très dispersée (« Palmyra Portrait Project », *e.g*. *AC* 87 [2018], p. 667-669). Dans le programme du colloque à l'origine de l'ouvrage dont il est question ici, trois communications plus archéologiques trouvaient leur place. Mais deux d'entre elles, sur les fouilles italiennes, sur l'art palmyrénien, n'apparaissent pas dans la publication. Elles auraient pourtant apporté une certaine variété, car une grande partie de l'argumentation de plusieurs des auteurs repose sur la trentaine d'inscriptions caravanières, pour lesquelles la bibliographie devient somme toute un peu répétitive. On reprochera aussi une certaine hâte dans la préparation du manuscrit, avec un nombre élevé de coquilles et quelques incohérences (le même article de Chr. Robin cité deux fois de manière différente dans la bibliographie, l'absence des cartes et tableaux annoncés p. 66 et 70). Dans le premier article, qui sert d'introduction programmatique (et porte le titre du livre *inter duo imperia*, une citation du fameux passage de Pline sur Palmyre, *HN* V, 88), l'éditeur du volume,

au moment de la rédaction du livre. Peut-être faudrait-t-il envisager à l'avenir, pour ces publications qui font revivre des spécialistes majeurs du domaine antique, d'y insérer une introduction expliquant le contexte de leurs rédactions. Il s'agit ici de prouver qu'Homère séduit également, par des médias anciens et nouveaux, un public non occidental, ce que ne renierait assurément pas Jacqueline de Romilly.

Monique MUND-DOPCHIE

Étienne NODET, avec la collaboration d'Anca DAN, Marie-Christine MARCELLESI, Édith PARMENTIER, Laurianne SÈVE et François VILLENEUVE, *Flavius Josèphe. Les Antiquités juives. Livres XII-XIV*. Texte établi, traduit et commenté par E.N., A.D., M.-Ch.M., E.P., L.S. et F.V. Paris, Les Éditions du Cerf, 2021. 1 vol. broché, 12,5 x 19,5 cm, LVII-281 p. en partie doubles (ŒUVRES DE FLAVIUS JOSÈPHE ET ÉTUDES). Prix : 45 €. ISBN 978-2-204-14139-0.

Les trois livres que Flavius Josèphe consacre aux trois siècles (323-37 av. notre ère) qui séparent la mort d'Alexandre le Grand de celle d'Antigone Mattathias, l'ultime rejeton des Hasmonéens, donnent une image particulièrement complexe et parfois décevante d'une période où les Judéens connurent des événements marquants de leur histoire. La conquête d'Alexandre les plaça sous la coupe d'un pouvoir grec, mais surtout les intégra à une aire culturelle qu'ils connaissaient, et qui désormais recouvrait l'ensemble de Proche-Orient. Phénomène majeur ne serait-ce que par sa durée, puisqu'il ne fut pas modifié avant la conquête musulmane un millénaire plus tard, mais aussi par les conséquences qu'il eut sur la société et la pensée du judaïsme ancien. D'autre part, à la suite de la « révolte des Maccabées » (la première d'une série de trois qui entraîna la catastrophe que l'on sait), les Judéens parvinrent à créer un nouvel État indépendant dans les années 150, pour la première fois depuis 587. Certes, il ne dura qu'un siècle à peine – car le royaume d'Hérode qui le remplaça ne peut guère passer pour son continuateur –, mais il constitua le dernier exemple d'un État juif, État original où le souverain était à la fois grand prêtre et chef politique et militaire de la nation. Après sa disparition, il fallut attendre 1948 pour qu'un État juif existât à nouveau sur la planète. L'édition et traduction de l'œuvre s'inscrit dans la ligne des cinq volumes déjà parus et dont Étienne Nodet était pratiquement seul maître d'œuvre. Pour ce sixième volume, entouré d'une équipe, il reste largement responsable de l'établissement du texte final et de la traduction. Autant le dire d'emblée, cette édition et traduction combleront les plus exigeants. On ne peut certes vérifier le texte qu'à la lueur des variantes indiquées en note, mais les choix faits paraissent le plus souvent justifiés. Pour la traduction, elle suit avec fidélité le texte grec sans pour autant faire preuve de lourdeur, et elle témoigne d'une belle élégance d'écriture qui rend la lecture extrêmement agréable. On peut discuter quelques choix comme de traduire *autokratores* par « les empereurs » (XIV, 186) ou *poleis* par « villes » alors que ce que Pompée enlève aux juifs, ce sont précisément les cités grecques de la région (p. 201) mais cela reste très marginal. Ce qui fait en outre le prix d'une telle édition, c'est évidemment l'abondance et la qualité des notes. À n'en pas douter, l'équipe réunie par François Villeneuve a servi pleinement en ce domaine, ainsi que les nombreux participants au séminaire qui s'est réuni sept années durant et auxquels le maître d'œuvre à l'initiative de ce volume

rend hommage dans son introduction. Après l'introduction générale (p. XI-L) où sont traités quelques aspects généraux (tradition manuscrite, sources grecques de Josèphe, rapport avec *1Maccabées* (*1M*) et la question irritante des grands prêtres mentionnés par Josèphe avec de nombreux doublons), de très abondantes notes accompagnent le texte, occupant peu ou prou autant de place que la traduction elle-même. Et c'est naturellement cet appareil explicatif qui retient l'attention du recenseur puisqu'il est destiné à éclairer un texte parfois peu clair ou contredit par d'autres sources. On sait que, pour le II^e^ siècle qui est au cœur des livres XII et XIII, Josèphe est largement dépendant de *1Maccabées* même s'il s'en sépare assez souvent, soit par omission, soit par transformation. Les auteurs ont donc eu la très bonne idée d'indiquer en note, systématiquement, quel passage de *1M* donne des informations parallèles ou omises par Josèphe. De même, sont indiqués les renvois internes de Josèphe à sa *Guerre* ou à d'autres passages des *Antiquités.* C'est là une aide précieuse et bienvenue. D'une façon plus générale, les notes fournissent une bibliographie abondante et généralement récente sur les questions soulevées, avec, le cas échéant, un renvoi aux ouvrages susceptibles de guider le lecteur dans le maquis des publications sur l'époque hellénistique. La bibliographie semble arrêtée début 2019, ce qu'on ne saurait reprocher aux auteurs. Néanmoins, il me semble que quelques points auraient mérité un examen plus attentif et l'on relève ici ou là quelques bévues surprenantes. Flavius Josèphe offre un traitement plutôt superficiel de la crise maccabéenne, en particulier de ses origines (XII, 246 et suiv.). Il simplifie même *1M* qui donne un récit détaillé des opérations, mais cherche plus à légitimer le pouvoir hasmonéen qu'à s'interroger sur les causes réelles du conflit ; *2M* les éclaire mieux, mais Josèphe ne s'en fait pas l'écho. La faiblesse de Flavius Josèphe, qui se contente d'invoquer ce qui apparaît comme un simple caprice royal, méritait d'être soulignée et un renvoi aux travaux récents s'imposait : bien que l'ouvrage majeur de Sylvie Honigman, *Tales of High Priests and Taxes*, Berkeley, 2014, figure dans la bibliographie, il n'est pas mentionné à cette occasion, pas plus que sa contribution essentielle au colloque organisé et publié par Olivier Munnich et Marie-Françoise Baslez, *La Mémoire des Persécutions. Autour des livres des Maccabées*, Louvain, 2014, pourtant souvent cité. La découverte de la lettre de Séleucos IV transmise par l'inscription de Maresha et les conséquences qui en découlent ne peuvent pas davantage être ignorées ; or il n'en est nulle part fait mention. Un autre point du récit de Josèphe est celui que l'on nomme traditionnellement le « roman des Tobiades ». On s'étonne que les auteurs de la note qui y correspond se contentent d'indications assez traditionnelles qui n'éclairent en rien le lecteur et rejettent à la fin, après un *contra* quelque peu dissuasif les remarques pleines de bon sens de Daniel R. Schwartz qui ramène avec d'excellentes raisons toute l'affaire au II^e^ siècle (p. 39*, n. 7). Là encore, malgré les obscurités qui subsistent, d'importants progrès ont été faits et on ne peut donc se contenter de parler d'un « épisode romanesque maladroitement inséré ». Disons-le sans détour, si beaucoup de notes sont utiles et bien informées, d'autres sont notoirement déficientes, voire fausses. On ne peut se dispenser d'évoquer, au moins brièvement, la géographie de Josèphe, qui est un point essentiel tant l'œuvre fournit d'indications de cette nature. Je ne reviendrai pas ici sur la confusion où est entraîné le lecteur s'agissant de la Coele-Syrie puisque cette édition suit évidemment les conclusions inacceptables de l'opuscule qu'Anca Dan et Étienne Nodet (*Coele-Syrie : Palestine, Judée, Pérée*, Louvain – Paris, 2017) ont consacré à ce terme (résumées dans

une longue note confuse p. 31*), opuscule dont j'ai longuement rendu compte ailleurs (*Syria* 95 [2018], p. 447-460). Contrairement à ce que laissent penser les notes qui parsèment l'ouvrage à chaque occurrence du terme ou presque, l'usage que fait Josèphe de ce terme est très cohérent, conforme à celui qu'avait établi la chancellerie séleucide dès le III^e^ siècle pour désigner la Syrie lagide (associée à la Phénicie dans une satrapie unique). L'usage en est resté après la conquête séleucide des possessions lagides, du moins dans l'usage administratif, car le terme au sens géographique couvre bien plus large. Bien loin de varier d'un passage à l'autre (la *flexibilité* chère à E. Nodet et A. Dan), Josèphe utilise le terme de façon appropriée pour y localiser aussi bien Ascalon, *Scythopolis* (XIII, 355) et *Gadara* (XIII, 356) que Damas, bien qu'à chaque fois une note infrapaginale s'emploie à donner un sens différent au terme, la Coele-Syrie étant tantôt sur la côte (Ascalon p. 123, XIII, 129), tantôt au-delà du Jourdain (p. 164, § 351 n. 6 : « il semble que pour FJ ici Coele Syrie désigne la région à l'Est de la Palestine, à partir du Jourdain»), ou dans le nord-nord-est de la Palestine (p. 38*, n. 1), etc. Naturellement, au sens administratif, la satrapie de Coele-Syrie et Phénicie se réduit et se morcelle avec la lente construction de l'État hasmonéen, la poussée nabatéenne vers la Syrie méridionale, la création de principautés indépendantes dans la Beqaa, l'Antiliban, le Qalamoun ou la Syrie centrale, territoires faisant tous partie de la Coele-Syrie au sens géographique. Cela explique que les fonctions accordées par Rome à Hérode, selon Josèphe *épitropos* puis stratège de Coele Syrie (cf. p. 222, avec n. 5), s'appliquent très probablement aux seules villes (essentiellement des *poleis*) enlevées aux Hasmonéens et rattachées à la province de Syrie, ce qu'on nommera un peu plus tard « Décapole », avec un préfet attaché à son administration. Car il est absurde d'imaginer que l'on ait confié à Hérode le titre de stratège de Coele-Syrie (XIV, 280) « sans territoire bien défini » (p. 244, n. 1). Beaucoup de toponymes posent problème et ne sont pas localisés. Mais certains le sont ou peuvent l'être. Il est faux d'imaginer que les limites de la Phénicie sont floues et que celle-ci n'est « jamais clairement distinguée de la Coele-Syrie » (p. 31*, n. 7) : elles sont parfaitement établies puisqu'il s'agit des cités côtières d'Acco au Sud jusqu'à Arados au Nord, et de leurs territoires (ce qui est d'ailleurs affirmé clairement un peu plus loin p. 38*, n. 4). Ceux-ci peuvent s'agrandir au fil du temps (notamment à partir de l'arrivée de Rome), mais cela ne change pas la définition du terme. Par ailleurs, la Batanée n'est pas le Hauran (XII, 136, avec n. 2), elle n'en est que la plaine occidentale. Cette affirmation est démentie par Josèphe lui-même qui ne cesse, dans les livres postérieurs, de mentionner ensemble Batanée, Trachônitide et Auranitide lorsqu'il veut désigner les territoires hauranais gouvernés par Hérode et ses successeurs. Le terme de Galaad semble gêner les commentateurs. Pourtant, il est parfaitement expliqué dans une note : c'est le nord-ouest de la Jordanie actuelle, entre le wadi Zerqa et le Yarmouk. Pourquoi plusieurs autres notes indiquent-elles que c'est un terme vague, aux limites fluctuantes, comme en XIII, 209, avec n. 2 : « région un peu indéterminée au nord de l'Ammanitide » ? En réalité, Galaad, terme biblique bien attesté, marque l'horizon des Judéens à l'Est. Ils savent y placer différentes villes comme *Gadara* et *Gerasa*. Mais les villes où Judas fait campagne en 163 pour sauver des juifs (XII, 336) sont au-delà du Galaad biblique, dans la plaine du Hauran : *Bosor*, *Bosora*, *Alema*, etc. Faute de savoir comment nommer cet espace, Flavius Josèphe le rattache à Galaad, dernier territoire connu dans cette direction. Pour le commentaire de détail sur les villes en cause, on s'étonne de voir

introduite ici la *Buseira* d'Edom (qui domine les mines de Feinan dans le wadi Arabah, loin vers le Sud) et surtout de la voir confondue avec Busr al-Hariri, village de la bordure sud du Trachôn, au nord de Bosra (p. 74, n. 2). On me permettra de renvoyer pour la géographie du Hauran et les villages qui s'y trouvent aux tomes XIII à XVI des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (parus en 2014 pour le Trachôn et 2016 pour la Batanée). Quant aux Nabatéens, ils ne se sont jamais « étendus à l'Est jusqu'à Palmyre » (ainsi p. 73*, n. 5). En revanche, pourquoi imaginer que Jean, frère de Jonathan, se rend vers Pétra pour mettre ses bagages à l'abri chez les Nabatéens alors que leur royaume ne cesse de s'étendre vers le Nord et atteint sans doute déjà à cette époque le pays de Moab, voire le Hauran ? De même, l'attaque lancée contre les Nabatéens par Jonathan après son expédition en Hamathitide (qui n'est sûrement pas la région d'*Epiphaneia*/Hama) a sûrement eu lieu dans le Hauran méridional et pas en Arabie Pétrée puisque Jonathan vend son butin à Damas (p. 130). On passera sur des coquilles fâcheuses qu'une lecture soigneuse aurait sans doute évitées, surtout dans le livre XIV (p. 190, 200, 204, 206, 216, 221, 270, 275 notamment), mais quelques impropriétés étonnantes doivent être pointées : la gymnasiarchie n'est pas une magistrature (p. 29, n. 1) mais une liturgie même si, avec le temps, elle prend place dans le cursus municipal des honneurs à l'époque impériale. Certains oublis sont fâcheux : les auteurs ne tiennent aucun compte de la lettre de Maresha (et de son double de Byblos) évoquant la décision de Séleucos IV de créer un « préposé aux affaires sacrées » (peut-être un grand prêtre, mais le mot n'apparaît pas dans la partie conservée du texte). Aussi, évoquant Ptolémée, fils de Thraséas, stratège de Coele-Syrie et de Phénicie peu après la réunification de 200 – c'est un agent royal lagide passé au service d'Antiochos III qui l'a maintenu dans les mêmes fonctions – à propos de la lettre de Hefzibah, une note (p. 35*, n. 8) interprète son titre de grand prêtre comme « administrateur général des cultes pour le compte du roi » Antiochos III. Or, cette fonction, qui existe en Asie Mineure séleucide au III^e^ siècle comme il est dit p. 40*, n. 3, n'est créée dans l'ancienne satrapie lagide qu'en 178. La grande prêtrise de Ptolémée est en réalité celle du culte royal officiel pour sa satrapie, comme on en a d'autres exemples. L'ignorance de la mesure prise par Séleucos IV nous vaut en même temps une grave sous-estimation du rôle d'Héliodore, qui porte le titre de ὁ ἐπὶ τῶν πραγμάτων, c'est-à-dire de plus proche collaborateur du roi – on le désigne généralement comme principal ministre –, et n'est donc en rien « son serviteur chargé préalablement des impôts sur la Judée » (p. 52, n. 4) : sa visite à Jérusalem en 178, restée fameuse, pour régler un différend entre Onias le grand prêtre et Simon responsable des finances du Temple prend une tout autre coloration que le pillage du Temple qu'évoque *1M* 3-4.6 : il est venu faire appliquer la mesure royale (qui impliquait un droit de regard sur les finances des temples) et soutenir l'agent chargé de mettre en œuvre cette mesure à Jérusalem, malgré l'opposition d'Onias. Les notes ignorent cette dimension nouvelle. La chronologie est souvent une question épineuse pour l'Antiquité et l'œuvre de Josèphe ne manque pas de solliciter la vigilance du lecteur. Pour les livres XII-XIV, Josèphe a recours à trois systèmes principaux de datation : l'ère séleucide (qu'il mentionne systématiquement des années 170 à 140 environ), les olympiades (moins souvent sollicitées) et les dates consulaires (dans le livre XIV surtout). Cela n'empêche pas des confusions évidentes de Josèphe : ainsi, en XII, 246, il confond les deux expéditions égyptiennes d'Antiochos IV et date son retour d'Égypte, après la mémorable « journée d'Éleusis », de l'an 143 sél., soit 170-

169, alors qu'elle a lieu au début de l'année 145 sél., soit novembre-décembre 168, ce qu'a bien repéré le commentateur (p. 55, n. 4). Les notes précisent clairement l'équivalence entre ère séleucide et ère chrétienne, chaque année allant d'octobre à octobre (cf. par exemple p. 65, n. 5 et toutes les pages suivantes). Le commentaire admet donc implicitement que Josèphe utilise l'ère séleucide de Syrie, débutant en octobre 312. Or, en XIII, 213, il note que l'ère séleucide est liée à l'installation de Séleucos I^{er} en Mésopotamie (et non en Syrie comme le dit Josèphe) dans l'été 311. Un lecteur peu averti a de quoi être surpris : pourquoi faire débuter en octobre 312 une ère destinée à célébrer un événement qui s'est déroulé en été 311 ? En réalité, l'ère séleucide utilisée en Syrie débute bien en octobre 312, alors que celle en usage en Mésopotamie débute en juin 311. Il aurait été utile de le dire explicitement. Mais revenons à l'usage de cette ère séleucide. Antiochos lance son expédition en Iran en 147 sél. (oct. 166 – oct. 165), alors que Lysias envoie la même année deux armées contre les Judéens, armées que Judas écrase dans l'été 165 (§ 312). Emporté par son élan et son enthousiasme, Judas décide « l'année suivante », précise Josèphe, soit 148 sél. (§ 313 et la note précise : oct. 165 – oct. 164), de se porter contre Jérusalem et s'en empare sans difficulté, la ville étant presque à l'abandon. Flavius Josèphe précise la date : Apellaios/Kislev (§ 319 et 321), 2^{e} mois de l'année macédonienne ; on est donc en novembre-décembre 165. Flavius Josèphe confirme que cela arriva trois ans jour pour jour après le saccage du Temple par Antiochos IV à son retour d'Égypte (§ 320), ce qui concorde exactement avec la date réelle. On sait que Flavius Josèphe adore les correspondances jour pour jour, et on n'est donc pas obligé de le croire sur parole pour le jour du mois (25), mais le moment de l'année n'a pas à être mis en doute. Or, la note associée à ce paragraphe indique qu'on est alors fin 164, précisant même qu'Antiochos IV « vient justement de mourir » (p. 70, n. 1). Pourtant Josèphe mentionne la mort d'Antiochos beaucoup plus tard (§ 354) et précise l'année : 149 sél., soit 164-163 ; on sait par les annuaires astronomiques babyloniens qu'il s'agit de l'automne 164. On a parfaitement le droit de contester la chronologie de Josèphe et de ne pas adopter les conclusions de Klaus Bringmann (*Hellenistische Reform und Religionverfolgung in Judäa*, Göttingen, 1983, absent des notes) qui confirme la chronologie de Josèphe, mais encore faut-il que le rédacteur dise pourquoi il repousse cette date d'un an. Or, il ne semble pas s'être avisé du problème que pose la date de Josèphe : il ajoute un détail bien daté par ailleurs – la mort du roi – comme si la date de Josèphe correspondait à novembre-décembre 164 ! Certes, *2M* 10.9 semble associer la mort d'Antiochos et la reconquête du Temple, mais on sait que cet ouvrage n'est qu'un résumé plus soucieux de l'édification des juifs que de précision chronologique. Non signalé, ce saut d'une année risque de passer inaperçu. Est-ce un signe de l'embarras du rédacteur ? À partir de ce passage, les indications chronologiques de Flavius Josèphe donnent lieu à une évaluation plus vague, un chiffre unique pour équivalent de l'année séleucide, chiffre dont on ne sait si c'est celui du début de l'année séleucide ou de sa fin. Cela ne règle pas la question des olympiades où Josèphe commet de nombreuses erreurs que le commentaire essaie de rectifier. En revanche, on ne rencontre plus ce problème avec les dates consulaires. Signalons cependant une grosse bévue du commentaire dans le livre XIV : la bataille de Pharsale n'a pas lieu fin août 48 et Pompée n'est pas arrivé près de Péluse en septembre en calendrier julien rétrospectif – la note précise « julien » – comme indiqué p. 212* n. 16 ; cette date est au contraire celle du calendrier pré-julien, celui qui a pris 90 jours d'avance par

l'oubli des mois intercalaires, au point que Cicéron peut annoncer qu'on approche de l'équinoxe de printemps à la mi-mai… Pharsale a lieu le 5 juin 48 en calendrier julien, Pompée arrive le 23 juillet, et César est à Alexandrie le 26 juillet. Lorsque César décide de réformer le calendrier romain à compter du 1er janvier 45, il impose une année 46 de 445 jours pour revenir dans la norme astronomique ! On a l'impression au total que personne n'a relu la totalité des notes pour les harmoniser, pour éviter les contradictions (comme on l'a montré plus haut), pour supprimer les hypothèses sans fondement, réviser les affirmations péremptoires, voire les erreurs manifestes. Hypothèses sans fondement ? Pourquoi Hyrcan aurait-il été empêché de recruter des mercenaires ailleurs que « dans l'orbite romaine » (p. 145, n. 7) ? Pourquoi douter qu'Antiochos VII, durant son expédition en Mésopotamie, ait décrété un repos de deux jours lors d'une fête juive, sous prétexte que les mercenaires ne sont pas juifs (p. 146, n. 3) ? C'est oublier que le grand prêtre juif, Hyrcan, accompagne l'expédition… Affirmations péremptoires ou intrigantes ? Lorsqu'une note (p. 195, n. 9) présente *Héliopolis*/Baalbek comme « une ancienne cité de Phénicie » le mot « cité » est inapproprié, et quand la même note ajoute que les Romains en firent « une *Colonia Julia Augusta Felix Heliopolitana*, peut-être déjà par César », c'est oublier que le débat n'est pas tranché entre le rattachement d'*Héliopolis* à la colonie de *Berytus* (et sa promotion comme colonie autonome seulement sous les Sévères) et sa création comme colonie autonome dès Auguste. Le dernier examen sérieux par Anne-Rose Hosek (*Territoires et religions en contacts : la colonie romaine de Berytus, de sa fondation au IIIe siècle de notre ère*, thèse EPHE 2012, en ligne) rejoint l'avis du plus grand nombre, à savoir la première hypothèse. Autre exemple : quand Pompée quitte la Syrie, il laisse Scaurus comme gouverneur « de la Coele-Syrie de l'Euphrate jusqu'à l'Égypte » (XIV, 79). Une note précise : « Scaurus n'a rien fait en Égypte » ; pourquoi Scaurus aurait-il « fait » quelque chose dans le royaume lagide ? Le commentateur a-t-il compris que Scaurus avait aussi à gouverner l'Égypte ? Bien mieux aurait-il valu souligner un point essentiel : entre les deux bornes indiquées à l'Est et au Sud (ce sont bien celles de la Coele-Syrie), le pouvoir de Scaurus s'exerce non seulement sur la province proprement dite, confiée aux agents romains, mais sur tous les États clients de Rome, royaume hasmonéen, royaume nabatéen, principautés de Chalcis et des montagnes côtières, Éméséniens, etc. Rome inaugure un mode d'administration original que résume parfaitement cette phrase elliptique de Josèphe. Dernier exemple : Flavius Josèphe nomme « Judas fils de Chapsaios (Χαψαιου) » (XIII, 161), que *1M* nomme « Judas fils de Chalphi (Χαλφι) ». Une note juge le nom donné par Josèphe « guère identifiable » et s'intéresse donc à Χαλφι, rapproché à juste titre de Ἁλφαῖος (on connaît nombre de variantes du même nom). Mais Χαψαιος, généralement sans l'aspiration initiale (*ḥ*) et donc Αψαιος – qui n'a rien à voir avec le nom donné par *1M* –, est le nom d'un Palmyrénien bien connu (*IGLS* XVII/1, 77), nom souvent attesté en syriaque (*ḥpsy*). Dans le même esprit, les surnoms des fils de Mattathias (XIII, 266) suscitent une note énigmatique : « les surnoms transcrits de l'araméen sont malaisés à restituer ». Qu'est-ce à dire ? Un recours à la documentation syrienne aurait été utile. Celui de Jean, Gaddi appartient à la série très fournie des noms tirés de Gad, la Fortune, celui de Jonathan, Apphous se trouve attesté tel quel (Αφφουσος) à Mushennef dans le Hauran (*SEG* 7, 1077 = *IGLS* XVI/4, 839), Aurân (*1M* écrit Auaran) se retrouve dans la même région sous forme Αυαρος ou Αουαρος, avec la fréquente suffixation -ανης/-ανος. On peut aligner encore une série d'erreurs

manifestes, parfois contredites par une autre note. Depuis quand Laodicée sur mer/Lattaquié est-elle un « port phénicien » p. 168, n. 2) ? Une note (p. 245, n. 6) donne pourtant avec exactitude l'origine de cette fondation séleucide. On ne peut prétendre que ni Dion ni Pella ne sont dans la vallée du Jourdain (p. 173, n. 6), car la seconde est sur la bordure du plateau qui domine la vallée. Hérode n'a pas « conquis le Trachôn » (p. 181, n. 1), il lui a été donné par Auguste pour qu'il y combatte les brigands. Ptolémée dit Aulète, le père de la grande Cléopâtre VII, n'a jamais été Ptolémée IX (p. 209, n. 5) mais Ptolémée XII ; de même, Ptolémée « Physcon » est bien Ptolémée VIII comme dit p. 149, n. 1, 2, 3 et 7, et non Ptolémée VII comme écrit p. 210, n. 3 (l'auteur a dû suivre Höbl qui a en effet changé sa numérotation après la suppression de Ptolémée VII par Michel Chauveau). Pourquoi privilégier la leçon « Xénandros », nom rarissime, plutôt que « Ménandros », p. 217 ? Une explication était nécessaire. Certains commentaires restent obscurs (p. 178, n. 2 ; p. 228), mais je terminerai sur deux passages qui renvoient une fois encore indirectement au moins à la géographie. En XIV, 295, Josèphe explique que le Romain Fabius commande à Damas ; une note (n. 9) commente : « chef-lieu de la Coele-Syrie, celle-ci étant une subdivision de la province de Syrie ». Il faut donc que le lecteur attende la p. 246 pour apprendre qu'il y a une dimension administrative au mot Coele-Syrie. Mais le rédacteur n'en tire aucune leçon pour les passages où Josèphe nous informe qu'Hérode, exfiltré de la Judée d'Antigone, est fait *épitropos*, puis stratège de la Coele-Syrie (*supra*). Cela aurait évité de terminer sur une note dont l'absurdité saute aux yeux. En XIV, 389, Hérode est fait roi par Antoine et Octave, à lui de récupérer le royaume auquel il est destiné qu'occupent Antigone et les Parthes. Mais une note (p. 264, n. 1) ajoute que le titre de « roi » donné à Hérode serait une « extension » de celui de « stratège de Coele-Syrie » ; comment peut-on imaginer qu'il y ait le moindre rapport entre une fonction administrative exercée au sein d'une province romaine et le titre royal accordé à un client pour prendre en main un territoire que Rome ne se juge pas en mesure d'administrer directement ? Le parallèle proposé avec Agrippa I^{er}, qui n'a jamais exercé d'autres fonctions que de prince-client, n'a évidemment aucun sens. On l'a compris, ce nouveau volume apporte une contribution importante et utile par son texte, sa traduction et une partie de ses notes, mais le manque d'harmonisation et de relecture, certains *a priori* sans doute, limitent l'intérêt des commentaires et doivent rendre le lecteur prudent dans leur utilisation. Il est dommage que les questions de géographie et de chronologie n'aient pas fait l'objet d'une mise au point claire et précise dans l'introduction générale. Il n'en reste pas moins que cette édition/traduction est bienvenue, et fournira une base plus sûre pour reprendre les débats autour des points difficiles – et pour certains quasi insolubles – qu'elle soulève. Espérons que les volumes suivants viendront rapidement et profiteront des remarques constructives que l'on a essayé d'apporter.

Maurice SARTRE

Filippomaria PONTANI et Michiel MEEUSEN, *Plutarque, Œuvres morales.* Tome XIII. *1re partie : Traité 59.* Texte établi et traduit par F.P. Introduction et notes par M.M. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol., 208 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 541). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00625-3.

quelque peu du cadre initialement dessiné, puisqu'elle porte sur deux « *nuovi* » *classici*, à savoir les poètes Jacopo Sannazaro et Garcilaso de la Vega : la première étude, proposée par Marc Deramaix, présente en effet les lettres d'Egidio da Viterbo et de Belisario Acquaviva à Jacopo Sannazaro situées dans l'*editio princeps* du *De partu Virginis* (1526) ; le second article, d'Antonio Gargano, analyse la figure du poète espagnol Garcilaso de la Vega dans les commentaires de ses œuvres de Francisco Sánchez de las Brozas et de Fernando de Herrera. Enfin, le volume se clôture par un index des noms et un des citations des auteurs anciens. Nous pouvons regretter le manque d'une bibliographie générale en fin d'ouvrage, dont l'utilité pratique aurait pu à la fois pallier l'absence de bibliographie récapitulative en fin d'article et parfaire l'unité du volume. Il ne fait toutefois aucun doute que cet ouvrage collectif fournit *in fine* une vue d'ensemble foisonnante en détails sur les paratextes des éditions d'auteurs antiques du XV^e^ au XVII^e^ siècle, qui participent aux connaissances sur la réception de ces auteurs et qui mettent également en lumière de nouvelles facettes de grandes figures humanistes de la période. Cette entreprise démontre pleinement, si cela était encore nécessaire, l'importance cruciale de l'étude des paratextes dans nos disciplines.

Élisabeth AYDIN

Blandine COLOT (Dir.), *La littérarité latine de l'Antiquité à la Renaissance.* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019. 1 vol., 315 p. (INTERFÉRENCES) Prix : 26 €. ISBN 978-2-7235-7816-6.

Voici un volume collectif qui a le mérite de proposer une problématique complexe et stimulante : si nous avons coutume de parler de la « littérature » latine (qu'elle soit antique, médiévale ou néo-latine), sur quoi se fonde la « littérarité » des textes que nous incluons dans ce corpus ? Comme le signale la quatrième de couverture, la question de la littérarité, souvent discutée de nos jours (c'est l'œuvre de Mircea Marghescou qui en fournit ici le principal cadre théorique), n'avait encore été que rarement appliquée au domaine latin. Toujours selon la quatrième de couverture, les contributions rassemblées dans ce volume « mettent au jour un certain nombre de critères en fonction desquels il apparaît qu'un texte est perçu ou défini comme "littéraire" ». Il est dommage que le complément d'agent des verbes « percevoir » ou « définir » ne soit pas précisé, car c'est précisément là, me semble-t-il, que se joue toute l'ambiguïté du projet : les analyses oscillent entre application aux textes anciens de concepts modernes (ceux de Marghescou ou encore de Genette ou Jakobson), remise en question de traditions critiques incluant ou excluant certains textes du champ littéraire, et enfin (le plus souvent) analyse de ces textes selon les catégories de leur propre temps – catégories qui n'incluent pas d'équivalent exact de ce que nous appelons « littérarité » ni même « littérature », mais qui offrent des points d'appui et de comparaison à notre réflexion. Il apparaît ainsi qu'un certain nombre de concepts développés par les anciens eux-mêmes dans le cadre de leur théorie rhétorique et poétique leur permettaient, comme le remarque Renaud Robert dans une note de bas de page éclairante (p. 203), de « mesurer intuitivement l'écart d'un texte par rapport au s*ermo quotidianus* et à son horizon référentiel » – et donc de dessiner implicitement les contours d'une « littérature ». Parmi l'arsenal théorique le plus souvent convoqué, apparaissent l'*ornatus* stylistique et ses

différentes figures (notamment l'*enargeia,* ou *evidentia,* qui crée une illusion de vie et fait appel à l'imagination du lecteur), la fiction, la mise en intrigue et les émotions suscitées par le texte (notions soulignées par la *Poétique* d'Aristote), la théorie des genres (l'identification d'un genre par le lecteur entraînant un certain régime de lecture) et le dialogue avec la tradition (notamment à travers l'intertextualité), la double fin du plaisir et de l'utilité chère à Horace, et enfin la dimension matérielle du livre-volume. Le classement du présent ouvrage en trois parties (« L'auteur, maître du jeu littéraire », « La littérature ou la pédagogie de la lettre » et « Les critères de la littérarité : du "statut" à la théorie ») m'est apparu assez obscur et peu convaincant, faisant regretter que l'ordre chronologique qui avait été choisi pour le colloque (p. 10) n'ait pas tout simplement été repris, d'autant que l'idée est plusieurs fois exprimée que les différentes périodes voient se succéder différents régimes de littérarité. Ces réserves une fois posées, il faut saluer l'excellente qualité et le caractère extrêmement stimulant de la plupart des contributions ici proposées. En termes de corpus étudiés, on trouve surtout des textes candidats au statut d'œuvres littéraires, dont certains le sont de manière évidente, d'autres de manière plus problématique (de leur temps et/ou aujourd'hui). Certains de ces textes sont en outre porteurs de paratextes (lettres au lecteur, préfaces) ou de passages programmatiques ou métalittéraires, qui sont alors passés au crible de l'analyse. Enfin, quelques articles concernent des textes de « théorie littéraire » (ou plus largement, des textes qui discutent de problèmes littéraires) venant de différentes époques. Parmi les textes de l'Antiquité, sont étudiés : les comédies de Plaute (œuvres évidemment littéraires, mais à l'aube d'une littérature latine qui doit encore en bonne partie s'inventer, article de Gianna Petrone), les *Verrines* de Cicéron et les passages de Pline l'Ancien consacrés aux arts plastiques (qui laissent percevoir, dans le cadre tantôt d'un discours oratoire, tantôt d'un traité plus technique, l'importance de la culture littéraire dans l'appréciation des œuvres d'art, article de Renaud Robert) ; les épigrammes de Martial (un auteur qui affronte l'élargissement du lectorat permis par les éditeurs-libraires, avec les phénomènes corollaires de lectures mal informées, de contrefaçons et de plagiats qu'il entraîne, article de Jean-Claude Julhe) ; et l'œuvre historiographique de Tacite (dont le caractère de narration non-fictionnelle pourrait jeter un doute sur sa littérarité, article de Fabrice Galtier). L'Antiquité tardive est illustrée par : les réflexions de Lactance sur les rapports de la Bible et des lettres chrétiennes avec les canons des lettrés païens (article de Blandine Colot) ; les épopées bibliques de Cyprianus Gallus, Sédulius et Arator (littérarisations de textes bibliques eux-mêmes souvent perçus comme présentant un déficit de littérarité, article de Bruno Bureau) ; trois traités d'Ambroise (sermons réécrits pour la publication et dont la valeur littéraire a souvent été contestée, article de Matthieu Courseau), les *Confessions* de Saint-Augustin (œuvre de genre incertain, rarement lue en tant qu'objet littéraire alors même que leur auteur semble avoir accordé beaucoup d'attention à cette dimension, article de Bruna Pieri). Parmi le corpus médiéval et néo-latin, figurent : les épigrammes de l'Espagne wisigothique (qui semblent reléguer l'intention esthétique à l'arrière-plan – article de Céline Urlacher-Becht) ; un échantillon de textes latins médiévaux chrétiens « allant de textes souvent admis comme littéraires à ceux qui y semblent les plus réfractaires, les textes liturgiques » (p. 271 ; article d'Elisabeth Pinto-Mathieu) ; une série d'arts poétiques médio-latins des XII^e^ et XIII^e^ siècles (article de Danièle James-Raoul) ; un récit de voyage, l'*Evagatorium* (1483) de frère Félix Fabri (une œuvre dont la littérarité,

non évidente *a priori*, s'est « imposée » à Jean Meyers comme l'explique son article) ; les poèmes didactiques astrologiques de Basinio de Parme et de Giovanni Pontano au XV^e^ siècle (de contenu non fictionnel, et donc sans correspondance avec la définition aristotélicienne de la *poésie*, article d'Hélène Casanova-Robin) ; et enfin le commentaire de Francesco Robortello (1548) à la *Poétique* d'Aristote (article de Laurence Boulègue). La conclusion de Blandine Colot pointe avec clairvoyance quelques thèmes essentiels du volume : la dimension réflexive de la littérature latine ; son rôle de référent culturel central, « sans lequel il n'est pas de jugement esthétique possible » (p. 292) ; sa visée communautaire, s'adressant à une collectivité ; la construction, au fil des siècles, de critères théoriques ; et enfin l'évolution progressive des modes de lecture. Le volume se clôt sur un index (noms propres et notions) et des résumés français et anglais des différents articles. Aline SMEESTERS

Andreas SIRCHICH VON KIS-SIRA, *Der* Aeneis-*Kommentar von Juan Luis de la Cerda.* Kristische Edition, Übersetzung und Erschliessung des ersten Buchs. Hildesheim, Olms, 2020. 2 vol., 591 et 633 p. (NOCTES NEOLATINAE – NEO-LATIN TEXTS AND STUDIES, 36.1-2). Prix : 236 €. ISBN 978-3-487-15877-8.

Issus d'une dissertation doctorale présentée à l'Université de Marburg en 2018, ces deux volumes proposent une édition critique et une traduction allemande du début du monumental commentaire à l'*Énéide* de Virgile publié au début du XVII^e^ siècle par le jésuite espagnol Juan Luis de la Cerda. Longtemps professeur au collège jésuite de Madrid, où il compta notamment Calderon de la Barca parmi ses élèves, La Cerda (Tolède *c*. 1558 – Madrid 1643) compila le plus vaste commentaire virgilien jamais rédigé, et l'un des plus importants de son temps (p. 11), faisant paraître successivement des commentaires aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* (1608), aux six premiers livres de l'*Énéide* (1612), puis aux six derniers (1617). C'est le commentaire au seul livre I de l'*Énéide* qui est ici édité et traduit. Le présent ouvrage se compose d'abord d'une longue introduction (vol. I, p. 9-189), puis de l'édition-traduction à proprement parler, divisée en deux parties : les commentaires de La Cerda aux vers I, 1-264 de l'*Énéide* (les actuels vers I, 1-260, auxquels s'ajoutent les quatre premiers vers généralement jugés inauthentiques, mais que La Cerda maintient) figurent dans le premier tome (p. 191-545, suivis d'une quarantaine de pages de notes de l'éditeur) ; les commentaires aux vers I, 265-760 (ou, selon la numérotation actuelle, I, 261-756) se trouvent dans le second tome (p. 5-575, avec une cinquantaine de pages de notes). L'introduction, après avoir souligné l'intérêt que présente l'ancienne littérature de commentaires (longtemps négligée mais qui retrouve faveur aujourd'hui) pour l'étude culturelle des siècles passés, offre diverses clés de lecture à l'œuvre : auteur, contexte historique (une évocation à très larges traits de l'humanisme, du baroque, de l'Église des Temps modernes et de la Compagnie de Jésus en Espagne), caractéristiques de l'œuvre, sources, public visé (les professeurs des collèges jésuites), critères de jugement appliqués par La Cerda au texte de Virgile (sur base des *Virgilii elogia* qui figurent en entrée du commentaire aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* de 1608), réception de l'œuvre dans les siècles ultérieurs, état de la recherche, histoire du texte ; l'introduction se clôture par l'exposé des

non évidente *a priori*, s'est « imposée » à Jean Meyers comme l'explique son article) ; les poèmes didactiques astrologiques de Basinio de Parme et de Giovanni Pontano au XV^e^ siècle (de contenu non fictionnel, et donc sans correspondance avec la définition aristotélicienne de la *poésie*, article d'Hélène Casanova-Robin) ; et enfin le commentaire de Francesco Robortello (1548) à la *Poétique* d'Aristote (article de Laurence Boulègue). La conclusion de Blandine Colot pointe avec clairvoyance quelques thèmes essentiels du volume : la dimension réflexive de la littérature latine ; son rôle de référent culturel central, « sans lequel il n'est pas de jugement esthétique possible » (p. 292) ; sa visée communautaire, s'adressant à une collectivité ; la construction, au fil des siècles, de critères théoriques ; et enfin l'évolution progressive des modes de lecture. Le volume se clôt sur un index (noms propres et notions) et des résumés français et anglais des différents articles. Aline SMEESTERS

Andreas SIRCHICH VON KIS-SIRA, *Der* Aeneis-*Kommentar von Juan Luis de la Cerda.* Kristische Edition, Übersetzung und Erschliessung des ersten Buchs. Hildesheim, Olms, 2020. 2 vol., 591 et 633 p. (NOCTES NEOLATINAE – NEO-LATIN TEXTS AND STUDIES, 36.1-2). Prix : 236 €. ISBN 978-3-487-15877-8.

Issus d'une dissertation doctorale présentée à l'Université de Marburg en 2018, ces deux volumes proposent une édition critique et une traduction allemande du début du monumental commentaire à l'*Énéide* de Virgile publié au début du XVII^e^ siècle par le jésuite espagnol Juan Luis de la Cerda. Longtemps professeur au collège jésuite de Madrid, où il compta notamment Calderon de la Barca parmi ses élèves, La Cerda (Tolède *c*. 1558 – Madrid 1643) compila le plus vaste commentaire virgilien jamais rédigé, et l'un des plus importants de son temps (p. 11), faisant paraître successivement des commentaires aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* (1608), aux six premiers livres de l'*Énéide* (1612), puis aux six derniers (1617). C'est le commentaire au seul livre I de l'*Énéide* qui est ici édité et traduit. Le présent ouvrage se compose d'abord d'une longue introduction (vol. I, p. 9-189), puis de l'édition-traduction à proprement parler, divisée en deux parties : les commentaires de La Cerda aux vers I, 1-264 de l'*Énéide* (les actuels vers I, 1-260, auxquels s'ajoutent les quatre premiers vers généralement jugés inauthentiques, mais que La Cerda maintient) figurent dans le premier tome (p. 191-545, suivis d'une quarantaine de pages de notes de l'éditeur) ; les commentaires aux vers I, 265-760 (ou, selon la numérotation actuelle, I, 261-756) se trouvent dans le second tome (p. 5-575, avec une cinquantaine de pages de notes). L'introduction, après avoir souligné l'intérêt que présente l'ancienne littérature de commentaires (longtemps négligée mais qui retrouve faveur aujourd'hui) pour l'étude culturelle des siècles passés, offre diverses clés de lecture à l'œuvre : auteur, contexte historique (une évocation à très larges traits de l'humanisme, du baroque, de l'Église des Temps modernes et de la Compagnie de Jésus en Espagne), caractéristiques de l'œuvre, sources, public visé (les professeurs des collèges jésuites), critères de jugement appliqués par La Cerda au texte de Virgile (sur base des *Virgilii elogia* qui figurent en entrée du commentaire aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* de 1608), réception de l'œuvre dans les siècles ultérieurs, état de la recherche, histoire du texte ; l'introduction se clôture par l'exposé des

principes d'édition et de traduction, la liste des abréviations et la bibliographie. L'édition, très soignée, reproduit la présentation de l'ouvrage original, dans lequel le texte de Virgile est découpé en brèves sections de 10 à 20 vers environ, chaque fois suivies d'un *argumentum,* d'une *explicatio* et de notes dans lesquels les lemmes sont numérotés (les chiffres qui les précèdent ne renvoient donc pas au vers mais à une numérotation continue à l'intérieur de chaque section). La Cerda commente aussi bien les faits de langue que les *realia* mythologiques et historiques et les qualités littéraires du texte. Le commentaire du jésuite se montre attentif à la *dispositio* de l'œuvre (invocation, proposition, narration, digressions…) et aux figures rhétoriques (*anticipatio, emphasis, periphrasis, antonomasia…*) Il entre régulièrement en dialogue avec les commentateurs précédents, antiques et modernes (en particulier Jules César Scaliger, cité 67 fois), et propose également de nombreux passages parallèles avec d'autres auteurs classiques, grecs et latins, de tous genres et de toutes périodes. Toutes les références (qui concernent plus de 300 auteurs antiques et plus de 150 *recentiores,* et dont la liste complète est donnée aux pages I, 37-40) sont explicitées par l'éditeur au fil du texte dans un *apparatus fontium* (qui constitue à lui seul un immense travail et un des apports majeurs de cet ouvrage), tandis qu'un apparat critique relève les quelques variantes entre les éditions de 1612 et de 1613. – Il est dommage que le beau frontispice de l'édition de 1612 n'ait pas été reproduit, pas plus que la longue lettre de dédicace à Diego de Silva y Mendoza, les poèmes liminaires et la lettre de l'auteur à l'imprimeur : ce paratexte aurait sans doute pu apporter de précieux éléments de contextualisation. On peut également regretter que les passages pourvus de notes par l'éditeur ne soient pas identifiés dans le texte, ce qui rend hasardeux l'usage des deux sections de notes. On déplorera surtout l'absence d'un index final des noms propres et des notions, qui aurait fait de ces volumes un outil de travail beaucoup plus efficace. Ces réserves mises à part, on ne peut que se féliciter de la mise à disposition de cette somme d'érudition jésuite… et espérer que les onze livres suivants trouveront rapidement à leur tour un éditeur.

Aline SMEESTERS

Aude LEHMANN (Dir.), *Diderot et l'Antiquité classique*. Paris, Classiques Garnier, 2018. 1 vol. broché, 388 p. (RENCONTRES, 364. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, 27). Prix : 49 €. ISBN 978-2-406-07325-3.

On le sait, la postérité a entretenu avec Diderot une relation beaucoup plus capricieuse qu'avec ses deux illustres contemporains, Rousseau et Voltaire qui, de leur vivant, pouvaient déjà prétendre au titre de « légende ». La prudence de frère Tonpla l'avait encouragé à garder en portefeuille les œuvres susceptibles de le ramener dans les geôles royales, ou du moins de les confier aux seuls regards complices de ses amis véritables. L'image de l'écrivain, la complexité foisonnante de ses œuvres se sont construites et révélées pendant plus de deux siècles, souvent écornées par la méprise et les malentendus : il a fallu attendre le XX^e^ siècle pour que Denis Diderot rejoigne, symboliquement s'entend, le panthéon littéraire qu'il méritait. En 1884 comme en 1913, les commémorations divisent partisans et détracteurs, avant que la consécration n'advienne en 1984 et, plus proche de nous, en 2013 lorsque s'est tenu à Mulhouse un colloque international intitulé « Diderot et l'Antiquité classique » dédié à « la réception, par le

des Anciens, tout en prouvant que l'enjeu n'était pas seulement de mieux comprendre leurs schémas psychologiques, mais également les imbrications de ce sentiment dans la vie politique romaine. Héloïse MALISSE

Hedvig VON EHRENHEIM & Marina PRUSAC-LINDHAGEN (Eds.), *Reading Roman emotions. Visual and Textual Interpretations*. Stockholm, Svenska Institutet i Rom, 2020. 1 vol., VII-193 p. (SKRIFTER UTGIVNA AV SVENSKA INSTITUTET I ROM 4, 64). Prix : 88 $. ISBN 978-9-170-42186-0.

Ces dernières années ont vu paraître de nombreux ouvrages sur l'histoire des émotions : citons à titre d'exemple *The history of emotions* de R. Boddice (Manchester, Manchester University Press) ou encore *What is the history of emotions?* De B. H. Rosenwein et R. Cristiani (Cambridge, Polity), tous deux publiés en 2018. Depuis 2020, *Reading Roman emotions* complète et enrichit la bibliothèque de ce domaine de recherche en pleine expansion. Fruit d'un workshop à l'Institut suédois de Rome en avril 2014, le volume rassemble des contributions variées, centrées sur la lecture des émotions dans les cultures visuelle et littéraire de la Rome antique. L'introduction souligne les enjeux d'une étude contextuelle et nuancée des émotions dans l'art et le matériel archéologique que l'Antiquité romaine nous a laissés, et insiste sur la nécessité de faire dialoguer sources littéraires et matérielles. Une fois établies les lignes directrices de l'ouvrage, qui ambitionne avant tout d'offrir une « collection d'exemples qui démontrent une variété d'approches à l'étude des émotions romaines » (« a collection of examples that demonstrate a variety of approaches to the study of Roman émotions », p. 16), s'ensuit un premier chapitre contextualisant. S. Matt y propose un aperçu de grands débats qui ont animé – ou animent encore – l'étude des émotions du passé ; elle présente ainsi les questions théoriques et méthodologiques au cœur de la vaste discipline qu'est l'histoire des émotions. C'est dans ce sillage que les chapitres suivants développent l'histoire des émotions à Rome selon différents angles. La représentation des émotions, à travers l'analyse de textes dramatiques et oratoires romains, constitue l'objet d'étude du deuxième chapitre. Les émotions étaient bien souvent au centre de l'action dramatique ou du discours oratoire. Sur la base de leurs descriptions et commentaires, G. Manuwald analyse la manière dont les émotions étaient identifiées, reconnues et perçues à Rome, et pose des questions fondamentales comme celle de l'authenticité de l'émotion représentée. Dans le troisième chapitre, J. Rasmus Brandt invite le lecteur à étudier les émotions du passé en explorant des tombes étrusques aux fresques variées. Les scènes représentées reflètent les rites funéraires de cette civilisation. Elles dépeignent plus précisément un moment de suspension, situé « après la mort du défunt, mais avant son enterrement » (« between the phase of separation (the moment of death) and the phase of reintegration (after the interment of the deceased) », p. 42), évoquant ou suscitant des émotions allant de la douleur à la joie, en passant par la crainte ou encore l'amusement : la « phase liminale » du rite funéraire, pour reprendre les termes empruntés par J. Rasmus Brandt à A. van Gennep. L'humour et son rôle au sein des hautes sphères de la société romaine sont étudiés par H. von Ehrenheim dans le chapitre suivant. Tout en s'appuyant sur des sources littéraires antiques offrant une idée de la conception de l'humour à cette époque,

H. von Ehrenheim élabore principalement son analyse à partir de sculptures qui ornaient les jardins des villas de l'élite romaine : choisies avec soin par leur propriétaire, ces sculptures devaient déclencher un sourire, sinon un rire de la part des hôtes en visite, soutenant implicitement des buts sociaux précis. Dans le cinquième chapitre, le rire et ses pouvoirs au sein de la société romaine sont également mis en lumière par J.R. Clarke. Les scènes amusantes, voire cocasses, dépeintes sur les murs des villas et des tavernes de Pompéi et d'Ostie sont pris ici pour point de départ afin d'étudier les effets d'intégration, ou au contraire, d'exclusion du groupe que provoquait le rire. Pompéi est encore à l'honneur dans le sixième chapitre. Partant de fresques et de mosaïques de l'antique cité, A. Karivieri propose une nouvelle catégorisation de ces matériaux archéologiques selon leur manière de combiner texte et image matérielle ; ce nouvel outil met en lumière l'importance du dialogue entre ces deux media, qui influence la réception de l'œuvre et la réaction émotionnelle qu'elle suscite auprès du lecteur/spectateur. T. Selliaas Thorsen nous plonge dans un tout autre univers : celui des émotions de l'amour érotique dans la poésie latine d'amour. Explorant principalement la poésie d'Ovide, mais aussi celle de Catulle et de Virgile, l'auteure s'intéresse à la conception poétique traditionnelle de l'amour romain : basé sur la dualité, ou plutôt le couple « amour-haine », autour duquel gravitent des émotions variées telles que le plaisir amoureux, le désir, la bienveillance ou la jalousie et la souffrance. S'appuyant sur des exemples mythologiques qui établissent un lien entre vision et émotion amoureuse, T. Selliaas Thorsen postule que le regard de l'amant posé sur l'être aimé/convoité joue ici un rôle prépondérant dans sa perception du sentiment amoureux. Dans le chapitre suivant, K. Kolrud analyse les représentations et la réception d'un motif antique fameux à la Renaissance, celui de la Fureur enchaînée. Décrite par Virgile dans son *Énéide*, l'allégorie de la Fureur était répandue à la Renaissance et était bien souvent associée à la famille Médicis. On la retrouve logiquement sur les murs du Palazzo Vecchio à Florence, représentée deux fois par Giorgio Vasari pour les seigneurs florentins. K. Kolrud examine la symbolique de ces allégories, associées à d'autres motifs. Comment se manifestaient le deuil des parents et la commémoration de la mort d'enfants dans la Rome antique ? Voici la question que L. Larsson Lovén se pose dans le neuvième chapitre, menant une enquête sur des objets variés tels que des épitaphes, ou encore des autels, croisés avec des textes contemporains et des données démographiques. Souvent associées au deuil, les larmes sont aussi versées lors de diverses occasions, et peuvent manifester une large palette d'émotions. Dans le dixième chapitre, J. Vekselius s'intéresse à leurs significations dans le monde politique romain à partir du témoignage de Pline le Jeune sur les pleurs de Trajan dans le *Panégyrique*, qu'il confronte à d'autres exemples littéraires de larmes versées dans différents domaines de la vie publique. Le onzième chapitre s'attache à l'étude des portraits romains : M. Prusac-Lindhagen investigue la manière dont l'histoire des émotions peut offrir de nouvelles perspectives d'analyse sur ces objets largement étudiés par les chercheurs du XX^e^ siècle, non exempts de jugements biaisés, ou même d'instrumentalisations. En guise d'épilogue, J.N. Bremmer tire les conclusions des contributions du présent ouvrage, soulignant avec une distance critique les qualités, mais aussi les limites de l'étude de l'histoire des émotions romaines à travers les cultures visuelle et littéraire. Avec plusieurs contributeurs (voir notamment l'introduction et l'épilogue), soulignons que *Reading Roman Emotions* innove en matière d'histoire des émotions, en mettant à

l'honneur les images et les représentations de la Rome antique. Ajoutons que le volume répond pleinement à l'ambition qu'il s'est fixé en exposant une variété de points de vue et de méthodes qui sauront guider les futures recherches du domaine.

Caroline SUPPLY

Katerina IERODIAKONOU (Dir.), avec la collaboration de Pascale DERRON, *Psychologie de la couleur dans le monde gréco-romain : huit exposés suivis de discussions et d'un épilogue*. Vandœuvres, Fondation Hardt, 2020. 1 vol. relié, 404 p. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 66). Prix : 55 CHF / 65 €. ISBN 978-2-60000-766-5.

Comme le rappelle l'éditrice dans son introduction, la question des couleurs et de leur perception dans l'Antiquité renvoie à un débat ancien dans les études classiques, qui commença par une théorie relative à la vision défective des Anciens, dont Goethe fut l'introducteur et le Britannique W. E. Gladstone le principal promoteur. La lecture des grands « classiques », à commencer par Homère, avait laissé penser que nos ancêtres grecs ou romains ne voyaient pas toutes les couleurs telles qu'elles apparaissent aux modernes que nous sommes. Cette conception invalidante et condescendante a été abandonnée avec le développement de l'anthropologie et de l'ethnologie, qui ont largement montré que la perception comme la définition des couleurs, et plus globalement les processus sensitifs, n'échappent pas aux déterminants culturels, qui peuvent eux-mêmes être étroitement liés à l'environnement naturel propre à chaque communauté humaine. Adeline Grand-Clément, l'une des contributrices de ce volume, spécialiste des couleurs dans le monde grec, a d'ailleurs récemment co-dirigé un riche volume proposant un état des lieux de la question en prenant pour objet d'étude l'arc-en-ciel (A. Dubois, J.-B. Eczet, A. Grand-Clément et Ch. Ribeyrol, *Arcs-en-ciel et couleurs*, Bibliothèque de l'Anthropologie, Paris, CNRS éditions, 2018). En outre, et c'est l'un des enjeux développés dans le présent collectif, la transmission de faits culturels ou sociaux par le biais de la littérature ou de l'art fait nécessairement subir une distorsion à la réalité, en déployant ou privilégiant des réseaux symboliques et des procédés rhétoriques soumis à leurs propres règles. Comme Aristote le démontre explicitement dans sa *Poétique*, la *mimèsis* ne repose pas nécessairement sur un principe d'adéquation avec le réel. À cette difficulté inhérente à toute approche historique ou socio-culturelle prenant appui sur les œuvres, qu'elles soient le fait de l'écriture ou des arts figuratifs, s'ajoute un obstacle majeur pour les époques qui nous occupent : une part considérable des productions de la peinture et de la sculpture a irrémédiablement disparu et rien ne garantit que les sources écrites, qui en sont souvent nos seuls témoins, permettent d'appréhender la diversité des pratiques en la matière, même si les découvertes archéologiques viennent ponctuellement offrir de nouveaux éclairages (voir notamment les contributions de Philippe Jockey et Agnès Rouveret dans ce volume). Quelques travaux déterminants, sur lesquels les différents auteurs reviennent, ont pu contribuer à préciser le paysage chromatique des Anciens, ainsi la monographie désormais classique de Jacques André (*Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, 1949) ou l'ensemble d'études édité plus récemment par Laurence Villard (*Couleurs et visions dans l'Antiquité classique*, Rouen, 2002). Ce tome LXVI des Entretiens de la Fondation Hardt poursuit la démarche en se concentrant sur

ville dans son ensemble qui est au centre du questionnement. C. Siwicki examine en particulier les réponses de Sénèque, Martial et Tacite à la transformation urbaine de Rome à cette époque. En développant les idées avancées dans les chapitres précédents, C. Siwicki constate que la façon dont ces auteurs caractérisent le développement du paysage urbain est révélatrice et influencée par une série d'attitudes connexes à l'égard de l'environnement bâti historique. Il lui semble ainsi que la restauration innovante avait généralement tendance à être accueillie positivement, que la destruction des bâtiments existants pouvait souvent être perçue comme un événement positif, et qu'il n'y avait pas de sentiment de nostalgie pour les structures perdues en tant que reliques architecturales du passé. Dans la conclusion, C. Siwicki résume son enquête. Il souligne que les raisons de la séparation entre l'identité historique des édifices romains et leur existence physique doivent encore être discutées. Toutefois, il suggère dans une ultime discussion, que le manque de prestige généralement accordé aux architectes pourrait être un facteur expliquant le traitement de leurs réalisations. En définitive, tout en proposant d'écarter les hypothèses traditionnelles, Christopher Siwicki présente une recherche à la fois innovante et convaincante, dans laquelle il interprète minutieusement les témoignages archéologiques et textuels choisis. Son étude remarquablement structurée lui permet de clarifier ses hypothèses, d'une part de restauration innovante et d'autre part de séparation catégorique entre la valeur historique et la structure physique des bâtiments romains. En cela, il esquisse une approche cohérente de la restauration des édifices publics de Rome durant les six décennies comprises entre 64 et 120 ap. J.-C., malgré la difficulté du sujet. Car il est en effet difficile d'estimer la portée et l'ampleur des restaurations anciennes effectuées sur des superstructures aujourd'hui disparues ou mal conservées ; nombre de bâtiments ont été modifiés à des dates ultérieures, tandis que d'autres ne sont plus que des noyaux de brique et de béton, dépouillés de leur décor. Ces facteurs combinés entravent singulièrement l'évaluation des changements physiques et visuels apportés à ces structures lors de leur restauration. De ce point de vue, un site comme Pompéi, où les édifices publics mieux conservés étaient en cours de reconstruction lors de l'éruption du Vésuve, constituerait sans doute un meilleur cas d'étude que la ville de Rome. Cependant, ce travail, portant sur l'évaluation des réponses romaines à la restauration plutôt que sur les processus techniques de réparation des bâtiments, ne pouvait être réalisé qu'en confrontant les preuves matérielles et les sources littéraires. À cet égard, les cas d'étude envisagés fournissent des données nouvelles : si, à première vue, ils semblent contredire le postulat de départ, ils donnent finalement du poids à l'approche privilégiée par l'auteur, en éclairant à la fois les intentions supposées de la restauration romaine ainsi que sa réception. L'ouvrage se termine par une bibliographie, un *index locorum* et un index général.

Julien ADAM

Anne BAUD et Gérard CHARPENTIER (Dir.), *Chantiers et matériaux de construction de l'Antiquité à la révolution industrielle en Orient et en Occident. Actes du colloque tenu au château de Guédelon (23-25 septembre 2015)*. Lyon, MOM Éditions, 2020. 1 vol. broché, 21 x 29,6 cm, xv-285 p., nombr. ill. coul. (ARCHÉOLOGIE(S), 3). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35668-068-6.

Ce volume, fruit d'un colloque tenu au château de Guédelon en 2015, marque l'aboutissement d'un « thème transversal » de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Lyon), portant sur le « chantier de construction ». Il s'adresse au premier chef aux médiévistes, mais il nous a néanmoins paru opportun de signaler aux lecteurs de *L'Antiquité Classique* quelques contributions relevant de l'Antiquité. E. Laroze explore les avantages économiques et logistiques d'une rationalisation poussée de la conception constructive (standardisation des blocs de grès, dès la production en carrière, pose, assemblage des blocs et techniques de liaison), dans le cadre de la construction de sanctuaires, en Égypte ptolémaïque et romaine (p. 13-28). Suit une étude de marques sur terres cuites architecturales de la région Rhône-Alpes (J.-Cl. Béal, C. Chamoux et A. Schmitt) confrontant épigraphie, pétrographie et analyses chimiques (p. 29-51). J. Tardieu et R. Royet se penchent pour leur part sur la mise en œuvre de l'architecture de galets, matériau peu étudié, plutôt employé en soubassement ou en sablière basse dans l'Antiquité, pour la région Rhône-Alpes (p. 53-73). G. Charpentier nous emmène à Yanouh (Nord Liban) et livre une belle étude de « carrière de remploi », identifiant avec précision l'exploitation de matériaux de construction provenant d'un lieu de culte païen d'époque hellénistique et romaine abandonné, lors de transformations successives d'un espace de culte chrétien, à la fin du V^e^ s., dans la première moitié du VII^e^ s. et à l'époque médiévale (p. 75-93). Enfin, J. Seigne nous livre une passionnante description des vestiges et des étapes de la reconstruction *in situ* d'un moulin hydraulique associé à une installation de sciage datant du VI^e^ s. à Jerash, en Jordanie ; une remarquable initiative associant archéologie expérimentale (avec ses leçons techniques), formation sur projet (au Lycée professionnel E. Delataille à Loches, Indre-et-Loire) et mise en valeur de site (p. 223-243). Le volume se referme sur une instructive conclusion générale (p. 283-285). La réalisation éditoriale est parfaite.

Laurent THOLBECQ

Anne KOLB (Ed.), *Roman Roads, New Evidence – New Perspectives*. Berlin, De Gruyter, 2019. 1 vol. relié, 24,5 x 17,7 cm, VII-434 p., 160 fig. n./b., 20 fig. coul. Prix : 79,95 €. ISBN 978-3-11-061869-3.

L'objectif de ce volume, qui réunit une vingtaine de contributions, est défini en ces termes : « reassessing current research on the construction and use of the Roman *viae publicae* in a combined historical and archaeological perspective » (p. 17). Telle était donc l'ambition du colloque organisé en 2017 à Zurich et dont ce volume est le fruit. Il s'agissait aussi de mettre en lumière un certain nombre de recherches menées sur les réseaux viaires durant la décennie précédente, sur tout le pourtour de la Méditerranée, dans, mais aussi, et c'est certainement l'une des originalités du volume, sur ses extensions naturelles hors des limites de l'Empire (Gandhara, Péninsule arabique). Avec son réseau de 100 000 km de voies carrossables principales et de 200 000 km de voies secondaires, Rome déploie sur son territoire un outil et un symbole d'exercice de son pouvoir, assurément jusqu'à l'époque de Justinien, au moins dans la partie orientale de l'Empire. Par contraste, seules 8 000 des bornes milliaires qui jalonnaient ces voies nous sont parvenues. Le volume est ainsi l'occasion de faire un point rapide sur le projet d'édition systématique de ces bornes, dans le cadre du *CIL* XVII *Miliaria Imperii*

is likened to the Pope in Loisy's alternative pantheon of religious figures, then Cumont had long since become the pagan deity, Mithras. As can be expected, their correspondence hinges on the science and history of religions that so preoccupied the pair. The volumes' title originates from three of Loisy's letters in which Cumont is addressed in the persona of his subject and muse, Mithras. The affectionate pseudonym begins as early as the fourth letter exchanged between the two, « C'est vous qui êtes Mithra », before the familiar 'mon cher Mithra' is preferred: « J'aurais aussi, mon cher Mithra, bien des questions à vous poser sur l'histoire de votre divinité… » (letter 37). Loisy then launches into an investigation of the relationship between myths and rites within the cult of Mithras as the two debate their respective research into the religions of the eastern Roman world. For any reader less well versed in the technicalities of their discussion, the commentary offers four supplementary pages of analysis. The editors contextualise the discussion in the works and examples the pair discuss while also updating the analysis with modern references and bibliography to direct further independent research. As Loisy consults 'son cher Mithra', so too can a reader today when using Lanoy, Bonnet and Praet's splendid compendium which represents both a comprehensive resource and an excellent launchpad for future research.

Rory J. MCINNES-GIBBONS

Laurent BRICAULT, Richard VEYMIERS et Nicolas AMOROSO (Dir.), *Le mystère Mithra, plongée au cœur d'un culte romain.* Morlanwelz, Musée Royal de Mariemont, 2021. 1 vol. relié, 573 p. Prix : 40 €. ISBN 978-2-930469-85-0.

Le Musée royal de Mariemont (Morlanwelz, Belgique) nous a livré par le passé des catalogues d'exposition appelés à faire date, qu'il s'agisse par ex. d'A. Barbet & A. Verbanck-Piérard (Eds.), *La villa romaine de Boscoreale et ses fresques, 2013* (AC 84 [2015], p. 561-563) ou d'A. Verbanck-Piérard, V. Boudon-Millot & D. Gourevitch (Eds.), *Au temps de Galien. Un médecin grec dans l'Empire romain*, 2018 (*AC* 88 [2019], p. 306-308). Dans le cadre d'une exposition consacrée au culte mithriaque, la nouvelle direction du Musée nous propose un catalogue relié réunissant une quarantaine de contributions co-écrites par 75 chercheurs internationaux. Le canevas en est simple : six parties distinctes alternent de brèves contributions – les auteurs paraissent avoir été contraints – et le catalogue des objets présentés. Ces parties permettent de brosser un tableau général des questions posées : histoire de la découverte du culte (I), exploration du récit mythologique et de ses représentations (II), espaces de culte (III), communautés de dévots (IV), « Itinérances d'un culte » (V) et enfin, culte de Mithra et christianisme (VI). Un état de la question très complet qui témoigne de ce que le volume et la qualité des sources archéologiques disponibles supplantent désormais largement les sources écrites et iconographiques… Plusieurs volets sont ainsi abordés : l'historiographie et la réception du culte de la Renaissance au XX^e^ siècle (*e.g.* R. Gordon), la caractérisation du culte et sa situation dans le polythéisme romain (*e.g.* C. Bonnet), l'évolution de sa perception comme « religion orientale » et culte à « mystères » (déconstruit ici par N. Belayche) ou le focus, imprimé par l'archéologie, sur le repas ritualisé des *cultores* (*e.g.* A. B. Griffith). Il s'agit aussi d'explorer l'origine du culte (sans trancher la question, les auteurs n'adoptant pas toujours la même

position), l'origine du motif de la tauroctonie (*e.g.* D. Boschung) ou d'une manière générale l'iconographie de la geste de Mithra, de sa pétrogénèse à son banquet avec le dieu soleil (J. Alvar et L. Bricault, ainsi que de nombreuses notices). D'autres encore s'emploient à décrypter les grandes étapes du récit mithriaque ou à s'interroger sur l'appartenance sociale des adeptes du culte, par exemple par une étude statistique des attestations épigraphiques (M. Clauss). Une belle part est également accordée aux espaces, avec de nombreuses présentations de sites (*Poetovio*, Hawarté, Gaule, Péninsule ibérique, Germanie et Rhétie), à leurs décors et au mobilier, à la sculpture en particulier, avec quelques dossiers spectaculaires (le relief tauroctonique du Capitole, la statuaire du mithréum de Sidon…) et d'autres moins célèbres (*e.g.* les autels d'Inversek…). Trois regrets cependant : que les dimensions d'objets illustrant les contributions hors catalogue ne soient pas indiquées ; que les résumés, titres et intertitres sacrifient à une inutile surenchère de qualificatifs accrocheurs (« mystérieux », « fascinant », « énigmatique »…) ; qu'une caution soit apportée par l'inscription dans ce catalogue à un certain nombre d'objets récemment apparus sur le marché des antiquités et entrés depuis en collections muséales ; une explicitation de l'origine de ces objets, par-delà la référence à un catalogue de vente, aurait peut-être permis de lever une éventuelle ambiguïté. Mais ceci ne nuit nullement à l'intérêt et au plaisir que l'on tirera de la lecture de cet excellent état de la question, par ailleurs remarquablement illustré. Abondante bibliographie, index. Laurent THOLBECQ

Laurent BRICAULT et Richard VEYMIERS (Dir.), *Bibliotheca Isiaca IV*. Bordeaux, Ausonius Édition, 2020. 1 vol. broché, 420 p., nombr. ill. (BIBLIOTHECA ISIACA, IV). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-341-0.

Quatrième volume de la collection *Bibliotheca Isiaca*, cet ouvrage répertorie, dans la lignée des trois tomes précédents, les nouvelles recherches et publications ayant pour thème la diffusion des cultes isiaques dans le monde gréco-romain. Ce vaste domaine d'étude, développé au XX^e^ siècle sous l'impulsion de chercheurs comme Jean Leclant et Maarten J. Vermaseren, vise à approcher les relations culturelles et cultuelles entre l'Égypte et le reste de la Méditerranée. La série renouvelle ici sa présentation, ce quatrième volume s'articulant autour de quatre rubriques : la première est consacrée à l'étude de l'*Iseum* d'Italica, en Espagne ; la deuxième, intitulée *Varia*, remplace l'ancienne rubrique *Nova Isiaca* et rassemble plusieurs études d'objets inédits provenant de l'ensemble du monde romain ; la troisième section, intitulée *Thesaurus iconographicus cultuum isiacorum*, publie deux dossiers documentaires ainsi que deux suppléments d'articles publiés antérieurement, consacrés aux luminaires et aux gemmes ; enfin, la quatrième rubrique est consacrée au *Recueil des Inscriptions concernant les Cultes Isiaques* (RICIS), qui continue d'être alimenté et amendé par Laurent Bricault, dans cet ouvrage comme sur le site internet (http://ricis.humanum.fr/index.html). La première section, consacrée à l'*Iseum* d'Italica, comprend cinq articles, allant du général au particulier. Le premier article, de Giuseppina Capriotti Vittozzi, aborde de manière assez large les liens entre l'Égypte et Rome, en se centrant sur les prérogatives des divinités isiaques. Le second article, de Jaime Alvar et Valentino Gasparini, s'attache à dépeindre de manière très complète l'arrivée des cultes

que ne manqueront pas d'exploiter, à titre de comparaison, bien des archéologues fouillant dans ces provinces orientales du monde romain. Jean Ch. BALTY

Antoine HERMARY, Martin SCHMID, avec une contribution de Jean-Claude BESSAC, *Amathonte VII, Le temple de l'Aphrodite chypriote*. Athènes, École française d'Athènes, 2020 (2021). 1 vol. broché, 29,7 x 21 cm, 354 p., 426 fig. n/b et couleur, 2 planches en couleurs, 1 plan hors texte (ÉTUDES CHYPRIOTES, 21). Prix : 60 €. ISBN 978-2-86958-463-1.

L'acropole d'Amathonte doit sa notoriété aux vases de calcaire monumentaux d'époque chypro-archaïque qui y furent découverts au début des années 1860 et à l'entrée au Louvre du plus complet d'entre eux, en 1866, à la suite de la mission de M. de Vogüé. Entre 1976 et l'an 2000, l'École française d'Athènes y a mené une vingtaine de campagnes, travaux dont rendent compte plusieurs rapports préliminaires parus dans le *BCH*. Dès le milieu du VIII^e^ s. av. J.-C., l'acropole a abrité un important sanctuaire consacré à la « Grande Déesse », assurément Aphrodite *Kypria* à partir de la fin du IV^e^ s. av. J.-C. (dédicaces d'Androklès, le dernier roi d'Amathonte), mais ses aménagements successifs ont été occultés par la construction au tournant des VI^e^-VII^e^ s. d'une église et d'une cour à portiques dotée de citernes. L'étude des rares vestiges enfouis ayant survécu à cette réaffectation du sanctuaire païen (grotte, *bothros*), ainsi que celle du mobilier conservé et des matériaux remployés dans le complexe paléochrétien a néanmoins permis d'en restituer l'histoire durant plus d'un millénaire. Un premier ouvrage publié en 2006 par Sabine Fourrier et Antoine Hermary, *Amathonte VI. Le sanctuaire d'Aphrodite, des origines au début de l'époque impériale*, en présentait les principaux témoignages archéologiques antérieurs au tournant de l'ère (*AC* 82 [2013], p. 641-642). Ce nouveau volume est consacré à un temple romain construit dans ce sanctuaire dans le dernier quart du I^er^ s. et entièrement démantelé à l'époque byzantine. L'ouvrage, solidement charpenté, est organisé en quatre chapitres clairement délimités : après l'historique des fouilles et des études et la présentation de la chronologie du temple par A. Hermary (p. 13-28), M. Schmid assure la plus grosse partie du volume avec une étude architecturale exemplaire du bâtiment, comprenant une description des vestiges conservés *in situ* et en remploi, des propositions de restitution d'une grande clarté, une étude des tracés régulateurs et de la métrologie de l'édifice (p. 29-214) ; suivent une étude technique de la production et de la mise en œuvre des blocs par J.-C. Bessac (p. 215-267) et un chapitre analytique, comparatif et conclusif comprenant en particulier une étude approfondie des chapiteaux locaux « nabatéens » du temple par A. Hermary (p. 269-301). Les questions architecturales dominent, servies par d'excellents relevés et une présentation élégante des états restitués. Le bâtiment prostyle tétrastyle de c. 32 m sur 15,12 m reposait sur une crépis à trois degrés ; il était accessible par un escalier axial de la largeur de l'entraxe central du portique de façade, construit en débord de plus de 2 m devant elle. La construction en calcaire local recourait à un ordre associant des chapiteaux chypriotes de type nabatéen à un entablement de tradition ionique (en élévation externe comme interne, avec frises à trois fasces, étrangement de hauteur décroissante du bas vers le haut). Pour la restitution volumétrique, la présence d'un opisthodome peu profond (2,38 m) et celle

supposée d'une crypte sous l'angle nord-est de la *cella* orientent M. Schmid vers des modèles levantins (Syrie et Liban) et la restitution d'un *adyton* surélevé (commentaire p. 197 ; coupe longitudinale p. 198, fig. 326). Malheureusement, en dehors d'un plan coté, de la photographie d'un négatif interprété comme niche à proximité du départ de cet escalier d'accès supposé à la crypte et d'un négatif de pithos à son aboutissement (p. 273, fig. 381-382), les données archéologiques ne sont pas clairement exposées ; elles ne permettent pas de vérifier la datation de ces structures et d'exclure *a priori* l'utilisation – par ex. comme cellier –, voire même le creusement de cet espace à une date postérieure à la fin de l'utilisation du bâtiment comme temple aux V^e^-VI^e^ s. (p. 10) ; sans doute la question sera-t-elle éclairée par la publication annoncée de cet état tardif de l'édifice. Par ailleurs, en raison d'une double possibilité de largeur de fondation du mur séparant le *pronaos* de la *cella* (1,70 m ou 2,18 m), M. Schmid propose deux hypothèses de restitution de son élévation, de part et d'autre de la porte principale (p. 168) : soit des massifs pleins, ou pourvus de niches ou d'un escalier étroit (hypothèse 1), soit des massifs creux pourvus d'escaliers permettant d'accéder à un espace situé au-dessus de la porte (hypothèse 2) ; ce sont ici encore des exemples proche-orientaux qui sont sollicités, lesquels pourraient d'ailleurs, comme dans le temple de Zeus de Jerash, appuyer l'hypothèse d'un escalier unique. La date de construction du temple paraît fermement établie vers la fin des années 70 par un dépôt de fondation (trois deniers d'argent frappés entre 69 et 74), son achèvement étant sans doute intervenu dans les premières années du II^e^ s. d'après un rare lambeau de sol conservé ; A. Hermary considère que l'initiative est antérieure au séisme qui détruisit Amathonte en 77/78 et veut y voir un hommage volontaire des Flaviens à la Grande Déesse chypriote, en écho à l'oracle du sanctuaire d'Aphrodite de Palaepaphos annonçant à Titus en janvier 69 leur accession au pouvoir (Tacite, *Hist*., II, 4 ; Suétone, *Titus*, V, 1). De fait, des (re)-constructions sont également attestées à cette époque tant dans le sanctuaire d'Aphrodite de Palaepaphos que dans le temple d'Apollon Hylatès à Kourion ; sans doute les deux explications – intention politique et reconstructions nécessitées par les destructions de 77/78 – ne s'excluent-elles pas : la crépis du temple d'Amathonte repose elle aussi par endroits sur des vestiges arasés et les rares tronçons de maçonnerie conservés *in situ* intègrent çà et là des remplois (fig. 19). J.-Cl. Bessac insiste de son côté sur la très haute maîtrise technique requise pour tailler un chapiteau strictement géométrique de type nabatéen, les éventuels défauts du chapiteau corinthien traditionnel pouvant être selon lui habilement occultés par le « sculpteur ornemaniste » (p. 262). De son côté, au terme d'une analyse approfondie des caractéristiques décoratives du temple d'Amathonte – *e.g.* les chapiteaux « nabatéens » et les colonnes de façade bipartites, au tiers inférieur taillé en facettes et aux tambours supérieurs rudentés – et sur base d'un appareil comparatif étendu aux autres sanctuaires romains de Chypre (Salamine, Kourion…) et à l'architecture ptolémaïque, A. Hermary conclut à une ambiance architecturale qui, bien que d'époque flavienne, renvoie nettement à la tradition lagide. D'autres vestiges d'époque romaine fouillés à proximité du temple sont évoqués en annexes, un petit *naos* (bâtiment XI) contigu au temple (p. 303-316), étudié et restitué par M. Schmid, et diverses structures d'interprétation quasi désespérée à l'est du temple (escaliers, espaces d'offrandes ou de banquets) intégrant les fameux grands vases en pierre d'époque chypro-archaïque, et contemporaines de la « Maison sud » (bâtiment IX) discutée dans le volume de 2006, sont présentées à sa suite (p. 317-321).

Il semble que le *naos* XI succède fonctionnellement au bâtiment VIII dont les vestiges arasés sont visibles entre le *naos* et le temple, séquence qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'environnement proche du temple romain de Yanouh (Liban). Avec cette excellente monographie, A. Hermary et M. Schmid livrent une contribution importante à l'étude de l'architecture religieuse romaine de l'île qui restait jusque-là peu connue et font ainsi honneur à la longue tradition archéologique française en terre chypriote. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés. Laurent THOLBECQ

Daniel LOHMANN, *Das Heiligtum des Jupiter Heliopolitanus in Baalbek, die Planungs- und Baugeschichte*. Rahden, Marie Leidorf Verlag, 2017. 1 vol. relié, 274 p., 196 figures, 30 planches, CD. (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 38). Prix : 64,80 €. ISBN 978-3-89646-668-6.

Le sanctuaire de Jupiter héliopolitain de Baalbek compte parmi les ensembles architecturaux les plus spectaculaires du monde romain, sa démesure expliquant à elle seule les deux siècles nécessaires à sa construction. L'édification dans son téménos d'une basilique chrétienne, la transformation partielle de cet immense ensemble en forteresse médiévale puis les travaux de démantèlement et de restauration menés sur le site à l'époque mandataire en ont tout à la fois conservé et altéré de nombreux éléments originaux. Son analyse architecturale globale est donc un défi, relevé ici par l'architecte Daniel Lohmann qui a repris à nouveaux frais la description et les mesures du bâtiment ; cette tâche a été réalisée durant sept campagnes (2006-2011), dans le cadre de travaux de réévaluation des fouilles anciennes de Baalbek menées par le DAI. Une telle étude architecturale est d'autant plus complexe que, comme souvent dans les grands ensembles, les données archéologiques sont très ponctuelles ; elles sont certes relativement nombreuses dans ce cas précis mais restent sous-exploitées étant, pour une grande part, inédites, inaccessibles ou perdues. L'étude est heureusement complétée par l'exploitation d'archives inédites de A. von Gerkan et D. Krencker (p. 36-37), et l'interprétation de nouveaux sondages menés en 2007-2008 et 2010 qui ne sont hélas – et on le regrettera vivement – pas documentés dans ce volume (stratigraphies, mobilier). Une telle étude ne peut du reste se concevoir sans une analyse poussée du décor architectural, laquelle a été menée indépendamment de ce travail par Holger Wienholz, auteur entre autres d'une thèse portant sur le décor du temple proprement dit (*Die Architekturornamentik des Jupitertempels in Baalbek*, Berlin, 2017) accessible en ligne ; l'auteur indique que ces travaux sont partiellement exploités ici (Introduction, p. 2) mais leur détail n'est pas non plus présenté. Ajoutons enfin que le contexte spécifique de l'archéologie libanaise n'aide pas, les fouilles des années 1960-1970 accompagnant les lourds travaux de restauration engagés par H. Kalayan à Baalbek n'étant pas documentées, la guerre ayant par ailleurs considérablement perturbé le processus d'analyse et de publication des données. L'étude architecturale très minutieuse de D. Lohmann constitue donc un jalon important, décisif en plusieurs points, mais ne résout pas l'ensemble des problèmes posés par cet édifice hors norme. – Le sanctuaire a fait l'objet de recherches nombreuses dont l'auteur synthétise les apports dans un très stimulant chapitre abondamment illustré et qui a déjà valeur de programme (p. 5-48) ; il y dégage les motivations spécifiques des voyageurs et des architectes qui, depuis les recherches

confort de lecture. Détail formel et exemple à suivre, toutes les légendes sont bilingues, allemand et arabe. Brefs résumés en allemand, anglais et arabe.

Laurent THOLBECQ

Hany KAHWAGI-JANHO, *Les chapiteaux corinthiens du Liban. Formes et évolutions du Ier au IVe s. P.C.* Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. relié, 258 p., nombr. ill. n./b. et coul., 92 pl. coul. hors-texte. (MÉMOIRES, 58). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35613-332-8.

Les spécialistes du décor architectural du Proche-Orient romain se réjouiront de la publication de ce nouvel inventaire typologique des chapiteaux corinthiens du Liban. Le travail a été mené par l'architecte H. Kahwagi-Janho, en marge d'une thèse portant sur l'hippodrome de Tyr et son quartier, étude qui est à l'origine de deux autres volumes également publiés chez Ausonius, *L'hippodrome romain de Tyr : étude d'architecture et d'archéologie,* 2012 (cf. *Histara* [2013], 1774) et *Les monuments romains de Tyr* extra muros *: étude architecturale de la route antique, de l'arc monumental et de l'aqueduc*, 2016 (*AC* 87 [2018], p. 662-664). Les données comparatives locales faisant défaut, H. Kahwagi-Janho s'est employé à reprendre à nouveaux frais le dossier de l'évolution du chapiteau corinthien au Liban, livrant ainsi une documentation de première main réunie sur le terrain entre 2002 et 2019. Dans sa structure, ses outils d'analyse, ses comparaisons et une partie de ses conclusions chronologiques, l'étude exploite intensément la thèse de Moshe L. Fischer, *Das korinthische Kapitell im Alten Israel in der hellenistischen und römischen Periode : Studien zur Geschichte der Baudekoration im Nahen Osten*, Mayence, 1990. En ressort une nouvelle typo-chronologie générale des chapiteaux corinthiens de marbre importés au Liban (chapiteaux de colonnes et de pilastres) et des chapiteaux corinthiens en calcaire de facture locale ; la typologie se base sur une analyse minutieuse des mesures, des motifs décoratifs et des proportions des parties du décor ; elle définit ainsi un certain nombre de types et de sous-types, sur base de l'organisation des feuilles d'acanthe des rangées inférieures (I à VI), de celle des registres supérieurs (A à F) et des types de feuilles des rangées supérieures (a à d, avec variantes ; illustrations p. 46, fig. 5-7). H. Kahwagi-Janho s'efforce ensuite de confronter sa typologie aux propositions de datations avancées avant lui, définissant ainsi une trame chronologique générale. L'étude débute par la présentation de très rares chapiteaux « hétérodoxes », antérieurs à l'introduction des modèles corinthiens normaux au Liban ; ils proviennent exclusivement de Baalbek (un exemplaire remployé dans la mosquée des Omeyyades daté sans grande précision du Ier s. av. J.-C.) et de sa proche région (source de Ain el-Jouj, de la fin du Ier s. av. J.-C.). Du côté des marbres importés, c'est assez naturellement dans la colonie de Beyrouth que sont attestés les quelques chapiteaux libanais inspirés de modèles italiques, avec une vingtaine d'exemplaires datés de l'époque flavienne appartenant à plusieurs bâtiments de la ville (y compris en remplois), à côté de chapiteaux isolés retrouvés dans deux autres cités portuaires (Tyr et Sidon). Comme l'avait identifié M. L. Fischer, les règnes de Trajan et d'Hadrien semblent déterminants dans l'introduction massive de chapiteaux de marbre micrasiatique en Orient : le type I, attesté en Proconnèse à Césarée Maritime – et semble-t-il en plusieurs marbres au Liban, les analyses isotopiques font malheureusement défaut et la nature des marbres, variable, n'est pas

toujours signalée –, semble introduit à cette époque ; il est essentiellement attesté à Tyr, où il forme plusieurs ensembles cohérents, à côté d'attestations ponctuelles sur d'autres sites côtiers (Beyrouth, Byblos…). Plusieurs autres types sont ensuite décrits (de II à VII) ; ils suivent une séquence qui s'accorde peu ou prou à la typo-chronologie établie par Fischer pour la Palestine (1990, p. 54-55) et posent autant de jalons qui couvrent la totalité des IIe et IIIe s., jusqu'à l'époque tétrarchique. Sans surprise, les sites concernés par ces importations sont essentiellement côtiers, Baalbek ne constituant pas une exception puisque tous ses chapiteaux corinthiens sont taillés dans un calcaire local ; on pourra s'en étonner dès lors que les importations lointaines y sont attestées par les colonnes de granit des cours de téménos et des propylées, probablement depuis la Troade et l'Égypte. Ces chapiteaux importés sont de taille relativement modeste par comparaison aux productions locales en calcaire, y compris celles taillées pour les temples ruraux de la montagne libanaise. Assez logiquement si l'on considère l'histoire locale, Tyr bénéficie d'une nouvelle impulsion de ces importations marbrières sous les Sévères, ce qui explique la présence quasi exclusive des types les plus récents dans cette seule cité. H. Kahwagi-Janho traite ensuite les ateliers locaux en adoptant cette fois une approche géographique, près de trois quarts des chapiteaux locaux ayant été fabriqués à Baalbek. Il s'appuie pour ce site sur les nombreux travaux que l'école allemande y a consacré au siècle dernier (Edmund Weigand, Theodor Wiegand, Wolf-Dieter Heilmeyer, Klaus Stefan Freyberger), hormis pour les secteurs dégagés par les Antiquités libanaises à l'aube des années 1970, et tient compte de certains des travaux récents de Holger Wienholz. Les chapiteaux du temple de Jupiter sont traités isolément ; l'auteur y distingue trois groupes (et un quatrième constitué de chapiteaux inachevés), qui empruntent leurs caractéristiques aux écoles occidentales comme orientales, et seraient datables des années 60 (p. 84). Suit une étude typologique générale des grands ensembles construits dans et hors du sanctuaire héliopolitain (p. 84-122), complétée par une étude de proportions et une proposition de datation (p. 124-132) ; il en ressort que les chapiteaux du temple de Jupiter semblent avoir servi de prototype à la production subséquente, caractérisée par un allongement progressif du registre inférieur d'acanthes dont les proportions et la chronologie (de l'époque augustéenne à la première moitié du IIIe s.) sont utilement synthétisées p. 132, fig. 89. Suit la présentation de 38 chapiteaux de facture locale retrouvés hors de Baalbek, sur le reste du territoire libanais actuel (p. 132-144). Ils présentent une grande variété de facture, y compris sur un même bâtiment (par ex. sur le temple A de Niha ou à Qasr Naos, au nord-Liban). L'auteur y identifie des caractéristiques qui relèvent soit de modèles micrasiatiques soit de modèles héliopolitains – ce qu'il qualifie de « rayonnement de Baalbek » –, et conclut à l'absence d'école régionale au profit de multiples ateliers locaux mettant en œuvre une grande variété de formes et de combinaisons. Cette disparité et l'absence d'ancrage chronologique indépendant – mis à part à Yanouh, Chhîm et Qasr Naos – ne permettent pas de préciser la datation de ces chapiteaux. H. Kahwagi-Janho présente ensuite une étude des chapiteaux « lisses » (angl. *blocked-out capitals*, all. *bossenkapitelle*) dont l'achèvement n'est pas douteux – leur décor en témoigne – et qui représentent un tiers de la production locale inventoriée, provenant de 23 sites (p. 145-170). Ils semblent connaître une faveur régionale bien antérieure à l'époque sévérienne, date à laquelle leur diffusion se généralise sur le pourtour de la Méditerranée. Cette étude achevée, les détails décoratifs (*e.g.* chapiteaux figurés,

décors d'abaque…) et de mise en œuvre de chantier (*e.g.* marques et inscriptions lapidaires…) sont traités dans deux chapitres indépendants qui précèdent la conclusion générale de l'étude (p. 239-240). Celle-ci surprend quelque peu en ce qu'elle livre des informations non discutées par ailleurs, en particulier à propos de l'origine des marbres : « Le marbre le plus courant est le marbre du Proconnèse, mais nous retrouvons aussi des marbres d'Afyon et d'une multitude d'autres sites d'Asie Mineure et de Grèce ». Si elles devaient être confirmées, ces données corroboreraient les analyses isotopiques menées par Z. Pearl sur des marbres de Palestine et présentées par Moshe L. Fischer dans *Marble Studies: Roman Palestine and the Marble Trade*, Constance, 1998 (non cité). Le chapiteau corinthien et le chapiteau lisse semblent devenir une signature de romanité généralisée dans les temples ruraux du Liban à l'exception de quelques exemples ioniques présents dans le nord du pays et dans l'Hermon, autrement dit dans des territoires non côtiers peu touchés par l'influence de Beyrouth et d'Héliopolis-Baalbek. On le voit, la documentation est utile et l'effort doit être salué, bien que plusieurs questions restent à traiter ; on se demandera ainsi dans quelle mesure certains sous-types de chapiteaux de marbre s'expliquent par l'état semi-fini dans lequel ces chapiteaux ont pu avoir été exportés et leur possible finition en œuvre, éventualité qui n'est pas abordée comme telle. On regrettera aussi quelques lacunes tant sur la forme (une expression parfois confuse, des coquilles) que le contenu, en particulier un manque de renouvellement dans l'appareil comparatif, souvent emprunté aux prédécesseurs ou limité à quelques synthèses anciennes – *quid* de Damas, des sanctuaires isolés de Syrie ou des fouilles récentes en Décapole ? –, un manque de systématisme aussi dans cette recherche, et de rigueur dans les renvois bibliographiques ; le lecteur en quête de la datation retenue par l'auteur pour un ensemble libanais (par ex. à Beyrouth ou singulièrement à Tyr, point de départ de l'étude), ou des comparaisons utilisées pour établir la chronologie d'un type ne peut que regretter l'absence d'index qui entrave gravement l'utilisation du volume. Nonobstant, cette étude constitue un jalon utile qu'il s'agira désormais d'exploiter.

Laurent THOLBECQ

Arleta KOWALEWSKA. *Bathhouses in Iudaea/Syria-Palaestina and Provincia Arabia from Herod the Great to the Umayyads.* Oxford, Oxbow books, 2021. 1 vol. broché, XVIII-141 p., nombr. ill. Prix : 40 £. ISBN 978-1-78925-657-4.

This monograph is the result of the author's PhD dissertation and focusses on the archaeological remains of Roman baths in the area of modern Israel-Palestine, southern Syria and Jordan. With the exception of thermal baths, all types of bathhouses are included (public, private, military and religious contexts) and the chronological framework encompasses the earliest phases of the Roman occupation (mid first century BC) until the early Islamic period (mid eight century AD). The book consists of an introduction (p. XVI-XVIII), four chapters including the conclusions (p. 1-129), a bibliography (p. 130-139) and a glossary (p. 140-141). An open access online database of the catalogued baths (https://ochre.lib.uchicago.edu/BATHS/) offers an interactive map of the research area and provides additional information, plans and photographs. The first chapter (p. 1-13) gives a very concise overview about the importance of baths and

Ce volume, fruit d'un colloque tenu au château de Guédelon en 2015, marque l'aboutissement d'un « thème transversal » de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Lyon), portant sur le « chantier de construction ». Il s'adresse au premier chef aux médiévistes, mais il nous a néanmoins paru opportun de signaler aux lecteurs de *L'Antiquité Classique* quelques contributions relevant de l'Antiquité. E. Laroze explore les avantages économiques et logistiques d'une rationalisation poussée de la conception constructive (standardisation des blocs de grès, dès la production en carrière, pose, assemblage des blocs et techniques de liaison), dans le cadre de la construction de sanctuaires, en Égypte ptolémaïque et romaine (p. 13-28). Suit une étude de marques sur terres cuites architecturales de la région Rhône-Alpes (J.-Cl. Béal, C. Chamoux et A. Schmitt) confrontant épigraphie, pétrographie et analyses chimiques (p. 29-51). J. Tardieu et R. Royet se penchent pour leur part sur la mise en œuvre de l'architecture de galets, matériau peu étudié, plutôt employé en soubassement ou en sablière basse dans l'Antiquité, pour la région Rhône-Alpes (p. 53-73). G. Charpentier nous emmène à Yanouh (Nord Liban) et livre une belle étude de « carrière de remploi », identifiant avec précision l'exploitation de matériaux de construction provenant d'un lieu de culte païen d'époque hellénistique et romaine abandonné, lors de transformations successives d'un espace de culte chrétien, à la fin du V^e^ s., dans la première moitié du VII^e^ s. et à l'époque médiévale (p. 75-93). Enfin, J. Seigne nous livre une passionnante description des vestiges et des étapes de la reconstruction *in situ* d'un moulin hydraulique associé à une installation de sciage datant du VI^e^ s. à Jerash, en Jordanie ; une remarquable initiative associant archéologie expérimentale (avec ses leçons techniques), formation sur projet (au Lycée professionnel E. Delataille à Loches, Indre-et-Loire) et mise en valeur de site (p. 223-243). Le volume se referme sur une instructive conclusion générale (p. 283-285). La réalisation éditoriale est parfaite.

Laurent THOLBECQ

Anne KOLB (Ed.), *Roman Roads, New Evidence – New Perspectives*. Berlin, De Gruyter, 2019. 1 vol. relié, 24,5 x 17,7 cm, VII-434 p., 160 fig. n./b., 20 fig. coul. Prix : 79,95 €. ISBN 978-3-11-061869-3.

L'objectif de ce volume, qui réunit une vingtaine de contributions, est défini en ces termes : « reassessing current research on the construction and use of the Roman *viae publicae* in a combined historical and archaeological perspective » (p. 17). Telle était donc l'ambition du colloque organisé en 2017 à Zurich et dont ce volume est le fruit. Il s'agissait aussi de mettre en lumière un certain nombre de recherches menées sur les réseaux viaires durant la décennie précédente, sur tout le pourtour de la Méditerranée, dans, mais aussi, et c'est certainement l'une des originalités du volume, sur ses extensions naturelles hors des limites de l'Empire (Gandhara, Péninsule arabique). Avec son réseau de 100 000 km de voies carrossables principales et de 200 000 km de voies secondaires, Rome déploie sur son territoire un outil et un symbole d'exercice de son pouvoir, assurément jusqu'à l'époque de Justinien, au moins dans la partie orientale de l'Empire. Par contraste, seules 8 000 des bornes milliaires qui jalonnaient ces voies nous sont parvenues. Le volume est ainsi l'occasion de faire un point rapide sur le projet d'édition systématique de ces bornes, dans le cadre du *CIL* XVII *Miliaria Imperii*

Romani et de souligner la nécessité d'une initiative de banque de données numérique (et idéalement cartographique) ouverte (R. Talbert). Dans son introduction, Anne Kolb, éditrice du volume, nous propose un bon état de la question, ne négligeant aucune perspective récente, qu'il s'agisse du rôle économique de la voie ou de l'impact de ses infrastructures connexes sur les occupations régionales. Pour le reste, le cœur du volume est consacré à des études régionales, fruit de nouvelles prospections ou de nouvelles fouilles (Étrurie romaine et plaine du Pô, « route de l'ambre », Dacie, Mésie, Balkans, Achaïe, Cilicie, Commagène, Palestine, Numidie, Afrique Proconsulaire et Lusitanie). Le volume ne révolutionne pas le sujet mais contribue sans conteste à en élargir les perspectives d'étude. Laurent THOLBECQ

Claude REYNAUD (Dir.), *Voies, Réseaux, Paysages en Gaule. Actes du Colloque en hommage à Jean-Luc Fiches (Pont-du-Gard, juin 2016).* Montpellier, Éditions de l'Association de la Revue archéologique de Narbonnaise, 2021. 1 vol. 22,5 x 28 cm, 531 p., nombr. ill. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNAISE, SUPPLÉMENT 49). Prix : 40 €. ISBN 979-10-92655-12-4.

Dédié à la mémoire de Jean-Luc Fiches, décédé en 2011, le présent volume rassemble 34 contributions de chercheurs autour du thème des routes et circulations, principalement dans le Sud de la Gaule. La Narbonnaise abonde en témoins archéologiques qui exemplifient toutes les facettes du réseau routier et en démontre les multiples dynamiques. La voie et ses abords, étudiée dans son réseau paysager, ses fonctionnements et finalités, devient alors bien autre chose qu'un témoin patrimonial local, mais le support d'activités multiples, voire l'axe de structuration de l'organisation du paysage et de l'implantation humaine. Dans la même collection avait paru en 2011 un volume sur les ponts routiers en Gaule romaine dont la présente livraison devient l'indispensable complément. Les chemins ne sont pas rares qui, dès la protohistoire, jouent leur rôle de lien entre *oppida* et d'axes dominants qui structurent des espaces de circulation hiérarchisés. C'est le premier point abordé. Rhône, Saône, Alpes impliquent des travaux de génie civil importants autour des passages majeurs d'Italie en Gaule dont la voie du col du Grand-Saint-Bernard. Mais c'est à la voie domitienne que se consacre une part importante des contributions qui touchent autant au tracé de la voie qu'à ses aménagements et à ses abords construits : historiographie, milliaires augustéens de la cité de Nîmes, analyse de sections précises, de Cessero à Sextantio, autour de Nîmes, dans la traversée des Pyrénées et à la Porte des Cluses. Les bilans régionaux rendront les plus grands services aux archéologues : Gaule Cisalpine, territoire des Arvernes, Bituriges Cubes, Lyonnaise, Lorraine, Médiomatriques et vallée du Vidourle. La méthodologie de la route s'est considérablement enrichie depuis Grenier et Chevallier, notamment par les approches de terrain quasi chirurgicales de l'archéologie préventive, et en contrepoint, par l'intérêt porté à l'environnement de la voie : de la micromorphologie aux auberges et typologie de relais, en passant par le petit mobilier, les évolutions de tracés, les aménagements autour de la voirie, les caractéristiques techniques. D'objectif plus large encore sont proposées des contributions qui portent sur la structuration viaire de la campagne autour des espaces urbains, notamment Nîmes, l'intégration de la route à l'agglomération, ou aux terres assignées. Dans

Il semble que le *naos* XI succède fonctionnellement au bâtiment VIII dont les vestiges arasés sont visibles entre le *naos* et le temple, séquence qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'environnement proche du temple romain de Yanouh (Liban). Avec cette excellente monographie, A. Hermary et M. Schmid livrent une contribution importante à l'étude de l'architecture religieuse romaine de l'île qui restait jusque-là peu connue et font ainsi honneur à la longue tradition archéologique française en terre chypriote. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés. Laurent THOLBECQ

Daniel LOHMANN, *Das Heiligtum des Jupiter Heliopolitanus in Baalbek, die Planungs- und Baugeschichte*. Rahden, Marie Leidorf Verlag, 2017. 1 vol. relié, 274 p., 196 figures, 30 planches, CD. (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 38). Prix : 64,80 €. ISBN 978-3-89646-668-6.

Le sanctuaire de Jupiter héliopolitain de Baalbek compte parmi les ensembles architecturaux les plus spectaculaires du monde romain, sa démesure expliquant à elle seule les deux siècles nécessaires à sa construction. L'édification dans son téménos d'une basilique chrétienne, la transformation partielle de cet immense ensemble en forteresse médiévale puis les travaux de démantèlement et de restauration menés sur le site à l'époque mandataire en ont tout à la fois conservé et altéré de nombreux éléments originaux. Son analyse architecturale globale est donc un défi, relevé ici par l'architecte Daniel Lohmann qui a repris à nouveaux frais la description et les mesures du bâtiment ; cette tâche a été réalisée durant sept campagnes (2006-2011), dans le cadre de travaux de réévaluation des fouilles anciennes de Baalbek menées par le DAI. Une telle étude architecturale est d'autant plus complexe que, comme souvent dans les grands ensembles, les données archéologiques sont très ponctuelles ; elles sont certes relativement nombreuses dans ce cas précis mais restent sous-exploitées étant, pour une grande part, inédites, inaccessibles ou perdues. L'étude est heureusement complétée par l'exploitation d'archives inédites de A. von Gerkan et D. Krencker (p. 36-37), et l'interprétation de nouveaux sondages menés en 2007-2008 et 2010 qui ne sont hélas – et on le regrettera vivement – pas documentés dans ce volume (stratigraphies, mobilier). Une telle étude ne peut du reste se concevoir sans une analyse poussée du décor architectural, laquelle a été menée indépendamment de ce travail par Holger Wienholz, auteur entre autres d'une thèse portant sur le décor du temple proprement dit (*Die Architekturornamentik des Jupitertempels in Baalbek*, Berlin, 2017) accessible en ligne ; l'auteur indique que ces travaux sont partiellement exploités ici (Introduction, p. 2) mais leur détail n'est pas non plus présenté. Ajoutons enfin que le contexte spécifique de l'archéologie libanaise n'aide pas, les fouilles des années 1960-1970 accompagnant les lourds travaux de restauration engagés par H. Kalayan à Baalbek n'étant pas documentées, la guerre ayant par ailleurs considérablement perturbé le processus d'analyse et de publication des données. L'étude architecturale très minutieuse de D. Lohmann constitue donc un jalon important, décisif en plusieurs points, mais ne résout pas l'ensemble des problèmes posés par cet édifice hors norme. – Le sanctuaire a fait l'objet de recherches nombreuses dont l'auteur synthétise les apports dans un très stimulant chapitre abondamment illustré et qui a déjà valeur de programme (p. 5-48) ; il y dégage les motivations spécifiques des voyageurs et des architectes qui, depuis les recherches

financées par Colbert au milieu du XVII^e siècle, ont porté l'architecture de Baalbek à la connaissance de l'Occident (R. Pococke, R. Wood, L.-Fr. Cassas, G.-F. Redon…), avant le grand programme de fouille encouragé par l'empereur Guillaume II après 1898. D. Lohmann inscrit d'emblée cet état de la question dans la double perspective des débats, parfois vifs, relatifs à l'établissement de la chronologie du développement architectural du sanctuaire, et à ceux de la caractérisation de ses spécificités planimétriques, décoratives et fonctionnelles, à la croisée entre projet architectural romain impérial et traditions religieuses levantines. Cet excellent chapitre sert de socle à l'entreprise et permet de se familiariser avec les prises de positions parfois contradictoires des architectes qui ont traité ces questions tout au long du XX^e s. (*e.g.* D. Krencker, A. von Gerkan, H. Kalayan, F. Ragette, A. Hoffmann & K. Rheidt, pour nous limiter aux jalons essentiels). En raison de la complexité du débat et de l'imbrication des propositions, une comparaison des multiples hypothèses de développement et de phasage est utilement synthétisée dans une planche comparative (pl. 2 hors-texte). Si les auteurs s'accordaient jusque-là à considérer deux phases majeures de développement, en gros un premier sanctuaire (temple et téménos) du premier siècle, agrandi à l'époque antonine par l'adjonction d'une seconde cour hexagonale et de propylées, les avis divergeaient fortement sur la date des vestiges les plus anciens, la présence éventuelle d'un temple d'époque hellénistique, et le détail de ces développements. L'un des apports fondamentaux de cette nouvelle analyse, reflété dans le sous-titre du volume (*Die Planungs- und Baugeschichte*), est de pointer les irrégularités planimétriques et constructives du sanctuaire, d'identifier par conséquent des interruptions de chantier et des inachèvements de programmes, de tenter d'en inférer les projets initiaux inaboutis, distingués des réalisations architecturales effectives ; en ressort l'identification, non plus de deux, mais de quatre phases de construction majeures, en assurant de manière définitive un certain nombre de chronologies relatives. C'est l'objet du chapitre 3 qui présente une description détaillée de l'architecture du sanctuaire (p. 49-138). Elle débute par l'une des nouveautés du volume, la présentation de la cour semi-circulaire de c. 80 m de diamètre dégagée peu avant le début de la guerre civile par les Antiquités libanaises devant la large façade des propylées orientaux. Limitée par trois degrés et un parapet décoré associé à un siège courant, elle était accessible par quatre baies latérales – aucune n'était ouverte dans l'axe du temple de Jupiter – et enserrait un monumental autel à niches de section carrée périptère de c. 16 m de côté, tel qu'on en trouve de nombreux autres exemples dans la montagne côtière syro-libanaise ; cette vaste esplanade accueillait par ailleurs un puits, des bases d'autels et de monuments honorifiques. Suivent la description architecturale détaillée des propylées, de l'avant-cour hexagonale, du téménos et de ses installations (bassins, autels-tours), puis du temple à Jupiter héliopolitain. Le sanctuaire était accessible côté est par d'imposants propylées (13,8 x 72,66 m) déployant un large portique de façade de 12 colonnes, centré sur un arc syrien ; ce portique était flanqué de deux tours abritant deux exèdres transversales opposées ; à l'origine, un imposant escalier de façade se déployait sur toute la largeur du portique. La description technique des éléments architecturaux qui composent la cour hexagonale (72,5 m), la cour aux autels (120 x 125 m) et ses cryptoportiques est particulièrement détaillée ; elle met en lumière les techniques de construction (appareils), les insertions de remplois, les reprises (par ex. des cryptoportiques), les réorientations de programmes et les articulations – lorsqu'elles ne sont pas occultées

par des restaurations ou bétonnées – entre programmes inachevés et nouvelles propositions (par ex. entre les propylées orientaux et la cour hexagonale), lesquelles sont utilement éclairées par des plans dans le texte et des coupes générales munies d'un code couleurs (cf. en part. les pl. 22-27 hors-texte). C'est sur cette base que l'auteur fera émerger un projet architectural inachevé et occulté par les constructions postérieures, associant outre le temple actuellement visible, un téménos, des propylées disparus et le « petit autel » (phase II, *infra*). Plusieurs vestiges situés sous le niveau de circulation de la cour et exhumés lors de fouilles anciennes sont présentés (glacis, départs d'emmarchements, fondations de socles de statues…), certains appartenant à la phase précoce du sanctuaire (phase I, premiers propylées ; pl. 15-18). Sont ensuite abordés les deux autels monumentaux et les grands bassins rectangulaires, pas strictement identiques et asymétriquement construits. Ce chapitre se termine par la description minutieuse des fondations du temple de Jupiter, intégrant deux états (cf. le sondage QAL 03 réalisé en 2008, mais inédit, p. 131, note 590), le fameux trilithon relevant du second ; l'un des apports décisifs de ces travaux réside en effet dans la datation désormais indubitable des techniques de construction mégalithiques à l'époque impériale en raison d'un remploi – déjà observé par H. Kalayan – en fondation du podium, d'une colonne du temple romain corinthien (p. 135). Le chapitre 4 constitue le cœur du travail en ce qu'il associe lecture des vestiges, hypothèses relatives aux projets architecturaux inaboutis et datation des projets effectivement construits (p. 139-199). Peut-être aurait-il été préférable d'y scinder les aspects constructifs (succession des phases fondées sur l'étude des vestiges, travail de l'architecte) et chronologiques (datations absolues livrées par l'archéologue et l'épigraphiste, complétées par les spécialistes du décor architectural), les datations se basant malheureusement ici sur des données comparatives pas toujours convaincantes. C'est en particulier le cas des occupations anciennes du site, pour lesquelles les précisions font encore défaut : si l'auteur évacue quelques propositions erratiques – comme la prétendue faille de 50 m de profondeur dans laquelle H. Kalayan recherchait le cœur supposé du sanctuaire et qui n'est autre qu'un puits d'époque médiévale (p. 140-143) –, d'autres vestiges attendent toujours d'être interprétés ; on pense ainsi au glacis et au mur isodome en grès retrouvés sous la grande cour, « postérieurs à l'âge du Fer et antérieurs à l'érection du premier sanctuaire » (p. 143), l'absence de mobilier datable ne permettant pas de progresser par rapport aux hypothèses avancées jusque-là, et à leur interprétation ancienne comme fortin militaire ptolémaïque, séleucide, ituréen ou romain, érigé sur le tell primitif (p. 143-145). Constatant ici encore l'absence de données archéologiques permettant de fonder une datation absolue (p. 147), D. Lohmann rejette l'hypothèse hellénistique de A. von Gerkan et s'appuie sur les techniques de construction pour dater le premier projet intégrant le noyau ancien du « petit autel » et les plus anciennes fondations du temple (la « terrasse en T ») : il leur rapproche les fondations du temple de Jérusalem (v. 20 av. n.è.) et n'hésite pas à attribuer l'initiative de la construction à un même architecte (p. 150-151) et à une initiative hérodienne postérieure à la fondation de la colonie de Béryte en 15 av. n.è. (p. 152). C'est faire peu de cas de la proximité des princes ituréens avec le sanctuaire (cf. *e.g.* J. Aliquot, « Les Ituréens et la présence arabe au Liban du IIe siècle *a.C.* au IVe siècle *p.C.* », *MUSJ* [1999-2003], en part. p. 213-224, article cité en note 647 mais absent de la bibliographie finale), lesquels ont parfaitement pu financer ces premiers travaux ; c'est oublier aussi que les états pré-hérodiens du

temple d'Amrit (Khirbat 'Umayrī) récemment publiés par Michael C. Nelson (*The Temple Complex at Horvat Omrit. 1. The Architecture*. Leiden – Boston, 2015) offrent une nouvelle comparaison utile en territoire ituréen, de peu antérieure aux parallèles hérodiens régulièrement sollicités et ouvre par conséquent de nouvelles perspectives de recherche (cf. *AC* 86 [2017], p. 660-662). Quoi qu'il en soit, ce projet primitif n'aboutit pas et fut reconfiguré dans un nouveau programme associant temple, portiques latéraux à exèdres et propylées, dont la construction se révéla elle aussi laborieuse (p. 154-174) : l'auteur souligne l'appartenance décorative de la première phase julio-claudienne (IIa, Tibère et Caligula) de cette entreprise aux traits décoratifs régionaux recourant à des ordres composites (fig. 103-104), la seconde se soldant par un nouvel inachèvement du programme, bien que le temple corinthien soit consacré sous Domitien (IIb). À partir d'Hadrien, la surface du téménos s'accroît par l'adjonction de seconds propylées créant une nouvelle interface entre le sanctuaire et la cour semi-circulaire de façade décrite *supra* ; les exèdres de la cour sont remaniées, signalant là encore l'inachèvement du projet précédent, et le « grand autel » construit, l'élaboration de ce programme couvrant tout le II^e^ siècle (p. 175-192). D'après cette nouvelle étude, la fameuse cour hexagonale, insérée entre les propylées orientaux remaniés et l'accès monumentalisé à la cour aux autels, relève d'une phase ultime de construction ; elle date de l'époque sévérienne et présente, elle aussi, des traces d'inachèvement (p. 192-198). Dans le dernier chapitre, D. Lohmann cherche à identifier les dynamiques qui sous-tendent la construction du complexe. Il inscrit tout d'abord, phase par phase, le développement du sanctuaire de Baalbek dans l'histoire de l'architecture romaine du Proche-Orient : si, pour la phase I, les parallèles évoqués ne sont guère convaincants (Sia, Qasr al-Bint), c'est à juste titre vers les forums impériaux d'Auguste et de Trajan (Rome) que l'auteur se tourne pour les phases II et III, tout en soulignant l'écho à l'architecture religieuse hellénistique (Rhodes) dans l'adjonction des propylées pour les phases III et IV – encore que cette dynamique se retrouve ailleurs, comme dans l'architecture religieuse égyptienne –, les tours qui flanquent les propylées extérieurs constituant cependant un trait oriental. Il évoque ensuite l'intégration physique et symbolique de l'eau dans le sanctuaire (en raison de la proximité des sources de l'Oronte et du Litani), la pratique régionale de l'incorporation par chemisage de bâtiments religieux plus anciens, et termine son analyse par un sous-chapitre consacré à la « mise en scène de la grandeur », à travers le mégalithisme, les accès et les rituels liés aux autels-tours. Daniel Lohmann nous livre en définitive une description et une analyse architecturale remarquables ; si la compréhension et la restitution de la phase initiale du sanctuaire reste peu assurée, l'avancée est réelle, avec une description précise de l'ensemble des bâtiments et une image aussi complète que possible des différents projets planifiés, abandonnés, repris ou revus, dans un contexte à la fois éminemment romain, proche-oriental et local. Il s'agira désormais de confronter à ces propositions le résultat des sondages effectués par les archéologues et l'étude précise de l'ensemble du décor architectural, et de replacer précisément le monument dans son contexte historique, institutionnel et archéologique élargi aux autres sanctuaires et constructions de Baalbek. Quoi qu'il en soit, l'état de la question de D. Lohmann et son étude architecturale feront assurément date et serviront de pierre angulaire à toute réflexion future sur le développement du sanctuaire de Jupiter héliopolitain de Baalbek. La réalisation éditoriale est excellente ; les relevés reproduits aux planches 6-10 sont repris en pdf sur CD, ce qui permet des agrandissements et un réel

confort de lecture. Détail formel et exemple à suivre, toutes les légendes sont bilingues, allemand et arabe. Brefs résumés en allemand, anglais et arabe.

Laurent THOLBECQ

Hany KAHWAGI-JANHO, *Les chapiteaux corinthiens du Liban. Formes et évolutions du Ier au IVe s. P.C.* Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. relié, 258 p., nombr. ill. n./b. et coul., 92 pl. coul. hors-texte. (MÉMOIRES, 58). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35613-332-8.

Les spécialistes du décor architectural du Proche-Orient romain se réjouiront de la publication de ce nouvel inventaire typologique des chapiteaux corinthiens du Liban. Le travail a été mené par l'architecte H. Kahwagi-Janho, en marge d'une thèse portant sur l'hippodrome de Tyr et son quartier, étude qui est à l'origine de deux autres volumes également publiés chez Ausonius, *L'hippodrome romain de Tyr : étude d'architecture et d'archéologie,* 2012 (cf. *Histara* [2013], 1774) et *Les monuments romains de Tyr* extra muros *: étude architecturale de la route antique, de l'arc monumental et de l'aqueduc*, 2016 (*AC* 87 [2018], p. 662-664). Les données comparatives locales faisant défaut, H. Kahwagi-Janho s'est employé à reprendre à nouveaux frais le dossier de l'évolution du chapiteau corinthien au Liban, livrant ainsi une documentation de première main réunie sur le terrain entre 2002 et 2019. Dans sa structure, ses outils d'analyse, ses comparaisons et une partie de ses conclusions chronologiques, l'étude exploite intensément la thèse de Moshe L. Fischer, *Das korinthische Kapitell im Alten Israel in der hellenistischen und römischen Periode : Studien zur Geschichte der Baudekoration im Nahen Osten*, Mayence, 1990. En ressort une nouvelle typo-chronologie générale des chapiteaux corinthiens de marbre importés au Liban (chapiteaux de colonnes et de pilastres) et des chapiteaux corinthiens en calcaire de facture locale ; la typologie se base sur une analyse minutieuse des mesures, des motifs décoratifs et des proportions des parties du décor ; elle définit ainsi un certain nombre de types et de sous-types, sur base de l'organisation des feuilles d'acanthe des rangées inférieures (I à VI), de celle des registres supérieurs (A à F) et des types de feuilles des rangées supérieures (a à d, avec variantes ; illustrations p. 46, fig. 5-7). H. Kahwagi-Janho s'efforce ensuite de confronter sa typologie aux propositions de datations avancées avant lui, définissant ainsi une trame chronologique générale. L'étude débute par la présentation de très rares chapiteaux « hétérodoxes », antérieurs à l'introduction des modèles corinthiens normaux au Liban ; ils proviennent exclusivement de Baalbek (un exemplaire remployé dans la mosquée des Omeyyades daté sans grande précision du Ier s. av. J.-C.) et de sa proche région (source de Ain el-Jouj, de la fin du Ier s. av. J.-C.). Du côté des marbres importés, c'est assez naturellement dans la colonie de Beyrouth que sont attestés les quelques chapiteaux libanais inspirés de modèles italiques, avec une vingtaine d'exemplaires datés de l'époque flavienne appartenant à plusieurs bâtiments de la ville (y compris en remplois), à côté de chapiteaux isolés retrouvés dans deux autres cités portuaires (Tyr et Sidon). Comme l'avait identifié M. L. Fischer, les règnes de Trajan et d'Hadrien semblent déterminants dans l'introduction massive de chapiteaux de marbre micrasiatique en Orient : le type I, attesté en Proconnèse à Césarée Maritime – et semble-t-il en plusieurs marbres au Liban, les analyses isotopiques font malheureusement défaut et la nature des marbres, variable, n'est pas

l'un ou l'autre souvenir à ce tableau. Les p. 33-367 reproduisent, *in extenso* et au format de l'original, le texte danois de l'édition de 1928 et, en regard sur la page de droite, la traduction anglaise qui a été voulue très littérale pour garder certaines particularités du danois très daté et « typé » de l'auteur (cf. p. XXI) ; sont également reprises ici les XVI planches originales du volume. Mais l'intérêt de cette édition des *Studier* est, essentiellement, de publier la quasi-totalité des photographies de bustes ayant servi à Ingholt à établir sa typo-chronologie (530 fig. des 545 têtes et bustes étudiés ou simplement cités) ; elles permettent aujourd'hui d'en comprendre la logique, d'en vérifier la cohérence. Les éditeurs ont pourvu le volume de précieux *indices* (p. 507-532), procurant la localisation actuelle de ces œuvres dont plusieurs ont passé successivement par diverses collections (un véritable index des lieux de conservation, complétant et corrigeant celui d'Ingholt, p. 157-159, eût été plus commode, qui eût permis d'accéder directement de ceux-ci aux pages que leur consacre l'auteur) et renvoyant au *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (*CIS*) ou à d'autres publications épigraphiques pour les reliefs pourvus d'inscriptions. Deux appendices (p. 533-556) reviennent sur la circulation de ces différentes pièces ou sur la personnalité de certains collectionneurs ; elles fournissent surtout quelques précisions sur le pedigree des 545 œuvres figurant au catalogue, ainsi qu'une liste des reliefs datés. Essentiel, on le voit, par ces apports nouveaux, ce volume précède de peu la publication du *corpus* des plus de 4000 entrées du « Palmyra Portrait Project », dont on annonce déjà la prochaine sortie de presse. Au plan éditorial, une belle réalisation de Brepols Publishers, à un prix tout à fait raisonnable pour ce qui est ici offert aux chercheurs et aux bibliothèques.

Jean Ch. BALTY

Rubina RAJA, Julia STEDING & Jean-Baptiste YON (Eds.), *Excavating Palmyra. Harald Ingholt's Excavation Diaries. A Transcript, Translation, and Commentary*. Turnhout, Brepols Publishers, 2021. 2 vol., 21,6 x 28 cm, 1846 p., 22 fig. n/b, 1027 fig. coul. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 4.1-2). Prix : 190 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59531-3.

Initiative plutôt rare, voici publiée une édition traduite et commentée de carnets de fouilles. Il s'agit en l'occurrence de documents liés aux travaux de terrain menés par Harald Ingholt en Syrie, durant les années 1924, 1925 et 1928. Ces documents furent déposés à la Ny Carlsberg de Copenhague après le décès du savant danois naturalisé américain, qui émigra aux États-Unis en 1940 et enseigna à la Yale University de 1942 à sa retraite, en 1960. Ces documents, rédigés en danois et en français, déjà digitalisés et jusque-là accessibles en ligne, sont reproduits ici au format original en pages de gauche, retranscrits, commentés et traduits en anglais en regard (pages de droite), dans deux épais volumes, réunissant 1846 pages (et un poids respectable de plus de 8 kilos…). La publication s'ouvre sur une introduction de R. Raja qui traite des travaux de Harald Ingholt à Palmyre et brosse un tableau très général de l'histoire et de la culture matérielle de la cité (p. 22-68). L'intérêt de l'initiative est avant tout épigraphique, avec la retranscription de plusieurs centaines d'inscriptions, essentiellement palmyréniennes, mais également grecques, parmi lesquelles plus de 150 inscriptions et graffites inédits ; malheureusement, seules les transcriptions sont disponibles à ce stade,

les estampages, non localisés, paraissant égarés. J.-B. Yon, qui a produit un important travail sur l'ensemble des inscriptions retranscrites dans ces carnets, en propose translittération, traduction et commentaires en anglais. Leur présence justifie donc les importantes listes de concordance présentées en fin du volume II. Le second intérêt de la publication réside dans les compléments apportés à la documentation des tombes dégagées à l'époque, et dans la contextualisation de la sculpture funéraire découverte à cette occasion. Sont ainsi portés à la connaissance du public les contextes de découverte de quelques artefacts conservés à la Ny Carlsberg, parmi lesquels plusieurs inédits. On pense par ex. aux stucs (fig. 5.3. et mise en contexte p. 58) pour lesquels de nouveaux parallèles palmyréniens ont été récemment publiés par divers savants dans le volume édité par Jacqueline Dentzer-Feydy *et al*., *Stucs d'Orient, traditions orientales et cultures hellénisées*, Beyrouth, 2019 (*AC* 89 [2020], p. 364). Entre ces carnets de fouille commentés s'insèrent des illustrations (photographies anciennes et coupures de presse provenant d'archives personnelles et familiales) réunies par thème : vie quotidienne, photos de fouille, tombes et sculptures, visites de sites régionaux… L'occasion de croiser ici et là quelques personnalités (*e.g.* Maurice Dunand, Robert Amy) qui firent l'archéologie syrienne de l'époque (I, p. 489-450). Les éditeurs hésitent parfois à identifier le lieu de certaines prises de vue, signalé comme « unknown location » ; il me semble permis de reconnaître dans la fig. 8.9 (II, p. 1764) la cour du Palais Azem de Damas, siège de l'Institut français, de 1922 à l'indépendance du pays en 1946. Plusieurs index, y compris pour les inscriptions inédites. Laurent THOLBECQ

Annie SARTRE-FAURIAT, *Aventuriers, voyageurs et savants. À la découverte archéologique de la Syrie XVII^e^-XXI^e^ siècle*. Paris, CNRS Éditions, 2021. 1 vol. broché, 14,1 x 22,1 cm, 303 p. 24 fig. n./b., 9 fig. coul. et 4 cartes. Prix : 24 €. ISBN 978-2-271-13708-1.

Annie Sartre-Fauriat présente un texte constitué d'une introduction, d'un préambule et trois parties, d'une conclusion, d'une bibliographie, d'un index des lieux, d'un index des personnes, et d'une liste des abréviations. Le texte décrit les itinéraires parcourus par les explorateurs en Syrie depuis le IV^e^ siècle, s'il est avéré que ces circuits ont inclus des sites archéologiques. Il se poursuit jusqu'en 2011 avec les missions scientifiques archéologiques ayant exercé dans le pays. Pour aborder les parcours des premiers, l'autrice se fonde principalement sur les récits de ces voyageurs ou d'auteurs ayant écrit sur leurs excursions ; pour les secondes, elle utilise quelques synthèses publiées par les archéologues. L'autrice privilégie son terrain de recherche favori, détaillant plus particulièrement les explorations de Palmyre et de la région du Hauran en y insistant sur les relevés et lectures des inscriptions épigraphiques antiques. Avant que les explorations ne soient réellement motivées par l'attrait pour les sites archéologiques, les intentions des voyageurs n'avaient pas grand-chose à voir avec le goût des ruines, car les visites de sites étaient annexes sur des trajets dont les motivations premières étaient religieuses, commerciales voire, parfois, scientifiques mais sans lien avec l'histoire (naturalistes, ethnologiques). Ces passages, plus que de réelles visites et n'apportant pas d'élément notable à l'histoire des sites archéologiques, font l'objet du préambule qui traverse les époques, du IV^e^ au XVII^e^ siècle. À partir de ce siècle, les périples sont au

précisément, en voulant introduire dans la réflexion un part de dynamique et d'évolution, reprochant à l'historiographie du sujet de donner une image figée. Une nouvelle élite, dont la fortune reposait sur le commerce, serait apparue aux IIe et IIIe s., concurrençant les élites traditionnelles appuyées sur un modèle tribal. Cette définition de l'élite est au centre également de l'article d'A.-C. Sander, qui souhaite montrer que les interprétations précédentes font peu de cas des concepts sous-jacents et en particulier que les activités militaires jouaient un rôle primordial dans la définition des élites (ce que personne ne conteste) et que celles-ci ne constituaient pas une « leisure-class of notables » (ce que personne n'a jamais avancé de manière aussi tranchée). Enfin, G. Müller envisage l'œuvre de l'historien Zosime, ce que ce dernier nous apprend sur Palmyre et ce que son traitement de Palmyre nous apprend sur ses méthodes. On en conclura que c'est vraisemblablement le propre des grands sites et des cultures complexes de donner lieu à de grands débats historiographiques, mais qu'il faudra sans doute attendre de nouvelles découvertes, sur le terrain ou dans les archives, pour pouvoir renouveler les questionnements sur des fondements plus assurés.

Jean-Baptiste YON

Maurice SARTRE, *Le Bateau de Palmyre. Quand les mondes anciens se rencontraient, VIe s. av. J.-C. – VIe siècle ap. J.-C.* Paris, Tallandier, 2021. 1 vol. broché, 333 p., 8 pl. coul. hors-texte, 8 cartes. Prix : 21,90 €. ISBN 979-10-210-4683-2.

Le Bateau de Palmyre… cette belle accroche surprendra peut-être le lecteur qui associe l'oasis syrienne aux seules caravanes et ignore l'implication des marchands palmyréniens dans les réseaux commerciaux fluviaux de l'Euphrate et maritimes, dans le golfe Persique et au-delà… Il faut s'arrêter au sous-titre de ce petit volume pour en cerner le contenu : *Quand les mondes anciens se rencontraient, VIe s. av. J.-C. – VIe siècle ap. J.-C.* Maurice Sartre exploite ici les sources, écrites et archéologiques, qui témoignent de la connaissance – ou de la conscience de l'existence – de mondes étrangers, à l'échelle du monde antique, de l'époque archaïque à l'irruption de l'Islam. Il livre donc, sinon une synthèse impossible à écrire en l'état de la documentation, une vision d'ensemble de cette question en poussant l'enquête sur des régions aussi lointaines que l'Europe du Nord, de l'Islande aux plaines russes, l'Afrique, y compris méridionale, l'Arabie et le subcontinent indien, l'Asie centrale, les mondes chinois et sud-est asiatique, mondes vus depuis la Méditerranée, ou, réciproquement depuis ces autres régions, lorsque les sources le permettent. Ce vaste programme est traité dans l'esprit de ses *Histoires Grecques* (Paris, Seuil, 2006), en ouvrant la quinzaine de chapitres que compte ce livre par des citations de textes littéraires ou épigraphiques, généralement grecs ou latins, mais pas uniquement. Sont donc explorés un certain nombre de relais qui, bien au-delà du seul cas de Palmyre, d'Hérodote à Strabon, du *Périple de la mer Erythrée* à Ptolémée, de Fan Ye (l'*Histoire des Han postérieurs*) à Cosmas Indicopleustès permettent de rendre compte de connaissances mutuelles ; elles trouvent souvent leur origine dans des échanges, essentiellement commerciaux (mais aussi diplomatiques voire technologiques ou botaniques…) entre ces mondes, par l'entremise d'explorateurs, mais surtout par celle de navigateurs et de marchands. La structure est solide ; ainsi par exemple du premier chapitre consacré à l'exploration de l'Europe du

Nord par Pythéas, à l'époque d'Alexandre : transmission du récit et réception par les anciens, critique moderne, témoignages de voyages postérieurs, commentaire et synthèse, incluant l'apport de l'archéologie. L'auteur se livre donc à une critique des sources et relaye les études des divers spécialistes des régions concernées, sans manquer d'avancer çà et là de nouvelles propositions. Ainsi du chapitre 2 traitant de la circumnavigation de l'Afrique par des Occidentaux (*e.g.* Eudoxe de Cyzique) mais peut-être aussi par des marchands indiens (Pline, *HN* II, 67.4, commentaire p. 46). Ou d'une digression du chapitre suivant (« Le trône d'Adoulis ») qui nous permet de découvrir que ce que les Anciens nommaient « huile de palmier » pourrait être une huile tirée de la noix de coco, le cocotier ayant peut-être été acclimaté sur la côte orientale de l'Afrique par des marchands indiens (et que dire, pour rester dans cette note exotique, du « miel de roseau » du *Périple* qui pourrait être du sucre de canne…). Le chapitre suivant « Rêve d'encens » relaye les commentaires désormais fondamentaux de M. A. Speidel du dossier épigraphique gréco-latin du Yémen (*Bull. épigr*. 2015, 723) et ceux de G. W. Bowersock et Chr. Robin portant sur une dédicace religieuse sabéo-nabatéenne découverte à Sirwah (Yémen) qui valide l'hypothèse d'une conquête romaine du royaume sabéen (Arabie Heureuse) et celle de l'établissement, à l'époque augustéenne, de garnisons nabatéo-romaines dans la région ; l'étroitesse des liens entre les deux pôles est ensuite reflétée par la précision de la description de la péninsule arabique dans les sources classiques (Strabon, *Périple*, Pline et Ptolémée), les influences stylistiques patentes ou les nombreux produits occidentaux importés retrouvés en Arabie méridionale. Et ainsi de suite à propos de la mer Rouge, du golfe Persique, de l'Océan et du subcontinent indiens, de l'Asie centrale (art gréco-indien, Sinkiang), ou de la Chine (avec, par ex., l'analyse précise des récits de voyages du marchand Maes Titianos, relayés par Marin de Tyr à l'époque de Trajan...). Au fil de la lecture, on saisit combien il serait faux de croire que tout a été dit sur le sujet et que la vision ne peut que changer à la marge : non seulement les fouilles et les études céramiques se sont multipliées, lesquelles dressent un tableau plus vaste et plus nuancé qu'autrefois – les témoignages du commerce indo-romain ne sont ainsi plus limités aux découvertes pionnières d'Arikamedu et aux lectures de Sir Mortimer Wheeler, tant s'en faut – mais quelques inscriptions nouvelles surgissent çà et là (latines des îles Farasan, sabéo-nabatéenne de Sirwah évoquée plus haut, ḥaḏramūtiques, guèzes, palmyrénienne ou grecques dans la grotte de Ḥôq, sur la côte nord-est de l'île de Socotra…), qui réorientent parfois radicalement les perspectives. Et M. Sartre de relayer incidemment l'une ou l'autre amélioration de lecture, comme l'*Alexandros Pétros* de l'éditeur de l'inscription Ḥôq 26, ici remplacé par *Alexandros Pétréos*, dans ce cas « originaire de Pétra » (P.-L. Gatier, *Bull. épigr*. [2013], 470). Au-delà des échanges commerciaux croisés – les monnaies indiennes en Éthiopie, la céramique du Gange en mer Rouge, le vin de Perse en Inde… –, M. Sartre explore aussi les connaissances religieuses occidentales de l'Inde, en particulier brahmaniques, traduites par une *Réfutation de toutes les hérésies* rédigée v. 230 par Hippolyte de Rome. Relayant les travaux de Bernard Sergent, Yves Janvier et Paul Bernard, il situe en deux chapitres le point extrême atteint par les marchands occidentaux dans le pays des Sères, quelque part entre Kirghizistan et Turkestan chinois (Sinkiang), souligne à travers de nombreux exemples combien les sources témoignent de la connaissance précise qu'en avait l'Occident, réhabilite ainsi

le rôle commercial des Sères intermédiaires obligés entre la Chine des Han et les Occidentaux, Ptolémée distinguant nettement leur pays *Séra* de celui des *Sinai*. Ainsi, les contacts directs furent rarissimes – s'ils n'ont jamais existé (ils sont explorés dans le chapitre « L'ambassade d'Andoun ») – et c'est par l'intermédiaire de communautés marchandes, sères, kouchanes, sogdiennes et indiennes, sillonnant mers et continents, que le contact est établi. Le dernier chapitre « Empires en collision » est d'une triste actualité, en ce qu'il résume l'apparition de conflits religieux, autant que politiques, dans un contexte généralisé de monothéismes durant l'Antiquité tardive, et l'affrontement entre Rome et la Perse, dont l'Arabie méridionale est le théâtre par états vassalisés interposés… Notes, bibliographie, huit excellentes cartes et *indices* sont réunis en fin de volume. Ne boudons pas notre plaisir ! Laurent THOLBECQ

Arnaud BESSON, Constitutio Antoniniana. *L'universalisation de la citoyenneté romaine au 3e siècle*. Bâle, Schwabe Verlag, 2020. 1 vol. 15,5 x 22,5 cm, 434 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSSENSCHAFT, 52). Prix : 38 CHF. ISBN 978-3-7965-4186-5.

L'octroi généralisé de la citoyenneté romaine aux habitants libres de l'Empire en 212 par Caracalla est un sujet qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. Le propos de cet ouvrage, principalement fondé sur les sources juridiques et les papyri d'Égypte, est ambitieux : rendre compte de « l'impact socio-juridique de la *Constitutio Antoniniana* avec pour question fondamentale de savoir ce que signifie d'être citoyen romain ». Il convient toutefois de s'entendre sur les limites du questionnement, qui sont ici celles du droit et des droits qui peuvent être contradictoires ou complémentaires, droit romain et droits locaux dans les provinces. Il ne sera pas question, par exemple, des devoirs religieux du citoyen ni des implications du statut en matière de rites. La première partie de l'exposé est consacrée aux sources d'information (Dion Cassius, Ulpien et d'autres sources postérieures, littéraires, juridiques et papyrologiques) et notamment à l'analyse du fameux papyrus Giessen 40 qui est réputé contenir le texte de l'édit. Rappelant brièvement que cette identification ne fait pas l'unanimité, l'auteur insiste surtout, en vertu des lacunes et de la difficulté des restitutions, sur le fait que le document ne doit pas être surinterprété. Il concerne principalement l'ordre juridique établi entre les communautés locales et les autorités provinciales en matière de fiscalité. Le premier effet de la constitution, et le plus visible, fut le changement onomastique. En principe tous les pérégrins devenus citoyens par l'effet de l'édit devaient adapter leur nomenclature et adopter le port des prénom et nom de l'empereur à savoir M. Aurelius. Dans ce domaine A. Besson se révèle plus papyrologue qu'épigraphiste et plus préoccupé de sources orientales qu'occidentales. Sa bibliographie est lacunaire et ses mises au point un peu naïves. Était-il nécessaire de préciser que n'importe quel *M. Aurelius* ne doit pas être considéré comme une personne dans cette situation ? Que bien des *M. Aureli* appartiennent à une époque plus ancienne, notamment parce qu'ils ont reçu la citoyenneté par un diplôme militaire de Marc Aurèle, ou parce qu'ils ont été affranchis par lui. Sans oublier les descendants de ceux-là. Et limiter les *Aureli* anciens à des personnages « d'un rang social élevé » n'est pas pertinent. En outre, se lancer dans une statistique sur les octrois massifs de citoyenneté d'après les gentilices des personnes est imprudent.

« proclamer ». Cinq emprunts grecs sont modifiés par l'ajout une préfixe latin *prae-*, *re-*, etc. Le chapitre 6, consacré au latin tardif, est divisé en deux parties : les textes chrétiens et les traités techniques. Dans le latin chrétien et technique, les valeurs sémantiques de ces verbes sont variées. Dans la langue des auteurs chrétiens, on dénombre vingt verbes nouveaux en *–izare*. La plupart sont des emprunts directs au grec (*syllogizare* « faire un syllogisme », *tyrannizare* « se comporter comme un tyran »), tandis que quatre sont des créations à l'intérieur de la langue latine (trois à partir de bases grecques et un à partir de bases latines) : *tibizare* « jouer de la flûte », *martyrizare* « souffrir le martyre », *epicurizare* « suivre la doctrine d'Épicure ». Le phénomène de l'ajout d'un préfixe s'amplifie (*supersyllogizare* « abuser de l'explication par le syllogisme »). Les traités techniques présentent vingt-cinq verbes en *–izare* (*–idiare*), dont seize sont des emprunts au grec, deux des créations latines à partir de bases grecques et sept à partir de bases latines. L'usage du suffixe est à présent consolidé. Souvent motivées, ces formations sont productives à l'intérieur de leur domaine sémantique. L'étude est complétée par un inventaire ainsi qu'une liste de synonymes et de verbes de la même famille lexicale. – Les défauts de ce travail sont assez nombreux. Les soubassements théoriques sont assez faibles, les analyses peu originales, la bibliographie mal maîtrisée et incomplète – on regrettera l'absence du dictionnaire de G.A.E. Saalfeld, *Tensaurus Italograecus*, Vienne, 1884 [Hildesheim, 1964] –, des redites apparaissent dans l'exposé, des index font défaut, des erreurs matérielles déparent le texte (p. 95 on corrigera « Capítulo 3 » en « Capítulo 4 »), des références sont erronées ou peu précises. À propos de *opicizare* (p. 180-181), l'analyse de la Scholie à Juvénal 3, 207 (p. 43, 17-20 Wessner : *opizin* (*opi<ci>zin, i. e.* ὀπικίζειν [ὀπικίζω signifie « presser (un fruit) »] *Gr<a>eci dicunt de his, qui inperite locuntur, alii opicos dicunt eos, qui foedam uocem habent*) est superficielle. Il faut citer l'article de M. Dubuisson, « Les *Opici* : Osques, Occidentaux ou Barbares ? », *Latomus* 42 (1983), p. 522-545. Tout aussi superficielle est l'analyse de *barbarizare* (p. 152-153). En conclusion, même si l'apport de cette contribution est assez limité compte tenu des travaux déjà existants, nous disposons à présent d'une étude systématique de ces verbes très spécifiques, qui montrent comment le latin a joué le rôle de courroie de transmission entre le grec et les langues romanes (et même germaniques). Bruno ROCHETTE

Danièle CONSO, Forma. *Étude sémantique et étymologique, volume II*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 864 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 39 €. ISBN 978-2-84867-859-7.

Danièle Conso a soutenu en octobre 1990 devant l'Université de Paris IV Sorbonne une thèse de Doctorat d'État « Forma, *étude sémantique* » préparée sous la direction de Claude Moussy. Elle a entrepris la publication d'une version abrégée et mise à jour qui s'est concrétisée par la parution du premier volume de « Forma, *étude sémantique et étymologique* » (Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015), dont nous avons rendu compte ici même (*AC* 85 [2016], p. 378-380). Après une présentation des problèmes étymologiques et phonétiques sont étudiés les emplois de *forma* pour une qualité concrète des êtres animés (« traits distinctifs », « physique », « aspect

physique ») puis ceux pour la qualité concrète d'une réalité inanimée (« aspect », « beauté » « forme d'un objet », « forme »). Ce second volume porte sur les sens de « moule », modèle », « règle – norme », « condition – état – statut », « image », « aspects d'ensemble », « type particulier » ainsi que sur l'étymologie et la mise en perspective historique de la polysémie qui constituent le point d'aboutissement de cet ensemble. Il s'agit d'une étude magistrale par la clarté des analyses de détail, la capacité de synthèse et la perfection de la présentation matérielle. S'il est impossible de résumer un ensemble aussi dense, il faut souligner que son apport est fondamental sur trois points. Le mot a de multiples emplois techniques et les spécialistes des différents domaines liront avec intérêt les pages portant entre autres sur le moule et le coffrage, la canalisation et l'aqueduc, la monnaie et la matrice monétaire, le type de régime politique et la règle juridique, la règle de comportement chez les auteurs chrétiens et la règle de foi, la condition humaine et la condition divine, la configuration d'une terre, ce qui rejoint les travaux du groupe de Besançon et de Danièle Conso sur les gromatiques. Une place particulière est faite aux emplois techniques concernant l'image, qu'elle représente un être humain ou un dieu, ou qu'elle relève du discours. Il s'y ajoute des emplois plus larges, plus abstraits aussi où le mot s'applique à l'aspect d'ensemble d'une situation ou d'une attitude comme au type particulier d'un comportement ou d'une situation. Sont aussi largement analysés avec la question du calque du grec les emplois dans les processus de classification (« genre », « sens », « espèce » »), la spécificité et l'individualité chez Tertullien, la forme augustinienne. Assez souvent, les particularités sémantiques de *forma* ressortent de la comparaison avec d'autres lexèmes, *formula* (p. 199, 360, 782), *figura* (p. 607), *facies* (p. 642), *exemplar* (p. 734), ἰδέα (p. 654) et εἶδος (p. 661). Après cette approche lexicologique très riche, une approche sémantique permet d'organiser ces emplois. Il s'agit d'abord de distinguer ce qui relève du référent et ce qui relève du sens proprement dit, par exemple le sens de « lieu et instrument de la solidification » fédérant le « moule » et le coffrage », et celui de « lieu et instrument de l'immobilisation » le « cadre », le « châssis » et l'« entaille » (p. 79). Le sens est alors explicité selon la méthode de l'analyse sémique. Son intérêt est double. Elle donne des définitions précises utiles pour mesurer les degrés de synonymie, ce qui n'est pas l'objectif de l'auteur, mais son travail peut servir de point de départ pour la comparaison avec des termes proches. L'adjonction ou le retrait, l'adjonction et le retrait d'un sème, le maintien d'un même sème générique ou le changement sont autant d'éléments fournis par la précision de l'analyse sémique, ce qui permet de mesurer les écarts et les types de relation entre les sémèmes. L'auteur utilise alors la typologie de Robert Martin (*Pour une logique du sens*[2], Paris, PUF, 1992) pour distinguer plusieurs relations (l'extension et la restriction de sens, la métaphore et la métonymie) et pour différencier la polysémie plus resserrée des acceptions et celle plus étendue des sens. Dans une synchronie qui correspond au I[er] siècle avant et au I[er] siècle après notre ère, la polysémie s'organise autour de deux pôles, « forme (comme qualité concrète) » et « modèle » avec le sens d'« instrument qui sert à donner une forme » qui peut faire le lien. Danièle Conso considère que deux sens, « mode de construction et de solidification » et « cadre, châssis, feuillure » demeurent étrangers à l'un et l'autre pôle car ils n'ont aucun sème commun avec aucun autre sens, si bien qu'elle les place en relation d'homonymie avec tous les autres (p. 782), mais l'on peut cependant se demander si un lien n'est pas possible avec le pôle « forme » autour de l'idée de ce qui met en forme.

La démarche est technique, mais elle se suit avec facilité et elle permet de parvenir à une étude ordonnée entre le très grand nombre d'applications référentielles et la vision quelque peu réductrice de la signification du mot autour de certaines traductions, *forme*, *beauté*, *espèce*, *figure*, *configuration*. Toute cette analyse permet de revenir à l'étymologie et à l'évolution sémantique du mot. La solution admise par le *DELL* est de voir en *forma* un emprunt au grec μορφά, et après les difficultés phonétiques (vol. 1, p. 76-79), Danièle Conso peut désormais mettre en évidence les difficultés sémantiques : les sens de « moule », « modèle », « règle », qui sont anciens et bien attestés, ne sont pas des sens de μορφά. Ce à quoi conduit l'étude des sens, c'est à poser un sens premier « maintien, stabilisation, solidification », lequel autorise pleinement une étymologie de *forma* par la racine indo-européenne ***d*^{h}*er* « maintenir » avec le suffixe de nom d'action ***-ma***. Celle-ci donne encore en latin *firmus*, probablement *fere* et *ferme* « constamment », « de façon incessante » puis « en général » ou « à peu près », « presque », mais aussi *ferumen* « soudure », « colle », « ciment », *fretus* « sûr de soi ». Il existe une différence majeure entre le sens étymologique « solidification » et les emplois attestés chez Plaute « traits caractéristiques », « aspect physique », « avantages physiques », « pouvoir de séduction ». L'usage plautinien ne donne pas le point de départ d'une histoire sémantique, mais l'aboutissement d'une histoire déjà longue (p. 802), ce qui, plus généralement, est un point de méthode important. Ce décalage tient à ce que le théâtre parle des hommes et de leurs sentiments alors que des emplois plus techniques n'ont guère leur place. De là une approche diachronique différente de la synchronie qui a prévalu jusqu'alors. Les sens directement issus du sens étymologique de « solidification » sont d'abord ceux de « moule » puis « forme » et « instrument qui sert à donner une forme ». Le nom d'action peut désigner le résultat de l'action, d'où « forme reçue » et par extension « forme naturelle ». Une autre extension fait passer de « forme » à « traits caractéristiques », « aspect physique » : l'importance de ce thème dans les éloges et un rapprochement avec le grec μορφά ont infléchi le sémantisme vers « beauté ». Il faut revenir au sens plus ancien d'« instrument qui sert à donner une forme » pour rendre compte de « modèle » au moyen d'une métaphore semblable à celle du moule qui impose une forme à la matière, puis à « modèle » se rattachent « règle », « norme », « statut ». Le sens de « règle » est à son tour à l'origine des sens de « sentence », « constitution impériale » et de « statut, condition ». Ainsi se trouve non plus seulement organisée, mais expliquée la riche polysémie qui était devenue opaque pour le locuteur. L'ensemble monumental des deux volumes de près de 1500 pages permet de comprendre en profondeur le fonctionnement d'un polysème et son développement sémantique, il éclaire bien des éléments de la civilisation et de la culture latines, il donne à réfléchir sur les méthodes de la lexicologie et de la sémantique du latin. Une œuvre qui fera date. Jean-François THOMAS

Tosca A. C. LYNCH & Eleonora ROCCONI (Eds.), *A Companion to Ancient Greek and Roman Music*. Hoboken, Wiley-Blackwell, 2020. 1 vol. relié, XVII-522 p., ill. (BLACKWELL COMPANIONS TO THE ANCIENT WORLD). Prix : 210 $. ISBN 978-1-119-27547-3.

manifestes, parfois contredites par une autre note. Depuis quand Laodicée sur mer/Lattaquié est-elle un « port phénicien » p. 168, n. 2) ? Une note (p. 245, n. 6) donne pourtant avec exactitude l'origine de cette fondation séleucide. On ne peut prétendre que ni Dion ni Pella ne sont dans la vallée du Jourdain (p. 173, n. 6), car la seconde est sur la bordure du plateau qui domine la vallée. Hérode n'a pas « conquis le Trachôn » (p. 181, n. 1), il lui a été donné par Auguste pour qu'il y combatte les brigands. Ptolémée dit Aulète, le père de la grande Cléopâtre VII, n'a jamais été Ptolémée IX (p. 209, n. 5) mais Ptolémée XII ; de même, Ptolémée « Physcon » est bien Ptolémée VIII comme dit p. 149, n. 1, 2, 3 et 7, et non Ptolémée VII comme écrit p. 210, n. 3 (l'auteur a dû suivre Höbl qui a en effet changé sa numérotation après la suppression de Ptolémée VII par Michel Chauveau). Pourquoi privilégier la leçon « Xénandros », nom rarissime, plutôt que « Ménandros », p. 217 ? Une explication était nécessaire. Certains commentaires restent obscurs (p. 178, n. 2 ; p. 228), mais je terminerai sur deux passages qui renvoient une fois encore indirectement au moins à la géographie. En XIV, 295, Josèphe explique que le Romain Fabius commande à Damas ; une note (n. 9) commente : « chef-lieu de la Coele-Syrie, celle-ci étant une subdivision de la province de Syrie ». Il faut donc que le lecteur attende la p. 246 pour apprendre qu'il y a une dimension administrative au mot Coele-Syrie. Mais le rédacteur n'en tire aucune leçon pour les passages où Josèphe nous informe qu'Hérode, exfiltré de la Judée d'Antigone, est fait *épitropos*, puis stratège de la Coele-Syrie (*supra*). Cela aurait évité de terminer sur une note dont l'absurdité saute aux yeux. En XIV, 389, Hérode est fait roi par Antoine et Octave, à lui de récupérer le royaume auquel il est destiné qu'occupent Antigone et les Parthes. Mais une note (p. 264, n. 1) ajoute que le titre de « roi » donné à Hérode serait une « extension » de celui de « stratège de Coele-Syrie » ; comment peut-on imaginer qu'il y ait le moindre rapport entre une fonction administrative exercée au sein d'une province romaine et le titre royal accordé à un client pour prendre en main un territoire que Rome ne se juge pas en mesure d'administrer directement ? Le parallèle proposé avec Agrippa I^{er}, qui n'a jamais exercé d'autres fonctions que de prince-client, n'a évidemment aucun sens. On l'a compris, ce nouveau volume apporte une contribution importante et utile par son texte, sa traduction et une partie de ses notes, mais le manque d'harmonisation et de relecture, certains *a priori* sans doute, limitent l'intérêt des commentaires et doivent rendre le lecteur prudent dans leur utilisation. Il est dommage que les questions de géographie et de chronologie n'aient pas fait l'objet d'une mise au point claire et précise dans l'introduction générale. Il n'en reste pas moins que cette édition/traduction est bienvenue, et fournira une base plus sûre pour reprendre les débats autour des points difficiles – et pour certains quasi insolubles – qu'elle soulève. Espérons que les volumes suivants viendront rapidement et profiteront des remarques constructives que l'on a essayé d'apporter.

Maurice SARTRE

Filippomaria PONTANI et Michiel MEEUSEN, *Plutarque, Œuvres morales.* Tome XIII. *1re partie : Traité 59.* Texte établi et traduit par F.P. Introduction et notes par M.M. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol., 208 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 541). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00625-3.

This recent volume of Plutarch's *Moralia* containing the *Quaestiones naturales* with edition of the Greek text, philological study, and French translation by F. Pontani; and introduction and notes by M. Meeusen represents a nice completion of the latter's monograph on the same work (M. Meeusen 2016, *Plutarch's Science of Natural Problems: A Study with Commentary on* Quaestiones Naturales, Leuven, review in *BMCR* [2018].01.42). In fact, the greatly developed *apparatus* of notes of this volume (including 48 pages of longer, complementary notes against 33 pages of Greek text) virtually consists of a French translation of the notes in the second half of the 2016 volume. These very helpful comments on the intricacies of Plutarch's reasoning, on his references and on the prehistory of the treated topics are so detailed that they read as a running commentary, now much more handily paired with the Greek text and a modern-language translation thereof. Some of the comments have clearly benefited from the new establishment of the text by Pontani, but most of the interpretive work had already been done. In his introduction, Meeusen summarizes his views concerning the textual genre, derived from the Aristotelian tradition of problems, and Plutarch's approach, discussing the points of contact with the treatment of similar topics in the *Table talks.* Meeusen aptly defends the thesis that, far from displaying an incomplete writing phase or being the work of a young scholar, the accounts of the *causae* of alleged natural phenomena in the *Quaestiones naturales* provide their characteristically non-dogmatic, non-definite hypotheses owing to Plutarch's Platonic aporetic stance. Hence the importance of comparing this text with other specimens of Plutarch's *œuvre* in which he is more explicit about the direction of his natural inquiries, for example proposing a final step in the argument in which a divine, non-physical entity emerges. No explanation of the workings of ancient physics or of Plutarch's proposals is given in the introduction beyond what is necessary to understand the genre and the general method. Consultation of the 2016 monograph is thus invaluable to those wishing to delve deeper into these topics. Otherwise, Pontani's study is the first complete study of the manuscript tradition of the treatise, which even takes the apographs into consideration. It does then amply supersede the previous editions of F. H. Sandbach 1965 (and L. Pearson, *Plutarch's Moralia*, XI, Cambridge Mass.-London), and of L. Senzasono 2006 (*Plutarco. Cause dei fenomeni naturali*, Naples). As part of the preliminary material, Pontani includes a lucid and well-informed essay describing the branches of the manuscript tradition and his reasons for establishing them, including lists of variant readings. Cristian TOLSA

Antoine PIETROBELLI, *Galien. Commentaire au régime des maladies aiguës d'Hippocrate*. Tome IX, 1re partie. Texte établi et traduit par A.P. Paris, Les Belles Lettres, 2019. 1 vol. broché, CCCXIV-366 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 545). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00628-4.

Antoine Pietrobelli nous offre la première traduction dans une langue moderne d'un écrit comptant parmi les plus importants de Galien quant à l'influence qu'il exerça dans la tradition médicale. Le traité d'Hippocrate qui donne lieu à commentaire par son héritier déclaré reçut très tôt un titre concurrent sous lequel il est régulièrement cité, *Sur la ptisane (Περὶ πτισάνης)*. Galien dut rédiger cette lecture commentée entre 179 et

colonne 4 du péristyle oriental ainsi que sur les fragments de têtes colossales des membres de la famille antonine. L'auteur associe cette phase à la visite impériale d'Hadrien et de Sabine en 123/4. Dès lors, le temple évoluait en une formule qui plaçait dos à dos deux *cellae*, l'une tournée vers l'Ouest et consacrée à Artémis, l'autre tournée vers l'Est, accessible par une nouvelle porte et des escaliers, abritant un culte impérial auquel se rattachaient des statues colossales. Enfin, le chapitre 4 tente de définir le caractère exceptionnel de cette architecture et de la replacer dans une évolution plus large. Le temple hellénistique demeura en effet inachevé durant plusieurs siècles, sans disposer d'un péristyle, connecté à l'autel par un escalier et probablement entouré de stèles inscrites et de dédicaces, dont certaines ont pu remonter aux périodes lydiennes et perses. La structure même du temple hellénistique contraindra fortement le réaménagement romain et amènera, notamment, la formule pseudo-diptère, introduite à Magnésie par Hermogénès trois siècles plus tôt, même si certaines libertés furent clairement prises par rapport à ce modèle. F. Yegül s'emploie à montrer la profonde originalité de l'adaptation ici réalisée par rapport aux autres temples pseudo-diptères d'Asie Mineure, en la rapprochant davantage de modèles romains ou italiens, comme le temple de Vénus et de Rome dans la capitale de l'Empire. Le temple d'Artémis à Sardes est ainsi présenté comme un monument éclectique qui ne connaît pas vraiment de parallèle et n'eut guère de suiveur. Assurément, ce monument imposant méritait une publication à la hauteur de son importance. La documentation ici reproduite, tant graphique que photographique, est d'une qualité remarquable et d'une extrême richesse (notamment pour le chapitre 2, jusqu'aux graffiti du XVIII[e] siècle). Les photographies de détail des ornements architecturaux soutiennent admirablement la description et l'analyse qui en sont livrées. Certes, certains croquis de l'auteur sont peu lisibles (par ex. les figures 2.250-252) mais face à la profusion documentaire, ce n'est là qu'un tout petit regret. Le volume II, qui renferme les planches, de sorte que l'on puisse suivre à tout moment l'argumentation face au support graphique qui s'y rapporte, complète cette publication de manière exceptionnelle en offrant plans et élévations à l'échelle 1:100 ou 1:20 dans une remarquable homogénéité documentaire. On se réjouira donc de pouvoir disposer d'un formidable outil de recherche qui tente d'assoir toute interprétation sur l'observation minutieuse du terrain et d'en offrir les bases documentaires qui font de cette publication un véritable corpus de sources, bien utile pour d'autres études. C'est là le fruit de très longues années de travail, mais qui débouchent sur un résultat remarquable.

Didier VIVIERS

Eva HOFSTETTER-DOLEGA, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 97. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 2, *Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2015. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 111 p., 76 pl., 27 figs., 19 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-67747-2.

Norbert ESCHBACH, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 104. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 3, *Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2018. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 139 p., 88 pl., 35 figs., 25 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-769-63781-6.

Christiane DEHL-VON KAENEL, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 106. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 4, *Geometrische und Korinthische Keramik : mit einem Anhang zum Kunstgewerbemuseum.* Munich, C.H. Beck, 2019. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 119 p., 49 pl., 21 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7696-3783-0.

L'année 2022 marque le centenaire de la parution du premier volume du *Corpus Vasorum Antiquorum*. Malgré cet âge respectable, la collection reste toujours très active et constitue un outil essentiel pour l'étude des vases à décor figuré, produits sur le pourtour de la Méditerranée antique. Initié dans le cadre des programmes de l'Union Académique Internationale, le *CVA* procède à la publication de collections céramiques, présentes dans les musées situés sur tous les continents et met à disposition des chercheurs une documentation scientifique très complète (notices, photos, dessins), aujourd'hui indispensable pour toute étude scientifique. Parmi les pays les plus actifs dans le cadre de ce projet, l'Allemagne se distingue à la fois par la grande qualité et le rythme soutenu de ses publications. Depuis 2015, le *CVA* Allemagne a publié pas moins de dix volumes. Le présent compte rendu porte sur les trois volumes de la série consacrés à la collection de Dresde. Ils présentent des notices de vases extrêmement détaillées, qui dépassent le simple catalogue. D'une part, elles intègrent des informations techniques sur l'état de conservation et les mesures des pièces étudiées (hauteur, diamètre…), complétées par une évaluation du volume de capacité, un élément désormais récurrent dans les *CVA* Allemagne dont il convient de souligner l'importance pour la compréhension des usages et des manipulations de cette vaisselle, et d'autre part, elles procèdent à un examen précis de la forme et du décor secondaire, auquel s'ajoute une analyse iconographique et stylistique du décor narratif, avec proposition d'attribution à un atelier ou à un peintre. À la fin de chaque sous-section est proposée une bibliographie très complète du sujet traité. Chacun de ces trois volumes offre, en outre, une couverture documentaire excellente, constituée de photos d'ensemble et de détails, toutes en couleur à l'exception du volume 2, encore illustré en noir et blanc, de profils des formes sur une échelle ½ voire, pour certains vases, à taille réelle, et de relevés du dessin sous-jacent et des inscriptions. Cette riche illustration, scientifiquement rigoureuse, constitue un apport considérable à la connaissance de ces collections. Dans le CVA Dresde 2, Eva Hofstetter-Dolega se concentre sur un ensemble de formes fermées de céramiques attiques à figure rouge du musée de Dresde. Le volume se compose de 89 notices incluant des amphores à col, des amphores de Nola, des pélikés, des hydries/kalpides, des loutrophores, des lécythes, des *askoi* et un aryballe. Il s'ouvre par une brève histoire de la collection attique qui complète celle déjà rédigée dans le volume 1 de la série, plus particulièrement consacrée à la céramique italiote (cf. *AC* 75 [2006], p. 236-237). La collection de céramique attique débute à la fin du XIX^e^ siècle et se compose d'une part considérable de pièces, mises au jour sur les sites de Nola, Sorrente et Tarente, ayant appartenu au Prince Emile zu Sayn-Wittgenstein. À côté de ce noyau principal, il faut noter les provenances grecques de certains autres vases découverts en Attique (don de Wolfgang Job), en Phocide ou à Érétrie (collection Dimitrios G. Bellos). Le matériel étudié est groupé par formes, elles-mêmes classées par ordre chronologique, l'analyse commençant par les amphores à col qui présentent les deux exemplaires les plus anciens du volume, datés de la fin du VI^e^ et du début du

Ve siècle. Ces deux pièces constituent, par ailleurs, des jalons importants dans l'étude des personnalités artistiques, et sont apparues depuis longtemps dans la littérature scientifique. L'amphore Dr 288 (pl. 1 ; pl. 2, 1-8), déjà attribuée par Beazley au cercle d'Euphronios (*ARV*^{2} 19), est mentionnée et illustrée par Eduard Gerhard dans son ouvrage fondateur *Auserlesene griechische Vasenbilder* II (1843), p. 143, pl. 124, alors que l'amphore Dr 289 (pl. 2, 3-4 ; pl. 3. 1-9), attribuée au Peintre de Berlin par Beazley (*ARV*^{2} 201, 69), figure dans la première étude du savant britannique sur ce peintre (« The Master of the Berlin Amphora », *JHS* 31 [1911], p. 295, n° 35g), considérée comme son unique essai en « connoisseurship ». Parmi les autres vases présents dans ce volume, il faut également relever l'aryballe à figures rouges, Dresde Dr 340 (ZV 1261 ; pl. 76), daté de la deuxième moitié du Ve siècle, qui constitue un des rares exemples tardifs connus pour ce vase à parfum, décoré d'un motif de têtes féminines, également peu commun sur cette forme. Dans ce volume, la documentation est complétée par des dessins qui relèvent non seulement les inscriptions ou le dessin de mise en place mais qui reprennent des détails techniques d'exécution tels que la ligne noire en relief ou les rehauts blancs, ces derniers souvent effacés avec le temps et peu visibles sur les planches photos. – Le volume 3 du *CVA* de Dresde se concentre sur les vases attiques intacts ou fragmentaires, produits de la deuxième moitié du Ve, jusqu'au milieu du IVe siècle. Il rassemble 39 vases entiers et 76 autres notices traitant de fragments de taille variable. Les pièces sont classées par forme, débutant par les grands vases de forme ouverte de type cratère (en cloche ou en calice) et fermé de type stamnos. L'analyse continue avec les pyxides, lékanides, *skyphoi*, vases plastiques, biberons, plats et coupes. Dans ce cadre, il est à regretter qu'un ordre chronologique de production n'ait pas été suivi pour le plan général du volume, qui débute avec les cratères et les *stamnoi*, produits du milieu du Ve au milieu du IVe siècle, et se termine par les coupes, dont la production s'échelonne du dernier quart du VIe siècle, avec des exemples décorés de technique bilingue (figure noire et figure rouge), jusqu'au milieu du Ve siècle. Parmi les pièces étudiées, même si elles sont parfois très fragmentaires, une part importante de ces coupes appartiennent à des ateliers connus de la fin de l'archaïsme tels que ceux d'Onésimos, du Peintre d'Antiphon, de Skythès ou du Peintre de Colmar. À cet ensemble, il faut relever et louer l'analyse archéométrique réalisée par H. Mommsen sur les deux cratères en calice Dr 392 (ZV 741) et Dr 394 (ZV 840), qui a permis d'identifier le lieu de fabrication de ces vases ; considérés par Beazley comme attiques et par K. Scheffold comme béotiens, la présence de l'élément TheB dans l'argile tranche définitivement pour la provenance béotienne. Enfin, il faut mentionner les relevés des dessins, inscriptions et graffiti, qui viennent compléter un volume d'excellente facture. – Le volume 4 du *CVA* de Dresde traite de l'ensemble des vases grecs géométriques, proto-corinthiens et corinthiens de la collection. Il est constitué de 92 notices comprenant à la fois des vases entiers et des fragments. Christian Dehl-von Kaenel y propose des attributions suivent les critères établis par Nicolas Coldstream pour le géométrique et ceux de Humfrey Payne, Darrell A. Amyx et Cornelius W. Neeft pour les productions corinthiennes. À l'instar des deux volumes précédents, les notices présentent une étude très détaillée des pièces, enrichies d'une discussion sur la question difficile de la chronologie absolue et relative et, quand cela s'avère possible, sur les ateliers producteurs. Dans ce cadre, l'analyse attentive de l'argile de l'hydrie, Dr 135, a permis de l'attribuer à une production étrusque plutôt que corinthienne, généralement

admise jusqu'ici. Parmi les vases publiés, il faut également mentionner la présence du canthare ZP1699, déjà étudié par N. Coldstream, qui y voit un des exemples les plus anciens de la production béotienne reflétant une influence de l'atelier du Dipylon et du Peintre de Hirschfeld sur le décor figuré. Cette pièce exceptionnelle atteste ainsi des échanges artisanaux continus entre l'Attique et la Béotie dès le VIII^e^ siècle. L'ensemble du volume est complété d'une documentation graphique et photographique de grande qualité.

Athéna TSINGARIDA

Giovanni COLONNA, *Il santuario di Portonaccio a Veio, II. Gli scavi di Maria Santangelo (1944-1952)* con contributi di L. AMBROSINI. Roma, G. Bretschneider, 2020. 1 vol. broché, 24 x 34 cm, XVI-65 p., 5 fig., 60 pl. (MONUMENTI ANTICHI DELL'ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI, SERIE MISCELLANEA, 25). Prix : 109,00 €. ISBN 978-88-7689-325-4.

Venant à la suite de G. Q. Giglioli, E. Stefani et M. Pallottino, Maria Santangelo a dirigé onze campagnes de fouille sur le site du fameux sanctuaire étrusque de Portonaccio à Véies, entre 1944 et 1952. Avec des moyens financiers conséquents pour l'époque, elle poursuit d'abord, du côté nord, l'exploration du secteur de la citerne romaine et de la voie dallée, dont elle fait démonter d'amples sections. Ensuite, dans l'enceinte même du *temenos*, elle fouille près du grand autel oriental, puis, progressant vers l'ouest, elle découvre la citerne archaïque qu'elle vide complètement en même temps que la carrière qui éventra à l'époque romaine le centre de l'*area sacra*. Pour la première fois, les fouilles sont systématiquement approfondies jusqu'au sol vierge. Dans l'abondant matériel recueilli tous secteurs confondus figurent de nombreux éléments du célèbre groupe de statues acrotériales qui ornait le temple du début du V^e^ siècle av. J.-C., beaucoup de petits fragments certes mais aussi le torse acéphale de l'Hercule ainsi qu'un bras et un morceau du drapé de l'Apollon. S'y ajoutent des antéfixes, des éléments de corniche, sans parler d'une abondante céramique dont une petite olpè avec l'inscription *Menerva*. En retraçant ici l'histoire de ces campagnes véiennes sur un sanctuaire qu'il connaît admirablement pour l'avoir tout particulièrement étudié depuis les années 1980 et encore fouillé en 2006, G. Colonna élucide – au plein sens du terme – la séquence sans aucun doute la plus mal connue des fouilles de Portonaccio. M. Santangelo, personnalité forte mais solitaire, disparue en 1978, n'a en effet rien publié de ses fouilles, ce qui n'est, il faut le reconnaître, pas un cas isolé. Mais, surtout, elle n'a laissé que des rapports extrêmement laconiques de ses opérations et découvertes sur le terrain, avec le facteur aggravant d'un désintérêt total pour la stratigraphie, pour l'inventaire du matériel mis au jour et pour toute forme de documentation graphique ou photographique. S'agissant de la sixième campagne (1947), les Archives Santangelo ne contiennent même pas un de ces petits cahiers manuscrits (*taccuini*) ou une *relazione* dactylographiée dont on dispose heureusement pour les autres années. On mesure ainsi tout à fois l'utilité et l'extrême difficulté de l'admirable travail accompli par G. Colonna. Le livre s'ouvre sur une brève biographie de M. Santangelo, suivie de l'historique de ses campagnes, de l'inventaire des maigres sources disponibles à leur sujet, et d'un rappel des découvertes de 1943, précédant donc immédiatement l'intervention de M. Santangelo. Le savant italien expose ensuite, campagne par campagne,

colonne 4 du péristyle oriental ainsi que sur les fragments de têtes colossales des membres de la famille antonine. L'auteur associe cette phase à la visite impériale d'Hadrien et de Sabine en 123/4. Dès lors, le temple évoluait en une formule qui plaçait dos à dos deux *cellae*, l'une tournée vers l'Ouest et consacrée à Artémis, l'autre tournée vers l'Est, accessible par une nouvelle porte et des escaliers, abritant un culte impérial auquel se rattachaient des statues colossales. Enfin, le chapitre 4 tente de définir le caractère exceptionnel de cette architecture et de la replacer dans une évolution plus large. Le temple hellénistique demeura en effet inachevé durant plusieurs siècles, sans disposer d'un péristyle, connecté à l'autel par un escalier et probablement entouré de stèles inscrites et de dédicaces, dont certaines ont pu remonter aux périodes lydiennes et perses. La structure même du temple hellénistique contraindra fortement le réaménagement romain et amènera, notamment, la formule pseudo-diptère, introduite à Magnésie par Hermogénès trois siècles plus tôt, même si certaines libertés furent clairement prises par rapport à ce modèle. F. Yegül s'emploie à montrer la profonde originalité de l'adaptation ici réalisée par rapport aux autres temples pseudo-diptères d'Asie Mineure, en la rapprochant davantage de modèles romains ou italiens, comme le temple de Vénus et de Rome dans la capitale de l'Empire. Le temple d'Artémis à Sardes est ainsi présenté comme un monument éclectique qui ne connaît pas vraiment de parallèle et n'eut guère de suiveur. Assurément, ce monument imposant méritait une publication à la hauteur de son importance. La documentation ici reproduite, tant graphique que photographique, est d'une qualité remarquable et d'une extrême richesse (notamment pour le chapitre 2, jusqu'aux graffiti du XVIII[e] siècle). Les photographies de détail des ornements architecturaux soutiennent admirablement la description et l'analyse qui en sont livrées. Certes, certains croquis de l'auteur sont peu lisibles (par ex. les figures 2.250-252) mais face à la profusion documentaire, ce n'est là qu'un tout petit regret. Le volume II, qui renferme les planches, de sorte que l'on puisse suivre à tout moment l'argumentation face au support graphique qui s'y rapporte, complète cette publication de manière exceptionnelle en offrant plans et élévations à l'échelle 1:100 ou 1:20 dans une remarquable homogénéité documentaire. On se réjouira donc de pouvoir disposer d'un formidable outil de recherche qui tente d'assoir toute interprétation sur l'observation minutieuse du terrain et d'en offrir les bases documentaires qui font de cette publication un véritable corpus de sources, bien utile pour d'autres études. C'est là le fruit de très longues années de travail, mais qui débouchent sur un résultat remarquable.

Didier VIVIERS

Eva HOFSTETTER-DOLEGA, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 97. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 2, *Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2015. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 111 p., 76 pl., 27 figs., 19 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-67747-2.

Norbert ESCHBACH, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 104. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 3, *Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2018. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 139 p., 88 pl., 35 figs., 25 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-769-63781-6.

Christiane DEHL-VON KAENEL, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 106. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 4, *Geometrische und Korinthische Keramik : mit einem Anhang zum Kunstgewerbemuseum.* Munich, C.H. Beck, 2019. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 119 p., 49 pl., 21 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7696-3783-0.

L'année 2022 marque le centenaire de la parution du premier volume du *Corpus Vasorum Antiquorum*. Malgré cet âge respectable, la collection reste toujours très active et constitue un outil essentiel pour l'étude des vases à décor figuré, produits sur le pourtour de la Méditerranée antique. Initié dans le cadre des programmes de l'Union Académique Internationale, le *CVA* procède à la publication de collections céramiques, présentes dans les musées situés sur tous les continents et met à disposition des chercheurs une documentation scientifique très complète (notices, photos, dessins), aujourd'hui indispensable pour toute étude scientifique. Parmi les pays les plus actifs dans le cadre de ce projet, l'Allemagne se distingue à la fois par la grande qualité et le rythme soutenu de ses publications. Depuis 2015, le *CVA* Allemagne a publié pas moins de dix volumes. Le présent compte rendu porte sur les trois volumes de la série consacrés à la collection de Dresde. Ils présentent des notices de vases extrêmement détaillées, qui dépassent le simple catalogue. D'une part, elles intègrent des informations techniques sur l'état de conservation et les mesures des pièces étudiées (hauteur, diamètre…), complétées par une évaluation du volume de capacité, un élément désormais récurrent dans les *CVA* Allemagne dont il convient de souligner l'importance pour la compréhension des usages et des manipulations de cette vaisselle, et d'autre part, elles procèdent à un examen précis de la forme et du décor secondaire, auquel s'ajoute une analyse iconographique et stylistique du décor narratif, avec proposition d'attribution à un atelier ou à un peintre. À la fin de chaque sous-section est proposée une bibliographie très complète du sujet traité. Chacun de ces trois volumes offre, en outre, une couverture documentaire excellente, constituée de photos d'ensemble et de détails, toutes en couleur à l'exception du volume 2, encore illustré en noir et blanc, de profils des formes sur une échelle ½ voire, pour certains vases, à taille réelle, et de relevés du dessin sous-jacent et des inscriptions. Cette riche illustration, scientifiquement rigoureuse, constitue un apport considérable à la connaissance de ces collections. Dans le CVA Dresde 2, Eva Hofstetter-Dolega se concentre sur un ensemble de formes fermées de céramiques attiques à figure rouge du musée de Dresde. Le volume se compose de 89 notices incluant des amphores à col, des amphores de Nola, des pélikés, des hydries/kalpides, des loutrophores, des lécythes, des *askoi* et un aryballe. Il s'ouvre par une brève histoire de la collection attique qui complète celle déjà rédigée dans le volume 1 de la série, plus particulièrement consacrée à la céramique italiote (cf. *AC* 75 [2006], p. 236-237). La collection de céramique attique débute à la fin du XIX^e^ siècle et se compose d'une part considérable de pièces, mises au jour sur les sites de Nola, Sorrente et Tarente, ayant appartenu au Prince Emile zu Sayn-Wittgenstein. À côté de ce noyau principal, il faut noter les provenances grecques de certains autres vases découverts en Attique (don de Wolfgang Job), en Phocide ou à Érétrie (collection Dimitrios G. Bellos). Le matériel étudié est groupé par formes, elles-mêmes classées par ordre chronologique, l'analyse commençant par les amphores à col qui présentent les deux exemplaires les plus anciens du volume, datés de la fin du VI^e^ et du début du

Ve siècle. Ces deux pièces constituent, par ailleurs, des jalons importants dans l'étude des personnalités artistiques, et sont apparues depuis longtemps dans la littérature scientifique. L'amphore Dr 288 (pl. 1 ; pl. 2, 1-8), déjà attribuée par Beazley au cercle d'Euphronios (*ARV*^{2} 19), est mentionnée et illustrée par Eduard Gerhard dans son ouvrage fondateur *Auserlesene griechische Vasenbilder* II (1843), p. 143, pl. 124, alors que l'amphore Dr 289 (pl. 2, 3-4 ; pl. 3. 1-9), attribuée au Peintre de Berlin par Beazley (*ARV*^{2} 201, 69), figure dans la première étude du savant britannique sur ce peintre (« The Master of the Berlin Amphora », *JHS* 31 [1911], p. 295, n° 35g), considérée comme son unique essai en « connoisseurship ». Parmi les autres vases présents dans ce volume, il faut également relever l'aryballe à figures rouges, Dresde Dr 340 (ZV 1261 ; pl. 76), daté de la deuxième moitié du Ve siècle, qui constitue un des rares exemples tardifs connus pour ce vase à parfum, décoré d'un motif de têtes féminines, également peu commun sur cette forme. Dans ce volume, la documentation est complétée par des dessins qui relèvent non seulement les inscriptions ou le dessin de mise en place mais qui reprennent des détails techniques d'exécution tels que la ligne noire en relief ou les rehauts blancs, ces derniers souvent effacés avec le temps et peu visibles sur les planches photos. – Le volume 3 du *CVA* de Dresde se concentre sur les vases attiques intacts ou fragmentaires, produits de la deuxième moitié du Ve, jusqu'au milieu du IVe siècle. Il rassemble 39 vases entiers et 76 autres notices traitant de fragments de taille variable. Les pièces sont classées par forme, débutant par les grands vases de forme ouverte de type cratère (en cloche ou en calice) et fermé de type stamnos. L'analyse continue avec les pyxides, lékanides, *skyphoi*, vases plastiques, biberons, plats et coupes. Dans ce cadre, il est à regretter qu'un ordre chronologique de production n'ait pas été suivi pour le plan général du volume, qui débute avec les cratères et les *stamnoi*, produits du milieu du Ve au milieu du IVe siècle, et se termine par les coupes, dont la production s'échelonne du dernier quart du VIe siècle, avec des exemples décorés de technique bilingue (figure noire et figure rouge), jusqu'au milieu du Ve siècle. Parmi les pièces étudiées, même si elles sont parfois très fragmentaires, une part importante de ces coupes appartiennent à des ateliers connus de la fin de l'archaïsme tels que ceux d'Onésimos, du Peintre d'Antiphon, de Skythès ou du Peintre de Colmar. À cet ensemble, il faut relever et louer l'analyse archéométrique réalisée par H. Mommsen sur les deux cratères en calice Dr 392 (ZV 741) et Dr 394 (ZV 840), qui a permis d'identifier le lieu de fabrication de ces vases ; considérés par Beazley comme attiques et par K. Scheffold comme béotiens, la présence de l'élément TheB dans l'argile tranche définitivement pour la provenance béotienne. Enfin, il faut mentionner les relevés des dessins, inscriptions et graffiti, qui viennent compléter un volume d'excellente facture. – Le volume 4 du *CVA* de Dresde traite de l'ensemble des vases grecs géométriques, proto-corinthiens et corinthiens de la collection. Il est constitué de 92 notices comprenant à la fois des vases entiers et des fragments. Christian Dehl-von Kaenel y propose des attributions suivent les critères établis par Nicolas Coldstream pour le géométrique et ceux de Humfrey Payne, Darrell A. Amyx et Cornelius W. Neeft pour les productions corinthiennes. À l'instar des deux volumes précédents, les notices présentent une étude très détaillée des pièces, enrichies d'une discussion sur la question difficile de la chronologie absolue et relative et, quand cela s'avère possible, sur les ateliers producteurs. Dans ce cadre, l'analyse attentive de l'argile de l'hydrie, Dr 135, a permis de l'attribuer à une production étrusque plutôt que corinthienne, généralement

admise jusqu'ici. Parmi les vases publiés, il faut également mentionner la présence du canthare ZP1699, déjà étudié par N. Coldstream, qui y voit un des exemples les plus anciens de la production béotienne reflétant une influence de l'atelier du Dipylon et du Peintre de Hirschfeld sur le décor figuré. Cette pièce exceptionnelle atteste ainsi des échanges artisanaux continus entre l'Attique et la Béotie dès le VIII^e^ siècle. L'ensemble du volume est complété d'une documentation graphique et photographique de grande qualité.

Athéna TSINGARIDA

Giovanni COLONNA, *Il santuario di Portonaccio a Veio, II. Gli scavi di Maria Santangelo (1944-1952)* con contributi di L. AMBROSINI. Roma, G. Bretschneider, 2020. 1 vol. broché, 24 x 34 cm, XVI-65 p., 5 fig., 60 pl. (MONUMENTI ANTICHI DELL'ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI, SERIE MISCELLANEA, 25). Prix : 109,00 €. ISBN 978-88-7689-325-4.

Venant à la suite de G. Q. Giglioli, E. Stefani et M. Pallottino, Maria Santangelo a dirigé onze campagnes de fouille sur le site du fameux sanctuaire étrusque de Portonaccio à Véies, entre 1944 et 1952. Avec des moyens financiers conséquents pour l'époque, elle poursuit d'abord, du côté nord, l'exploration du secteur de la citerne romaine et de la voie dallée, dont elle fait démonter d'amples sections. Ensuite, dans l'enceinte même du *temenos*, elle fouille près du grand autel oriental, puis, progressant vers l'ouest, elle découvre la citerne archaïque qu'elle vide complètement en même temps que la carrière qui éventra à l'époque romaine le centre de l'*area sacra*. Pour la première fois, les fouilles sont systématiquement approfondies jusqu'au sol vierge. Dans l'abondant matériel recueilli tous secteurs confondus figurent de nombreux éléments du célèbre groupe de statues acrotériales qui ornait le temple du début du V^e^ siècle av. J.-C., beaucoup de petits fragments certes mais aussi le torse acéphale de l'Hercule ainsi qu'un bras et un morceau du drapé de l'Apollon. S'y ajoutent des antéfixes, des éléments de corniche, sans parler d'une abondante céramique dont une petite olpè avec l'inscription *Menerva*. En retraçant ici l'histoire de ces campagnes véiennes sur un sanctuaire qu'il connaît admirablement pour l'avoir tout particulièrement étudié depuis les années 1980 et encore fouillé en 2006, G. Colonna élucide – au plein sens du terme – la séquence sans aucun doute la plus mal connue des fouilles de Portonaccio. M. Santangelo, personnalité forte mais solitaire, disparue en 1978, n'a en effet rien publié de ses fouilles, ce qui n'est, il faut le reconnaître, pas un cas isolé. Mais, surtout, elle n'a laissé que des rapports extrêmement laconiques de ses opérations et découvertes sur le terrain, avec le facteur aggravant d'un désintérêt total pour la stratigraphie, pour l'inventaire du matériel mis au jour et pour toute forme de documentation graphique ou photographique. S'agissant de la sixième campagne (1947), les Archives Santangelo ne contiennent même pas un de ces petits cahiers manuscrits (*taccuini*) ou une *relazione* dactylographiée dont on dispose heureusement pour les autres années. On mesure ainsi tout à fois l'utilité et l'extrême difficulté de l'admirable travail accompli par G. Colonna. Le livre s'ouvre sur une brève biographie de M. Santangelo, suivie de l'historique de ses campagnes, de l'inventaire des maigres sources disponibles à leur sujet, et d'un rappel des découvertes de 1943, précédant donc immédiatement l'intervention de M. Santangelo. Le savant italien expose ensuite, campagne par campagne,

colonne 4 du péristyle oriental ainsi que sur les fragments de têtes colossales des membres de la famille antonine. L'auteur associe cette phase à la visite impériale d'Hadrien et de Sabine en 123/4. Dès lors, le temple évoluait en une formule qui plaçait dos à dos deux *cellae*, l'une tournée vers l'Ouest et consacrée à Artémis, l'autre tournée vers l'Est, accessible par une nouvelle porte et des escaliers, abritant un culte impérial auquel se rattachaient des statues colossales. Enfin, le chapitre 4 tente de définir le caractère exceptionnel de cette architecture et de la replacer dans une évolution plus large. Le temple hellénistique demeura en effet inachevé durant plusieurs siècles, sans disposer d'un péristyle, connecté à l'autel par un escalier et probablement entouré de stèles inscrites et de dédicaces, dont certaines ont pu remonter aux périodes lydiennes et perses. La structure même du temple hellénistique contraindra fortement le réaménagement romain et amènera, notamment, la formule pseudo-diptère, introduite à Magnésie par Hermogénès trois siècles plus tôt, même si certaines libertés furent clairement prises par rapport à ce modèle. F. Yegül s'emploie à montrer la profonde originalité de l'adaptation ici réalisée par rapport aux autres temples pseudo-diptères d'Asie Mineure, en la rapprochant davantage de modèles romains ou italiens, comme le temple de Vénus et de Rome dans la capitale de l'Empire. Le temple d'Artémis à Sardes est ainsi présenté comme un monument éclectique qui ne connaît pas vraiment de parallèle et n'eut guère de suiveur. Assurément, ce monument imposant méritait une publication à la hauteur de son importance. La documentation ici reproduite, tant graphique que photographique, est d'une qualité remarquable et d'une extrême richesse (notamment pour le chapitre 2, jusqu'aux graffiti du XVIII[e] siècle). Les photographies de détail des ornements architecturaux soutiennent admirablement la description et l'analyse qui en sont livrées. Certes, certains croquis de l'auteur sont peu lisibles (par ex. les figures 2.250-252) mais face à la profusion documentaire, ce n'est là qu'un tout petit regret. Le volume II, qui renferme les planches, de sorte que l'on puisse suivre à tout moment l'argumentation face au support graphique qui s'y rapporte, complète cette publication de manière exceptionnelle en offrant plans et élévations à l'échelle 1:100 ou 1:20 dans une remarquable homogénéité documentaire. On se réjouira donc de pouvoir disposer d'un formidable outil de recherche qui tente d'assoir toute interprétation sur l'observation minutieuse du terrain et d'en offrir les bases documentaires qui font de cette publication un véritable corpus de sources, bien utile pour d'autres études. C'est là le fruit de très longues années de travail, mais qui débouchent sur un résultat remarquable.

Didier VIVIERS

Eva HOFSTETTER-DOLEGA, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 97. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 2, *Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2015. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 111 p., 76 pl., 27 figs., 19 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-67747-2.

Norbert ESCHBACH, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 104. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 3, *Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2018. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 139 p., 88 pl., 35 figs., 25 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-769-63781-6.

Christiane DEHL-VON KAENEL, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 106. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 4, *Geometrische und Korinthische Keramik : mit einem Anhang zum Kunstgewerbemuseum.* Munich, C.H. Beck, 2019. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 119 p., 49 pl., 21 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7696-3783-0.

L'année 2022 marque le centenaire de la parution du premier volume du *Corpus Vasorum Antiquorum*. Malgré cet âge respectable, la collection reste toujours très active et constitue un outil essentiel pour l'étude des vases à décor figuré, produits sur le pourtour de la Méditerranée antique. Initié dans le cadre des programmes de l'Union Académique Internationale, le *CVA* procède à la publication de collections céramiques, présentes dans les musées situés sur tous les continents et met à disposition des chercheurs une documentation scientifique très complète (notices, photos, dessins), aujourd'hui indispensable pour toute étude scientifique. Parmi les pays les plus actifs dans le cadre de ce projet, l'Allemagne se distingue à la fois par la grande qualité et le rythme soutenu de ses publications. Depuis 2015, le *CVA* Allemagne a publié pas moins de dix volumes. Le présent compte rendu porte sur les trois volumes de la série consacrés à la collection de Dresde. Ils présentent des notices de vases extrêmement détaillées, qui dépassent le simple catalogue. D'une part, elles intègrent des informations techniques sur l'état de conservation et les mesures des pièces étudiées (hauteur, diamètre…), complétées par une évaluation du volume de capacité, un élément désormais récurrent dans les *CVA* Allemagne dont il convient de souligner l'importance pour la compréhension des usages et des manipulations de cette vaisselle, et d'autre part, elles procèdent à un examen précis de la forme et du décor secondaire, auquel s'ajoute une analyse iconographique et stylistique du décor narratif, avec proposition d'attribution à un atelier ou à un peintre. À la fin de chaque sous-section est proposée une bibliographie très complète du sujet traité. Chacun de ces trois volumes offre, en outre, une couverture documentaire excellente, constituée de photos d'ensemble et de détails, toutes en couleur à l'exception du volume 2, encore illustré en noir et blanc, de profils des formes sur une échelle ½ voire, pour certains vases, à taille réelle, et de relevés du dessin sous-jacent et des inscriptions. Cette riche illustration, scientifiquement rigoureuse, constitue un apport considérable à la connaissance de ces collections. Dans le CVA Dresde 2, Eva Hofstetter-Dolega se concentre sur un ensemble de formes fermées de céramiques attiques à figure rouge du musée de Dresde. Le volume se compose de 89 notices incluant des amphores à col, des amphores de Nola, des pélikés, des hydries/kalpides, des loutrophores, des lécythes, des *askoi* et un aryballe. Il s'ouvre par une brève histoire de la collection attique qui complète celle déjà rédigée dans le volume 1 de la série, plus particulièrement consacrée à la céramique italiote (cf. *AC* 75 [2006], p. 236-237). La collection de céramique attique débute à la fin du XIX^e^ siècle et se compose d'une part considérable de pièces, mises au jour sur les sites de Nola, Sorrente et Tarente, ayant appartenu au Prince Emile zu Sayn-Wittgenstein. À côté de ce noyau principal, il faut noter les provenances grecques de certains autres vases découverts en Attique (don de Wolfgang Job), en Phocide ou à Érétrie (collection Dimitrios G. Bellos). Le matériel étudié est groupé par formes, elles-mêmes classées par ordre chronologique, l'analyse commençant par les amphores à col qui présentent les deux exemplaires les plus anciens du volume, datés de la fin du VI^e^ et du début du

Ve siècle. Ces deux pièces constituent, par ailleurs, des jalons importants dans l'étude des personnalités artistiques, et sont apparues depuis longtemps dans la littérature scientifique. L'amphore Dr 288 (pl. 1 ; pl. 2, 1-8), déjà attribuée par Beazley au cercle d'Euphronios (*ARV*^{2} 19), est mentionnée et illustrée par Eduard Gerhard dans son ouvrage fondateur *Auserlesene griechische Vasenbilder* II (1843), p. 143, pl. 124, alors que l'amphore Dr 289 (pl. 2, 3-4 ; pl. 3. 1-9), attribuée au Peintre de Berlin par Beazley (*ARV*^{2} 201, 69), figure dans la première étude du savant britannique sur ce peintre (« The Master of the Berlin Amphora », *JHS* 31 [1911], p. 295, n° 35g), considérée comme son unique essai en « connoisseurship ». Parmi les autres vases présents dans ce volume, il faut également relever l'aryballe à figures rouges, Dresde Dr 340 (ZV 1261 ; pl. 76), daté de la deuxième moitié du Ve siècle, qui constitue un des rares exemples tardifs connus pour ce vase à parfum, décoré d'un motif de têtes féminines, également peu commun sur cette forme. Dans ce volume, la documentation est complétée par des dessins qui relèvent non seulement les inscriptions ou le dessin de mise en place mais qui reprennent des détails techniques d'exécution tels que la ligne noire en relief ou les rehauts blancs, ces derniers souvent effacés avec le temps et peu visibles sur les planches photos. – Le volume 3 du *CVA* de Dresde se concentre sur les vases attiques intacts ou fragmentaires, produits de la deuxième moitié du Ve, jusqu'au milieu du IVe siècle. Il rassemble 39 vases entiers et 76 autres notices traitant de fragments de taille variable. Les pièces sont classées par forme, débutant par les grands vases de forme ouverte de type cratère (en cloche ou en calice) et fermé de type stamnos. L'analyse continue avec les pyxides, lékanides, *skyphoi*, vases plastiques, biberons, plats et coupes. Dans ce cadre, il est à regretter qu'un ordre chronologique de production n'ait pas été suivi pour le plan général du volume, qui débute avec les cratères et les *stamnoi*, produits du milieu du Ve au milieu du IVe siècle, et se termine par les coupes, dont la production s'échelonne du dernier quart du VIe siècle, avec des exemples décorés de technique bilingue (figure noire et figure rouge), jusqu'au milieu du Ve siècle. Parmi les pièces étudiées, même si elles sont parfois très fragmentaires, une part importante de ces coupes appartiennent à des ateliers connus de la fin de l'archaïsme tels que ceux d'Onésimos, du Peintre d'Antiphon, de Skythès ou du Peintre de Colmar. À cet ensemble, il faut relever et louer l'analyse archéométrique réalisée par H. Mommsen sur les deux cratères en calice Dr 392 (ZV 741) et Dr 394 (ZV 840), qui a permis d'identifier le lieu de fabrication de ces vases ; considérés par Beazley comme attiques et par K. Scheffold comme béotiens, la présence de l'élément TheB dans l'argile tranche définitivement pour la provenance béotienne. Enfin, il faut mentionner les relevés des dessins, inscriptions et graffiti, qui viennent compléter un volume d'excellente facture. – Le volume 4 du *CVA* de Dresde traite de l'ensemble des vases grecs géométriques, proto-corinthiens et corinthiens de la collection. Il est constitué de 92 notices comprenant à la fois des vases entiers et des fragments. Christian Dehl-von Kaenel y propose des attributions suivent les critères établis par Nicolas Coldstream pour le géométrique et ceux de Humfrey Payne, Darrell A. Amyx et Cornelius W. Neeft pour les productions corinthiennes. À l'instar des deux volumes précédents, les notices présentent une étude très détaillée des pièces, enrichies d'une discussion sur la question difficile de la chronologie absolue et relative et, quand cela s'avère possible, sur les ateliers producteurs. Dans ce cadre, l'analyse attentive de l'argile de l'hydrie, Dr 135, a permis de l'attribuer à une production étrusque plutôt que corinthienne, généralement

admise jusqu'ici. Parmi les vases publiés, il faut également mentionner la présence du canthare ZP1699, déjà étudié par N. Coldstream, qui y voit un des exemples les plus anciens de la production béotienne reflétant une influence de l'atelier du Dipylon et du Peintre de Hirschfeld sur le décor figuré. Cette pièce exceptionnelle atteste ainsi des échanges artisanaux continus entre l'Attique et la Béotie dès le VIII^e^ siècle. L'ensemble du volume est complété d'une documentation graphique et photographique de grande qualité.

Athéna TSINGARIDA

Giovanni COLONNA, *Il santuario di Portonaccio a Veio, II. Gli scavi di Maria Santangelo (1944-1952)* con contributi di L. AMBROSINI. Roma, G. Bretschneider, 2020. 1 vol. broché, 24 x 34 cm, XVI-65 p., 5 fig., 60 pl. (MONUMENTI ANTICHI DELL'ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI, SERIE MISCELLANEA, 25). Prix : 109,00 €. ISBN 978-88-7689-325-4.

Venant à la suite de G. Q. Giglioli, E. Stefani et M. Pallottino, Maria Santangelo a dirigé onze campagnes de fouille sur le site du fameux sanctuaire étrusque de Portonaccio à Véies, entre 1944 et 1952. Avec des moyens financiers conséquents pour l'époque, elle poursuit d'abord, du côté nord, l'exploration du secteur de la citerne romaine et de la voie dallée, dont elle fait démonter d'amples sections. Ensuite, dans l'enceinte même du *temenos*, elle fouille près du grand autel oriental, puis, progressant vers l'ouest, elle découvre la citerne archaïque qu'elle vide complètement en même temps que la carrière qui éventra à l'époque romaine le centre de l'*area sacra*. Pour la première fois, les fouilles sont systématiquement approfondies jusqu'au sol vierge. Dans l'abondant matériel recueilli tous secteurs confondus figurent de nombreux éléments du célèbre groupe de statues acrotériales qui ornait le temple du début du V^e^ siècle av. J.-C., beaucoup de petits fragments certes mais aussi le torse acéphale de l'Hercule ainsi qu'un bras et un morceau du drapé de l'Apollon. S'y ajoutent des antéfixes, des éléments de corniche, sans parler d'une abondante céramique dont une petite olpè avec l'inscription *Menerva*. En retraçant ici l'histoire de ces campagnes véiennes sur un sanctuaire qu'il connaît admirablement pour l'avoir tout particulièrement étudié depuis les années 1980 et encore fouillé en 2006, G. Colonna élucide – au plein sens du terme – la séquence sans aucun doute la plus mal connue des fouilles de Portonaccio. M. Santangelo, personnalité forte mais solitaire, disparue en 1978, n'a en effet rien publié de ses fouilles, ce qui n'est, il faut le reconnaître, pas un cas isolé. Mais, surtout, elle n'a laissé que des rapports extrêmement laconiques de ses opérations et découvertes sur le terrain, avec le facteur aggravant d'un désintérêt total pour la stratigraphie, pour l'inventaire du matériel mis au jour et pour toute forme de documentation graphique ou photographique. S'agissant de la sixième campagne (1947), les Archives Santangelo ne contiennent même pas un de ces petits cahiers manuscrits (*taccuini*) ou une *relazione* dactylographiée dont on dispose heureusement pour les autres années. On mesure ainsi tout à fois l'utilité et l'extrême difficulté de l'admirable travail accompli par G. Colonna. Le livre s'ouvre sur une brève biographie de M. Santangelo, suivie de l'historique de ses campagnes, de l'inventaire des maigres sources disponibles à leur sujet, et d'un rappel des découvertes de 1943, précédant donc immédiatement l'intervention de M. Santangelo. Le savant italien expose ensuite, campagne par campagne,

d'autres d'un monde ovidien en proie aux bouleversements et à l'inconstance, elles représentent d'après A. Videau les guerres civiles. En insérant dans son histoire universelle des *discordia* limitées par des puissances divines, Ovide figurerait selon elle l'action méliorative du Princeps, qui œuvra pour la paix romaine. Gardons cependant à l'esprit que la plume d'Ovide se caractérise par son ambigüité et que ses poèmes peuvent être sujets à différentes lectures. Toujours à la frontière entre la subversivité et l'obédience, Ovide, à mon avis, se plaît à reprendre certains motifs caractéristiques de l'idéologie augustéenne à son propre compte, en les traitant différemment des poètes de son temps pour semer le doute chez son lectorat. En témoignent les autres chapitres de ce volume, faire allusion à la grandeur du Princeps ne l'empêche pas de glisser, ça et là, l'un ou l'autre pointe ironique. La préface, dont la rédaction a été confiée aux soins de B. Robert, est consacrée à un tableau de Delacroix représentant *Ovide chez les Scythes* ; elle est suivie d'une introduction d'Hélène Casanova-Robin et Gilles Sauron qui présente de manière générale la thématique du transitoire et de l'éphémère chez Ovide et la structure du recueil, divisé en quatre parties : *Conflit des temporalités autour du prince et de la cité, Écritures de fondation, Le pouvoir divin : entre instabilité et institution,* et *Penser le transitoire dans le monde augustéen*. Seize contributions ont ainsi été rassemblées. Bien que leur classement apparaisse pertinent, l'ouvrage qui en résulte peut néanmoins sembler disparate, chaque auteur ayant abordé la thématique principale sous un angle différent. Les mythes, textes et artéfacts qui y sont évoqués forment ainsi une masse d'informations assez dense, sans véritable fil conducteur, or l'ouvrage ne comporte pas de conclusion dégageant les points de convergences et tissant des liens entre les différents contributeurs. Malgré cela (et quelques fautes de frappe), *Ovide, le transitoire et l'éphémère. Une exception à l'âge augustéen ?* n'en reste pas moins un ouvrage d'une grande qualité, doté qui plus est d'une bibliographie complète, d'un *index nominum* et d'une table des matières qui en facilitent l'exploitation.

Élise VANDER GOTEN

Sarah BACH, *Espace et structure dans les* Métamorphoses *d'Ovide*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2020. 1 vol., 250 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 130). Prix : 19 €. ISBN 978-2-35613-340-3.

Issu d'une thèse de doctorat en études latines soutenue en 2017 à l'Université Paris Sorbonne, cet ouvrage est consacré à l'étude d'une œuvre littéraire dont la difficulté structurelle occupe l'historiographie depuis longtemps. Si la structure des *Métamorphoses* d'Ovide a fait jusqu'à présent l'objet de nombreuses analyses d'un point de vue chronologique, l'étude de l'espace comme possible fil rouge de l'œuvre n'est apparue qu'à la fin du XX^e^ siècle. À partir de ce moment, les chercheurs ont commencé à accepter que l'espace puisse être plus que le simple décor de l'action : il peut également être producteur de sens au sein d'un texte. L'espace devient ainsi une grille d'analyse à part entière qui permet la relecture des textes anciens : le recours aux outils géographiques permet ainsi de voir quelle était la géographie imaginaire des textes, l'espace d'une œuvre étant en effet une zone de contact entre l'imaginaire et la géographie réelle. Les apports disciplinaires de l'architecture, de la philosophie et de la sociologie ont ensuite permis d'enrichir la grille d'analyse et de comprendre l'espace en littérature

selon trois angles, celui du concept (l'espace géométrique), celui de l'expérience (l'espace pratique) et celui des représentations (métaphorique). Cependant, les *Métamorphoses* d'Ovide n'avaient pas encore fait l'objet d'une étude exhaustive de ce point de vue, les historiens et latinistes n'ayant analysé que des épisodes précis, tel ou tel lieu particulier ou encore un seul type d'espace (géométrique, métaphorique ou pratique). S. Bach s'est ainsi proposé de combler cette lacune par cet ouvrage structuré en trois chapitres. Elle analyse l'espace dans les *Métamorphoses* selon ces trois angles et veut démontrer que l'espace joue un rôle déterminant dans la structuration de l'œuvre toute entière et que l'avancée dans la narration découle de sa mise en place. – Dans le premier chapitre, intitulé « La mise en espace du récit », l'auteure analyse l'espace géométrique dans les *Métamorphoses* en suivant une logique chronologique, du chaos en passant par la cosmogonie et les différents âges. Le proème, le mythe cosmogonique et le mythe des âges donnent une image évolutive de l'espace, depuis le chaos jusqu'à l'harmonie du *mundus*. À ce sujet, Ovide a emprunté à diverses philosophies et décrit un univers constitué de quatre sous-espaces, à savoir le ciel, la terre entourée de l'océan et les enfers. Cette division en quatre sous-espaces, selon le poète, n'a pas existé de toute éternité : ceux-ci sont nés de la séparation et de la répartition des éléments. Ils contiennent la matérialité du monde et ont la propriété physique d'imposer des frontières aux corps et aux *animalia* qu'ils accueillent : toute transgression pourrait potentiellement mettre à mal le fragile équilibre et entraîner un retour au chaos initial. S. Bach, dans ce premier chapitre, propose une topographie de l'œuvre au sens étymologique, une théorie du lieu ou des positions spatiales présentes dans les *Métamorphoses*, sans chercher une correspondance systématique entre les lieux évoqués et les réalèmes. Elle s'intéresse donc ici davantage à la force poétique de l'évocation des lieux cités. Dans le dernier (et passionnant) point de ce premier chapitre, « Du temps à l'espace. L'œuvre comme un cycle », l'auteure analyse l'espace du texte et met en avant le fait que la structure des *Métamorphoses* ressemble non pas à une ligne comme Ovide l'annonçait dans le proème, mais davantage à une spirale : le quinzième livre est une sorte d'écho inversé du premier où une forme de semblant d'âge d'or réapparaît avec l'avènement d'Auguste. – Le deuxième chapitre, « La dynamique des espaces », concerne la manière dont les êtres s'approprient les espaces qu'ils habitent ou traversent. Toute transgression pouvant mettre en danger l'ordre du *mundus*, l'analyse des interactions entre les espaces et les êtres animés (notamment les mortels et les dieux) implique une vision non plus géométrique ou mathématique de l'espace comme c'était le cas dans le premier chapitre, mais bien anthropologique et théologique. S. Bach a ainsi mis en avant que, si le monde grec constitue le cœur géographique des débuts de la narration, l'espace italien prend de plus en plus de place au fil de l'œuvre et le centre culture migre ainsi progressivement (mais pas sans de nombreux détours en tous sens) vers l'*Vrbs*. Pourtant, cette dernière ne fait pas l'objet de descriptions détaillées, mais l'auteure démontre ici qu'Ovide a utilisé plusieurs manières détournées pour y parvenir et, ce, dès les premiers livres de son œuvre (notamment en insérant des références culturelles proprement romaines et de la même époque que celle du poète ou encore via les récits étiologiques qui connectent le passé et le présent). Cependant, le déplacement de l'œuvre vers Rome n'est pas que métaphorique : il est également effectué de manière concrète par certains personnages, comme Médée, Esculape ou encore Junon lorsqu'elle souhaite rendre visite à Sémélé. S. Bach distingue d'ailleurs

Un modèle en contraste avec celui des Bataves, dont les dynamiques internes relèvent d'un tout autre schéma. L'ouvrage apporte donc un éclairage intéressant de la vie à l'époque romaine dans la région inhospitalière des embouchures de Germanie inférieure, qui intègre le processus de romanisation et de municipalisation, malgré une compréhension approximative de ses données historiques.

Georges RAEPSAET & Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Amélie CORSIEZ**,** *La céramique romaine de cinq* pagi *du Nord de la Gaule* (P. Laudunensis, Suessionensis, Tardunensis, Noviomensis *et* Vermandensis) *: caractérisation, chronologie, fonctions et économie*. Drémil-Lafage, Mergoil, 2019. 1 vol. broché, 432 p., ill. coul. (ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ROMAINE, 41). Prix : 57 €. ISBN 978-2-35518-089-7.

Aboutissement d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lille 3 en février 2016, l'ouvrage d'Amélie Corsiez prend place parmi les études consacrées à l'évolution de la consommation de la vaisselle céramique gallo-romaine dans un territoire défini. Les sites concernés sont enclavés entre les cités des Rèmes, des Suessions et des Viromanduens et circonscrits au sein des cinq *pagi* antiques, du Laonnois, du Soissonnais, du Tardenois, du Noyonnais et du Vermandois. Le corpus du mobilier céramique de la thèse se base sur quarante-trois sites d'habitat et huit funéraires des départements de l'Aisne et de l'Oise, dont le catalogue, non retouché, est disponible en téléchargement sur le site des Éditions Mergoil. Quatre sites complémentaires, inédits, ont été pris en compte dans la publication. Le travail analytique repose, toutefois, dans la première partie de l'ouvrage consacrée au séquençage par la céramique, sur les données quantitatives de quarante sites d'habitat, ruraux et urbains, répartis par cités. Il en résulte l'établissement de nonante-cinq horizons-sites échelonnés sur treize horizons de synthèse couvrant une période allant de 65/60 et 30/25 av. J.-C. à 370/380 – début du V^e^ siècle ap. J.-C. Pour chaque horizon, les fossiles directeurs sont présentés au sein des diverses catégories de céramique. Les proportions par catégorie en pourcentage du nombre minimum d'individus sont établies par site et par cité. Les caractéristiques générales sont accompagnées d'un tableau fournissant les effectifs en NMI, répartis par catégorie et par type et, dans certains cas, par groupe de pâtes. Des planches très soignées illustrent ensuite le mobilier par horizons-sites. Le chapitre suivant est consacré aux dix-neuf catégories de céramiques du corpus, présentées par groupes de production avec une approche macroscopique des pâtes, et pour certaines des illustrations couleurs de qualité. Une typologie spécifique a été élaborée pour certaines catégories telles les proto-*terra rubra* et *nigra*, la céramique fine régionale sombre, la céramique commune claire…, avec les éventuelles équivalences typologiques régionales. Des tableaux et graphiques complètent cette étude typo-chronologique classique de la céramique, fournissant diverses informations telle l'amplitude chronologique d'utilisation du mobilier. Sur base de cette approche typo-chronologique, l'auteure développe les divers aspects socio-économiques au regard de la céramique rencontrée dans les cinq micro-régions. L'analyse fonctionnelle suit l'approche développée lors des études menées sur la céramique de Reims par Xavier Deru dans Durocortorum. *La céramique, de César à Clovis*, Reims, 2015. Elle aboutit à une

comparaison des principales fonctions des récipients, par horizon chronologique, entre habitat urbain et rural par cité. C'est au niveau des *pagi* qu'est ensuite abordée l'évolution des faciès typologiques de la céramique commune produite au sein d'ateliers régionaux. Le but de cet exercice est de définir une identité culturelle, objectif toujours délicat à appréhender. Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, l'analyse globale du commerce de la céramique, particulièrement la terre sigillée, la *terra nigra* et la céramique commune sombre, présente une vision plus large de l'économie des marchés régionaux. Ce travail de synthèse largement documenté, couvrant cinq siècles de consommation de récipients en céramique dans cinq micros-régions situées entre les capitales de cités Reims et Amiens, a le grand mérite d'avoir été publié et permet, pour le futur, des critiques constructives. Fabienne VILVORDER

Catherine COQUELET (Dir.), *Jupille-sur-Meuse. Le sanctuaire de l'agglomération gallo-romaine*. Namur, Agence wallonne du Patrimoine, 2021. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 240 p., 83 fig. couleur & 32 tabl. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE, 43). Prix : 21 €. ISBN 978-2-39038-108-2.

Rares sont les sanctuaires gallo-romains qui bénéficient de données épigraphiques et iconographiques permettant d'identifier leur culte principal. C'est ce qu'a bien compris Catherine Coquelet en s'attelant avec courage à l'étude d'une fouille menée entre 2003 et 2005 dont elle n'était pas l'auteure – et l'on sait combien l'exercice est difficile et périlleux... Mais coutumière des strates archéologiques de Jupille-sur-Meuse (Province de Liège, Belgique) et bénéficiant de l'appui de quinze spécialistes de renom, elle a pu mener à terme et dans des délais raisonnables cette monographie qui constitue non seulement un rapport d'opération préventive mais aussi la première synthèse consacrée à cette agglomération de la cité des Tongres, jusqu'ici largement méconnue. L'ouvrage met en lumière un développement progressif à partir du I^er^ s. de notre ère à un point particulièrement propice au franchissement de la Meuse de la chaussée reliant le chef-lieu, Tongres, aux terroirs de la rive droite mosane (Pays de Herve, Condroz, vallées de l'Ourthe et de la Vesdre). Une précieuse synthèse des fouilles anciennes et des opérations préventives récentes livre une image d'une agglomération de 20 ha, à la topographie originale, située en bordure de plaine alluviale et dont l'occupation ne s'étale guère au-delà du III^e^ s. ap. J.-C. La parcelle fouillée, malgré une surface restreinte de 8,5 ares, a permis de bien cerner un sanctuaire « de taille modeste », dont les différentes composantes ont été regroupées en cinq phases chronologiques, au dynamisme d'enchaînement surprenant. Un premier état marqué par quelques structures sporadiques et du mobilier « religieux » (ex-voto et monnaies) nous informe qu'un sanctuaire en aire ouverte est fréquenté dès l'époque flavienne. Au début du II^e^ s. (état 2), deux petites chapelles en bois et une vaste aire sacrée empierrée sont installées en bordure d'une rue créée concomitamment. L'état 3 correspond à un réaménagement complet du site illustré par un vaste empierrement de 200 m^2 délimité par un mur d'enceinte et un probable temple oblitéré par les phases suivantes. À la même époque, une zone de crémation se développe, de manière curieuse, à l'extérieur du téménos. Au cours du II^e^ siècle, le site est à nouveau restructuré (état 4) avec la construction de deux édifices

tendances tout à fait originales dans le domaine commémoratif. Le savoir-faire des sculpteurs transparaît, notamment dans l'élaboration, selon M. Stark, d'une stratégie narrative destinée à guider le regard du spectateur. Les compétences de ces artisans sont également abordées dans les études de la seconde partie de l'ouvrage, avec un focus tout particulièrement intéressant sur le rôle du peintre et sur les multiples fonctions de la polychromie complémentaire au travail de la pierre pour rendre ces « images vivantes », selon les termes de N. Delferrière. L'environnement constitue enfin une donnée très importante, notamment en milieu urbain, où les monuments s'insèrent, dans le cadre d'une « voie des tombeaux » ou *Gräberstaße* comme à Strasbourg, au milieu d'autres édifices à la morphologie souvent très proche. Bref, cet ouvrage, au contenu riche des situations géographiquement très variées qu'il interroge, ouvre des perspectives novatrices sur ce sujet exploré depuis quelques décennies déjà dans le nord-ouest de l'Empire, notamment en région rhénane. Catherine COQUELET

Marlene KAISER, avec une contribution de Manfred KUNTER, *Katalog der römischen Gräber des 1. Jahrhunderts aus Trier.* Wiesbaden, Reichert Verlag, 2020. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm. 168 p., 193 pl., 3 cartes, 1 encart. (TRIERER ZIETSCHRIFT, 36) Prix : 78 €. ISBN 978-3-7520-0008-5.

Cet ouvrage marque la finalisation des recherches, essentiellement historiographiques et documentaires, menées par Marlene Kaiser de 1995 à 1999 sur les nécropoles de Trèves datant de l'époque augustéenne à l'époque de Trajan. Intégré dans un vaste programme d'études sur la romanisation, le travail consistait à dresser un catalogue raisonné de toutes les tombes allant de la fondation de la ville jusqu'à la fin Ier siècle, dans le but de déceler les signes d'évolutions culturelles liées à l'influence de Rome. Le projet de publication a été repris en 2017 par l'équipe de rédaction du Musée rhénan de Trèves, avec la collaboration de l'auteure. La première partie introductive de l'ouvrage donne un aperçu condensé de la situation géologique et topographique d'*Augusta Treverorum* et de ses deux grandes nécropoles nord et sud. Suit un large historique des recherches et des découvertes réalisées, principalement depuis la fin du XIXe siècle. La critique des sources a permis de dresser un inventaire fiable de 45 tombes, remontant au Ier siècle, pour le cimetière nord et de 419 tombes pour la nécropole sud. La seconde partie de l'ouvrage reprend intégralement l'article publié en 2000 dans les actes du colloque de clôture du programme consacré à la romanisation : M. Kaiser, « Elemente der Romanisierung im Grabbrauch des 1 Jahrhunderts n. Chr. in der *Augusta Treverorum* », in A. Haffner & S. v. Schnurbein, *Kelten, Germanen, Römer im Mittelgebirgsraum zwischen Luxemburg und Thüringen*, Bonn, p. 21-33. Le dossier est complété par une analyse anthropologique des ossements humains incinérés provenant de la zone funéraire nord, contribution inédite de Manfred Kunter. Comme annoncé dans le titre, le catalogue des tombes du Ier siècle occupe l'essentiel de la publication. L'inventaire, clôturé en 1999, regroupe les 464 tombes attribuées aux deux cimetières, avec en supplément, sous les numéros N 1 à N 24, des tombes répertoriées comme « douteuses », car non cohérentes. Le catalogue systématique et très rigoureux, fruit d'un travail collectif, est accompagné d'une illustration de très haute qualité.

Fabienne VILVORDER

personnelle de l'ensemble des manuscrits grecs conservés et sur une réévaluation de leur classement stemmatique. Elle inclut également le témoignage de l'ensemble de la tradition indirecte, arabe notamment. Elle dépasse donc largement l'édition établie par Helmreich en 1914 (*Corpus Medicorum Graecorum* V 9, 1), qui faisait autorité jusqu'à présent. Dans quelques comptes rendus récents, j'ai eu l'occasion de m'exprimer sur la pertinence de l'entreprise d'« édition », lorsque celle-ci n'apportait rien de significatif aux éditions antérieures, en tant qu'elle ne reposait pas sur une réévaluation de la tradition fondée sur de nouveaux témoins. Je n'ai pas hésité à mettre en question l'utilité de la démarche, appelant à une attention plus soutenue portée à la traduction ou au commentaire, lorsqu'éditer, au sens fort, n'apparaît pas comme une nécessité. Éditer est certes le grand œuvre par lequel on reconnaît l'authentique philologue mais empiler les éditions, qui ne consistent parfois qu'en corrections marginales et formelles d'autres éditions fort rigoureuses en elles-mêmes, ne saurait être l'horizon des études classiques, au risque de la stérilité. Il est évident que cette prévention ne vaut pas pour le présent volume, destiné à faire autorité, conformément à l'ambition qui avait été affichée par Jacques Jouanna en relançant l'édition du corpus galénique dans la Collection des Universités de France. Frédéric LE BLAY

Liliane LOPEZ-RABATEL, Virginie MATHÉ et Jean-Charles MORETTI (Dir.), *Dire la ville en grec aux époques antique et byzantine.* Actes du colloque de Créteil, 10-11 juin 2016. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2020. 1 vol. broché, 21,5 x 29,5 cm, 348 p., 20 ill. (LITTÉRATURE & LINGUISTIQUE, 1). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35668-064-8.

Les actes de ce colloque tenu à Créteil, en 2016, rassemblent dix-huit contributions réparties en quatre thématiques générales : la première (« Des hommes et des villes ») touche à la perception que les Grecs eurent de leurs villes et de celles des autres ; la deuxième (« Composantes et composition de l'espace urbain ») se concentre sur les édifices et sur les formes urbaines ; la troisième (« Nommer et classer les villes ») aborde la question des typologies urbaines et de leur rapport au vocabulaire ; quant à la quatrième (« Des villes dans un empire »), elle examine, à travers les œuvres de Dion de Pruse, d'Aelius Aristides ou de Pausanias, les conceptions politiques et culturelles que véhiculent les discours sur les villes. Ainsi, dans la première section, davantage lexicale, C. Bearzot (p. 21-29) détaille le vocabulaire qui décrit l'amour que l'on porte à sa cité, d'Eschyle à Pollux de Naucratis. Th. Grandjean (p. 31-44), à travers une étude du *Banquet des Sophistes* d'Athénée, aborde la question des petites et des grandes cités et la signification sociologique et politique que recouvre la tension qui les oppose. St. De Vido (p. 45-55) se concentre sur Hérodote et plus particulièrement sur la distance qui sépare les *poleis* des cités-palais du monde oriental. Il s'agit également des villes des « Autres » dans l'article de Fl. Frisone et M. Lombardo (p. 57-74), qui traite de la manière dont Hécatée de Milet, Hérodote ou Thucydide ont sélectionné les établissements de peuples non grecs auxquels ils ont appliqué l'appellation de πόλεις. Si chez Hécatée cette qualification se fait en référence à la nature de l'établissement, comme « centre urbain », l'usage hérodotéen est lié aux origines orientales (historiques ou mythiques) de ces établissements. Chez Thucydide, on notera que les éléments

marquants sont davantage la taille et le nombre d'habitants, ce qui n'étonnera guère chez cet auteur qui mettait en garde contre l'erreur qui consisterait à confondre l'apparence des villes et leur réelle importance, c'est-à-dire leur potentiel hégémonique. Dans la deuxième partie de ce volume, on s'intéresse tout d'abord à l'architecture domestique en milieu urbain. St. Maillot (p. 77-98) nous livre une étude très utile sur l'habitat locatif et collectif dans le monde égéen aux époques classique et hellénistique. Contrairement à l'idée très répandue selon laquelle l'habitat grec serait essentiellement composé de maisons individuelles, l'auteure met en évidence l'importance des immeubles et des résidences groupées, ainsi que l'association architecturale d'un habitat et d'ateliers/boutiques. Même si l'analyse des occurrences du terme συνοικία doit toujours compter sur une large polysémie qui traduit certainement une réalité multifonctionnelle, cet article, qui traite tant des propriétaires que des locataires, jette sur le tissu urbain un regard pertinent et novateur. S. Rougier-Blanc (p. 99-111) étudie de manière plus générale la terminologie associée à l'habitat domestique. Ensuite, on se tourne vers des questions de morphologie urbaine. C. Durvye et J.-Ch. Moretti (p. 113-132) livrent un commentaire de l'application à la forme des villes de l'adjectif θεατροειδής et très secondairement de l'adverbe θεατροειδῶς, termes assez rares dont les auteurs constituent le corpus. Les occurrences sont principalement datées d'entre le IIe s. av. J.-C. et le Ier s. ap. J.-C. et renvoient aux caractéristiques architecturales du théâtre mais aussi, de manière beaucoup plus exceptionnelle quoique particulièrement intéressante (cf. Diodore XX 83. 2), à la fonction de l'édifice et donc aux spectateurs qui s'y rendaient. Ce point de vue est développé et approfondi ensuite par D.-M. Cabaret et A. Dan (p. 133-160) pour le cas particulier de Jérusalem, à travers les descriptions de la ville que nous livrent la *Lettre d'Aristée à Philocrate* et Flavius Josèphe. Au-delà de la simple étude de vocabulaire, c'est ici une indispensable confrontation au terrain qui est menée, reposant sur une recherche nécessaire des points de vue adoptés dans la description « théâtrale » de la ville. Le propos débouche sur certaines hypothèses (notamment la datation de la deuxième muraille sous le règne de Jean Hyrcan), sur une analyse du rapport spécifique entre le Temple et la ville, mais aussi sur une tentative d'explication culturelle du recours à la métaphore théâtrale, sans doute influencée par le milieu alexandrin, pour une ville juive dont le rapport au théâtre est pour le moins problématique. Enfin, G. Larguinat-Turbatte (p. 161-174) aborde la manière dont les bâtiments et les espaces sont dénommés en Carie et en Ionie à l'époque hellénistique, d'après la documentation épigraphique. La ville y apparaît clairement structurée autour des tours et des portes, des sanctuaires, des rues, des quartiers et des places. Les bâtiments évoqués sont majoritairement politiques ou religieux, ce qui s'explique d'abord et avant tout par la nature des sources. Quant aux dénominations, elles relèvent de la fonction du bâtiment ou de la nature de l'espace et mettent relativement rarement en avant une divinité ou une personnalité, roi ou citoyen évergète. Dans la troisième section de l'ouvrage, V. Tosti (p. 177-191) s'attache à montrer que la définition thucydidéenne d'une Sparte organisée κατὰ κώμας relève avant tout d'une volonté de l'auteur de marquer la *différence athénienne*, dans la monumentalisation, somme toute assez récente, de son centre urbain. C'est ensuite à la Macédoine que s'intéressent les contributions de Fr. Landucci (p. 193-200), qui étudie le vocabulaire de la cité dans cette région d'Archélaos à Cassandre, et de J. Demaille (p. 201-220), qui aborde l'évolution du statut juridique et du développement urbain de Dion et de

Philippes à travers l'examen de leur dénomination dans les textes ou sur les monnaies, de l'époque hellénistique à la période byzantine. Et c'est aussi une analyse lexicale rigoureuse, qui s'avère constituer un modèle du genre, que nous livre C. Saliou (p. 221-241) à propos du mot κάστρον. L'historienne remet sur le métier l'hypothèse selon laquelle « l'usage indifférencié des termes πόλις et κάστρον au début de la période byzantine signalerait le caractère désormais essentiellement militaire des établissements urbains ». En faisant ressortir la polysémie du mot κάστρον, C. Saliou contextualise, dans la documentation concernant le Moyen-Euphrate et la steppe syrienne entre le IVe et le VIe s., chaque occurrence non seulement par rapport à l'usage de l'auteur chez qui elle apparaît mais aussi par rapport à la situation historique et archéologique des lieux ainsi désignés. Il en ressort des conclusions beaucoup plus nuancées et prudentes, qui montrent que l'appellation κάστρον désigne une agglomération, souvent à caractère urbain mais toujours non civique (sous la forme latine *castrum* dès la fin du IVe s. et en grec au VIe s.) et relève de la langue administrative, renvoyant probablement à une catégorie juridique. Élément essentiel : cette étude solide remet clairement en cause la thèse d'un déclin du fait civique de même qu'une militarisation de la société à cette époque. Enfin, B. Osswald (p. 243-260) passe en revue la description et la dénomination des villes épirotes du XIIIe au XVe s. La quatrième et dernière partie de ces actes de colloque touche largement à l'éloge des villes qui s'affirme progressivement comme un genre autonome, à partir des Ier et IIe s. ap. J.-C. E. Guerber (p. 263-281) s'intéresse plus particulièrement aux *Discours aux villes* de Dion de Pruse, à la fois pour étudier la manière dont le sophiste souligne l'*éthos* de la population de certaines villes (comme Rhodes ou Alexandrie) à travers l'évocation des bâtiments auxquels ces villes attachent une importance particulière, mais aussi pour détailler la politique édilitaire que Dion mit lui-même en œuvre dans sa patrie d'origine. C'est notamment l'occasion d'insister sur l'importance, au tournant des Ier et IIe s. ap. J.-C., des portiques, d'une part, et des installations hydrauliques de l'autre dans la construction d'une « modernité » des paysages urbains. E. Guerber détaille également les modèles d'urbanisme que Dion met en avant (Smyrne, Éphèse, Nicomédie, Nicée, Antioche de Syrie, Athènes, Rome et Sparte). À propos de Sparte, il convient désormais d'identifier le « portique perse » (*Persikè Stoa*) avec le bâtiment mis au jour par Ch. Christou dans les années 1960 (cf. E. GRECO, *En Grèce et en Grande Grèce. Archéologie, espace et sociétés,* Naples, 2020, p. 53-59) et de le dater en conséquence de l'époque classique (plutôt que de l'époque impériale comme le suggère encore Guerber). M. Di Franco (p. 283-290) étudie ensuite, dans le discours *En l'honneur de Rome* prononcé par Aelius Aristide (*Or.* XXVI, éd. Keil) à Rome en 144 ap. J.-C., la manière dont un lettré grec de l'Empire romain (possédant la double citoyenneté romaine et smyrniote) décrit Rome (« acropole de l'Univers ») et, au-delà, conçoit la « domination romaine ». Loin d'une description de l'apparence urbaine de Rome, Aelius Aristide évoque un monde et une force politique. J.-L. Vix (p. 291-303) prolonge la réflexion et offre une forme de contre-point à l'étude précédente en abordant pour sa part les cinq discours du même maître de la Seconde Sophistique sur sa ville de Smyrne. Ici au contraire, les espaces (urbains et suburbains) ainsi que les édifices décrits, ou simplement évoqués, renvoient, non sans une forte implication personnelle du rhéteur, à une ville vivante, présentée comme un modèle culturel où l'éloquence joue un rôle central. Le volume s'achève sur un article d'O. Gengler (p. 305-324) qui part du passage bien connu où Pausanias

(X 4, 1-2) décrit la petite cité de Panopée en Phocide pour passer en revue la perception des marqueurs urbains chez Pausanias et tenter de mettre en évidence les références matérielles mais aussi culturelles qui orientent la vision et la description des villes chez le Périégète. Beaucoup de ces études proposent un corpus de sources associées au sujet traité (surtout pour les analyses lexicales) et traduites en français. C'est là une heureuse initiative, qui rendra de précieux services mais qui souligne aussi la variété des documents convoqués et met en œuvre de manière particulièrement efficace l'approche méthodologique retenue par les organisateurs, à savoir l'analyse des mots. Et, au-delà des mots, la prise en compte des contextes culturels, socio-politiques, archéologiques qui les déterminent. Comprendre comment on dit la ville, c'est assurément comprendre « les modalités d'expression du fait urbain, de ses réalités et de ses représentations réalistes ou fictives » (p. 15). C'est aussi percevoir les mentalités, les jugements moraux, esthétiques, voire religieux. La tâche était ambitieuse. La lecture de ce volume est enrichissante et inspirante, ouvrant plus d'une piste nouvelle dans un passionnant champ de recherche qui n'est pas près de s'épuiser. Didier VIVIERS

Koen DE TEMMERMAN (Ed.), *The Oxford Handbook of Ancient Biography*. Oxford, Oxford University Press, 2020. 1 vol., XXVI-766 p. Prix : 110 £. ISBN 978-0-19870-301-3.

Suivant la définition large proposée par T. Hägg dans *The Art of Biography in Antiquity* (Cambridge, 2012), K. De Temmerman propose un *Oxford Handbook* stimulant et ambitieux dédié à la biographie antique. La taille du volume (800 pages) ne doit pas étonner, car l'objectif poursuivi n'est pas uniquement de traiter des ouvrages gréco-romains, mais aussi des différents aspects qu'a pu prendre la dimension biographique dans l'Antiquité, dans la droite ligne de la proposition de S. Swain dans son introduction à *Biography and Biographic in the Literature of the Roman Empire*, (Oxford, 1997, co-édité avec M. J. Edwards). Ainsi, après une introduction extrêmement claire et pertinente sur les difficultés liées à la définition de ce qu'est une biographie (p. 3-18), le volume commence par aborder des questions génériques (p. 19-83), avant de consacrer seize chapitres, d'environ une quinzaine de pages chacun, à l'étude d'œuvres particulières, des « préliminaires » grecs du V^e^ siècle avant notre ère à la *Vie d'Hilarion* de Jérôme (p. 87-308) ; ils sont suivis d'analyses plus précises sur certains types de dédicataires (hommes d'États, philosophes, martyrs...) (p. 311-398). Cette première moitié de l'ouvrage est complète au point d'aborder même la question des biographes juifs antiques, ainsi que le *Roman d'Alexandre*, et de laisser une large place au genre (auto)biographique chrétien (sept chapitres sur vingt-neuf), souvent abordé séparément. Le résultat est un panorama vaste et très intéressant des différentes formes qu'a pu prendre ce type d'écriture en Grèce et à Rome, à l'exception étonnante de l'*Histoire Auguste*, qui n'est abordée qu'incidemment, alors que K. De Temmerman reconnaît dans son introduction qu'elle fait l'objet, ces dernières années, d'un intérêt renouvelé. Son projet, financé pendant cinq ans par le Conseil européen de la recherche, dépasse cependant aussi les simples limites de la biographie gréco-romaine, ce qui explique son ampleur. Sa seconde moitié aborde en effet, à part égale, des sujets liés aux récits de vies pris dans un sens très large, y compris au-delà de ce que l'on entend

spatial and temporal scales. By offering accurate reconstructions of the patterns of consumption of material culture and not just impressionistic assessments of those, such analyses may elucidate a wide array of social practices and, to some extent, the social structures and the cultural norms of the local societies, as these evolved over time. Moreover, the comparative study of the evidence on the different local communities at the level of practices and the underlying ideological aspects (and not at the level of the typology of artifacts and structures) may offer a much more nuanced understanding of the relationship of these communities with each other and their interactions with their immediate or more distanced neighbors. Mainly focused on the presentation of primary evidence, the volume under review does not fully capitalize on this potential. Nevertheless, it clearly testifies to a dynamic turn in the archaeology of the lands along the Lower Danube and it lays the groundwork for more synthetic studies, which are bound to change our perception of the societies that inhabited these lands in the first half of the 1st millennium BCE. Vivi SARIPANIDI

Fikret K. YEGÜL, *The Temple of Artemis at Sardis*. Cambridge, Harvard University Press, 2020. 2 vol. reliés sous coffret, 24 x 31 cm, XLVIII-285 p., 7 plans, 442 fig., 24 planches hors-texte, 5 tables (ARCHAEOLOGICAL EXPLORATION OF SARDIS, Report 7). Prix : 150 $. ISBN 9780674248564.

Le temple d'Artémis à Sardes, situé sur le versant occidental de l'acropole, est l'un des principaux monuments de la ville antique et le quatrième plus grand temple ionique. C'est dire d'emblée l'importance de la publication précise et superbement documentée que nous en livre ici Fikret K. Yegül. Si de nombreux voyageurs, de Cyriaque d'Ancône (1444) au peintre danois Harald Jerichau (1873-1878), en passant par Robert Wood (1750), Richard Chandler (1765) ou encore le célèbre architecte néo-classique anglais Charles R. Cockerell (1812), avaient visité le site et souvent réalisé ou fait réaliser des dessins du monument (ici reproduits), on doit à Howard Crosby Butler, premier directeur des fouilles de Sardes, d'avoir dégagé, entre 1910 et 1914, le sanctuaire, qui, jusque-là, se distinguait essentiellement par deux colonnes à moitié ensevelies sous un important colluvionnement dont l'enlèvement nécessita l'intervention d'une équipe qui compta jusqu'à 250 ouvriers. En dépit d'une brève campagne menée en 1922, la fouille demeura inachevée, mais Butler en publia rapidement les résultats (1922 et 1925). Lors de la reprise du programme d'exploration par George Hanfmann, en 1958, la fouille fut poursuivie et donna lieu à de nouvelles publications, complétées (et révisées) par les observations de Gottfried Gruben (1961) et par les relevés de l'architecte de la mission, Thomas Howe (1999). Enfin, entre 1996 et 2010, N. D. Cahill, l'actuel directeur de la mission archéologique de Sardes, mena une série de sondages complémentaires qui permirent de clarifier le plan et l'histoire du monument et offrirent à l'examen des structures par l'architecte F. Yegül une base archéologique qui avait parfois fait défaut dans la reconstitution des phases de construction du temple d'Artémis de Sardes. Tourné vers l'Ouest, comme les Artemisia d'Éphèse ou de Magnésie, le temple d'Artémis à Sardes présente un plan pseudo-diptère de 8 colonnes sur 20 (44,60 m x 97,60 m), qui doit son originalité à la succession d'au moins deux grandes phases de construction. Le temple initial fut probablement conçu pour être diptère, avec une *cella*

allongée. L'autel archaïque qui le précédait, à l'Ouest, fut alors agrandi et connecté au temple par une volée d'escaliers. Ensuite, sans doute au moment de la visite à Sardes de l'empereur Hadrien et de son épouse Sabine, en 123/124 de notre ère, quand la ville obtint sa seconde néocorie et le privilège d'entretenir un culte impérial, le temple fut réaménagé en pseudo-diptère et sa *cella* (23 m x 67,51 m) répartie en deux espaces approximativement égaux de manière à accueillir le nouveau culte des empereurs. Un porche prostyle, de quatre colonnes sur deux en retour, fut construit de chaque côté. Mais ce projet romain de rénovation, qui au demeurant restait tributaire du style décoratif de son modèle hellénistique, se concentra surtout sur la façade orientale (dont on ignore pourtant si elle supportait un fronton). À cet endroit, l'entrecolonnement obéit à une contraction des extrémités (5,32 m) vers le centre (7,05 m) selon un système plutôt archaïque dont la reprise à cette époque a pu vouloir souligner la nouvelle façade impériale. Les travaux ne se poursuivirent cependant que très lentement aux III^e^ et IV^e^ siècles pour être abandonnés avec le culte d'Artémis. Vers 400, une petite église était alors construite dans l'angle Sud-Est du temple qui connut, aux VIII^e^ et IX^e^ siècles, une destruction systématique. Au centre de la *cella* originale, une base (c. 6 m x 6 m) destinée à la statue de culte appartenait à un dispositif qui, comme l'autel archaïque, précédait le temple et joua probablement un rôle important dans son érection. Une double rangée de 12 colonnes, dont seules les fondations sont conservées, animait la *cella* et en réduisait la travée centrale à 6,70 m. La conservation de deux colonnes de la façade orientale permet de restituer la hauteur du péristyle romain qui s'élevait à 17,87 m (chapiteaux compris). Ce n'est pas ici le lieu de reprendre par le menu la description précise que F. Yegül livre de ce monument dans le chapitre 2 de cette publication. Il y décrit les méthodes de construction (trous de louve, crampons et scellements) qu'il répartit, globalement, en deux grands ensembles techniques qu'il date de l'époque hellénistique d'une part et de l'époque romaine d'autre part. On notera aussi que l'auteur s'emploie à calculer à cette occasion la capacité de levage des constructeurs (jusqu'à six tonnes). Une attention toute particulière est également apportée à l'analyse des fondations qui ont notamment bénéficié de sondages précis ces dernières années. La construction de la *cella* hellénistique (y compris son plafond en marbre) semble avoir été suffisamment avancée pour que le monument soit opérationnel vers le milieu du III^e^ siècle av. n. ère ou dans le troisième quart de ce siècle, mais bon nombre de finitions manquent. Il en va de même pour le réaménagement romain, notamment en ce qui concerne les bases ioniques et les colonnes non cannelées de la façade orientale. Mais cet état d'inachèvement est particulièrement instructif quant aux méthodes de travail des maçons antiques et à la succession des phases de finition. Le chapitre 3, après avoir évoqué les principales théories sur l'histoire du monument (Butler, Hanfmann & Frazer, Gruben, Hoepfner, Howe) s'attache à rassembler les éléments historiques, épigraphiques, architecturaux et archéologiques, qui permettent de retracer l'évolution du temple d'Artémis. Les monnaies retrouvées dans les joints de la base de la statue de culte, à l'intérieur de la *cella*, offrent un *terminus post quem* du fonctionnement du temple, à savoir 240-220 av. n. ère. Une inscription (à propos d'un prêt consenti à un certain Mnésimachos) témoigne aussi de l'usage du temple dans le troisième quart du III^e^ siècle, tandis que l'auteur tire d'une interprétation *e silentio* moins convaincante un autre *terminus* en 254/3. Quant à la date du réaménagement romain, elle s'appuie sur la datation à l'époque trajano-hadrianique d'une inscription présente sur la

colonne 4 du péristyle oriental ainsi que sur les fragments de têtes colossales des membres de la famille antonine. L'auteur associe cette phase à la visite impériale d'Hadrien et de Sabine en 123/4. Dès lors, le temple évoluait en une formule qui plaçait dos à dos deux *cellae*, l'une tournée vers l'Ouest et consacrée à Artémis, l'autre tournée vers l'Est, accessible par une nouvelle porte et des escaliers, abritant un culte impérial auquel se rattachaient des statues colossales. Enfin, le chapitre 4 tente de définir le caractère exceptionnel de cette architecture et de la replacer dans une évolution plus large. Le temple hellénistique demeura en effet inachevé durant plusieurs siècles, sans disposer d'un péristyle, connecté à l'autel par un escalier et probablement entouré de stèles inscrites et de dédicaces, dont certaines ont pu remonter aux périodes lydiennes et perses. La structure même du temple hellénistique contraindra fortement le réaménagement romain et amènera, notamment, la formule pseudo-diptère, introduite à Magnésie par Hermogénès trois siècles plus tôt, même si certaines libertés furent clairement prises par rapport à ce modèle. F. Yegül s'emploie à montrer la profonde originalité de l'adaptation ici réalisée par rapport aux autres temples pseudo-diptères d'Asie Mineure, en la rapprochant davantage de modèles romains ou italiens, comme le temple de Vénus et de Rome dans la capitale de l'Empire. Le temple d'Artémis à Sardes est ainsi présenté comme un monument éclectique qui ne connaît pas vraiment de parallèle et n'eut guère de suiveur. Assurément, ce monument imposant méritait une publication à la hauteur de son importance. La documentation ici reproduite, tant graphique que photographique, est d'une qualité remarquable et d'une extrême richesse (notamment pour le chapitre 2, jusqu'aux graffiti du XVIII[e] siècle). Les photographies de détail des ornements architecturaux soutiennent admirablement la description et l'analyse qui en sont livrées. Certes, certains croquis de l'auteur sont peu lisibles (par ex. les figures 2.250-252) mais face à la profusion documentaire, ce n'est là qu'un tout petit regret. Le volume II, qui renferme les planches, de sorte que l'on puisse suivre à tout moment l'argumentation face au support graphique qui s'y rapporte, complète cette publication de manière exceptionnelle en offrant plans et élévations à l'échelle 1:100 ou 1:20 dans une remarquable homogénéité documentaire. On se réjouira donc de pouvoir disposer d'un formidable outil de recherche qui tente d'assoir toute interprétation sur l'observation minutieuse du terrain et d'en offrir les bases documentaires qui font de cette publication un véritable corpus de sources, bien utile pour d'autres études. C'est là le fruit de très longues années de travail, mais qui débouchent sur un résultat remarquable.

Didier VIVIERS

Eva HOFSTETTER-DOLEGA, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 97. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 2, *Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2015. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 111 p., 76 pl., 27 figs., 19 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-67747-2.

Norbert ESCHBACH, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Band 104. *Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung*, Band 3, *Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2018. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 139 p., 88 pl., 35 figs., 25 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-769-63781-6.

On pointera en particulier l'interprétation de ce que l'on connaît sous le nom de « sécessions » de la plèbe et qu'il faudrait, pour bien les comprendre, remettre dans le contexte de la grande mobilité des individus et des clans à l'époque archaïque. Un exemple parmi d'autres qui amène à revoir la conception traditionnelle de la société patricio-plébéienne pour accorder une plus grande place aux *gentes* et aux clans (mais quelle place exactement ?) et à nuancer le romano-centrisme affiché par les sources littéraires qu'on a souvent suivies trop fidèlement. À cet égard, tout en restant relativement prudent et modéré, l'auteur n'en conclut pas moins, au terme d'un ouvrage riche en informations, mais aussi stimulant en termes de réflexion, que « the development of Rome should be seen within the context of the wider Italian and Mediterranean environment. This has been obscured by our sources, who emphasise the internal struggles and self-determination of the Roman community » (p. 360). Une conclusion à laquelle nous ne pouvons que souscrire. Nicolas L.J. MEUNIER

Edwin Arthur JUDGE, *The Failure of Augustus. Essays on the Interpretation of a Paradox*. Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2019. 1 vol., XII-393 p. Prix : 64,99 £. ISBN 978-1-5275-2592-4.

E.A. Judge, professeur émérite en histoire ancienne à l'Université de Macquarie (Sydney), publie à l'issue de sa carrière académique un recueil de 26 contributions. Datant entre 1996 et 2016 et revues pour la présente édition, ces contributions sont un mélange de communications orales, réalisées aussi bien pour les élèves de l'école secondaire que dans un contexte académique, et d'articles ayant déjà fait l'objet d'une publication. Elles s'articulent autour de la carrière d'Auguste, comme l'annonce l'auteur dans la préface. E.A. Judge reprend un dossier classique pour les spécialistes de la Rome antique, celui de la nature du règne d'Auguste. Sous un titre délibérément provocateur, l'auteur prend le contre-pied des études qui mettent en valeur les réussites et les réalisations d'Auguste, et propose de s'arrêter sur un aspect très peu envisagé, celui de ses échecs. Sa thèse, très succincte, est la suivante : « Augustus did not intend to become "the Founder of the Roman Empire" » (p. XII). Selon l'auteur, il n'est pas envisageable de considérer l'œuvre politique d'Auguste sous le prisme des innovations, car ce qui caractérise son règne, c'est précisément l'inverse (« caution and compromise », Postscript, p. 325). L'image du *Princeps* comme fondateur d'un nouvel ordre et à l'origine d'une nouvelle forme de gouvernement a principalement été forgée par l'historiographie moderne, bien que l'historiographie antique ait pris sa part dans cette entreprise. Cependant, et c'est ce que défend l'auteur, cette image ne correspond pas à la réalité. Au contraire, la marque de fabrique de l'héritier de César est l'affirmation, à travers ses actes et la position qu'il occupe, de la continuité avec les figures républicaines et du respect de la tradition. La thèse de l'auteur se décline en fait en plusieurs arguments, explicités au fil de différents articles, certains étant parfois redondants. Mon objectif principal ici est de proposer aux lectrices et lecteurs de remettre en ordre ces arguments, qui constituent le cœur des réflexions d'E.A. Judge. Je remercie Aaron J. Kachuck pour ses suggestions. (1) L'auteur commence par rappeler qu'Auguste n'est pas à l'origine d'un changement de constitution, précisément car il n'existe pas de constitution romaine (le modèle de *Staatsrecht* de Mommsen, que la

recherche a déjà dépassé). Ce schéma prend son origine dans un passage de Dion Cassius (53, 5, 4), qui fait dire à Auguste qu'il rend la démocratie au peuple romain. Qui plus est, ce passage est mobilisé pour appuyer la théorie de la façade, qui explique que sous couvert de restaurer la République, Auguste établit un nouvel ordre, affirmation renforcée par le témoignage de Suétone (*novus status*, *Aug.* 28, 4). Selon E.A. Judge, Auguste n'aurait pas été d'accord avec l'historien romain. Par conséquent, la périodisation de l'histoire romaine en termes de République et d'Empire n'est pas pertinente pour les Anciens et mériterait d'être repensée. (2) Dans la continuité de ce premier point, l'auteur insiste sur le fait qu'en 27 av. n. è., Auguste ne restaure pas la République. L'expression *res publica restituta* a été surinterprétée par les Modernes. (3) La position d'Auguste au sein de la société romaine repose sur son *auctoritas* et non sur sa *potestas*. Celui-ci rend ses pouvoirs en 27, dans le but d'éviter le monopole des pouvoirs par une seule personne. Au contraire, son *auctoritas* (concept romain qu'il définit comme étant « the capacity to lead ») est la plus importante. Son point culminant se trouve être l'octroi par le Sénat du titre de *pater patriae* en 2 av. n. è. Par ailleurs, la position d'Auguste est décrite par le terme *statio*, qui ne relève pas d'une fonction officielle. (4) La vision de l'histoire construite par Auguste révèle l'idée de continuité avec le passé, et l'innovation n'y est jamais mise en valeur. L'auteur mobilise ici trois témoignages antiques : l'iconographie statutaire du Forum d'Auguste, qui met en scène les *summi viri* de la République ; un passage de Suétone à propos des statues élevées sur son Forum et le caractère exemplaire des personnes qu'elles représentent (*Aug.* 31, 5) ; ainsi que le catalogue des grands hommes de l'histoire romaine dans l'*Énéide* de Virgile (6, 818-55). Ainsi, ces témoignages montrent des hommes ayant sauvé la République romaine de la crise, érigés au rang d'*exempla* pour la postérité. Leur acte, extraordinaire, dépasse le cadre d'une fonction politique ou militaire. L'emphase n'est pas placée sur les magistratures ou les triomphes, ce qui relèverait de la *potestas*. Auguste se place lui-même dans cette tradition et établit le modèle d'après lequel il souhaite qu'on le juge lui ainsi que ses successeurs. À l'occasion de cet argument, E.A. Judge ajoute que le peuple romain a dû percevoir Auguste comme le libérateur de Rome (p. 17). Le dossier sur la figure d'Apollon sous Auguste aurait pu venir nourrir cette réflexion (à ce sujet, voir le classique de J. Gagé, *Apollon romain. Essai sur le culte d'Apollon et le développement du* ritus Graecus *à Rome des origines à Auguste*, Paris, 1955, mais aussi A. Loupiac, *Virgile, Auguste et Apollon. Mythes et politique à Rome. L'arc et la lyre*, Paris – Montréal, 1999 et plus récemment J.F. Miller, *Apollo, Augustus and the Poets*, Cambridge, 2009). (5) Auguste n'a pas cherché à établir une succession de type monarchique, et il n'a pas organisé sa succession sur le modèle d'une passation de pouvoir dans le cadre d'une magistrature, comme pour le consulat par exemple. En revanche, il lègue sa fortune, déjà très importante lorsqu'il l'hérite de César, et immense au moment de sa mort, aux trois quarts à Tibère qu'il a auparavant adopté. La pratique de la succession familiale n'est pas une innovation, mais elle est déjà présente pour les grandes familles républicaines. Selon l'auteur, le problème de la succession se pose au moment de la mort d'Auguste, lorsque le Sénat, habitué à un règne extraordinairement long et pris de panique face à la situation, demande à Tibère de reprendre la place (*statio*) d'Auguste. (6) Les historiens antiques (Suétone, Tacite, Dion Cassius, etc.) sur lesquels nous nous basons pour étudier la période d'Auguste composent leur œuvre plusieurs décennies, voire siècles, après les événements. Ceux-ci appliquent leurs

propres biais et livrent leurs propres interprétations de l'histoire. Pour contrer ce problème, il convient de faire recourt le plus possible aux documents contemporains. Pour l'époque d'Auguste, l'épigraphie et les témoignages des contemporains d'Auguste sont précieux (par exemple Cicéron qui juge le jeune Octavien), les poètes augustéens sont cités de manière épisodique, mais ce sont surtout les *Res Gestae* qui constituent l'une des sources les plus souvent mobilisées par E.A. Judge. Il en arrive à la conclusion que les contemporains d'Auguste et lui-même ne se représentent pas les événements comme un tournant dans leur histoire. Au contraire, la documentation contemporaine met l'accent sur les thèmes de la paix et de la sécurité. Pour revenir à des considérations plus générales, il me semble que l'auteur néglige le poids que représenterait pour son étude le dossier des réformes/innovations religieuses sous Auguste, qui ne sont pas abordées. De plus, en lisant Tite-Live, un historien tout à fait contemporain, il serait possible de nuancer la thèse principale de l'auteur. Si Auguste n'est pas le fondateur de l'Empire, il est présenté comme celui qui refonde la ville de Rome, à travers son œuvre pacificatrice et législative (y compris en ce qui concerne le culte religieux) et institue un nouveau point de départ pour les Romains. Pour conclure, je propose une liste de quelques chapitres que je conseillerais de lire, pour avoir un aperçu direct de la méthode et des théories de l'auteur : chap. 9 qui est une recherche sur les expressions *res publica* et *restituere* ; chap. 12 qui étudie le programme idéologique construit sur le Forum d'Auguste ; le chap. 17 pour un aperçu des documents contemporains à propos d'Auguste et de son règne ; et le chap. 18 qui aborde également la question de la *res publica restituta*, en partant de l'historiographie moderne. Je mentionne aussi le chap. 13, qui est une proposition de traduction et de commentaire des *Res Gestae*, originellement publié en 1979. Comme le relève l'auteur, nous pouvons désormais nous appuyer sur les éditions de référence de J. Scheid (2009) et d'A.E. Cooley (2011). On pourrait aussi mentionner l'analyse dédiée à ce monument de T. Geue, *Author Unknown. The Power of Anonymity in Ancient Rome*, Cambridge, 2019 et le chapitre de M. Lowrie « Auctoritas and Representation: Augustus' *Res gestae* » dans son livre *Writing, Performance, and Authority in Augustan Rome* (Oxford – New York, 2009).

Sonia VOINEA

Konrad PETZOLD, *Die großen Taten der kleinen Leute im Alten Rom*. Stuttgart, Steiner, 2019. 1 vol. 17,5 x 24 cm, 338 p. (HISTORIA-EINZELSCHRIFTEN, 259). Prix : 63 €. ISBN 978-3-515-12215-3.

Le propos de cet ouvrage est à première vue de rendre compte de l'évergétisme mineur, celui des « petites gens » qui contribuent eux aussi à l'embellissement de leur ville selon leurs moyens. La grosse difficulté, qui se pose en amont de la recherche, est de définir les catégories de personnes concernées et de s'entendre sur ce que recouvre la notion de « nichtelitären Bevölkerung ». Qui sont les membres de l'élite ? Les sénateurs, les chevaliers, les décurions, sans nul doute. Mais les sévirs augustaux ? L'auteur a choisi de les y inclure et donc de les rejeter, mais c'est une décision lourde de conséquences qui ne fera pas l'unanimité. Car il est fréquent de les considérer comme « l'élite de la plèbe », ce qui les disqualifie *ipso facto* en tant qu'élite proprement dite. Ce sont pour l'essentiel des affranchis riches mais peut-on vraiment mettre les affranchis dans

de l'hippodrome) », *SHAJ* 11 [2013], p. 305-318.). Faisant suite au manuscrit, une section de rapports non publiés (p. 160-211) fournit des informations particulièrement intéressantes sur la restauration, aspect qui n'est pas traité dans le manuscrit qui précède. Ina Kehrberg-Ostrasz a fait le choix de ne pas modifier le texte du manuscrit de son mari, l'objectif étant de montrer ainsi les méthodes de recherche et les intentions de l'auteur (p. 30, n. 20). Les commentaires de la céramologue, qui parfois corrigent ou complètent le texte, figurent en notes de bas de page. Il nous semble qu'il aurait été plus fluide d'amender directement le texte. Cela aurait permis d'insérer les références aux articles des auteurs auxquels Ina Kehrberg-Ostrasz fait référence en notes dans le texte, d'autant plus qu'ils permettent d'approfondir certains points de manière très utile. Les remarques que l'architecte avait portées en marge de son manuscrit ne sont également pas intégrées au texte mais mentionnées en notes. Ne pas figer le manuscrit aurait pu donner l'occasion à Ina Kehrberg-Ostrasz de compléter le texte quand cela était possible, notamment pour certains passages descriptifs laissés sous la forme de notes. Les nombreuses figures mentionnées dans le texte sans apparaître dans la publication auraient ainsi pu être finalisées et intégrées à l'ouvrage, appuyant ainsi la démonstration de l'auteur. Par ailleurs, deux reproches doivent être adressés à la maison d'édition : la mauvaise qualité générale de l'impression et ses trop nombreuses figures floues et plus encore les lacunes de la relecture qui a laissé un trop grand nombre de coquilles. En dépit de ses limites, cet ouvrage reste fondamental en ce qu'il constitue la publication finale de plusieurs années de fouille et de restauration menées sur ce bâtiment, mais également en ce qu'il fait progresser la compréhension du fonctionnement des cirques et hippodromes romains et fournit des informations précieuses sur l'histoire de Gerasa. Aboutir à une publication archéologique finale est déjà un défi, mais publier un travail posthume est encore plus ardu et cela implique probablement de la souplesse et une grande capacité d'adaptation. On remerciera donc Ina Kehrberg-Ostrasz d'avoir mené à bien ce travail impressionnant. Julie BONNÉRIC

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *Metal Finds and Coins. Final Publications from the Danish-German Jerash Northwest Quarter Project II*. Turnhout, Brepols, 2020. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XI-179 p., 47 fig. n./b., 19 fig. coul. (JERASH PAPERS, 7). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58887-2.

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *Glass, Lamps and Jerash Bowls. Final Publications from the Danish-German Jerash Northwest Quarter Project III*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XII-248 p., 102 fig. n./b., 77 fig. coul. (JERASH PAPERS, 8). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58937-4.

Avec ces deux volumes, la mission dano-allemande de Jerash présente le mobilier archéologique céramique et métallique exhumé entre 2011 et 2016 dans le quartier nord-ouest de Jerash (*Gerasa* de la Décapole, Jordanie). On s'en souviendra, les vestiges de ce quartier périphérique datent essentiellement de l'Antiquité tardive, les états antérieurs étant peu nombreux dans ce qui constitue à l'époque classique un espace guère occupé, sinon par deux réservoirs distribuant l'eau urbaine depuis cette partie élevée du site (voir *AC* 88 [2019], p. 458-459 ; *AC* 90 [2021], p. 398-400). Dès lors que

plusieurs contextes sont liés au séisme qui frappa le site en 749, le mobilier du milieu du huitième siècle est particulièrement bien représenté. Le premier volume traité ici est consacré au mobilier métallique. Chr. Eger y présente une grande variété d'objets, essentiellement de fer, les alliages cuivreux et le plomb étant minoritaires dans un corpus constitué d'un millier d'individus (p. 7-121). L'étude présente une typologie complète des objets exhumés, suivie d'un catalogue comprenant 747 entrées. Le mobilier relève essentiellement de l'*instrumentum* domestique (accessoires de vêtements, aiguilles, clous de semelle, soins corporels, cuillères et bâtons de fard ; instruments de musique – cymbales, clochettes –, couteaux, louche, matériel de couture, chaînettes, crochets, ferrures de porte, de meubles et coffrets, récipients divers, fragments de balance, poids), de la construction (serrures, clefs, clous, agrafes), de l'outillage (marteau, ciseau, peigne à carder) et, pour quelques individus, de l'armement (lamelle de cuirasse ? pointes de flèche…). Les objets le plus représentatifs et les mieux conservés sont dessinés au trait, certains bénéficiant de photographies en couleurs réunies dans 15 planches hors-texte (p. 49-63). Suit un catalogue présentant les caractéristiques physiques de 747 objets (p. 64-116), et la bibliographie comparative. Lorsqu'elles existent, les datations sont signalées par des fourchettes chronologiques distinguant les critères chronologiques et typologiques (par ex. n° 146 : « Römisch / byzantinisch (typol.) ; byzantinisch / spätbyzantinisch (stratigr.) ». A. Lichtenberger & R. Raja présentent dans le chapitre suivant le catalogue des 19 monnaies d'époque classique retrouvées durant ces campagnes (p. 125-129) : une hellénistique tyrienne, une nabatéenne (Rabbel II), une d'Hérode Agrippa I, trois impériales (Trajan, Maximin le Thrace et Salonine) et une poignée de provinciales, régionales ou non identifiées. Le dernier article d'I. et W. Schulze reproduit l'inventaire des trouvailles monétaires postérieures, de l'époque tardo-antique à la destruction du quartier en 749, par campagne et par secteur fouillé (p. 131-178) ; le profil général des trouvailles correspond à celui des autres secteurs de la ville, avec une nette surreprésentation des productions tardo-antiques, par rapport à celles des époques byzantine et omeyyade (Tableau 4.3), ces dernières étant les seules à être étudiées dans le détail. On se résoudra à tirer parti du choix de 26 monnaies de Constantin à Justin II illustrées en couleurs aux p. 172-175. – Le second volume est consacré au verre, aux lampes et aux *Jerash Bowls*. La première contribution par R. Jackson-Tal (p. 13-49) rassemble un catalogue de 104 fragments de verre, sélectionnés parmi les 1740 éléments diagnostiques identifiés lors des fouilles du quartier nord-ouest. Les types appartiennent majoritairement au répertoire domestique (bols, bouteilles, cruches, verres à boire, lampes et récipients cosmétiques). Quelques perles et bracelets, tesselles et fragments de vitre sont aussi présentés. Le corpus date essentiellement des périodes romaine tardive à omeyyade, bien que quelques fragments remontent au début de l'époque romaine et à la période hellénistique. Rappelons par ailleurs que des recherches antérieures ont démontré l'existence d'atelier de production secondaire à Jerash. Le deuxième chapitre, sous la plume d'A. Uscatescu, est consacré aux lampes à huile (p. 53-223). Le catalogue (p. 124-215) illustré par des dessins et photographies repose sur un corpus de 422 fragments, subdivisé en une trentaine de types et présenté par secteurs (*trenches*). La grande majorité des lampes est produite localement et date de la fin de l'époque byzantine ou de la période de transition byzantine/ omeyyade (graphique 3.1). Le clas-

sement typologique est également complété par une mise en perspective des productions à l'échelle régionale et par des considérations chronologiques. À ce titre, Uscatescu rappelle la large fourchette de datation de certains types de lampe et la présence, bien attestée à Jérash aux époques romaine tardive et omeyyade, de phénomènes de réutilisation de moules anciens, de surmoulage ou de pièces hybrides. La troisième et dernière contribution, par P. Bonnekoh (p. 227-244) livre quelques réflexions sur l'iconographie des *Jerash Bowls* et plus précisément sur les représentations peintes de figures animales et humaines. L'auteur y note les similitudes entre le répertoire animalier illustré sur ces productions caractéristiques de la fin de l'époque byzantine et celui de pavements mosaïqués contemporains ; un personnage aux cheveux bouclés et un serviteur trouvent également des comparaisons dans l'iconographie tardo-antique. Agnès VOKAER et Laurent THOLBECQ

Nicolas LAMARE, *Les fontaines monumentales en Afrique romaine*. Rome, École française de Rome, 2019. 1 vol., 21 x 28 cm, IX-471 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 557). Prix : 64 €. ISBN 978-2-7283-1380-8.

La riche monographie de Nicolas Lamare, issue d'une thèse de doctorat soutenue en 2014 à l'Université Paris IV, traite des fontaines monumentales des provinces romaines d'Afrique durant les six premiers siècles de notre ère. Basée sur un catalogue de 51 fontaines et 49 documents épigraphiques, l'étude propose une analyse minutieuse des caractéristiques architecturales, décoratives et techniques de ces édifices, avant d'envisager de façon plus large leur rôle utilitaire et représentatif au sein du réseau hydraulique et de l'environnement bâti. Au-delà d'une réflexion limitée aux seules structures hydrauliques, l'auteur vise à contribuer à l'étude, sous l'angle de la parure monumentale, de la civilisation urbaine des provinces romaines d'Afrique sur la longue durée. Depuis l'étude pionnière du nymphée de Tipasa et autres nymphées nord-africains proposée par P. Aupert en 1974 – marquée par un fort accent typologique, comme souligné à juste titre – l'examen des fontaines monumentales d'Afrique s'est vu largement distancé par l'intérêt porté aux fontaines d'Asie Mineure, de Grèce et des autres provinces occidentales. Une nouvelle étude exhaustive, basée sur un *corpus* renouvelé et tenant compte des progrès méthodologiques conséquents observés dans l'étude de l'hydraulique romaine, manquait. La monographie de N. Lamare comble non seulement le retard pris dans le recensement systématique des fontaines d'Afrique, mais il a surtout le mérite d'inscrire leur étude dans l'actualité de la recherche. L'entreprise débute par un nécessaire regard historiographique sur le contexte de la recherche. L'auteur dresse un panorama critique de l'archéologie des provinces romaines d'Afrique, des premiers voyageurs à l'institutionnalisation de la recherche à l'époque coloniale, sous l'angle, notamment, de l'impact l'idéologie coloniale sur l'interprétation des structures hydrauliques antiques. L'époque post-coloniale est ensuite examinée, caractérisée notamment par la prise de conscience accrue des phénomènes culturels antérieurs en matière de technique hydraulique – qu'ils soient grecs, phénico-puniques et, surtout, d'origine autochtone – et dont l'impact a souvent été minimisé ou négligé au profit de l'idée de progrès technique associée à l'administration romaine. Celle-ci, bien qu'elle ait été synonyme d'un « accroissement d'échelle dans la fabrique

de l'hippodrome) », *SHAJ* 11 [2013], p. 305-318.). Faisant suite au manuscrit, une section de rapports non publiés (p. 160-211) fournit des informations particulièrement intéressantes sur la restauration, aspect qui n'est pas traité dans le manuscrit qui précède. Ina Kehrberg-Ostrasz a fait le choix de ne pas modifier le texte du manuscrit de son mari, l'objectif étant de montrer ainsi les méthodes de recherche et les intentions de l'auteur (p. 30, n. 20). Les commentaires de la céramologue, qui parfois corrigent ou complètent le texte, figurent en notes de bas de page. Il nous semble qu'il aurait été plus fluide d'amender directement le texte. Cela aurait permis d'insérer les références aux articles des auteurs auxquels Ina Kehrberg-Ostrasz fait référence en notes dans le texte, d'autant plus qu'ils permettent d'approfondir certains points de manière très utile. Les remarques que l'architecte avait portées en marge de son manuscrit ne sont également pas intégrées au texte mais mentionnées en notes. Ne pas figer le manuscrit aurait pu donner l'occasion à Ina Kehrberg-Ostrasz de compléter le texte quand cela était possible, notamment pour certains passages descriptifs laissés sous la forme de notes. Les nombreuses figures mentionnées dans le texte sans apparaître dans la publication auraient ainsi pu être finalisées et intégrées à l'ouvrage, appuyant ainsi la démonstration de l'auteur. Par ailleurs, deux reproches doivent être adressés à la maison d'édition : la mauvaise qualité générale de l'impression et ses trop nombreuses figures floues et plus encore les lacunes de la relecture qui a laissé un trop grand nombre de coquilles. En dépit de ses limites, cet ouvrage reste fondamental en ce qu'il constitue la publication finale de plusieurs années de fouille et de restauration menées sur ce bâtiment, mais également en ce qu'il fait progresser la compréhension du fonctionnement des cirques et hippodromes romains et fournit des informations précieuses sur l'histoire de Gerasa. Aboutir à une publication archéologique finale est déjà un défi, mais publier un travail posthume est encore plus ardu et cela implique probablement de la souplesse et une grande capacité d'adaptation. On remerciera donc Ina Kehrberg-Ostrasz d'avoir mené à bien ce travail impressionnant. Julie BONNÉRIC

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *Metal Finds and Coins. Final Publications from the Danish-German Jerash Northwest Quarter Project II*. Turnhout, Brepols, 2020. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XI-179 p., 47 fig. n./b., 19 fig. coul. (JERASH PAPERS, 7). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58887-2.

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *Glass, Lamps and Jerash Bowls. Final Publications from the Danish-German Jerash Northwest Quarter Project III*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XII-248 p., 102 fig. n./b., 77 fig. coul. (JERASH PAPERS, 8). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58937-4.

Avec ces deux volumes, la mission dano-allemande de Jerash présente le mobilier archéologique céramique et métallique exhumé entre 2011 et 2016 dans le quartier nord-ouest de Jerash (*Gerasa* de la Décapole, Jordanie). On s'en souviendra, les vestiges de ce quartier périphérique datent essentiellement de l'Antiquité tardive, les états antérieurs étant peu nombreux dans ce qui constitue à l'époque classique un espace guère occupé, sinon par deux réservoirs distribuant l'eau urbaine depuis cette partie élevée du site (voir *AC* 88 [2019], p. 458-459 ; *AC* 90 [2021], p. 398-400). Dès lors que

plusieurs contextes sont liés au séisme qui frappa le site en 749, le mobilier du milieu du huitième siècle est particulièrement bien représenté. Le premier volume traité ici est consacré au mobilier métallique. Chr. Eger y présente une grande variété d'objets, essentiellement de fer, les alliages cuivreux et le plomb étant minoritaires dans un corpus constitué d'un millier d'individus (p. 7-121). L'étude présente une typologie complète des objets exhumés, suivie d'un catalogue comprenant 747 entrées. Le mobilier relève essentiellement de l'*instrumentum* domestique (accessoires de vêtements, aiguilles, clous de semelle, soins corporels, cuillères et bâtons de fard ; instruments de musique – cymbales, clochettes –, couteaux, louche, matériel de couture, chaînettes, crochets, ferrures de porte, de meubles et coffrets, récipients divers, fragments de balance, poids), de la construction (serrures, clefs, clous, agrafes), de l'outillage (marteau, ciseau, peigne à carder) et, pour quelques individus, de l'armement (lamelle de cuirasse ? pointes de flèche…). Les objets le plus représentatifs et les mieux conservés sont dessinés au trait, certains bénéficiant de photographies en couleurs réunies dans 15 planches hors-texte (p. 49-63). Suit un catalogue présentant les caractéristiques physiques de 747 objets (p. 64-116), et la bibliographie comparative. Lorsqu'elles existent, les datations sont signalées par des fourchettes chronologiques distinguant les critères chronologiques et typologiques (par ex. n° 146 : « Römisch / byzantinisch (typol.) ; byzantinisch / spätbyzantinisch (stratigr.) ». A. Lichtenberger & R. Raja présentent dans le chapitre suivant le catalogue des 19 monnaies d'époque classique retrouvées durant ces campagnes (p. 125-129) : une hellénistique tyrienne, une nabatéenne (Rabbel II), une d'Hérode Agrippa I, trois impériales (Trajan, Maximin le Thrace et Salonine) et une poignée de provinciales, régionales ou non identifiées. Le dernier article d'I. et W. Schulze reproduit l'inventaire des trouvailles monétaires postérieures, de l'époque tardo-antique à la destruction du quartier en 749, par campagne et par secteur fouillé (p. 131-178) ; le profil général des trouvailles correspond à celui des autres secteurs de la ville, avec une nette surreprésentation des productions tardo-antiques, par rapport à celles des époques byzantine et omeyyade (Tableau 4.3), ces dernières étant les seules à être étudiées dans le détail. On se résoudra à tirer parti du choix de 26 monnaies de Constantin à Justin II illustrées en couleurs aux p. 172-175. – Le second volume est consacré au verre, aux lampes et aux *Jerash Bowls*. La première contribution par R. Jackson-Tal (p. 13-49) rassemble un catalogue de 104 fragments de verre, sélectionnés parmi les 1740 éléments diagnostiques identifiés lors des fouilles du quartier nord-ouest. Les types appartiennent majoritairement au répertoire domestique (bols, bouteilles, cruches, verres à boire, lampes et récipients cosmétiques). Quelques perles et bracelets, tesselles et fragments de vitre sont aussi présentés. Le corpus date essentiellement des périodes romaine tardive à omeyyade, bien que quelques fragments remontent au début de l'époque romaine et à la période hellénistique. Rappelons par ailleurs que des recherches antérieures ont démontré l'existence d'atelier de production secondaire à Jerash. Le deuxième chapitre, sous la plume d'A. Uscatescu, est consacré aux lampes à huile (p. 53-223). Le catalogue (p. 124-215) illustré par des dessins et photographies repose sur un corpus de 422 fragments, subdivisé en une trentaine de types et présenté par secteurs (*trenches*). La grande majorité des lampes est produite localement et date de la fin de l'époque byzantine ou de la période de transition byzantine/ omeyyade (graphique 3.1). Le clas-

sement typologique est également complété par une mise en perspective des productions à l'échelle régionale et par des considérations chronologiques. À ce titre, Uscatescu rappelle la large fourchette de datation de certains types de lampe et la présence, bien attestée à Jérash aux époques romaine tardive et omeyyade, de phénomènes de réutilisation de moules anciens, de surmoulage ou de pièces hybrides. La troisième et dernière contribution, par P. Bonnekoh (p. 227-244) livre quelques réflexions sur l'iconographie des *Jerash Bowls* et plus précisément sur les représentations peintes de figures animales et humaines. L'auteur y note les similitudes entre le répertoire animalier illustré sur ces productions caractéristiques de la fin de l'époque byzantine et celui de pavements mosaïqués contemporains ; un personnage aux cheveux bouclés et un serviteur trouvent également des comparaisons dans l'iconographie tardo-antique. Agnès VOKAER et Laurent THOLBECQ

Nicolas LAMARE, *Les fontaines monumentales en Afrique romaine*. Rome, École française de Rome, 2019. 1 vol., 21 x 28 cm, IX-471 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 557). Prix : 64 €. ISBN 978-2-7283-1380-8.

La riche monographie de Nicolas Lamare, issue d'une thèse de doctorat soutenue en 2014 à l'Université Paris IV, traite des fontaines monumentales des provinces romaines d'Afrique durant les six premiers siècles de notre ère. Basée sur un catalogue de 51 fontaines et 49 documents épigraphiques, l'étude propose une analyse minutieuse des caractéristiques architecturales, décoratives et techniques de ces édifices, avant d'envisager de façon plus large leur rôle utilitaire et représentatif au sein du réseau hydraulique et de l'environnement bâti. Au-delà d'une réflexion limitée aux seules structures hydrauliques, l'auteur vise à contribuer à l'étude, sous l'angle de la parure monumentale, de la civilisation urbaine des provinces romaines d'Afrique sur la longue durée. Depuis l'étude pionnière du nymphée de Tipasa et autres nymphées nord-africains proposée par P. Aupert en 1974 – marquée par un fort accent typologique, comme souligné à juste titre – l'examen des fontaines monumentales d'Afrique s'est vu largement distancé par l'intérêt porté aux fontaines d'Asie Mineure, de Grèce et des autres provinces occidentales. Une nouvelle étude exhaustive, basée sur un *corpus* renouvelé et tenant compte des progrès méthodologiques conséquents observés dans l'étude de l'hydraulique romaine, manquait. La monographie de N. Lamare comble non seulement le retard pris dans le recensement systématique des fontaines d'Afrique, mais il a surtout le mérite d'inscrire leur étude dans l'actualité de la recherche. L'entreprise débute par un nécessaire regard historiographique sur le contexte de la recherche. L'auteur dresse un panorama critique de l'archéologie des provinces romaines d'Afrique, des premiers voyageurs à l'institutionnalisation de la recherche à l'époque coloniale, sous l'angle, notamment, de l'impact l'idéologie coloniale sur l'interprétation des structures hydrauliques antiques. L'époque post-coloniale est ensuite examinée, caractérisée notamment par la prise de conscience accrue des phénomènes culturels antérieurs en matière de technique hydraulique – qu'ils soient grecs, phénico-puniques et, surtout, d'origine autochtone – et dont l'impact a souvent été minimisé ou négligé au profit de l'idée de progrès technique associée à l'administration romaine. Celle-ci, bien qu'elle ait été synonyme d'un « accroissement d'échelle dans la fabrique

témoins de pratiques alimentaires et rituelles. Les restes carpologiques sont étudiés par S. Preiss. Suit une analyse palynologique par M. Court-Picon, richement développée dans plusieurs pages de tableaux et de résultats répartis par couche et par puits, et la présentation d'une grande variété de taxons. Ces études interdisciplinaires révèlent une exploitation variée des terres autour des puits : un paysage ouvert, comportant vergers, prairies, cultures de céréales et pâtures, en lisière de la forêt qui recouvre aujourd'hui intégralement le site, analyses qui sont de grand intérêt pour l'environnement de toute la région au Bas-Empire. Les interprétations générales topographiques et chronologiques du site de hauteur sont proposées par R. Brulet : la muraille, la palissade et les portes d'accès en font un site fortement défendu et militarisé. La fouille du plateau, non extensive, n'a permis de trouver que quelques trous de poteaux associés à de l'habitat. Le mobilier varié permet d'envisager la nature et les périodes d'occupations du site de hauteur, occasionnellement occupé comme lieu d'habitat en cas de troubles comprenant un possible sanctuaire au sein d'une petite agglomération civile. Plusieurs exemples trévires laissent en effet penser que les fortifications de hauteur étaient souvent dotées d'espaces civiques et religieux (cf. J. Metzler *et al.*, *L'espace public du Titelberg*, 2016, *AC* 89 [2020], p. 337-339). Parmi les 64 sites de hauteur identifiés en territoire trévire, il s'agit de loin du mieux étudié, avec le « Cheslain » d'Ortho publié par J. Mertens et H. Remy en 1971. L'intérêt de cette publication réside avant tout dans la qualité des catalogues et de l'étude du matériel richement illustrés, comparables pour la région à la publication du Titelberg. Fortement lié aux troubles et à l'insécurité croissante de la région durant les IV^e^ et V^e^ siècles, le site du « Château Renaud » constitue désormais un ensemble archéologique de référence pour le Bas-Empire romain en Belgique.

Maxime DUVAL

Michel KASPRZYK et Martial MONTEIL (Dir.), *Agglomérations,* vici *et* castra *du Nord de la Gaule entre Antiquité tardive et début du haut Moyen Âge*. Paris, CNRS Éditions, 2018. 1 vol. broché, 308 p., ill. n./b. et coul. (GALLIA, 74.1). Prix : 59 €. ISBN 978-2-271-11768-7.

Plus de vingt ans après le congrès de Bliesbruck traitant des agglomérations secondaires, la quatrième rencontre de l'ATEG a voulu dresser un nouveau bilan, grâce aux récentes données issues de multiples programmes collectifs de recherche. Ce volume, paru en 2018 et toujours d'actualité, esquisse les profonds changements que subissent les occupations à la fin de l'Antiquité tardive et l'émergence d'une transformation des territoires et réseaux. Introduit par un article des éditeurs reprenant les principales thématiques du colloque, cinq approches de synthèse couvrent les régions situées au nord de la Loire. Ceci est complété par des données récentes de la Belgique Première et Seconde ainsi que de la Germanie Première. Onze études de cas servent à préciser ou relativiser les différents constats. La plupart des occupations présentent un rétrécissement de leur superficie et l'installation de fortifications, mais à des rythmes variés. En Lyonnaise, le phénomène apparaît dès la deuxième moitié du II^e^ s. En revanche, la Gaule Belgique II et la Germanie Seconde sont quant à elles touchées à partir de la seconde moitié du IIIe s. (cf. la désertion massive de Bois-l'Abbé, E. Mantel & S. Dubois). L'article de R. Clotuche *et al.* montre que Famars subit un démantèlement

seulement au début du IVe s. et non au commencement du IIIe s. (cf. page 3). Ce phénomène est accompagné d'un abandon de bon nombre d'édifices civils, temples, *fora* et théâtres et d'une pénurie de nouveaux chantiers de construction, avec toutefois des contre-exemples, comme l'installation de monuments collectifs au troisième tiers du IVe s. à Sarrebourg (N. Meyer). Seuls les complexes thermaux, dont les maîtres d'ouvrage semblent systématiquement appartenir à la sphère publique, connaissent un renouveau ou des restaurations (p. ex. Dalheim, Krefeld-Gellep, Zülpich, R. Brulet). Il faut attendre la fin du IVe ou le début du Ve s. pour que de nouveaux équipements, notamment les lieux de cultes chrétiens, se mettent en place (cf. Mandeure ou Alésia, M. Kasprzyk ; la basilique paléochrétienne de Château-Julien, D. Billoin & C. Cramatte). Les activités artisanales et agricoles diminuent pareillement, hormis quelques centres de production potière (cf. Jaulges et Villiers-Vinneux, P. Nouvel & S. Venault) ou des exceptions comme la fabrication de tabletterie et d'alliages cuivreux à Bliesbruck (S. Antonelli & J.-P. Petit) et les forges de Chilliers-aux-Bois (L. Fournier & T. Guillemard). Après le démantèlement, de nombreuses agglomérations de l'est du diocèse des Gaules sont dotées de fortifications, contrastant ainsi avec le territoire Viennois au sud, où le phénomène demeure rare. De grands fours à chaux sont chargés de brûler les blocs architecturaux récupérés permettant d'ériger les murs défensifs de manière planifiée et organisée (*Briga*, E. Mantel & S. Dubois ; Famars, R. Clotuche *et al.*). De formes et de superficies très variables (Nantes 18 ha, M. Monteil ; Larçay 3 ha, C. Cribbelier ; Yverdon 1,5 ha, C. Hervé), l'activité ne se concentre pas forcément à l'intérieur du *castrum* : M. Kasprzyk démontre le dynamisme de Châlon avec sa zone portuaire en activité durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Une des avancées majeures de la recherche récente concerne le déplacement de la période d'installation de ces constructions défensives, longtemps située aux alentours des années 260-270. Les dates proposées par la dendrochronologie, l'archéomagnétisme, la numismatique et les nouvelles analyses céramologiques indiquent leur mise en place après les années 290 et souvent au premier tiers du IVe s., entre 320 et 340 pour Maastricht, Famars, Yverdon, Soleure, et Mandeure. Leur distribution le long des axes routiers importants ou proches du *limes* semble répondre à des exigences stratégiques établies par le pouvoir impérial. Il n'est donc pas anodin que plusieurs contributions mentionnent une présence significative des agents publics ou d'unités militaires (Brest, Beaune, Famars, Yverdon, Mâcon…). La situation en Germanie Seconde est similaire, car les activités civiles et martiales y sont intimement liées (R. Brulet). À leur abandon, certaines occupations militaires se transforment en centre civil, mais une vision générale de l'évolution des *cannabae* et *vici* accompagnant ces installations manque encore. Le destin des camps légionnaires semble complexe et varié, tandis que ceux des auxiliaires connaissent souvent une continuité. Concernant les nouvelles créations, une catégorie spécifique a pour objet les fortifications de hauteur (Runder Berg, D. Quast ; Château-sur-Salins, P. Gandel & D. Billoin ; Château-Julien, D. Billoin & C. Cramatte) ou habitats perchés (R. Brulet, pour l'entre Sambre-et-Meuse/Tongres ; S. Chabert & D. Martinez pour l'Auvergne) dont l'origine et la chronologie sont encore discutées. Pour la plupart, elles ne semblent pas apparaître avant le IVe s. et surtout à partir des années 380-390, se multipliant davantage au Ve-VIe s. (C. Cramatte & D. Billoin ; M. Kasprzyk ; S. Chabert & D. Martinez ; F. Blary ; P. Gandel &

D. Billoin ; C. Cribbelier). Leur installation est sans doute liée à la disparition du pouvoir romain. L'habitat au sein des agglomérations reste difficile à caractériser pour les Ve-VIe s. en raison de constructions en terre et en bois (Bliesbruck, S. Antonelli & J.-P. Petit ; Chilleurs-aux-Bois, L. Fournier & T. Guillemard). Pour certaines villes, leur étendue est connue grâce à la seule présence de nécropoles tardo-antiques et mérovingiennes (Melun, C. Besson, D. Laneluc & O. Puaux). Il faut souligner la persistance de la plupart des chefs-lieux sous une forme ou une autre, avec toutefois un déclassement et donc une promotion de certains centres par transfert ou résultants du découpage ou amputation de territoires, particulièrement à proximité des frontières. Des exceptions subsistent bien évidemment, pensons à Tongres complètement abandonnée au Ve s. (R. Brulet) pour laisser place à Maastricht, puis Liège. La plupart des sièges de pouvoir survivent cependant à côté de nouvelles occupations, mais le maillage urbain est éclairci par une désertification de sites secondaires. Les cartes de la Lyonnaise Troisième (M. Monteil) ou du Centre-Est (P. Nouvel & S. Venault, Fig. 2, p. 69) illustrent bien ce constat et suggèrent une baisse de la densité de population. Les processus d'abandon et de maintien trouvent leurs explications dans des raisons bien diverses, renvoyant une fois de plus une image complexe : présence de routes stratégiques, bassins économiques, nécessité de garder des centres de proximité, etc. Il s'agit bien de « dynamiques », car cette période jugée désorganisée peut être considérée comme un moment de restructuration du territoire, avec la création de fortifications de hauteur, d'agglomérations à l'origine de certains bourgs médiévaux, mais aussi avec l'implantation de monastères et de protovillages ou habitats ruraux, potentiellement par des apports migratoires (R. Brulet pour les Bataves et Tongres). Là où pour la plupart des régions la désertification ou le rétrécissement est palpable, la vallée de la Meuse ou la Lyonnaise I font exception. Les quatre portus Maastricht, Huy, Namur et Dinant feront partie d'un maillage innovant de réseaux hydrographiques (R. Brulet), connaissant un essor particulier bien au-delà du IVe s. Ce réseau possède d'ailleurs son pendant dans le mouvement des centres vers les fleuves, parfois seulement de quelques kilomètres, pensons à *Briga* déplacé à Eu (E. Mantel & S. Dubois) ou Valenciennes qui remplacera Famars (R. Clotuche *et al.*). Nous pouvons conclure que la diversité des articles, synthèses régionales accompagnées de cartes et de tableaux utiles associées à des études de cas richement illustrées, constitue la force de ce volume de la collection Gallia, qui demeure, avec la récente publication de Didier Bayard & Jean-Pascal Fourdrin (Ed.), *Villes et fortifications de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Villeneuve-d'Ascq, 2019 (cf. *AC* 90, 2021, p. 369-371), une lecture obligatoire pour quiconque s'intéresse au sujet des transformations de l'Antiquité tardive.

Sonja WILLEMS

Stéphanie RAUX (Dir.), *Les modes de transport dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Mobiliers d'équipement et d'entretien des véhicules terrestres, fluviaux et maritimes. Actes des Rencontres internationales Instrumentum. Arles (FR, Bouches-du-Rhône). Les 14-16 juin 2017, Musée départemental Arles antique.* Drémil-Lafage, Éditions Mergoil, 2021. 1 vol. broché, 29,8 x 20,9 cm, 426 p., ill. coul. (MONOGRAPHIES INSTRUMENTUM, 70). Prix : 65 €. ISBN 978-2-35518-112-2.

et, si possible, jour après jour, le déroulement de la fouille, en citant et commentant au fur et à mesure les écrits de Maria Santangelo. Il en propose, pourrait-on dire, une forme de lecture critique et exégétique, à la lumière de rares archives photographiques, des données issues des fouilles antérieures ainsi que du matériel conservé au Musée national étrusque de la Villa Giulia (Rome). Le tout, complété par des références à une ample bibliographie intégrant les travaux les plus récents, aboutit à identifier et localiser maintes trouvailles demeurées jusqu'alors décontextualisées. Pas moins de 60 planches photographiques en grand format et de belle qualité – mais toutes en noir et blanc – permettent de visualiser et les lieux et les pièces exhumées. Dans ce travail de bénédictin, mené avec une précision d'orfèvre, nous n'avons relevé que quelques erreurs de pure forme, comme ces renvois à la fig. 3 à corriger en fig. 2a, ces références à un puits F qui semble en réalité le puits E du plan de Stefani (fig. 1) ou encore cette photo du grand autel vu « depuis le sud » alors qu'il l'est depuis le nord (pl. XIII, b). En refermant l'ouvrage, on se dit que l'on aurait aussi pu procéder autrement, c'est-à-dire en publiant d'un côté, et intégralement, les maigres textes de la fouilleuse et en livrant d'un autre côté le commentaire, ce qui aurait permis au lecteur de naviguer en toute indépendance dans chacun des deux volets. Par ailleurs, et c'est ici un vrai regret, il manque un plan topographique répondant aux standards actuels et qui aurait servi de référence pour situer tous les vestiges mentionnés au fil des pages. Pour le lecteur qui connaît forcément moins bien que G. Colonna le site de Portonaccio, il n'est pas toujours aisé de se retrouver au milieu des plans ici reproduits (fig. 1 à 5 et pl. X), qui datent des années 1940 aux années 1990, sans aucun repère ou avec des repères différents (le A de la fig. 1 est le B de la fig. 3) et sans qu'aucun ne présente de cotes altimétriques, parfois même pas d'échelle. Rien n'empêchait non plus de fournir en introduction un plan des phases du sanctuaire puisqu'elles sont aujourd'hui bien connues, de même qu'une carte de localisation des espaces fouillés par M. Santangelo, dans la logique même de la réécriture d'une chronique archéologique. Ces quelques considérations, sans ôter le moindre mérite à l'œuvre savante de G. Colonna, soulignent au contraire tout l'intérêt et la curiosité que suscite la lecture de ces campagnes véiennes, entamées alors que les canons tonnaient encore plus au nord, dans la vallée de l'Arno. Mais il va de soi qu'une telle publication s'adresse à un public très averti. En conclusion du livre (p. 51-53), L. Ambrosini, auteur de précieux index (p. 57-61), brosse une lumineuse synthèse des fouilles de M. Santangelo et de leur apport. Avec la publication de ce volume, la série dédiée au sanctuaire de Portonaccio, sous la direction une fois encore de G. Colonna, s'enrichit d'un troisième titre, entre celui, premier de la série, consacré aux fouilles de M. Pallottino (2002) et celui, troisième dans l'ordre de numérotation, sur la citerne archaïque et son dépôt d'époque hellénistique (2012).

Paul FONTAINE

Alessandro SEBASTIANI & Carolina MEGALE (Eds.), *Archaeological Landscapes of Roman Etruria. Research and Field Papers*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. relié, 296 p., 95 fig. n./b. et 21 fig. coul. (ARCHAEOLOGICAL & HISTORICAL LANDSCAPES OF MEDITERRANEAN CENTRAL ITALY, MEDITO 1) Prix : 115 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59139-1.

Archaeological Landscapes of Roman Etruria regroupe les différentes communications présentées à la première édition de l'International Mediterranean Tuscan Conference, qui a eu lieu à Paganico en juin 2018. Alessandro Sebastiani et Carolina Megale, les éditeurs, proposent ainsi un ensemble de contributions qui s'appuient aussi bien sur des sites étudiés de longue date que sur des fouilles inédites, dans le but d'offrir un nouveau panorama des sociétés établies en Toscane maritime, centrale et méridionale à l'époque romaine, en accordant une place centrale à l'environnement, aux paysages, et à leur influence sur l'économie des sites investigués. Dans le premier article, et ce après un bref historique de l'archéologie du paysage, Franco Cambi propose de revisiter la trame narrative communément acceptée pour différents sites de la côte en Étrurie centrale au début de la période romaine, à travers l'étude de deux cas particuliers. L'évolution de Cosa et de Populonia lui permettent ainsi de se départir d'une vision de la romanisation qui serait synonyme de la victoire de l'ordre sur le chaos, en proposant à la place une négociation constante entre les acteurs de la colonisation et leur environnement. Il conclut en appelant de ses vœux un projet d'ampleur qui permettrait de réévaluer la cité de Rusellae. Elizabeth Fentress présente ensuite le cas particulier de la villa de Settefinestre pour caractériser l'économie de l'Italie à la transition entre la fin de la République et le début de l'Empire. Elle remet en cause les conclusions du Roman Peasant Project, qui sous-estimerait largement l'impact des grandes familles de Rome dans l'exploitation du territoire. Cet investissement serait palpable dans les diverses propriétés rurales excentrées qui auraient pu servir de centres de marché liant la côte à la ville. L'auteure démontre d'ailleurs pertinemment comment, à Settefinestre, les investissements privés ont rapidement fait suite aux destructions liées à la guerre civile entre Marius et Sylla. Identifié pendant le « Archaeological Mapping Programme » de l'université de Sienne, le site de Santa Marta, localisé à proximité des voies qui relie la côte tyrrhénienne à la côte adriatique, a livré les vestiges d'une villa républicaine et d'une église chrétienne lors d'une première campagne en 2012. Les fouilles, qui se sont pour l'instant concentrées sur la villa datée du IIe siècle avant J.-C., ont permis l'identification d'un espace de production articulé autour de l'agriculture et de l'artisanat, ainsi que d'un espace de redistribution. Stefano Campana et Emanuele Vaccaro concluent ainsi après une synthèse exhaustive de l'étude du site, que celui-ci devait participer à un réseau de distribution multi-nodal. Marco Cavalieri présente un autre cas de fouilles récentes, qui se sont déroulées à la Villa d'Aiano, entre 2016 et 2018 grâce à des fonds issus du FNRS. Située au milieu du bassin de l'Elsa, la villa faisait partie du territoire de Volterra. Contredisant le hiatus archéologique constaté dans la région entre le IIe et le Ve siècle, cette villa, datée de la transition entre le IIIe et le IVe semble avoir persisté jusqu'au VIIe siècle, et sera même réoccupée au Moyen Âge. Elle permet à l'auteur d'exposer la négociation permanente entre des sites d'habitat rural et leur environnement. Les études de site se poursuivent avec le cas de Rusellae et de son territoire, étudié par Maria Grazia Celuzza, Matteo Miletti et Andrea Zifferero. Bien qu'investigué extensivement depuis 1949, ce site fait l'objet d'un nouveau projet de recherche depuis 2013, fruit de la collaboration entre divers organismes. Celui-ci a permis de confirmer la présence d'un temple dédié à Artémis sur le sommet de la colline, lié à des ateliers de céramiques, qui participerait ainsi de la ceinture délimitant les territoires de Vetulonia et de Vulci. Russelae aurait ainsi été créée par

Vetulonia pour contrôler la vallée. Après une description des autres vestiges déjà identifiés et la présentation d'une chronologie sommaire, les auteurs plaident pour la nécessité d'étudier le processus de formation urbaine de la cité, et d'en comprendre les limites. Camilla Colombi propose ensuite une étude du Lacus Prilus et de ses ports. Celui-ci, aujourd'hui disparu, était la lagune la plus importante de la côte toscane. Il avait déjà fait l'objet d'un projet de recherche initié en 2016, qui visait à identifier la ligne de côte et les possibles ports et embarcadères liés à Vetulonia. La richesse de cette dernière était rendue possible par la lagune, d'une part, et par son accès aux Monts Métallifères via la vallée de Bruna, d'autre part. La lagune, qui était navigable à l'Âge du Bronze, s'est peu à peu refermée à cause d'un banc de sable pour se transformer en zone marécageuse après l'époque romaine. Le port principal se trouvait au sud de la colline de Buriano, et d'autres points d'amarrage pourraient avoir été identifiés à proximité de la mer. Les dernières prospections ont permis d'identifier ce qui était peut-être un chantier naval temporairement inondé à proximité de Vetulonia, et qui pouvait ainsi servir de relais entre les Monts Métallifères et la côte tyrrhénienne. Toujours centré sur la côte étrusque, Stefano Genovesi expose cette fois le projet de recherche initié par le musée de Cecina, qui tente de reconstituer la plaine côtière appartenant à Volaterra. La côte était, à la Protohistoire, formée d'un banc de sable avec de nombreuses zones humides en retrait, qui seront comblées progressivement par des sables éoliens et les apports des cours d'eau, et qui seront définitivement asséchées à l'époque impériale. Différentes accumulations de céramiques qui semblent émaner d'ateliers régionaux sont mentionnées dès le Moyen Âge. L'auteur propose que ces structures pourraient être destinées à stabiliser le sol dans le cadre des drainages des débuts de l'époque impériale. La réclamation des terres étudiées ici rappellerait ainsi fortement un processus similaire identifié à Ostie. Elisabetta Giorgi étudie ensuite l'arrière de la lagune de Piombino à l'époque romaine, qui est l'objet d'un projet de recherche de l'université de Sienne depuis 2003. Le site de Vignale, connu depuis la première moitié du XIX^e^ siècle a livré une villa qui trouve un parallèle à Settefinestre. Datée de la seconde moitié du I^er^ siècle avant J.-C., elle est peut-être liée à la redistribution de terres consécutive à la guerre sociale. Au IV^e^ siècle, elle sera transformée en station de poste, à laquelle seront joints des bains, et un peu plus loin, un four à amphores et à briques. L'auteure réalise aussi un gros travail concernant la mosaïque, mais ses conclusions sont peut-être si l'on considère le peu de stratification du site et les destructions nombreuses. Pour la contribution suivante, Cynthia Mascione réalise la synthèse de la recherche sur la cité de Populonia au début de l'occupation romaine, et plus particulièrement sur son acropole. L'étude de l'aire sacrée, accélérée entre 2015 et 2017 dans le cadre d'une campagne de conservation et de valorisation du site, a permis d'établir un plan qui témoigne d'une urbanisation planifiée à la suite de la romanisation. Le déclin de cette zone correspondrait une nouvelle fois aux conflits entre Marius et Sylla, identifiables archéologiquement et littérairement. Trois temples ont ainsi été identifiés, dont un présentait un plan toscan classique et un autre un exemple unique de podium étrusco-italique où l'on retrouve des éléments d'origine grecque. Dédié à une divinité liée à l'agriculture après une restauration, ce dernier pourrait témoigner de la transformation de l'activité productive de Populonia. Un quatrième bâtiment, plus petit, pourrait être un temple bâti grâce à une donation impériale qui pourrait signaler à un projet sans doute avorté de redynamisation de la zone à l'époque hadrienne. Dans cette étude,

l'auteure combine ainsi pertinemment les sources historiques et épigraphiques aux derniers résultats de fouilles archéologiques pour comprendre les acteurs de la monumentalisation de Populonia. Le but du papier suivant, rédigé par Carolina Megale, est d'identifier les traces laissées par la piraterie sur le paysage de la côte toscane. Elle se focalise ainsi principalement sur la forteresse de Poggio del Molino, construite entre le IIe et le Ier siècles avant J.-C. sur un modèle hellénistique, qui laisse ensuite la place à une villa rustique. Pour la période d'activité de la forteresse, les seuls ennemis identifiables à proximité seraient les pirates, largement attestés par les témoignages historiques. Son changement de fonction correspondrait quant à lui à la réduction massive de la piraterie par la *Lex Gabinia*. L'auteure tente alors de déterminer les signaux archéologiques d'une activité de piraterie, soulignant l'intérêt d'une méthode holistique d'étude des vestiges subaquatiques et des fortifications défensives de l'époque. Plusieurs chercheurs présentent ensuite un projet débuté en 2014, qui s'est focalisé sur la quartier sud de la cité de Luna. Simonetta Menchelli introduit le site et sa chronologie, ainsi que deux *Domus* modestes, construites vers la moitié du IIe avant J.-C. La première aurait été réoccupée par un atelier au Ve s. avant d'être abandonnée au siècle suivant, alors que la seconde semble avoir été construite en deux phases. La première de celles-ci correspondrait à la construction de la *Domus* A, tandis que la seconde prendrait place à la moitié du Ier siècle avant J.-C. Un siècle plus tard, un troisième bâtiment est construit, empiétant partiellement sur la *Domus* B. Stefano Genovesi revient ensuite sur la *Domus* A, en s'attardant plus longuement sur les détails techniques, tout comme Paolo Sangriso pour la *domus* B. Silvia Marini complète, pour sa part la description du bâtiment C, qui semble s'insérer dans un programme de remonumentalisation au cours du Ier siècle de notre ère, avant qu'Alberto Cafaro ne détaille *l'atrium* de la *Domus* B. Enfin, Rocco Marcheschi étudie la destruction des murs du secteur nord de la *Domus* B, qu'il relie à la construction du bâtiment C. La conclusion apporte de nouveaux éléments, en identifiant les deux pièces du bâtiment C comme les pièces de service d'un temple disparu. C'est ce temple qui fera l'objet des recherches futures. Malgré la qualité et l'exhaustivité de la présentation des dernières fouilles à Luna, on pourra reprocher à ce papier le manque de coordination entre les différents auteurs, qui répètent à plusieurs reprises des éléments déjà énoncés. Les dernières fouilles de Vetulonia sont ensuite présentées par Simona Rafanelli. La *Domus dei Dolia* et la *Domus di Medea*, datables de la transition entre le IIe et le Ier siècle avant J.-C. avaient déjà été identifiées et fouillées dans les années 1980 par la Soprintendenza. Les fouilles récentes ont investigué de nouveau la *Domus dei Dolia* et son abandon a pu être daté des répressions de Sylla. Elle comporte une partie résidentielle, articulée autour de l'*atrium*, ainsi qu'un espace de stockage, mais aussi de production. La planimétrie de la *domus* rappelle les maisons *a pastas* communes en attique à partir de la fin du Ve avant J.-C., et pourrait ainsi témoigner de l'intérêt des élites étrusco-romaines pour les développements architecturaux des centres hellénistiques. Les dernières considérations de l'auteure portent sur la coexistence, au début de la période romaine, de ce modèle et d'un modèle étrusco-italique *a cavaedium*. Malheureusement, l'absence de plan orienté réduit la clarté de cette présentation. Le projet suivant a été initié en 2015 et se concentre sur le réseau viaire de la colonie romaine de Cosa. Depuis 2016, l'université de Florence, représentée dans cette intervention par Ilaria Romeo et Dario Panariti, a conduit 3 campagnes de fouilles à Cosa. Ces fouilles ont permis de découvrir de belles portions de routes, ainsi

que de réinvestiguer une domus déjà explorée dans la décennie précédente par l'université de Barcelone. Celle-ci présente un plan à *atrium* et est datée entre la seconde moitié du Ier avant J.-C. et la première moitié du Ier siècle de notre ère. L'aire est progressivement abandonnée, puis réoccupée pour le travail du métal. La zone est ensuite nivelée au IIIe siècle pour l'activité agricole. En 2017, un autre bâtiment, détruit entre le Ier et le IIe siècle, a été étudié et a livré des tuiles estampillées du nom d'un des patrons de la colonie de Cosa. Si les auteurs n'apportent pas de véritable conclusion à ce papier, leur présentation des fouilles est complète et les considérations sur l'épigraphie en présence pertinentes, puisqu'elles peuvent mettre en lumière les agents du développement de la colonie. Le papier proposé ensuite, rédigé par Russell Scott, Andrea de Giorgi, Richard Posamentir et Christina Cha, est un complément du précédent et reprend un historique des fouilles à Cosa, considérée dans un premier temps comme une colonie modelée à l'image de Rome. Cette vision a rapidement été challengée, et un intérêt grandissant pour les agents moteurs de la colonisation a poussé à la réalisation de nouvelles fouilles. Dans cet esprit, une étude paléo-environnementale a été réalisée en 2018, et a permis d'identifier une transformation radicale de l'environnement au moment de l'implantation de la colonie, malgré des occupations antérieures. Les grandes familles semblent avoir été particulièrement impliquées dans le processus de colonisation, ce qui est difficile à confirmer du fait d'une épigraphie très laconique. Il était ainsi nécessaire d'étudier le processus de formation de la colonie par un autre biais, et la nature des sols a rendu possible la prospection géomagnétique. Celle-ci a permis d'identifier des vides, peut-être volontaires, qui pourraient témoigner d'une planification urbaine pensée dès l'origine pour l'expansion. La fouille, entamée en 2013, s'est quant à elle focalisée sur la gestion d'un espace thermal et sa chronologie dans une colonie dépourvue d'apport régulier d'eau. Alessandro Sebastiani s'insère ensuite dans le projet investiguant le territoire de Civitella Paganico, initié en 2017 qui vise à comprendre les réseaux de commerce et d'habitat dans la vallée de l'Ombrone entre la période classique et la fin du Moyen Âge. Il présente ici le site de Podere Cannicci, qui a livré un bâtiment organisé autour d'une cour à *dolia*, construit entre la fin du IVe et le début du IIIe, et détruit durant la guerre civile qui a opposé Marius à Sylla. Un assemblage votif probablement lié à un culte de la fertilité a été retrouvé à proximité et pourrait témoigner de la présence d'un sanctuaire. Les fouilles de 2017 et 2018 ont livré les témoignages de productions métallurgique et céramique, articulées autour d'un canal, qui trouvent une continuité dans le site postérieur de Podere Marzuolo. Ces activités semblent dépasser l'échelle domestique, et les structures détectées notamment grâce à une exploration géophysique qui a eu lieu en 2018 pointent vers un *vicus* républicain. Cette contribution illustre avec clarté les stratégies économiques en place à l'époque républicaine dans la gestion des territoires ruraux. La communication suivante veut réévaluer le rapport entre la cité et son territoire à travers différents axes. Astrid van Oyen, Gijs Tol et Rhodora Vennarucci déconstruisent ainsi le modèle de la cité comme élément constitutif du monde romain en étudiant une aire importante dénuée de cités. Podere Marzuolo sert de cas d'étude pour illustrer leur propos, puisque le site est à plus d'un jour de marche de la cité de Russelae. Le projet de recherche qui se focalise sur Marzuolo, initié en 2016, fait suite aux fouilles du Roman Peasant Projet de 2012-2013. Les dernières fouilles ont permis d'identifier des cellules qui servent à la fois à la production, au commerce et à l'habitat, sans pour autant révéler de larges structures

résidentielles à caractère luxueux. Marzuolo constitue ainsi un cas de centre rural qui doit pousser à reconsidérer les processus de densification de l'habitat. Les auteures présentent ici des réflexions innovantes en se focalisant sur trois éléments constituants que sont l'investissement, l'artisanat et l'habitat. Marzuolo, au milieu d'un territoire à l'habitat éclaté, montre ainsi des signes d'investissement extérieur, avec un artisanat versatile au service de l'agriculture, avec le passage saisonnier ou permanent de communautés d'artisans. Edoardo Vanni propose quant à lui un tour d'horizon conséquent des cultes et lieux de cultes du sud de la Toscane afin de comprendre leur rôle en tant qu'acteurs dans les stratégies économiques qui modifient le paysage et l'environnement. Après une introduction théorique à la fonction et à la distribution des lieux de culte, il entreprend d'établir le lien entre déités et l'emplacement du culte dans le paysage, et son lien au monde agro-sylvo-pastoral. L'auteur tente ainsi de combiner différents modèles relatifs au sanctuaires dits de frontière, en étudiant différents cas de sanctuaires dans cette partie de l'Étrurie. Edoardo Vanni présente ainsi plusieurs occurrences d'un culte à Diane et Artémis qui semblent liées à la présence de marais, sources, rivières ou encore lagune. Elles feraient ici office de déesses de la limite entre l'environnement naturel et l'environnement humain. Le culte de Silvanus, divinité protectrice des champs et des bois maîtrisés par l'homme, est également répandu dans cette partie de la Toscane aux époques étrusque et républicaine, mais semble attaché à des lieux naturels plutôt qu'à des structures bâties. Ces sanctuaires seraient toujours situés en des lieux de convergence, au point de rencontre de différents territoires, rythmés par des activités agro-sylvo-pastorales importantes. Hercule, encore, communément associé aux transhumances et à la production de sel qui y est liée, est fréquemment retrouvé dans la région. Ainsi, il est nécessaire selon l'auteur de revisiter la signification des sanctuaires extra-urbains, dans le contexte des environnements productifs qui y sont liés, en leur qualité de marqueurs entre des paysages différents. Giovanna Bianchi offre finalement un aperçu de la situation à l'époque médiévale, en s'inscrivant dans le nEU-Med project, initié en 2015. Elle s'intéresse ici aux logiques de peuplement du territoire qui s'étend de Piombino-Follonica à Sienne, avec une approche pluridisciplinaire. Elle étudie ainsi diverses ressources produites dans la région, comme le sel, les métaux, la poterie ou encore l'agriculture et l'exploitation du bois. L'auteure remet en question le modèle qui identifie une rupture avec l'environnement de l'époque classique au VII^e^ siècle, ainsi qu'une disparition des sites de plaine au profit des sites de hauteur. Les dernières recherches démontrent en effet la vitalité de certains centres de plaine, ainsi que le rôle prédominant des aristocraties dans leur gestion, mus par un intérêt certain pour les ressources naturelles qui les entourent. Cette dernière communication clôt un ouvrage cohérent, qui propose, outre une actualité des fouilles archéologiques bienvenue, un bilan ainsi que des pistes pour le futur de la recherche en Étrurie romaine.

Alexandre WIMLOT

Pavel GOŁYŹNIAK, *Engraved Gems and Propaganda in the Roman Republic and under Augustus*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2020. 1 vol. cartonné V-606 p., 1015 fig., 52 cartes, 29 diagrammes (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 65). Prix : 90 €. ISBN 978-1-78969-539-7.

clairement contredit ses thèses. On peut en donner un exemple avec la (courte) réponse à Benny Arubas et Haim Goldfus : on ne peut s'abriter derrière le fait qu'on n'est ni archéologue, ni géologue pour soi-disant tenir la balance égale entre ceux qui adhèrent aux conclusions sur l'inachèvement de la rampe de Masada (et en tiennent compte) et ceux qui, contrairement à ce que semble dire Mason, reconnaissent aussi la validité de ces travaux mais ne peuvent se résoudre à en tenir compte. Ces quelques remarques ne doivent pas détourner, bien au contraire, d'un livre riche, dont chaque contribution apporte du neuf sur des questions de grand intérêt pour mieux comprendre cette « Guerre Judéenne », conflit majeur dans l'histoire du judaïsme même si pour quelques-uns, jadis ou maintenant, ce ne fut qu'une opération de police surdimensionnée. Maurice SARTRE

Michael SOMMER (Ed.), Inter duo Imperia. *Palmyra between East and West*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2020. 1 vol. relié, 167 p., 15 fig. n./b. (ORIENS ET OCCIDENS, 31). Prix : 40 €. ISBN 978-3-515-12774-5.

L'ouvrage dont il est question ici, issu d'un colloque tenu en 2018, a pour ambition de réévaluer la place de Palmyre entre l'Orient et l'Occident, en posant une nouvelle fois la question du caractère unique de la cité et de son évolution de la fin de l'époque hellénistique à l'époque de Zénobie. Un chapitre final, œuvre d'un journaliste, spécialiste du Proche-Orient contemporain, vise à replacer le site moderne – et la Syrie – dans leur contexte comme enjeu des rivalités des puissances régionales et mondiales (mais curieusement ni de l'Iran, ni des monarchies du Golfe). Malgré l'intérêt des différentes contributions, le problème majeur que pose l'ouvrage est le fait que, à quelques exceptions près, après plusieurs années d'arrêt des travaux de terrain, la production scientifique a beaucoup consisté en « re-assessment » de données publiées avant le conflit, sans pouvoir mobiliser de nouveaux documents. En effet, si la destruction des monuments de Palmyre en 2015 a marqué les esprits et entraîné une floraison d'ouvrages de tout type et de qualité variée, en ce qui concerne les ouvrages « scientifiques », le filon éditorial a surtout été l'occasion de dresser des bilans de la recherche. Les vraies nouveautés sont alors venues plutôt de la publication de travaux anciens (prospection de la Palmyrène, *AC* 87 [2018], p. 670-672 ; sanctuaire d'Allat, *AC* 89 [2020], p. 352-355) ou de catalogues d'une documentation parfois très dispersée (« Palmyra Portrait Project », *e.g*. *AC* 87 [2018], p. 667-669). Dans le programme du colloque à l'origine de l'ouvrage dont il est question ici, trois communications plus archéologiques trouvaient leur place. Mais deux d'entre elles, sur les fouilles italiennes, sur l'art palmyrénien, n'apparaissent pas dans la publication. Elles auraient pourtant apporté une certaine variété, car une grande partie de l'argumentation de plusieurs des auteurs repose sur la trentaine d'inscriptions caravanières, pour lesquelles la bibliographie devient somme toute un peu répétitive. On reprochera aussi une certaine hâte dans la préparation du manuscrit, avec un nombre élevé de coquilles et quelques incohérences (le même article de Chr. Robin cité deux fois de manière différente dans la bibliographie, l'absence des cartes et tableaux annoncés p. 66 et 70). Dans le premier article, qui sert d'introduction programmatique (et porte le titre du livre *inter duo imperia*, une citation du fameux passage de Pline sur Palmyre, *HN* V, 88), l'éditeur du volume,

M. Sommer revient une nouvelle fois sur l'identité des Palmyréniens et l'intégration de la cité dans l'empire romain, en reprenant la documentation. Il en conclut de manière attendue que la civilisation de Palmyre était hybride, empruntant des traits occidentaux pour les utiliser à sa manière : on a d'ailleurs l'impression que par rapport à ses premiers travaux, et par-delà l'utilisation de concepts comme hybridité, romanisation ou hellénisation, la position de l'auteur s'est rapprochée d'une opinion commune, qui est en fait une voie moyenne. En 2005, en opposition à M. Sartre qui faisait de Palmyre une « cité grecque », il expliquait plutôt que Palmyre était une ville de la frontière steppique, avec une façade grecque. C'est justement cette question de la « Greek city » qui est au cœur de la courte contribution de T. Kaizer, qui souhaite montrer que la Palmyre de l'époque romaine est à la fois un cas exceptionnel et une cité qui ressemble par certains aspects aux cités grecques ses voisines. On répètera ici après d'autres que la position de M. Sartre, telle qu'il l'avait exposée dès 1996 dans un article qui a fait date, s'appuyait sur une description factuelle des institutions telles qu'elles apparaissent dans les inscriptions officielles de la cité. Cela n'empêche évidemment pas que d'autres logiques, par exemple familiales ou claniques, aient aussi eu une importance primordiale dans le fonctionnement réel de la société palmyrénienne (d'où l'existence de grands notables, qui ne font pas état de fonctions civiques), pas plus que de nos jours le fonctionnement des institutions politiques d'une société donnée ne peut tout dire de la réalité de cette société ou de sa culture. Dans une seconde communication, M. Sommer revient sur les débuts du commerce de Palmyre en s'intéressant aux découvertes de la « ville hellénistique » (publiées en 2013 par A. Schmidt-Colinet, *AC* 83 [2014], p. 578-579). À l'époque hellénistique, les moments où le commerce entre Palmyre et la Mésopotamie semble le mieux attesté par la céramique sont justement ceux de tensions entre Parthes et Séleucides, quand les relations sont coupées entre Syrie et Mésopotamie, ce qui tendrait à prouver que ce sont des moments où la sphère d'influence arsacide s'étend jusqu'à l'oasis. Palmyre aurait joué le rôle d'une « gateway-city » profitant de sa localisation et des populations nomades pour prendre le contrôle du trafic. En d'autres termes, comme cela a souvent été écrit, Palmyre a mis à profit sa position (qui permettait un raccourci à travers la steppe syrienne) et ses contacts avec les populations environnantes, pour se développer. S'appuyant sur les travaux menés dans les années 2000 par la mission conjointe norvégienne-syrienne, mais aussi sur ceux des explorateurs de la région depuis A. Musil et bien sûr D. Schlumberger, J. Chr. Meyer montre que l'exploitation agricole raisonnée de la Palmyrène a permis son développement. Les témoignages anciens et modernes sur les cultures faites dans les fonds de wadi pour profiter de l'humidité résiduelle sont en particulier mis en avant, dans un contexte où populations nomades et sédentaires avaient des relations pacifiques. M. Cobb s'intéresse lui au versant égyptien du commerce de l'oasis pour s'interroger sur les raisons qui ont poussé les Palmyréniens à s'implanter entre Nil et mer Rouge et au-delà dans les réseaux qui conduisent en Inde par le sud de la Péninsule arabique. Comme plusieurs des autres contributeurs, il le fait sur le mode hypothétique, en raison du caractère extrêmement lacunaire des sources, et en l'absence d'un renouvellement de la documentation depuis les années 2000 au moins. Il reprend donc les différentes hypothèses sans conclure fermement, en rappelant que tout cela peut être vrai, mais conjectural. E. H. Seland centre sa contribution sur la figure du grand marchand (« merchant princes ») pour essayer de la définir plus

précisément, en voulant introduire dans la réflexion un part de dynamique et d'évolution, reprochant à l'historiographie du sujet de donner une image figée. Une nouvelle élite, dont la fortune reposait sur le commerce, serait apparue aux IIe et IIIe s., concurrençant les élites traditionnelles appuyées sur un modèle tribal. Cette définition de l'élite est au centre également de l'article d'A.-C. Sander, qui souhaite montrer que les interprétations précédentes font peu de cas des concepts sous-jacents et en particulier que les activités militaires jouaient un rôle primordial dans la définition des élites (ce que personne ne conteste) et que celles-ci ne constituaient pas une « leisure-class of notables » (ce que personne n'a jamais avancé de manière aussi tranchée). Enfin, G. Müller envisage l'œuvre de l'historien Zosime, ce que ce dernier nous apprend sur Palmyre et ce que son traitement de Palmyre nous apprend sur ses méthodes. On en conclura que c'est vraisemblablement le propre des grands sites et des cultures complexes de donner lieu à de grands débats historiographiques, mais qu'il faudra sans doute attendre de nouvelles découvertes, sur le terrain ou dans les archives, pour pouvoir renouveler les questionnements sur des fondements plus assurés.

Jean-Baptiste YON

Maurice SARTRE, *Le Bateau de Palmyre. Quand les mondes anciens se rencontraient, VIe s. av. J.-C. – VIe siècle ap. J.-C.* Paris, Tallandier, 2021. 1 vol. broché, 333 p., 8 pl. coul. hors-texte, 8 cartes. Prix : 21,90 €. ISBN 979-10-210-4683-2.

Le Bateau de Palmyre… cette belle accroche surprendra peut-être le lecteur qui associe l'oasis syrienne aux seules caravanes et ignore l'implication des marchands palmyréniens dans les réseaux commerciaux fluviaux de l'Euphrate et maritimes, dans le golfe Persique et au-delà… Il faut s'arrêter au sous-titre de ce petit volume pour en cerner le contenu : *Quand les mondes anciens se rencontraient, VIe s. av. J.-C. – VIe siècle ap. J.-C.* Maurice Sartre exploite ici les sources, écrites et archéologiques, qui témoignent de la connaissance – ou de la conscience de l'existence – de mondes étrangers, à l'échelle du monde antique, de l'époque archaïque à l'irruption de l'Islam. Il livre donc, sinon une synthèse impossible à écrire en l'état de la documentation, une vision d'ensemble de cette question en poussant l'enquête sur des régions aussi lointaines que l'Europe du Nord, de l'Islande aux plaines russes, l'Afrique, y compris méridionale, l'Arabie et le subcontinent indien, l'Asie centrale, les mondes chinois et sud-est asiatique, mondes vus depuis la Méditerranée, ou, réciproquement depuis ces autres régions, lorsque les sources le permettent. Ce vaste programme est traité dans l'esprit de ses *Histoires Grecques* (Paris, Seuil, 2006), en ouvrant la quinzaine de chapitres que compte ce livre par des citations de textes littéraires ou épigraphiques, généralement grecs ou latins, mais pas uniquement. Sont donc explorés un certain nombre de relais qui, bien au-delà du seul cas de Palmyre, d'Hérodote à Strabon, du *Périple de la mer Erythrée* à Ptolémée, de Fan Ye (l'*Histoire des Han postérieurs*) à Cosmas Indicopleustès permettent de rendre compte de connaissances mutuelles ; elles trouvent souvent leur origine dans des échanges, essentiellement commerciaux (mais aussi diplomatiques voire technologiques ou botaniques…) entre ces mondes, par l'entremise d'explorateurs, mais surtout par celle de navigateurs et de marchands. La structure est solide ; ainsi par exemple du premier chapitre consacré à l'exploration de l'Europe du